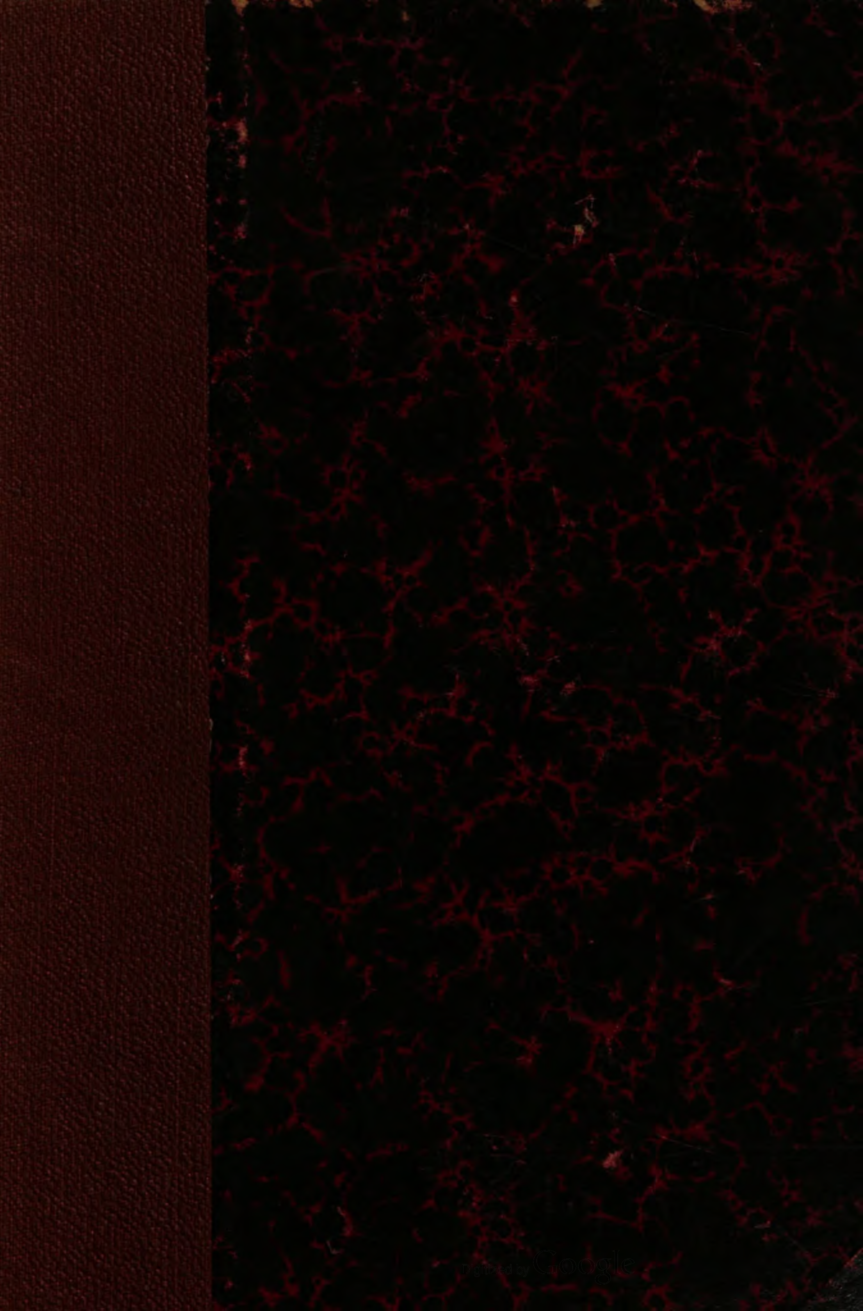
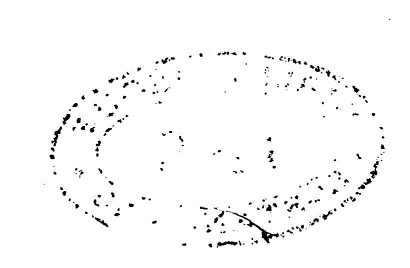




LE RÈGNE SOCIAL
DU
CŒUR DE JÉSUS



LE RÈGNE SOCIAL

DU

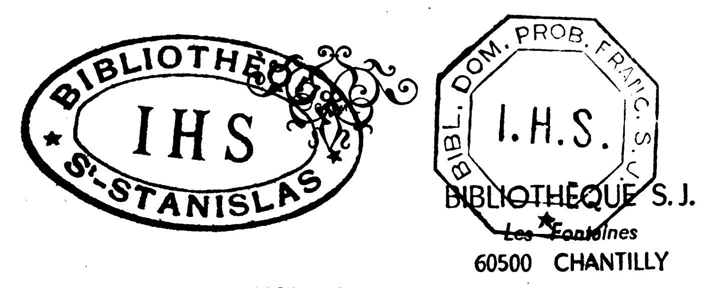
CŒUR DE JÉSUS

PAR

Le P. Henry RAMIÈRE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Ouvrage revu et mis en ordre par un Père
de la même Compagnie.



TOULOUSE

CHEZ LE DIRECTEUR DU *Messager du Cœur de* JÉSUS

16, rue des Fleurs, 16

1892

Imprimatur :

† Fl., Card. DESPREZ, *arch. de Toulouse.*

LETTRE DE S. G. M[gr] MEURIN

Archevêque-Évêque de Port-Louis (Maurice)

DIRECTEUR SUPÉRIEUR DE L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

POUR LES ILES AFRICAINES

Toulouse, le 4 novembre 1892.

Mon Révérend Père,

Vous désirez connaître mon appréciation sur le *Règne social du Cœur de* Jésus. Je me rends bien volontiers à votre souhait.

Dans ses miséricordieuses manifestations à la B. Marguerite-Marie, notre divin Sauveur disait un jour :

« Mon Cœur veut régner. »

Et encore :

« Je régnerai malgré mes ennemis. »

Eh bien ! le *Règne social du Cœur de* Jésus, par le R. P. Ramière, de vénérée mémoire, est un commentaire magnifique de cette volonté et de cette affirmation divines. Dans une série d'aperçus éloquents et de considérations élevées, le grand apôtre du sacré Cœur nous montre tour à tour les titres du Cœur de Jésus à régner dans le monde, les attaques des ennemis acharnés à sa défaite, les luttes des soldats armés pour son triomphe et les moyens à prendre pour assurer la victoire.

Toutes ces parties d'un ouvrage qu'on pourrait appeler *militant* sont traitées avec une ampleur et une hauteur de vues qui saisissent à la fois l'esprit et le cœur, et où

se retrouvent sans peine le philosophe, le théologien, le polémiste et l'apôtre bien connu. Enfin, en lisant ce livre, qui complète si parfaitement l'*Apostolat du sacré Cœur*, et peut-être mieux encore *le Cœur de* JÉSUS *et la Divinisation du chrétien*, on ne peut s'empêcher de penser à ces paroles que la sainte Vierge adressait un jour à la B. Marguerite-Marie, dans une apparition célèbre :

« S'il est donné aux Filles de la Visitation de le faire connaître (le trésor du sacré Cœur), aimer et distribuer aux autres, il est réservé aux Pères de la Compagnie d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur, afin qu'on en profite, en le recevant avec le respect et la reconnaissance dus à un si grand bienfait. »

Il ne me reste plus qu'un vœu à formuler, mon révérend Père, c'est de voir ce beau livre entre les mains de tous les amis du sacré Cœur, prêtres et fidèles, et de voir aussi se réaliser dans le monde le *Règne social du Cœur de* JÉSUS.

Je suis votre bien dévoué en Notre-Seigneur.

† Léon MEURIN, S. J.,
Archevêque-Évêque de Port-Louis.



INTRODUCTION

La société moderne [1].

Par l'Incarnation, le Cœur de Jésus est la vie de l'humanité. Renfermant en lui-même toute la plénitude de la grâce et de la vie divine, il nous la donne en se donnant lui-même à nous. Dû moment qu'il porte dans son sein le Cœur d'un Dieu, ce grand cadavre de l'humanité qui, depuis quatre mille ans, gisait dans la pourriture du tombeau, commence à ressusciter. La vie n'est pas encore arrivée à chacun de ses membres ; l'œuvre du Cœur de Jésus n'est donc pas encore à son terme, et, pour la compléter, il a encore des conditions bien douloureuses à remplir ; mais le plus difficile est fait : l'abîme qui séparait l'homme de Dieu est comblé ; la vie du ciel est descendue sur la terre ; le désert a reçu la rosée vivifiante, et il commence à produire des fruits divins. Nos études subséquentes nous prouveront que le Cœur de Jésus ne veut pas laisser son œuvre inachevée, et qu'il est résolu à terminer ce que lui seul a pu entreprendre.

Mais avant de le suivre dans l'accomplissement de cette divine tâche, il est bon de nous arrêter un instant

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. VII, p. 175. — T. XXXII, p. 20.

pour résoudre, au moyen des données que ce divin Cœur nous a déjà fournies, le problème qui tourmente la société moderne.

I

Un grand docteur a dit de Jésus-Christ qu'il est la solution de toutes les énigmes : *Solutio omnis difficultatis Christus.* Ce mot s'applique avec une vérité plus saisissante au Cœur de l'Homme-Dieu ; et, entre toutes les énigmes que ce divin Cœur peut seul résoudre, il n'en est point dont il soit plus impossible de trouver hors de lui la solution que la grande énigme qui se pose en ce moment devant l'humanité.

Il faudrait, en effet, être bien aveugle pour se persuader que les agitations qui troublent en ce moment la société humaine jusque dans ses profondeurs peuvent s'expliquer par des causes purement politiques. La politique n'atteint que la surface des sociétés : elle renverse les dynasties, change les gouvernements, modifie les rapports des peuples ; mais elle n'atteint pas les idées et n'altère pas le fond de la vie sociale. Or, en ce moment, c'est ce fond qui est atteint, chez les peuples même dont la surface paraît tranquille : ce sont les idées qui se transforment ; partout les anciennes institutions sont rejetées, comme ne répondant plus aux besoins nouveaux ; on dirait que l'humanité veut se refaire.

Il est vrai qu'on agite, sans pouvoir les résoudre, une foule de questions politiques et sociales ; mais ce qui rend ces questions insolubles, c'est qu'au-dessous

d'elles se cache une question suprême, la question divine, dont la solution peut seule permettre de résoudre les questions secondaires.

Cette question la voici :

Il s'agit de savoir si, en ce moment où l'humanité acquiert, avec plus de plénitude que jamais, la possession d'elle-même et de son domaine terrestre, elle se soumettra aussi plus complètement à Dieu et à Jésus-Christ, ou bien si elle se rendra indépendante et n'adorera plus d'autre Dieu qu'elle-même.

Cette solennelle alternative est présentée à chaque siècle, à chaque nation, à chaque homme venant en ce monde. Tous ont à opter entre la soumission à Dieu et la révolte contre sa volonté souveraine ; et leur mérite, aussi bien que leur véritable gloire, résulte de la fidélité avec laquelle ils se prononcent dans le sens de Dieu.

Mais le moment semble venu où l'humanité entière est appelée à faire son choix. Grâce aux communications si rapides établies entre les peuples, on peut dire qu'ils n'ont tous qu'une pensée et qu'une voix. Quelles que soient les divergences et les luttes produites par les intérêts particuliers, il s'établit dans le monde entier un grand courant, qui entraîne la masse des esprits avec une force tous les jours plus irrésistible. Il s'agit de savoir si ce courant ramènera le monde moderne vers Jésus-Christ, ou l'en éloignera définitivement.

Jusqu'ici, il faut bien l'avouer, les apparences nous sont contraires : les mêmes causes qui ont uni ensemble les diverses portions de l'humanité lui ont inspiré un tel sentiment de sa force, qu'elle ne semble plus pouvoir se plier à aucun joug. Que l'homme enfant, que la société encore à demi-barbare du moyen âge

acceptât les lisières de la foi et la direction de l'Église, passe encore. Mais cette soumission peut-elle bien convenir à l'homme du dix-neuvième siècle?

L'humanité a pris la robe virile, suivant la parole d'un célèbre écrivain de nos jours. Le pupille de l'Église est arrivé à l'âge adulte; n'est-il pas temps de l'émanciper? Dans les âges de foi, on a pu accepter docilement les symboles et les mystères de l'Évangile; mais arrivés à l'âge de raison, nous avons le droit de les discuter et de ne reconnaître aucune autorité supérieure à notre raison. Quand la matière nous obéit, quand les forces physiques les plus redoutables se plient à notre joug comme des coursiers dociles, quand la terre nous ouvre son sein et que l'océan se soumet à nos lois, ne sommes-nous pas autorisés à nous déclarer indépendants, et à ne relever que de nous-mêmes?

Voilà ce que disent, voilà ce que répètent sans cesse ceux qui se donnent comme les représentants et les fondés de pouvoir de la société moderne. Et la conclusion pratique qu'ils déduisent de leurs interminables déclamations sur la suprématie de la raison et les triomphes de la science, c'est que la société n'a plus besoin désormais de Jésus-Christ et de son Église, et que l'humanité ne doit reconnaître aucun pouvoir surhumain. Leur principal organe formulait naguère leurs prétentions avec une netteté parfaite, en disant qu'on veut « bannir le surnaturel de l'ordre religieux, » après l'avoir banni de l'ordre politique et social; ce qui revient à dire qu'on prétend faire une société, une morale et même une religion sans l'Église, sans Jésus-Christ et sans Dieu; ne plus fonder les vertus privées et les institutions sociales que sur la raison et la volonté de l'homme.

Voilà ce qu'on nomme l'*esprit moderne,* et ce qu'on nous donne comme la condition du progrès de l'humanité.

Ceux qui ont rêvé pour elle un pareil idéal réussiront-ils à le lui faire accepter d'une manière définitive : ou bien, avertie à temps de sa funeste erreur, rentrera-t-elle dans la voie du progrès véritable ? Telle est la grande question qui porte dans ses flancs l'avenir de l'humanité.

Or, pour résoudre cette question et apprécier à sa juste valeur ce prétendu progrès moderne, il suffit d'une seule remarque, c'est que ce progrès se réduit à priver l'humanité du Cœur de Jésus, et à briser le lien d'amour par lequel il nous unit à Dieu.

Oui, le voilà, tel qu'il est en réalité, quand on le dégage des pompeux déguisements sous lesquels on s'efforce de le voiler. Pourquoi nous tant parler des conquêtes de la science et des merveilles de l'industrie ? Quel droit avez-vous d'opposer à la foi catholique ces avantages de l'ordre matériel ? Non seulement ils ne lui sont pas contraires, mais elle les favorise, tant qu'ils ne sont pas poursuivis avec excès. Elle fait plus : elle fournit à la société l'antidote qui seul peut la préserver des dangers inséparables de ces progrès matériels. Est-ce que les chrétiens sont ennemis de la science ? Est-ce qu'ils ne la cultivent pas avec autant de succès que leurs adversaires ? Est-ce qu'ils n'ont pas leur part dans toutes les découvertes et toutes les conquêtes modernes ? Est-ce que, dans tous les temps, l'Église n'a pas encouragé dans ses écoles la culture de tous les arts utiles ? Est-ce que Rome n'est pas la capitale de l'empire des beaux-arts, comme elle est le centre de la chrétienté ? Ceux qui disent que la société serait

arrêtée dans son progrès scientifique, le jour où elle se soumettrait à l'enseignement religieux de l'Église, mentent impudemment, et pour si peu qu'ils aient d'instruction, ils savent très bien qu'ils mentent, car ils ont l'histoire toute entière contre eux.

Ce n'est donc pas là le vrai sujet du dissentiment qu'ils cherchent à établir et à rendre irréconciliable entre l'Église et la société, au nom de laquelle ils parlent. Ce qui leur déplaît dans l'enseignement de l'Église, ce dont ils ne veulent à aucun prix pour l'humanité, ils nous l'ont avoué eux-mêmes, c'est le surnaturel. Et qu'est-ce que ce surnaturel qui les effraie si fort? Nous l'avons dit : c'est l'union de l'humanité avec Dieu par le Cœur de Jésus. Voilà ce que l'homme moderne repousse, comme incompatible avec sa liberté et sa dignité.

Regarder dans le passé, et y voir un Dieu infiniment grand et infiniment saint, pensant à nous de toute éternité, nous prédestinant à devenir les frères de son divin Fils, et à vivre de la vie dont son Cœur est la source ; élever nos yeux au ciel, et y voir, dans la personne de Jésus-Christ, la nature humaine revêtue d'une dignité divine, jouissant d'une divine félicité, et communiquant ses glorieux privilèges à tous les enfants des hommes qui consentent à les recevoir ; — abaisser nos regards sur la terre, et y voir la société divine dont Jésus est le chef, sans cesse occupée à répandre parmi les hommes la lumière, la grâce, la vie du Cœur de Jésus, à les unir avec lui et entre eux par le lien de son amour, à ne former de l'humanité qu'un seul corps et un seul esprit ; — fixer notre vue sur l'avenir, et voir, à travers les ténèbres du tombeau, se dérouler les glorieuses et interminables perspectives d'une

éternité de bonheur, — autant de conditions humiliantes que l'homme moderne ne peut accepter.

Ne comprenez-vous pas, en effet, que, s'il acceptait ces conditions, il ne serait plus libre de se dégrader?

Admettre que le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous éclairer, nous guider et nous rendre heureux, c'est s'obliger à reconnaître cet Homme-Dieu pour le Roi de l'humanité, à croire à son enseignement, à prendre sa loi pour règle de nos actions et de tous nos rapports, à rechercher le bonheur infini qu'il nous propose; c'est, par conséquent, s'interdire toute attaque contre sa personne, sa doctrine, son Église, contre les droits individuels et sociaux sanctionnés par son autorité. Comment consentir à dépouiller ainsi l'intelligence humaine de la liberté d'errer à son aise; à priver le cœur de la liberté de se ravaler au-dessous de la brute; à empêcher la société de se détruire elle-même, quand cela lui plaît? Non, l'esprit moderne ne peut se résigner à ce sacrifice. Ne serait-ce pas renoncer au progrès, que de s'obliger à se rendre tous les jours plus semblable au type de toute perfection, que Jésus-Christ nous a offert? Ne serait-ce pas abdiquer notre raison, que de la soumettre au joug de la vérité divine qui s'est révélée à nous par Jésus-Christ? Ne serait-ce pas enchaîner notre volonté, que de l'obliger à aimer l'amour infini, qui s'est donné à nous dans le Cœur de Jésus? Donc, au nom de la dignité humaine, de la raison, de la charité, du progrès, Jésus-Christ sera mis hors la loi.

C'est l'esprit moderne qui a prononcé cet arrêt par la bouche de ses infaillibles représentants; et quiconque essaiera de protester sera déclaré ennemi de l'humanité, rétrograde, désireux de ramener le moyen âge.

Tous ceux qui veulent être de leur siècle devront trouver bon que JÉSUS-CHRIST soit librement attaqué par toute sorte de sophismes et de mensonges ; qu'on arrache aux intelligences leur foi et aux cœurs leurs espérances ; qu'on délivre les passions du seul joug qui puisse arrêter leurs écarts ; que l'Église soit dépouillée de toute influence sur la société, pour perdre bientôt son influence sur les âmes ; en un mot, que l'amour de JÉSUS-CHRIST soit privé de tous les instruments au moyen desquels il pouvait sauver les hommes et les peuples ; que son divin Cœur soit réduit sur la terre à un état de complète paralysie. Cet état de choses est l'idéal de la société humaine, et elle ne marchera à grands pas dans la voie du progrès que lorsqu'elle aura partout réalisé cet idéal.

II

Nous n'avons rien exagéré ; nous avons, au contraire, exposé très exactement le plan des ennemis de l'Église et le vrai motif de la guerre implacable qu'ils lui ont déclarée.

Nous ne nous arrêterons pas à démontrer ce qu'il y a de criminel dans ce plan ; qu'il nous suffise d'en indiquer les conséquences.

Supposons qu'il a eu un plein succès ; que les vœux des ennemis de JÉSUS-CHRIST et de son Église sont exaucés ; que l'*esprit moderne* a vaincu. Quel sera le résultat de cette victoire ?

Peut-être alors la science aura-t-elle multiplié ses conquêtes et l'industrie enfanté de nouvelles merveil-

les? Soyons généreux, car il n'en coûte rien de l'être, quand on puise dans les infinis trésors du possible. Admettons que tous les continents sont sillonnés par des chemins de fer et des télégraphes, que toutes les Californies sont exploitées par des machines capables d'en épuiser les richesses; que la terre, mieux cultivée, fournit avec abondance la nourriture dont elle a été jusqu'à ce jour si avare; ces avantages pourront-ils compenser les biens immenses dont le Cœur de Jésus était la source, et dont l'humanité s'est privée en s'éloignant de ce divin Cœur? L'homme ne mourra-t-il plus alors? Et s'il meurt encore, la science ou l'industrie humaine lui assureront-elles une existence heureuse au delà du tombeau? — Les désirs du cœur humain seront-ils moins insatiables, et ne verra-t-on plus, comme aujourd'hui, ceux qui sont repus de jouissances atteints par ce sombre ennui auquel ils ne trouvent pas d'autre remède que le suicide? — Les passions égoïstes seront-elles éteintes, ces passions que la jouissance surexcite loin de les calmer, et qui sont aujourd'hui pour les hommes une source de douleurs, bien plus féconde que les privations et les maladies? — N'y aura-t-il plus d'égoïsme, ou bien l'égoïsme ne produira-t-il plus ses fruits amers, lorsque l'homme ne verra au-dessous de lui aucune autorité qui lui ordonne de sacrifier son intérêt particulier à l'intérêt général et le récompense pour ce sacrifice?

Ne parlons pas ici du scélérat assez habile pour échapper à la justice humaine, et ne demandons pas s'il sera pénétré d'un bien plus grand respect pour les biens et la vie de son prochain, lorsqu'il n'aura plus à craindre, au delà du tombeau, les punitions de la jus-

tice divine. Ne demandons pas davantage sur quelle base s'appuiera l'autorité, pour obtenir l'obéissance de ceux à qui ses ordres déplaisent et qui ont la force de lui résister.

Contentons-nous de sommer ces prétendus amis de l'humanité de nous dire comment il pourra encore y avoir une humanité, lorsqu'ils auront réussi à détruire le seul lien qui unit ensemble tous les hommes et en fait un grand corps. Par quel lien humain remplaceraient-ils ce lien divin que le Cœur de Jésus établit entre les peuples les plus dissemblables et les races les plus hostiles ? Comment pourrai-je reconnaître un frère dans le Cafre barbare ou le stupide Australien, quand je ne le considérerai plus à la douce lumière que le Cœur de Jésus projette sur ses vices hideux ?

Peuvent-ils oublier, ces philosophes humanitaires, qu'avant Jésus-Christ le sentiment de l'humanité, la philanthropie n'existait pas ; qu'elle est apparue avec le Sauveur : *Apparuit humanitas* (en grec *philanthropia*) *Salvatoris nostri*, et qu'elle disparaîtrait du monde avec la foi en ce divin Sauveur, si cette foi devait jamais disparaître ?

Mais écartons cette supposition funeste, et qui nous a servi seulement à apprécier les résultats de la guerre que les défenseurs du prétendu progrès moderne font au Cœur de Jésus. En combattant contre lui, ils combattent contre la lumière, contre la justice, contre la dignité de l'homme et contre l'existence même de la société.

« Nous, au contraire, en nous enrôlant sous la bannière du Cœur de Jésus, en nous pénétrant de son esprit et en nous efforçant de le répandre, nous défendons la cause de la raison, de la morale et de l'huma-

nité, aussi bien que la cause de Dieu et de son Christ. » (*Allocution de Pie IX.*)

Nous aurions remporté un grand avantage, si nous parvenions à faire envisager, sous ce point de vue qui est le seul vrai, la grande question que la société moderne est appelée à résoudre. Autant nos adversaires font d'efforts pour lui donner le change, autant nous devons en faire pour rétablir la vérité. Disons et redisons à nos contemporains que l'Église ne leur demande le sacrifice d'aucun progrès, et qu'elle veut au contraire leur assurer le progrès véritable, en leur donnant le Cœur de l'Homme-Dieu pour type de leur perfection et sa grâce pour appui de leur faiblesse. Disons et redisons qu'il ne s'agit pas pour nous de nous abaisser, mais au contraire de nous élever aussi haut que Dieu, de nous diviniser, suivant l'expression si souvent employée par les saints Docteurs, en participant ici-bas à la vie de Dieu, et nous disposant ainsi à jouir éternellement de son bonheur.

L'Église ne veut aujourd'hui et n'a jamais voulu autre chose, quoi qu'en disent les imposteurs qui la calomnient. Elle veut que les hommes acceptent la vie divine dont le Cœur de Jésus est la source ; que les peuples cherchent dans cette vie divine le complément nécessaire de leurs institutions, le mobile de tous leurs progrès et la garantie contre tous les dangers qui les menacent ; que l'humanité entière, qui porte dans son sein depuis près de dix-neuf siècles le Cœur de Jésus, lui permette enfin de dissiper les ténèbres qui la couvrent encore, de faire cesser les divisions qui la déchirent, et d'unir toutes ses forces pour s'élancer dans la voie du véritable progrès.

Ce que l'Église a fait avec saint Pierre, elle le fera

avec ses successeurs : elle triomphera de ses ennemis ; elle fera régner le Cœur de Jésus ; elle fera régner la vérité, et la vérité nous délivrera. *Et veritas liberabit nos !*

III

Il faut le reconnaître : depuis que Satan a recommencé sur la terre sa lutte contre le Roi du ciel, il n'avait pas déployé autant d'intelligence, ni obtenu un semblable succès. Dans toute l'étendue de l'univers, il n'y a presque plus un seul peuple qui reconnaisse, dans toute sa plénitude, la royauté *sociale* de Jésus-Christ. Ces nations, que Dieu le Père a données à son Fils en héritage, se sont soustraites à son autorité. Les unes après les autres, elles ont presque toutes répété le cri de révolte que poussa la France du dernier siècle : Nous ne voulons plus de la royauté de Jésus-Christ ; nous prétendons ne dépendre désormais que de nous-mêmes : *Nolumus hunc regnare super nos.*

Satan a vaincu ; mais pour combien de temps ? Il avait vaincu aussi lorsque, à son instigation, le Fils de Dieu fut attaché à la Croix et enfermé dans le tombeau. Son triomphe était complet ; mais le divin Sauveur n'était pas éloigné de prendre sa revanche, et cette revanche fut complète également. Il n'en sera pas autrement de nos jours. Jésus-Christ ne peut pas être plus définitivement vaincu dans son Église que dans sa propre personne. L'enfer est habile ; mais la divine Sagesse est plus habile que lui. Au chef-d'œuvre de Satan, elle saura opposer un autre chef-d'œuvre ; au suprême effort de la haine, elle opposera le suprême effort de

l'amour. La dévotion au Cœur de Jésus sera l'antidote divin, offert à la société pour la guérir de la peste janséniste, gallicane et révolutionnaire.

Le jansénisme éloignait les âmes de Jésus-Christ présent par la sainte Eucharistie au sein de son Église ; il tarissait en elle les sources de la piété ; étouffait l'amour filial, qui est l'esprit de la loi nouvelle, pour y substituer la crainte servile ; il voilait, en Jésus-Christ, sa bonté et son amour, qu'il est venu manifester à la terre, pour ne laisser paraître que ce qu'il s'est attaché à voiler : sa formidable justice. La dévotion au Cœur de Jésus voile, au contraire, tous ses attributs terribles, pour ne laisser paraître aux yeux que sa miséricorde et sa tendresse ; elle développe, dans les âmes, l'amour le plus filial, et les pousse à s'unir, dans les sacrements, à Celui qui, pour leur faciliter cette union, a franchi l'espace immense qui le séparait de la terre. Elle est donc l'antidote efficace de la peste janséniste.

Le gallicanisme, considérant trop le côté humain de la papauté, croyait ne pouvoir prendre trop de précaution pour l'empêcher de se laisser égarer par les faiblesses humaines, dans l'exercice de sa divine autorité. La dévotion au Cœur de Jésus, en nous montrant ce divin Sauveur toujours vivant dans son Église, nous accoutume à reconnaître sa voix dans celle de son Vicaire, et nous délivre de la crainte de le voir manquer à la perpétuelle assistance qu'il lui a promise. Loin de chercher à restreindre son autorité, elle se plaît à la conserver dans sa plénitude ; loin d'en considérer l'exercice comme un fardeau gênant, elle y voit un bienfaisant secours ; car en Jésus-Christ elle nous apprend à voir moins un maître qu'un ami ; et nul jamais ne songera à se garantir contre les empiète-

ments de l'amitié. La dévotion au Cœur de Jésus est donc le meilleur antidote contre l'illusion gallicane.

Le parlementarisme césarien, ébloui par le prestige du pouvoir civil, tendait à exagérer ses droits outre mesure et à rendre à César ce qui n'appartient qu'à Dieu. La dévotion au Cœur de Jésus, en mettant les chrétiens en rapport constant avec le Dieu fait homme, les accoutume à craindre d'autant moins, dans César, le caprice de l'homme, qu'ils respectent en lui l'autorité de Dieu. Jamais un vrai serviteur du Cœur de Jésus ne sera le valet d'un César quelconque, soit individuel, soit collectif.

Le libéralisme révolutionnaire fait envisager aux hommes l'affranchissement de la royauté de Jésus-Christ comme la vraie liberté des âmes et des peuples. La dévotion au Cœur de Jésus, au contraire, nous fait voir, dans la parfaite soumission à l'amour de ce divin Sauveur, l'idéal de la liberté, la condition essentielle du parfait empire sur soi-même et du parfait bonheur de la société. Cette dévotion est donc l'antipode et l'antidote du libéralisme.

En un mot, la Révolution est la répudiation complète de Jésus-Christ, la complète séparation entre l'humanité et son Chef divin, la révolte déclarée de la terre contre le ciel. La dévotion au Cœur de Jésus est la parfaite union des hommes avec l'Homme-Dieu, le lien le plus étroit qui puisse rattacher la terre au ciel, les membres à leur chef, les âmes et les sociétés à leur unique Sauveur. Elle est, par conséquent, sous toutes ses formes, le suprême antidote à la peste révolutionnaire, le remède le plus efficace aux maux des sociétés modernes, le salut du monde et le gage du triomphe de l'Église.

C'est là ce que nous voulons prouver une fois de plus, dans ce nouveau livre que nous offrons au public.

Puissent les pages qui vont suivre, en éclairant les esprits et en dissipant bien des erreurs, aider à l'établissement du Règne social du Cœur de Jésus !

C'est tout ce que nous cherchons ; c'est la seule récompense que nous ambitionnons.

PREMIÈRE PARTIE

LA ROYAUTÉ DE JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE PREMIER

JÉSUS-CHRIST est Roi.

Jésus-Christ est Roi.

En énonçant cette affirmation, nous n'oublions pas qu'on a disputé jadis sur la question de savoir si Jésus-Christ, lorsqu'il était sur la terre, possédait sur tous les royaumes terrestres une souveraineté temporelle. Quelques docteurs ont craint qu'en attribuant au Sauveur cette souveraineté, ils ne ternissent l'éclat de cette divine pauvreté dont il venait nous donner un si parfait exemple.

A vrai dire, cette crainte nous paraît mal fondée; et nous ne voyons pas comment, dès l'instant de son élévation à la dignité divine, l'humanité sainte du Sauveur a pu ne pas être investie d'un empire absolu sur tout ce qui existe. Mais l'issue de cette controverse n'intéresse en aucune manière la discussion présente. Nous considérons Jésus-Christ tel qu'il est aujourd'hui, et non pas tel qu'il fut durant la courte période de sa vie terrestre. Nous le voyons non pas dans l'abîme de ses humiliations, mais dans les splendeurs de sa gloire. Cette pauvreté qu'il avait prise pour épouse sur la terre, et qui, suivant la gracieuse expression du pauvre d'Assise « est montée avec lui sur la croix » et l'a tenu

embrassé jusqu'à sa mort [1], il n'a pu l'introduire avec lui dans le ciel. Là, au contraire, il est entré en possession de toute la gloire et de tous les trésors de Dieu son Père; et toutes choses, soit dans le ciel, soit sur la terre, ont été soumises à son pouvoir.

Du reste, les docteurs, dont nous venons d'exposer l'opinion, n'ont jamais songé à refuser au Sauveur, même pour le temps de sa vie mortelle, la souveraineté que nous revendiquons pour lui en ce moment. Car pour mettre hors de doute la vérité de notre thèse, il suffit que Jésus-Christ soit investi de la souveraineté spirituelle, qu'aucun chrétien n'a jamais songé à lui contester.

Il est bien vrai que les preuves sur lesquelles nous appuierons cette souveraineté démontrent, en même temps, la souveraineté temporelle, et donnent ainsi à notre thèse une double certitude. Mais, nous le répétons, ce surcroît d'évidence ne nous est pas nécessaire. La royauté spirituelle de Jésus-Christ nous suffit. Et de fait, s'il est indubitable que Jésus-Christ a toujours possédé une autorité absolue sur les rois et les peuples de la terre, il n'est pas moins certain qu'il n'a jamais daigné user de cette autorité dans l'ordre purement temporel. Tous les préceptes qu'il nous a donnés, toutes les institutions qu'il a créées, se rapportent aux biens de l'éternité, seuls dignes de son estime. Toute la question est de savoir si ces préceptes et ces institutions ne regardent que les individus dans leur con-

[1] Si che dove Maria rimase giuso
Ella con Cristo salse in sù la croce.
(Dante. *Paradiso*, ch. xi, v. p. 71).
Doctrines libérales, p. 15.

duite privée, ou si les sociétés elles-mêmes, dans leur action collective, sont tenues de s'y conformer ; et c'est ce second sentiment que nous affirmons être seul conforme aux principes les plus élémentaires de la foi chrétienne.

I

Notre foi, en effet, nous oblige de reconnaître en JÉSUS-CHRIST deux natures dans une seule personne. Il est homme semblable à nous, mais en même temps il est DIEU comme son Père ; et l'homme et le DIEU n'ont qu'une même substance et, partant, une même divinité. JÉSUS-CHRIST homme est DIEU, et JÉSUS-CHRIST DIEU est homme. De même donc qu'en lui la divinité s'est approprié les attributs et les faiblesses de l'humanité, elle a communiqué à l'humanité les droits et les prérogatives qui lui sont propres. Nier cela serait nier la foi chrétienne, et tomber dans une manifeste hérésie.

Maintenant, qu'on nous réponde : l'empire de toutes choses, la souveraineté absolue sur tout ce qui existe, n'est-elle pas un des attributs nécessaires de la divinité? Évidemment oui : s'il n'y a qu'un seul DIEU, et si ce DIEU est le créateur de toutes choses, il en est aussi le maître souverain et absolu. Donc, s'il s'est incarné, et s'il a communiqué tous ses attributs et tous ses droits à la nature humaine avec laquelle il s'est uni, il n'a pas pu ne pas lui communiquer sa souveraineté.

Il n'y a donc pas de milieu : ou il faut renier la divinité de JÉSUS-CHRIST, ou il faut reconnaître qu'il est, même comme homme, le roi de tout ce qui existe, des

sociétés civiles comme des familles et des individus. A lui seul il appartient de savoir dans quelles limites il prétend renfermer l'exercice de son autorité ; mais limiter cette autorité elle-même, il ne le peut sans abdiquer sa divinité.

Il ne lui est pas possible non plus de renoncer à cette prérogative, sans briser les liens essentiels qui l'unissent à nous. Le Fils de DIEU, en devenant homme, est nécessairement devenu le chef de l'humanité. Il a acquis sur cette nature, qu'il divinisait dans sa personne, un droit spécial ; et il a contracté avec elle des liens bien plus étroits qu'avec les autres créatures.

Centre commun de la création, anneau brillant par lequel l'œuvre du Tout-Puissant s'unit au divin ouvrier, terme de tous les travaux et de tous les desseins de la Providence, il est, dans un sens bien plus vrai et à un titre bien plus sacré, le chef de l'humanité, le but suprême de tous les desseins de DIEU à l'égard de notre race, la règle de tous nos progrès, et le nœud de toutes nos destinées. S'il n'est pas cela, il n'est rien. Car supposer que DIEU se fait homme pour être dans l'humanité un simple accessoire, c'est conserver de la foi chrétienne tout ce qu'il faut pour attribuer à la divine sagesse une palpable absurdité.

Mais si JÉSUS-CHRIST est tout ce que nous venons de dire, comment admettre que les sociétés civiles aient le droit de lui devenir étrangères? Est-ce que l'action de ces sociétés n'exerce pas sur les destinées générales de l'humanité une influence décisive? Et, si JÉSUS-CHRIST n'est rien pour elles, peut-il bien continuer à être tout pour l'humanité? On le voit : il est impossible de concilier, avec la foi chrétienne, ce qu'on a nommé la

complète sécularisation des sociétés civiles, sans se choquer à chaque pas contre l'absurde.

On le comprendra mieux encore, si on se rappelle la mission que Dieu a donnée à son Fils, en l'envoyant sur la terre. S'il n'est pas le roi des sociétés, il lui est impossible de s'acquitter complètement de cette mission.

Qu'est-il venu faire sur la terre? Son nom le dit assez : il s'appelle Jésus; et ce nom lui a été donné « parce qu'il doit sauver son peuple (c'est-à-dire l'humanité entière) du péché » et des suites du péché.

Il ne peut donc, sans manquer à sa mission, et sans donner un démenti à son nom de Jésus, se priver d'aucun des pouvoirs qui lui sont nécessaires pour détruire le règne du péché, et rétablir l'empire de la loi de Dieu. Or, nous le demandons : la direction des sociétés civiles ne peut-elle pas beaucoup pour favoriser le règne de la loi divine, ou pour mettre obstacle à ce règne? Si les pouvoirs qui gouvernent ces sociétés ne tiennent aucun compte de cette loi, les volontés individuelles seront-elles suffisamment aidées à l'accomplir? Les passions mauvaises n'auront-elles pas toute liberté pour la fouler aux pieds; et l'indifférence publique, les privilèges sociaux garantis à la révolte, aussi bien qu'à la fidélité, ne leur donneront-ils pas à la fois un grand pouvoir et une grande audace, pour entraver et décourager la fidélité? Il ne peut y avoir à cela aucun doute.

Donc soustraire les sociétés civiles à l'autorité spirituelle de l'Homme-Dieu, c'est limiter cette autorité, et supposer qu'il peut être permis à la créature d'opposer le plus grand pouvoir qui ait été mis entre ses mains, au succès de l'œuvre la plus chère au Cœur de Dieu.

Il n'était pas nécessaire que le Tout-Puissant

exprimât à ce sujet sa volonté. Il suffisait qu'il envoyât son Fils dans le monde, pour que tous les hommes et toutes les sociétés fussent obligés de se soumettre à son autorité souveraine. Du moment que des signes indubitables nous autorisent à voir en lui notre Dieu, le plus vulgaire bon sens nous contraint à le reconnaître pour notre Roi. La foi ne peut poser le principe, sans que la logique tire la conséquence. Et la connexion entre la conséquence et le principe est tellement manifeste, que pour la saisir il n'est nullement nécessaire d'être éclairé des lumières de la foi. Un musulman et un idolâtre ne sauraient eux-mêmes résister à cette évidence. Celui-ci, il est vrai, ne reconnaît pas un Dieu unique; et celui-là ne veut pas admettre que ce Dieu ait un Fils semblable à lui; toutefois, ils seraient contraints l'un et l'autre d'admettre que, la vérité de ces deux dogmes supposée, la royauté sociale de l'Homme-Dieu en est la conséquence nécessaire.

II

Mais Dieu attache tant de prix à la gloire de son Fils, qu'il n'a pas voulu se contenter de poser les fondements de la souveraineté dont il l'investit par rapport aux sociétés humaines. Il lui a plu d'en construire, en quelque sorte, l'édifice de ses propres mains, et d'en révéler toutes les splendeurs de sa propre bouche.

Longtemps avant d'envoyer au monde ce Fils bien-aimé, il nous l'annonce, et nous trace, en quelque sorte, le signalement auquel nous devrons le reconnaître. Or, entre tous les traits dont se compose ce por-

trait anticipé du Messie, entre toutes les prérogatives qui lui sont attribuées dès avant sa naissance, une des plus saillantes, sans contredit, est sa *royauté sociale.*

Écoutez comment, par la bouche de David, l'Homme-Dieu formule lui-même la mission qu'il doit recevoir de son Père. « Jéhova m'a dit : Tu es mon Fils ; c'est moi qui dans mon jour éternel t'ai engendré. Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et les confins de la terre pour patrimoine. Tu les gouverneras avec un sceptre fort comme le fer, et elles seront, entre tes mains, comme le vase d'argile que le potier brise à son gré. »

On le voit ; ce sont les *nations* que Dieu soumet au pouvoir de son Fils ; et, pour qu'il n'y ait sur la portée de cette donation aucun doute, le Psalmiste tire lui-même la conclusion que nous avons en vue. Il s'adresse à ceux qui personnifient, en quelque sorte, l'existence collective des sociétés, et il leur dit :

« Maintenant, ô rois, comprenez ; instruisez-vous, ô juges de la terre : soumettez-vous à la loi que Dieu vous impose ; » ou, suivant une autre version : « Embrassez le Fils que Dieu vous envoie, si vous voulez échapper à sa colère et ne pas vous égarer hors de la voie de la justice [1]. »

Dans un autre psaume, David dépeint les bienfaits et la puissance du divin Roi, dont il vient de nous rapporter l'intronisation. Il nous le montre donnant la paix à son peuple, distribuant la justice à tous ses sujets, mais prodigue surtout de ses grâces à l'égard des affligés et des indigents. Comment à ces traits ne pas

[1] Ps. II.

reconnaître le Roi Sauveur? Quel autre que lui, d'ailleurs, a une royauté « aussi durable que le soleil? » Quel autre « étend son empire sur toutes les générations [1]? » Eh bien! ce Roi si grand, si bon, si humble et si puissant « étendra sa domination de l'Océan jusqu'à l'Océan, et des rives du fleuve jusqu'aux confins de la terre... Tous les rois de la terre l'adoreront, et toutes les nations seront soumises à son empire [2]. »

David n'est pas l'unique prophète à qui DIEU ait révélé la royauté future de son Verbe incarné. Il n'est pas un seul des voyants d'Israël qui n'ait été appelé à en contempler et à nous en redire les gloires. Isaïe nous la montre sous la figure « d'une montagne qui s'élève au-dessus de toutes les collines (c'est-à-dire de toutes les principautés de la terre). Et toutes les nations accourent à elle; et des peuples nombreux viennent et disent : « Allons, montons à la montagne du Seigneur et à la maison du DIEU de Jacob. Il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers; car la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur, de Jérusalem. Il jugera les nations; et les peuples, captivés par sa parole, changeront leurs glaives en socs de charrue, et de leurs lances ils feront des faux; les nations renonceront à tirer le glaive contre les nations, et elles ne s'exerceront plus à l'art de la guerre [3]. »

On ne saurait désirer rien de plus clair que cette prophétie. La royauté du Sauveur y est dépeinte sous tous ses aspects : c'est une *royauté terrestre*, puisqu'elle s'élève de la terre et domine les grandeurs de

[1] Ps. LXXI, 5.
[2] Ps. LXXI, 8, 11.
[3] Isaïe, I.

la terre : c'est une *royauté sociale,* puisqu'elle s'exerce sur les peuples et leur donne les lois ; c'est une *royauté spirituelle,* puisqu'elle a pour organe la parole de DIEU ; et pourtant elle donne aux sociétés temporelles la condition la plus précieuse de leur prospérité, la paix et l'union.

Le fils d'Amos n'a omis qu'une chose : c'est de nous dire la durée sans limites de cette royauté, qui, commencée dans le temps, doit se consommer dans l'éternité. Mais ce trait final va nous être fourni par Daniel, dans cette célèbre vision où il nous dépeint, sous l'image de quatre animaux, les quatre grandes monarchies qui devaient servir d'avant-coureurs à la monarchie du Fils de DIEU. Après nous avoir fait assister à la défaite et à la destruction du quatrième de ces animaux, le plus terrible de tous, qui symbolisait la monarchie romaine : « Je vis s'avancer, dit-il, sur les nuées, le Fils de l'homme ; et il vint en la présence de l'Ancien des jours, qui lui donna la puissance, l'honneur et la royauté. Tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues lui obéiront... Il partagera avec le peuple des saints du Très-Haut cette royauté et cette puissance. Il n'y aura pas, sous le ciel, de royaume dont la grandeur ne lui appartienne. Son règne est un règne éternel ; et tous les rois lui devront service et obéissance [1]. »

III

Ce que les prophètes nous révèlent comme caché encore dans les trésors de la sagesse divine, les évan-

[1] Dan., c. VII, v. 13.



gélistes et les apôtres, ou plutôt Jésus-Christ lui-même, dont le Testament nouveau nous rapporte les enseignements, va nous le montrer réalisé dans sa personne. Lui, si humble et si ennemi du faste, lui, qui a fait un miracle pour empêcher les peuples de le proclamer roi, voici comment il rend témoignage à la vérité de cette royauté, dont il repousse tous les honneurs : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre [1]. » Qu'on remarque cette dernière parole :

« Tout pouvoir m'a été donné sur la terre. » Qu'on essaie d'allier avec une affirmation aussi absolue et aussi nette l'absence de tout pouvoir sur les sociétés terrestres ! Ailleurs, le Sauveur dit encore, sans restriction ou exception aucune : « Toutes choses m'ont été livrées par mon Père ; » et, au moment même où il va se mettre aux pieds de ses disciples, et s'abaisser au plus humble ministère : « Vous m'appelez Maître et Seigneur, leur dit-il, et vous dites bien ; car je le suis en vérité. »

Jésus-Christ n'est donc pas seulement le Souverain Pontife de la loi nouvelle, mais il est encore le Roi des rois. S'il n'avait d'autre royauté que cette royauté spirituelle qui se confond avec le sacerdoce, il n'aurait pas toute puissance. S'il ne gouvernait à son gré que les esprits bienheureux, il n'aurait pas toute puissance sur la terre comme au ciel. Il est donc bien vraiment roi, roi spirituel et roi temporel, roi des âmes et des corps, des peuples comme des individus. Les autres rois ne tiennent l'empire que de lui ; ils ne le conservent qu'autant qu'il le veut bien, et ils sont bien plus

[1] Mat. xxviii, 18.

strictement tenus d'obéir à ses lois et de le glorifier, que leurs ministres ne sont tenus de leur obéir à eux-mêmes.

Donc, reconnaître hautement Jésus-Christ pour leur souverain Seigneur; se diriger dans toutes les relations, soit civiles, soit politiques, d'après les maximes de son Évangile ; recourir à lui dans les nécessités, le remercier des succès, venger sa majesté des outrages publics qui lui seraient adressés, favoriser l'extension de son règne sur la terre, tels sont, depuis l'Incarnation, les devoirs essentiels des Souverains et des peuples. En douter, serait douter de l'Incarnation elle-même.

IV

Faut-il maintenant confirmer cette même vérité par l'enseignement des docteurs et les décisions des pontifes?

Ce soin est presque superflu, après les témoignages si clairs des saintes Écritures, que nous venons de rapporter. Il est, du reste, d'illustres sentences qui sont connues de tous. Qui ne se rappelle cette belle parole de saint Grégoire le Grand à l'empereur Maurice, citée et traduite par Bossuet [1] : « Sachez, grand empereur, que la puissance vous est accordée d'en haut, afin que la vertu soit aidée, que les voies du ciel soient élargies, et que l'empire de la terre serve l'empire du ciel. »

Saint Augustin développe cette pensée dans plusieurs admirables lettres, adressées aux dignitaires de

[1] Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.



l'empire : nous nous contenterons de citer les deux passages suivants, déjà rapportés par Mgr l'Évêque de Poitiers. Dans la lettre CLV[e] à Macédonius, le grand docteur s'exprime ainsi : « Sachant que vous êtes un homme sincèrement désireux de la prospérité de l'État, je vous prie d'observer combien il est certain, par l'enseignement des saintes Lettres, que les sociétés publiques participent aux devoirs des simples particuliers, et ne peuvent trouver la félicité qu'à la même source... Bienheureux, dit le prophète-roi, le peuple dont DIEU est le Seigneur. Voilà le vœu que nous devons former, dans notre intérêt et dans l'intérêt de la société dont nous sommes les citoyens ; car la patrie ne saurait être heureuse à une autre condition que le citoyen individuel, puisque la cité n'est autre chose qu'un certain nombre d'hommes rangés sous la même loi. »

Dans la lettre CLXXXV[e] au gouverneur Boniface, il ne s'exprime pas avec moins de précision. « Autre chose est, pour le prince, de servir DIEU en sa qualité d'individu, autre chose en sa qualité de prince. Comme homme, il le sert en vivant fidèlement ; comme roi, en portant des lois propres à faire régner la justice et repousser l'iniquité, et en les sanctionnant avec une vigueur convenable. Les rois servent le Seigneur en tant que rois, quand ils font pour sa cause ce que les rois seuls peuvent faire. »

Mais on dira peut-être que les chefs des sociétés civiles sont tenus seulement à faire observer les préceptes de la justice naturelle ; et que, pour la loi de JÉSUS-CHRIST, pour les devoirs de l'ordre surnaturel, il suffit qu'ils laissent chacun à sa liberté. Saint Augustin réfute ainsi, quinze siècles à l'avance, cette objection du libéralisme. « Les rois, en tant que rois, obéissent

au précepte de servir DIEU s'ils commandent le bien et s'ils interdisent le mal dans leurs États, non seulement quant aux choses de la société humaine, mais encore quant à celles de la religion divine. En vain direz-vous : Qu'on nous laisse à notre libre arbitre. Pourquoi ne demandez-vous pas la même chose pour ce qui est de l'homicide, du viol et de toutes sortes d'infamies, qui sont réprimées par des lois assurément justes et salutaires [1]. »

Nous terminerons ces citations par un témoignage plus décisif encore, parce qu'il est tiré d'une lettre dogmatique, écrite par le pape saint Agathon, et lue dans le sixième concile général. Le Souverain Pontife s'exprime ainsi : « Le Tout-Puissant, en remettant aux princes la garde de la société chrétienne, a voulu qu'ils usent du pouvoir qui leur est confié, pour chercher et conserver sans tache la vérité enseignée par DIEU, de qui ils tiennent leur royauté, et qui est lui-même le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Qu'ils fassent donc tous leurs efforts pour faire régner dans toutes les églises la vraie doctrine, telle qu'elle a été enseignée par les Apôtres et transmise par leurs successeurs [2]. »

[1] Contra Crescen., lib. III, 57.

[2] Hoc, ad stabilitatem divinitus commissæ (principibus) reipublicæ Christianæ, Ejus (DEI) concessit dignatio, ut imperialis virtus atque clementia de DEO per quem Reges regnant, qui Rex regum est et Dominus dominantium, et quærat et curet ejus immaculatæ fidei veritatem, ut ab apostolis et apostolicis est patribus tradita, inquirere vigilanter, atque, ut vera traditio continet, instantissime desideret in omnibus Ecclesiis obtinere. (Epistola Agathonis papæ ad imperatorem, lecta in Synodo VI, act. IV, Hard. : t. III, p. 1081-1111).

CHAPITRE II

Du Règne social de JÉSUS-CHRIST.

Dieu le Père, en envoyant son Fils unique dans le monde et en le constituant le chef de l'humanité entière, ne lui a pas moins donné l'empire des peuples que l'empire des âmes isolées ; ou plutôt, les hommes ne pouvant vivre isolés et la société étant une condition essentielle de leur nature, la royauté individuelle de Jésus-Christ ne saurait se concevoir distincte de sa royauté sociale. L'établissement de cette royauté dans l'univers, tel est le but que la Providence poursuit dans les révolutions du monde moderne, comme la préparation de cette même royauté était le but des révolutions du monde ancien.

Chaque peuple a sa part dans cette grande œuvre. Ils apparaissent les uns après les autres, au temps marqué par la Providence. La puissance leur est donnée pour accomplir leur mission, et, suivant qu'ils l'accomplissent avec plus ou moins de fidélité, ils reçoivent en récompense les succès qui produisent la gloire et les biens qui constituent la prospérité.

I

Ainsi, avant la venue de Jésus-Christ, toutes les grandes monarchies, les Chaldéens et les Assyriens,

les Mèdes et les Perses, les Grecs et les Romains ont été successivement mis en rapport avec le peuple dépositaire de la promesse du Messie, et appelés à concourir aux destinées de ce peuple. Le moment où ils ont rempli cette mission a été l'apogée de leur grandeur. Jamais la Chaldée n'a été plus grande que sous Nabuchodonosor, lorsque Daniel prédisait à Babylone la venue du Messie. Jamais la Perse n'a été plus glorieuse, qu'au moment où Cyrus lisait la prophétie où il est représenté comme le type du grand libérateur à venir. Jamais les Grecs n'ont été aussi redoutables que lorsque Alexandre vénérait les livres saints, à Jérusalem. Jamais enfin Rome ne fut plus forte, que lorsqu'elle concluait avec les Machabées un traité d'alliance. DIEU semble n'avoir élevé successivement ces divers peuples que pour leur faire mieux apercevoir la lumière, et leur déclin n'a commencé que du jour où ils ont, volontairement, fermé les yeux au flambeau qui venait de leur être présenté.

Ainsi, dans le monde moderne, les peuples du Nord, au sortir des forêts où s'était écoulée leur sauvage enfance, ont été placés en présence de JÉSUS-CHRIST, et sommés de mettre à son service l'indomptable énergie dont il les avait doués, pour exécuter ses justices sur Rome idolâtre. Ce que JÉSUS-CHRIST leur a donné de véritables grandeurs en récompense de leurs services, nous ne l'ignorons pas.

Ainsi en sera-t-il jusqu'à la fin des temps, à l'égard des peuples qui apparaîtront sur la scène du monde. Leur apparition, leur croissance, leurs triomphes sont inévitablement réglés d'après la même loi, et dirigés vers le même but. On peut dire que ce n'est que du moment où ils sont en contact avec JÉSUS-CHRIST, que

les divers peuples arrivent à la conscience d'eux-mêmes et prennent définitivement leur place dans la famille humaine. Jusque là, ils ne font que végéter dans une enfance plus ou moins grossière ; leur vie est plus animale qu'humaine ; tout vrai progrès leur est interdit ; le souffle divin leur manque.

De même que l'homme n'acquiert le plein usage de sa raison et ne devient, dans toute la force du terme, *un agent moral* que lorsqu'il apprend à connaître Dieu, son premier principe et sa fin dernière, ainsi les peuples n'acquièrent la pleine conscience de leurs destinées et le pouvoir de les accomplir que lorsqu'ils connaissent le Dieu-Homme, dont l'autorité domine toutes les sociétés humaines et dont la gloire est le terme de leurs révolutions.

Aussi la Providence ne négligera-t-elle aucun moyen pour faire bien comprendre aux peuples chrétiens, dès leur origine, cette loi suprême de leur existence et cette nécessaire condition de leur prospérité, l'obligation de servir Jésus-Christ et de le glorifier. Lisez le préambule de la loi salique [1], les capitulaires de Charlemagne, le testament de saint Étienne, premier roi de Hongrie, et vous verrez avec quelle netteté avait été saisie, dans ces temps que nous nommons barbares, cette idée, la plus belle que l'esprit humain ait jamais

[1] Nous empruntons la traduction d'une partie de ce préambule à M. Augustin Thierry (*Lettres sur l'Histoire de France*, lett. VI, *in fine*). « Vive le Christ qui aime les Franks : qu'il garde leur royaume et remplisse leurs chefs de la lumière de sa grâce ; qu'il protège l'armée ; qu'il leur accorde des signes qui attestent leur foi, les joies de la paix et la félicité ; que le Seigneur Christ dirige dans les voies de la piété les règnes de ceux qui gouvernent ; car

conçue, l'idée de la société chrétienne. Plus tard, pour empêcher cette lumière de s'obscurcir, Dieu n'a pas craint de faire des miracles. Nous pourrions en citer plusieurs ; contentons-nous d'un seul, qui ne peut être nié, à moins qu'on ne veuille donner un démenti aux monuments les plus certains de l'histoire. Toutes les recherches de la science, au sujet de Jeanne d'Arc, n'ont abouti qu'à mettre dans un jour plus éclatant sa mission surnaturelle. Or, suivant son propre témoignage, le but de cette mission était de remettre le royaume de France entre les mains de Charles VII, à la condition que celui-ci en ferait hommage au Roi du ciel, qui s'engageait à faire pour lui, après cette offrande, ce qu'il avait fait pour ses ancêtres. Dès sa première entrevue avec le roi, Jeanne lui dit : « Le Roi du ciel vous commande, par ma voix, de vous faire sacrer et couronner dans la ville de Reims, et vous deviendrez le vicaire du Roi du ciel, comme tout vrai roi de France doit l'être. »

C'est encore au nom de ce même Roi du ciel, fils de la Vierge Marie, à qui seul appartient le royaume de France, que Jeanne somme le roi d'Angleterre de l'évacuer au plus tôt.

Hélas ! il s'en faut bien que cette incomparable dignité de Vicaires de Jésus-Christ pour le gouvernement

notre nation est celle qui, brave et forte, secoua de sa tête le dur joug des Romains et qui, après avoir reconnu la sainteté du baptême, orna somptueusement d'or et de pierres précieuses les corps des saints martyrs que les Romains avaient brûlés par le feu, mutilés par le fer, ou fait déchirer par les bêtes. »

L'esprit des capitulaires de Charlemagne est trop connu pour qu'il soit nécessaire de les citer.



temporel des peuples ait été parfaitement comprise, soit par Charles VII, soit par ses descendants ! Supposons, un instant, qu'ils l'eussent tous comprise comme Louis IX ; que serait-il arrivé ? Le schisme d'Occident eût été impossible ; car, sûrement, il eussent mis l'intérêt de la paix de l'Église au-dessus de toutes les rivalités de nations. Sans recourir aux sévérités odieuses que les Valois entremêlèrent à des faiblesses coupables, ils auraient empêché l'hérésie d'envahir le royaume, et lui auraient épargné ces guerres religieuses qui le dévastèrent, pendant un demi-siècle. Toutes les forces vives que ces deux lamentables événements ont consumées auraient été employées à accroître la prospérité nationale ; les abus qui en ont été la suite auraient été prévenus ou réprimés, les désordres du clergé et de la noblesse, corrigés par l'accord des deux puissances ; les vices de l'ancien régime amendés, avant de provoquer la sanglante réaction du dernier siècle. Quelle n'eût pas été la prospérité de la France au dedans, et sa puissance au dehors ! Pouvons-nous douter que, par son irrésistible ascendant, elle n'eût amené les autres nations à adopter cette grande politique chrétienne, la seule qui sauvegarde tous les intérêts et ne provoque aucune jalousie ? Et si elle y était parvenue, combien l'état du monde ne serait-il pas aujourd'hui plus prospère qu'il ne l'est en réalité ?

L'Europe, au lieu d'être affaiblie par ses dissensions au moment où la découverte de la boussole vint mettre l'empire du monde entre ses mains, aurait pu s'élancer, forte de son union, à la conquête de cet empire ; et, à l'heure qu'il est, la civilisation chrétienne, partout triomphante, ferait de l'humanité entière une grande famille, paisiblement occupée à accomplir la mission

que Dieu lui a donnée dès son origine, de disposer le globe terrestre dans la justice et l'équité [1].

Mais, hélas! les rois n'ont pas voulu comprendre! Ils ont préféré une politique de jalousie et d'expédients à cette grandeur politique des principes et du dévouement chrétiens. A cette pensée divine, qui meut les mondes et qui leur eût communiqué une irrésistible puissance, s'ils se fussent franchement appuyés sur elle, ils ont substitué les calculs mesquins de leur ambition et des rivalités de dynasties. L'hérésie, qui combat Jésus-Christ, et l'Église qui le glorifie, sont devenues entre leurs mains des instruments indifférents, qu'ils ont fait mouvoir tour à tour, suivant qu'ils croyaient y trouver leur intérêt. Ils n'ont pas *cherché, en premier lieu, le règne de* Dieu et sa justice, et c'est pour cela qu'ils ont perdu cela même qu'ils cherchaient, et que Dieu leur eût infailliblement accordé par surcroît.

Et pourtant, comme Dieu a été patient à leur égard! Combien de fois leur a-t-il replacé entre les mains cette puissance, qu'ils avaient si bien mérité de perdre! Combien de fois ne les a-t-il pas remis sur la voie, d'où ils s'étaient écartés pour se jeter dans des abîmes!

Ce qu'il a fait pour l'ancienne Maison de France, c'est ce qu'il fait pour toutes les dynasties que les événements amènent au pouvoir dans les sociétés chrétiennes. A toutes il fait la même proposition, l'offre de les glorifier si elles veulent se consacrer à l'établissement du règne de son Fils. Que l'on veuille bien y réfléchir, et l'on verra que le moment où elles acceptent cette

[1] *Sap.* IX, 3.



offre est le moment de leur plus grande splendeur. Daigne ce grand DIEU, qui veut le bonheur des peuples, donner à ceux qui les gouvernent la lumière et la force nécessaires pour comprendre et accepter pleinement cette mission, pour l'accomplir sans se laisser arrêter par les obstacles, et pour subir courageusement les épreuves au prix desquelles ils devront acheter leur infaillible triomphe !

II

Jusqu'ici, nous n'avons cherché que dans les pensées de DIEU la démonstration du lien nécessaire qui existe entre les destinées des peuples et la fidélité avec laquelle ils travaillent à la gloire de JÉSUS-CHRIST. Il va nous être facile de trouver une nouvelle preuve de cette vérité, dans les effets produits sur la terre par l'Incarnation du Fils de DIEU.

Remarquons-le bien, en effet, l'Incarnation du Verbe de DIEU a créé pour les peuples modernes, avec des devoirs nouveaux, des exigences et des nécessités que les peuples anciens ignoraient. C'est en vain que les nations chrétiennes, révoltées, essaieraient de se contenter de cette légère somme de vérités religieuses qui ont pu suffire aux nations païennes, pour acquérir un haut degré de splendeur. Depuis que le sang d'un DIEU coule dans les veines de l'humanité, il y fait naître d'immenses, d'insatiables ambitions.

Cherchez dans les historiens qui ont tracé le tableau le plus véridique des anciennes sociétés, cherchez quelque trace de ces aspirations vers l'égalité et la frater-

nité, qui tourmentent les peuples modernes. D'où vient que ces immenses troupeaux d'esclaves, que les législations les plus vantées par leur sagesse ravalaient au niveau du plus vil bétail, semblaient ne pas se douter qu'ils étaient les égaux du maître dont ils subissaient les tyranniques caprices ? D'où vient qu'ils portaient si patiemment un joug que l'humanité chrétienne ne saurait plus porter ? D'où vient ce contraste, entre la jalouse susceptibilité du prolétariat moderne et le patient abrutissement de l'esclavage antique ? D'où vient-il, sinon de l'indestructible influence que la révélation chrétienne exerce sur les cœurs même qui la repoussent ? La société moderne a bien pu se dépouiller des célestes consolations et des divines assurances que Jésus-Christ est venu apporter au monde ; mais elle n'a pu complètement étouffer les instincts de grandeur qu'il a réveillés dans l'âme humaine. Elle a bien pu s'interdire l'espérance en ses promesses ; mais elle ne saurait réussir, malgré tous ses efforts, à espérer en un autre Sauveur, ni à se contenter d'une élévation inférieure à celle où il l'avait appelée.

Accoutumée, pendant des siècles, à voir Jésus-Christ dans la double autorité qui présidait à l'ordre religieux et à l'ordre civil, et à n'obéir qu'à cet Homme-Dieu, tout en obéissant à ses vicaires, elle ne sait plus se courber devant une autorité purement humaine. Les pauvres, qui avaient respecté et aimé les riches, tant qu'ils avaient vu en eux les ministres de la charité de Jésus-Christ, ne peuvent plus leur pardonner leur opulence, depuis qu'elle ne se montre plus à eux que comme un don du hasard et comme la pâture de l'égoïsme. En un mot, la balance sociale ne peut plus recouvrer son équilibre, depuis que la croix d'un Dieu anéanti n'est

plus là pour ajouter, au lot des misérables, tout le poids de ses divines espérances.

De même, les splendeurs de la foi chrétienne ont donné aux esprits, par rapport aux dogmes religieux, des exigences qu'aucun autre culte ne rencontra sur son chemin. Voyez, en dehors du christianisme, toutes ces religions qui couvrent des continents entiers des ombres de leurs mortelles erreurs. Elles n'offrent, à la raison humaine, aucun motif de crédibilité tant soit peu vraisemblable ; leurs dogmes ne sont qu'un tissu de révoltantes absurdités ; leur histoire ne se compose que de fables ineptes et dégoûtantes ; leur culte, qu'on dirait inventé dans le but de dégrader la nature humaine, réunit dans une proportion égale l'obscénité à la barbarie ; et pourtant, depuis des siècles, ces religions infernales trouvent dans leurs adhérents la docilité la plus aveugle. On dirait que l'intelligence de ces malheureux peuples a été paralysée ; tandis qu'au sein des nations que le christianisme a éclairées, les esprits qui ont repoussé sa lumière, dévorés par une inquiète curiosité, mettent sans cesse toutes les vérités en question, et paraissent également incapables de conquérir la certitude et de se reposer dans l'erreur.

On peut donc l'affirmer en toute assurance : en dehors de Jésus-Christ, il n'y a désormais pour les peuples ni foi, ni certitude, ni espérance, ni repos. Chaque jour il devient plus évident qu'il n'y a, pour le monde moderne, d'autre alternative que de rétablir l'empire de Jésus-Christ, ou de renverser les derniers appuis qui soutiennent encore l'ordre social. En dehors de l'autorité de Jésus-Christ, en dehors de la religion de Jésus-Christ, il ne peut y avoir aucune religion, aucune autorité ; et, comme l'autorité et la religion sont les

deux éléments les plus essentiels d'une société, dont la première constitue l'organisation, et dont la seconde maintient l'union et l'harmonie, nous avons le droit de conclure qu'en dehors de la société chrétienne, il n'y a pour le monde moderne aucune société possible.

Ou JÉSUS-CHRIST ou la barbarie !

CHAPITRE III

Le Règne social du CŒUR de JÉSUS [1].

L'apôtre du Cœur de Jésus, saint Jean, interrogé par sainte Gertrude pourquoi il n'avait rien dit, dans son Évangile, des trésors de grâce et de consolations qu'il avait découverts à la dernière Cène dans le Cœur de Jésus, lui répondit que cette révélation était réservée aux derniers âges de la société chrétienne, dont elle devait guérir les langueurs et réchauffer l'indifférence.

Si cette promesse n'est pas trompeuse, nous avons lieu de croire que le renouvellement des âmes et la régénération de la société tiennent à l'établissement du Règne du Cœur de Jésus.

C'est du reste ce dont nous n'aurions aucun droit de douter, alors même que cette révélation ne nous en donnerait pas l'assurance. Il nous suffit de nous rappeler ce que le Cœur de Jésus est en lui-même et ce qu'il est pour nous, et nous serons convaincus qu'il n'est pas d'autre source où les hommes et les peuples puissent aller puiser tous les secours dont ils ont besoin, pour être saints et pour être heureux !

Ce que les peuples, hélas ! ne veulent pas compren-

[1] *Messager*, t. III, p. 151.

dre, ce que tant d'hommes aveuglés par l'erreur s'obstinent à méconnaître, nous du moins, éclairés par la vérité, efforçons-nous de nous en pénétrer profondément. En attendant qu'une dure expérience contraigne la société à revenir vers cette source d'eaux vives, loin de laquelle elle s'agite dans de douloureuses convulsions, allons y puiser la force et la vie. Établissons en nous le règne du Cœur de Jésus, afin que ce divin Cœur puisse ensuite se servir de nous, pour étendre ce règne bienfaisant aux âmes qui nous entourent.

I

Mais exposons d'abord ce que nous entendons par le Règne du Cœur de Jésus. Pourquoi employer une expression qui sort des habitudes du langage, et ne pas dire tout simplement le règne de Jésus-Christ? Par une raison toute semblable à celle qui, dans la personne adorable du Sauveur, nous fait distinguer son Cœur pour en faire l'objet spécial de notre culte. En honorant le Cœur de Jésus, c'est bien Jésus-Christ, le Verbe incarné, le Fils du Dieu vivant devenu Fils de l'homme que nous prétendons honorer. Mais dans cette personne adorable et infinie, qui renferme, avec tous les attributs de la divinité, toutes les richesses de l'humanité, nous aimons à fixer nos regards sur un attribut spécial, par lequel il nous est plus facile et plus doux de la saisir et de nous unir à elle; nous considérons son amour, dont ce Cœur est l'organe; et par ce Cœur, comme par une porte toujours ouverte, nous entrons dans ce temple auguste dont, sans lui,

l'entrée nous eût été interdite. Puisque le Fils de DIEU lui-même, dans tous ses rapports avec nous, n'a écouté que son Cœur, et ne s'est attaché qu'à glorifier son amour, aux dépens même de ses autres attributs, nous ne faisons que l'imiter, en dirigeant spécialement nos pensées et notre culte vers cet amour si libéral et vers ce Cœur si miséricordieux. Voilà pourquoi nous aimons mieux penser au Cœur de JÉSUS et parler du Cœur de JÉSUS, que de faire simplement de JÉSUS-CHRIST l'objet de nos pensées et de nos discours.

Voilà pourquoi aussi, quand nous cherchons à établir entre nous et notre divin Sauveur cette union parfaite, qui le fera régner complètement sur nous et qui nous mettra en état d'accomplir dans toute leur étendue les desseins de son amour, nous ne disons pas seulement le règne de JÉSUS-CHRIST, mais le règne du Cœur de JÉSUS.

Cette expression nous fait comprendre d'abord que le Fils de DIEU, lorsqu'il est descendu sur la terre pour faire la conquête de l'humanité, n'a pas voulu établir sur nous son empire par la force et par la crainte, mais uniquement par l'amour. Pour nous vaincre, ce divin Guerrier n'a pas voulu employer d'autre arme que son Cœur.

C'est ce qui a fait la difficulté de cette conquête ; mais c'est aussi ce qui en a fait la gloire !

S'il eût voulu régner par la force, rien ne lui était plus facile : les cœurs des hommes étaient entre ses mains ; il n'avait qu'à apparaître au monde avec cette majesté qui ébranle le ciel et fait trembler la terre ; il n'avait qu'à prononcer une parole, et tous les peuples se seraient prosternés à ses pieds. Il n'avait même pas besoin d'intervenir par lui-même ; une légion d'anges

aurait eu un pouvoir plus que suffisant pour lui soumettre la terre.

S'il eût voulu régner par la crainte, cette entreprise ne lui aurait pas offert plus de difficultés. Il n'est pas de sentiment auquel, avant sa venue, les cœurs des hommes fussent plus accessibles que la peur de Dieu. C'est surtout par la peur que Satan tenait un si grand nombre de peuples courbés sous sa tyrannie. Que les apôtres de Jésus-Christ, comme de nouveaux Moïses, se fussent mesurés corps à corps avec les ministres de Satan; qu'ils eussent reproduit, dans toutes les contrées du globe, les fléaux de l'Égypte et le miracle de la mer Rouge; et bientôt le monde entier aurait reconnu l'autorité de leur divin Maître.

Mais cette entreprise n'était pas assez digne d'un Dieu.

Soumettre les peuples par la force, c'est ce qu'ont fait des conquérants mortels; les dominer par la crainte, c'est ce que peut faire toute puissance supérieure, par la seule image des maux auxquels ils sont incapables de résister. Mais les soumettre par le seul pouvoir de l'amour, dompter tous leurs instincts féroces, par les faiblesses volontaires de la douceur; éteindre toutes les convoitises honteuses, par le charme austère de la pureté; étouffer tous les égoïsmes par l'étreinte du dévouement; vaincre la mollesse par l'héroïsme du sacrifice, et la cupidité par l'excès du dépouillement; laisser entre les mains de Satan toutes les armes dont le péché l'avait mis en possession, et dont il se servait avec tant d'habileté pour perdre les hommes, et opposer à ces armes une seule arme, l'amour; laisser dans le cœur de l'homme toutes les blessures qu'avait faites la faute originelle, et sur

toutes ces plaies béantes ne mettre qu'un seul baume, l'amour; laisser dans la société toutes les influences perverses et tyranniques que les passions y avaient créées, que quarante siècles y avaient affermies, et à toutes ces influences, jusque-là irrésistibles, n'opposer qu'une seule influence, l'amour; et, avec cette seule influence, vaincre toutes les influences sociales; avec ce seul remède, guérir toutes les plaies morales; avec cette seule arme, triompher de toutes les malices infernales; établir dans le monde le règne de l'amour, sur les ruines du règne de la haine satanique et de l'égoïsme humain; substituer à la loi de crainte qui, seule, avait pu jusque-là maintenir la société des croyants, une loi nouvelle qui se résumerait tout entière dans l'amour; faire de cette divine charité, qui est la loi des Saints du ciel, l'unique loi des pèlerins de la terre, voilà une entreprise qu'un Dieu pouvait seul concevoir! C'est elle que Jésus-Christ a conçue et qu'il est, depuis dix-huit siècles, en voie d'exécuter; c'est cette entreprise que nous nommons *le règne du Cœur de* Jésus.

II

Cette entreprise n'est pas achevée, nous ne le savons, hélas! que trop; mais elle s'achèvera, et il dépend de nous d'en hâter l'achèvement par la générosité de notre concours. Les retards qu'elle subit nous font comprendre la gravité des obstacles qu'elle rencontre. Mais d'un autre côté les triomphes déjà obtenus ne nous permettent pas de douter du résultat final.

Si une première manifestation de Jésus-Christ a suffi

pour renverser de leurs trônes les Césars païens, et lui attirer des adorateurs de toutes les contrées du monde, que faut-il pour généraliser ce triomphe, qu'une manifestation plus éclatante? Ce que les premiers apôtres ont si glorieusement commencé sera complété par ces apôtres nouveaux, dont les saints nous ont depuis si longtemps prédit la venue et qui seront, à un titre tout spécial, les apôtres du Cœur de Jésus. Ce divin soleil, qui a dissipé par l'éclat de ses premiers rayons les ténèbres de la nuit, quand il aura atteint son midi dissipera les brouillards qui couvrent encore la terre.

Qui n'a vu, aux jours du printemps, les brouillards s'épaissir et voiler presque complètement la clarté de l'astre du jour, au moment même où celui-ci s'apprête à déchirer ces voiles et à inonder la terre de ses feux bienfaisants? Le moment où la victoire couronne les efforts d'un vaillant général n'est-il pas, souvent, celui où ses troupes supportent le plus violent assaut? Ne craignons donc pas pour l'issue de la lutte. Celui sous le drapeau duquel nous combattons a pour nom *le Victorieux;* et c'est pour vaincre qu'il est sorti de son repos, non pas pour être vaincu : *Exivit vincens ut vinceret.* Il a une armure à l'épreuve de tous les coups, un glaive qui perce les âmes, une flèche aiguë qui fait tomber à ses pieds ses ennemis. Cette arme, c'est son Cœur; et il s'apprête à l'opposer, comme il a fait jadis, à tous les prestiges de Satan, à tous les égoïsmes et à toutes les tyrannies; pas plus aujourd'hui qu'il y a dix-huit siècles, le monde ne résistera aux coups de cette arme divine.

Mais nous l'avons dit : il dépend de nous de hâter, par la générosité de notre concours, ce triomphe du Cœur de Jésus, en nous hâtant d'établir en nous son

règne. Que faire pour cela? C'est ce que nous fait comprendre l'expression même dont ce chapitre est destiné à donner l'explication : *le Règne du Cœur de* Jésus.

Ces mots nous disent clairement que toutes les luttes livrées dans le monde par le Cœur d'un Dieu n'ont d'autre but que la conquête de notre cœur. Car le règne du cœur ne peut s'établir que sur les cœurs. Et voilà encore ce qui distingue l'entreprise de Jésus-Christ de toutes les autres entreprises; voilà ce qui élève la religion de Jésus-Christ au-dessus de toutes les autres religions, sans en excepter la religion judaïque; voilà ce qui ne permet pas à l'homme de bonne foi de confondre l'Église véritable avec les sectes hérétiques.

Les conquérants qui se servent du glaive pour soumettre les empires peuvent bien obtenir une obéissance passive; ils peuvent, comme Alexandre, *faire taire devant eux tout l'univers;* mais gagner les cœurs, mais surtout guérir et régénérer les cœurs, c'est à quoi ils ne songent même pas.

Toutes les fausses religions de l'antiquité ont imposé à leurs sectateurs de durs sacrifices; elles ont été jusqu'à exiger d'eux l'immolation de leurs enfants, et les hommes ont obéi à ces injonctions barbares; mais aucune de ces religions si exigeantes n'a demandé à l'homme le sacrifice de son cœur, aucune n'a dit à l'homme ce qu'il avait à faire pour réformer son cœur, et pour en guérir les blessures cruelles.

Seule la religion vraie, celle que Dieu a révélée aux hommes sur la cime du Sinaï, leur a fait ce commandement et leur a enseigné cette grande science. Mais ce que la loi mosaïque enseignait, elle n'a pas eu la vertu de le faire comprendre et pratiquer des hommes.

Sans cesse DIEU répétait à son peuple, par la bouche des prophètes, que les sacrifices des animaux n'étaient d'aucun prix à ses yeux, s'ils n'étaient accompagnés par le sacrifice du cœur; ce peuple grossier ne comprenait pas. Il croyait avoir rempli toutes ses obligations en offrant les prémices de ses champs, et en immolant les premiers-nés de ses troupeaux; et, si quelques âmes d'élite entraient mieux dans les pensées du divin législateur, c'est qu'elles ressentaient d'avance les influences du Cœur de JÉSUS.

Mais quand ce divin Cœur se sera révélé aux hommes, quand il leur aura manifesté son amour par les abaissements de Bethléem et les tortures du Calvaire, alors les cœurs se laisseront dominer; on comprendra alors *que le véritable règne de* DIEU *est à l'intérieur;* que le dévouement filial d'un cœur qui se confie à son paternel amour lui est incomparablement plus agréable que les offrandes les plus riches et les sacrifices les plus sanglants.

Alors seulement la religion de l'amour s'est enfin établie sur la terre; les observances pharisaïques ont été supprimées, et, à la place de ces fardeaux qui accablaient les âmes sans les rendre meilleures, un seul précepte, double dans son unité, a été donné aux hommes : *Vous aimerez le Seigneur votre* DIEU *de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même.*

III

De même donc que le caractère propre de l'œuvre de JÉSUS-CHRIST est d'avoir eu pour principe la seule ins-

piration de l'amour, et la seule vertu du Cœur de Jésus pour instrument, ainsi le caractère propre de la religion de cet Homme-Dieu est d'avoir pour terme le don du cœur de l'homme, et pour effet la communication du divin amour.

Et ce caractère est tellement propre à la société dont Jésus-Christ est le chef, qu'il ne saurait être imité par les sociétés rivales qui essaient d'usurper le nom et les prérogatives de l'Église véritable. Voyez les sectes hérétiques ou schismatiques qui ont le plus soigneusement conservé les anciennes traditions : l'Église anglicane, l'Église russe... Que leur manque-t-il pour qu'on puisse les confondre avec la véritable Église? Elles ont comme nous une hiérarchie, et les prélats qui la composent sont bien plus richement dotés que nos prélats; elles ont des temples magnifiques, de splendides cérémonies, des sacrements; elles récitent le Symbole, enseignent l'Évangile et le Décalogue.

Que leur manque-t-il donc? Il leur manque ce que l'influence du Cœur de Jésus pourrait seule leur donner : il leur manque la chaleur, l'onction, la piété, le don du cœur. Aussi est-ce cette absence de vie, cette sécheresse douloureuse qui pousse les plus nobles âmes à quitter ces rameaux brisés, pour se réunir au tronc divin, à la sainte Église, qui reçoit la sève vivifiante du Cœur de Jésus.

Ecoutons l'une de ces âmes généreuses nous raconter l'histoire de son retour, dans un style qui porte avec lui la preuve de sa sincérité. « Il serait trop long, trop difficile d'énumérer toutes les raisons qui persuadèrent mon esprit. Quant à mon cœur, oh! il comprit bientôt que la pratique catholique pouvait seule le satisfaire; il comprit que, pour l'homme qui a besoin de

vous, mon Dieu! pour l'homme qui sent qu'il vient de vous, qu'il doit aller à vous, que vous seul devez être son but et sa vie, que pour le vrai chrétien, en un mot, la religion catholique est la seule possible, qu'elle seule entre dans l'existence de l'homme, qu'elle seule s'identifie avec cette existence et en devient une partie intégrante, tandis que les autres religions sont tout au plus à côté de la vie... Ah! comment ne serait-elle pas vraie, cette religion qui seule peut consoler et guérir?... Elle seule nous initie au mystère de la vie, c'est-à-dire à la vraie existence, qui est l'union avec vous, ô mon Dieu; elle seule nous apprend à vivre par l'âme, à oublier le corps, à vivre spirituellement. Oh! qui dira les délices d'une âme catholique! Qui dira avec quel amour vous vous découvrez à elle? »

Sans doute la véritable Église, l'Épouse légitime de Jésus-Christ, a plusieurs notes qui lui sont exclusivement propres et la distinguent de toutes les sectes adultères; mais, de toutes ces notes, il n'en est point qui soit plus capable de toucher un cœur qui a le sens de Dieu que celle-là : c'est que cette vraie Épouse du Sauveur possède seule le Cœur de son céleste Époux, et que seule elle lui est attachée par le cœur. C'est son privilège, que personne n'essaie même de lui ravir, et ce privilège, peut lui suffire. Que les autres prennent, tant qu'elles le voudront, le nom d'Églises chrétiennes, pourvu qu'il soit bien compris qu'il n'y a qu'une seule Église du Cœur de Jésus.

Que conclure de là, sinon que si nous voulons développer en nous l'Esprit de l'Église, nous attacher à elle plus étroitement, devenir plus catholiques, il faut établir en nous plus complètement le Règne du Cœur de Jésus? Plus notre cœur s'unira à ce divin Cœur et su-

bira ses douces influences, plus aussi le but qui attira le Fils de Dieu sur la terre se réalisera en nous, plus la volonté du Père céleste s'accomplira, et plus nous deviendrons capables d'accomplir cette volonté miséricordieuse autour de nous.

Oh! si les hommes voulaient être sauvés, combien le salut leur serait facile! S'ils voulaient arracher de la terre les épines les plus douloureuses dont elle est semée, et délivrer leur pèlerinage de ses plus amères épreuves, qu'auraient-ils à faire? Jeter les yeux sur le Cœur de Jésus, qui est là tout près d'eux; mettre dans ce divin Cœur leur confiance, s'efforcer de l'imiter, recevoir les grâces qu'il est si désireux de répandre sur eux, se laisser subjuguer par son amour et lui permettre d'établir en eux son règne. Il n'en faudrait pas davantage pour ramener sur la terre, sinon les délices, au moins la paix, l'union et la sérénité de l'Éden.

DEUXIÈME PARTIE

LES
ENNEMIS DU RÈGNE SOCIAL DU CŒUR DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER

Le premier ennemi ou Satan [1].

Le Cœur de Jésus peut-il avoir des ennemis? Peut-il se rencontrer quelque part un cœur d'homme capable de haïr ce divin Cœur? Hélas! c'est là un mystère d'iniquité qui n'a que trop de réalité. Oui, sur la terre, parmi ces hommes pour qui le Cœur de Jésus prie et s'immole sans cesse, il a toujours rencontré des ennemis; il en rencontre encore de nos jours en grand nombre, et jamais, peut-être, ces ennemis ne mirent en œuvre une tactique plus habile et des efforts plus persévérants.

Or, puisque nous sommes tous appelés à concourir à l'établissement du règne du Cœur de Jésus en nous d'abord, et ensuite dans la société, il est très important de bien connaître la tactique de ces ennemis et le moyen que nous devons prendre pour les vaincre. Il ne sera donc pas hors de propos de nous livrer à cette étude, avant d'entrer dans le détail des devoirs que nous avons à remplir pour que ce divin Cœur règne véritablement en nous.

[1] *Messager*, t. IV, p. 241.

I

Le grand ennemi de Jésus-Christ est Lucifer. Vaincu une première fois dans le ciel, après qu'il eut refuse de se soumettre à l'Homme-Dieu, qui lui avait été montré comme devant un jour être le Chef de la création entière, cet esprit superbe a cherché depuis ce temps à se venger de sa défaite, en dérobant à son divin rival les adorations des hommes. Pour y mieux réussir, il imite, autant qu'il peut, Jésus-Christ et son Église. Il étudie les penchants de chaque homme, de chaque peuple et de chaque siècle; et il leur offre l'apparente satisfaction de ces penchants, pour les détourner de chercher dans le Cœur de Jésus le seul aliment qui puisse réellement les satisfaire. Chez les peuplades guerrières et barbares, il n'a que des inspirations sanguinaires. Lisez l'histoire de nos sauvages ancêtres, écoutez les récits des voyageurs qui ont visité les tribus nomades de l'Afrique et de l'Océanie, vous verrez jusqu'à quel point les divinités infernales adorées par ces peuples se complaisent dans le sang. La félicité suprême qu'elles promettent à leurs adorateurs consiste à boire dans le crâne de leurs ennemis, et à se repaître de leurs chairs palpitantes.

Il en est tout autrement des sociétés civilisées, et surtout d'une société comme la nôtre, au sein de laquelle l'Évangile, par une longue infiltration de vingt siècles, a pu faire pénétrer des sentiments d'humanité et d'amour mutuel. Quelle tactique suivra l'ennemi de Dieu et des hommes, au sein d'une société

semblable? Renoncera-t-il à nous inoculer sa haine? Non pas assurément; mais il se gardera bien de nous la prêcher trop ouvertement. L'amour mutuel, la fraternité, le dévouement sont choses trop aimables pour qu'on puisse, avec quelque chance de succès, s'attacher à les rendre odieuses. Satan va, au contraire, se faire le prédicateur de la fraternité et du dévouement; mais ce dévouement et cette fraternité, il les entendra à sa manière; et, comme cette manière est toute opposée à celle que Jésus-Christ nous a inculquée par ses leçons et par ses exemples, les disciples de Satan trouveront dans leur dévouement même un motif de haïr les disciples de Jésus-Christ. Ils les proscriront, au nom de la tolérance; ils les enchaîneront, au nom de la liberté; ils les mettront à mort, quand ils le pourront, au nom de la fraternité.

Telle est donc aujourd'hui la position respective des deux armées auxquelles, depuis soixante-dix siècles, la terre sert de champ de bataille. C'est aujourd'hui sur le terrain de la fraternité que se livrent les combats les plus acharnés; des deux côtés on déploie le même drapeau et on pousse les mêmes cris de guerre : amour mutuel, dévouement, progrès. Satan, le cruel Satan a pris des mœurs plus douces. Le vieux serpent s'est transformé; il cache avec soin ses yeux sanglants et sa queue tortueuse. Il donne à son venin la douceur du miel. Le père de la haine se montre plein de cœur, et il inspire à ses apôtres les plus fidèles des hymnes remplies d'onction, en l'honneur de la rédemption universelle.

Combien de nobles cœurs se laissent prendre à ces hypocrites déclamations! Combien d'âmes, sincèrement désireuses de travailler au bonheur de leurs sembla-



bles, sont retenues par ces mensonges loin de Celui qui seul peut rendre les hommes vraiment heureux! Combien de chrétiens ignorants et faibles se laissent ébranler, par les spécieuses apparences dont savent s'entourer les ennemis de Jésus-Christ!

En quoi donc ces apparences diffèrent-elles de la réalité? Par quoi la fraternité selon le Cœur de Jésus se distingue-t-elle de la fraternité selon le cœur de Satan?

Elles diffèrent en tous points; et elles ne sont pas moins opposées l'une à l'autre par le but où elles tendent, que par les moyens dont elles se servent pour atteindre ce but.

La charité du Cœur de Jésus a pour but de rendre les hommes meilleurs, en les rendant plus semblables à Dieu. N'est-ce pas à ce but que doit tendre tout amour véritable? Qu'est-ce qu'aimer, si ce n'est vouloir le bien? Et comment peut-on vouloir le bien des hommes, si ce n'est en les rapprochant du Souverain-Bien et en leur en assurant la possession? Il n'y a donc de véritable amour des hommes, de philanthropie bien entendue, que celle dont Dieu est l'objet et le principe. Aussi saint Paul ne craint-il pas de dire que la philanthropie est apparue aux hommes en Jésus-Christ [1].

Voyez-la, cette divine philanthropie du Cœur de Jésus. Voyez comme elle est généreuse; aucun sacrifice ne l'arrête, les tourments de la mort ne font

[1] Tit. III. 4. « Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei. » Le mot grec dont saint Paul s'est servi est *philanthropia*. Ce mot appartient donc au vocabulaire chrétien, comme tant d'autres que les ennemis du christianisme nous ont dérobés.

qu'attiser ses flammes. Immense comme Dieu même, elle embrasse, dans une même étreinte, les pécheurs et les justes, les juifs et les gentils, les Samaritains impurs et les publicains méprisés. Plus tendre que l'amour d'une mère, elle s'apitoie sur toutes les souffrances et vole au secours de toutes les infirmités. Mais toujours elle a en vue le but divin où elle tend, et où elle s'efforce de conduire tous les hommes : la gloire de Dieu, la possession de Dieu. Elle aime les pécheurs pour les rendre justes, et les justes pour les rendre plus justes encore. En soulageant les maux corporels, elle s'efforce de guérir les maladies des âmes, cent fois plus périlleuses; elle élève tout ce qu'elle touche. Telle a été la philanthropie de tous les saints; telle est encore la charité de tous les chrétiens vraiment dignes de ce nom.

II

Mais telle n'est pas la philanthropie selon le cœur de Satan. Celle-là, bien loin de chercher à rapprocher les hommes de Dieu, s'efforce, au contraire, de leur fournir les moyens de se passer de Dieu. Elle s'occupe beaucoup des corps, et très peu des âmes; et, quand elle consent à faire quelque chose pour les âmes, elle leur prodigue tout ce qui peut les enorgueillir, mais rien de ce qui peut leur faire acquérir les véritables vertus, fondées sur l'humilité. Elle méprisera les saints comme de petits esprits. Quant aux criminels, elle leur témoignera sa compassion, non pas en leur inspirant le

regret de leurs crimes, mais en excusant, sinon en glorifiant ces crimes mêmes.

C'est sous l'influence de cette fausse philanthropie qu'on verra paraître et se répandre, avec une lamentable profusion, des livres où les hommes révoltés contre la société sont représentés comme des *misérables*, pleins de qualités héroïques. Les plus grands crimes paraîtront excusables, dès qu'on pourra les attribuer à de grandes passions. Ces passions fougueuses, que la charité du Cœur de JÉSUS nous enseigne à dompter et à tourner vers le bien, la fausse philanthropie nous encourage à en subir la tyrannie, à en satisfaire les plus coupables caprices.

Aussi la classe d'êtres à laquelle cette philanthropie selon le cœur de Satan s'intéresse davantage, ce sont ceux qui ont préféré, jusqu'à la fin, le joug abrutissant de leurs passions au glorieux service de leur Créateur, ceux qui ont lassé, par l'obstination de leur résistance, la miséricorde infinie du Cœur de JÉSUS, les damnés. C'est merveille comme Satan s'apitoie sur le sort des infortunés qu'il a entraînés avec lui dans l'éternel abîme. Rien n'est éloquent comme les plaintes qu'il inspire à tous ses suppôts, en faveur de ces victimes volontaires de la divine justice. DIEU est accusé de dureté, JÉSUS-CHRIST est taxé de rigueur pharisaïque, le christianisme est menacé d'être mis au ban des sociétés civilisées à cause de ce dogme de l'éternité des peines.

On somme même le Tout-Puissant d'avoir à partager son bonheur avec tous les scélérats, qui n'ont usé de leur liberté que pour repousser ce bonheur, et outrager celui qui le leur offrait. Les philosophes écrivent de gros livres où ils prouvent, avec de grands

frais d'érudition, que l'enfer est supprimé pour jamais, et qu'il n'y a plus pour les hommes d'autre séjour que la *terre* et le *ciel* [1]. Et, afin de rassurer encore mieux ceux qui ont intérêt à ce que l'enfer n'existe pas, voilà que les prétendus esprits des morts reviennent sur la terre et proclament, par la voix de leurs *mediums*, l'abolition de la mort éternelle. C'est là, à peu près, le seul dogme de la nouvelle religion qui, sous le nom de *spiritisme*, fait en Amérique et en Europe un si grand nombre de prosélytes. Croyez, du reste, ce que vous voudrez; toutes les religions sont bonnes, excepté celle qui condamne Lucifer et ses partisans à des peines éternelles.

Voilà le symbole vraiment bien large de la religion des esprits. N'est-ce pas tout ce qu'il faut pour attirer les âmes efféminées qui craignent les peines éternelles et qui, pourtant, ne veulent s'imposer aucun sacrifice pour les éviter? N'est-ce pas aussi le meilleur moyen de tourner contre Jésus-Christ ce penchant à la commisération pour les souffrances de nos semblables, qui fait la gloire de notre société et qui la rendrait si accessible aux divins attraits du Cœur de l'Homme-Dieu? N'est-ce pas vraiment la religion du cœur de Satan, opposée à la religion du Cœur de Jésus?

Entre ces deux religions, il n'y a pas d'accord possible. De même que le malade déterminé à se faire illusion sur son état traite en ennemi le médecin qui lui signale le danger auquel il est exposé, ainsi ceux qui ont dit dans leur cœur qu'il n'y a pas d'enfer ne peuvent souffrir ceux qui croient à l'existence des

[1] *Terre et Ciel* est le titre d'un ouvrage de M. Jean Reynaud, condamné par le Concile de Périgueux.



peines éternelles. Ils invectivent contre nous, comme si nous avions inventé le dogme auquel nous croyons. Nous avons beau prouver notre sincérité par les plus grands sacrifices; nous avons beau travailler, avec le plus généreux dévouement, pour arracher les âmes de nos frères à ces tourments éternels, dont la réalité ne peut être pour nous l'objet d'un doute. On ne veut pas de notre dévouement; on ne veut pas éviter l'enfer; ce que l'on veut, c'est que l'enfer ne soit pas à craindre, même de ceux qui ne font rien pour l'éviter. Et, comme il nous est impossible de ne pas protester contre une erreur aussi funeste, on nous accuse d'être les ennemis du genre humain, et on proscrit, au nom de la philanthropie, la religion d'amour que nous prêchons.

III

Cette philanthropie, selon le cœur de Satan, n'est pas moins opposée à la charité du Cœur de Jésus par les moyens qu'elle met en œuvre, que par le but où elle tend.

La charité du Cœur de Jésus ne craint pas de sacrifier toutes les jouissances égoïstes, pour assurer le bonheur du prochain. Elle se nourrit d'abnégation, et elle trouve dans les privations qu'elle s'impose des ressources inépuisables pour soulager les maux d'autrui. La somme de biens matériels que la terre fournit aux hommes est renfermée dans d'étroites limites, tandis que les exigences de la convoitise sont illimitées. Si donc l'esprit d'abnégation ne vient pas refréner ces

exigences, et mortifier la convoitise, ceux qui possèdent en plus grande abondance les biens de ce monde auront beaucoup de peine à trouver, dans leur superflu, une part pour les indigents. Il est, d'ailleurs, un genre de secours plus nécessaire encore aux déshérités de ce monde que l'aumône matérielle : c'est la commisération affectueuse, ce sont les marques d'estime et de sympathie de ceux qui sont au-dessus d'eux. Or, c'est là ce que le riche et le puissant ont le plus de peine à donner, si l'humanité chrétienne ne détruit pas dans leur cœur l'enflure de l'orgueil et la sécheresse de l'égoïsme.

Voyez, au contraire, le Cœur de Jésus; voyez tous les cœurs qui l'ont pris pour modèle, comme il leur en coûte peu de descendre des positions les plus hautes, de s'abaisser jusqu'aux plus profondes misères! Quel bonheur ils goûtent à répandre, sur les blessures les plus envenimées, le baume de la plus tendre sympathie! Les privations les plus amères leur deviennent douces, pourvu qu'ils puissent, à ce prix, relever une âme abattue, réconcilier avec Dieu et avec la société un cœur ulcéré par la haine et le désespoir.

Bien différente est la philanthropie selon le cœur de Satan. Elle veut bien travailler au soulagement des malheureux, mais c'est à la condition qu'elle ne diminuera pas la somme de ses jouissances. L'esprit de sacrifice lui est inconnu; ses largesses même sont l'effet d'un calcul; elle ne donne une partie de ce qu'elle possède qu'afin de mieux sauvegarder le reste. Incapable de pratiquer le renoncement, elle est également incapable de le persuader aux infortunés qui réclament ses secours. Tout ce qu'elle peut faire pour les consoler de l'insuffisance de ses largesses, c'est de leur promettre pour l'avenir un état de choses plus favorable. En at-

tendant, elle continue de jouir de son abondance, et confie à des mercenaires le soin de distribuer ses aumônes.

Du reste, elle ne se fait pas faute de s'apitoyer dans ses livres sur les misères de l'humanité; elle produit chaque jour de nouveaux plans de régénération sociale. Il n'est qu'un plan qu'elle repousse obstinément : c'est celui que l'Église met en œuvre depuis dix-huit siècles; c'est la charité qui s'appuie sur le renoncement; c'est surtout la bienfaisance dont les trois vœux de religion sont la garantie. A ses yeux, c'est un crime que de faire vœu de pauvreté pour mieux soulager les pauvres, de faire vœu de chasteté pour se dévouer plus librement au soulagement de toutes les misères, de faire vœu d'obéissance pour lutter avec plus d'ensemble et d'efficacité contre toutes les douleurs dont l'humanité est assaillie. Ceux qui se rendent coupables de ce triple crime doivent être surveillés, tracassés, découragés par toute sorte d'entraves. C'est faire une bonne œuvre que de les calomnier, de leur supposer les intentions les plus viles, et de les rendre tous responsables des fautes d'un très petit nombre d'entre eux.

Qu'ils aient d'ailleurs civilisé l'Europe; qu'ils aient couvert le sol de preuves de leur dévouement; que, dans toutes les épidémies, ils soient les premiers à mépriser une mort certaine pour voler au secours de leurs semblables; qu'on les trouve partout où il y a un danger à courir et une misère à soulager, dans les prisons, dans les bagnes, dans les ambulances, dans les colonies pénitentiaires et pestilentielles de la Guyane, peu importe. On fermera les yeux sur tous ces faits et on réclamera à grand cris, au nom de la philanthropie.

l'abolition des ordres religieux. On écrira des histoires où les faits, odieusement travestis, viendront rendre témoignage contre la vérité; et, ce qui est bien plus facile encore et guère moins efficace, on écrira des romans dont les péripéties, artificieusement combinées, prouveront évidemment à tous ceux à qui l'imagination sert d'intelligence, qu'il n'y a chez les religieux et chez les chrétiens qu'égoïsme et hypocrisie, et que la générosité est le partagé exclusif des incrédules.

Voilà comment on s'appuie, pour combattre le christianisme, sur les nobles tendances que le christianisme est seul capable de satisfaire. Voilà le fantôme qui, de tous côtés et sous toutes les formes, se présente aujourd'hui aux âmes généreuses sur lesquelles l'amour du Cœur de Jésus devrait avoir le plus de prise. Ce sont ces âmes que Satan est le plus jaloux d'enrôler sous son drapeau; aussi met-il tous ses soins à les tromper, et emploie-t-il, pour les corrompre, ses meilleurs instruments.

IV

Que faire pour déjouer des plans si bien concertés? Comment pourrons-nous travailler à établir, en dépit de tous ces obstacles, le règne du Cœur de Jésus? Comment pourrons-nous forcer les hommes à reconnaître la vraie charité et à la distinguer de son indigne contrefaçon?

Ce que nous avons à faire d'abord, c'est de ne pas donner prise aux accusations que nos ennemis sont si disposés à faire peser sur nous. S'il leur en coûte si



peu d'inventer des crimes imaginaires, ils sont bien plus heureux encore quand ils peuvent saisir des défauts réels, les exagérer, les noircir, et en rendre responsable la religion elle-même. Si donc nous ne voulons pas compromettre gravement les intérêts de cette religion sainte, nous devons nous défaire de tout ce qu'il pourrait y avoir dans nos vues et notre conduite d'intéressé, d'égoïste, d'humain. Moins que jamais, il est permis aux serviteurs de DIEU d'écouter les inspirations de l'amour-propre ; de céder, même dans les choses de moindre importance, aux suggestions de la cupidité, de la sensualité, de la jalousie. Si nous ne voulons pas trahir les intérêts du Cœur de JÉSUS, il faut leur sacrifier nos intérêts propres ; si nous ne voulons pas nous rendre suspects d'hypocrisie, il faut nous interdire les moindres faiblesses. Plus on fait d'efforts pour obscurcir l'éclat de la vraie charité, plus il faut faire d'efforts, de notre côté, pour en montrer, dans toute notre conduite, la sincère image. Plus nos ennemis s'attachent à nous faire passer pour des égoïstes, plus il faut nous attacher à prouver notre dévouement par nos œuvres. Plus ils se montrent désireux de nous désunir, plus nous devons resserrer les liens qui nous unissent.

La dévotion au sacré Cœur de JÉSUS, si nous savons la bien comprendre, produira en nous cet heureux effet ; elle nous rendra le renoncement facile, et, en nous apprenant à nous renoncer nous-mêmes, elle resserrera notre union mutuelle. Ainsi démentirons-nous, par le plus irrécusable des témoignages, les calomnies qu'on se plaît à déverser sur nous ; et tandis que la fausse philanthropie, fille de l'orgueil, produira les divisions et les haines dont l'orgueil est le principe nécessaire,

la charité, en unissant ses défenseurs, leur donnera la force de conquérir le monde.

Cette force sera d'autant plus irrésistible, que notre charité sera plus dévouée et plus ardente. Car le cœur humain ne peut résister longtemps à la pression de l'amour. Il peut se tromper sur l'amour véritable ; ses inclinations mauvaises peuvent le porter à donner la préférence à la fausse philanthropie, qui flatte ces inclinations, sur la charité sincère qui les combat. Mais il est rare qu'il arrive à un tel degré de malice, qu'il résiste sciemment et délibérément aux sollicitations d'un amour dont il reconnaît la sincérité. Nous pouvons donc nous flatter de l'espoir que le règne du Cœur de Jésus s'établira dans la société entière, le jour où elle sera désabusée des illusions de la fausse philanthropie, et où elle sera convaincue que ce divin Cœur est l'unique source du véritable amour. Mais comment parviendrons-nous à faire pénétrer cette conviction dans l'esprit des hommes ? Il n'y a pour cela qu'un moyen ! Il faut nous pénétrer à leur égard de la charité du Cœur de Jésus, et la leur manifester de toutes les manières possibles. C'est en aimant que l'amour se prouve, comme c'est en brûlant que le feu manifeste sa présence.

Nous l'avons déjà démontré : c'est sur le terrain de la fraternité et de l'amour mutuel que se livre en ce moment le grand combat. Sûrement, nous ne devons pas nous plaindre, nous disciples de la religion d'amour, nous serviteurs du Cœur de Jésus, que ce terrain nous soit défavorable. Et sur quel terrain pourrions-nous lutter avec plus d'avantage ? Quelle est la puissance au monde capable de vaincre le Cœur de Jésus sur le terrain de l'amour ? Quelque habileté que puissent dé-

ployer Satan et ses suppôts pour contrefaire le vrai dévouement, leur contrefaçon pourra-t-elle jamais égaler la réalité? Le cœur de Satan pourra-t-il jamais contenir autre chose qu'un océan de haine, et les apparences dont il pourra se couvrir seront-elles jamais capables d'empêcher ce fond de paraître? Non, non, sur ce terrain la victoire ne saurait être douteuse, et elle ne peut être retardée que par le défaut de confiance et de zèle de la part des serviteurs du Cœur de Jésus. Qu'ils se revêtent de la charité de ce divin Cœur, comme d'une armure invincible, et qu'ils marchent vaillamment au combat. Ils vaincront toutes les résistances. Les preuves de leur dévouement, semblables à des *traits acérés, iront percer au cœur les ennemis de* Jésus-Christ, *et les peuples tomberont à ses pieds.* (Ps. xliv, 6.)

CHAPITRE II

La Synagogue de Satan.

Après l'Église de Dieu, il n'est rien qui doive nous inspirer d'aussi graves préoccupations que son infernale antagoniste, *la synagogue de Satan*. Autant nous devons d'amour à la première, autant nous devons de haine à la seconde ; et, comme nous avons dans la prière un moyen puissant de travailler au triomphe de l'Église de Dieu, nous avons également le pouvoir et la glorieuse obligation de nous servir de ce glaive pour hâter la défaite de l'anti-église de Satan.

Satan n'a, depuis l'origine, qu'un seul but : se substituer à Dieu dans les adorations des hommes ; se faire de la terre un royaume céleste. Et, pour exécuter ce dessein, il croit n'avoir rien de mieux à faire que de contrefaire Dieu, de le singer, suivant l'expression parfaitement juste de Tertullien. Il opposera donc ses révélations trompeuses aux révélations divines ; ses faux miracles aux miracles du Tout-Puissant ; ses rites impies aux cérémonies du culte divin. Et, comme entre toutes les œuvres de Dieu il en est une qui l'emporte sur toutes les autres, qui les résume toutes, et à laquelle la Providence subordonne tous les événements, l'Église de Jésus-Christ, — ainsi l'objectif principal du plan satanique est la formation d'une société qui, contrefai-

sant en toutes choses la société chrétienne, puisse se substituer à elle dans le gouvernement de l'humanité.

Quiconque a des yeux pour voir n'aura pas de peine à suivre, dans le cours des siècles, le développement de cet infernal dessein. Il ne fut qu'ébauché, comme le fut également le plan divin, durant les siècles qui précédèrent la venue du Sauveur. A la synagogue juive, ébauche imparfaite de l'Église chrétienne, l'enfer opposa les formes diverses, mais toutes plus ou moins grossières, de l'idolâtrie; aux mystères sacrés du temple de Jérusalem, les mystères honteux d'Éleusis et de Bacchus. Mais quand le Verbe incarné est venu prendre, par son Église, la pleine possession de son empire terrestre, son infernal adversaire a redoublé d'efforts, pour imprimer à la société dont il est le chef des propriétés qui lui permissent de rivaliser avec la société chrétienne; pour se faire une contrefaçon d'église, qui fût, à sa manière, une et universelle, dont la morale pût être opposée à la sainteté évangélique, et dont l'organisation pût lutter contre la force que donne à l'Église sa divine hiérarchie. C'est à quoi Satan est arrivé, au dernier siècle, par la création de la Franc-Maçonnerie.

I

La Franc-Maçonnerie est l'organisation de l'antichristianisme, la contrefaçon de l'Église, qui est le christianisme organisé. Nous avons déjà eu l'occasion de faire ressortir la servile fidélité avec laquelle cette diabolique institution a copié, dans tous ses détails, l'œuvre divine. Du reste, nous ne sommes pas les seuls à

concevoir de la sorte l'idée et le but de la Franc-Maçonnerie : un de ses principaux adeptes[1] l'a définie « l'église de la Révolution, » ce qui équivaut parfaitement à la nommer, comme nous, l'église de Satan ; attendu que, suivant la parole parfaitement vraie de Proudhon, Satan est le premier révolutionnaire. Celui qui a donné de la Franc-Maçonnerie la définition qu'on vient de lire déclare, franchement, qu'elle a pour mission « de remplacer l'Église chrétienne. »

Ce qu'il a très bien exprimé par ces deux mots, ressort, d'ailleurs, évidemment de tous les écrits et de tous les discours dans lesquels les francs-maçons ne cherchent pas à voiler leur pensée. L'expression varie suivant les tempéraments et les circonstances ; mais, sous les formes les plus dissemblables, on reconnaît sans peine une idée unique.

Il y a d'abord les violents, qui ne peuvent parler de Dieu et de son Église sans laisser percer toutes les fureurs de la haine. Ils diront avec le F.·. Van Humbeck, ancien ministre de l'instruction publique en Belgique : « Le catholicisme est un cadavre, qui barre les progrès de l'esprit humain ; oui, le catholicisme est un cadavre par ses dogmes oppresseurs, qui paralysent partout le libre examen. » Avec le F.·. Jules Ferry, jadis ministre de l'instruction publique, en France, ils présenteront notre sainte religion comme « l'embrigadement général de la sottise humaine. » (Discours à la Loge de la

[1] Félix Pyat. On trouvera sur l'action présente de la Franc-Maçonnerie des indications aussi précises qu'intéressantes, dans une brochure publiée sous le titre de : *La Franc-Maçonnerie et les projets Ferry,* 22me édition. — Paris, Gervais, rue de Tournon ; Marseille, imprimerie du *Citoyen.*



Clémente Amitié, 9 juillet 1876.) D'autres, plus conséquents encore, tireront la conclusion logique de ces principes, et ils diront avec le grand-maître adjoint du G.·.-O.·. de Belgique : « Il faut que Rome, que l'ultramontanisme périsse à jamais. » (Discours prononcé le 14 septembre 1878, au nom de la Franc-Maçonnerie universelle.) Avec les francs-maçons de l'anti-concile de Naples, ils voteront la résolution suivante : « Considérant que l'idée de Dieu est la source et le soutien de tout despotisme et de toute iniquité, les libres-penseurs de Paris s'engagent à travailler à l'abolition prompte et radicale du catholicisme, et à poursuivre son anéantissement par tous les moyens. » Résumant en un seul mot la pensée commune ils feront entendre avec le F.·. Lafargue, au Congrès de Liège, ce cri infernal : « Guerre à Dieu, voilà le progrès. » Enfin, poussant la logique jusqu'au bout, ils feront comme le cordonnier Pèlerin, à ce même Congrès, la proposition philanthropique dont voici les termes : « Nous ne voulons que renverser les obstacles : si cent mille têtes font obstacle, qu'elles tombent ! oui ! »

Mais ces violences ne conviennent pas à tous les tempéraments ; et ce serait, évidemment, calomnier le plus grand nombre des francs-maçons que de leur attribuer la moindre sympathie pour ces fureurs de cannibales et ces cris d'énergumènes. Aussi, sans désavouer ces enfants terribles, reconnus au contraire pour vrais et légitimes maçons au *convent* de 1867 (*Monde Maçonnique*, juillet 1867), l'église de Satan a une autre manière d'exprimer son but et sa doctrine aux esprits sobres et modérés. Elle emploie pour cela deux méthodes : l'une, qui tient aux mots, est à l'usage de la masse stupide qui se paie de mots ; l'autre, plus accessible

aux esprits cultivés, présente, sous un autre aspect, l'idée elle-même.

A l'égard du vulgaire, on emploiera ce qui a été justement nommé la piperie des mots. Pour désigner le divin ennemi, auquel on est résolu de faire une guerre à mort, on inventera des expressions qui, aux esprits clairvoyants, désignent très clairement l'Église catholique, mais qui, à la masse des esprits crédules et peu réfléchis, fera paraître à sa place un fantôme effrayant et indéfini. Ces mots changent à chaque génération : c'était, naguère, l'Ultramontanisme, encore de mode en Allemagne; il y a soixante ans, c'était la Congrégation; aujourd'hui comme alors, ce sera encore le Jésuitisme; mais, pour le moment, le mot à la mode est le Cléricalisme.

En distinguant ainsi le cléricalisme du catholicisme, en professant un grand respect pour le catholicisme, tout en criant « qu'il faut extirper à tout prix la lèpre dévorante du cléricalisme, » on obtient un double avantage, et on satisfait à la fois toutes les prétentions. Les violents, comprenant de quelle lèpre il s'agit, sont heureux de voir qu'on s'unit à eux pour l'extirper; tandis que les modérés se plaisent à croire qu'en poursuivant le fantôme du cléricalisme, on veut s'abstenir de persécuter violemment le catholicisme.

Mais le mensonge est trop grossier pour faire longtemps illusion, même aux aveugles volontaires. La Franc-Maçonnerie ne pouvait donc espérer de conserver dans ses rangs les esprits modérés, auxquels toute lutte violente répugne, si elle n'était en état de leur présenter le but qu'elle poursuit sous un aspect plus conforme à leur humeur. A de pareils esprits on ne parlera pas « d'extirper le catholicisme, de l'étouffer dans la boue » mais

simplement de le remplacer. Et telle est, en effet, la formule en quelque sorte officielle. A la haine de Dieu, on substituera l'indifférence ; à la menace de le renverser de son trône, la prétention plus modeste, en apparence, de se passer de lui. Au lieu de le poursuivre comme un être malfaisant, on se contentera de le traiter pratiquement comme un être inutile. Au lieu de réfuter directement l'idée de Dieu, on la négligera, comme une simple hypothèse. A ceux de ses membres qui trouveraient bon de prendre l'Évangile pour règle de conduite, la Franc-Maçonnerie accordera cette liberté, tout en garantissant aux autres la liberté de honnir l'Évangile, comme un recueil de fables. Son code, à elle, sera indépendant de l'Évangile et de toute révélation ; indépendant de l'autorité et de l'idée même de Dieu. Catholiques et protestants, croyants et incrédules, théistes et athées, matérialistes et spiritualistes, elle invitera tous les hommes à apprendre d'elle une moralité supérieure et purement humaine ; à travailler ensemble, sans l'aide de Dieu, au bonheur de l'humanité.

II

Telle est la véritable idée de la Franc-Maçonnerie. Telle est la forme préférée sous laquelle l'église de Satan propose aux esprits cultivés la doctrine qu'elle prétend substituer à l'Évangile. Qui ne voit combien cette forme est séduisante ; et combien elle a plus de chances d'atteindre le but désiré que les fureurs dont nous venons d'entendre la brutale expression ?

Qu'on arrive par là au même but, quoi de plus évi-

dent? DIEU étant l'Être nécessaire, on ne peut mieux s'y prendre pour nier son existence qu'en le déclarant inutile. Ou il est tout ou il n'est rien ; et celui-là ne le reconnaît plus comme DIEU, qui ne voit pas en lui le souverain Seigneur de toutes choses. De même, c'est renier la mission divine du Sauveur unique et universel du genre humain, que d'espérer pour le genre humain une perfection et une félicité indépendantes de JÉSUS-CHRIST. C'est donc un acte de véritable apostasie que la Franc-Maçonnerie propose aux chrétiens, lorsque, pour les décider à entrer dans ses Loges, elle leur dit : « Venez, et ne craignez rien pour votre foi ; c'est là une question personnelle, dont on ne s'occupe point parmi nous. Vous continuerez à croire ce que vous voudrez ; vous pourrez vous réunir dans vos églises avec ceux qui partagent votre croyance ; mais, en entrant dans le temple maçonnique, vous vous trouverez sur un terrain plus large, sur le terrain de la moralité et de la philanthropie ; et, abjurant les luttes doctrinales et toutes les rivalités religieuses, vous joindrez vos mains à celles de tous les hommes qui désirent travailler avec vous au bonheur de leurs semblables. »

Il suffit d'y regarder de près pour apercevoir, sous ce langage spécieux, cette erreur suprême qui est la quintessence de l'impiété : l'humanité n'a besoin ni de DIEU, ni de JÉSUS-CHRIST, et, par conséquent, JÉSUS-CHRIST n'est qu'un pur homme, et DIEU n'est qu'un mot.

Et pourtant, présenté sous cette forme, l'évangile antichrétien ne fait que trop de dupes, même au sein des classes soi-disant éclairées. Il se fait accepter sans peine, même dans les contrées où l'immense majorité des francs-maçons demeure encore chrétienne,

et proteste contre l'impiété de la Franc-Maçonnerie continentale. Quand naguère, après bien des tentatives, l'athéisme parvint à faire effacer de la constitution de l'ordre, en France, l'invocation du grand Architecte de l'univers, un cri de réprobation s'éleva de la maçonnerie anglaise et américaine; et, depuis ce temps, nous avons lieu de croire que les relations officielles ont été rompues entre les deux fractions de l'église de Satan.

Mais le schisme ne saurait durer toujours : l'indifférence doctrinale, qui est le fond même du symbole maçonnique, doit nécessairement conduire tôt ou tard l'esprit saxon, en dépit de son bon sens proverbial, jusqu'aux extrémités où la logique française est arrivée avant lui. Déjà, des deux côtés de l'Atlantique, l'athéisme a acquis droit de cité dans les écoles et les académies; comment serait-il exclu des Loges? Et s'il y pénètre, comment l'empêchera-t-on d'en bannir l'obligation de croire en Dieu?

Reconnaissons-le donc : de toutes les doctrines d'erreur qui, depuis le commencement des siècles, ont été opposées à la vérité divine, le symbole maçonnique est à la fois le plus radical et le plus séduisant; le plus radical, puisqu'il ne laisse subsister aucune croyance certaine; le plus séduisant, puisqu'il ne combat pas directement les croyances, mais se borne à saper par la base leur autorité.

Dans d'autres siècles, on vit plusieurs fois des princes mis à mort par leurs sujets révoltés; dans le siècle présent, on a tué des monarchies, mais on a laissé les rois déchus promener leur majesté découronnée. Ainsi voudrait-on faire envers Dieu et son Christ; volontiers, on leur laisserait une certaine vie, pourvu qu'on soit débarrassé de leur royauté importune. Mais la

condition n'est pas égale : car, dans le prince, il y a l'homme, qui peut subsister alors même que la couronne est tombée de son front, tandis qu'en DIEU et en JÉSUS-CHRIST la suprême majesté et l'existence ne sont qu'une seule et même chose ; et Satan sait bien que si, à l'aide de la Franc-Maçonnerie, il parvient à soustraire complètement les hommes à l'autorité de son divin rival, il l'aura entièrement banni de cette partie de son empire.

Eh bien! ce suprême objet de son ambition, l'immortel révolutionnaire semble sur le point de l'atteindre : car la Franc-Maçonnerie est presque partout maîtresse; et, s'il reste encore quelques chefs d'État qui ne lui sont pas directement affiliés, il n'en est plus un seul qui ose la combattre. Ne voit-on pas quelques-uns de ceux dont elle prépare ouvertement la chute l'appeler dans leurs conseils, et l'aider à renverser leurs trônes?

Pleinement libre de manifester sa pensée et d'exécuter son plan, elle a donné à tous ses ateliers le mot d'ordre suprême : bannir DIEU de l'école; c'est le moyen infaillible de le chasser prochainement de la société. Mais comment s'opérera ce bannissement? A la manière maçonnique, c'est-à-dire sans trop de violence. Enseigner aux jeunes chrétiens à blasphémer, serait maladroit; on arrivera bien plus sûrement au but, en les accoutumant à se passer de DIEU, à tout expliquer sans lui, à chercher en dehors de lui la moralité et le bien-être.

Voilà ce qu'on nomme l'enseignement laïque.

Or, qui ne le voit? Cette question, est décisive. Que l'instruction de la jeunesse soit partout laïcisée dans le sens qui vient d'être expliqué; qu'en devenant laïque,



c'est-à-dire athée, elle devienne en même temps obligatoire; que tous les enfants, ceux au moins dont les parents ne pourront pourvoir à leur instruction, et c'est de beaucoup le plus grand nombre, soient contraints d'aller prendre auprès du représentant de l'État des leçons pratiques d'athéisme; que la grande majorité de la population française soit jetée dans ce moule, à l'âge où se forment les convictions et les mœurs; et nous aurons bientôt ce que le monde n'a jamais vu, et ce dont la seule pensée faisait frémir Voltaire : à la place de la nation très chrétienne, nous aurons une nation athée.

III

C'est en présence de cette sombre perspective que s'ouvre l'avenir. La crise dont nous signalons depuis longtemps l'aggravation progressive semble arrivée à son dernier paroxisme. Les deux sociétés qui se combattent, depuis tant de siècles, semblent sur le point de livrer leur suprême combat. Si le plus cruel des Césars persécuteurs, Dioclétien, put se flatter de détruire le christianisme, en mettant à mort le dernier de ses adhérents, la Franc-Maçonnerie semble pouvoir, avec bien plus de raison, se flatter de cette espérance, au moment où elle se dispose à arracher, dans l'âme des nouvelles générations, jusqu'à la dernière racine de la foi. Au point de vue de leur empire terrestre, la question qui s'agite est, pour DIEU et son Christ, une question de vie ou de mort. Et les chances humaines semblent, avouons-le, du côté de la mort.

Et c'est pour cela que le cœur du vrai chrétien doit

être plus que jamais plein d'espérance : car il sait, à n'en pouvoir douter, que, pas plus sur la terre que dans le ciel, Dieu ne peut être vaincu. Il n'ignore pas que, suivant l'expression de Plutarque, on réussira plutôt à construire une ville dans les airs qu'à constituer une société sans religion. Quoi qu'il arrive donc, Dieu sera vengé, et ses ennemis seront confondus. Si, pour châtier leur rébellion et nous faire expier à nous-mêmes la lâcheté et l'aveuglement auxquels ils sont redevables de leur pouvoir, il permettait qu'ils vinssent à bout de leur folle entreprise; si, après avoir rendu la loi athée, ils réussissaient à faire passer l'athéisme dans les idées et les mœurs de la nation; si, dans les âmes et dans les familles, aussi bien que dans la société civile, la base essentielle de toute morale et de tout ordre social était renversée, l'immense effondrement qui en résulterait serait une terrible, mais juste réparation de l'immense scandale que nous avons donné au monde.

Nous ne pouvons croire que Dieu veuille ainsi glorifier uniquement sa justice par le châtiment de nos crimes. Il nous a donné trop de preuves de son amour pour nous abandonner. La Vierge Immaculée, qui fait chaque jour tant d'autres miracles, ne nous refusera pas celui auquel elle semble engagée par les promesses des saints. Jésus-Christ a parmi nous trop de serviteurs dévoués, pour les confondre avec ses ennemis dans une commune ruine. S'il a permis à ses ennemis de triompher jusqu'à ce jour, c'est afin de donner à ses serviteurs l'occasion de lui montrer, avec plus d'éclat et de mérite, leur fidélité et leur confiance. L'occasion, en effet, ne saurait être plus favorable; nous sommes à l'une de ces heures où la véritable amitié se montre,

et où se conquièrent les plus glorieuses couronnes.

Le roi qui a subi les coups du malheur, lorsqu'il remonte sur son trône, donne toutes ses faveurs aux amis des mauvais jours, et les met bien au-dessus des courtisans de sa fortune. C'est pour discerner ainsi ses vrais amis que notre divin Roi veut, lui aussi, avoir des jours mauvais sur la terre. Demeurons-lui fidèles; et, tandis qu'il semble abandonné ici-bas, levons les yeux plus haut, et voyons-le glorieux et triomphant au ciel. Laissons les foules se laisser entraîner vers les autels des faux dieux et enrôler dans l'église de Satan. Ne serions-nous qu'un contre mille et contre dix mille, luttons jusqu'au bout; ce n'est pas seulement dans l'éternité que nous sommes assurés de vaincre : les plus puissants motifs nous portent à croire que, sur la terre même, au moment où tout semblera perdu, Dieu sortira de son sommeil. Poussé à bout, il interviendra; et, d'un mot, il fera rentrer ses ennemis dans la poussière.

CHAPITRE III

De la tactique mise en jeu [1].

S'il est vrai, comme nous l'avons démontré, qu'il existe aujourd'hui une grande conspiration dont le but est de renverser Jésus-Christ de son trône, de détruire par sa base l'Église qu'il a fondée, et d'arracher aux âmes jusqu'aux dernières racines de la foi; si, pour exécuter cette infernale conspiration, l'antichristianisme dispose d'une armée parfaitement organisée et qui se recrute au sein de tous les peuples; si, dans ces derniers temps, l'audace de cette armée s'est accrue outre mesure, et si tout nous porte à croire qu'elle est déterminée à livrer une attaque décisive à l'Église de Jésus-Christ, on ne saurait nier qu'il soit, pour nous, de la plus haute importance de connaître la tactique de nos ennemis, afin de ne pas nous laisser surprendre par leurs embûches et de nous tenir prêts à repousser leurs assauts.

Quelle est cette tactique? Elle est aussi simple qu'habile et peut être ramenée aux deux points suivants : s'emparer des armes qui avaient été jusqu'à ce jour la propriété exclusive des soldats de Jésus-Christ, et, au moment même où on tourne contre nous ces armes pour nous attaquer, nous mettre dans l'impossibilité de nous en servir pour nous défendre.

[1] *Messager*, t. XIV, p. 137.

Il serait facile de montrer que ce système de vol audacieux et d'usurpation sacrilège s'étend à tout, même au langage. On s'efforce aujourd'hui de nous enlever jusqu'aux mots de notre vocabulaire. Tandis qu'on détruit la notion même de la foi chrétienne, des miracles divins, du vrai surnaturel, de l'inspiration céleste, de l'Incarnation du Fils de Dieu, des extases des Saints, on se sert de ces expressions consacrées pour désigner tout ce qu'il y a de plus profane. On divinise tout, pour mieux avilir tout ce qui est réellement divin; on nous parle sans cesse de la foi politique, des miracles de l'industrie, des vertus surnaturelles, fruit de la nature, d'inspiration du génie, d'incarnation de l'idéal, d'extase de la passion, nous revenons aux temps dont parle Bossuet où tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. Et combien de fois n'arrive-t-il pas que des chrétiens imprudents prêtent leur concours à cette profanation des termes les plus saints, et ne songent pas que l'altération du langage entraîne presque infailliblement la corruption des idées.

Ce n'est là encore, pourtant, que le résultat le moins funeste du système de vol que nous venons de signaler. Avec les mots de notre vocabulaire, on s'efforce de nous enlever les armes les plus puissantes de notre arsenal, et c'est au moyen de ces armes qu'on prétend nous vaincre.

I

Jésus-Christ en montant au ciel a légué à son Église trois trésors divins, il a mis à sa disposition trois grandes forces : la force de l'unité qui tient tous les

membres de l'Église attachés à leur Chef invisible, qui est Jésus-Christ lui-même, par leur Chef visible, qui est le Pape; la force de l'association, qui permet aux soldats de l'armée divine de se serrer fortement les uns contre les autres, et d'opposer à leurs ennemis un mur inexpugnable; enfin la force du zèle, qui les pousse à travailler activement pour Celui qui a tant travaillé et tant souffert pour eux, et à mourir, s'il le faut, à son exemple, pour le triomphe de sa cause.

L'armée antichrétienne semblerait irrémédiablement privée de cette triple force : elle est l'armée de l'erreur, et par conséquent elle ne saurait posséder la force de l'unité, qui appartient à la vérité seule; elle est l'armée de l'orgueil et de la haine, et, par conséquent, elle porte en elle un principe de division et une force contraire à la force d'association; enfin, elle est l'armée de l'égoïsme, et, par conséquent, elle ne saurait posséder la force du zèle et du vrai dévouement au bien du prochain et à la gloire de Dieu.

Et pourtant, par un suprême effort de son infernale habileté, le chef de cette armée est parvenu à s'approprier au moins la contrefaçon de ces trois prérogatives, que nous avons le droit de revendiquer comme notre propriété inaliénable.

Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur la première partie de la tactique de nos adversaires, que nous avons eu déjà plus d'une fois l'occasion de signaler. Nous avons dit comment, séparés jusqu'ici par les innombrables nuances de l'erreur, aussi opposées les unes aux autres qu'ils étaient tous opposés à la vérité, ils ont fini par trouver l'unité dans le mépris de toute croyance et dans l'indifférence à l'égard de la vérité et de l'erreur. Nous avons depuis longtemps montré

comme le seul adversaire sérieux que l'Église catholique voit aujourd'hui devant elle, sur le terrain des doctrines, cette secte, dont naguère, au Sénat français, l'un de ses plus célèbres adeptes célébrait les progrès; celle qu'on pourrait nommer la secte de l'erreur universelle, et dans laquelle vont chaque jour plus irrésistiblement se fondre toutes les sectes religieuses ou philosophiques, qui avaient jusqu'à ce jour professé des erreurs partielles : la secte des gens qui méprisent la vérité, et aux yeux desquels les croyances n'ont aucune valeur. Il est vrai qu'en professant ouvertement le mépris de la vérité, les rationalistes, les libres-penseurs, comme ils se nomment eux-mêmes, détruisent la raison humaine, qui n'existe que pour connaître la vérité, et condamnent la pensée à une stérilité sans remède. N'importe : à ce prix du moins, ils acquerront l'unité dont ils avaient été privés jusqu'à ce jour, et ils se mettront en état de combattre avec plus d'ensemble que jamais l'unité catholique.

En développant ailleurs ce point que nous nous contentons de rappeler ici, nous avons montré également qu'à cette puissance de l'unité l'armée antichrétienne joint, à un degré jusqu'ici inconnu, la double puissance de l'association et du zèle. Tous ces orgueils, si indisciplinables par nature, se sont pliés à un joug commun pour renverser l'autorité céleste, qui est l'objet de leur commune haine. Tous ces égoïsmes, qui tendent essentiellement à se diviser, ont consenti à s'unir pour détruire l'unité divine. Et l'on a vu se former une immense association, qui se compose d'hommes issus de toutes les races, habitant les contrées les plus éloignées, différents par leurs idées et par leurs mœurs et pourtant liés par un même serment,

et obéissant à un même mot d'ordre. Si l'Église catholique est le plus grand miracle du Tout-Puissant, la contrefaçon de cette Église par les sociétés secrètes est le plus étonnant prodige que l'Enfer ait opéré sur la terre.

Et il faut bien l'avouer : les apôtres et les ministres de cette église de Satan ne manquent ni de zèle, ni d'un certain dévouement. Ils savent faire pour le triomphe de l'erreur ce que beaucoup de chrétiens refusent de faire pour la défense de la vérité : se mettre en avant, accomplir des sacrifices pécuniaires, écrire, agir, user de toute leur influence, s'exposer, s'il le faut, à la mort.

Il est donc bien vrai que les ennemis de Jésus-Christ sont parvenus à contrefaire nos trois plus précieuses prérogatives : l'unité, l'association et le zèle. Mais ce n'est là encore que la première partie de leur tactique. Pour pouvoir espérer de nous vaincre, il faut de plus qu'ils nous ôtent des mains ces trois armes invincibles. Ils espèrent y arriver, au moyen d'un stratagème auquel plus d'un, parmi les chrétiens, s'est déjà laissé prendre et qu'il est, par conséquent, indispensable de faire connaître.

II

Une comparaison va nous permettre de nous rendre compte de la nature et de l'habileté de ce stratagème. Voilà une petite armée assiégée par d'innombrables ennemis, mais rachetant l'infériorité du nombre de ses soldats par la supériorité de sa position, l'union par-

faite de tous les corps dont elle se compose et le dévouement de tous à leur commun chef.

Désespérant de la vaincre, les ennemis s'efforcent de la désarmer. Ils tournent en ridicule la discipline de cette brave armée, accablent d'injures le chef qui la commande et n'omettent rien pour indisposer les soldats contre lui. Nul ne saurait s'étonner de cette conduite : ils sont ennemis et ils agissent en ennemis ; ce qui serait non seulement étonnant, mais insensé et trois fois absurde, c'est que ceux qu'ils s'efforcent de perdre par des ruses aussi grossières se laissassent tromper et sacrifiassent, de gaîté de cœur, les prérogatives que la haine de leurs ennemis devraient leur rendre plus chères.

Plût à Dieu qu'on ne pût reprocher à aucun catholique cette folie et cet oubli vraiment inconcevable de leurs plus chers intérêts. Malheureusement, nous sommes contraints d'en convenir, nos ennemis n'ont employé qu'avec trop de succès ce stratagème dont nous venons de parler. Ils se sont attachés à discréditer, par tous les moyens que peut inventer la haine, les trois inappréciables avantages qui font à la fois notre force et notre richesse; à couvrir de ridicule ceux d'entre les catholiques qui, comprenant la puissance de l'unité, la puissance de l'association et la puissance du zèle, s'efforcent d'être conséquents avec eux-mêmes, et emploient, pour défendre la vérité, ces armes qu'ils voient employer avec un si déplorable succès pour la combattre.

Nos adversaires savent très bien quel est le pouvoir des mots sur l'esprit du vulgaire. Un mot qu'on a su rendre bien ridicule, bien injurieux, produit incomparablement plus d'effet sur les masses que les raisonne-

ments les plus péremptoires. Il suffira d'inventer quelques épithètes de ce genre pour ridiculiser les vrais catholiques, les rendre odieux, et paralyser, par conséquent, tous les efforts de leur zèle.

Avant tout, il faut discréditer ceux qui sont fermement attachés au centre de l'unité catholique, à ce roc sur lequel Jésus-Christ a bâti son Église. L'unité est la première des notes de l'Église, et elle est aussi la première de ses forces ; mais cette note si lumineuse, cette force divine est maintenue au sein de l'Église, elle est constamment manifestée au dehors par le Souverain Pontife, qui en est la personnification. Donc, détacher les catholiques du Souverain Pontife, c'est priver l'Église de sa force principale et obscurcir l'éclat de son flambeau.

On a déjà à demi vaincu une armée, quand on a réussi à détruire dans le cœur des soldats l'estime et l'amour pour leur général. Le général de l'armée catholique, c'est le Pape ; et il est évident qu'au moment où nos ennemis nous attaquent avec plus de fureur, nous ne saurions nous serrer près de ce chef avec trop d'empressement et d'amour. Choisir ce moment pour lui marchander notre obéissance, serait une imprudence impardonnable, sinon une trahison criminelle. Nos ennemis le comprennent très bien ; et c'est pour cela qu'ils s'acharnent à détruire, dans notre cœur, cet attachement pour le Souverain Pontife. Ceux d'entre les catholiques qui, loin d'en rougir lâchement, l'affichent et s'en font gloire, sont qualifiés d'ultramontains ou de cléricaux ; et, en leur décernant l'une ou l'autre de ces qualifications, on croit leur infliger un opprobre bien plus ignominieux que si on les eût qualifiés de musulmans, de juifs ou d'athées.

Quant aux catholiques qui se proclament et qui sont des indépendants, soldats révoltés contre leur chef, loin de les insulter, on les loue et on les encourage. En toute guerre, ces sortes de soldats sont les auxiliaires de l'ennemi.

Rien de plus logique, on le voit, que cette tactique de nos adversaires et, par conséquent, rien de plus insensé que la conduite des catholiques qui en favoriseraient le succès. Si nos ennemis font leur métier en cherchant à briser notre unité, nous manquerions à tous nos devoirs en nous privant de cette incomparable force. Le seul sentiment de notre conservation doit nous porter à nous glorifier d'autant plus des titres d'ultramontain et de clérical, qu'on fait plus d'efforts pour rendre ces titres odieux. Ce ne sont pas les soldats de Jésus-Christ et du Pape qui ont à baisser le front devant les adorateurs de Satan et des autres fétiches de la Révolution.

Demeurons donc fermement unis au Vicaire de Jésus-Christ, et, en même temps, gardons-nous bien de nous dépouiller de la force que donne l'association, au moment où l'antichristianisme sait si bien exploiter cette force contre nous. Celui-ci pourtant n'omet rien pour nous ravir cette force ; et il n'y a que trop bien réussi, au moyen d'un mot qu'il a su rendre plus odieux encore que celui d'ultramontain, le mot de Congréganiste.

Il y a soixante ans, on était parvenu à faire de ce mot le synonyme de tout ce qu'on peut imaginer de plus méprisable. Un Congréganiste était un intrigant, un hypocrite, un délateur, un homme disposé à employer, pour satisfaire son ambition, les procédés les plus honteux. Ce mot fut une vraie machine de guerre, employée pour détruire à la fois l'influence de l'Église et

le prestige de la royauté, dont on supposait les intérêts inséparables de ceux de l'Église. La royauté est tombée sans que l'Église ait, grâces à DIEU, rien perdu de son influence; cependant, le discrédit dont la Révolution avait frappé les Congrégations d'hommes est loin d'avoir disparu, et l'on voit, parmi nous, un bien petit nombre de ces associations pieuses qui réunissent les chrétiens d'un même âge et d'une même condition, et leur font trouver dans leur union plus de lumière pour connaître leurs devoirs, et plus de force pour les remplir.

Il n'en est pas ainsi dans certains pays voisins, dans la Prusse rhénane, par exemple, où une seule ville compte jusqu'à six et sept congrégations, composées chacune de mille ou quinze cents hommes ou jeunes gens.

Il est vrai que parmi nous, après 1830, une heureuse réaction s'est opérée. De généreux jeunes gens ont relevé le drapeau que l'impiété croyait avoir renversé pour jamais. Des Œuvres nouvelles se sont formées, pour mettre de nouveau au service de la cause de JÉSUS-CHRIST la force de l'association.

Les sociétés de Saint-Vincent de Paul, de Saint-François-Xavier, de la Sainte-Famille, ont comblé en partie la lacune qu'avait laissée parmi nous l'absence des Congrégations; mais il faut bien l'avouer, nous sommes loin d'avoir complètement reconquis le terrain perdu. Les sociétés de Saint-Vincent de Paul ont pour but l'exercice de la charité, tandis que les Congrégations se proposent, avant tout, le développement de la piété. Loin de faire double emploi, ces deux genres d'Œuvres seraient appelés à se prêter un mutuel appui, attendu que la vraie charité ne peut être fondée que sur la piété.

Quoi qu'il en soit, du reste, il serait grand temps, ce semble, que les Congrégations hautement approuvées par l'Église se relevassent de l'injuste discrédit dont l'antichristianisme les a frappées ; il serait grand temps que les catholiques cessassent de se laisser effrayer par l'épouvantail d'un vain mot. Ce n'est pas à une époque où les congréganistes sataniques se multiplient partout, que des chrétiens devraient avoir honte d'appartenir aux Congrégations de la Reine du ciel. Si nos ennemis sont fiers d'entrer avec le vieux Serpent dans une société plus intime, nous serions bien lâches si nous rougissions de combattre sous les drapeaux de Celle qui lui a écrasé la tête ; et s'il leur plaît de trouver mauvais que nous nous unissions plus intimement pour les combattre, nous serions vraiment trop bons de nous priver de cette force pour leur procurer le plaisir de nous vaincre plus aisément.

III

Nous n'avons pas encore prononcé le mot qui sert le plus utilement la tactique de nos adversaires, qui résume tout ce qu'il y a d'odieux dans les qualifications d'Ultramontain, de Clérical, de Congréganiste, et qui y ajoute quelque chose de plus odieux encore : l'épithète la plus injurieuse que les ennemis de l'Église aient inventée pour désigner le genre de catholicisme qu'ils redoutent et qu'ils abhorrent le plus, c'est l'épithète de *Jésuite*. Un Jésuite, dans leur vocabulaire, ce n'est pas un religieux de la Compagnie de Jésus ; non ; une preuve, c'est que dans certains pays où les

ennemis de l'Église se sont emparés du pouvoir et ont pu librement réaliser leurs plans, on les a vus proscrire, sous le nom de jésuites, des Congrégations complètement indépendantes de la Compagnie de Jésus, les Rédemptoristes, par exemple.

Qu'est-ce donc qu'un Jésuite? Est-ce un ultramontain?

Oui, mais c'est pis encore. Jadis il était de mode de faire du mot de jésuite le synonyme de fourbe et de menteur; il était reçu que les Jésuites avaient le monopole de la duplicité, et que leurs adversaires étaient la sincérité même. Aujourd'hui, si nous ne nous trompons, la signification de ce nom dans la bouche de nos adversaires n'est plus tout à fait la même. Nous en avons une preuve, en quelque sorte officielle, dans la réponse donnée par l'un des gouvernements auxquels nous venons de faire allusion.

Pressés d'accorder le libre exercice de leurs droits de citoyens aux membres des Congrégations proscrites pour crime de jésuitisme, ces hommes, qui se décernent à eux-mêmes le titre de libéraux, répondirent que les individus ne pouvaient pas prétendre à plus de liberté que le corps lui-même, à cause de l'*esprit remuant* qui les rendait redoutables.

Cette explication nous paraît révéler assez clairement la pensée du parti. Qu'un catholique se contente d'être bon pour lui-même; qu'il laisse les ennemis de Jésus-Christ attaquer son Église, sans trop paraître s'en préoccuper; qu'il voie le déluge des doctrines impies et immorales inonder la société sans chercher à en arrêter l'invasion; qu'il n'use ni de ses talents, ni de sa fortune, ni de ses droits de citoyen, ni de son influence politique, pour faire triompher la cause de Jésus-

CHRIST, un pareil catholique sera toléré, et on consentira même, sans trop de peine, à ce qu'il ose aller à la messe le dimanche et communier à Pâques.

Mais qu'un catholique prenne au sérieux les droits de JÉSUS-CHRIST, qu'il ne croie pas pouvoir, sans une criminelle inconséquence, le reconnaître pour son DIEU et demeurer indifférent aux outrages qu'on lui adresse; qu'intimement persuadé que le salut des âmes et des sociétés dépend de l'accomplissement de sa loi, il fasse consister son dévouement et son patriotisme à leur procurer ce salut; qu'aimant de tout son cœur ce DIEU qui l'a aimé jusqu'à mourir pour lui, il fasse tous ses efforts pour le faire aimer; qu'il ne recule pas devant les contradictions, les luttes, les persécutions, les ignominies; si prudent, si charitable, si dévoué qu'il soit d'ailleurs, un pareil catholique est évidemment digne de tout mépris et de toute haine; il ne doit y avoir pour lui ni droit commun, ni justice, ni liberté, ni place au soleil; c'est un être intolérant et intolérable, qu'il faut combattre avec toute sorte d'armes et dont il faut se délivrer à tout prix; c'est un jésuite!

Eh bien! si tel est le sens du mot « jésuite, » nous osons dire qu'il n'est pas de qualification dont un catholique doive être plus fier, et nous ne pouvons, pour notre compte, rien souhaiter de plus glorieux aux membres de la Compagnie de Jésus, que d'être toujours, dans ce sens, de vrais jésuites. Qu'il y ait au monde des chrétiens croyant fermement que le Fils de DIEU est mort pour eux sur une croix, et qui allient avec cette croyance une froideur glaciale pour les intérêts et la gloire de ce divin Sauveur, voilà ce qui pourrait, à bon droit, exciter l'étonnement et l'indignation de nos adversaires; mais qu'ils trouvent étrange que

nous évitions de nous contredire ainsi nous-mêmes et que, pour nous, le dévouement envers Jésus-Christ soit la conséquence de notre foi en sa divinité et en sa mort, voilà ce que je ne puis admettre, quel que puisse être leur aveuglement. Au fond du cœur, il est impossible qu'ils n'estiment pas ces catholiques stigmatisés par eux du nom de *jésuites;* et les injures dont ils les accablent ne prouvent qu'une chose : c'est qu'ils redoutent leur zèle, tandis qu'ils n'ont que du mépris pour l'indifférence de ceux auxquels ils prodiguent leurs éloges.

Que cette crainte de nos ennemis et les injures par lesquelles elle s'exprime soient pour nous une règle et un enseignement. L'instinct de leur haine est infaillible, et nous ne saurions nous tromper en le prenant pour guide. Tout ce qu'ils craignent, c'est ce que nous devons désirer; tout ce qu'ils méprisent, c'est ce que nous devons estimer. C'est ainsi seulement que nous déjouerons leur tactique, et qu'au lieu d'en favoriser sottement le succès, nous la ferons servir au triomphe de notre sainte cause.

CHAPITRE IV

L'ennemi le plus dangereux de la royauté sociale de Jésus-Christ [1].

Il existait sur la terre une armée dont l'histoire, dix-huit fois séculaire, était une série non interrompue de désastres apparents et de réels triomphes. Toujours en lutte avec des ennemis cent fois plus nombreux, elle les avait tous vaincus, quoique tous se fussent flattés de l'avoir anéantie. Gardienne d'une citadelle dont Dieu s'est constitué le protecteur, elle se riait des assauts que lui livraient les puissances de la terre; et l'inutilité des efforts que les plus redoutables conquérants avaient faits pour l'asservir l'autorisait à dédaigner les attaques auxquelles elle devait être encore exposée.

Mais voilà que l'ennemi, désespérant de la vaincre par la force, a eu recours à un infernal stratagème. Il s'est adressé aux défenseurs de la citadelle, et c'est à eux qu'il a confié le soin d'en démolir les fortifications et d'en ouvrir les portes. Toutefois, pour obtenir d'eux ce concours, il s'est gardé de leur proposer ouvertement une trahison que leur loyauté aurait repoussée. Il s'y est pris plus habilement.

[1] *Messager*, t. XX, p. 145.

Il a fait appel à leur générosité; il leur a persuadé que, s'ils avaient le droit de défendre la citadelle, leurs adversaires avaient un droit égal à l'attaquer; et que la justice exigeait qu'au lieu d'employer toutes leurs forces à repousser ces attaques, ils prissent la défense du droit des assaillants. L'intrigue n'a eu que trop de succès : au sein de cette armée, que son union avait rendue invincible, il s'est formé un parti nombreux, qui a pris pour cri de guerre la liberté de l'attaque; et ceux qui n'ont pas voulu s'enrôler dans ce parti se sont vus plus d'une fois en butte, de la part de leurs frères d'armes, à une hostilité plus acrimonieuse que les ennemis eux-mêmes. Cette hostilité s'est étendue jusqu'au Chef choisi de Dieu pour commander cette armée; et ses propres soldats n'ont pas craint de lui contester la prérogative de son autorité suprême, à cause de la fermeté avec laquelle il a maintenu dans son armée la discipline qui, jusqu'à ce jour, a fait sa force.

Il n'est pas un de nos lecteurs qui n'ait percé le voile transparent de cette allégorie, et qui n'y voie l'image des dangers que le libéralisme catholique fait courir à l'armée de Jésus-Christ. Voilà bien, en effet, la zizanie semée par l'homme ennemi dans le champ du père de famille; voilà le piège auquel de nobles cœurs se sont laissé prendre; voilà le stratagème auquel l'immortel adversaire de la vérité doit des avantages que la violence n'avait jamais pu lui procurer.

I

[1] Qu'est-ce donc que le *libéralisme catholique?* C'est une forme mitigée du libéralisme absolu, autrement dit la libre-pensée.

Ç'a été toujours la tactique du père du mensonge de joindre aux erreurs extrêmes d'autres erreurs plus modérées et, par là même, plus propres à séduire les esprits auxquels les négations absolues répugnent. C'est ainsi que le jansénisme, qui est un luthéranisme mitigé, avait entraîné, au dernier siècle, bien des esprits qui auraient repoussé avec horreur les blasphèmes de Luther.

Les libres-penseurs sont les protestants du dix-neuvième siècle et les descendants légitimes de Luther. Celui-ci protestait contre la suprématie du Pape et contre l'autorité de l'Église; ceux-là protestent contre l'autorité de Jésus-Christ et contre la suprématie de la vérité. Luther réclamait, pour tout chrétien, le droit de croire et d'enseigner tout ce qu'il se persuade avoir trouvé dans la Bible; ceux-là revendiquent pour tout homme le droit de penser et de soutenir tout ce que sa raison invente; ceux-ci ne voulaient pas de dogmes définis dans l'ordre surnaturel, ceux-ci ne veulent aucun principe fixe dans l'ordre rationel. A leurs yeux, il n'y a que des opinions; et le pouvoir public n'a sur ces opinions aucun droit. Il doit leur laisser la liberté la plus complète de se produire et de se répandre. Qu'on attaque l'existence de Dieu et de l'âme, la vie future

[1] *Messager*, t. XX, p. 76.

et les lois les plus essentielles de la morale, la loi civile n'a rien à y voir. Il n'y a pas de délit d'opinion; puisque la pensée est libre, la parole et la presse doivent l'être également.

Tel est le libéralisme absolu, qu'on nomme aussi le rationalisme, la grande hérésie dogmatique du dix-neuvième siècle.

Le libéralisme catholique ne va pas à beaucoup près aussi loin; mais il fait à cette monstrueuse erreur des concessions qui suffisent à détruire l'intégrité de la foi chrétienne. Il ne nie pas qu'il y ait une vérité absolue, à laquelle l'homme est redevable de l'assentiment de la raison. Il ne conteste pas la divinité de Jésus-Christ et l'autorité de l'Église, mais il s'accorde avec la libre-pensée à renfermer la foi à ces vérités dans la sphère de la conscience individuelle. Vis-à-vis de la société et du pouvoir qui la gouverne, la vérité n'aurait pas, selon lui, d'autres droits que l'erreur. Dans l'une comme dans l'autre, le pouvoir public ne devrait voir que des opinions, dont il serait tenu de protéger la liberté, aussi longtemps qu'elles n'auraient pas recours à la violence pour entraver la liberté des opinions contraires.

Ainsi, aux yeux des libéraux, soit catholiques, soit antichrétiens, la loi doit être athée, c'est-à-dire qu'elle ne doit pas plus s'occuper de Dieu que s'il n'existait pas. Ses préceptes sont pour elle comme non avenus; son autorité est nulle, sa révélation sans valeur. Dans son for intérieur, comme chrétien et comme homme privé, le magistrat peut croire à toutes ces choses; mais comme magistrat et dans l'exercice de son autorité, il doit se comporter absolument comme s'il n'en croyait rien.

La théorie libérale exige donc que tous les chrétiens qui participent aux fonctions publiques aient deux consciences : une conscience individuelle, d'après laquelle ils conformeront à la loi de DIEU toutes leurs actions privées, et une conscience publique, qui leur permettra de ne tenir aucun compte de cette loi, dans l'accomplissement de leurs fonctions. Comme chrétiens, ils iront à la messe ; et, comme magistrats, ils assisteront à la pose de la première pierre d'une mosquée. Si nous étions encore aux temps du paganisme, ils accompagneraient César au temple des idoles.

Nous ne prétendons pas que tous les libéraux catholiques admettent cette théorie dans toute son intégrité ; nous savons, au contraire, qu'il en est beaucoup qui refusent de pousser jusqu'au bout les conséquences de leurs principes ; mais ces conséquences n'en sortent pas moins des principes avec une irrésistible nécessité. Il n'y a pas de milieu, en effet : ou la société est soumise à DIEU, et alors elle est obligée de défendre ses droits et de se conformer à ses préceptes, dans la limite du possible, ce qui est la doctrine catholique : ou bien la société est indépendante de DIEU, et alors elle a le droit de ne s'occuper nullement de lui ; ce qui est l'athéisme légal. L'application de ces deux théories peut subir diverses modifications ; mais les théories elles-mêmes s'excluent absolument, et il faut nécessairement faire son choix entre l'une et l'autre. Si on défend, au moins en principe, la suprématie de la vérité, on est chrétien ; si on accorde à l'erreur les mêmes droits qu'à la vérité, on est libéral. Aux yeux du libéralisme antichrétien, cette égalité est absolue ; aux yeux du libéralisme catholique, elle est relative seulement à la *société* et au *pouvoir* qui la gouverne ;

ce sont deux erreurs différentes, mais qui s'accordent à nier les droits de la vérité.

En effet, bien que cette seconde forme de libéralisme soit beaucoup moins répugnante que la première, elle n'en est pas moins contraire à la doctrine catholique; et nous n'avons rien exagéré en la qualifiant d'hérésie. Il est évident, en effet, qu'elle nie tout ensemble les droits de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Église.

Ou Dieu n'est rien, ou il est le souverain maître de toute chose, des sociétés comme des individus. Donc, vouloir le mettre hors la loi, c'est lui contester son autorité essentielle, c'est nier son existence. L'athéisme légal conduit nécessairement à l'athéisme doctrinal.

Jésus-Christ n'a pas moins de droits que Dieu son Père aux hommages et à l'obéissance des sociétés. Car, lorsqu'il est venu sur la terre, Dieu son Père lui a donné en héritage, non seulement les âmes, mais les nations; il l'en a constitué le Roi souverain et l'unique Sauveur; et c'est aux peuples aussi bien qu'aux individus que s'applique la parole de l'Apôtre, à savoir « qu'il n'y a sous le ciel aucun autre nom que celui de Jésus, par lequel les hommes puissent être sauvés. » Donc le libéralisme, en autorisant les peuples à ne tenir aucun compte des enseignements et des préceptes de Jésus-Christ, dans leur existence collective, attente à la fois aux droits du Père céleste et à ceux de son Fils unique.

Il attente également à l'autorité de l'Église. Car l'Église a été faite dépositaire souveraine du Verbe incarné et suprême interprète de sa loi. Il a dit aux Apôtres : « Allez, instruisez toutes les nations, et enseignez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé. » Il n'y a pas ici de distinction entre les

devoirs sociaux et les devoirs individuels. Il n'a pas dit à ses Apôtres : « Vous enseignerez à chaque homme ce qu'il doit à Dieu, mais vous ne vous occuperez pas de ce que les hommes réunis en société se doivent les uns aux autres. » Il n'est pas question seulement des individus, mais des nations. Quand donc le libéralisme soustrait les sociétés à l'autorité de l'Église, pour lui laisser en partage uniquement les consciences individuelles, il met à néant du même coup l'institution de Jésus-Christ et la mission de l'Église.

Oui, à néant, car la vérité est une et indivisible; vouloir la partager en deux et en sacrifier une part aux exigences du siècle, pour mieux conserver l'autre part, c'est la détruire entièrement. Nous sommes prêts à excuser autant qu'on voudra les intentions des catholiques qui font ce calcul, et s'imaginent par là rendre grand service à la vérité; mais nous ne pouvons nous empêcher de nous unir au Pape pour dire que ce prétendu service, rendu à la vérité par ses défenseurs, lui est plus nuisible que les violentes attaques de ses ennemis.

C'est le jugement de Salomon appliqué à rebours, non plus à un enfant mortel, mais à l'immortelle vérité. La division qui, dans la pensée de Salomon, n'était qu'une feinte, les catholiques libéraux voudraient en faire une réalité, en une matière où elle est une impossibilité manifeste. Placés entre leur conscience qui est chrétienne, et l'opinion publique qui ne l'est plus, ils voudraient satisfaire l'une et l'autre; ils prennent donc un glaive et essaient de couper en deux la vérité : à l'opinion publique ils cèdent les droits sociaux de cette divine vérité, et ils gardent précieusement pour eux ses droits individuels. Mais com-

ment ne voient-ils pas que la vérité divine, ainsi mutilée, n'est plus la vérité et n'a plus rien de divin? Si elle n'est pas la règle des rapports sociaux, elle ne mérite évidemment pas les hommages des individus. Donc, en concédant ce point unique à la libre-pensée, nous lui concédons tout; nous livrons la citadelle, et nous sacrifions la couronne du divin Roi dont nous nous faisons gloire d'être les défenseurs.

Mais, disent les catholiques libéraux, si nous refusons à l'opinion publique cette satisfaction, nous l'irritons contre nous, et nous nous mettons hors d'état d'exercer sur elle aucune influence. — Oui, absolument comme les chrétiens des premiers siècles ne pouvaient confesser l'unité de Dieu et la divinité de Jésus-Christ sans soulever contre eux l'opinion publique de leur temps. C'est toujours le même combat, bien que le terrain soit différent. C'est la lutte séculaire contre Jésus-Christ. Ce serait nous bercer d'un espoir insensé que de prétendre faciliter le salut du monde en sacrifiant les droits du Sauveur; par là, nous ne pourrions que rendre ce salut impossible : d'abord, parce que Jésus-Christ ne serait plus le Sauveur véritable, du moment qu'il ne serait plus le Sauveur nécessaire; en second lieu, parce qu'au lieu de gagner l'affection du monde, nous ne conquerrions que son mépris; enfin, parce que la vérité perdrait toute sa force pour sauver les hommes, du moment que ses défenseurs cesseraient de l'affirmer dans son intégrité.

Ce ne sont pas, en effet, les attaques de ses ennemis qui affaiblissent la vérité; ces attaques, au contraire, n'ont pour résultat que de la faire resplendir davantage. Il est dans son essence d'être combattue par l'erreur, comme il est dans l'essence de la lumière d'être con-

traire aux ténèbres. Tant que la vérité est affirmée hautement, courageusement, intégralement, par ceux qu'elle s'est choisi ici-bas pour organes, elle conserve toute sa puissance, pour éclairer les intelligences de bonne foi. Mais si les organes chargés de la manifester au monde ne l'affirment qu'à demi, comment les intelligences obscurcies pourront-elles la connaître? Quel avantage l'erreur ne tirera-t-elle pas, pour la combattre, des imprudentes concessions de ses défenseurs?

Évidemment, ces erreurs mitigées qui séduisent des catholiques, des prêtres même, sont incomparablement plus nuisibles à la cause de la vérité que les erreurs extrêmes, professées uniquement par les impies déclarés. Si le flambeau destiné à éclairer la maison est caché sous un boisseau, comment ceux qui habitent la maison pourront-ils éviter de trébucher dans les ténèbres? Si le sel vient à s'affadir, que restera-t-il pour préserver le monde de la pourriture? Pie IX n'a donc rien dit de trop, quand il nous a dénoncé le libéralisme comme un fléau plus à craindre, pour la France catholique, que les violences des tyrans de la Commune.

En parlant ainsi, il n'a pas comparé les catholiques libéraux aux communards, mais les résultats de l'illusion des premiers aux suites de la tyrannie des seconds.

II

On peut ramener à trois chefs principaux les funestes résultats du libéralisme catholique : il détruit la discipline de l'armée catholique, en affaiblissant l'autorité de son chef; il lui ravit, avec son union, la force dont

cette union était le principe; enfin, il la livre sans défense à ses ennemis, en la dépouillant des armes sans lesquelles elle ne peut ni les vaincre ni leur résister [1].

Le libéralisme commence par briser, dans l'armée catholique, le nerf de la discipline; et, par là, il la prive de la plus essentielle de toutes les conditions de succès. Une armée qui n'obéit plus à son chef est vaincue, avant de combattre; disons mieux : ce n'est plus une armée, car ce qui distingue une armée d'une foule désordonnée, c'est uniquement la discipline, la soumission de tous à un chef unique. Mais cette soumission, indispensable aux armées qui combattent pour des intérêts purement temporels, l'est mille fois plus encore à celle qui défend, sur la terre, les droits de Dieu et les intérêts de Jésus-Christ. Car, le premier de ces droits divins, dont la défense est confiée aux catholiques, c'est l'autorité suprême du Créateur, exercée ici-bas par son Vicaire; la soumission de toutes les âmes à cette autorité est le premier des intérêts dont Jésus-Christ a recommandé le soin à son Église.

Et, en nous faisant de cette soumission une obligation plus indispensable que dans les sociétés temporelles, le divin fondateur de l'Église nous en a rendu la pratique bien plus facile. Le soldat qui obéit aveuglément à son chef n'a que l'expérience et les qualités personnelles de ce chef pour toute garantie de la sagesse des ordres qui vont, peut-être, lui coûter la vie. Le catholique, au contraire, qui suit, en ce qui regarde les intérêts de l'Église, la direction qui lui est donnée par le Vicaire de Jésus-Christ a une garantie tout

[1] *Messager*, t. XX, p. 147.

autrement solide : à savoir la parole du divin Sauveur, l'assistance spéciale qu'il a promise à ses lieutenants et l'assurance, donnée à ses soldats, qu'en leur obéissant ils vont à la victoire.

Si un soldat ou un officier est condamnable, quand il essaie de substituer ses propres idées aux ordres du général, dans la direction de l'armée, combien plus condamnables encore seraient les catholiques qui prétendraient donner à l'Église une direction contraire à celle que leur imprime le Vicaire de JÉSUS-CHRIST !

Une pareille prétention ne serait pas moins absurde que criminelle. En violant l'ordre de JÉSUS-CHRIST, elle ramènerait le catholique à nier ce qui le fait catholique. Car le catholique diffère du protestant précisément en ce que le premier reconnaît l'autorité du Pape, dans le gouvernement de l'Église, tandis que le second proteste contre cette autorité suprême, et lui préfère celle de la raison. N'est-ce pas ce que feraient les chrétiens qui, dans la grande question des rapports de l'Église avec les sociétés temporelles, se croiraient autorisés à suivre leurs propres idées, de préférence à la direction du Vicaire de JÉSUS-CHRIST ? Et si le libéralisme catholique conduisait à un semblable résultat, ne cesserait-il pas par là même de mériter le nom de catholique, et ne deviendrait-il pas un véritable protestantisme ?

Or, il n'y a pas à en douter : si nous mettons de côté les illusions individuelles pour considérer la doctrine en elle-même, nous reconnaîtrons que le libéralisme catholique tend à mettre ses adeptes en opposition avec le Pape, dans une question qui est manifestement du ressort de son autorité. Car, comment nier qu'il appartienne au Chef de l'Église de décider quels sont

les droits et les devoirs de cette société divine relativement aux sociétés temporelles? Comment supposer que, sur une question de cette importance, JÉSUS-CHRIST ait pu laisser, pendant des siècles, ceux qu'il a promis d'assister de son Esprit en proie à une funeste erreur, et qu'il ait confié à des hommes sans mission le soin de sauver son Église égarée et perdue par son Vicaire! Or, cette supposition, aussi absurde qu'elle est impie, les catholiques libéraux sont contraints de l'admettre, s'ils veulent maintenir leur doctrine. Il est certain, en effet, que les chefs de l'Église n'ont cessé d'enseigner une doctrine contraire; il est certain que, depuis le jour où le libéralisme a commencé à se produire dans le monde, il a été flétri à plusieurs reprises par les condamnations les plus explicites. Pie VI, Grégoire XVI, Pie IX l'ont frappé de leurs anathèmes; et ce dernier Pontife, en particulier, dont le libéralisme avait si chaleureusement applaudi l'exaltation, lui a donné le coup de mort dans la célèbre Encyclique *Quanta cura*.

Il semble donc que pour les catholiques de bonne foi, il ne devrait plus y avoir la moindre hésitation : quelle qu'ait pu être leur illusion, à l'origine, du moment qu'il leur est démontré que le libéralisme est condamné par le représentant de JÉSUS-CHRIST, il ne leur reste plus qu'à abjurer cette pernicieuse doctrine et à reconnaître généreusement leur erreur.

Malheureusement, le libéralisme n'est pas seulement une erreur de l'intelligence; c'est encore une véritable maladie de l'âme; et les désordres intellectuels produits par cette maladie sont bien plus difficiles à guérir que l'obscurcissement qui résulte de l'erreur. Le plus grave de ces désordres est la prétention de connaître

mieux que qui que ce soit les besoins de son temps. Joignez à cette prétention l'antipathie à l'égard des principes absolus et l'intolérance à l'égard de leurs défenseurs; la sympathie, au contraire, pour les erreurs modérées et la disposition à transiger avec leurs patrons, aux dépens de la vérité et des droits de Jésus-Christ; et vous aurez le diagnostic de la maladie libérale.

Or, ce n'est pas une simple Encyclique du Souverain Pontife, ce n'est même pas seulement un décret du Concile général qui pourra, à moins d'un miracle, guérir complètement les âmes atteintes de cette maladie, et rendre à l'Église les avantages qu'elle avait le droit d'attendre de leurs concours. On veut rester catholique et, par conséquent, on ne se révoltera pas contre les décisions des Papes; mais, tout en acceptant théoriquement ces décisions, on demeurera convaincu qu'il faut, en pratique, les regarder comme non avenues.

Si on n'en conteste pas la vérité, on en niera l'opportunité, on n'hésitera pas à dire que les Papes n'ont pas compris leur temps, qu'ils ont pris la société moderne au rebours; et on se croira en règle avec son devoir de catholique, parce qu'on ne nie ouvertement aucune vérité définie par l'autorité doctrinale de l'Église, alors qu'on est en opposition ouverte avec l'autorité directive du Chef de l'Église. Il est de foi cependant que ces deux autorités sont également souveraines, et que le Vicaire de Jésus-Christ n'a pas moins la pleine puissance de régir et de gouverner que celle de définir et d'enseigner. Il est de foi, par conséquent, qu'un catholique ne remplit que la moitié de son devoir, si, en adhérant aux décisions dogmatiques du

Souverain Pontife, il n'accepte pas cordialement sa direction, en tout ce qui regarde le bien de l'Église.

De ce premier danger en naît un second. En relâchant le lien de soumission qui doit rattacher tous les catholiques au Vicaire de Jésus-Christ, le libéralisme rend impossible leur union mutuelle; car, dans une société, l'union des membres entre eux ne peut résulter que de l'union de chacun d'entre eux à leur commun chef. Qu'est-il besoin, du reste, de prouver la réalité de ce danger? Qui ne le voit et qui ne le déplore? Les divisions des catholiques qui s'étaient le plus distingués par leur dévouement à l'Église ne sont-elles pas, depuis plusieurs années, le plus grand deuil de cette Mère des âmes et le plus grand triomphe de ses ennemis? Combien de fois n'a-t-on pas entendu, avec stupéfaction, des hommes qui partagent la même foi et qui s'asseoient au même banquet eucharistique déployer, à l'égard de leurs frères, des sévérités et des rancunes qu'ils n'auraient pas voulu se permettre à l'égard des ennemis de Dieu? Nous l'avons dit, et rien n'est plus certain : l'intolérance à l'égard des défenseurs des principes est, avec la tolérance pour les patrons de l'erreur, un des symptômes les plus caractéristiques de la contagion libérale.

Il est vrai que ceux qui usent de cette intolérance ne manquent pas de la motiver par les dangers que leurs adversaires font courir à l'Église. Persuadés qu'ils sont les seuls à comprendre les besoins de leur siècle, ils cherchent à faire passer pour des agresseurs ceux qui les empêchent d'opérer entre l'Église et la société moderne la réconciliation, qui est le but de leurs efforts; et, pour rétablir la paix, ils proposent un moyen qui leur paraît très simple : que leurs adver-

saires renoncent à les combattre, que l'Église entière embrasse le libéralisme ; et, dès lors, le libéralisme ne sera plus pour l'Église une cause de division.

Malheureusement ce moyen est impraticable. L'Église catholique ne peut pas embrasser le libéralisme, sans renoncer à ses traditions et sans cesser d'être l'Église catholique. Les libéraux nous mettent, par conséquent, dans la nécessité de les combattre aussi longtemps qu'ils persisteront eux-mêmes à combattre la doctrine traditionnelle. Il n'y a donc qu'un seul moyen de faire cesser les divisions qui nous font tant de mal : il faut que nous rentrions tous dans la voie de nos pères, il faut nous remettre sous la conduite du Pasteur que Dieu a chargé de nous conduire ; il faut répudier toutes ces doctrines nouvelles, dont la nouveauté même devrait nous démontrer la fausseté ; il faut renoncer à être les hommes du siècle, pour demeurer les disciples de l'éternelle vérité et les serviteurs de Celui qui se nomme le Roi immortel des siècles.

Si en dépit des avertissements réitérés du Vicaire de Jésus-Christ les catholiques libéraux persévéraient dans leur erreur, qu'ils le sachent bien, ils seraient seuls responsables de la désunion dont cette erreur est le principe et des avantages qu'elle procurerait à nos communs ennemis.

Telle est, en effet, la troisième conséquence du libéralisme catholique : en désarmant les défenseurs de la vérité, il donne à ses adversaires toute la facilité pour faire triompher leurs erreurs.

Ici encore les raisonnements sont superflus : les faits parlent assez haut ; et il semble, en vérité, que la Providence, en permettant les catastrophes dont nous sommes les témoins, ait eu en vue de venger la sagesse

des anathèmes fulminés par l'Église contre le libéralisme.

Que sont les épouvantables attentats dont Paris a été le théâtre et qui menacent de se renouveler dans l'Europe entière? Que sont les complots de l'Internationale et ses aspirations sanguinaires, réfrénées pour un moment, mais nullement assouvies? Que sont ces cris de mort proférés avec une audace toujours croissante contre la propriété, la famille, la société elle-même, par ces millions d'ouvriers auxquels on a enseigné que la force est tout, et qui sentent qu'ils sont eux-mêmes la force? Qu'est-ce que tout cela, sinon la conséquence inévitable de la liberté assurée à l'erreur par le libéralisme? La liberté de la pensée et de la parole sous toutes ses formes, la liberté de la presse, la liberté des cultes : toutes ces prétendues conquêtes de la société moderne ont été soigneusement cultivées par les passions révolutionnaires, et maintenant elles portent leurs fruits.

Après avoir servi à renverser l'empire de la foi chrétienne, elles ont été tournées contre les institutions sociales; et le libéralisme, qui avait applaudi à leur premier triomphe, cherche vainement le moyen de les arrêter sur le seuil de l'édifice qui abrite ses intérêts. Il avait oublié que l'erreur a sa logique aussi bien que la vérité. Comme au damné du Dante, l'infernal inspirateur de l'Internationale et des anarchistes pourrait lui dire :

Tu non pensavi ch'io loico fossi?
Tu ne soupçonnais pas que je fusse aussi bon logicien?

Ignorant la nature même de l'homme, ce système irrationnel, qui se targue du nom de rationalisme, ne



soupçonnait pas que la volonté est guidée par l'intelligence, et que les mauvais principes, s'unissant aux mauvaises passions, ne peuvent enfanter que des actions mauvaises. Dans sa folle présomption, il avait cru pouvoir rompre avec toutes les bases sur lesquelles la société avait reposé jusqu'à ce jour. Les Papes, gardiens vigilants de la société aussi bien que de l'Église, ont vainement élevé la voix; ils ont signalé le danger; ils ont fait retentir les foudres de l'anathème : on a dédaigné leurs avertissements; et leur charitable sévérité n'a abouti qu'à les faire maudire comme les ennemis de la société moderne. Mais attendez un peu : voici d'abord les pétroleurs et les pétroleuses de l'Internationale; voici ensuite les partisans de la dynamite, qui se chargent de démontrer à la société moderne l'injustice de ces plaintes et de lui faire apprécier à leur juste valeur les présents du libéralisme.

Et tandis qu'armés de ces funestes présents, les Vandales modernes promènent la désolation dans leur propre patrie, massacrent leurs frères et incendient nos monuments, que font les soi-disant hommes d'ordre? S'élève-t-il, de toutes les parties de la France et de l'Europe, un immense cri de réprobation contre les doctrines qui ont produit de pareils résultats? S'opère-t-il, dans le corps social, une de ces énergiques réactions qui sont le signe de la vie et le gage de la guérison? Nul ne l'ignore : c'est bien moins la violence du mal que l'absence de réaction contre le mal qui produit la mort. La violence du mal peut être une indice de force; et, quand la réaction s'opère avec une énergie suffisante, le corps peut se retrouver plus vigoureux après la secousse qui l'a momentanément ébranlé. Mais aussitôt qu'il ne sera plus capable de réagir, la

moindre secousse suffira pour le renverser. Il n'y a plus de vie là où il n'y a plus de réaction contre la mort. Et voilà incontestablement le plus grave symptôme de la décomposition sociale à laquelle nous assistons.

De tous les résultats du libéralisme, voilà le plus funeste. En donnant un libre cours aux mauvaises passions, il a énervé les sentiments généreux qui auraient dû réagir contre leurs excès. Il a éteint dans les âmes la haine du mal. Si un honnête homme est celui qui s'indigne à la vue d'une action malhonnête, on peut dire que le libéralisme tend à faire disparaître du monde la race des honnêtes gens.

Aussi que voyons-nous depuis quelques années ? Les lois de la justice privée et publique sont ouvertement, systématiquement foulées aux pieds par ceux même qui devraient en être les gardiens ; les iniquités les plus énormes sont consommées, sans que la conscience de l'Europe chrétienne se soulève. La Prusse poursuit contre nous une guerre d'extermination, après que toutes les causes originaires ont disparu ; et l'Europe, dont cet abus de la force détruit la sécurité, contemple d'un œil impassible cette boucherie. L'Italie révolutionnaire s'empare de la capitale de la chrétienté et outrage, avec la majesté du Pontificat, les droits les plus saints de deux cent millions de catholiques ; et les représentants des puissances catholiques suivent au Quirinal l'usurpateur excommunié. Paris est incendié par des Français ; et, un mois après, plusieurs grandes villes de France envoient à l'Assemblé nationale des hommes qui professent les mêmes doctrines que les incendiaires !

Non, ni en France, ni dans le reste de l'Europe, il

n'y a plus au sein des masses aucune énergie pour réagir contre le mal. Ce quo depuis longtemps les esprits clairvoyants avaient prédit s'est réalisé : l'indifférence à l'égard des doctrines a produit l'indifférence à l'égard des œuvres. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre intellectuel, le libéralisme a ravi au corps social, avec la force de réaction, la condition essentielle de sa vie.

Et une pareille leçon ne suffirait pas pour nous éclairer! Et en présence de ces épouvantables résultats du libéralisme, il y aurait encore des catholiques sincères qui se glorifieraient du titre de catholiques libéraux? On oserait encore préconiser, comme une conquête précieuse, la liberté absolue de l'erreur, au moment où sous nos yeux l'erreur fait un pareil usage de sa liberté? Encore cette illusion serait-elle jusqu'à un certain point excusable, si l'erreur voulait bien accorder à la vérité la liberté que ses adversaires trop généreux revendiquent pour elle. Mais est-ce bien ainsi qu'elle agit? Ne la voyons-nous pas, au contraire, attenter partout à la liberté de la vérité? Qu'avons-nous vu à Paris durant le règne de la Commune, et que voyons-nous encore à Rome, en Espagne, en Suisse, en Autriche, partout où le mépris ou la crainte n'entrave pas les tendances tyranniques du libéralisme?

Dans toutes ces contrées, il n'est occupé qu'à forger des chaînes pour l'Église. Et que fait pendant ce temps le libéralisme catholique? Il fait le guet, pour que les défenseurs de l'Église ne troublent pas son allié dans l'exécution de ses tyranniques projets. Oui, c'est bien là le rôle que jouent, depuis déjà trop longtemps, les catholiques libéraux vis-à-vis des libéraux antichrétiens : le rôle de dupes. Si le libéralisme antichrétien est la plus

solennelle imposture qu'ait jamais enregistré l'histoire, le catholicisme libéral est la plus colossale duperie dont elle ait conservé le souvenir.

CHAPITRE V

Point de pacte avec l'erreur.

Entre tous les symptômes alarmants que nous offre l'état présent de la société chrétienne, il n'en est point de plus grave que l'indifférence avec laquelle l'erreur est envisagée par les serviteurs même de la vérité.

C'est ce que nous avons démontré dans le chapitre précédent.

Mais si la foi est pour les âmes le plus essentiel de tous les éléments de vie, le plus infaillible de tous les signes de mort est l'absence de répulsion à l'égard du poison qui tend à détruire la foi; or, ce poison, c'est l'erreur.

Que conclure de là? Que nous devons réagir de toute notre énergie contre l'erreur, si nous voulons arrêter la décomposition morale des sociétés.

Développons cette importante conclusion.

I

[1] La haine de l'erreur et l'amour de la vérité ne sont pas tant deux sentiments que deux formes d'un sentiment

[1] *Messager*, t. XLII, p. 129.

unique. Inséparables l'un de l'autre, ils ont le même degré d'intensité ; ils croissent et décroissent ensemble. L'amour de la vérité s'affaiblit donc dans les âmes, à mesure que la haine de l'erreur y perd de sa force. Et, comme la vigueur de la volonté et du caractère a pour appui indispensable l'énergie des convictions, il est impossible que, dans une société, la haine de l'erreur diminue sans que la vie morale languisse, sans que les âmes perdent leur ressort, sans que les volontés s'énervent, sans que les caractères s'abaissent, sans que les vils calculs de l'égoïsme prennent la place des nobles inspirations et des sentiments généreux.

N'est-ce pas là l'état où le libéralisme a réduit la société chrétienne? Et, quand cette séduisante hérésie n'aurait pas eu d'autre fâcheux résultat, celui-là seul ne suffirait-il pas pour lui valoir les anathèmes de l'Église?

La contagion est si universelle, et elle a fait tant de ravage dans les âmes, qu'on a cessé d'en apercevoir la gravité ; et qui sait si, en nous efforçant d'en signaler le danger, nous n'allons point passer pour des exagérés, aux yeux même de quelques-uns de nos lecteurs? Loin de paraître un mal, l'indifférence à l'égard de l'erreur est considérée, en effet, par le plus grand nombre, comme une qualité et une vertu ; comme le signe d'un esprit large et d'un caractère modéré ; comme l'heureux résultat de l'adoucissement des mœurs et des progrès de la civilisation. La tolérance civile, étant devenue l'une des bases fondamentales des constitutions modernes, a entrainé comme conséquence presque inévitable, dans les rapports individuels, la tolérance dogmatique. Obligés d'avoir constamment des relations de politesse avec des hommes qui nient toutes nos croyances, nous nous accoutumons à étendre à leurs erreurs la bien-

veillance que nous témoignons à leurs personnes ; à considérer ces erreurs comme des opinions qui ont des droits semblables, sinon égaux à ceux de notre foi, et qui méritent en tous cas notre respect, alors même qu'elles ne peuvent obtenir notre adhésion.

Un chrétien qui est dans cette disposition d'esprit n'est plus chrétien qu'à demi, car s'il accorde encore son suffrage à JÉSUS-CHRIST, il est bien loin de lui reconnaître les droits exclusifs qui conviennent au DIEU UNIQUE et à l'unique Roi des âmes et des sociétés. Au lieu d'être, ce qu'il est en réalité, LA VÉRITÉ ABSOLUE, l'Évangile n'est pour ce chrétien que la meilleure des opinions qui se disputent l'empire des intelligences ; aussi, tout en continuant à lui donner son adhésion, se croit-il obligé par l'équité d'examiner les droits des opinions rivales.

Il donnera donc entrée dans sa demeure aux livres, aux revues, aux publications de toute sorte dans lesquelles sa foi est attaquée. Ce seront même les lectures dont il se nourrira de préférence, par ce motif que, « pour juger avec impartialité, il faut tout connaître. » Croyant connaître suffisamment la doctrine chrétienne, il ne trouve plus rien de nouveau dans les écrits qui ont pour but de l'exposer et de la défendre ; les bons livres et les bons journaux lui font éprouver le dégoût que causait la manne aux Israélites infidèles dans le désert. *Anima nostra nauseat super cibo hoc levissimo.* (Num. XXI, 5.) Mais qu'on annonce l'apparition d'un livre dans lequel le poison de l'incrédulité est rendu plus appétissant par un assaisonnement nouveau, le chrétien dont nous parlons sera un des plus empressés à s'en nourrir ; et si, en portant les mains au fruit défendu, il éprouve quelque remords, il se tranquillisera

en se disant que sa foi est assez forte et assez éclairée pour démêler les subtilités du sophisme et pour résister à ses séductions.

Est-ce là un portrait de fantaisie? Nous en appelons à tous ceux qui ont quelque connaissance de la société contemporaine : qu'ils nous disent si le chrétien dont nous venons d'exprimer les dispositions forme, au sein de cette société, une exception rare. Nous ne parlons pas, remarquez-le bien, des hommes qui ont déjà renié leur foi : ce sont les membres de la famille de Jésus-Christ qui sont, en ce moment, l'objet de notre attention, et chez lesquels nous nous efforçons de raviver les éléments de la vie vraiment chrétienne. N'en est-il pas un grand nombre, un très grand nombre, parmi ceux qui se disent et se croient chrétiens, chez qui l'illusion que nous venons de signaler a déplorablement affaibli le plus essentiel élément du vrai christianisme; dans l'âme desquels la croyance et l'amour de la vérité, faute d'être défendus par la haine de l'erreur, qui en est le nécessaire boulevard, vont perdant chaque jour de leur force?

II

Il suffit d'ouvrir l'Évangile, pour comprendre combien est contraire au véritable esprit de Jésus-Christ cette indifférence à l'égard des erreurs qui altèrent la pureté de sa doctrine.

Ce divin Sauveur, qu'on vit constamment si indulgent à l'égard de toutes les faiblesses, si disposé à pardonner tous les égarements du cœur, ne montre que sévérité à l'égard des révoltés contre la foi. « Si quel-

qu'un n'écoute pas l'Église, nous dit-il, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain ! » (Math. XVIII, 17.) « Allez, dit-il encore à ses apôtres, enseignez toutes les nations ; apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé : celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui aura refusé de croire sera damné. » (Marc, XVI, 16.) Ce n'est donc pas seulement au refus de mettre en pratique sa doctrine qu'il attache la plus terrible de toutes les peines, l'éternelle damnation. Il nous dira ailleurs combien ce second genre de devoirs est indispensable. (Math., XIX, 17. Luc, XVIII, 20. Jo. XIX, 15.) Mais ici il veut nous faire comprendre que la première et la plus essentielle obligation de l'être raisonnable, à l'égard de la suprême Vérité, est l'adhésion de son intelligence ; et que le refus de cet hommage, manifesté par la négation d'un seul des dogmes révélés, est un crime, qui suffit pour exclure de la voie de la justice et du séjour de l'éternel bonheur celui-là même qui se conformerait, dans sa conduite, à toutes les lois de l'honnêteté naturelle.

C'est bien ainsi que les Apôtres avaient entendu la pensée du Sauveur. Aussi, la haine de l'hérésie était-elle un des sentiments qu'ils s'attachaient à imprimer plus profondément dans le cœur de leurs disciples. Nous disons l'hérésie, c'est-à-dire cette erreur partielle qui, unie à la profession du plus grand nombre des dogmes chrétiens, acquiert par là un plus grand pouvoir pour détruire, dans les âmes, la foi aux dogmes qu'elle combat. Les apôtres se montraient beaucoup plus sévères et inculquaient à leurs disciples une répulsion beaucoup plus énergique à l'égard de cette erreur séduisante, qu'à l'égard des grossières erreurs de l'idolâtrie.

« Je ne vous dis pas d'éviter tout commerce avec les

idolâtres, écrit saint Paul aux Corinthiens, car ce serait vous ordonner de sortir du monde. » (1 Cor. v, 9.)

Mais cette interdiction, il n'hésite pas à la prononcer à l'égard des hérétiques. Il ne permet à son disciple Tite aucun rapport avec eux, si ce n'est pour leur donner un premier et un second avertissement. Après cela, il ordonne de rompre toute relation. (Tit. III, 10.)

Saint Jean, l'apôtre de la charité, est plus impitoyable encore, s'il est possible, dans sa haine de l'erreur. Loin de voir une opposition entre cette haine qu'il inspire à ses disciples et l'amour dont il est, dans leurs assemblées, l'infatigable prédicateur, il considère ces deux devoirs comme inséparables. « La vraie charité, leur dit-il, consiste à conformer notre conduite aux commandements du Maître. Or, le commandement qu'il nous a donné, c'est de demeurer fidèle à ses engagements. Nombre de séducteurs vont par le monde refusant de confesser l'Incarnation du Fils de Dieu. Ceux-là sont des séducteurs, des antechrists... Si quelqu'un d'entre eux vient à vous et ne vous apporte pas la vraie doctrine, *ne le recevez pas* dans votre maison, *ne le saluez même pas;* car celui qui le salue, entre par là même en communication avec ses œuvres mauvaises. » (2 Jo. VI, 2.)

Le plus illustre disciple de saint Jean, saint Polycarpe, évêque de Smyrne, trouve dans un voyage à Rome l'occasion de mettre en pratique les enseignements de son maître. L'hérésiarque Marcion l'ayant rencontré eut l'audace de l'aborder en lui disant : « Ne me reconnais-tu pas? — Oui, lui répond Polycarpe, je te reconnais pour le premier-né du diable. »

Nous ne prétendons pas assurément que les chrétiens doivent appliquer, *à la lettre,* ces préceptes des Apôtres

à l'égard des hérétiques et des incrédules de notre temps. Nul n'ignore qu'il y a une grande différence entre l'homme qui s'éloigne volontairement de la vérité connue et l'homme né dans l'erreur, que l'ignorance seule tient éloigné de la vérité. Mais si notre conduite à l'égard des personnes peut être différente, nos sentiments à l'égard de l'erreur doivent être les mêmes. Sous ce rapport, il n'y a entre le temps des Apôtres et notre temps aucune différence, sinon en ce que l'erreur est devenue d'autant plus digne de notre haine qu'elle exerce sur les intelligences un empire plus funeste, et qu'elle combat avec un plus déplorable succès la doctrine de Jésus-Christ.

Ce succès, l'erreur en est redevable, en grande partie, du moins — nous l'avons compris — aux ménagements que les chrétiens gardent à son égard; disons mieux, aux complaisances, au respect qu'ils lui témoignent. Car ce n'est pas seulement la personne de l'incrédule qu'on respecte, à cause des qualités qu'on lui reconnaît et de la bonne foi qu'on lui suppose : ce sont ses erreurs mêmes, ou, comme on dit, *ses opinions*, puisqu'il est reçu que toutes les opinions sont respectables.

Voilà où le libéralisme nous a conduits. Il a amené grand nombre de chrétiens à faire ouvertement profession de *respecter* ce que Jésus-Christ déclare être le premier et principal motif de la *damnation éternelle;* ce que tous les théologiens catholiques, après saint Thomas, considèrent comme le plus grand de tous les *crimes*.

C'est ici surtout que le modérantisme va se révolter et crier à l'exagération. « Quoi! l'*hérésie*, — une simple opinion, une attaque livrée dans une conversation

ou dans un livre à la vérité abstraite — serait en elle-même un crime plus grave que le vol et le meurtre, et devrait être de notre part l'objet d'une haine plus énergique? » — Oui, telle est bien la doctrine catholique, exposée et, qui plus est, démontrée avec évidence par saint Thomas.

Dans sa *Somme théologique* (I, II, q. X, a. 3), saint Thomas se pose très nettement cette question : *Le péché contre la foi est-il le plus grand des péchés?* Voici sa réponse : « Je réponds que ce qui constitue proprement le péché, c'est l'éloignement volontaire de DIEU. D'où il suit qu'un péché est d'autant plus grave qu'il éloigne davantage de DIEU. Or, par les péchés contre la *foi*, l'homme est éloigné de DIEU plus que par tous les autres, puisqu'il n'a plus même de lui une connaissance vraie; et la fausse connaissance qu'il peut conserver de DIEU, au lieu de le rapprocher de lui, l'éloigne encore davantage... Il est donc évident que les péchés contre la foi sont *plus graves* que *tous* les péchés qui naissent de la perversion des mœurs. »

Dans un autre de ses ouvrages (In-IV, dist. XIII, q. 2, a. 2), le saint Docteur ajoute à cette considération une autre preuve qui n'est pas moins évidente. « Le mal, dit-il, est d'autant plus grave qu'il nuit davantage; or, l'hérésie nuit aux âmes plus que tous les autres péchés, attendu qu'en renversant le fondement de tout bien moral, elle n'en laisse plus rien subsister. Elle est donc, par elle-même, le plus grave de tous les péchés, bien que, par suite de circonstances accidentelles, d'autres péchés puissent rendre plus coupables ceux qui les commettent. »

III

Il suffit de bien saisir cet enseignement du grand Docteur, pour y trouver la réfutation la plus péremptoire de la funeste illusion que nous combattons en ce moment. S'il est, en effet, quelque chose d'évident, c'est la liaison indissoluble qui existe entre les *croyances* et les *mœurs*, entre les convictions de l'intelligence et les déterminations de la volonté. L'homme peut ne pas accomplir tous les devoirs qu'il connaît; mais il est impossible que sa volonté soit liée efficacement par un devoir que ne reconnaît pas son intelligence. On ne saurait donc imaginer d'absurdité plus flagrante que celle du principe libéral : *Il n'y a pas de crimes de pensées.*

S'il n'y a pas de *crimes de pensée*, il n'y a pas non plus de *crimes d'action*. Un crime, en effet, n'est un crime que parce qu'il viole un droit certain. Du moment que le droit peut être légitimement nié, on ne peut plus voir dans la violation de ce droit douteux un crime certain; et, par conséquent, on n'a plus le droit de le punir.

Si on reconnaît au Mormon le droit d'enseigner que la polygamie est légitime, on commet envers lui une flagrante injustice en le punissant, lorsqu'il exerce son droit supposé. Si Proudhon n'a fait qu'exprimer une opinion libre, en disant : *La propriété, c'est le vol,* celui qui, en vertu de cette doctrine, vous empêche de commettre ce vol, en vous dépouillant de votre propriété, loin de commettre un délit, acquiert un incon-

testable mérite, car il n'est rien de plus méritoire pour l'être raisonnable que de mettre sa conduite d'accord avec ses convictions.

Tel est donc le résultat inévitable de ce « respect pour toutes les opinions » dont font profession les chrétiens soi-disant libéraux : il conduit logiquement à la justification de tous les crimes. L'indifférence envers l'erreur, en se répandant au sein d'une société, porte à la morale publique un préjudice incomparablement plus grave que les plus énormes attentats. Ceux-ci sont des brèches aisément réparables, qui arrachent quelques pierres aux solides remparts d'une forteresse; l'indifférence pour l'erreur est une mine qui détruit les fondements des murailles et en prépare l'universel effondrement. Les grands crimes produisent dans le corps social un désordre local et momentané; l'indifférence pour l'erreur atteint et tarit les sources mêmes de la vie religieuse et morale. Les grands crimes, dans une société animée de l'amour de la vérité et de la justice, provoquent une énergique réaction et amènent un redoublement de vie; l'indifférence pour l'erreur rend, au contraire, toute réaction impossible, et, comme une fièvre lente, conduit une société à la mort par un progrès d'autant plus irrésistible qu'il est moins aperçu.

Que conclure de ces considérations? Que, dans le double intérêt de leur sanctification individuelle et du salut public, les chrétiens doivent faire un grand effort pour provoquer en eux-mêmes cette réaction salutaire, dont l'absence est le signe le plus effrayant de la décomposition sociale. Cette réaction ne peut venir que de nous. Nous seuls possédons avec la *certitude absolue* de la vérité le *droit* et le pouvoir d'opposer à l'erreur

une résistance efficace. En se fondant sur le principe faux de la *liberté de penser*, la société moderne s'est mise hors d'état d'opposer une barrière efficace à l'invasion des plus pernicieuses erreurs, et des désordres moraux qui en sont la conséquence logique. Ce n'est que par une nécessaire, mais flagrante inconséquence, que les agents d'un pouvoir fondé sur ce principe peuvent condamner les crimes qui trouvent en ce principe même leur entière justification.

Pour conserver un peu de vie morale dans les sociétés dont l'organisation tend à détruire cette vie, il faut que les individus réagissent constamment et énergiquement contre cette influence meurtrière. La société moderne, qui fait consister son progrès dans la répudiation du christianisme, n'a de vie que par ce qui reste encore de christianisme dans ses membres.

Mais nous l'avons compris : si, dans les membres vivants d'un corps que la vie chrétienne a presque entièrement abandonné, les convictions catholiques n'ont pas assez d'énergie pour réagir contre l'influence mortelle des membres putréfiés, ils ne tarderont pas à perdre eux aussi le souffle vivifiant qui les anime encore.

On le voit clairement : il n'y a rien d'exagéré à dire que pour chacun de nous, comme pour la société dont nous faisons partie, cette question de la haine de l'erreur est une question de vie ou de mort.

Nous pouvons mesurer les garanties de durée que cette vie chrétienne possède en nous à l'énergie avec laquelle nous repousserons l'erreur, la violence de la haine dont nous serons animés contre elle. Cette haine ne doit pas plus avoir de bornes que notre amour pour Dieu, puisque la vérité, c'est Dieu ; et que la haine de

l'erreur a nécessairement la même énergie que l'amour de la vérité. Donc, point de pacte avec elle; point de ménagements; point d'illusions. Ne nous laissons pas plus tromper par ses déguisements que séduire par son beau langage. Repoussons-la avec plus d'horreur encore, lorsqu'elle se présente revêtue du style le plus élégant, que lorsqu'elle apparaît couverte des haillons d'une abjecte littérature. Entrons dans la pensée de l'Église, qui défend de lire les livres même bons des hérésiarques, de peur qu'en s'affectionnant à l'auteur les chrétiens ne se sentent portés à embrasser ses fausses doctrines. Si peu qu'il y ait dans notre cœur de loyauté envers Jésus-Christ, notre divin Roi, loin de trouver injustes ou trop rigoureuses ces condamnations *in odium auctoris* [1], nous en ferons la règle de nos sentiments et de notre conduite.

Ne l'oublions pas, en effet : la vérité qui réclame l'hommage de notre foi n'est pas une froide abstraction; c'est la parole vivante de Jésus-Christ. La nier, c'est infliger à ce divin Sauveur un criminel démenti; la révoquer en doute, c'est mettre en suspicion sa véracité. Nous ressentirions vivement un pareil outrage, s'il nous était adressé : y serons-nous moins sensibles, quand il s'adresse à notre Roi et à notre Dieu? Et quand nous nous trouvons en présence d'un de ces antechrists, dont nous parlait naguère saint Jean, qui mettent tout leur esprit à rendre plus persuasif et partant plus nuisible ce démenti donné à la parole du divin Maître, est-ce que l'indignation soulevée dans notre cœur par le cynisme des uns et par l'hypocrisie

[1] Condamnations portées contre toutes les productions d'un écrivain, quelles qu'elles soient, « en haine de leur auteur. »



des autres ne l'emportera pas sur le plaisir que causerait peut-être à notre esprit les charmes du style le plus enchanteur? Fuyons la fascination de ces sirènes, si nous ne voulons pas être arrêtés dans notre course vers l'éternelle patrie! Rappelons-nous l'avertissement que l'Apôtre emprunte à un sage paien : « Les discours mauvais corrompent les plus belles vertus. » (Cor., xv, 33.) Ne craignons pas qu'on nous accuse d'être exagérés dans notre piété et trop absolus dans nos principes : de pareils blâmes sont aujourd'hui les plus beaux de tous les éloges. En présence des trahisons criminelles et des lâches défections dont un maître comme Jésus-Christ est la victime, l'exagération dans la loyauté devient un devoir pour ses fidèles serviteurs; et les principes absolus sont l'unique salut d'une société qui s'écroule, parce qu'elle n'est bâtie que sur le sable mouvant des opinions.

TROISIÈME PARTIE

LES
PRINCIPAUX AUXILIAIRES DU RÈGNE SOCIAL DU CŒUR DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER

Notre-Dame Auxiliatrice.

A ceux qui recourent à son Cœur très aimant, comme à la source de toutes les grâces ; à ceux qui, lui rappelant ses miséricordieux enseignements, le conjurent de hâter l'heureuse régénération prédite, depuis tant de siècles, à sainte Gertrude ; à ceux qui le pressent d'établir enfin sur le monde ce règne d'amour annoncé par la B. Marguerite-Marie, Jésus répond en montrant sa Mère comme la coadjutrice indispensable de cette grande œuvre, et en nous exhortant à mériter, par la ferveur et la constance de nos prières, sa toute-puissante médiation.

Tel est, en effet, le rôle de Marie, soit à l'égard de l'Église entière, soit à l'égard de chaque chrétien. Elle est la médiatrice secondaire entre nous et son divin Fils, comme son divin Fils est le souverain et unique médiateur entre Dieu et les hommes. Comme nous ne pouvons aller à Dieu que par Jésus, ainsi nous ne pouvons aller à Jésus que par Marie. C'est dans le sein de Marie que le Fils de Dieu a contracté avec notre nature l'ineffable union qui a fait de lui notre frère ; c'est avec son assistance qu'il a accompli, sur le Calvaire, l'immolation par laquelle il a été notre Rédempteur ; c'est en vue des prières de Marie, auxquelles

s'unissaient avec persévérance les Apôtres et les saintes femmes, que ce divin Sauveur a envoyé du ciel à son Église l'Esprit de sanctification ; et c'est encore à son intercession que nous sommes redevables des grâces qui pleuvent sur nous, chaque jour, avec tant d'abondance. Si le Cœur de Jésus est l'unique source de ces grâces, le Cœur de Marie en est l'unique canal. Elle est, pour le nouvel Adam, cet « aide semblable à lui, » qui coopère à l'œuvre du salut, comme la première Ève a coopéré à l'œuvre de perdition. En se donnant lui-même à elle, Jésus-Christ lui a donné tout ce qui lui appartient. Elle est la Reine de l'empire entier dont il est le Roi ; tout ce qu'il possède comme Fils de Dieu, elle le possède comme Mère de Jésus ; et, au moment où il se dispose à faire un suprême effort d'amour pour reconquérir cet empire terrestre, que la haine de Satan se flatte de lui arracher, il appelle Marie à déployer de son côté toute sa puissance, pour partager avec lui l'honneur de cette conquête.

C'est par là que Marie achèvera de mériter ce titre d'Auxiliatrice, que lui a valu le miraculeux secours prêté par elle à l'Église, dans toutes ses grandes nécessités [1].

I

Trois fois, depuis six siècles, l'enfer a mis en œuvre toutes les séductions de sa perfidie et toutes les énergies de sa haine, pour arracher à Jésus-Christ son empire terrestre, et trois fois les serviteurs de Jésus-

[1] *Messager du Cœur de* Jésus, t. XXXVII, p. 513.

CHRIST ont été redevables à l'assistance de MARIE de leur délivrance et de leur triomphe.

Au douzième siècle, c'est du sein même de l'Église qu'est sorti le fléau destiné à la ravager et à la détruire. Le manichéisme, qui n'avait cessé de ronger, comme un chancre hideux, tantôt une partie, tantôt l'autre de la société chrétienne, fait simultanément son apparition en Allemagne, en Italie et dans le midi de la France; il s'attaque au clergé aussi bien qu'aux fidèles; en proscrivant l'Eucharistie comme une idolatrie sacrilège, et le mariage comme l'œuvre de Satan, il corrompt tout à la fois les sources de la vie surnaturelle et de la vie sociale. C'est en vain que, pour se défendre contre cet ennemi qui les menace l'une et l'autre, dans leur existence même, la société civile et la société spirituelle unissent leurs armes et leurs efforts. Cette ligue, à laquelle jusqu'à ce jour rien n'avait pu résister, semble avoir perdu sa force. Les exhortations des papes ne sont pas écoutées; les prélats se découragent, et les princes se tournent du côté de l'ennemi, qu'ils devraient combattre. Tout semble perdu, quand apparaît sur le champ de bataille un guerrier revêtu d'une armure nouvelle, dont la vertu merveilleuse ramène la victoire dans les rangs de l'armée catholique. C'est le chevalier de MARIE; c'est Dominique, qui, armé du Rosaire, ne tarde pas à triompher de la secte contre laquelle les foudres spirituelles et les armes matérielles avaient été également impuissantes.

Délivrée de ces ennemis visibles et mortels, l'Église n'en demeurait pas moins en proie à la haine de l'ennemi invisible, dont les défaites ne font qu'irriter la rage sans diminuer ses forces. Au bout de deux siècles, il revient à la charge, et, pour rendre plus inévitable

le renversement de la cité sainte, il l'attaque à la fois par le dedans et par le dehors.

Au dedans, c'est une hérésie plus séduisante et plus meurtrière que le manichéisme ; plus séduisante, parce qu'elle se présente comme une réforme désirée de tous et destinée à faire cesser les désordres trop réels ; plus meurtrière, parce que le remède qu'elle apporte à la corruption des mœurs est la corruption plus irrémédiable de la foi.

Et, en même temps que le cri de révolte poussé en Allemagne par Luther, et répété en France par Calvin, en Angleterre par Henri VIII, enlève à l'Église le tiers de son patrimoine et menace de lui ôter bientôt tout le reste, voilà que l'empire anti-chrétien du croissant, parvenu alors à l'apogée de sa puissance, se précipite sur la chrétienté. Arrivé en vue des côtes d'Italie, à la tête d'une armée formidable, le farouche successeur de Mahomet jure que bientôt il fera manger ses chevaux sur l'autel de la basilique des saints Apôtres. Et qui peut l'empêcher d'exécuter ses menaces? En perdant son unité, la chrétienté mutilée par le protestantisme a perdu sa force. Les princes catholiques eux-mêmes, insensibles à leur commun danger, et uniquement occupés de leurs funestes divisions, ferment l'oreille aux supplications du Vicaire de Jésus-Christ. Pour arrêter les innombrables et puissantes galères de la flotte musulmane, Pie V n'a pu réunir qu'un petit nombre de vaisseaux, montés par une poignée de braves. Mais Pie V est fils de saint Dominique, et il n'a pas oublié le triomphe dont l'armée de Dieu a été, jadis, redevable au Saint-Rosaire. Il adresse donc un pressant appel à la milice qui manie ce glaive spirituel, et il l'exhorte à prêter son concours au petit bataillon qui lutte avec

les armes matérielles. Cette fois son appel est entendu : les soldats de Marie se lèvent dans toutes les contrées du monde catholique ; ils forment une immense armée priante, dont les vaillantes légions suppléent au petit nombre des combattants ; et le secours de Marie, obtenu par leurs supplications, donne au choc des vaisseaux chrétiens une force irrésistible. Par cette victoire miraculeuse qu'elle révèle miraculeusement à son Pontife, la Vierge Auxiliatrice a porté à l'empire anti-chrétien un coup qui anéantira son prestige, et d'où datera sa décadence.

En même temps Marie suscitait, pour écarter le péril plus redoutable de l'intérieur, un autre guerrier aussi résolu que Dominique à combattre sous ses livrées et à lui faire hommage de ses triomphes. Visitant Ignace de Loyola sur son lit de douleur, elle lui inspirait la divine ambition de reproduire la parfaite ressemblance de l'Homme-Dieu ; et, après avoir reçu ses serments dans le sanctuaire de Montserrat, elle lui révélait, dans la grotte de Manrèse, le plan de la campagne qui devait arrêter les conquêtes de l'hérésie. C'est un grand pape, Benoît XIV, qui va nous dire la part qui revient à la protection maternelle de Marie dans les travaux et les succès de la Compagnie de Jésus. Voici ses paroles :

« En mettant au service de l'Église de nouvelles légions, enrôlées sous l'étendard du saint Nom de Jésus, Ignace de Loyola, persuadé que, dans l'œuvre de leur propre salut et de l'apostolat, lui et ses soldats auraient de rudes combats à livrer, jugea très sagement qu'il ne pouvait trouver de secours plus assuré que dans la protection de la bienheureuse Vierge. Aussi, s'éloignant de la demeure de ses pères, roulant déjà dans son esprit de vastes projets, et résolu de faire l'apprentissage

de la guerre des saints, il alla d'abord se jeter aux pieds de cette Vierge, et entra sous ses auspices dans le chemin de la perfection.

« Plus tard, continue Benoît XIV, après avoir choisi ses premiers compagnons d'armes, et déjà sur le point de les mener au combat, il ne voulut pas d'autre sanctuaire qu'une chapelle consacrée à la Vierge, sur le mont des Martyrs, à Paris, pour se lier avec eux par de sacrés et solennels engagements ; et c'est là-dessus, comme sur une pierre inébranlable, qu'il posa les premiers fondements de son Institut. Et, comme il avait lui-même coutume de ne prendre aucune décision, de ne mettre la main à aucune entreprise de quelque importance, sans avoir invoqué le nom de MARIE, il voulut qu'à son exemple, dans tous les travaux et les ministères de leur profession, ses enfants missent, avant tout, leur espérance dans son intercession auprès de DIEU ; et qu'en allant affronter tant de périls pour la foi, ils regardassent avec confiance, comme leur refuge et leur rempart, en face des ennemis, cette tour inexpugnable à laquelle sont suspendus mille boucliers.

« Aussi, portant à travers l'immensité des terres et des mers, devant les rois et les nations, le nom adorable de JÉSUS, ils n'ont pas cessé de publier, en même temps et partout, le nom très doux de MARIE ; et, en propageant la lumière de la foi et la sainteté des mœurs, ils ont donné, dans toutes les contrées des deux mondes, au culte et à l'honneur de MARIE un merveilleux développement. »

Ainsi toujours, dans ses nécessités et ses entreprises de tout genre, dans ses luttes contre des fils révoltés et dans ses conquêtes sur les infidèles, l'Église a constamment mis sa confiance, après la bonté et la puis-

sance infinie de Jésus, dans l'amour et la protection de Marie ; et toujours Marie a répondu à cette confiance par des miracles de protection. Toujours, les défenseurs de la cause de Jésus-Christ ont pu rendre à Marie, avec une même vérité, ce témoignage que l'Église lui rend au nom de tous dans l'office de Notre-Dame Auxiliatrice : « Tandis que nous combattions, nous mettions en Marie notre espérance, et elle est venue à notre secours : *Ecce* Maria *erat spes nostra, et venit in adjutorium nobis.* » Après Lépante, c'est Corfou, c'est Belgrade, c'est Vienne qui ont été les théâtres de cette constante correspondance entre les espérances de l'Église et les prodiges de la puissance de Marie.

II

En présence de faits aussi éclatants, nous n'avons pas, en vérité, grand mérite à compter avec assurance sur le secours plus efficace que les périls constants de l'Église rendent indispensable. Est-il besoin d'une foi bien robuste pour prédire avec certitude, quand le soleil se couche, le soir, qu'il se lèvera le lendemain matin ? De ce que Dieu a fait jusqu'à ce jour dans l'ordre physique, nous déduisons sans hésiter ce qu'il peut et veut faire à l'avenir : pourquoi ne raisonnerions-nous pas de la même manière, relativement à l'ordre moral ? Dieu est-il moins puissant ou plus capable de se dédire, quand il s'agit de l'honneur de sa Mère et de l'intérêt de son Église, que lorsqu'il est question des lois et des intérêts du monde matériel ? Puisque, jusqu'à ce jour, il a constamment proportionné la gran-

deur des miracles à la gravité des dangers, ne doutons pas que, pour délivrer l'Église du péril le plus grave qu'elle ait jamais subi, il ne prépare le plus éclatant des prodiges de sa droite ; mais, en même temps, n'oublions pas que, dans notre siècle comme dans les siècles passés, les grands prodiges de la puissance de Dieu doivent être le prix des témoignages héroïques de notre confiance dans l'intercession de Marie.

Oui, ils sont immenses les périls de l'Église. Assaillie à la fois, comme au seizième siècle, par les ennemis du dedans et du dehors, elle les voit se liguer ensemble avec un accord inouï jusqu'à ce jour, et créer, pour la détruire, ce qui ne s'était jamais vu et ce qui semblait contraire à la nature des choses : l'unité dans le royaume de la division, la discipline dans la révolte, une sorte d'abnégation diabolique dans la cité de l'égoïsme. Du sein même de la chrétienté est née une hérésie plus radicale que toutes les autres, puisqu'elle nie absolument tous les dogmes. Un nombre immense de baptisés professent, aujourd'hui, un paganisme incomparablement plus contraire à la vérité que celui des adorateurs de Jupiter : et ils ne s'en tiennent pas à la négation de la vérité, ils la haïssent, ils la détestent ; ils lui ont déclaré une guerre à mort, qu'ils poursuivent avec un acharnement toujours croissant. Leur but avoué est d'anéantir le règne de Dieu dans la société d'abord, puis dans la famille, enfin, dans les âmes ; et, pour atteindre sûrement ce but, ils ont formé dans le monde entier une immense société, calquée sur l'organisation de l'Église et des Ordres religieux. Mauvais catholiques, protestants, déistes, spirites, musulmans, athées sont enrôlés ensemble dans cette armée de la négation ; et, quelque contradictoires que soient leurs

erreurs, ils s'accordent parfaitement à combattre la vérité.

Et voilà qu'à l'heure présente, cette ligue antichrétienne a presque partout réussi à s'emparer du souverain pouvoir. Il n'est pas un seul gouvernement qui ose la combattre, et la plupart se sont mis à ses ordres. Pour exécuter son plan infernal, elle dispose de deux grandes forces auxquelles rien ne résiste : de la force des lois et de celle des canons. Notre civilisation matérielle a mis entre ses mains des moyens de persécution incomparablement plus efficaces que ceux dont disposaient les tyrannies antiques. Le droit moderne, en délivrant l'État de tout contrôle surhumain, livre à sa merci tous les droits, toutes les libertés, toutes les consciences. Et, pour se garantir contre cet épouvantable despotisme, pour se préserver de la tyrannie brutale et de la tyrannie légale, l'Église n'a sur la terre aucun appui, et elle ne peut en espérer aucun. Elle voit ses ennemis préparer les chaînes dont ils s'apprêtent à la garrotter, élever en l'air la croix sur laquelle ils se disposent à la clouer ; elle les entend comploter à haute voix sa mort, discuter le genre de martyre qui pourra les délivrer plus sûrement de sa royauté importune ; et c'est en vain qu'elle regarde de tous les côtés : aucun défenseur ne se lève pour la tirer des mains de ses persécuteurs ; à leur violence et à leurs menaces, ses enfants ne peuvent opposer que de stériles protestations.

Non, vraiment, la cause de Dieu ne s'est jamais vue en proie à un abandon aussi complet et à une agression aussi formidable. Et si l'heure des grands dangers de l'Église doit être, pour la Vierge Auxiliatrice, l'heure des grandes manifestations de son pou-

voir, nous pouvons, aujourd'hui, attendre d'elle des prodiges plus éclatants que ceux par lesquels elle a récompensé la confiance de nos ancêtres.

Oui, nous le pouvons, mais c'est à la condition que notre confiance sera égale à la leur, et que, comme la leur, elle croîtra avec nos dangers. Privés des armes matérielles, nous avons encore le glaive de la prière, et il nous suffit pour vaincre, si nous savons le manier. Le Vicaire de JÉSUS-CHRIST n'a plus même, pour le défendre, la petite armée des braves de Lépante. DIEU a permis que l'héroïque bataillon, qui s'était donné cette mission glorieuse, fût écrasé sous les murs de la sainte maison de Lorette; et, au lieu d'une nouvelle victoire de Lépante, il leur a donné le triomphe du martyre.

C'est qu'il veut triompher par lui-même, tout en nous réservant dans ce triomphe la part la plus glorieuse qu'il puisse faire à ses serviteurs: le double mérite de lutter jusqu'au bout, sans aucune chance humaine de succès, et d'attendre le succès avec une confiance plus ferme que s'il nous était garanti par toutes les chances humaines. Ne nous privons pas de ce double mérite, qui est par lui-même le plus désirable de tous les succès. Poursuivie dans ces conditions, notre croisade ouvre le plus beau champ à la vaillance et à l'héroïsme; car, lorsque tout semble présager la défaite, il ne faut pas moins de courage pour espérer que pour combattre, et pour surmonter le dégoût que pour vaincre la peur.

Cet héroïsme si glorieux et si méritoire, DIEU le demande et MARIE l'attend de nous en ce moment. Nos besoins et les promesses divines, les motifs de prier et les motifs d'espérer conservent encore toute leur force; continuons donc à espérer, continuons à

prier, continuons à propager la médaille à laquelle Marie a attaché une efficacité attestée par tant de miracles, continuons à réciter la prière qu'elle a elle-même révélée. Répétons-lui souvent ces paroles qu'elle nous met elle-même sur les lèvres : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous ! »

Comment pourrait-elle refuser de nous entendre ?

CHAPITRE II

Le Pape.

[1] Soldats de la grande armée du Christ, nous avons un chef chargé de nous transmettre les ordres de notre Roi et souverain Seigneur, auquel, par conséquent, nous devons amour, obéissance et dévouement : c'est le Pape. Le Pape, voilà l'image vivante, la sensible représentation et l'instrument infatigable de l'infinie charité du Cœur de Jésus ; il est, après la divine Marie, le grand coadjuteur destiné à établir chez tous les peuples de l'univers la royauté de Jésus-Christ.

Aussi le rôle que le Cœur de Jésus remplit invisiblement par lui-même, à l'égard des âmes, il le remplit visiblement à l'égard de l'Église par l'intermédiaire du Souverain Pontife.

Quel est en effet, dans l'Église de Dieu, le rôle du divin Cœur de Jésus ? Il est l'invisible foyer d'où rayonne, dans toutes les parties de ce grand corps, la vie surnaturelle, la foi qui éclaire les intelligences, la charité qui embrase les cœurs, la grâce qui sanctifie les âmes.

Eh bien ! ce même rôle que le Cœur de Jésus remplit invisiblement par lui-même, dans l'Église, il le rem-

[1] *Messager*, t. XXXVI, p. 123.

plit visiblement par le Souverain Pontife. La papauté est le foyer toujours actif, d'où rayonnent constamment sur le monde la lumière de la vérité, la chaleur de la charité, la force et la vie de la grâce, d'où résultent la connaissance et l'amour de JÉSUS et partant son règne dans les sociétés. Développons cette pensée.

I

La doctrine du salut est annoncée aujourd'hui à tous les peuples de l'univers. Nous avons, aujourd'hui, plus de motifs que n'en avait saint Paul pour appliquer, au rayonnement de la lumière spirituelle, ce que dit le Psalmiste des enseignements du firmament matériel : « Leur voix s'est fait entendre à toute la terre, et leur témoignage a retenti jusqu'aux extrémités de l'univers. »

Une seule contrée semblait être demeurée, jusqu'à ce jour, à peu près inaccessible aux porteurs de la bonne nouvelle. C'était le centre du continent africain. Et voilà que des expéditions apostoliques se sont organisées de toutes parts pour faire pénétrer, au sein des ténèbres qui couvraient cette contrée malheureuse, les rayons de la céleste clarté. Mais ces rayons salutaires, quel en est le foyer? Qui a envoyé aux malheureux descendants de Cham, aux derniers héritiers de l'antique malédiction, la parole de la réconciliation et de l'espérance? D'où partent ces messagers de salut qui s'en vont faire retentir, sur toutes les plages, l'annonce des divines miséri-

cordes? Ils partent de Rome, du Vatican, de ce palais qui sert de prison au Vicaire de Jésus-Christ.

Cette même Rome, dont la révolution a fait sa capitale, est encore, en dépit de l'enfer, la capitale de l'empire de la vérité. Dépouillé par ses enfants de ses possessions temporelles, le Pontife romain continue à répandre sur les nations les plus éloignées les richesses spirituelles. Il n'en est pas une seule qui échappe à sa sollicitude. Sur tous les points du globe, il y a des voix qui font écho à sa voix, pour faire connaître à tous les hommes la vérité qui seule peut les sauver.

Oui, à tous les hommes : car, comme il n'est pas dans le monde un seul peuple auquel n'arrive la parole du Vicaire de Jésus-Christ, il n'est pas au sein de ces peuples une condition si humble, un âge si tendre, une intelligence si faible à laquelle cet enseignement ne soit accessible. Débiteur envers tous du dépôt divin dont la dispensation lui a été confiée, le successeur des Apôtres acquitte sans cesse sa dette envers tous, savants et ignorants, civilisés et barbares. Il ne tient pas à lui qu'il ne reste plus, dans la famille d'Adam, un seul infortuné qui n'ait recouvré la partie la plus précieuse de l'héritage dont nous avait dépouillés la faute de notre premier père.

La papauté, en effet, ne cesse pas plus de faire rayonner la vérité divine sur toutes les intelligences que le soleil d'inonder l'espace de ses clartés. Et comme, en dehors des contrées que le soleil éclaire de ses rayons, il n'y a que ténèbres; ainsi, en dehors de la sphère qu'illuminent les enseignements du Vicaire de Jésus-Christ, il n'y a qu'erreur, incertitude, contradiction. Les maîtres qui n'ont pas reçu de lui leur mission, au lieu de la vérité divine, une, certaine et

immuable comme Dieu, n'enseignent que des opinions humaines diverses, incertaines et changeantes comme les hommes. Il s'élève constamment de la terre deux grandes voix : l'une est la voix de l'unité catholique; voix harmonieuse, qui part à la fois de millions de bouches, sans souffrir pour cela aucune dissonnance; qui chante sur toutes les plages le même cantique; confesse le même symbole; qui dit aujourd'hui ce qu'elle disait il y a dix-huit siècles, et, sur des rythmes différents, module toujours les mêmes accords. Cette voix de la Jérusalem terrestre est l'écho fidèle de la céleste cité; et comme, dans le ciel, les lèvres du Verbe incarné donnent le ton aux anges et aux bienheureux, qui forment avec lui un même chœur, ainsi, sur la terre, le Pontife romain est le coryphée qu'accompagnent tous ceux qui veulent prendre part au divin concert et qui ne veulent pas troubler, par les dissonnances de l'erreur, la divine harmonie de la vérité.

En effet, hors du chœur que guide la voix du Vicaire de Jésus-Christ, il n'y a que désaccord et trouble. C'est Babel, la cité de la contradiction et du désordre, « où nul ne peut entendre son voisin, » parçe que chacun se fait à lui-même sa langue, sa foi, sa doctrine. C'est l'image et l'écho de l'infernale cité « où n'habite aucun ordre, et où l'éternelle confusion fait sa demeure. »

II

Donner aux hommes la vérité et leur conserver la possession de ce trésor serait déjà faire au monde un assez beau présent : ce serait prêter à l'action invisible

du Cœur de Jésus un concours assez méritoire. Mais là ne se borne pas l'influence bienfaisante du Vicaire de Jésus-Christ. Avec la lumière de la vérité qu'il fait briller aux intelligences, il répand dans les cœurs la chaleur de l'amour, et dans les âmes la vie de la grâce.

Entre toutes les leçons que le successeur de saint Pierre ne cesse de répéter aux hommes, par la bouche de ses envoyés, il en est une sur laquelle il insiste davantage, parce qu'elle renferme toutes les autres, et parce qu'ils ont plus de peine à l'apprendre; et, non content de la rappeler à leur mémoire et de la graver dans leurs esprits, il l'imprime dans leurs volontés et leur en montre la pratique : il leur apprend à aimer, à aimer Dieu et à s'aimer les uns les autres.

Saint Pierre n'oublie pas la réponse que le divin Maître fit, un jour, au docteur de la loi qui demandait de lui indiquer le grand commandement : « Vous aimerez, » lui répondit le Seigneur. Et pour s'assurer que son apôtre avait bien compris cette leçon, avant de l'investir du suprême pouvoir de paître son troupeau, il lui fait subir un examen sur cette unique doctrine. Trois fois il l'interroge, et trois fois il lui pose la même question : « M'aimez-vous? » et trois fois il lui montre comment se montre l'amour envers Dieu, par le dévouement envers les hommes. Saint Pierre n'a pas oublié cette leçon; et, durant tout le cours des siècles, il ne cesse de répéter aux hommes, par ses successeurs, ce que le Cœur de Jésus lui a si bien fait comprendre.

Par son exemple, plus encore que par son langage, la papauté ne cesse d'inculquer à l'humanité égoïste le grand enseignement de l'amour. Le nom même du Pape exprime cette douce fonction : car ce nom signifie Père.

Le Pape, en effet, est vraiment Père; et il est, sans exception, le Père de tous les hommes. Il est le Père des catholiques, qui le reconnaissent comme tel. Ils le savent, la vie surnaturelle qu'ils reçoivent du sacerdoce par le baptême, par l'eucharistie, par les sacrements, le sacerdoce ne la leur communique qu'en vertu du pouvoir qu'il reçoit de la papauté par l'intermédiaire de l'épiscopat. Cette vie divine, comparée souvent à l'eau vive dans les saintes Écritures, s'offre à nous sous l'image de ces trois fontaines que nous voyons, parfois, dans nos places publiques, et où l'eau, jaillissant dans un réservoir supérieur, descend, par une série de vasques superposées, jusque dans le bassin inférieur, où elle acquiert toute son étendue. Ainsi la vie divine, dont la source est dans le Cœur de Jésus, se répand dans le cœur du Pontife romain, qui la communique aux évêques, et par eux aux prêtres, et par les prêtres à l'universalité des fidèles. Par cet enchaînement harmonieux, nos âmes sont en communion constante avec le Pape, et par le Pape avec le Cœur de Jésus. Si l'un des anneaux de la chaîne se brisait, la vie divine cesserait de couler sur nous; mais, tant que nous demeurerons unis à notre évêque, si fidèlement uni lui-même avec le Souverain Pontife, la vie du Cœur de Jésus ne peut manquer de couler sur nous avec abondance.

En effet, comme le Cœur de Jésus n'a reçu lui-même cette vie que pour la communiquer, le Pape n'en reçoit la plénitude que pour nous y faire participer. « Nous avons vu sa gloire, dit saint Jean du Verbe incarné, la gloire qui lui convient comme Fils unique du Père, la plénitude de la grâce et de la vérité. Et il ajoute incontinent : « Et nous avons tous reçu de sa plénitude. »

Tout pèlerin venant de Rome peut rendre le même témoignage, relativement au Vicaire du divin Sauveur. Si on lui demande : Qu'avez-vous vu dans la ville éternelle? Il devra répondre : J'ai vu l'homme dans la personne duquel sont concentrées toutes les prérogatives divines; l'homme qui a le pouvoir d'enseigner infailliblement la vérité; l'homme qui peut conférer par lui-même les sacrements, et communiquer aux autres le même privilège; l'homme qui peut non seulement donner aux âmes la vie surnaturelle, mais créer encore les pères des âmes; l'homme qui tient en main les clefs du royaume céleste et qui possède, au même titre que saint Pierre, le plein pouvoir de lier et de délier; l'homme en un mot qui a dans un sens véritable la plénitude de la grâce et de la vérité, puisqu'il est le lieutenant, le plénipotentiaire de Celui à qui cette plénitude appartient comme son droit propre.

Mais immédiatement après avoir fait cette première réponse, le pèlerin de Rome devra ajouter : Cette plénitude, qui élève le Pape au-dessus de tous les autres hommes, je l'ai vu constamment occupé à nous en faire part : *Et de plenitude ejus omnes nos accipimus*. Loin de la garder pour lui et de se reposer dans la jouissance de ce trésor, il ne se donne aucun repos, et se considère comme le débiteur et le serviteur de tous ses frères. Son continuel souci est de répandre, dans tout l'univers, cette vérité et cette grâce dont DIEU l'a fait le dispensateur : *Instantia mea quotidiana sollicitudo omnium ecclesiarum*. Quelque part qu'il se montre, on le voit toujours la main levée pour bénir; et, dans ses bénédictions, il ne fait pas de distinction : sa main s'étend sur les hérétiques et les infidèles, comme sur les catholiques; il les bénit tous, parce que, si tous ne

le reconnaissent pas pour leur père, il les reconnaît tous comme ses enfants. Et ceux qu'il ne peut bénir par lui-même, il est heureux de leur envoyer ses bénédictions par le ministère des prêtres qui approchent de son auguste personne.

Chose triste à dire : ce digne représentant de la divine charité, ce vivant portrait de ce fidèle organe du Cœur de Jésus, ce père de l'humanité, cet homme dont la vie entière se passe à bénir, il y a sur la terre des hommes qui le maudissent! Tandis qu'il répand sans cesse sur le monde la lumière de la vérité et la chaleur de l'amour, l'erreur et la haine s'unissent pour le combattre; tandis qu'il travaille sans cesse pour donner la vie, on complote sa mort !

C'est par là que s'achève la parfaite ressemblance du Pontife romain avec le Cœur de Jésus. Comme l'action de l'un et de l'autre est une seule et même action, leur destinée ne pouvait manquer d'être la même. Aussi, en acceptant son lourd fardeau, ne se faisait-il pas la moindre illusion. Comme le divin Sauveur, il a le droit de dire : Mon cœur, au lieu de la reconnaissance qui m'était due, n'a attendu que des outrages ; au lieu des jouissances et des honneurs, je me suis préparé aux injustices et aux persécutions; et mon attente n'a pas été trompée : *Improperium expectavit cor meum et miseriam.*

Il dépend de nous que, du moins, la dernière partie de la prophétie ne se réalise pas ; que le Père de nos âmes n'ait pas lieu de se plaindre qu'entouré d'ingrats et de traîtres, il a cherché un consolateur et ne l'a pas trouvé.

Cette lie la plus amère de son calice, Jésus-Christ se l'est exclusivement réservée; et il est le premier à

nous conjurer d'en épargner l'amertume à son Vicaire; de ne pas imiter la torpeur des Apôtres, qui, au jardin des Olives, le laissèrent seul endurer sa sanglante agonie. Si le Pape se voit assailli par des disciples apostats, par d'orgueilleux sophistes et par des politiques lâches et égoïstes, qu'à côté des Judas, des Pharisiens, des Hérodes et des Pilates, il y ait des disciples fidèles, plus nombreux que ceux dont la croix fut entourée. L'Apostolat de la Prière lui fournira ces compagnons et ces défenseurs, qui, s'ils ne peuvent combattre avec le glaive matériel, souffriront du moins et prieront avec lui. Notre fidélité sera d'autant plus méritoire que nos efforts semblent condamnés à une plus complète stérilité. C'est l'heure de la puissance des ténèbres; mais c'est aussi l'heure où se montre le mieux l'énergie des fils de la lumière.

III

[1] Si dans le Pape la secte révolutionnaire ne voyait que l'homme, elle ne pourrait susciter contre lui que des haines individuelles; si elle n'envisageait que le roi légitime, l'hostilité serait purement politique et se bornerait à l'étroite sphère où s'agitent les partis politiques. Mais, aujourd'hui, nous voyons de toutes les contrées du monde s'élever des cris de haine contre cet homme si doux, contre ce souverain si généreux. Comme Jésus-Christ, il a passé en faisant le bien, et

[1] *Messager*, t. XXXI, p. 602.

comme Jésus-Christ il entend les foules demander sa mort et lui préférer Barrabas. Depuis qu'il a été placé sur le trône le plus élevé de l'univers, sa main ne s'est étendue que pour bénir, et il se voit poursuivi par une immense malédiction. Il n'a cessé de soutenir les droits de l'autorité, et les dépositaires de l'autorité l'accusent de fomenter la sédition. Il a constamment défendu les intérêts des classes pauvres, et on le fait passer à leurs yeux pour un ennemi. Comment expliquer ce concert d'hostilité, cette ligue de toutes les classes et de tous les peuples contre un homme dont le caractère individuel, les actes, les sentiments ne donnent pas à la haine la moindre prise?

A cette question, il n'y a qu'une réponse. On hait le Pape pour le même motif qui a fait haïr Jésus-Christ lui-même. Jésus-Christ n'est-il pas l'amour incarné? Ne s'est-il pas montré au monde comme la personnification de la divine philanthropie? C'est l'expression dont saint Paul se sert pour indiquer son Incarnation. (Tit. iii, 4.) Il a été haï pourtant, et pourquoi? A cause même de son amour. Et voilà aussi la cause, l'unique cause qui fait haïr le Pape; voilà le motif qui nous oblige de redoubler envers lui de dévouement.

Oui, la gloire, l'incomparable gloire du Vicaire de Jésus-Christ, c'est de concentrer dans sa personne la grande lutte qui constitue la vie terrestre de l'humanité, et qui remplit son histoire : la lutte de la haine contre l'amour, de l'amour mauvais contre l'amour divin. Dieu, en effet, qui vit d'amour, n'a pas d'autre désir que de communiquer cette vie aux hommes; et, dès l'origine, il s'est mis à l'œuvre; mais, dès l'origine aussi, il s'est heurté contre l'égoïsme, qui porte l'homme à vivre de sa vie propre et à n'aimer que lui-même. Il

y a donc eu sur la terre, depuis qu'elle est devenue l'habitation de l'humanité, un grand parti composé d'hommes décidés à ne rien devoir à Dieu et à repousser toutes les avances de sa bonté. Ces ennemis du divin amour sont devenus d'autant plus haineux, qu'ils ont été l'objet de prévenances plus miséricordieuses.

Ce sont eux qui ont condamné à mort le Fils de Dieu, paru sur la terre pour leur donner la vie. Pharisiens, sadducéens, hérodiens, juifs, idolâtres, incroyants, bien qu'ils fussent séparés en apparence par des abîmes, se sont unis dans une ligue étroite contre le Sauveur : c'est qu'en réalité, ils appartenaient tous à la même armée, à l'armée de la haine. Ils avaient tous une même religion, le culte de l'égoïsme. Leurs diverses croyances n'étaient que des masques divers sous lesquels se cachait le même sentiment, et les pharisiens les plus orthodoxes étaient probablement, entre tous ces ennemis de la Vérité incarnée, ceux qu'un plus criminel orgueil animait contre elle d'une haine plus infernale.

Ce qui se passait il y a dix-huit siècles, c'est ce que nous voyons encore de nos yeux. Le divin amour n'a cessé, depuis cette époque, de renouveler à l'égard des hommes ses infatigables poursuites ; et il ne l'a pas fait en vain. Il s'est formé une armée, et à son aide il a renouvelé, dans chaque siècle, ses luttes et ses conquêtes. Mais l'armée de la haine n'a cessé de lui résister, et l'acharnement de la résistance s'est accru avec la générosité du divin amour. Les formes que prend la haine ne sont pas moins variées, de nos jours, qu'aux jours du Sauveur. Elle s'allie avec toutes les croyances et avec toutes les incrédulités. L'unique point important pour elle, c'est de ne pas dépendre de Dieu. Cette

prétention, qui a toujours été la sienne, elle l'affiche de nos jours avec plus d'audace que jamais. Tandis qu'auparavant elle la dissimulait avec soin, aujourd'hui elle lui donne un nom, et ce nom est devenu son cri de guerre : C'est le libéralisme. Croyez tout ce que vous voudrez, adoptez la religion qui vous plaira davantage, soyez pharisien ou sadducéen, pourvu que vous refusiez à Jésus-Christ le droit d'enchaîner la liberté de votre esprit et de votre cœur par la manifestation de sa vérité et de son amour, vous êtes libéral, et par conséquent, vous appartenez à la grande armée qui combat contre Dieu et contre son Christ.

Plus nombreuse, plus forte, plus audacieuse, plus acharnée qu'elle ne l'avait jamais été, cette armée de la haine se croit au moment de remporter une victoire décisive; mais elle ne triomphera pas, parce que la haine ne l'emportera pas sur l'amour, et que le Pape est la grande personnification de l'amour.

Oui, vraiment, il est sur la terre la grande personnification du divin amour; oui, c'est au divin amour que s'attaquent tous les orgueils ligués contre lui; et, par conséquent, il ne pourrait être vaincu qu'autant que le divin amour succomberait sous la coalition des haines terrestres et infernales.

Sa défaite est donc impossible et son triomphe au contraire est assuré. Bien aveugles sont ceux qui se laissent donner le change par son apparente faiblesse! N'est-ce pas ainsi que le divin Amour s'est constamment présenté aux hommes; et n'est-ce pas ainsi qu'il devait leur apparaître, pour pouvoir discerner les cœurs généreux? S'il se fût montré dans sa gloire et dans sa richesse, les mercenaires eussent été les plus empressés autour de lui. Mais quand il se montre sous

les traits de Jésus crucifié, quand il a contre lui toutes les puissances du monde, et ne semble réserver à ses amis que son amer calice, c'est alors que la générosité peut se montrer avec éclat, c'est alors que la fidélité devient méritoire; c'est alors que ce divin amour remporte dans les âmes de ses serviteurs un triomphe d'autant plus glorieux que sa défaite dans le monde semble plus complète.

Telle est la gloire que conquirent jadis, au pied de la croix, les fidèles amis du Sauveur expirant; c'est celle que le Pape offre aujourd'hui aux catholiques qui s'associent à ses douleurs. Aucun des bienfaits miraculeux que le Sauveur conféra aux hommes durant sa vie mortelle n'est comparable à la grâce qu'il fit à Marie, à saint Jean, aux saintes Femmes, en les appelant à partager son agonie; aussi, nous qui pouvons aujourd'hui entrer en partage des ignominies du Vicaire de Jésus-Christ, sommes-nous plus favorisés que les chrétiens envers lesquels, à l'époque de ses splendeurs, la papauté s'est montrée plus prodigue de ses faveurs.

Mais que ferons-nous pour témoigner notre dévouement à cette auguste victime? Comment pourrons-nous prendre part à la lutte qu'il soutient si vaillamment? Comment le défendrons-nous contre la haine acharnée contre lui et hâterons-nous le triomphe du divin amour personnifié dans sa personne? En imitant Marie, saint Jean et les saintes Femmes réunis autour de la croix. Nous aussi serrons-nous autour de la croix du Pape; et si nous ne pouvons nous rapprocher de lui visiblement par un pieux pèlerinage, unissons-nous à lui du moins en esprit. Faisons hautement profession de soumission à son autorité; ne dissimulons pas notre horreur pour la trahison et l'injustice; usons de notre

influence pour faire prévaloir les droits de la justice et de la vérité ; prions surtout avec une confiance toujours croissante.

Conjurons enfin le Cœur de Jésus de soutenir, par une grâce de plus en plus puissante, celui qui est ici-bas la personnification de sa charité ; et qu'il lui donne même sur la terre le triomphe qui fera triompher, dans sa personne, la divine royauté de son amour, et qui contribuera si puissamment à établir le règne de son Cœur dans les âmes et les sociétés.

CHAPITRE III

Les Prêtres [1].

Un autre auxiliaire essentiel du règne du Cœur de Jésus est le prêtre ; le prêtre, la plus haute personnification de l'ordre divin ici-bas ; le prêtre, le don le plus précieux que Jésus ait fait au monde, le moyen le plus puissant de régénération et de vrai progrès pour l'humanité !

Voyons en quoi et comment le prêtre catholique est le grand agent de cette régénération et de ce progrès.

I

Supposons que Platon, lorsqu'il rêvait son plan de république idéale, eût imaginé d'établir non seulement dans chaque ville, mais dans chaque village, un homme dont l'unique fonction fût de faire du bien ; que le devoir le plus impérieux mît au service de toutes les misères, et qui, sans négliger les souffrances corporelles, eût surtout pour mission de guérir les infirmités morales ; un homme chargé d'éclairer l'ignorance, de fortifier la vertu chancelante, de pardonner le crime, de guérir les habitudes vicieuses, d'apaiser les inimitiés,

[1] *Messager*, t. II, p. 42 ; t. XXXIV, p. 490 ; t. XXIX, p. 490.

d'adoucir les amertumes de la pauvreté, les douleurs de la maladie, les angoisses de la mort ; un homme aux yeux duquel toutes les inégalités sociales dussent disparaître, qui dût dire aux riches leurs devoirs, et rappeler aux pauvres leur dignité ; qui fût redevable envers tous et qui ne s'appartînt pas un seul instant à lui-même ; supposons que Platon eût tracé l'esquisse d'une institution semblable : le monde eût admiré sans doute une idée aussi belle ; mais il n'est pas un seul homme de bon sens qui n'en eût regardé la réalisation comme impossible.

Elle était impossible, en effet, tant que l'homme n'était qu'homme ; mais depuis la venue de l'Homme-Dieu, ce qui auparavant n'était qu'un rêve est devenu réalité ; et une réalité tellement commune et tellement familière, que les hommes la voient sans s'étonner.

Pourquoi faut-il ajouter, hélas ! qu'à force de faire du bien, cette institution a eu le sort de toutes les choses anciennes dont on s'ennuie, et qu'en ce moment il est bien des hommes qui, pour se donner le plaisir de refaire l'humanité à leur guise, voudraient se défaire du sacerdoce catholique !

Ah ! c'est que le sacerdoce catholique est la reproduction la plus saisissante de Jésus-Christ sur la terre, et on ne veut pas de lui, parce qu'on ne veut plus de Jésus-Christ.

Et pourtant, quoi de plus salutaire à la société, quoi de plus *humain* que cette institution ? Si on la détruit, par quoi pourra-t-on la remplacer ? Si le prêtre n'était plus là pour enseigner l'amour de Dieu et l'amour de tous les hommes pour Dieu, qui donc pourrait faire pénétrer dans les cœurs cette grande leçon, fondement de toute morale ? S'il n'opposait les enseignements de

l'Évangile et les exemples d'un DIEU crucifié aux envahissements de plus en plus formidables de l'égoïsme, qui pourrait mettre une digue à ce torrent dévastateur? S'il n'enseignait aux pauvres à supporter avec joie leur indigence, en vue des joies d'une vie meilleure, qui éteindrait dans leur cœur les flammes de l'envie? Si le prêtre n'accourait plus auprès du lit du mourant, quel autre consolateur pourrait éclairer les sombres perspectives du tombeau!

Utile à la société au souverain degré, le prêtre n'est-il pas nécessaire à l'Église? C'est un des articles fondamentaux de notre croyance que le Fils de DIEU, en montant au ciel, a légué au sacerdoce sa mission et son pouvoir; qu'il en a fait le propagateur de sa doctrine, le dispensateur de sa grâce, le dépositaire de son autorité? Sans doute, la vie du corps de l'Église et de chacun de ses membres est une vie divine, et, par conséquent, elle a DIEU même pour premier principe.

L'Esprit de DIEU, présent dans toutes les âmes justifiées y entretient par lui-même cette vie; et, quand elles ont le malheur de la perdre, il fait de constants efforts pour la leur rendre. Mais, dans l'ordre ordinaire, cette action immédiate du divin Esprit sur l'intérieur des âmes ne produit son effet qu'autant qu'elle est aidée, au dehors, par le ministère sacerdotal. C'est bien la lumière de la foi qui éclaire les intelligences; mais c'est par la parole du prêtre que cette lumière est mise en vibration. C'est la grâce de la charité qui échauffe les cœurs et féconde les volontés; mais c'est par les mains du prêtre et par les canaux des Sacrements que cette grâce se répand dans les âmes. C'est par un miracle permanent de sa toute puissance que l'auteur même de la grâce demeure constamment pré-

sent dans nos tabernacles ; mais c'est par les lèvres du prêtre que ce miracle se produit et se renouvelle sans cesse. Jésus-Christ est tout pour l'Église ; mais, comme il ne se donne à elle que par le sacerdoce, on peut dire que le sacerdoce n'est pas moins nécessaire que Jésus-Christ lui-même à la vie de l'Église.

La perpétuité du sacerdoce est donc, pour l'Église, la première de toutes les nécessités. Oui, la première, car par le sacerdoce tous les autres éléments de la vie surnaturelle pourraient être rétablis, s'ils venaient à manquer, tandis que le sacerdoce manquant, tous ces éléments seraient irrémédiablement détruits. On conçoit que l'Église pût subsister, pendant un temps plus ou moins long, sans que le divin Sauveur fût sacramentellement présent sur aucun autel ; mais comment pourrait-elle subsister, s'il cessait d'être présent par son pouvoir dans le sacerdoce ? Comment la foi serait-elle fixée ? Comment les volontés incertaines et faibles seraient-elles guidées et soutenues dans la voie du bien ? Comment les pécheurs seraient-ils assurés du pardon de leur faute ? Toutes les fonctions vitales seraient suspendues dans le corps mystique du Sauveur !

Il suit de là que la prospérité de l'Église, soit dans son ensemble, soit dans chacune de ses parties, sera toujours en rapport avec le nombre et la bonne formation des ministres du sanctuaire. Le prophète a dit : « Tel peuple, tel prêtre. » (Is., xxiv, 2.) Et nous pouvons dire avec une égale vérité : Tel prêtre, tel peuple ; tel est le sacerdoce au sein d'une nation, telle sera la nation tout entière. Lumière du monde, flambeau allumé par la main de Dieu même et placé sur le chandelier pour éclairer toute la maison (Mat., v, 14), le véritable prêtre répand autour de lui des rayons vivi-

fiants, que les ténèbres pourront combattre, mais qu'elles ne sauraient complètement étouffer. Sel de la terre, il préserve de la corruption toutes les âmes qui ne repoussent pas obstinément sa salutaire influence. (Mat., v, 13.)

Dans la personne du prêtre, Jésus-Christ se multiplie et se rend présent à tous les membres de l'Église. *Il passe encore en faisant le bien, guérissant les malades et chassant les démons.* Il continue à accomplir par le ministère du prêtre la grande mission *de diviniser l'humanité.* Le prêtre, en effet, n'est occupé qu'à cette œuvre, et toutes ses fonctions ne tendent qu'à ce but. Il y a pour lui obligation étroite, sous peine de damnation, de fournir à tous les enfants des hommes qui naissent dans le territoire commis à son zèle tous les moyens de devenir des enfants de Dieu, et d'arriver à l'éternelle participation de la nature et du bonheur de Dieu.

Pour accomplir cette grande œuvre, il devra s'y prendre dès leur entrée dans la vie. Dès lors, il les incorpore à Jésus-Christ et, à mesure que leurs facultés se développent, il devra former ces facultés à l'image de Jésus-Christ. Leur intelligence, il devra la remplir de la lumière de Jésus-Christ ; il devra fortifier leur esprit par l'esprit de Jésus-Christ ; sanctifier leur chair même par la chair de Jésus-Christ. S'ils ont le malheur de perdre leur vie divine, il devra la leur rendre par la pénitence ; chaque jour, il offrira pour eux le divin Sacrifice ; chaque dimanche, il les réunira autour de l'autel pour les arracher aux soucis et aux luttes de cette vie misérable, et leur rappeler qu'ils sont tous destinés à posséder en commun, dans une vie meilleure, l'héritage du Père céleste ; et, quand arrive pour chacun d'eux le terme de l'épreuve, le prêtre est là pour con-

sommer, au milieu même des ravages de la mort, son œuvre de vie, et préparer l'âme, par une purification dernière, à entrer dans le séjour de l'éternel bonheur.

II

La dignité du prêtre est donc d'une suréminence qui impose à tous le respect et la vénération. Oui, mais c'est en raison même de sa dignité que le prêtre, plus que tous les autres fidèles, est tenu de s'attacher à la dévotion du sacré Cœur. Pourquoi cela ? parce que c'est dans ce Cœur adorable qu'il puisera les grâces nécessaires pour la pratique des vertus que réclame la mission qu'il est appelé à remplir au milieu du monde.

Il doit, en effet, donner l'exemple du détachement. A une génération qui ne sait plus estimer que l'or et les biens que l'on acquiert avec l'or, il faut de grands exemples de détachement. Moins elle est capable de le comprendre, plus il faut faire d'efforts pour la contraindre à y croire. Ce n'est pas chose facile, avouons-le, puisque c'est la contraindre à croire l'impossible. Aussi les hommes de notre âge luttent-ils, de toutes leurs forces, contre la croyance au désintéressement du clergé. Dans le ministère pastoral, ils s'habituent à voir un métier comme un autre, et, tant que l'évidence du contraire ne les éblouit point par sa clarté, ils soutiennent que le prêtre n'est conduit, comme les autres hommes, que par l'appât de l'intérêt. Mais qu'un homme apparaisse, pareil au vénérable curé d'Ars, qui naguère brillait comme un flambeau au centre de la France, oublieux de lui-même jusqu'à se refuser le

nécessaire, vivant dans la chair comme s'il n'avait pas de chair, jour et nuit à la disposition des âmes qui viennent réclamer son secours ; ce miracle de désintéressement et d'abnégation frappe d'autant plus les esprits, qu'ils ont plus de peine à y croire. Tous les préjugés tombent devant des preuves aussi éclatantes ; en même temps qu'on admire l'homme, on ne peut s'empêcher d'aimer la doctrine qu'il annonce, et qui produit en lui de pareils effets ; des contrées entières sont renouvelées par cette prédication des œuvres, plus éloquentes que tous les discours.

On a tant abusé de la parole, dans ce siècle, que la parole semble avoir perdu tout empire sur les âmes. D'ailleurs, quels sont ceux qui viennent entendre la parole évangélique, sinon ceux à qui sa lumière est moins nécessaire? Quant à ceux qui marchent dans les ténèbres, ils se gardent bien de venir chercher le flambeau qui pourrait les éclairer. Il faut que la lumière aille à eux, sous la forme la plus capable de détruire leurs préjugés. Il n'y a que les faits qui puissent leur parler, et, pour reconnaître la présence de Dieu parmi les hommes, il faut qu'ils voient des hommes qui ne soient plus hommes, et dans lesquels le dégagement de tout intérêt humain soit poussé jusqu'au miracle.

III

Le prêtre doit aussi donner l'exemple du dévouement et du zèle. Autant l'héroïsme du désintéressement est indispensable pour gagner une génération asservie à la cupidité, autant l'héroïsme de la charité est nécessaire

pour conquérir les âmes dominées par l'égoïsme. Jamais l'homme ne sentit plus le besoin d'être aimé, et jamais pourtant le véritable amour ne fut plus rare. Chassé de tous ses antiques refuges par les rivalités et les convoitises qui pénètrent partout, il ne trouve plus d'abri, même sous le toit domestique. L'intérêt divise ceux-là même que le sang avait le plus étroitement unis, et, à mesure que les distances matérielles s'effacent, les âmes semblent s'isoler davantage. De cet isolement moral combiné avec le tumulte des intérêts et l'encombrement de toutes les carrières, résulte pour les âmes un état douloureux, un sombre ennui inconnu aux âges passés et qui ne permet plus à personne de rester paisiblement dans sa position. Ce tourment intérieur s'étend à tous les âges et à toutes les classes; poussé jusqu'à l'exaspération par le revers, il est loin d'être dissipé par le succès; alors même que la santé est le plus florissante et que la fortune sourit, les âmes souffrent, et elles souffrent surtout parce que l'amour véritable manque et que rien ne peut remplacer les joies intimes, qu'il peut seul donner au cœur. L'amour véritable a disparu, en même temps que la foi en Jésus-Christ, et le cœur humain sent si bien qu'il est incapable de le produire, qu'il ne veut plus croire à sa possibilité.

C'est au prêtre, image vivante du Cœur de Jésus, qu'il appartient de rendre à cette génération égoïste le sens du véritable dévouement; et cette œuvre sera d'autant plus glorieuse qu'elle offre plus de difficultés. Il faut aujourd'hui que le prêtre *fasse tous les frais*. Jadis il pouvait attendre qu'on vînt le trouver; le troupeau était réuni dans le bercail, il lui suffisait de le garder et de le conduire paisiblement. Aujour-

d'hui le plus grand nombre de brebis, celles surtout dont l'influence sur les autres est plus décisive, courent dans tous les déserts et roulent dans tous les précipices. C'est donc aujourd'hui que le prêtre doit réaliser plus que jamais l'image du bon Pasteur: il faut qu'il se multiplie, pour courir après toutes les brebis rebelles; il faut que ses poursuites soient d'autant plus aimantes que leurs résistances sont plus haineuses. Il n'est presque pas une de ces âmes qui, sous une épaisse couche de préjugés et de vices, ne récèle quelque étincelle de bonne foi et de bonne volonté; quelle patience ne faudra-t-il pas, pour aller découvrir cette étincelle et la raviver! Combien de soupçons injustes, de gratuites méchancetés, de noires ingratitudes ne faudra-t-il pas endurer! Mais quand l'amour se trouvera plus fort que toutes ces résistances, il est impossible qu'il ne remporte pas la victoire.

Oui, c'est par l'amour que le sacerdoce catholique doit triompher dans ce siècle; et c'est pour cela qu'au prêtre plus qu'à tout autre, JÉSUS-CHRIST présente son Cœur, comme le signe de la victoire et comme l'arme toute puissante, au moyen de laquelle il doit vaincre tous ses ennemis.

Ce que nous venons de dire prouve bien que la condition indispensable et décisive du salut des âmes et du triomphe de la cause de DIEU dans le monde est la sanctification du prêtre.

Sans doute, d'autres influences peuvent concourir à ce grand résultat; mais toutes les influences réunies ne sauraient dispenser de celle-là; et si celle-là s'exerce avec l'énergie voulue, ou elle remplacera les autres, ou elle les mettra en exercice. Admettons que le monde soit mille fois pire aujourd'hui qu'il n'était le jour de

la Pentecôte; le nombre de prêtres étant plus de dix mille fois plus considérable, s'ils étaient tous animés, au sortir de leurs retraites, de l'Esprit qui remplit les Apôtres au Cénacle, nous verrions se renouveler les prodiges de ce grand jour, et la face de la terre serait bientôt renouvelée.

IV

Mais si la sanctification du prêtre est la condition nécessaire et infaillible de la régénération du monde, quelle est la condition nécessaire et infaillible de leur sanctification?

Nous pouvons répondre sans hésiter : C'est une vraie dévotion au Cœur de Jésus; c'est-à-dire le dévouement cordial à ce divin Sauveur, la connaissance intime de ses desseins et le désir efficace de les réaliser, cette conformité de sentiments et cette fusion d'intérêts qui fait du prêtre le véritable ami de son Dieu.

Voilà pourquoi nous avons dit que la dévotion au Cœur de Jésus est *éminemment la dévotion du prêtre.*

Ambassadeur et lieutenant du Verbe incarné auprès des hommes, appelé à exercer son pouvoir, à continuer sa mission, à faire ses œuvres, le prêtre est bien plus obligé que les chrétiens ordinaires à se pénétrer des sentiments du Cœur de Jésus, à s'inspirer de son esprit, à vivre de sa vie. Aussi, sans priver aucun chrétien des précieux avantages attachés à l'exercice de cette dévotion, le Sauveur a-t-il fait des promesses spéciales aux prêtres qui la prendraient pour règle de leur vie et pour objet de leur apostolat : il a promis qu'ils y trouveraient le secret « de toucher les cœurs

les plus endurcis » et d'assurer à leur ministère une merveilleuse efficacité.

Cette puissance, du reste, ne dérive pas des seules promesses de Jésus-Christ. Elle est, en quelque sorte, inhérente au culte de son divin Cœur. Le prêtre qui pratique cette dévotion, non pas seulement dans ses formes extérieures, mais encore et surtout dans son esprit, y puisera immanquablement tout ce qui est nécessaire pour assurer le succès de ses travaux, pour rendre sa parole persuasive et son action puissante, pour le faire aimer des chrétiens et respecter de tous.

Croyants et incroyants se font de la vertu sacerdotale un idéal, dont la réalisation a pour tous d'irrésistibles charmes. Et quel est cet idéal? Celui-là même que le Cœur de Jésus réalise dans le prêtre animé dans son esprit. S'oublier soi-même, pour se préoccuper uniquement des intérêts de Dieu et des âmes, se montrer constamment supérieur aux petitesses de la vanité, aux susceptibilités de l'amour-propre, aux rivalités de la jalousie, aux langueurs de la mollesse, à l'amertume du plus juste ressentiment; ne craindre aucune violence et ne mépriser aucune misère; mettre sa joie dans le partage de toutes les douleurs, et estimer comme un gain les sacrifices accomplis pour le soulagement de l'indigence; haïr le péché et aimer le pécheur; faire tout le bien que l'on peut et se réjouir du bien fait par les autres; être aussi sévère pour soi-même qu'indulgent pour le prochain, tel est le prêtre selon le Cœur de Jésus.

Il ne suffit pas, sans doute, d'adopter la dévotion à ce divin Cœur, pour arriver aussitôt à cette perfection de la vertu sacerdotale. Mais il est impossible de ne pas s'en rapprocher de plus en plus, si on tient les

yeux constamment fixés sur le modèle parfait que nous en offre le Cœur du Souverain Prêtre. En lui, cette vertu brille d'un éclat qui dissipe toutes les illusions; elle y est revêtue d'un charme qui domine toutes les faiblesses. L'amour du Cœur de Jésus convient également aux âmes les plus passionnées et aux âmes les moins sensibles. Chez les premières, il subjugue toutes les autres passions; chez les secondes, il les remplace.

Que cette divine passion s'empare du cœur d'un jeune prêtre, dès le début de son apostolat; et, si médiocres que soient ses talents, vous pouvez lui prédire les plus heureux succès. S'il ne recueille pas de vains applaudissements, il moissonnera des âmes immortelles. S'il n'a pas l'éloquence du style qui flatte les oreilles, il aura l'éloquence du cœur qui convertit. Sa bouche parlera de l'abondance de son cœur. Comme un feu qui échauffe tout ce qu'il touche, l'amour du Cœur de Jésus se communiquera de son âme à toutes celles qui seront en contact avec lui. L'esprit de Jésus-Christ, dont il est tout plein, attirera à lui, par une sorte de divine affinité, et les pécheurs qui veulent se convertir et les justes qui désirent avancer dans la sainteté. On sentira en lui l'homme de Dieu; et tous ceux qui désirent se rapprocher de Dieu accourront vers lui. Plus il fera taire en lui les sentiments humains, plus il sera facile de reconnaître en lui l'interprète des sentiments du Cœur de Jésus. Plus l'homme disparaîtra, plus le ministre du Très-Haut se fera respecter. Son influence s'accroîtra d'autant plus, qu'il s'en montrera moins jaloux; et ceux mêmes qui lui résistent seront contraints de lui rendre hommage.

Puisse-t-il donc se répandre de plus en plus, au sein du clergé, cet esprit éminemment sacerdotal, que

nous pouvons appeler l'esprit du Cœur de Jésus! Puisse-t-il nous élever tous au-dessus de nous-mêmes, nous unir tous dans une même pensée et un même désir, faire prévaloir sur nos intérêts particuliers les immenses et éternels intérêts qui nous sont communs, détruire et prévenir toutes les divisions et toutes les oppositions, et faire de nos forces, étroitement liées ensemble, un faisceau compact pour résister aux attaques de l'impiété! Un assaut furieux ne tardera pas probablement à nous être livré; pour nous préparer à le repousser victorieusement, nous ne saurons mieux faire que nous animer de la force du Cœur de Jésus et de nous serrer autour de sa bannière. Élevé dans les airs par nos mains, ce glorieux étendard ranimera le courage de l'armée sainte dont nous sommes les chefs, et répandra la terreur dans les rangs de nos ennemis : *In hoc signo vinces.*

V

Il est donc incontestable qu'à tous les points de vue, la propagation de la vraie dévotion au Cœur de Jésus dans le sein du clergé est, pour le clergé lui-même et pour l'Église tout entière, d'une importance capitale.

Mais si le prêtre a besoin de l'appui de ce divin Cœur, nous pouvons dire que lui, de son côté, a besoin du ministère sacerdotal, pour se faire connaître et aimer des hommes. Autant la dévotion au Cœur de Jésus est utile à la sanctification du clergé, autant le zèle du clergé est utile à cette dévotion, pour lui faire porter les fruits que les promesses du Sauveur, les prédictions des saints et l'instinct universel des âmes pieuses nous

donnent le droit d'en attendre. En établissant le sacerdoce chrétien et en l'établissant pour l'éternité, Dieu s'est mis, en quelque sorte, dans l'impossibilité de se passer de son concours. S'il peut employer d'autres instruments pour produire des effets particuliers, le sacerdoce restera, jusqu'à la fin, le canal ordinaire par lequel ses grâces se répandront sur le monde. Nous ne pouvons donc attendre aucune grande effusion des richesses du Cœur de Jésus sur la société, si ce divin Cœur ne commence par répandre avec plus d'abondance son esprit sur ses ministres.

Cette nécessité, fondée sur la constitution de la société chrétienne, est pour les Zélateurs du Cœur de Jésus un fait de quotidienne expérience. Leur dévouement, il est vrai, n'est jamais complètement stérile, alors même qu'il est le moins aidé. Le feu échauffe toujours, alors même que le rayonnement de sa chaleur rencontre plus d'obstacles. Quand on aime ardemment Jésus-Christ, on trouvera immanquablement quelques occasions de parler de lui, de faire connaître les bénédictions attachées au culte de son divin Cœur, d'enseigner la manière de l'honorer, de procurer quelques nouvelles recrues à son Apostolat.

Mais combien cette propagande acquiert plus de fécondité, lorsqu'elle est activée par la direction d'un prêtre zélé; lorsqu'au lieu de lui accorder une simple tolérance, le curé de la paroisse, le supérieur ou l'aumônier d'une communauté religieuse, comprenant la puissance du levier qu'elle met entre ses mains, s'en saisit résolument et se fait, au sein de son troupeau, le premier Zélateur du Cœur de Jésus! Alors tout est dans l'ordre; toutes les énergies individuelles se groupent autour de leur centre naturel et suivent sa direc-

tion. L'amour du Cœur de JÉSUS, qui est l'âme de toute société religieuse, fait mouvoir les membres inférieurs de ces différents corps, par l'impulsion qu'il imprime d'abord aux membres supérieurs ; la piété, qui est dans l'Église ce qu'est le sang dans le corps humain, transmet sa chaleur vivifiante par les organes chargés de donner le mouvement et la direction. Ces différentes influences se fortifient l'une l'autre par leur accord ; le zèle des fidèles offre joyeusement ses services, en retour des encouragements que lui accorde le zèle des pasteurs ; et le Cœur de JÉSUS, trouvant dans les uns et les autres des instruments également dévoués, répand largement ses bénédictions sur leurs travaux.

Rien n'est plus triste, au contraire, que l'état d'une famille religieuse, paroisse ou communauté, dont les membres ne peuvent exercer leur zèle, même en s'entourant de tous les ménagements suggérés par la sagesse et commandés par l'obéissance, sans paraître faire de l'opposition à ceux dont ils seraient heureux de recevoir le mouvement ; où le culte du Cœur de JÉSUS, si hautement approuvé par l'Église, est, sinon condamné ouvertement, du moins pratiquement rejeté ; où une dévotion destinée à ranimer dans les âmes ce dévouement à JÉSUS-CHRIST, qui est l'essence même du christianisme, est confondue dans un même blâme dédaigneux avec des pratiques puériles, propres à égarer la piété et à rétrécir les âmes ; où enfin, sous prétexte de repousser les nouveautés nuisibles, on se renferme dans une désolante inertie.

A cette vue, le vrai zèle ne doit pas sans doute se décourager, mais il ne saurait manquer de s'attrister ; il ne renoncera pas à agir dans les limites dans lesquelles l'action est possible et permise, mais il ne sau-

rait se promettre, de son action, des résultats comparables à ceux qu'on obtiendrait, infailliblement, si les intérêts du Cœur de Jésus étaient mieux compris. Il faut donc prier pour que cette intelligence soit donnée à tous ceux que leur position et leur sacré caractère obligent à défendre ces divins intérêts. Grâces à Dieu, ils sont rares aujourd'hui dans l'Église, les prêtres qui ont hérité des préjugés, si répandus au siècle dernier, contre la dévotion au sacré Cœur. En rendant impossible l'opposition théorique, fondée sur les doctrines jansénistes, les actes solennels du Saint-Siège, qui ont anathématisé ces doctrines, ont porté un coup décisif à l'esprit janséniste, qui faisait à l'esprit du Cœur de Jésus une opposition pratique également violente. Il faut obtenir par nos prières que cet esprit disparaisse entièrement, et que le Cœur de l'Homme-Dieu, établissant dans les cœurs de tous ses prêtres le règne de sa charité, en fasse de vrais apôtres, et répande par eux sur la terre le feu qui doit le vivifier.

CHAPITRE IV

Les Orateurs sacrés [1].

Après avoir étudié, dans le chapitre précédent, l'action du prêtre catholique au point de vue surtout des vertus à pratiquer et à puiser dans le Cœur même de Jésus, contemplons la mission du prêtre sous un autre aspect non moins important : la prédication de l'Évangile.

Jadis la parole divine a converti les peuples et régénéré le monde ; que faudrait-il pour qu'elle renouvelât aujourd'hui les mêmes prodiges ?

C'est la question à laquelle nous allons essayer de répondre.

I

La parole est l'arme visible de l'Église, comme la prière est son arme invisible. Par la prière, elle s'appuie sur Dieu ; par la parole, elle agit sur les hommes.

La parole est la force de l'Église, comme elle est la force de Dieu lui-même. Quand Dieu voulut créer le monde et faire sortir du néant tous les globes célestes

[1] *Messager*, t. II, p. 138.

et tous les êtres qui se meuvent dans l'immensité, il n'eut d'autre instrument que sa parole. « C'est par le Verbe (ou la parole) de DIEU que les cieux ont été affermis, dit le Psalmiste; c'est du souffle de sa bouche, qu'ils tirent leur vertu. » La parole de DIEU, en effet, n'est pas une parole sans vie comme la nôtre, ce n'est pas un son qui s'évanouit aussitôt qu'il est formé; éternelle comme celui qui la prononce, toute-puissante et infinie comme lui, elle constitue une des personnes de la Trinité divine, égale en tout aux autres personnes. Cette parole que DIEU le Père prononce toujours, et dans laquelle il reconnaît la complète expression de tout son être, c'est le Fils même de DIEU qui, après avoir créé le monde, s'est incarné pour le racheter.

Comment s'étonner que, dans la bouche de l'Église, cette divine parole ait une si grande vertu? N'en doutons pas, en effet, cette parole, qui est écrite dans les saints Livres et que les ministres de l'Église exposent du haut de la chaire de vérité, c'est l'expression fidèle du Verbe que DIEU le Père prononce dès l'éternité, et dont la vertu toute-puissante a créé et conserve le monde. La manifestation est différente, mais c'est le même Verbe qui se manifeste sous ces différentes formes. Ce Verbe divin qui, semblable au soleil, ne cherche qu'à éclairer, a trouvé dans les articulations de notre langage et dans les signes de notre écriture un moyen de s'unir à nos âmes plus accessible à tous, et d'un usage plus universel, que le corps par lequel il devait devenir notre frère; et, dès l'origine du monde il a préparé, par cette première sorte d'union, l'union bien plus parfaite que son incarnation devait établir entre lui et la race d'Adam. Il s'est donc montré de la sorte aux Patriarches et aux Prophètes, et il a voulu

que les révélations, de plus en plus complètes, de ses desseins et de son amour, fussent conservées dans un un livre qui devînt, en quelque sorte, son premier corps.

Par ce livre, la divine sagesse, qui fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes, a pu goûter ces délices avant même que fût accompli le temps marqué par la Providence, pour qu'elle se montrât à nous revêtue d'une chair semblable à la nôtre. Cependant, les saintes Écritures ne reçurent leur dernier complément que lorsque le Verbe de Dieu fut devenu notre frère et qu'il nous eut manifesté, par sa propre bouche, les mystères qu'il n'avait fait qu'indiquer obscurément aux Prophètes.

Maintenant donc l'Église possède le Verbe de Dieu de deux manières; elle le distribue à ses enfants par deux canaux; elle a deux moyens pour revêtir ses ministres de la vertu de ce Verbe tout-puissant, et pour les mettre en état de vaincre tous ses ennemis.

Dans la sainte Eucharistie, elle le possède substantiellement et corporellement; elle le présente à ses enfants comme la nourriture de leurs corps et de leurs âmes; elle dresse tous les jours, devant ses ministres, une table où elle les invite à prendre des forces, pour résister à tous ceux qui les attaquent et pour sortir victorieux de toutes les tribulations.

Dans la sainte parole conservée par l'Écriture et par la tradition, l'Église s'unit à son divin Époux d'une manière moins excellente sans doute, mais non moins fructueuse; elle le propose aux méditations de ses enfants; elle le met dans la bouche de ses ministres, comme un glaive à deux tranchants qui renverse toutes les résistances et confond tous les mensonges.

La parole évangélique a donc une grande analogie avec les Sacrements ; elle est le signe sensible et la cause efficace de la grâce ; cette grâce, sans doute, n'est pas la grâce sanctifiante, et c'est par cela que la prédication diffère des Sacrements proprement dits ; mais c'est la grâce actuelle, grâce de lumière pour l'intelligence, grâce de saintes affections pour la volonté. La parole prépare la voie aux Sacrements, comme Jean-Baptiste préparait la voie à Jésus-Christ ; elle redresse les voies tortueuses, aplanit les montagnes, comble les vallées, brise les cœurs par la pénitence, et les dispose à recevoir la sanctification que les Sacrements peuvent seuls conférer. Mais l'Esprit de Jésus-Christ est aussi réellement présent dans la parole que dans les Sacrements : par ceux-ci, il agit dans le plus intime de l'âme et établit en elle son habitation ; par la parole, il se contente d'abord d'occuper les avenues de cette âme ; il dissipe les ténèbres de l'intelligence, il s'empare de l'imagination, émeut la sensibilité et, de là, il bat en brèche la volonté, jusqu'à ce qu'elle se rende et accepte librement son empire.

Quand, par la vertu de la parole, l'Esprit-Saint a remporté ce triomphe, la parole lui servira encore pour orner l'âme dont il est déjà le maître, l'éclairer de nouvelles lumières et rendre tous les jours plus intime son union avec elle. Enfin, à l'égard même de la volonté rebelle qui résiste obstinément à toutes les sollicitations du Saint-Esprit, la divine parole est loin d'être sans vertu. Elle devient alors aussi terrible qu'elle avait été douce et encourageante à l'égard du cœur faible, mais docile ; ses promesses se changent en menaces ; si elle ne peut faire pénétrer la vérité dans l'intelligence, elle l'empêche du moins de ne reposer dans

son illusion, et elle force la conscience qui lui résiste à se condamner elle-même.

Telle est la vertu de cette divine parole, dont le prêtre est le dépositaire : pour le juste, qui est déjà plein de vie, elle est la source d'une vie plus abondante ; pour le pécheur, qui veut sortir de son péché, c'est une parole de résurrection ; pour l'impie, qui essaie de se faire illusion, c'est une parole d'impitoyable vérité. Pour tous, le prêtre armé de cette toute-puissante parole continue le ministère que Jésus-Christ remplissait auprès de ses disciples fidèles, des publicains repentants et des pharisiens obstinés.

Merveilleuse puissance du prêtre ! Toutes les fois qu'il le veut, il n'a qu'à mouvoir ses lèvres pour faire parler Dieu, pour faire revivre Jésus-Christ, pour faire luire aux âmes les clartés d'en haut et remplir les cœurs d'une force céleste. Et la parole divine, en passant par sa bouche, peut avoir toute la vertu qu'elle avait dans la bouche de Jésus-Christ. C'est la même parole, toujours également féconde, parce qu'elle est toujours également divine. Annoncée par les Apôtres, elle fit ce qu'elle n'avait pas fait lorsque le Sauveur l'avait proférée de ses lèvres bénies : elle convertit les peuples et régénéra le monde.

II

Que faudrait-il pour qu'elle renouvelât aujourd'hui le même miracle ?

Il faudrait deux choses :

Il faudrait d'abord que, par la bouche de tous ceux

qui l'annoncent, comme par la bouche des Apôtres, JÉSUS-CHRIST seul parlât. Car lui seul est le Verbe; lui seul éclaire les intelligences, guérit et fortifie les âmes. Toute parole purement humaine qui essaie de se mêler à ce Verbe divin obscurcit son éclat et affaiblit sa vertu. Plus l'homme paraît, moins DIEU se montre; plus le cristal cherche à briller de sa couleur propre, moins il est apte à transmettre les rayons du divin soleil, moins il éclaire les yeux faibles en faveur desquels il devait concentrer ces rayons et rendre la lumière plus vive.

D'où vient que les nations sont malades, que les familles se dissolvent, que les âmes languissent? N'est-ce pas, parce que le Sauveur unique des âmes, des familles et des nations, n'est pas assez aimé? Et pourquoi n'est-il pas aimé, Celui qui pourtant est si aimable! Est-ce que les nations ont renoncé à la paix, au vrai progrès, à toutes les vraies joies? Est-ce que les familles ont trouvé des jouissances comparables à celle que la religion fait goûter autour du foyer domestique? Est-ce que les âmes ont perdu l'instinct de la vérité, le besoin de la certitude, la soif du bonheur durable? Pourquoi donc fuient-elles Celui qui seul peut leur donner ces biens, sinon parce qu'elles ne le connaissent plus? Et pourquoi ne le connaissent-elles plus, sinon par ce qu'il ne leur est pas assez annoncé? Puisse donc le Seigneur donner à tous ses évangélistes cette parole, dans laquelle ils trouveront une force sans bornes! (Ps. LXVII, 12.) Puisse leur cœur se remplir *de cette bonne parole*, puissent-ils en être enivrés, et, semblables aux Apôtres, s'en aller partout, la répandant de leur surabondance.

(Ps. XLIV, 2.) Puissent-ils comprendre toute la vertu du nom de JÉSUS, toute la richesse du Cœur de JÉSUS, et ne plus prêcher autre chose que JÉSUS !

La sagesse semblerait conseiller des sujets plus agréables, plus humains ; mais rien de plus salutairement agréable que le Sauveur, rien de plus divinement humain que le DIEU-Homme. A cette époque malheureuse, où tous les droits sont méconnus, nous ne pouvons les restaurer qu'en proclamant bien haut les droits de JÉSUS-CHRIST. Toutes les autorités sont méprisées ; l'autorité de JÉSUS-CHRIST peut seule leur rendre le respect, en le reconquérant pour elle-même. L'amour des jouissances matérielles dessèche les cœurs ; le Cœur de JÉSUS peut seul nous apprendre à chercher les vraies jouissances dans le dévouement.

Telle est donc, n'en doutons pas, une des conditions principales de cette régénération de la société vers laquelle nous soupirons.

Il faut qu'il se fasse, dans le cœur de tous les ministres de la sainte parole, une nouvelle effusion de l'Esprit de JÉSUS-CHRIST ; qu'ils deviennent à un plus haut degré les organes du Cœur de JÉSUS ; que chaque chaire devienne un foyer brûlant, d'où l'amour du divin Cœur répande ses flammes sur chacun de ceux qui viennent écouter la sainte parole, et par eux sur la société entière.

III

Dans l'audience donnée par Léon XIII aux prédicateurs italiens (23 avril 1889), le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, joignant l'exemple au précepte, leur a fait des recom-

mandations et des souhaits, qu'on peut résumer en ces paroles : « Soyez des prédicateurs selon le Cœur de Jésus. »

Léon XIII n'a nullement oublié, il est vrai, les qualités naturelles qui peuvent favoriser le succès de la prédication. Il a recommandé aux ministres de la divine parole de ne point négliger la forme sous laquelle ils la présentent aux peuples. Autant l'élégance du langage est peu estimable, lorsqu'elle est achetée aux dépens de l'exactitude de la pensée, autant elle est utile lorsqu'elle est employée à rendre plus agréable la solidité de la doctrine. Le beau et le vrai ne font qu'un. Chercher le beau en dehors du vrai, c'est se condamner à ne trouver que l'affectation ; mais, d'un autre côté, séparer le vrai du beau, c'est le priver de la moitié de sa substance et de sa force. Celui-là seul exprime dignement la vérité qui la présente dans toute sa beauté, et qui, en éclairant l'intelligence, émeut le cœur et persuade la volonté.

Il est donc à désirer que les organes du Verbe incarné ne le cèdent nullement aux orateurs profanes, même au point de vue de l'éloquence humaine. Mais ce qui importe surtout, c'est qu'ils soient tous doués de cette éloquence divine qui, seule, peut les mettre en état d'accomplir leur divine mission. C'est sur ce point que Léon XIII a surtout insisté en disant :

« Appliquez-vous à prêcher au monde Jésus crucifié, qui est la force et la sagesse de Dieu ; dissipez les ténèbres de la profonde ignorance qui environnent une grande partie des hommes ; montrez surtout la nécessité, la raison, l'excellence de la foi ; faites connaître aux hommes, faites-leur aimer le divin Rédempteur ; dévoilez ses beautés cachées, ainsi que celles de l'Église,

son épouse immaculée ; montrez les inestimables trésors qu'elle possède ; faites apprécier les bienfaisantes influences qu'elle peut répandre sur toutes les classes de la famille humaine... Que le monde connaisse, par vos paroles, combien seraient joyeux et prospères les peuples, si la religion de Jésus-Christ était en honneur et florissait parmi eux ; combien tranquilles et heureuses seraient les familles, si la religion, qui sanctifie et resserre l'union conjugale, qui fait respecter et aimer par les enfants l'autorité paternelle, trônait en reine au foyer domestique !... »

Par ces paroles, le terrestre représentant du Verbe incarné nous a clairement indiqué le but que les prédicateurs doivent constamment se proposer, et la mesure d'après laquelle ils peuvent apprécier la solidité et l'étendue de leurs succès. Faire connaître et aimer Jésus-Christ, voilà la fin qu'ils doivent constamment avoir en vue, s'ils ne veulent point s'égarer ; et quand, entourés par les foules, universellement recherchés et applaudis, ils veulent s'assurer que leur éloquence n'est pas employée à entraîner hors de la voie ces multitudes qui les prennent pour guides, ils n'ont pas d'autre question à se poser que celle-ci : Ma parole a-t-elle servi à mieux connaître Jésus-Christ par ces intelligences, à embraser ces cœurs de son amour? L'empire que j'ai conquis sur ces âmes a-t-il eu pour résultat de les soumettre plus complètement à leur divin Roi ?

N'avons-nous pas eu, hélas ! dans ces derniers temps, des prédicateurs à la mode, qu'on allait entendre, dans les églises, avec l'empressement qu'on met à courir au théâtre pour y voir jouer un acteur en renom, et dont la parole ne produisait pas d'autres effets que ceux qui peu-

vent résulter d'un spectacle? Atteintes, aujourd'hui, de ce dégoût de la saine doctrine qu'avait prédit saint Paul, la plupart des âmes ne sont plus capables de faire agir leur intelligence; elles ne vivent que par l'imagination et la sensibilité. Dégoûtées de la nourriture solide, comme des estomacs malades, elles ont besoin d'excitants. Pour les tirer de l'ennui dans lequel les plonge l'absence de toute pensée sérieuse, il leur faut des émotions. De quelque nature que soient ces émotions, peu leur importe; elles ne repousseront pas les plus mauvaises; mais celles qui le sont moins seront également les bienvenues, ne fût-ce que pour relever par la variété la monotonie des autres. L'homme le plus dépravé ne refusera pas d'aller de temps en temps s'attendrir à l'église, si le prédicateur sait, avec autant d'habileté que l'acteur, amuser son imagination et stimuler sa sensibilité.

Cette disposition du monde le plus mondain est, pour les prédicateurs de la divine parole, une grande tentation. Tout homme qui travaille cherche le succès : ce n'est pas seulement un droit et une inclination naturelle, c'est un devoir; puisque le succès consiste précisément dans l'acquisition des résultats en vue desquels on travaille. Mais le danger consiste à prendre les apparences du succès pour le succès réel. Or, supposez un prédicateur doué de toutes les qualités qui assurent le triomphe de l'éloquence profane; capable d'agir sur les facultés sensibles, incomparablement plus faciles à saisir que les facultés raisonnables; assuré par conséquent de plaire, d'émouvoir, d'être acclamé, à la seule condition qu'il ne fatiguera pas les intelligences par le sérieux de sa doctrine, et ne troublera pas les consciences par l'austérité de sa morale; n'y a-t-il pas à crain-

dre que ce prédicateur, confondant les intérêts de la vérité avec ceux de sa popularité, ne croie faire œuvre de zèle en détournant ses regards du seul but que le zèle devrait se proposer; et que, au lieu de s'emparer de ces âmes pour les conduire à Jésus-Christ, il ne s'asservisse à leurs faiblesses, pour conquérir leurs applaudissements?

Et alors qu'arrive-t-il? C'est que le monde, flatté de trouver son langage et son esprit dans la chaire évangélique, sera prodigue de ses applaudissements, à l'égard des hommes qui lui procurent, gratuitement, une piquante diversion aux spectacles ordinaires. On les vantera dans les salons, et les gens comme il faut ne pourront pas plus se dispenser d'aller les entendre que de lire le roman nouveau, ou d'assister à la représentation de la comédie en vogue. Le charme de la nouveauté attirera les chrétiens eux-mêmes; et le mélange de ces deux genres d'auditoires donnera à la prédication toutes les apparences d'un succès complet. Pour les fabriques des églises, ce succès se chiffrera par des sommes considérables, qu'on n'aurait pu espérer de retirer d'une prédication plus sérieuse. Et, comme cette considération doit nécessairement avoir sur le choix des prédicateurs une influence considérable, ceux dont la parole est, à ce point de vue, plus productive seront nécessairement les plus recherchés.

Et pourtant, quel peut être le fruit réel d'une semblable prédication? Pour les mondains, elle aura pour résultat une agréable mais funeste illusion. Sans se défaire d'aucune de leurs erreurs, sans dompter aucune de leurs convoitises, sans se purifier des souillures de leur conscience, ils se croieront plus religieux, parce qu'ils auront éprouvé quelques émotions religieuses.

Loin de les réveiller de leur léthargie, le prédicateur n'aura réussi qu'à les bercer de doux rêves et à prolonger leur funeste sommeil.

Quant aux chrétiens, cette nourriture de haut goût ne servira qu'à les blaser, et à les rendre moins capables de savourer la saine et solide nourriture. Dominés, eux aussi, par l'influence morbide qui affaiblit aujourd'hui toutes les intelligences; portés, comme tous les contemporains, à vivre par l'imagination et par la sensibilité, ils auront d'autant plus de peine à vaincre ce penchant, qu'il sera plus flatté par ceux même qui devraient le combattre. Non seulement ils n'apprendront pas à mieux connaître Jésus-Christ, mais ils en sentiront moins le besoin. Loin de se nourrir de sa parole, ils s'en dégoûteront ; et nous en arriverons à ce point que, dans un grand nombre d'auditoires, la solidité de la doctrine, alors même qu'elle serait revêtue d'une forme convenable, sera une cause d'insuccès.

Quelle puissance peut avoir, pour régénérer le monde, une semblable parole? Ce n'est pas elle qui accomplira les miracles rappelés par Léon XIII, dans l'allocution qu'il adressait aux prédicateurs. Si vous mêlez en grande quantité à la liqueur la plus vitale des substances étrangères, vous lui ôtez toute sa vertu ; ainsi la parole évangélique, si infinie que soit sa force, si on l'altère par le mélange d'éléments humains devient stérile et impuissante. Et plût à Dieu, hélas ! qu'elle ne se changeât pas en poison, soit pour ceux qui l'écoutent, soit pour les ministres infidèles qui l'altèrent ; et qu'on ne vît pas les plus renommés parmi eux chercher, dans l'apostasie la plus scandaleuse, les satisfactions que leur orgueil ne trouve plus dans l'orthodoxie !

IV

Il faut demander au Cœur de Jésus qu'il préserve les prédicateurs de sa parole de la tentation de se prêcher eux-mêmes. Mais cette grâce de préservation ne suffit point pour les mettre en état de remplir leur mission. Pour sauver le monde, qui se perd en s'éloignant de Jésus-Christ, il faut qu'ils aient le pouvoir de lui faire connaître et aimer le Sauveur. Et ce pouvoir, où le puiseront-ils? Ils ne peuvent le puiser que dans le Cœur de Jésus. Les prédicateurs sont les flambeaux du monde. Or, un flambeau n'éclaire et n'échauffe que dans la mesure dans laquelle il est lumineux et ardent. C'est donc en vain que le prêtre s'efforcera de remplir son divin ministère, s'il n'est pas en rapports intimes avec Celui qui seul est la lumière du monde. Le peintre le plus habile pourra bien imiter dans ses tableaux l'éclat de la lumière, mais il ne saurait éclairer. Ainsi la prédication la plus éloquente, si elle n'était vivifiée par l'amour de Jésus-Christ, ne saurait produire les effets que le divin amour produit par la bouche la plus humble. C'est bien lui, en effet, « qui rend éloquentes les langues mêmes des enfants. »

Qu'est-ce que l'éloquence, sinon le débordement d'une âme qui, pleine d'un sentiment violent, en déverse la plénitude sur d'autres âmes? *Eructavit cor meum verbum bonum*. Pourquoi les lèvres de Jésus-Christ étaient-elles si éloquentes? C'est qu'elles parlaient de l'abondance du plus aimant de tous les cœurs. Tout imprégnées de cet amour, les moindres paroles du divin Sauveur pénétraient jusqu'au plus intime des âmes, les éclai-

raient, les embrasaient, les transformaient, les captivaient. Jamais on n'avait entendu aucun homme parler comme lui, parce que jamais homme n'avait aimé comme il aimait. Que la parole de ce divin Sauveur soit encore animée de ce même amour, et elle produira les mêmes merveilles. Or, ce n'est pas là un souhait chimérique. L'amour du Cœur de JÉSUS est à notre disposition, puisque ce divin Cœur lui-même nous est donné. Qu'il aime aujourd'hui aussi ardemment qu'il aimait, il y a dix-huit siècles, c'est ce dont nous ne saurions douter. Qu'en nous donnant son Cœur, il désire nous communiquer son amour, nous n'en pouvons douter davantage. Il l'offre à tous, mais il le met spécialement à la disposition de ceux qu'il destine à le communiquer aux autres. C'est à eux, surtout, qu'il ne cesse de faire entendre ce souhait, dans lequel ils ne sauraient s'empêcher de voir un douloureux reproche : « Je suis venu porter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'elle en soit embrasée? »

La prédication est le véhicule principal par lequel doit se répandre, sur la terre, ce feu dont le Cœur de JÉSUS est la fournaise. Il appartient donc aux prédicateurs, plus qu'à toutes les autres classes de chrétiens, de mettre un terme à l'impuissance où l'ordre providentiel réduit ce divin Cœur, de faire rayonner tout seul, jusqu'aux confins de l'univers, la flamme dont il brûle. Il lui faut des coopérateurs, et ses premiers coopérateurs doivent être les apôtres.

Mais ceux-ci ne doivent pas oublier qu'à l'exemple du Cœur du JÉSUS, ils doivent les premiers pratiquer les vertus qu'ils enseignent. *Cœpit* JESUS *facere et docere.* JÉSUS a tout d'abord pratiqué les vertus, il les a prêchées ensuite. Il convient, en effet, que le prédicateur

porte le flambeau de la vérité plus encore dans la main que dans la bouche. Oh! qu'il serait à désirer que nos orateurs chrétiens se pénétrassent intimement des réflexions suivantes que fait saint Jean Chrysostôme dans son homélie quarante-septième sur saint Mathieu :

« Si douze hommes seulement, et si mal pourvus des dons de la nature, ont attiré à JÉSUS-CHRIST presque tout le monde, considérez, je vous prie, combien grande doit être notre méchanceté et notre paresse : car nous, qui sommes en nombre incalculable, nous pouvons à peine gagner quelques personnes, nous qui néanmoins devrions suffire pour convertir mille mondes. Il est vrai, me direz-vous, mais c'étaient les apôtres. — Et qu'importe? N'étaient-ils donc pas de même nature que nous? Étaient-ils des anges? Descendaient-ils du ciel? — Non, me répliquez-vous, mais ils avaient en mains les miracles, avec lesquels ils opéraient ces grandes merveilles. — Je vous réponds qu'il ne faut pas couvrir notre lâcheté de l'éclatant manteau des miracles : car beaucoup ont fait des miracles comme les apôtres, mais n'ont pas fait les mêmes conversions, parce qu'ils n'avaient pas la même vertu. — Qu'est-ce donc qui a rendu les apôtres capables d'opérer un tel changement parmi les hommes? Sûrement, ç'a été la sainteté de leur vie, la victoire sur leurs passions, le mépris des richesses et des honneurs; s'ils eussent mené une autre vie, auraient-ils même ressuscité des morts, ils n'auraient fait aucune conversion, on les eut pris au contraire pour des imposteurs. Cela ne ressort-il pas avec évidence de la vie de saint Jean-Baptiste, qui, au rapport de l'Écriture sainte, n'a fait aucun miracle, mais qui, par la seule force de sa vie extraordinaire, attirait à lui toute la Judée et faisait des con-

versions admirables. Tant il est vrai que c'est la sainteté et la vertu qui donne l'efficacité à nos paroles. »

N'en doutons pas : quelle que soit la puissance de l'égoïsme, quelque violent que soit devenu, dans ce siècle tout matériel, l'entraînement de la concupiscence; quelque glaciale que soit l'indifférence pour tout ce qui s'élève au-dessus des sens, si tous les prédicateurs de la divine parole étaient embrasés du feu dont brûlaient les premiers Apôtres et animés de leur zèle, l'ardeur de ce feu aurait bientôt fondu toutes ces glaces ; et la force de ce zèle ne tarderait pas à dominer tous les courants égoïstes.

Voilà le remède suprême à nos maux. De même que l'égoïsme est le principe de toutes les maladies qui tuent la société, l'amour du Cœur de Jésus est la condition principale de guérison : et la prédication animée de cet amour est le moyen principal pour appliquer à nos maux le divin antidote.

Ah! daigne le divin Sauveur donner à son Église ces sauveurs secondaires, par lesquels la vie dont son Cœur est la source doit se répandre sur la société! Daigne ce bon Maître unir intimement à cette source de lumière et de chaleur tous ceux qui sont appelés à être les flambeaux du monde, afin que, devenus comme saint Jean-Baptiste « des flambeaux à la fois brillants et ardents, » ils dissipent enfin les mortelles ténèbres dont la société est enveloppée!

CHAPITRE V

Les Religieux [1].

En choisissant une religieuse pour première confidente et première apôtre de la dévotion à son divin Cœur, Notre-Seigneur lui a fait comprendre qu'il appelait les membres de l'état religieux à recueillir les plus doux fruits de cet arbre de vie planté dans leur jardin. Il offre à tous les hommes les eaux vives qui jaillissent de son côté entr'ouvert; mais il promet spécialement de prodiguer ses grâces les plus précieuses aux communautés qui viendront puiser à cette source de salut. Celles qui auraient eu le malheur de perdre leur régularité primitive sont assurées de la recouvrer sous cette divine influence; et celles qui se sont maintenues dans la ferveur s'élèveront à la plus haute perfection.

I

A des âmes qui connaissent le prix de la perfection évangélique, et qui, pour se mettre en possession de ce trésor caché, ont sacrifié tous les biens terrestres, il

[1] *Messager,* t. XXX, p. 334.

est impossible d'offrir une perspective plus séduisante. Aussi ne croyons-nous point nous tromper en affirmant qu'il n'est pas une seule communauté religieuse qui n'ait voulu entrer en participation des promesses du Sauveur, en vouant à son divin Cœur un culte spécial.

Ont-elles toutes obtenu la parfaite réalisation de ces promesses? Nous ne pourrions sans impiété poser cette question, si elle impliquait un doute relatif à la fidélité du Verbe de Dieu. Aussi bien que toutes les autres paroles tombées de ses lèvres, celle-là est infaillible; et, comme elle s'est constamment réalisée dans le passé, elle se réalisera certainement jusqu'à la fin des siècles.

Mais toutes les promesses de ce genre sont, de leur nature, conditionnelles. Dieu s'engage à se montrer généreux à notre égard, pourvu que, de notre côté, nous ne lui refusions pas ce qu'il nous demande : et comme notre fidélité peut avoir des degrés, sa générosité se déploie dans une mesure plus ou moins large. Tel est le sens de la question éminemment intéressante, que nous posons aux communautés religieuses, et que chacun des membres de ces communautés doit s'efforcer de résoudre en ce qui le regarde. Il s'agit ici, en effet, d'un intérêt commun, où chacun a sa part, et à l'égard duquel la diligence de chacun peut et doit accroître la part de tous. Nous ne demandons pas si, dans toutes ces communautés, la dévotion au Cœur de Jésus a produit d'heureux fruits. A cela, il n'y a pas le moindre doute. Mais ce qui n'est pas également certain, c'est que partout où cette dévotion est pratiquée, elle ait produit *tous* ses fruits; qu'elle ait ramené à une parfaite régularité toutes les communautés portées au relâchement, et élevé à la plus haute perfection celles où la règle n'a rien perdu de sa vigueur.

Si, quelque part, les promesses infaillibles du Fils de Dieu semblent, sous ce rapport, recevoir des faits un fâcheux démenti; si, d'un côté, nous voyons le Cœur de Jésus honoré; et si, avec les hommages qui lui sont rendus, nous voyons s'allier des imperfections plus ou moins notables, comment nous expliquer ce contraste?

Il n'y a évidemment qu'une explication possible : c'est celle que Dieu donnait jadis à son peuple, pour lui rendre raison des fléaux qui pesaient sur lui, en dépit des sacrifices journellement offerts dans le temple. Le Seigneur avait fait aussi des promesses magnifiques à ceux qui l'adoreraient dans le sanctuaire figuratif. Il avait annoncé qu'il se laisserait apaiser par le sang des victimes et par l'odeur de l'encens; mais à condition que ces hommages extérieurs seraient accompagnés du sacrifice intérieur de l'amour et de la prière. Israël ne mérita plus que la colère du Dieu pur esprit, du moment qu'il cessa de l'adorer en esprit et en vérité.

Bien plus spirituel encore est le culte dont le Cœur de Jésus, vrai temple de la divinité, doit être l'intermédiaire. Ce Cœur est sans doute un objet sensible; et les hommes, dont il réclame les adorations, ne sont pas, comme Dieu, de purs esprits. Mais sous le voile sensible de ce Cœur de chair, la sainteté la plus spirituelle se cache et se montre tout ensemble à nos regards; et le culte du Cœur de Jésus n'a d'autre but que de conduire à cette perfection divine, par le moyen des sens, les cœurs humains asservis et dégradés par la tyrannie des choses sensibles. La dévotion au Cœur de Jésus doit donc être revêtue de formes sensibles; mais elle ne saurait se borner là. Ces formes sont pour elle

un simple vêtement ; sa substance est toute spirituelle. Ce serait méconnaître complètement sa vraie nature, que d'attendre les bénédictions attachées à son exercice de l'accomplissement de certaines pratiques extérieures. Ces pratiques sont des moyens pour acquérir la vraie dévotion au Cœur de Jésus ; mais elles ne constituent pas cette dévotion, et, par conséquent, elles ne peuvent produire les merveilles de grâces promises aux communautés religieuses comme effet propre de cette dévotion.

II

En quoi donc consiste essentiellement la dévotion au Cœur de Jésus? Nous l'avons dit souvent, et nous ne devons pas nous lasser de le répéter ; car, c'est de l'intelligence pratique de cette vérité que dépend le parfait accomplissement de desseins du divin amour, à l'égard des chrétiens en général et, spécialement, à l'égard des religieux. La dévotion au Cœur de Jésus consiste essentiellement dans l'union des cœurs des hommes avec le Cœur de l'Homme-Dieu. Quand nous ne ferons avec lui et en lui qu'un seul cœur, *cor unum;* quand il sera pour nous la voie, la vérité et la vie ; quand nous le prendrons pour modèle, et que nous nous efforcerons de nous assimiler à lui de plus en plus ; quand la réalisation de ses désirs deviendra le suprême objet de nos ambitions ; quand ses sentiments seront l'unique règle de nos sentiments ; quand, dans toutes nos actions, nous nous appuierons sur l'action qu'il exerce constamment en nous par son esprit ; quand, remplissant à son égard la grande loi de l'amitié,

nous confondrons nos intérêts avec ses intérêts, nous unirons nos désirs avec ses désirs, nos prières avec ses prières, alors nous pourrons nous flatter de pratiquer la vraie dévotion au Cœur de Jésus, et nous pourrons être assurés que cette dévotion portera en nous tous ses fruits; et, en attendant que nous soyons arrivés à cette perfection, l'énergie avec laquelle nous travaillerons à l'acquérir sera la mesure de l'abondance avec laquelle nous recevrons l'effusion de ses grâces, et nous éprouverons la réalisation de ses promesses.

Nos lecteurs le savent déjà, et nous les conjurons de ne pas l'oublier. Ce que nous nommons l'Apostolat du Cœur de Jésus n'est ni une Œuvre à part, ni une dévotion nouvelle. C'est la dévotion au Cœur de Jésus, considérée sous cet aspect, qui échappe à beaucoup de chrétiens et qui, pourtant, est son aspect principal, produisant entre ce divin Cœur et les nôtres cette union qui fait de nous ses vrais amis, ses instruments dociles et, par conséquent, ses apôtres. L'Apostolat de la Prière tend à ébaucher cette union, et il invite tous les chrétiens à la mettre en pratique par une offrande quotidienne. Mais il est des âmes qui ne se contentent pas de cet acte unique, et qui veulent que, de leur côté, comme du côté de Jésus-Christ, l'union soit universelle et perpétuelle; qui se donnent tout entières, en retour du don entier que Jésus-Christ leur fait de son Cœur : ce sont ces âmes généreuses qui pratiquent l'Apostolat du Cœur de Jésus et constituent, dans notre grande armée, le corps d'élite des Zélateurs et des Zélatrices de ce divin Cœur. Ces âmes seront-elles moins nombreuses au sein des communautés religieuses qu'au milieu du monde? Évidemment non. C'est là, au contraire, que le divin Cœur doit trouver ses

instruments les plus dociles, et qu'il doit compter autant de Zélateurs et d'Apôtres que de serviteurs.

Pour grouper les Zélateurs dispersés au milieu du monde, pour les mettre à même de se connaître, de se réunir, de s'entr'aider, il a fallu leur tracer certaines règles, leur donner un insigne, rédiger un formulaire de réception et de consécration. Rien de semblable n'est nécessaire pour les Apôtres que le divin Cœur s'est choisis au sein des maisons religieuses : la vie de communauté établit et maintient entre eux l'union extérieure la plus étroite; le vêtement religieux est l'insigne le plus significatif de leur dévouement; les réunions sont quotidiennes et, pour ainsi dire, non interrompues; que peut-il donc leur manquer pour exercer fructueusement leur apostolat, sinon de s'animer de plus en plus de l'esprit que ce mot exprime, et que nous avons décrit plus haut. Que tous ceux qui font partie de ces communautés se livrent sans réserve au Cœur de Jésus, qu'ils se dépouillent complètement de tout esprit propre, de tout amour-propre, de toute volonté propre, pour se revêtir des sentiments de Jésus-Christ, s'embraser de son amour, employer toute leur énergie et toute leur influence à la parfaite exécution de ses desseins, et en eux-mêmes et autour d'eux, voilà ce que nous demandons pour eux.

Si cette prière est exaucée, que seront les communautés religieuses? De vrais paradis terrestres, qui auront, sur le paradis du ciel, l'avantage de faire faire à leurs heureux habitants de continuels progrès en sainteté et en mérite.

Qu'est-ce qui constitue la félicité des bienheureux dans le ciel? N'est-ce pas cette parfaite union avec Dieu qui les fait participer tous ensemble à sa lumière,

à sa beauté, à son amour, à sa vie, à son infini bonheur? Assis autour de la table du Seigneur, ils se rassasient de ses ineffables délices; et, loin que la part de chacun soit au préjudice de celle des autres, chacun des convives jouit d'autant plus pour lui-même qu'il est uni aux autres par une ardente charité. Telle est l'union que le Cœur de Jésus établit déjà, sur la terre, entre les âmes qui ne vivent plus qu'en lui; telles sont les délices qu'il leur fait savourer. Mais il est bien difficile que la douceur de cette union ne soit mêlée d'aucune amertume hors des communautés religieuses; et, là même, elle ne peut acquérir toute sa suavité, qu'autant que l'influence du Cœur de Jésus a complètement vaincu les résistances, même les plus subtiles, de l'amour-propre.

Un simple chrétien vivant au milieu du monde peut arriver à la plus haute perfection de la charité; mais il faut, le plus souvent, qu'il renonce à en goûter les joies. Le monde est le royaume de l'égoïsme. La haine, la jalousie, les ressentiments s'y donnent une libre carrière. On n'aime guère que ceux dont on peut attendre quelque chose; quant aux autres, si on ne les hait pas, on ne se croit redevable à leur égard que de l'indifférence. Il n'en est pas ainsi des maisons religieuses, où l'hydre de l'égoïsme, frappée dans ses trois têtes, par les vœux de religion, est hors d'état de livrer à la divine charité d'aussi violentes attaques.

Mais il faut bien reconnaître qu'après avoir été dépouillé par le sacrifice religieux de ses formes les plus répugnantes, l'amour-propre peut subsister encore, sous des apparences plus subtiles, et mettre obstacle à la parfaite union des cœurs. Le mien et le tien, qui sont les plus grands ennemis de cette union, ne se combattront

plus à propos d'un champ ou d'une maison; mais ce sera peut-être à propos d'une idée, à propos d'une bonne œuvre, à propos de l'exercice d'une vertu. Quelle que soit la nature ou même la sainteté du motif, l'union des cœurs n'en sera pas moins troublée; et, avec la plus délicieuse consolation que l'homme puisse goûter sur la terre, on risquera de perdre, pour l'éternité, une partie de ce mérite qui se mesure sur la perfection de la charité.

III

Comment éviter ce péril? Comment faire que, dans une maison religieuse composée de cent membres, il n'y ait pas cent esprits et cent volontés différentes, mais une seule pensée, un seul désir, une seule tendance? Comment empêcher que la diversité des vues et l'opposition des humeurs n'amènent des froissements, qui s'enveniment par l'impossibilité où l'on se trouve de s'éviter les uns les autres? Comment lutter contre l'influence de l'esprit mauvais qui fait, incontestablement, beaucoup plus d'efforts pour diviser les serviteurs de Dieu que pour faire tomber ses ennemis dans de nouveaux crimes? — La puissance du Cœur de Jésus est seule capable de faire et de renouveler ce prodige. Ce n'est qu'autant qu'ils sont un avec ce divin Cœur, que les cœurs religieux peuvent être un entre eux. *Ipsi in nobis unum sint.* Mais cette bienheureuse unité, impossible par elle-même, devient facile du moment que, dans la communauté la plus nombreuse, le Cœur de Jésus est vraiment le maître : car, tandis que les membres de cette famille mettent tout leur

soin à connaître ses desseins et à les réaliser, lui, de son côté, emploie à les unir toute la puissance de sa grâce, toute la vertu de son amour. *Sint unum !*

C'est là son désir le plus ardent. Comment ce désir ne serait-il pas accompli dans une communauté où l'accomplissement de ses désirs est la suprême ambition de tous?

Et, avec cette union parfaite, combien d'autres avantages cette vraie pratique de la dévotion au Cœur de Jésus assure aux communautés religieuses! La complète destruction de l'amour-propre le plus subtil, qui est la condition préalable de cette union, en est aussi le fruit. L'amour-propre et la charité du Cœur de Jésus sont deux ennemis irréconciliables; celle-ci ne peut triompher qu'en marchant sur le corps de son adversaire; et elle ne peut éviter d'être vaincue à son tour, qu'en continuant à le fouler aux pieds. La pratique continuelle de cette charité fraternelle, qui fait la joie de la vie religieuse, donne lieu à une série non interrompue de petits sacrifices, qui en accroissent continuellement le mérite, et dont la légère amertume ne fait que relever la suavité de l'union.

Et puis, quelle énergie les membres d'un corps religieux ne trouvent-ils pas dans cette union, pour l'accomplissement des œuvres confiées à chacun d'entre eux! Autant ils seraient faibles et faciles à décourager s'ils étaient désunis, autant ils sont puissants lorsque chacun d'eux met ses lumières, ses encouragements, son influence au service de ses frères. Chaque homme a, en lui-même, une somme de force naturelle dont il ne soupçonne pas l'étendue; bien plus incommensurable encore est la force surnaturelle que la grâce divine met à la disposition de tout chrétien. Ce qui nous

empêche d'exploiter ce double trésor, ce qui nous rend si faibles alors que nous pourrions être si puissants, c'est que nous manquons de confiance, et nous manquons de confiance parce que nous ne sommes pas encouragés. Il n'en sera pas ainsi des membres d'une communauté religieuse où la dévotion au Cœur de Jésus sera bien comprise. Tous ceux qu'elle animera de son esprit se feront un devoir de s'encourager les uns les autres. Ils savent que s'ils agissaient autrement, Jésus-Christ ne les reconnaîtrait point pour ses amis.

Les saints nous enseignent que ce bon Maître s'efforce constamment de dilater et d'encourager les âmes de bonne volonté ; et ils nous donnent cette dilatation comme le signe caractéristique de son action relativement à ces âmes, comme le resserrement et l'inquiétude est le signe de l'action du mauvais esprit. Du moment donc que le Cœur de Jésus règne en maître absolu dans une famille religieuse, tous les membres qui la composent, dociles à son impulsion, agissent dans le même sens que lui. Les faiblesses humaines qu'ils trouvent en eux-mêmes et dans leurs frères ne leur font point perdre de vue l'estime infinie dont Jésus-Christ leur donne chaque jour les preuves, les desseins magnifiques qu'il a conçus à leur égard, les secours tout-puissants qu'il leur offre sans cesse.

Pleins de ces grandes pensées, ils ne croient pas pouvoir faire trop d'honneur à ceux que Dieu a ainsi honorés, et ils seront à leur égard d'autant plus prodigues de leurs encouragements qu'ils les verront plus portés à se décourager. Les plus faibles sont ceux à l'égard desquels ils se montreront plus bienveillants. *Sursum corda!* Telle sera la formule de leurs rapports

mutuels; il n'en est point de plus efficace pour rendre ces rapports consolants et fructueux. Pour animer l'ardeur des forts, il n'est pas de plus puissant stimulant, comme il n'est pas de remède plus infaillible pour guérir les infirmités des faibles.

IV

Grande est la force d'un corps religieux dont tous les membres sont animés de cet esprit, qui est le véritable esprit du Cœur de Jésus; mais combien plus grande encore serait la force de l'ordre religieux tout entier, si les corps dont il se compose entretenaient les uns avec les autres ces doux rapports? Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Que sont les corps religieux, sinon les divers bataillons de la troupe d'élite qui forme la garde royale de Jésus-Christ? L'uniforme de ces bataillons est différent; leur armement n'est pas exactement le même; chargés de défendre divers postes, ils n'ont pas tous la même consigne; mais ils ont tous un même chef, un même drapeau, les mêmes ennemis; ils défendent la même cause, et, par conséquent, ils ont tous les mêmes intérêts et des espérances communes.

Ne serait-ce pas compromettre ces intérêts et ces espérances, trahir leur chef et leur drapeau; ne serait-ce pas jouer le jeu de leurs ennemis, que de laisser pénétrer dans leurs rangs l'ombre même de la rivalité et de la division? A d'autres époques, les luttes des corps religieux purent avoir des résultats moins funestes; aujourd'hui, elles seraient meurtrières. Ne regarderait-on pas comme traîtres à la patrie les régiments qui, sur

le champ de bataille, chercheraient à vider les querelles nées des loisirs de la vie de garnison? Mais il ne suffit pas à Jésus-Christ que les âmes qui ont tout quitté pour le suivre s'abstiennent, ce jour de suprême péril, de luttes qui, grâces à Dieu, sont oubliées pour jamais. Ce qu'il désire et ce qu'il veut, c'est que, entre ces âmes, s'établisse une union de plus en plus intime.

S'il est une classe d'hommes à l'égard desquels ce divin Sauveur ait le droit de voir se réaliser plus complètement le vœu de son Cœur, *sint unum!* ce sont bien certainement ceux qui font profession de se donner entièrement à lui. Il est une règle qui domine toutes les autres règles religieuses et dont toutes les autres règles ne sont que l'application et le développement : c'est la grande loi de la charité. Et, puisque l'union est la marque et le fruit de la charité, on peut dire que l'obligation d'être étroitement unis ensemble est le premier de tous les devoirs que les religieux contractent par leur profession.

Ce devoir ne saurait être oublié, et il sera facilement pratiqué partout où le Cœur de Jésus trouvera des serviteurs fidèles et des apôtres dévoués.

Quand on a appris à connaître ce divin Cœur et à apprécier ses immenses intérêts, combien il est facile de s'élever au-dessus des misérables considérations humaines qui pourraient nous mettre aux prises les uns avec les autres! On ne regarde plus alors à la couleur de l'uniforme, ni au numéro du bataillon ; partout où on trouve un vaillant soldat de Jésus-Christ, on trouve un frère d'armes ; on s'estime heureux d'aider ses efforts et d'applaudir à ses succès. L'amour du Cœur de Jésus établit, entre les religieux des divers Ordres qui s'abandonnent à son inspiration, une fusion

d'intérêts et une similitude de sentiments qui ne sauraient exister entre des religieux du même Ordre, mais animés d'un autre esprit. Nous ne dirons que ce que nous avons éprouvé mille fois, et ce dont chaque jour nous apporte des preuves plus consolantes. Le Cœur de Jésus, qui travaille sans cesse à resserrer l'union de ses amis, a bien voulu se servir aussi de notre Œuvre pour atteindre ce but qui lui est si cher; et, entre toutes les bénédictions dont il l'a comblée, il n'en est pas à laquelle nous attachions un plus grand prix.

Puisse-t-il nous aider à généraliser tous les jours davantage cette union, si délicieuse et si féconde, de tous ses vrais serviteurs! Nous ne cesserons de le lui demander, non plus que de plaider auprès de nos Associés une cause que nous savons être par excellence la cause de Dieu. Qu'on nous pardonne d'affronter le reproche d'importunité et de monotonie qu'affrontait saint Jean, lorsqu'il inculquait sans relâche à ses disciples la même leçon. Que d'autres présentent sous d'autres aspects la dévotion si riche, si *multiforme* du Cœur de Jésus. Pour nous, nous en reviendrons toujours à un seul point, parce que c'est là par excellence le précepte, le vœu, l'ambition, l'intérêt de ce divin Cœur : *sint unum!* Union des chrétiens, union des prêtres, union des religieux, union de tous à Jésus-Christ, et union mutuelle de tous en Jésus-Christ, voilà ce qui fera de nous ses apôtres et nous mettra en état de rétablir son règne dans les sociétés.

CHAPITRE VI

Les Écrivains [1].

Le grand ennemi de Jésus-Christ, Lucifer, voyant approcher l'heure où le règne de ce divin Sauveur doit s'établir sur la terre, met en œuvre pour l'empêcher ses instruments les plus puissants, et appelle à son aide ses auxiliaires les plus dévoués. Ces auxiliaires dévoués de Satan, ces instruments choisis du père du mensonge, nous les connaissons : ce sont les écrivains perfides qui se servent, pour propager l'erreur, des grands moyens donnés aux hommes pour se communiquer la vérité de la parole, de l'écriture, de la presse, de la poésie et de l'éloquence ; qui, s'insinuant doucement dans les âmes en flattant leurs penchants les plus chers, s'appuient, pour les éloigner de Jésus-Christ, sur les tendances mêmes qui devraient les rapprocher de lui, qui prêchent un amour des hommes indépendant de l'amour de Dieu et un progrès social en opposition avec les maximes de l'Évangile.

Qui défendra la cause de Jésus-Christ contre ces dangereux agresseurs ? Qui déjouera leurs ruses et désabusera de leurs funestes erreurs les intelligences qu'ils ont séduites ? Qui fera prévaloir dans les âmes, dans les familles, dans les sociétés, la charité vivifiante

[1] *Messager*, t. IV, p. 250.

du Cœur de Jésus sur cet égoïsme déguisé en amour, qui ne peut que donner la mort ?

Ce seront ceux qui saisiront, pour défendre la vérité, les armes mêmes dont on se sert pour la combattre ; ceux qui rendront à la parole, à l'écriture, à la presse, à la poésie et à l'éloquence leur divine destination, et qui, reprenant la mission que le premier ange et ses suppôts ont répudiée, seront de véritables *Lucifers*, c'est-à-dire des porte-lumières. Aux écrivains selon le Cœur de Jésus est réservée la gloire de déjouer les infernales machinations des écrivains selon le cœur de Satan.

Mais quels sont ces écrivains selon le Cœur de Jésus ? Tous les écrivains catholiques ne méritent-ils pas ce nom ? — Oui, sans doute, tous le méritent dans une certaine mesure. Car le Cœur de Jésus aime la vérité, et il aime, par conséquent, aussi, tous ceux qui enseignent et défendent la vérité. Mais, parmi ces dévoués serviteurs de la vérité catholique, il en est qui peuvent revendiquer à meilleur droit que les autres ce beau titre d'écrivains selon le Cœur de Jésus. Ce sont ceux qui s'attachent plus particulièrement à pénétrer dans l'intérieur de Jésus-Christ ; ceux qui comprennent mieux et font mieux comprendre à leurs frères qu'en Jésus-Christ seul est l'explication dernière de toutes les énigmes, et la complète satisfaction de tous les besoins qui tourmentent les âmes et les sociétés.

Voilà les écrivains auxquels est réservée une part plus belle dans l'établissement du règne du Cœur de Jésus. A eux est destinée la gloire de ramener à sa suprême unité, non seulement la doctrine chrétienne, mais encore la science humaine tout entière.

I

Qu'est-ce, en effet, que la doctrine chrétienne? C'est l'ensemble des vérités que Dieu lui-même nous a révélées. C'est le recueil de toutes les confidences que l'éternelle Sagesse a faites aux hommes, depuis qu'elle a commencé à se communiquer à eux.

Dès l'origine, le Cœur de Dieu s'est penché vers sa créature, et il s'est plu à lui livrer ses secrets. Il a parlé à Adam encore innocent; et il lui a parlé encore après sa chute. Combien de fois il s'est entretenu avec les Patriarches, et sous combien de formes il s'est montré aux Prophètes! mais combien plus complètement encore il s'est manifesté aux hommes dans la personne de son Fils! L'ancien Testament et le nouveau sont remplis de ces enseignements divins. C'est un océan de vérités, dont aucune intelligence créée ne peut sonder la profondeur et embrasser les limites. Comme le firmament qui s'étend au-dessus de nos têtes, peuplé de myriades d'étoiles, dont chacune est un monde, la doctrine chrétienne est une sphère immense, obscure et lumineuse tout à la fois, embrassant d'innombrables articles dont chacun renferme l'infini. Ne nous étonnons donc pas que tant de grands génies aient pu dix-huit siècles parcourir cette sphère, sans se croiser et sans jamais être obligés de revenir sur leurs pas. C'est un champ, où les plus intrépides travailleurs trouveront toujours à moissonner. C'est une mine, dont les richesses semblent s'accroître à mesure qu'on creuse plus profondément. C'est un soleil, bien plus brillant que

celui qui éclaire nos yeux, et auquel l'étendue de l'espace qu'il remplit de ses rayons ne fait rien perdre de sa clarté.

Cependant, il faut le reconnaître, dans ce magnifique ensemble de la doctrine chrétienne, tous les points ne sont pas également lumineux. Cette sphère a un centre, un foyer, d'où s'émanent tous les rayons qui vont en illuminer toutes les parties. Quel est-il ce foyer de la lumière révélée; ce point central où aboutissent toutes les communications de la vérité divine, et d'où émanent tous les rayons célestes qui éclairent nos esprits? Quel est-il et que peut-il être, sinon JÉSUS-CHRIST, le Verbe incréé, la lumière du Père, l'image de sa substance, le type de toute créature; JÉSUS-CHRIST, qui est par son humanité la première de toutes les œuvres du Tout-Puissant, la manifestation la plus complète de la beauté et de la vérité infinie, le principe et la fin de la création entière? Et, dans JÉSUS-CHRIST même, quel est le point central où doivent se placer tous ceux qui veulent comprendre cet Homme-DIEU; quel est en lui le foyer où brûlent les plus vives ardeurs, et le mobile d'où naissent tous les mouvements? N'est-ce pas le Cœur de ce Sauveur adorable, ce Cœur qui est le principe de sa vie physique et l'organe de sa vie morale, ce Cœur dans lequel se concentrent toutes les lumières de son intelligence pour s'y transformer en flammes d'amour?

Mais s'il en est ainsi, comment douter que toute la doctrine chrétienne ne soit vraiment renfermée dans la science du Cœur de JÉSUS-CHRIST?

C'est donc à JÉSUS-CHRIST et à son Cœur que se rapportent tous les articles de cette doctrine. Quand les hérétiques ont successivement attaqué tous ces divers

articles, c'est à Jésus-Christ lui-même que s'adressaient leurs attaques; et quand les saints Docteurs, pour repousser ces agressions, se sont attachés à mettre en lumière chacun de ces dogmes, c'est Jésus-Christ qu'ils défendaient, et qu'ils nous ont fait mieux connaître par chacun de leurs enseignements. Il suffit, en effet, d'ouvrir les livres que nous ont laissés les Pères de l'Église pour se convaincre qu'ils étaient pleins de Jésus-Christ, et qu'ils avaient puisé aux sources du Sauveur les flots de vérité et d'amour qui coulaient de leurs lèvres, avec tant d'abondance. Qui a mieux interprété que saint Jean Chrysostôme les paroles et les sentiments de l'Homme-Dieu? Qui a mieux montré que saint Augustin que l'ancien Testament tout entier se rapporte au Verbe incarné, et que c'est lui seul qui parle dans les Psaumes? Si ces saints Docteurs ne nous ont pas laissé de traité spécial et complet sur Jésus-Christ, c'est qu'il fallait avant tout préparer les matériaux de ce travail, et bien établir, par la réfutation des diverses hérésies, chacun des points de la doctrine chrétienne.

Mais, quand cette grande tâche a été accomplie, quand les aspects de l'Homme-Dieu ont été successivement obscurcis par l'erreur, et mis en lumière par l'autorité des Docteurs et des Pontifes; après que ce divin Sauveur s'est révélé à nous dans sa double nature et dans l'unité de sa personne; dans sa miséricorde sans bornes, dans sa grâce gratuite, et dans sa présence réelle au Sacrement de son amour, le moment est venu de mieux saisir l'unité de tous les différents dogmes, et de pénétrer plus profondément dans le foyer même d'où émanent ces divers rayons.

II

Ce moment solennel aurait dû arriver déjà depuis des siècles. Il fut un temps, surtout, où l'intelligence humaine sembla bien près d'atteindre à cette *unité* qu'elle ne cesse de poursuivre. Ce fut le temps où saint Louis régnait sur la France, et où l'Université de Paris, rendez-vous des esprits d'élite, voyait briller dans ses chaires des Docteurs comme saint Thomas et saint Bonaventure. Alors Jésus-Christ était vraiment tout, dans la société chrétienne; il régnait dans les esprits et dans les lois, dans les écoles et dans les tribunaux, et dans tous les ordres de choses se réalisait l'exergue que portaient les monnaies de cette époque : *Christus regnat, Christus vincit, Christus imperat.*

Mais, hélas! ce beau mouvement s'arrêta avant d'avoir atteint son terme. De furieuses tempêtes vinrent bientôt assaillir l'Église; au schisme d'Occident succéda l'hérésie de Luther; et les défenseurs de la vérité révélée eurent, alors, assez à faire d'écarter les dangers qui menaçaient le sacré dépôt.

Cependant, même à cette heure néfaste, les champions de l'Église ne méconnurent pas la source où ils devaient aller puiser leurs forces. Sans s'arrêter aux spécieux prétextes mis en avant par les suppôts de Satan, pour colorer leur révolte, ils comprirent que le mobile premier de cette grande levée de boucliers de l'enfer était la haine de Jésus-Christ; aussi, ne cherchèrent-ils pas ailleurs que dans un amour dévoué pour ce divin Sauveur le point d'appui de leur résistance. Un livre fut composé, qui contribua plus que tous les

livres de controverse à refouler le torrent de l'hérésie; et ce livre n'a d'autre but que d'enseigner aux hommes l'art de connaître et d'imiter Jésus-Christ; ce sont les Exercices de saint Ignace. Aucun ouvrage écrit par la main des hommes n'a plus servi que celui-là à ouvrir aux chrétiens l'entrée du Cœur de l'Homme-Dieu.

Mais la science dont ce livre précieux est la source était bien plus pratique que spéculative; dans le siècle si agité où il fut écrit, il forma plus d'héroïques imitateurs du Dieu-Homme qu'il n'inspira d'écrivains occupés à le faire connaître.

Cent ans plus tard, la paix sembla renaître, quoique les résultats de ces terribles luttes ne fussent point encore effacés. Alors les intelligences, moins occupées par la nécessité de combattre l'erreur, reprirent leur mouvement vers le foyer divin de la vérité.

Mais voici que l'enfer, pour arrêter ce mouvement, suscita une hérésie nouvelle, plus perfide encore que les précédentes.

Le jansénisme vint éloigner les hommes des Sacrements, leur ravir l'espérance, leur faire considérer Dieu non plus comme un Père, mais comme un tyran; tout en exaltant la dignité de Jésus-Christ, il s'efforça de lui arracher son Cœur. En même temps, la raison révoltée, reprenant les armes qui avaient été arrachées aux mains de l'hérésie, s'attaquait non seulement à l'autorité de l'Église, mais à l'autorité même de Jésus-Christ. Elle niait ouvertement sa divinité, réduisait à néant tous ses droits sur les âmes, et se disposait à lui ravir l'empire des sociétés.

Ce fut alors que ce divin Sauveur résolut de réaliser les promesses faites, depuis bien des siècles, à sainte Gertrude. La dévotion au sacré Cœur fut révélée à

l'Église, pour être sa consolation dans la lutte terrible qui se préparait, et pour devenir un jour le principe de son triomphe. En nous demandant un culte particulier pour ce Cœur adorable, le divin Sauveur n'avait sûrement pas seulement en vue de glorifier un organe de son corps. Ce qu'il voulait surtout c'est que son amour, dont le Cœur est le symbole, devint l'objet constant de nos pensées, la base de notre espérance, l'arme toute-puissante au moyen de laquelle nous pourrions vaincre le monde. Révélée aux âmes simples, afin d'être pour elles, comme pour la vénérable Marguerite-Marie, une source de sainteté, cette dévotion a été proposée aussi aux prédicateurs et aux savants, pour animer d'un esprit nouveau tous leurs discours, et éclairer d'une nouvelle lumière tous leurs enseignements. De grandes bénédictions furent promises à tous ceux qui consacreraient leur parole et leur plume à faire connaître et aimer le Cœur de Jésus.

Le moment semble en effet venu, pour les serviteurs de la vérité, d'aller puiser, dans le foyer même de toute lumière et de tout amour, les flammes qu'ils doivent répandre sur le monde.

Depuis que la dévotion au sacré Cœur a été révélée par le divin Maître, qu'est-il arrivé?

Les ennemis de ce Sauveur adorable ont redoublé de fureur. Pendant cinquante ans, ils ont mis en œuvre, pour le rendre odieux et méprisable, tout ce que l'enfer a pu leur fournir de sarcasmes impies et de haineux blasphèmes. *Écrasons l'infâme*, tel a été leur mot d'ordre. Et en effet, au bout d'un demi-siècle d'efforts désespérés, ils sont parvenus à renverser les autels, à faire tomber par milliers les têtes des ministres de Jésus-Christ, à changer même le nom des jours et des

mois, pour effacer son souvenir de la mémoire des hommes. Mais, en même temps, on a vu la société chanceler, tous les droits méconnus, tous les intérêts menacés, et le monde entier obligé de reconnaître que « Celui dont on avait essayé de détruire le culte était le fondement unique en dehors duquel la société ne peut trouver *aucune stabilité.* » Ainsi, par les attaques mêmes qu'ils avaient livrées à Jésus-Christ, ses ennemis se sont trouvés lui avoir rendu le plus glorieux témoignage.

Qu'ont-ils fait alors? Ils se sont ravisés. Ils ont renoncé à le rendre odieux et méprisable; ils ont même affecté de le poursuivre de leurs insultantes louanges, afin de pouvoir réussir plus sûrement à le dépouiller de sa divinité. Telle est aujourd'hui leur tactique. On salue Jésus-Christ comme un grand homme; on lui accorde de grandes lumières et de grandes vertus. Sauf certains moments de franchise, où la haine satanique se montre à travers ces grimaces de respect, on use à son égard d'un langage hypocritement obséquieux; mais reconnaître à Jésus-Christ aucun droit sur l'intelligence, aucune autorité sur la volonté et les passions; lui attribuer aucun empire sur les sociétés, c'est à quoi on est plus décidé que jamais à ne pas consentir. Sous ce rapport, l'hostilité contre l'Homme-Dieu est plus déterminée que jamais; et, peut-être plus dissimulée dans ses formes, elle n'en est que plus intraitable dans ses prétentions.

Quel sera le résultat de cette nouvelle tactique? Dieu le sait; mais déjà nous n'avons que trop de motifs pour croire qu'elle ne sera pas moins glorieuse à l'Homme-Dieu que funeste à ceux qui la mettent en œuvre. Quelle est l'autorité qui pourra subsister, lorsque l'on

sera parvenu à persuader aux peuples qu'ils ne sont pas tenus d'obéir au Fils du Très Haut? Quels sont les droits qui seront respectés, lorsque les droits de Jésus-Christ seront ouvertement foulés aux pieds? Et quels châtiments, d'ailleurs, Dieu le Père ne nous infligera-t-il pas, s'il nous voit nous obstiner dans notre révolte contre ce Fils bien-aimé, auquel il a donné pour héritage toutes les nations, mais surtout les nations chrétiennes?

III

Si nous voulons prévenir ces malheurs, qu'avons-nous à faire? User de tout ce que nous pouvons avoir d'influence pour défendre les droits de Jésus-Christ et rétablir son autorité. Oui, l'heure est venue de proclamer hautement ces droits, d'opposer une confession généreuse à toutes les apostasies qui s'étalent au grand jour, de dire et de redire aux hommes qu'il *n'y a pas sous le ciel d'autre nom que celui de* Jésus, *par la vertu duquel ils puissent être sauvés.*

C'est là en particulier la tâche des écrivains catholiques. Il ne s'agit plus maintenant pour eux de soutenir tel ou tel article de la doctrine chrétienne : c'est la personne même de Jésus-Christ qui est attaquée. Comme au plus fort d'une mêlée, si les soldats voient leur prince entouré par les ennemis, ils se précipitent et font pour le délivrer des efforts surhumains; ainsi doivent faire, en ce moment, tous ceux qui n'ont pas oublié les vœux de leur baptême, et les serments qu'ils ont prêtés à leur adorable Chef.

Quant à ceux que Jésus-Christ n'appelle pas à le

défendre sur ce terrain, qu'ils secondent de tout leur pouvoir les efforts de ses défenseurs. Qu'ils prient pour eux ; qu'ils leur obtiennent les lumières, l'énergie, l'éloquence nécessaire pour bien remplir leur mission. Qu'ils travaillent à propager leurs ouvrages. Répandre les bons livres, c'est rendre à la vérité un service presque aussi grand que si on les écrivait soi-même..

Si tous les serviteurs de Jésus-Christ savent ainsi s'aider les uns les autres, leur triomphe est assuré. Ce qui fait la force de l'erreur, c'est surtout l'audace et l'activité de ses partisans. Si nous savions mettre au service de la vérité tous les moyens de propagande dont ils semblent avoir acquis le monopole, l'erreur ne saurait longtemps lui résister. Car si l'erreur a quelque puissance, la vérité est encore bien plus puissante ; si la haine se répand comme une contagion, l'amour se propage bien plus irrésistiblement encore. Apprenons à connaître et à aimer le sacré Cœur de Jésus, et il est impossible que nous ne le fassions pas connaître et aimer. Ce divin Sauveur n'est ni moins aimable, ni moins puissant, aujourd'hui, qu'il ne l'était quand les premiers apôtres lui soumirent la société païenne ; s'il fut capable de régénérer cette société si corrompue, il régénèrera aussi la nôtre, pourvu que les apôtres ne lui manquent pas, pour illuminer de ses clartés tant d'intelligences qui ne le connaissent plus.

Puisse donc ce divin Cœur trouver beaucoup de cœurs disposés à s'éclairer de ses rayons et à les refléter sur leurs frères ! Il ne faut, pour remplir cette mission, ni un grand génie, ni une érudition bien profonde ; il suffit d'un peu d'amour. Le travail est fait ; le plan est tracé ; durant dix-neuf siècles, des milliers de docteurs et de saints ont ensemencé ce que nous som-

mes appelés à moissonner. Il suffit de recueillir le fruit de leurs enseignements. Il suffit de nous placer au point de vue du Cœur de Jésus, et de considérer de ce point de vue toutes les questions ; la solution se présentera d'elle-même. Le dogme, la morale, l'histoire, la politique elle-même, envisagés à la lumière du Cœur de Jésus, s'éclairent d'un feu tout nouveau. Les problèmes les plus épineux perdent leurs obscurités ; les discussions les plus irritantes se prêtent à une conciliation facile ; la vérité devient à la fois plus lumineuse et plus aimable, tandis que l'erreur, mise en présence de ce Cœur divin, apparaît dans toute son odieuse laideur.

Saluons donc avec bonheur ces écrivains vraiment chrétiens qui, dans tous les ordres des vérités, font profession, comme saint Paul, de ne savoir que Jésus-Christ. Grâces à Dieu, il en est plusieurs, non seulement dans les rangs du clergé, mais encore parmi les laïques. Depuis quelques années, leur nombre s'est bien accru. Puisse-t-il s'augmenter encore ! Puisse leur parole devenir chaque jour plus courageuse et plus ardente !

CHAPITRE VII

La Presse chrétienne [1].

Il fut un temps où le monde n'obéissait guère qu'au sceptre et à l'épée; mais aujourd'hui il reconnaît une puissance supérieure à celle-là, c'est la puissance de la plume. Les écrivains exercent sur le monde une influence plus prépondérante que celle de l'artillerie la plus meurtrière et de la politique la plus habile; ils forment l'opinion, éclairent ou obscurcissent les intelligences, répandent les idées, excitent les passions. Leur pouvoir a toujours été grand; mais, depuis l'invention de l'imprimerie, il a été plus que centuplé, et il est devenu presque irrésistible. La lutte des idées, auparavant bien plus restreinte, a pris des proportions gigantesques, qui vont s'accroissant tous les jours.

L'empire des plus puissants princes a des limites, celui des écrivains n'en reconnaît aucune; les traits qu'ils lancent atteignent les esprits et les cœurs aux extrémités du monde, et ces traits conservent leur pouvoir salutaire ou meurtrier longtemps après la mort de celui qui les a lancés. Le champ de bataille sur lequel les écrivains combattent, ce sont les âmes; et qui ne voit que c'est sur ce champ de bataille que doivent se décider, en définitive, les destinées du monde?

[1] *Messager*, t. VI, p. 113; t XXVI, p. 361; t. XXI, p. 63.

Rien n'est donc plus important, pour la vérité, que d'avoir à son service un nombreux bataillon d'écrivains habiles et dévoués, toujours prêts à la défendre sur tous les terrains où elle est attaquée. C'est là, sans doute, éminemment la mission du sacerdoce; mais cette mission, le sacerdoce ne suffit pas à la remplir. Au moment où l'attaque est générale, la défense doit le devenir également. Dans les dangers extrêmes de la patrie, tout homme capable de manier une épée devient soldat. Aussi, ne saurions-nous nous étonner de la gratitude avec laquelle l'Église accueille le concours des écrivains laïques, lorsqu'ils se montrent animés d'un sincère désir de combattre pour sa défense. C'est le sentiment qu'exprimait naguère le Souverain Pontife, dans une Encyclique adressée aux Évêques de France:

« Nous vous le demandons avec instance, leur disait-il, veuillez favoriser, de toute votre bienveillance et de toute votre prédilection, les hommes qui, animés de l'esprit catholique et versés dans les lettres et les sciences, consacrent leurs veilles à écrire et à publier des livres et des journaux pour que la doctrine catholique soit propagée et défendue, pour que les opinions et les sentiments contraires à ce Saint-Siège et à son autorité disparaissent, pour que l'obscurité des erreurs soit bannie, et que les intelligences soient inondées de la douce lumière de la vérité. »

I

Le premier de tous les apostolats extérieurs est, sans doute, celui de la parole. Rien ne peut remplacer

cette communication immédiate d'âme à âme, qui se fait par la prédication publique ou par les entretiens privés. « La foi vient de l'ouïe, » dit saint Paul; et l'ouïe suppose la parole de Jésus-Christ, transmise par la bouche de ses envoyés. La presse chrétienne ne saurait donc prendre la place de la prédication orale; mais elle peut en accroître immensément la puissance et suppléer, dans bien de circonstances, à son défaut. Elle est, par conséquent, un véritable apostolat et, après le ministère sacerdotal, elle est le plus efficace de tous les apostolats extérieurs.

La presse est la parole élevée à sa plus haute puissance. Par elle-même, la parole a un pouvoir merveilleux : c'est une sorte d'incarnation des pensées les plus spirituelles et l'image naturelle du Verbe de Dieu. La parole renferme dans quelques sons articulés les vérités les plus sublimes et les sentiments les plus nobles; c'est la vie entière de nos âmes qui s'épanche au dehors par ce canal, et qui se répand sur d'autres âmes. Aussi la parole est-elle douée d'un pouvoir de fascination auquel il est difficile de résister. En s'appliquant aux âmes des auditeurs, elle y imprime la ressemblance de l'âme de celui qui parle; leur fait, en un instant, concevoir les mêmes pensées, éprouver les mêmes émotions; et, à la longue, elle finit par créer en elles les mêmes habitudes et le même tempérament moral.

Mais, si merveilleux qu'il soit, ce pouvoir de la parole est passager. La voix de l'orateur le plus éloquent agite l'air pendant quelques minutes, frappe l'oreille de ses auditeurs, et s'évanouit. L'écriture, en fixant la parole, immortalise son énergie. La parole écrite demeure pendant des années et pendant des siècles; et, à chaque instant de cette longue durée, elle

peut atteindre des âmes séparées par le temps et par l'espace de l'âme de l'écrivain, leur communiquer ses lumières, les animer de ses sentiments, les faire vivre de sa vie. La puissance de la parole est déjà plus que centuplée; et pourtant elle est encore bornée par le nombre, nécessairement restreint, des feuilles sur lesquelles la main de l'écrivain l'a fixée. Mais voici l'imprimerie qui va multiplier indéfiniment ces feuilles, et voici la vapeur qui va accroître encore les facilités de leur reproduction et de leur propagation. Par ces procédés, la parole, qu'un homme n'aurait pu faire entendre qu'à plusieurs centaines d'auditeurs réunis autour de lui, pourra être fixée en quelques heures sur des millions de feuilles; et, quelques heures plus tard, elle pourra être répandue sur toute la surface d'un vaste pays.

Qui pourra compter le nombre des âmes qu'elle atteindra, et auxquels elle fera partager les convictions et les sentiments de celui de qui elle émane. Ce n'est point peut-être de prime abord que toutes ces âmes se laisseront captiver; mais, si le choc se répète, si le lendemain une nouvelle parole vient renouveler l'émotion produite la veille, attaquer les intelligences par un autre point, saisir les cœurs par un endroit plus sensible, les âmes ainsi circonvenues finiront par se rendre; et la presse, servie par la vapeur, fortifiée par la périodicité, acquerra sur les sociétés humaines un empire bien supérieur à celui que donne la force des armes.

Reste à savoir quel usage les hommes feront de cet immense pouvoir.

Si la presse était uniquement employée à propager la vérité dans les intelligences et à fonder dans les âmes l'empire de la divine charité, il ne faudrait que

bien peu d'années pour renouveler la face du monde. On verrait bientôt la concorde se rétablir au sein des peuples chrétiens, que tous leurs vrais intérêts devraient porter à s'unir; les préjugés qui éloignent les hérétiques de la véritable Église seraient promptement dissipés, et ils mettraient en commun les forces et les ressources qu'ils emploient maintenant à la combattre, pour répandre au sein des peuples infidèles la vraie civilisation chrétienne. Si obstinés que soient ces peuples dans leurs erreurs, ils ne résisteraient pas longtemps à la prédication unanime de la vraie foi, soutenue par le prestige des avantages temporels dont cette foi est le principe. L'apostolat catholique obtient déjà de consolants succès, bien qu'il soit entravé en Europe par la presse antichrétienne, et à l'étranger par la propagation hérétique. Supposé que ces influences qui le paralysent aujourd'hui s'exerçassent en sa faveur, combien ses conquêtes seraient plus rapides et son triomphe plus complet!

Malheureusement il n'en est pas ainsi : ce qui devrait être, entre les mains de la vérité, le plus efficace de tous les instruments d'apostolat est, pour l'esprit du mensonge et pour ses suppôts, le plus puissant de tous les moyens de perversion.

Il semble que ce soit pour l'humanité un penchant irrésistible de tourner, d'abord, contre Dieu toutes les forces dont elle s'empare et toutes les ressources qu'elle acquiert. L'Écriture sainte nous apprend qu'après que les fils de Caïn eurent inventé l'art de forger le fer et de jouer des instruments de musique, ils séduisirent les serviteurs de Dieu et attirèrent sur la terre, par leurs débordements, les eaux du déluge. Ne semble-t-il pas que la race humaine, excitée par les merveil-

leuses inventions qui ont mis à son service les forces de la nature, veuille renouveler la lutte des anciens géants contre le ciel? Ce qui est certain, c'est que l'arme formidable de la presse est aujourd'hui employée à combattre Dieu, à obscurcir la vérité, à faire mépriser sa loi, à renverser pour jamais son empire sur la terre.

Pour un bon livre et un bon journal, qui défendent ses droits, il y en a mille qui les attaquent. L'impiété ne prend plus même la peine de se déguiser. Elle ne respecte plus rien; elle bat en brèche les premiers principes de la religion et de la morale; elle sape les bases de la famille et de la société. Quel est l'effet de cette propagande infernale? Il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter un regard sur le monde. Qui a répandu dans les masses l'incrédulité qui, jadis, n'apparaissait çà et là, comme un fantôme, que dans quelques têtes folles et dans quelque repaire de sociétés secrètes? Qui a ravi l'espérance du ciel à ces prétendus esprits forts? Qui les a livrés aux désirs mauvais, aux passions honteuses, au sens réprouvé? Qui a brisé dans les cœurs la droiture de la conscience, dans les États la puissance du droit, dans les nations le respect de l'ordre? D'où vient que nous voyons entasser crimes sur crimes, l'ordre social et l'ordre public disparaître, et les peuples succomber sous le poids dont les écrasent l'ordre armé au dedans et la paix armée au dehors? Ah! la responsabilité de tous ces maux, c'est sur la presse antichrétienne qu'elle retombe de tout son poids.

Et c'est au moment où le tempérament moral des peuples chrétiens est ainsi vicié et totalement corrompu par la presse antichrétienne, c'est à ce moment que les

peuples infidèles, rapprochés de nous et soumis à notre influence par les inventions modernes, s'apprêtent à subir la contagion de notre incrédulité et de nos vices. Les erreurs dans lesquelles ces nations étaient plongées jusqu'à ce jour contenaient encore quelques germes de vérité, et laissaient subsister les fondements de l'ordre social. Elles vont apprendre de nous l'erreur totale, qui ne laisse plus rien debout.

Il y a là évidemment, non seulement pour l'Europe, mais pour le monde entier, un péril suprême. Jamais l'humanité n'a été exposée à des désordres et à des catastrophes comparables à celles dont la menacent le pouvoir, toujours croissant, de la presse et sa licence de plus en plus effrénée.

II

De tous les pouvoirs humains, la presse est donc certainement celui qui fait, en ce moment, à l'Église une guerre plus acharnée; mais c'est également celui qui, par quelques-uns de ses dépositaires, prête à l'Église un plus puissant appui. Parmi les gouvernements, quelques-uns sont ouvertement hostiles à l'Église; d'autres font profession de lui être complètement étrangers; d'autres, enfin, se déclarent impuissants à la défendre; pas un ne vient à son secours à cette heure de suprême danger. Forts de cette faiblesse et de cette connivence, les ennemis de l'Église mettent en œuvre toute leur habileté et toute leur influence, pour lui porter le coup de la mort. Rien ne semble plus pouvoir les arrêter. L'Épouse de Jésus-Christ est à leur merci. Elle n'a pour elle que la vérité et la justice; mais, à

certains moments, que peuvent la justice et la vérité contre la coalition du mensonge et de la violence? Calomnies et sophismes, déclamations de la tribune et invectives de la presse, lois iniques et mesures arbitraires, spoliations et oppressions, encouragements à la révolte et entraves à l'exercice de l'autorité, rien n'est négligé de ce qui peut étouffer la voix de l'Église et paralyser sa force.

Ce n'est pas encore une persécution à la Dioclétien : Dioclétien a fait naître Constantin; et nos modernes persécuteurs ne veulent pas s'exposer à provoquer une semblable réaction, par des violences prématurées. Julien l'Apostat est le modèle qu'ils semblent se proposer de préférence; et il faut avouer que l'instinct de leur haine ne les a pas trompés. Si la vérité pouvait être détruite sur la terre, elle le serait par les moyens qu'employa contre elle ce sophiste couronné. Bâillonner ses organes et donner libre carrière à ses adversaires, voilà bien le procédé le plus sûr pour lui fermer l'accès des intelligences et ruiner complètement son empire.

La presse catholique est la dernière ressource laissée à l'Église pour déjouer cette coalition, vraiment infernale, du mensonge et de la violence. Ressource, hélas! bien précaire, qui peut lui être enlevée demain, car des faits encore tout récents prouvent combien les ennemis de la vérité rougissent peu de démentir honteusement toutes leurs déclamations libérales, lorsqu'ils peuvent détruire, sans trop de péril, la liberté de la vérité. Ressource bien insuffisante aussi; car jamais la presse catholique ne pourra exercer pour le bien une influence égale à celle que la presse révolutionnaire exerce pour le mal. Celle-ci a, pour enflammer les mauvaises pas-

sions, des matériaux et des procédés que la presse catholique ne saurait lui emprunter.

Mais cette presse a néanmoins une force très réelle, et elle peut rendre à la vérité d'éminents services. Par son courageux témoignage et ses énergiques protestations, elle peut empêcher le mensonge d'acquérir sur les âmes une sorte de droit de prescription; si elle est hors d'état d'éclairer les âmes qui préfèrent les ténèbres à la lumière, elle peut du moins soustraire à la séduction celles qui ne veulent pas être trompées. Non seulement elle peut mettre obstacle au triomphe définitif du mal, mais elle peut empêcher que l'injustice ne triomphe complètement à l'heure présente. Saint Jean-Baptiste paraissait réduit à l'impuissance, lorsque, enfermé dans la prison d'Hérode, il ne pouvait qu'opposer une parole, *non licet*, à la puissance du tyran et à la scélératesse d'une femme impie, et, loin de le sauver, cette parole fut au contraire la cause de sa mort. Qui ne reconnaîtra pourtant que cette parole a été, dans le meilleur sens de ce mot, victorieuse de l'iniquité d'Hérode?

Telle est aussi la victoire que, dès aujourd'hui, et au milieu du triomphe que l'Europe entière décerne à l'imposture, la presse catholique peut assurer à la vérité. Tandis que tous les principes sont impudemment niés, tandis que tous les droits sont impunément violés, tandis que les gouvernements et les peuples conspirent pour renverser le seul appui solide de l'autorité des gouvernements et de la liberté des peuples, la presse catholique peut et doit opposer, à l'aveuglement des uns et aux passions des autres, un courageux et inflexible *non licet,* « cela n'est pas permis! »

Ne pût-elle faire que cela, elle aurait déjà fait beaucoup.

Mais elle peut faire beaucoup plus ; elle peut préparer le triomphe à venir de la vérité, et rendre ce triomphe à la fois plus prochain et plus complet. Il paraît impossible, en effet, que la victoire de l'antichristianisme soit définitive, et que Dieu ne réserve pas, même sur la terre, à son Église un glorieux dédommagement pour ses épreuves présentes. Si la crise que nous traversons ne devait pas conduire à ce résultat, elle amènerait la fin du monde, c'est-à-dire le triomphe éternel de l'Église et l'éternelle défaite de ses ennemis. Le monde, en effet, n'existe que pour Jésus-Christ ; et, du moment qu'il refuserait absolument de glorifier Jésus-Christ, Dieu serait obligé de le détruire. Mais rien ne nous indique que nous soyons arrivés à cette extrémité. L'Église n'a pas encore rempli sa mission ; et si l'Évangile, qu'elle est chargée d'annoncer à tous les peuples, a été présenté au plus grand nombre d'entre eux, nous sommes loin encore des temps dont parle saint Paul, quand il dit que « la plénitude des nations » doit entrer dans le bercail du divin Pasteur. L'immense continent africain contient des populations innombrables, dont nous ne connaissons pas même le nom. Et combien d'autres arguments très solides on peut opposer aux conjectures de ceux qui annoncent, comme imminente, la fin du monde !

D'ailleurs, l'absurdité même des erreurs qui fascinent aujourd'hui les peuples chrétiens, la tendance de la Révolution antichrétienne à renverser les bases les plus essentielles de l'ordre social, ne permettent pas de penser que le triomphe de ce dernier ennemi du Dieu Sauveur puisse être de longue durée. Plus ce triomphe sera universel, plus il sera court : ce sera un déluge, et peut-être un déluge de sang ; mais, après

qu'il aura achevé son œuvre providentielle d'expiation et de purification, l'arc-en-ciel ne tardera pas à reparaître, et une ère nouvelle commencera.

III

C'est en vue de cet avenir, non pas immédiat, mais peut-être assez prochain, que la presse catholique doit travailler. Elle doit déposer dans les entrailles de la société les germes de vie qui écloront après le déluge; jeter dans les âmes, durant les frimas de l'hiver, la semence qui, au printemps, se développera et portera ses fruits; elle doit préparer la réaction qui succèdera infailliblement aux derniers excès et aux derniers succès de la violence, et l'entourer d'avance des garanties qui, seules, peuvent la rendre vraiment salutaire. Depuis un siècle, il s'est produit, après chaque crise, plusieurs de ces réactions, qui semblaient devoir sauver la société. Toutes ont échoué, parce que les éléments n'en avaient pas été suffisamment préparés durant la crise.

La vérité n'avait pas été défendue avec assez de courage et de confiance; les principes n'avaient pas été assez mis en lumière; les erreurs n'avaient pas été assez complètement démasquées, les âmes n'avaient pas été armées d'une haine assez robuste du mal, et d'un amour du bien assez énergique. On a essayé de nouveau de concilier le bien et le mal, de mêler la vérité avec l'erreur; on a voulu bâtir sur un autre fondement que celui des principes immuables, et l'édifice qu'on a ainsi élevé sur le sable mouvant a été renversé par la première tempête.

C'est à la presse catholique qu'il appartient, surtout,

de préparer à la société une régénération plus complète et plus durable. Mais comment pourrait-elle remplir avec succès une aussi difficile mission, si nous ne lui obtenions, par nos prières, un très puissant secours d'en haut? Prions donc beaucoup pour les écrivains, qui déjà remplissent cette mission avec un courage vraiment admirable. Après le ministère sacerdotal, il n'est pas aujourd'hui d'apostolat plus noble, mais il n'en est pas aussi de plus laborieux ; il n'en est pas qui demande plus d'abnégation et de constance, qui expose à des injustices plus blessantes, à des haines plus acharnées et à de plus amers déboires.

Nous conjurerons le Cœur de JÉSUS de consoler ceux qui, pour sa gloire, affrontent ces dangers et qui combattent pour lui par la plume, avec autant de mérite que s'ils lui avaient voué leur épée. Mais le nombre de ces valeureux combattants et la publicité qui leur est offerte sont loin d'être proportionnés à l'immensité du champ de bataille et à la multitude des ennemis. Il faut donc trouver aux écrivains catholiques des lecteurs et des auxiliaires, et c'est ce que nous ferons, soit par notre influence directe, s'il nous est donné d'écrire nous-mêmes ou de propager et de faire lire les bons écrits des autres, soit au moins par nos prières.

Demandons à DIEU d'abord *qu'il augmente leur nombre*. Quand on compare le nombre des journaux et autres publications religieuses avec celui des publications irréligieuses et immorales, on est épouvanté, et on se demande comment une nation qui absorbe chaque jour une quantité de poison aussi énorme, avec de si faibles antidotes, peut encore subsister. Cette disproportion effrayante peut tenir à bien des causes : une des prin-

cipales, c'est que les catholiques sont loin de déployer autant d'activité pour encourager leurs écrivains et propager les bons livres, que nos adversaires en déploient pour répandre leurs dangereuses productions. Que les ouvrages des écrivains catholiques soient plus activement propagés, et le nombre des écrivains ne pourra manquer de s'accroître.

Ce que nous devons demander en second lieu pour les écrivains catholiques, c'est *un dévouement intrépide* pour la cause de Jésus-Christ et de son Église. Nous savons avec quelle rage cette cause est attaquée; se pourrait-il qu'elle fût défendue avec moins d'ardeur? L'erreur ne garde plus aucune mesure; elle ne prend plus la peine de dissimuler; elle manifeste ouvertement la résolution de renverser de fond en comble la royauté de Jésus-Christ. Se pourrait-il que les défenseurs de l'Homme-Dieu fussent moins hardis dans l'affirmation de ses droits, et qu'ils crussent servir les intérêts de la vérité en la mutilant?

Demandons, en troisième lieu, pour les écrivains catholiques, *cet esprit de charité* qui les mettra en état de procurer à Jésus-Christ le seul triomphe qu'il ambitionne. C'est sur les cœurs que ce divin Sauveur prétend régner, et, aujourd'hui, comme aux jours de sa vie mortelle, il ne veut attirer à lui les hommes que par les liens de l'amour. Si donc nous voulons entrer dans ses vues et faire triompher sa doctrine dans le monde, il faut nous attacher avec plus de soins encore à lui gagner les cœurs par la douceur de notre charité, qu'à lui conquérir les intelligences par la vigueur de notre logique. Les plus utiles serviteurs de la vérité ne sont pas ceux qui la démontrent; ce sont ceux qui la rendent aimable.

Demandons encore, pour les défenseurs de l'Église, *cet esprit de soumission* sans lequel leurs services lui seraient bien plus nuisibles qu'utiles. Nous avons vu, hélas! dans ce siècle, plusieurs de ces champions de la cause catholique qui, pour avoir voulu suivre leurs propres inspirations, se sont jetés dans les plus grossières erreurs, et ont donné au monde les plus tristes scandales. Prions pour que ces funestes exemples n'aient plus d'imitateurs, et pour que les défenseurs de l'Église, bien loin de lui marchander leur obéissance, se fassent une gloire de suivre avec la plus filiale soumission sa direction maternelle.

Enfin demandons, pour les valeureux soldats de Jésus-Christ, cette *union* qui seule peut faire leur force, et les mettre en état de combattre avec succès leurs communs ennemis. L'unité parfaite et en toutes choses est impossible ici-bas; mais l'union est certainement possible. Il n'est rien que le Cœur de Jésus souhaite plus vivement pour tous ceux qui lui sont dévoués. C'est ce qu'il demandait pour eux la veille de sa mort, et c'est ce qu'il demande encore. Unissons nos prières aux siennes, et que ces prières soient d'autant plus ferventes, que l'homme ennemi fait plus d'efforts pour semer la zizanie dans le champ du père de famille. Son triomphe, à lui, c'est de diviser les enfants et les défenseurs de l'unité; mais le triomphe de l'esprit de Jésus-Christ, c'est de les réunir, en dépit de toutes les influences qui tendraient à les séparer. Si par nos prières nous pouvons obtenir à notre sainte cause ce premier triomphe, nous aurons rendu bien plus facile un triomphe complet.

CHAPITRE VIII

Les Journalistes [1].

Parmi les allocutions prononcées par le Vicaire de Jésus-Christ, une des plus remarquables, sans contredit, est celle qu'il adressa, le 22 février 1879, aux journalistes réunis au Vatican de tous les pays du monde. Profitant, comme il le fait toujours, de l'occasion particulière qui s'offrait à lui pour exercer son divin magistère, le suprême Pasteur nous a signalé, dans cette allocution, une des plus grandes plaies de la société moderne et une des plus périlleuses nécessités de l'Église.

Le Saint Père nous a, par conséquent, indiqué l'un des objets sur lesquels notre zèle pour les intérêts de la société et de l'Église doit faire porter ses plus énergiques efforts. Nous ne devons donc pas craindre d'appeler encore une fois l'attention de nos lecteurs sur cet important sujet.

I

Ce que nous venons de nommer une des plus grandes plaies de la société moderne, c'est le journalisme irréligieux.

[1] *Messager*, t. XXXVI, p. 5.

Ce qui, pour l'Église, est une nécessité manifeste, mais une nécessité accompagnée de difficultés et de périls, c'est le journalisme catholique.

Par rapport à la société, deux choses sont humainement impossibles : la guérir de la plaie du journalisme antireligieux, et empêcher qu'elle n'achève de perdre ce qui lui reste de vie morale, si cette plaie n'est pas fermée.

Par rapport à l'Église, deux choses sont également difficiles : obtenir du journalisme catholique les services qu'il peut seul lui rendre, et échapper aux périls qui tiennent, en quelque manière, à l'essence de cette institution.

Il ne nous reste donc, pour sauver la société et mettre à l'abri les intérêts de l'Église, que d'obtenir, par la prière, un de ces miracles qui résolvent toutes les difficultés et réalisent les impossibilités.

Un miracle et un grand miracle peut seul empêcher que le journalisme antireligieux n'achève de tuer la société. N'est-ce pas chose évidente?

Si nous apprenions que, sauf de très rares exceptions, toutes les rivières, tous les ruisseaux, toutes les sources qui fournissent de l'eau à la population de notre pays ont été empoisonnées, et que les neuf-dixièmes de nos concitoyens ne pourront, désormais, étancher leur soif sans absorber des doses considérables d'un poison mortel, douterions-nous qu'une mortalité générale dût, avant longtemps, être le fruit de cet état de choses? Nous laissons au bon sens de nos lecteurs le soin de répondre et de faire, à ce qui se passe sous nos yeux, dans l'ordre moral, l'application de cette hypothèse.

N'est-il pas vrai que le journalisme est devenu,

de nos jours, l'aliment ordinaire et en quelque sorte indispensable d'un très grand nombre d'esprits? Dans les villages comme dans les grandes cités, tout homme qui sait lire veut lire un journal, et le plus grand nombre ne lit guère autre chose. Si artificiel qu'il soit, ce besoin devient, par l'habitude, aussi impérieux qu'une nécessité naturelle; et ses exigences augmentent à mesure que la création de nouvelles feuilles à bon marché lui offre de plus faciles satisfactions. Or, que sont ces feuilles qui se présentent à tous les angles des carrefours, pour satisfaire le besoin universel des sociétés modernes? Ne resterons-nous pas bien au-dessous de la vérité, si nous disons que les neuf-dixièmes de ces journaux sont plus ou moins hostiles à la religion et doivent, en grande partie, leur succès à leur mépris des lois de la morale?

Prêtons l'oreille aux résultats d'une enquête faite sur l'état de la presse, dans la capitale de la France. L'influence morale de Paris sur tout le monde civilisé étant ce que nous savons, les chiffres que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs auront plus de force que tous les raisonnements.

« Parmi les catholiques, dit M. Baudon, peu de personnes se rendent un compte exact de la situation du journalisme religieux en France. Cet état est déplorable. Un tableau des journaux qui s'impriment à Paris établit qu'il s'y tire environ 1,400,000 journaux chaque jour, qui se distribuent à Paris ou dans la province.

« Sur ce chiffre effrayant, quelle est la part des bons journaux? 56,000.

« Les autres journaux se décomposent en un million de journaux détestables, et 334,000 environ de journaux qualifiés de médiocres, et qui tombent souvent

dans de grossières erreurs, plus ou moins volontaires, sur des points de doctrine importante, ou favorisent la diffusion des histoires scandaleuses et légères.

« Le bien a donc une proportion de deux et demi pour cent, dans cet immense mouvement de la presse.

« En outre, il est à remarquer qu'à Paris les bons journaux ont une circulation plus restreinte qu'ailleurs. Les feuilles de province n'y circulent pour ainsi dire pas ; les journaux catholiques parisiens de toutes nuances n'y réunissent peut-être pas 6,000 abonnés dans une population agglomérée de 2,000,000 d'âmes, qui compte 1,200 prêtres, un nombre considérable de communautés d'hommes et de femmes, de personnes pieuses et vouées au bien.

« Et par surcroît de malheur, sur les journaux catholiques, *pas un seul* ne paraît le matin ; de sorte que depuis trois heures du soir jusqu'au lendemain six heures du soir, le monopole de toutes les dépêches, des comptes rendus des chambres, etc., appartient à la presse irréligieuse ou indifférente[1]... »

Dans les autres villes et dans les campagnes même de la France et du reste de l'Europe, la proportion des bons journaux n'est guère plus grande, bien que le nombre des feuilles ouvertement impies soit peut-être moins considérable. Mais la santé publique n'est guère moins compromise par le poison lent du scepticisme et de l'indifférence que par les aggressions brutales de l'impiété déclarée.

[1] Année 1877.

II

Tel est le mal que signalait le Souverain Pontife dans l'allocution que nous venons de rappeler. « Une fois en possession de la liberté, ou pour mieux dire de la licence effrénée de publier tout ce qu'on veut, les partisans des nouveautés pernicieuses se sont empressés de répandre un nombre infini de journaux destinés à attaquer ouvertement ou à révoquer en doute les principes du vrai et du juste, de combattre l'Église par la calomnie, d'exciter contre elle la haine, et d'inculquer dans les esprits les plus funestes doctrines.

« Ils ont bien compris, en effet, les facilités et avantages que leur offrait, pour l'accomplissement de leurs desseins la publication de feuilles quotidiennes, qui insinueraient insensiblement le venin de l'erreur dans les esprits et corrompraient les cœurs, en flattant les sens et en excitant les appétits dépravés. Et le résultat a si bien répondu à leurs désirs, qu'on ne s'éloignerait pas de la vérité en affirmant que la presse quotidienne est une des causes principales du déluge de maux qui nous inonde, et du misérable état auquel est réduite la société. »

Dans ces paroles du Pontife, nous trouvons une très juste indication des causes qui rendent presque irrésistible la propagation du fléau, de la puissance de son action et de l'étendue de ses ravages.

Étant donnée la liberté de la presse, le journalisme en est la conséquence inévitable : attendu qu'il offre à la cupidité un moyen facile et lucratif d'exploiter les

mauvais penchants, auxquels la plupart des âmes ne savent pas résister.

Le journalisme favorise d'abord la curiosité, cette soif de tout savoir, qui a été la première cause de la chute de nos premiers parents. Quand au prix de la plus petite pièce de monnaie on peut, en quelques instants, apprendre tout ce qui se fait, tout ce qui se dit, tout ce qui se passe, comment se refuser une pareille satisfaction?

Le journalisme ne favorise pas moins la paresse : il dispense de lire, et même de penser. Sur toutes les questions, il apporte aux lecteurs des informations et des jugements tout formés. On n'a donc plus besoin d'aller feuilleter les livres pour se procurer des renseignements, ni de réfléchir, pour se faire à soi-même une opinion. C'est le rédacteur du journal qui se charge de penser pour tous ses lecteurs. Tous les matins, il leur envoie, par la poste, leur repas intellectuel, à un prix moindre que celui qu'ils paient pour leur nourriture corporelle. Quoi de plus commode pour la paresse?

Et, en même temps, quoi de plus satisfaisant pour la vanité? L'homme le plus savant et le plus judicieux, s'il ne lit point les journaux, est hors d'état de parler sur les événements du jour. Or, pour la plupart des hommes, ces événements sont le principal sujet de conversation. Le journal, au contraire, met l'esprit le plus borné en état de discourir sur ces divers sujets. Avec les pensées, il leur fournit les expressions elles-mêmes. Une mémoire médiocre suffit pour se mettre dans la tête un certain nombre de phrases qui permettent de se poser en juge de la politique, de la législation, de la religion. Ce n'est plus seulement la connaissance du bien et du mal que le journalisme offre aux hommes,

c'est la faculté de décider souverainement entre l'un et l'autre. Combien ce fruit n'est-il pas plus appétissant que celui qui fut offert à nos premiers parents, dans le paradis terrestre !

Aussi son action sur les âmes n'est-elle ni moins puissante, ni moins pernicieuse. Alors même qu'on ne s'approcherait d'abord de l'arbre maudit qu'avec une certaine défiance, comme fit notre première mère, si on demeure sous son ombre, on ne tardera pas à en subir la meurtrière influence. Peu à peu on s'accoutumera à penser comme son journal, on envisagera les faits de la même manière ; on prendra pour des vérités certaines des mensonges affirmés sans hésitation, et répétés avec persévérance. La contagion sera bien plus irrésistible encore lorsque le feuilleton fascinera les sens et l'imagination, en même temps que les autres parties du journal répandent sur l'intelligence les ténèbres du mensonge. Quand on voit ce double empoisonnement s'accomplir, jour par jour, sur toute la surface de notre pays ; que dis-je ? dans l'Europe entière, dans toute la société civilisée ; quand on calcule la quantité prodigieuse de mensonges, de principes faux, d'idées subversives, de sentiments irréligieux et immoraux que le journalisme verse quotidiennement dans les intelligences et dans les cœurs, il est impossible de ne pas désespérer humainement du salut de l'humanité.

Assurément, Léon XIII n'a rien dit de trop, quand il a attribué en grande partie à la presse quotidienne le déluge de maux qui inonde la société. Toutes les autres causes des désordres sociaux, l'erreur, l'incrédulité, l'immoralité, les convoitises criminelles, toutes ces influences si pernicieuses par elles-mêmes, acquièrent une efficacité cent fois plus pernicieuse encore, du mo-

ment que le journalisme s'en empare, et leur prête sa puissance de propagation. On a dit très justement que si on parvenait à supprimer tous les journaux pendant six mois, cette suppression suffirait à produire, dans l'état moral du monde, une véritable transformation. Au contraire, aussi longtemps que le journalisme aura la liberté de répandre le double venin de l'erreur et de l'immoralité, il n'est pas au monde de puissance capable d'arrêter cette double contagion, et d'en préserver les âmes : puisque, la nature humaine étant bien plus portée au mal qu'inclinée vers le bien, il sera toujours beaucoup plus facile et plus lucratif d'exploiter ses mauvais penchants que de stimuler ses bonnes inclinations.

III

Ajoutons que, par sa nature, la presse périodique tend à mettre la pensée publique sous le joug de la plus humiliante tyrannie : la tyrannie de l'argent.

La preuve de cette vérité est évidente.

Les journaux, pour s'établir et pour vivre, demandent avant tout des capitaux : ils sont, par conséquent, sous la dépendance absolue des capitalistes qui les fondent. Les rédacteurs ne viennent qu'en sous-ordre, et, loin d'être libres dans l'expression de leurs pensées, ils ont tout intérêt à conformer leur langage au goût de ceux dont ils attendent leur salaire. On ne saurait donc s'étonner que les juifs, entre les mains desquels se concentre la majeure partie des capitaux de l'Europe, soient également les maîtres de la presse périodique. Il est tel grand empire de l'Europe, où

presque tous les journaux et même, assure-t-on, les journaux conservateurs, n'existent que par la grâce des fils d'Israël et subissent plus ou moins leur influence.

Mais ce qu'on peut poser en règle générale, c'est que, dans l'ère du journalisme, la pensée publique, dont les journaux sont les régulateurs, est fatalement retenue sous la dépendance des intérêts financiers. Et comme les intérêts financiers sont fort indifférents aux droits de la vérité et de la morale; comme ils cherchent uniquement à accroître les profits; comme la vogue du journal et, par conséquent, les profits du propriétaire croissent en raison du talent avec lequel le journaliste assaisonne le mensonge et flatte les plus bas instincts du cœur humain, il est dans la nature des choses que la liberté de la presse soumette la pensée publique au plus abrutissant esclavage.

Cette supériorité de force, dont la mauvaise presse est redevable à la corruption de notre nature, est-elle un motif suffisant pour renoncer à la combattre par la bonne presse? Assurément non; ce combat, au contraire, est aujourd'hui un de nos plus essentiels devoirs. Écoutons le Chef de l'Église : « Puisque les habitudes universellement répandues de nos jours ont fait du journalisme une sorte de nécessité, les écrivains catholiques doivent travailler, de toutes les forces, a faire servir, à la guérison de la société et à la défense de l'Église, le moyen dont les ennemis se sont emparés pour la perte de l'une et de l'autre. »

Soldats de Dieu, nous sommes obligés de défendre sa cause partout où elle est attaquée.

Jadis, l'erreur et ses suppôts, pour battre en brèche les murailles de la cité sainte, employaient de préférence

la lourde artillerie de l'érudition. On nous attaquait avec de gros livres, et c'est aussi avec de gros livres qu'il fallait nous défendre. Aujourd'hui, on n'a pas renoncé à faire valoir contre nous, au sein des académies, les recherches de la science; aussi faut-il que, sur ce champ de bataille, la vérité ait constamment des défenseurs capables de maintenir ses droits, à l'aide d'une science plus solide que celle de leurs adversaires. Mais le principal effort de la lutte est porté aujourd'hui sur le terrain de la démocratie, proclamée souveraine; et là, ce n'est plus avec de gros livres, ce n'est plus même avec des brochures, c'est surtout avec des feuilles volantes qu'on combat.

Nous avons donc besoin d'avoir aussi nos troupes légères. A l'apostolat de la science, qui ne suffirait plus aujourd'hui pour défendre la foi, doit se joindre l'apostolat de la presse quotidienne. C'est une forme nouvelle de l'apologétique chrétienne, aussi indispensable que le furent, au seizième siècle, les gros volumes de Bellarmin. Et comme Dieu ne saurait manquer à son Église, comme il proportionne toujours les secours aux nécessités et aux périls, nous avons le droit de lui demander que, pour faire face à ce nouveau besoin, pour écarter ce nouveau danger, il envoie des hommes remplis de son esprit et assiste, de toute la puissance de sa grâce, ceux qui déjà se livrent à ce difficile apostolat.

L'apostolat de la presse quotidienne est, en effet, entouré de difficultés spéciales, qui en rendent l'exercice plus périlleux que celui de tous les autres apostolats.

Obligé d'accepter les conditions générales du journalisme, l'écrivain catholique doit, comme les journalistes irréligieux, être toujours prêt à parler sur tous

les sujets. Mais, au lieu que les tenants de l'erreur ont le champ libre, lui ne doit jamais s'écarter de la ligne droite de la vérité. Comme ses adversaires, il apprend chaque jour à ses lecteurs ce qu'ils doivent penser et dire sur toutes les questions que soulève la libre-pensée; mais ce n'est pas son propre jugement que ses lecteurs attendent de lui, c'est le jugement de l'Église.

Il ne remplira donc sa mission qu'autant que, sur tous ces sujets si divers, il interprètera fidèlement la pensée de l'Église. Or, qui ne voit combien il lui sera parfois difficile de connaître cette pensée, et combien, au contraire, il risquera de se méprendre, sinon en niant la vérité, au moins en l'exagérant ou en la diminuant? Il n'a pas plus que le libre-penseur le temps de réfléchir avec maturité, de se livrer à de longues recherches; mais ce qui n'est qu'un léger inconvénient pour l'homme qui, en s'arrogeant la liberté de l'erreur, s'attribue, par là même, le privilège de se contredire, peut devenir un cruel embarras et un danger sérieux pour l'organe de la souveraine et immuable vérité.

Les exigences de la charité, également impérieuses pour le journaliste chrétien, ne sont pas souvent moins malaisées à satisfaire. Sans cesse provoqué par la méchanceté et la mauvaise foi d'adversaires sans conscience, blessé dans son honneur personnel, en même temps qu'il est attaqué dans ses croyances, il aura besoin d'une lucidité de vue et d'une élévation de sentiments vraiment surhumaines, pour ne jamais confondre ses propres intérêts avec ceux de sa cause, et ne mêler aucun sentiment personnel au zèle pour la défense de la vérité. Si la douceur était la seule arme du soldat de Dieu, quelque pénible que pût être parfois l'emploi de cette arme, elle ne donnerait lieu du moins



à aucune hésitation. La simplicité de ce devoir en rendrait l'accomplissement relativement facile. Mais, s'il est des hostilités sincères que la douceur peut ramener, il est des orgueils tyranniques dont l'énergie seule peut briser le joug. La vertu de douceur deviendrait faiblesse vicieuse, si elle ne s'alliait à la vertu de force.

L'indignation et une sainte colère peuvent donc quelquefois être de saison; et le défenseur de la sainteté du temple doit savoir, à l'occasion, saisir le fouet qu'employa le Sauveur, si débonnaire d'habitude, pour chasser les profanateurs. Mais le journaliste catholique devra se tenir à égale distance de ces deux excès : de la faiblesse qui favoriserait l'erreur et d'une amertume intempestive qui blesserait la charité. Or qui ne voit combien il sera parfois difficile de tracer la ligne qui sépare la douceur de la faiblesse, et une louable indignation d'une amertume blâmable?

Cette juste mesure ne sera pas moins difficile à garder par rapport aux doctrines, que par rapport aux personnes. Chargé de défendre les droits de la vérité au tribunal de l'opinion publique, le journaliste chrétien sera naturellement porté à gagner, pour sa divine cliente, la faveur de son juge par de prudentes concessions; mais si ces concessions allaient jusqu'à sacrifier les principes, elles équivaudraient à une trahison. S'il y a un temps pour se taire, il y a aussi un temps pour parler; comment saisir le moment juste où le premier finit et où le second commence? Qui marquera à l'écrivain catholique le point précis où il doit s'arrêter, pour qu'une sage modération dans l'affirmation de la vérité ne devienne pas une coupable connivence avec l'erreur? De quelle docilité ne devra-t-il pas être

animé envers l'autorité de l'Église, pour que, dans la matière et la forme de ses écrits, il ne s'écarte jamais ni de la lettre, ni de l'esprit de ses enseignements !

A ces trois dangers s'en joint un quatrième, non moins redoutable : celui de la désunion. Autant il est difficile aux journalistes catholiques de saisir toujours avec précision la vérité, soit dans les questions de doctrine, soit dans les questions de fait, autant il leur est facile de se trouver en désaccord dans les unes ou dans les autres ; et comme, des deux côtés, on croira sincèrement défendre les intérêts de l'Église, on sera poussé, par toute l'ardeur du zèle dont on est animé pour ces divins intérêts, à combattre ceux qui les entendent autrement. De là des luttes aussi nuisibles aux défenseurs de la bonne cause qu'elles sont réjouissantes pour leurs ennemis. Tous les siècles ont été témoins de ces fâcheuses divisions ; et, tant qu'il plaira à DIEU que ses divins intérêts soient confiés à des mains humaines, il faudra s'attendre à voir l'incurable infirmité de la nature humaine produire ce triste fruit ; mais il faut reconnaître que l'institution du journalisme en favorise singulièrement la production, tandis que les circonstances en vue desquelles le journalisme catholique a été créé rendent ces divisions plus funestes.

IV

Le Vicaire de JÉSUS-CHRIST avait devant les yeux ces divers dangers, quand il disait aux journalistes catholiques : « Pour atteindre cette fin désirable (le triomphe de la vérité), il faut employer un langage

digne et mesuré, qui ne soit pas de nature à blesser l'esprit des lecteurs par une acrimonie excessive et intempestive, et qui s'inspire constamment, non de l'esprit de parti, mais uniquement du désir du bien commun. Ce qui nous semble devoir être votre principal souci, c'est l'observation du précepte de l'Apôtre, à savoir « de dire tous la même chose, d'éviter les divi-« sions et de vous tenir parfaitement unis dans le même « esprit et les mêmes sentiments, » adhérant de toute la force de votre esprit aux enseignements et aux décisions de l'Église catholique. »

Comme application immédiate de cette soumission envers l'Église, et, comme objet de cette union mutuelle, Léon XIII signale aux publicistes catholiques la défense des droits, non seulement spirituels, mais encore temporels du Saint-Siège. C'est là, en effet, un point sur lequel, en Italie surtout, commençaient à naître de funestes dissensions. Avec la royauté sociale de Jésus-Christ, dont elle est la garantie, la souveraineté temporelle du Saint-Siège est l'objet principal des haines de la Révolution; et, pour gagner les faveurs de l'opinion publique, égarée par la propagande révolutionnaire, quelques catholiques se montraient disposés à faire, par leur silence, le sacrifice au moins négatif de ces droits. Léon XIII ne nous ordonne pas assurément d'en appeler aux armes pour relever le trône pontifical, pas plus qu'il ne nous exhorte à nous révolter contre nos sociétés déchristianisées, pour les soumettre, de nouveau, à l'Homme-Dieu; mais il veut que nous n'abandonnions pas les principes et que nous ne cessions pas de rendre témoignage à la vérité; qu'également éloignés de la faiblesse et de la violence, nous ne cessions de dire à la société moderne qu'elle

ne saurait avoir la paix tant qu'à la base de l'édifice, que, depuis un siècle, elle s'efforce vainement de construire, elle n'aura point rétabli la pierre angulaire, le principe de tout droit, le soutien de toute autorité, le droit et l'autorité de l'Homme-Dieu représenté ici-bas par son Vicaire.

Entre toutes les obligations du journaliste catholique, celle que Léon XIII met en première ligne, c'est celle que saint François de Sales inculquait avec tant d'insistance aux prédicateurs : rendre la vérité aimable, faire apparaître, dans tout leur éclat, les charmes et les avantages même temporels de la religion. Il ne faut pas oublier, en effet, que le Verbe incarné, qui avait à sa disposition tant d'autres moyens plus infailliblement efficaces pour subjuguer les cœurs des hommes, n'a voulu être redevable de son triomphe qu'à la douce attraction de son amour. Ce même moyen d'action est en notre pouvoir ; et, si nous savons le mettre en œuvre, il nous assurera le concours de la grâce divine et nous rendra victorieux de nos ennemis.

« Car, nous dit Léon XIII, bien que les écrivains catholiques ne puissent employer ces procédés et ces moyens de séduction dont usent leurs adversaires, ils peuvent sans peine, non seulement les égaler par l'élégance du style et par l'exactitude des renseignements, mais encore les surpasser par les connaissances utiles et, surtout, par le prestige que la vérité exerce sur les intelligences : prestige si grand que, lorsqu'elle peut se montrer à l'esprit dans sa beauté, elle l'entraîne en quelque sorte malgré lui. »

Apprenons donc aux hommes à connaître l'Église, et ils ne pourront s'empêcher de l'aimer. « Ce n'est pas elle, en effet, qui agite et soulève les masses ; elle les

contient au contraire et les apaise. Ce n'est pas elle qui fomente les rivalités et les haines; elle les étouffe au contraire par la charité. Ce n'est pas elle qui flatte l'orgueil et les passions des gouvernants; elle les calme plutôt par la crainte du juge suprême et l'exemple du divin Roi. Loin d'empiéter sur les droits du pouvoir civil, elle les sanctionne; loin de s'attribuer la domination sur les empires, elle s'attache scrupuleusement à remplir le ministère d'enseignement que DIEU lui a confié, et à conserver dans leur intégrité les principes sur lesquels repose l'ordre social, et qui seuls peuvent faire fleurir sur la terre la paix, la vertu et la vraie civilisation. »

Quoi de plus beau que ce programme tracé au journalisme catholique par le Vicaire de JÉSUS-CHRIST? N'est-ce pas un apostolat bien méritoire que celui qui est chargé de donner au monde ces grandes leçons, et auquel sont confiés des intérêts dont la gravité n'est égalée que par celle des difficultés dont son exercice est entouré?

Ils ont donc un droit incontestable à notre gratitude, ces écrivains qui, pouvant arriver à la popularité par des voies plus faciles, se vouent au plus laborieux de tous les ministères et à la défense de la plus impopulaire de toutes les causes. Sachons leur tenir compte des difficultés de leur tâche, et soyons indulgents envers ceux d'entre eux qui, animés du plus sincère désir de servir l'Église comme elle veut être servie, sont exposés pourtant à pencher quelquefois un peu trop, soit à droite, soit à gauche. Autant nous aurions le droit d'être sévères envers ceux chez qui ces écarts procèderaient d'une indocilité systématique, autant nous devons être disposés à la bienveillance à l'égard

des serviteurs dociles et dévoués dont l'unique tort serait de n'avoir pas atteint, dans l'accomplissement du plus difficile de tous les apostolats, une perfection que les saints eux-mêmes n'atteignirent pas toujours.

Mais nous ne devons pas nous contenter de cette bienveillance purement spéculative, à l'égard des défenseurs de notre cause; il faut les aider activement, nous employer de toutes nos forces à la propagation des bons journaux et à la suppression des journaux impies. Si nous voyions les flammes dévorer la maison de notre père, nous ne resterions pas assurément inactifs ; et, alors même que nous ne pourrions pas espérer de nous rendre complètement maîtres de l'incendie, nous ne laisserions pas que de nous y employer de toutes nos forces. La presse irréligieuse cause dans la société le plus meurtrier de tous les incendies. Efforçons-nous donc de lutter contre la violence des flammes, et de leur soustraire tout ce que nous pouvons de la maison paternelle. Soutenons la bonne presse par notre activité et, si nous le pouvons, par nos ressources; aidons-la, du moins, par nos prières ; au lieu de nous borner à de stériles gémissements, à la vue de ce qui lui manque, obtenons-lui du ciel le secours sans lequel elle ne pourrait jamais, avec toutes les ressources humaines, accomplir sa difficile mission.

CHAPITRE IX

Les Maitres chrétiens [1].

Toutes les fois qu'il y a eu quelque bouleversement, quelque révolution dans la société humaine, quelque renversement de l'ordre public, la jeunesse a toujours été prise comme point de mire : les uns se sont tournés vers elle pour la rappeler au bien, les autres pour la porter au mal, d'abord en lui gâtant le cœur, puis en lui faussant l'intelligence. Nous pouvons consulter les temps anciens comme les modernes, et nous trouverons de nombreux exemples à l'appui de cette affirmation.

I

Lorsque Nabuchodonosor, abusant du pouvoir dont il disposait, s'empara de Jérusalem, il emmena surtout comme prisonniers un nombre considérable de jeunes gens; il les plaça en un lieu qu'il jugea le plus convenable, et les confia à la surveillance de chefs sévères, chargés de les former aux mœurs de la gentilité et de leur faire abandonner les traditions de leur pays. Le jeune Daniel s'opposa à ce conseil impie ; d'autres jeu-

[1] *Messager*, t. XLI, p. 523 ; t. XXIX, p. 165 ; t. IV, p. 122.

nes gens s'unirent à lui pour déclarer courageusement qu'ils n'abandonneraient jamais les lois de leur patrie.

Ouvrons le livre des Machabées. L'esprit de foi commençait à diminuer à Jérusalem. Non loin de la ville sainte, il y avait un roi qui accueillait avec intérêt les plaintes des impies, et fomentait leurs mauvaises passions; ce roi, c'est celui que l'Écriture appelle *radix peccatrix* (I Mach., I, 2), racine infectée qui est connue sous le nom d'Antiochus. Ce roi tâcha de gagner les impies dont parle l'Écriture, lorsqu'elle dit : *Surrexerunt impii ex Israel,* et finit par en faire les instruments de son ambition et de son avarice. Ce fut alors que l'on vit s'ouvrir à Jérusalem un gymnase, comme en usaient les Gentils. On disait déjà que le peuple hébreu était corrompu, et l'on tâchait de gagner ceux qui ne voulaient pas se rendre, en leur faisant entendre qu'ils ne seraient jamais une grande nation, s'ils ne se conformaient aux habitudes des infidèles. C'est ainsi que l'on préparait ce peuple à encourir la malédiction de DIEU. Chez les Grecs, les gymnases existaient pour faciliter les réunions et certains exercices pour les jeunes gens; ils étaient louables d'abord; mais plus tard ils se changèrent en réunions blâmables; c'est lorsqu'ils étaient déjà dénaturés qu'on ouvrit un gymnase à Jérusalem, et ce gymnase était placé sous la protection du plus méchant roi d'alors, et alimenté par la plus basse corruption.

L'esprit des séditieux se présente encore aujourd'hui presque sous les mêmes formes; et voilà pourquoi nous voyons certains professeurs incrédules occuper les chaires de l'enseignement; c'est pour cela que nous voyons exclu, de l'Université et des autres établissements soi-disant d'éducation, toute espèce d'élément religieux;

c'est pour cela, nous le voyons, que l'on tend de mille manières des embûches à la pauvre jeunesse, en multipliant tout ce qui peut porter au vice et en diminuant, que dis-je? en faisant disparaître, s'il était possible, tout ce qui peut élever l'esprit vers Dieu : la foi, la religion et ses ministres[1].

Qu'apprendront ces enfants avec un tel enseignement? Je ne sais; mais ce que je sais bien, c'est qu'à mesure qu'on leur enseignera moins à croire, on leur apprendra mieux à mépriser.

Oui, à tout mépriser, en commençant par la Majesté suprême : à mépriser Dieu, sa loi, ses promesses et ses menaces; à se rire du ciel et de l'enfer; à mépriser l'Église et ses enseignements, à mépriser le prêtre et son ministère. C'est par là qu'on commencera; mais, évidemment, on ne pourra pas s'arrêter là. L'instinct du mépris, une fois créé dans le cœur de l'enfant, cherche ailleurs qu'au ciel et dans l'Église des aliments qui ne sauraient lui manquer.

L'enfant qui ne respecte plus Dieu ne se respecte plus lui-même. Lorsque de honteuses passions, dont toutes les influences extérieures favorisent le développement, le poussent à commettre des actes et à contracter des habitudes qui le dégradent au-dessous de la bête, il n'a plus pour l'aider à les combattre ni le sentiment de sa dignité surnaturelle, ni l'autorité de la loi divine, ni la crainte d'un juge dont il ne saurait éviter les regards. Pourquoi, d'ailleurs, se refuserait-il des satisfactions brutales, si, loin d'être le fils de Dieu, il n'est que le frère des brutes. On lui a appris à se mé-

[1] Pie IX à la Congrégation de la Jeunesse romaine, 29 mars 1874.

priser lui-même ; il justifiera ces enseignements en se rendant de plus en plus méprisable à ses propres yeux.

Du mépris de Dieu et de soi-même naît inévitablement, dans le cœur de l'enfant, le mépris de tout ce qui l'entoure. Le mépris de ses parents d'abord. Comment attendrait-on de celui qui ne respecte plus la paternité de Dieu qu'il en respecte la terrestre image ? Comment ce jeune orgueil, auquel on a appris à confondre la liberté avec l'affranchissement de toute loi, se courberait-il sous une autorité humaine, après avoir secoué le joug de la loi divine ? L'obéissance suppose le respect ; et, lorsque le respect est remplacé par le mépris, il ne peut plus rester de soumission que celle de la contrainte : la soumission de la bête féroce, que sa chaîne seule empêche de mordre la main qui la nourrit.

Avec ses parents et plus que ses parents, l'enfant libre-penseur méprise ses maîtres ; et, si le vice peut jamais avoir des droits, il faut reconnaître qu'il est juste que celui qui enseigne à ses élèves à mépriser Dieu devienne, à son tour, l'objet de leur mépris. Aussi les maîtres athées n'échappent-ils pas à cette application fatale de la loi du talion.

Comparez l'éducation religieuse avec l'éducation athée ; la différence la plus saillante qui s'offre immédiatement aux regards est celle-là : autant chez l'élève formé chrétiennement il y a d'affectueux respect pour ses maîtres, autant chez le nourrisson de la libre-pensée il y a de méprisable insubordination pour ceux qui leur enseignent à ne rien respecter.

Voulons-nous maintenant savoir quels seront, pour la société, les fruits de cet enseignement ?

Laissons arriver cet enfant à l'âge d'homme. Voyons-le en présence d'une obligation onéreuse, ou d'une ten-

tation séduisante; supposons que, placé entre son devoir et son intérêt présent, il ne puisse demeurer fidèle au premier qu'en sacrifiant le second; que la violation des droits d'autrui lui apparaisse comme le moyen unique de donner à ses convoitises la satisfaction qu'elles réclament; qu'il ne puisse s'élever aux honneurs rêvés par son ambition qu'en conspirant contre l'ordre social, en usant contre ses adversaires politiques des armes les plus déloyales : de quel côté serait-il poussé par l'enseignement reçu et les habitudes contractées à l'école? Trouvera-t-il dans l'athéisme un motif assez puissant pour le décider à refréner ses passions, à s'interdire les satisfactions le plus ardemment convoitées, à faire au devoir des sacrifices dont il ne peut attendre aucun dédommagement?

II

Concluons donc qu'entre tous les intérêts de l'Église et de la société, il n'en est point aujourd'hui de plus gravement compromis que l'éducation religieuse de la jeunesse.

Les efforts désespérés que fait, dans tout l'univers, la secte antichrétienne pour rendre cette éducation impossible nous donne la mesure du zèle avec lequel nous devons travailler pour la défendre, et lui faire porter tous ses fruits.

Sous ces deux rapports, il y a beaucoup à faire; car si nous avons lieu de gémir en voyant un grand nombre de jeunes chrétiens élevés par des maîtres irréligieux, il n'est guère moins triste de voir une partie

considérable de nos élèves tirer si peu de profit de nos leçons.

A quoi bon, en effet, nous le dissimuler? L'éducation de la jeunesse des deux sexes, dans les maisons religieuses, est loin de porter les fruits que nous aurions lieu d'en attendre.

Cette éducation n'est pas stérile assurément. C'est à elle que l'Église doit tout ce qu'elle compte encore, dans tous les rangs de la société, d'enfants fidèles et défenseurs dévoués. Pour ne parler que de la France, tout le monde sait qu'il s'est opéré, au sein des classes dirigeantes, une véritable transformation, à dater du jour où la liberté d'enseignement a été partiellement rendue au clergé et aux ordres religieux. Dans l'armée, dans le barreau, dans toutes les carrières libérales, on voit aujourd'hui des chrétiens courageux qui, foulant aux pieds tout respect humain, savent affirmer leur foi et, au besoin, la défendre. Les institutions religieuses de l'autre sexe ne rendent pas à la société chrétienne des services moins signalés, en formant ces femmes fortes qui maintiennent les saines traditions dans leurs familles, et font fleurir par leur infatigable et industrieuse charité tant de bonnes œuvres.

Mais après avoir constaté ces beaux résultats, il faut reconnaître que nos travaux sont bien loin encore de porter tous leurs fruits.

Combien les perspectives de l'avenir seraient plus rassurantes, si tous les élèves qui sont sortis, depuis vingt ans, de nos écoles mettaient en pratique, dans les positions diverses qu'ils occupent, les leçons que nous leur avons inculquées; si tous, ou du moins la plus grande partie d'entre eux, étaient de vrais serviteurs de Jésus-Christ, des enfants dévoués de l'Église! Il est tel

royaume de l'Europe, où, jusqu'à ces derniers temps, l'éducation avait été exclusivement confiée au clergé et aux religieux, et où toutes les classes instruites sont complètement asservies par le libéralisme antichrétien. Dans d'autres contrées catholiques, la foi est restée plus vivante dans les âmes ; mais, lorsque le moment est venu de défendre cette foi contre les attaques de la Révolution, toute l'audace et toute l'activité se sont trouvées du côté des révolutionnaires, et les chrétiens n'ont su opposer au triomphe de la secte qu'une résistance passive. Ils auraient, évidemment, mieux soutenu la lutte, si leur éducation les y avait mieux préparés, et s'ils ne se fussent faussement persuadés qu'ils satisfaisaient à leurs obligations en gardant leur foi et leur piété soigneusement cachées au fond de leurs âmes.

Cette funeste illusion ne fait plus aujourd'hui autant de victimes. Les jeunes chrétiens comprennent mieux que les périls de l'Église les appellent tous à être soldats, et leurs maîtres n'oublient pas de leur inculquer cette essentielle obligation. Mais le succès est bien loin encore de répondre à nos désirs. Les influences sociales que subissent nos élèves, aussitôt après avoir franchi le seuil de nos écoles, détruisent trop souvent les résultats laborieusement acquis par de longues années de dévouement, et cela en quelques mois. Dans tous les rangs de la société, mais surtout dans la classe ouvrière, combien il s'en faut que tous les enfants sortis, chaque année, des écoles catholiques, persévèrent dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux ! Y en a-t-il une moitié, un tiers, un dixième ? Y en a-t-il même un centième ? Et ceux qui abandonnent la pratique de la religion que deviennent-ils ? Quelle défense leur reste-t-il contre les entraînements de la débauche et les

séductions de l'impiété? Combien parmi eux se laissent enrôler dans l'armée de la Révolution; et, après avoir été nourris du lait de l'Église, tournent contre la mère de leurs âmes leurs mains parricides!

L'éducation du sexe, mieux dirigée, n'aboutit pas à d'aussi tristes résultats; mais encore, combien de défaillances! Parmi les jeunes filles que les maisons religieuses rendent, chaque année, à leurs familles, est-il beaucoup de ces femmes fortes dont nous venons de parler? Chez un grand nombre, hélas! la piété n'est guère que dans les formes extérieures, ou tout au plus dans le sentiment; mais la dévotion véritable, c'est-à-dire le dévouement et l'abnégation, mais l'amour du devoir, le goût du travail, la simplicité, l'humilité, tous les caractères les plus saillants de l'esprit chrétien, on les cherche vainement chez ces jeunes chrétiennes; et on est souvent obligé de reconnaître, avec douleur, qu'après plusieurs années passées à la pension, elles sont plus dépourvues de ces qualités essentielles que lorsqu'elles y étaient entrées. Aussi qu'arrive-t-il?

C'est que l'esprit du monde ne tarde pas à s'emparer de ces âmes, déjà trop prédisposées à en subir la contagion. Les pratiques pieuses sont bientôt abandonnées; et celles qu'on conserve encore sont neutralisées par les habitudes de mollesse et de légèreté auxquelles on s'abandonne. Au lieu de maintenir dans les familles les traditions chrétiennes, ces jeunes filles, que l'Église a entourées de tant de soins, ne sauront, comme épouses et comme mères, ni comprendre ni remplir leur grande mission.

Loin de nous la pensée de faire peser la responsabilité de ces défaillances de l'éducation chrétienne sur les maîtres et les maîtresses qui se livrent, avec tant de

dévouement, à cette pénible mission. Le mal naît de bien des causes, qu'il est inutile d'énumérer en ce moment. La question, pour nous, est de savoir s'il est en notre pouvoir d'y trouver un remède. Or, sans préjudice des moyens spéciaux que l'expérience peut signaler, nous trouvons dans la dévotion au Cœur de Jésus, bien comprise, un moyen général, d'une efficacité incomparable pour assurer le succès de l'éducation.

Ce que nous entendons ici par la dévotion au Cœur de Jésus, ce n'est pas une pratique extérieure quelconque, c'est l'*esprit* que les pratiques sont destinées à développer dans les âmes : esprit d'amour cordial, dévoué, passionné pour le divin Sauveur. Tant que nous ne serons point parvenus à animer de cet esprit les jeunes âmes que nous lançons au milieu du champ de bataille du monde, nous pouvons craindre pour elle les plus tristes défaites. Aucune autre armure ne suffira à les défendre.

A tout cœur humain, mais surtout aux cœurs de vingt ans, il faut un amour; et, par conséquent, il sera presque impossible, à ceux que l'amour du Cœur de Jésus n'affranchira pas, d'échapper aux chaînes d'un autre amour. Quand la religion ne règne pas dans le cœur, elle n'est plus qu'une sorte de vêtement, dont on s'est bien vite dépouillé; disons mieux, elle est un joug gênant, dont on a hâte de s'affranchir. Le mot de saint Augustin restera vrai tant que la nature humaine n'aura pas changé : Mon amour est le poids qui m'entraîne; partout où je vais, c'est lui qui m'y porte. *Amor meus pondus meum; illo feror quocumque feror.*

Ce poids ne détruit pas la liberté, mais il en dirige constamment l'exercice. Nous sommes libres d'aimer ce que nous voulons; mais nous ne le sommes pas de

résister habituellement à l'impulsion de l'amour qui domine en nous. Cette impuissance n'est jamais plus grande que dans la jeunesse, où l'âme est dominée, plus que dans un autre âge, par sa sensibilité et ses affections. Si donc nous voulons que ces jeunes âmes dont l'éducation nous est confiée se portent vers tout ce qui est noble et pur, qu'elles soient fortes contre toutes les influences qui tendraient à les souiller et à les avilir, animons-les du plus noble, du plus fort de tous les amours, inspirons-leur un vrai dévouement pour le Cœur de Jésus.

L'Apostolat du Cœur de Jésus n'est donc nulle part mieux placé que dans les maisons d'éducation ; c'est là qu'il trouve son exercice le plus fructueux et le plus indispensable. Nous l'avons, en effet, assez dit pour qu'il soit presque superflu de le répéter : ce que nous entendons par l'Apostolat du Cœur de Jésus, ce que nous cherchons à répandre sous ce nom parmi les membres les plus dévoués de notre Ligue, ce n'est pas une nouvelle pratique ajoutée à l'Apostolat de la Prière, c'est le zèle à répandre dans les âmes, ce dévouement au Cœur de Jésus dont l'Apostolat de la Prière offre l'exercice le plus élémentaire. Quand on a acquis l'habitude de s'approprier les désirs du Cœur de Jésus, il est impossible qu'on ne se sente pas porté à travailler de toutes ses forces à la réalisation de ces désirs. Quand en Jésus-Christ on s'est accoutumé à voir un ami et le plus tendre des amis, il est impossible qu'on ne cherche pas à le faire aimer.

III

L'éducation ainsi pratiquée est vraiment un apostolat. N'a-t-elle pas alors pour but, en effet, de faire connaître la vérité et de faire aimer la vertu? Les âmes auxquelles s'adresse cet apostolat sont bien tendres, il est vrai ; mais les leçons qu'on leur donne et le bien qu'on leur fait n'en ont que plus d'importance, puisque les destinées de la société, et, en quelque manière aussi, les destinées de l'Église sont attachées aux destinées de ces âmes, et à l'influence que l'éducation exercera sur elles.

S'il est, en effet, quelque chose d'évident, c'est que l'avenir appartient à la jeunesse.

Dans quarante ans d'ici, ceux qui gouvernent en ce moment les familles et les peuples auront disparu, pour la plupart, et ils seront remplacés par les enfants qui sont en ce moment assis sur les bancs des écoles. Ces jeunes filles, que nous voyons portées dans les bras de leurs mères, seront alors les reines du foyer domestique, et exerceront dans leurs familles, et par les familles dans la société entière, une influence qui ne le cèdera guère à celle du sexe plus fort.

Si donc nous pouvions espérer que cette génération naissante sera fidèle à Jésus-Christ, qu'elle saura chercher dans le Cœur de cet Homme-Dieu tout ce qui fait le bonheur des âmes et des sociétés, nous pourrions nous consoler des douleurs et des hontes du présent. On ne s'inquiète pas, un jour d'orage, parce qu'on voit le fleuve rouler des eaux bourbeuses, quand on sait que le lendemain ses flots auront repris leur pureté.

Les générations humaines passent et se succèdent comme les flots; nous pourrions donc nous consoler des désordres et des agitations de la génération présente, si celle qui la suivra devait entrer mieux que nous dans les desseins de la Providence et se laisser sauver par JÉSUS-CHRIST.

Mais qui pourra nous donner cette assurance? Une seule chose : l'éducation.

Si l'éducation donnée à nos enfants est assez forte pour les mettre en état de résister aux funestes influences qui agissent sur eux; si elle est assez bien dirigée pour leur faire connaître ce qu'ils doivent à JÉSUS-CHRIST et ce qu'ils peuvent attendre de lui; si, mieux avisés que nous, ils rentrent pleinement dans l'ordre, ils se sauveront eux-mêmes et avec eux ils sauveront le monde.

Tout nous porte à croire, en effet, que la génération qui nous suit exercera sur le monde entier un empire qu'aucune autre génération n'a possédé.

Mais si elle ne devait pas comprendre mieux que nous les desseins de la Providence, et si, comme nous, elle devait chercher en dehors de JÉSUS-CHRIST le progrès et le bonheur, comme nous elle s'épuiserait en vains efforts, et ne recueillerait que les déceptions et les ruines.

Cette première considération suffirait pour nous faire comprendre l'importance d'une éducation vraiment et complètement chrétienne; une autre considération également palpable nous la fera mieux comprendre encore.

C'est une vérité banale, à force d'être évidente, que la direction donnée à la jeunesse décide le plus souvent du reste de la vie. Comme un métal qui ne s'est pas

encore endurci en se refroidissant, l'âme reçoit alors toutes les impressions, et prend avec la plus grande facilité une forme qu'elle ne perdra plus que bien difficilement.

C'est alors, par conséquent, que le règne de Jésus-Christ doit s'établir dans l'être tout entier du chrétien, et soumettre toutes ses facultés. Pour le fonder solidement à une période plus avancée de la vie, il faut une sorte de miracle. Les âges suivants ne font guère que développer les germes qui ont été déposés dans l'âme durant les premières années. Les saisons changent, les dispositions de l'âme varient avec elles ; l'âme voit passer sur elle bien des orages, et éprouve bien des crises ; mais parût-elle complètement ravagée par la tempête, il y a toujours lieu d'espérer beaucoup pour elle, si l'éducation a déposé dans ses plus intimes profondeurs des germes de foi et de piété. Si, au contraire, les facultés de cette âme se sont développées en dehors de la religion, il est bien à craindre que toutes les influences qui agiront plus tard sur elle ne s'arrêtent à la surface, et ne disparaissent bientôt devant des influences contraires.

L'homme est libre sans doute à tous les instants de sa vie, et il n'est pas un seul instant où il ne puisse passer du mal au bien ou du bien au mal. Les chrétiens eux-mêmes n'usent que trop de cette liberté, pour se mettre en contradiction avec les principes qu'une bonne éducation a déposés au fond de leur cœur. Cependant, on peut dire qu'en définitive la direction générale de la vie est déterminée par le point de vue auquel chaque homme se place pour envisager sa destinée.

Or, ce point de vue, c'est l'éducation qui nous le fournit.

C'est le premier travail qu'accomplit, sans s'en rendre compte, toute créature raisonnable, dès le premier éveil de sa raison. Vous n'avez qu'à voir agir ces enfants, et vous n'aurez pas de peine à vous convaincre que chacun d'eux s'est fait de la vie une idée qui le dirige dans tout l'ensemble de sa conduite. Pour l'un, la vie est un passe-temps; aussi ne peut-il souffrir qu'on le pousse au travail et qu'on lui demande un sacrifice. Celui-ci comprend qu'il y a dans la vie des intérêts à sauvegarder ; aussi saura-t-il vaincre ses passions enfantines pour défendre à sa manière ces intérêts. Un autre élèvera plus haut ses pensées, et, malgré les écarts où l'entraîne la légèreté de son âge, il se laissera dominer par le sentiment du devoir et de l'amour de Dieu.

Ces différents points de vue, auxquels les hommes se placent dès leur enfance, peuvent plus tard s'éclairer et se compléter, mais il est rare qu'ils changent entièrement.

C'est ce qui fait le fond de chaque homme; les vicissitudes de la vie modifient ce fond sans le détruire.

Or ce fond, c'est l'éducation qui le crée, ou du moins qui lui donne sa stabilité. C'est là son œuvre principale : faire comprendre la vie. Si elle réussit dans cette œuvre, les échecs qu'elle peut subir dans tout le reste sont bien loin d'être irréparables. Si, au contraire, elle échoue dans l'accomplissement de cette mission, tous les talents qu'elle pourra donner à l'homme auquel elle n'aura pas su faire comprendre le *but de la vie* seront des instruments de mort, qui ne lui serviront qu'à sa ruine et à la ruine de la société.

Nous avons à peine besoin d'ajouter qu'il n'est qu'une seule idée vraie de la vie, c'est celle que nous en donne

celui-là même de qui nous la tenons, celle qui nous fera envisager notre vie comme destinée à nous rendre semblables à JÉSUS-CHRIST, et par JÉSUS-CHRIST à DIEU. Tous les autres buts sont secondaires et ils doivent tous être rapportés à celui-là. Ce but premier comprend tous les autres, et aucun autre ne peut lui être substitué sans mettre l'homme en opposition avec les desseins de DIEU.

Le Cœur de JÉSUS est l'unique vrai point de vue d'où la vie doit être envisagée, si on la veut bien comprendre ; la rapporter uniquement à l'intérêt individuel, à la famille, à la société, c'est ne la comprendre qu'imparfaitement, et par conséquent la comprendre mal. Il y a dans l'homme des facultés, des besoins, des tendances que ni la société ni la famille ne peuvent satisfaire, et que le Cœur de JÉSUS seul peut combler ; celui qui ne connaît pas JÉSUS-CHRIST, et qui ne se rapporte pas tout entier à ce divin Sauveur, comme fin dernière, ne se comprendra pas lui-même, il n'aura pas de repos, et il sera pour lui-même et pour les autres un sujet de tourment.

Telle est donc, dans son expression la plus complète, la mission de l'éducation. Faire connaître JÉSUS-CHRIST aux jeunes chrétiens, comme le vrai motif de leur création, la raison de leur être, l'objet de leurs facultés, le complément nécessaire de toutes les aspirations, la source de leur bonheur ; leur faire comprendre que JÉSUS-CHRIST est pour eux plus qu'un maître, plus qu'un frère, qu'un père, qu'un ami, qu'il est tout cela et infiniment plus que cela ; qu'il est leur chef et qu'eux-mêmes sont ses membres ; qu'il est pour eux le principe d'une vie divine qui complète leur vie animale et leur vie raisonnable, et sans laquelle la vie animale et la

vie raisonnable seraient les pires de toutes les morts ; les mettre par conséquent dans une sorte d'impossibilité de vivre hors de Jésus-Christ, comme ils sont dans l'impossibilité de vivre hors de l'atmosphère, et de vivre humainement hors de la société humaine.

On dira peut-être que cette manière d'envisager la vie est la perfection, et que tous les hommes ne sont pas tenus à la perfection. Je réponds que ce peut bien être la perfection, mais que c'est assurément la vérité. Or, Jésus-Christ n'est rien, ou il est tout pour nous. Croire à son incarnation et à sa mort, croire à la grâce qui nous fait vivre de sa vie, à l'Eucharistie, qui nous nourrit de sa chair, au ciel qui doit nous faire éternellement régner avec lui, et, en croyant à tout cela, prétendre traiter Jésus-Christ comme un pur accessoire de notre existence, c'est ce que la raison ne saurait admettre.

Que tous les hommes ne poussent pas jusqu'à la dernière perfection les conséquences pratiques de cette manière d'envisager Jésus-Christ ; que la faiblesse humaine se réserve une large part, c'est à quoi nous devons malheureusement nous attendre. Mais si l'intelligence conçoit bien la vérité, le cœur trouve, dans cette conception claire et précise, un remède contre ses faiblesses. Celui qui dans un moment d'obscurité et d'orage s'égare, en connaissant le chemin, n'aura pas beaucoup de peine pour le retrouver ; mais à celui qui n'a de la direction à suivre qu'une idée fausse ou incomplète, quelle ressource restera-t-il quand il se trouvera égaré?

N'hésitons pas à le reconnaître : une des grandes causes de défaillances et des égarements d'un grand nombre d'hommes et de femmes qu'on pouvait croire

chrétiennement élevés, c'est que leur éducation n'a pas été assez sérieusement chrétienne. On leur avait peut-être fait réciter beaucoup de prières, accomplir beaucoup de pratiques de dévotion ; mais on ne leur avait pas fait assez connaître leurs rapports avec Jésus-Christ. Ce divin Sauveur, au lieu de leur être présenté comme la chair de leur chair, l'os de leur os, la lumière de leurs yeux, la vie de leur âme, ne leur était apparu que dans un lointain nuage qui ne permettait ni à leur esprit de le saisir, ni à leur cœur de s'attacher à lui. La religion, tout en prenant une large part de leur temps, n'avait pas pénétré dans l'intime de leur être. C'était un vêtement qu'ils avaient d'abord porté avec joie, et qui plus tard peut-être avait fini par leur paraître un peu lourd ; aussi, dès qu'ils ont été libres, ne leur a-t-il pas fallu beaucoup de temps pour s'en défaire.

IV

Pour que l'éducation puisse accomplir sa mission, il faut donc qu'elle s'appuie sur Jésus-Christ, et qu'elle se propose pour but l'établissement du règne de Jésus-Christ dans les âmes.

On ne lui demande pas, du reste, de sacrifier aucun autre de ses légitimes objets. Qu'elle s'attache à développer les forces corporelles, à enrichir la mémoire, à élever l'imagination, à rendre la sensibilité plus délicate, à élargir l'intelligence et à fortifier la volonté ; qu'elle enseigne tous les arts et toutes les sciences dont l'acquisition ne doit pas trop charger l'esprit encore tendre de la jeunesse ; mais qu'elle ramène tout à la

science de Jésus-Christ, et qu'elle prenne ce divin Sauveur pour type de la perfection qu'elle doit reproduire dans chacun de ceux qu'elle est chargée de former.

L'art des arts, a dit un saint Père, est le gouvernement des âmes, dont l'éducation constitue une des principales parties.

L'homme investi de cette importante fonction est un statuaire à qui Dieu confie des ébauches vivantes pour qu'il en fasse des chefs-d'œuvre. Pour remplir cette sublime tâche, il lui faut avant tout un idéal. Qu'il n'aille pas chercher cet idéal hors de Jésus-Christ ; il ne le trouverait pas ailleurs. Jésus-Christ seul est l'idéal de toutes les qualités et de toutes les vertus que l'éducation a pour but de développer : de la bonne grâce, de la charité, de la fermeté, de la science, de la piété ; il est le modèle général de tous les hommes, et le modèle particulier de chaque condition, de chaque caractère, de chaque nature. Un maître vraiment chrétien n'a donc qu'une chose à faire : étudier sous tous ses aspects ce divin Modèle, et s'efforcer d'en reproduire les traits dans chacune des âmes qu'il façonne.

Je me trompe, il doit faire quelque chose de plus ; il faut qu'il fasse *aimer* ce divin Modèle par ceux qui doivent en être les vivantes copies. S'il n'obtient pas cela, il n'aura rien obtenu ; car l'éducation ne saurait être une œuvre purement passive de la part de ceux sur qui elle s'accomplit. On ne cultive pas les âmes comme on cultive les plantes. Et, du reste, les plantes elles-mêmes ne coopèrent-elles pas, à leur manière, à la culture qu'on leur donne? A quoi servirait de sarcler la terre autour d'elles et de les arroser chaque jour, si leurs racines n'aspiraient pas cette humidité bienfaisante et les sucs nourriciers qu'elle entraîne avec elle?

Ce que font les plantes sous l'empire d'une aveugle nécessité, les âmes doivent le faire librement. Le succès de l'éducation est à ce prix. C'est peu que d'obtenir de ces jeunes âmes l'observation de l'ordre matériel, sous l'empire d'une discipline toute militaire. Si cet ordre n'est pas aimé, il préparera pour le moment où on pourra enfin secouer le joug une réaction souverainement funeste. En attendant, les défauts seront peut-être refoulés, mais ils ne seront pas corrigés ; le caractère, loin de se redresser, aura acquis le pire de tous les travers : la dissimulation. Au lieu de former un homme et un chrétien, vous aurez façonné une âme d'esclave.

Il n'en sera pas ainsi si vous parvenez à faire connaître et aimer JÉSUS-CHRIST à ces jeunes âmes, si bien faites pour concevoir tous les nobles sentiments. Aimez vous-même ce divin Sauveur, et il ne vous sera pas difficile de faire apprécier à vos élèves la gloire insigne de l'avoir pour Frère, pour Roi, pour Chef.

On ne nous taxera pas, sans doute, d'exagération, si nous affirmons que la dévotion au cœur de JÉSUS ainsi comprise est la garantie la plus assurée des succès de l'éducation chrétienne, et le préservatif le plus efficace contre les influences, qui en détruisent si souvent les fruits.

Or, c'est ainsi et pas autrement que le *Messager du Cœur de* JÉSUS s'est constamment attaché à présenter la dévotion au divin Cœur ; c'est ainsi que l'Apostolat de la Prière travaille à la répandre. Il ne s'agit donc pas pour les maîtres chrétiens, auxquels on propose cette Œuvre, d'ajouter de nouvelles pratiques à celles qu'accomplissent déjà leurs élèves ; il ne s'agit pas de compliquer, par une nouvelle organisation, les

œuvres établies dans les pensionnats religieux. Non, il s'agit simplement d'animer plus fortement ces pratiques de l'esprit qui en fait la vie et qui leur donne tout leur mérite : le vrai dévouement à JÉSUS-CHRIST ; il s'agit de vivifier les Congrégations et autres Œuvres établies dans les pensionnats, en les faisant participer aux promesses magnifiques que JÉSUS-CHRIST a attachées au culte de son divin Cœur ; il s'agit de se procurer un moyen, aussi simple qu'efficace, de rappeler constamment aux jeunes chrétiens ce devoir qui prime toutes leurs autres obligations, et en rend l'accomplissement facile : *le devoir d'être les vrais amis de* JÉSUS-CHRIST.

Quel magnifique apostolat que celui-là ! Quel bonheur de pouvoir satisfaire ainsi les plus ardents désirs du Cœur de JÉSUS, en lui donnant ces âmes d'enfant qui lui sont si chères ! Quelle consolation de penser qu'en inoculant à ces âmes l'amour dévoué de ce divin Sauveur, on assure, autant qu'il est possible, leur persévérance, on les prémunit contre la contagion du vice, et on prépare en elles à l'Église des auxiliaires dévoués ! Quels sacrifices ne devrions-nous pas faire pour acquérir de semblables avantages ; et puisque nous pouvons les obtenir par nos prières, avec quelle ferveur ne devons-nous pas les demander !

CHAPITRE X

Les jeunes gens chrétiens [1].

C'étaient, sans doute, pour le christianisme naissant de bien cruels ennemis que les Néron et les Domitien. Il faut reconnaître pourtant que la rigueur dont usaient ces tyrans contre les adorateurs de l'Homme-Dieu était moins le résultat de la haine que d'un calcul politique. Ils le persécutaient, comme le roi Hérode avait persécuté le Sauveur lui-même, parce que dans ce nouveau culte ils voyaient un péril pour l'absolue puissance dont ils se croyaient investis. Reconnus maîtres souverains des âmes comme des corps de leurs sujets, ils repoussaient comme un usurpateur cet étranger, cet inconnu qui venait revendiquer la meilleure moitié de ce domaine. Comme leur empire s'identifiait avec le paganisme, une religion qui venait renverser le paganisme leur paraissait comme une dangereuse rébellion.

Bien différents sont les hommes qui, aujourd'hui, persécutent l'Église. Pour eux, Jésus-Christ n'est ni un étranger ni un inconnu. Nés au sein de son empire, consacrés à lui dès leur naissance, éclairés de ses lumières, comblés de ses bienfaits, ils se sont révoltés contre lui ; et la haine qu'ils lui ont vouée est d'autant plus violente qu'elle réagit contre la pression de son

[1] *Messager*, t. XXXIX, p. 133 ; t. XXXIII, p. 5.

immense amour. Ce sont des apostats, que le souvenir de leur baptême poursuit comme un remords. Loin de trouver dans l'intérêt politique un motif de combattre la doctrine chrétienne, ils devraient au contraire y voir un motif de la favoriser ; car il n'y a pas de gouvernement possible sans religion; et, pour le monde moderne, il n'y a plus de religion possible en dehors du christianisme. En détruisant la foi dans l'esprit des peuples, ces politiques insensés sapent le fondement de leur propre pouvoir; et en mettant l'athéisme à la base de l'édifice qu'ils prétendent construire, ils en préparent la prochaine ruine.

N'importe; pour ces apostats, l'intérêt suprême, l'intérêt unique, c'est la destruction du règne de Jésus-Christ. Pour atteindre ce but, ils compromettront sans hésiter tous les autres intérêts, passeront par-dessus toutes les lois et toutes les convenances, renieront sans pudeur leurs principes et leurs engagements, exposeront à tous les périls les peuples qui leur ont confié le pouvoir. Aux yeux des sectaires, il n'y a qu'un ennemi, c'est Jésus-Christ.

Eh bien! ce sont de tels hommes qui, en corrompant le suffrage universel, se sont emparés, dans plusieurs contrées de l'Europe et du Nouveau-Monde, du suprême pouvoir; ce sont eux qui, pour assouvir leur haine contre Dieu et ses serviteurs, disposent à leur gré des immenses ressources que la centralisation moderne met entre les mains des gouvernements.

Où donc est notre salut? Dans la restauration du règne de Jésus-Christ sur la société entière.

Voilà donc le miracle qu'il faut demander avant tous les autres : que la société reconnaisse de nouveau Jésus-Christ pour son Sauveur et son Roi. Mais il faut

demander en même temps, et il faut, de plus, procurer de toutes nos forces l'accomplissement des conditions sans lesquelles ce miracle est impossible. Or l'une de ces conditions, la principale, en un sens, c'est la propagation parmi les jeunes gens de ce dévouement cordial à JÉSUS-CHRIST, que nous désignons par les mots d'*Apostolat du Cœur de* JÉSUS.

Daigne le Cœur de JÉSUS nous accorder la grâce de bien établir cette vérité, et d'en faire saisir toute l'importance.

I

Partons d'un fait que nul ne songera, sans doute, à contester : à savoir que, dans quinze ou vingt ans, la société sera ce que la feront les jeunes gens qui entrent, en ce moment, dans la vie publique. Ils n'attendront pas aussi longtemps pour faire sentir leur influence; mais, à cette époque, leur influence sera certainement prépondérante. Or, il est également certain que le sens dans lequel cette influence s'exercera dépend, en très grande partie, de la direction que prennent, en ce moment, l'intelligence et la volonté de ces jeunes hommes.

Plusieurs pourront changer de voie; quelques-uns de ceux qui sont bons pourront se laisser entraîner, plus tard, par la séduction du mal; et quelques-uns de ceux qui sont mauvais pourront s'éclairer par leur expérience, et céder aux attraits du bien. Mais la masse restera ce qu'elle a été pendant les années de la jeunesse.

La jeunesse est l'âge critique de la vie morale. C'est alors que l'homme, acquérant la pleine jouissance de

sa liberté, éprouve le plus violemment la grande tentation de tout être libre, la tentation de secouer le joug du bien, et de s'asservir par là au joug du mal. Cet âge correspond, pour chaque homme, à l'heure où le fruit défendu fut offert à l'humanité dans la personne de nos premiers parents. Si Ève et Adam eussent été fidèles à cette heure critique, ils auraient assurés, pour eux et pour nous, la perpétuité des dons précieux dont les avait dotés leur Créateur. Ils n'auraient pas cessé d'être libres ; et, libres comme eux, nous aurions pu nous priver du patrimoine surnaturel que nous en aurions reçu : mais combien alors la persévérance eût été plus facile ; et combien les chutes eussent été moins pernicieuses ! Tombée dès sa première épreuve, l'humanité s'est faite au cœur une meurtrissure que la grâce de Jésus-Christ peut bien fermer, mais qui, à chaque instant, menace de se rouvrir.

Telle est la situation du jeune chrétien. Tant que durent sa première et sa seconde éducation, il est en quelque sorte plus passif qu'actif. Il ne s'appartient pas pleinement à lui-même. Pour demeurer bon, il n'a qu'à se laisser conduire. S'il a déjà quelques dangers à courir, il est entouré de secours puissants. C'est une plante en terre chaude, que des soins attentifs garantissent des frimas de l'hiver et de la morsure des insectes destructeurs.

Mais au terme de cette période, il s'opère dans cette existence un changement complet, dont les conditions actuelles de la société française accroissent considérablement le danger. Jadis, les jeunes chrétiens étaient beaucoup plus libres durant leur seconde éducation, et beaucoup moins abandonnés durant l'éducation supérieure. Les études classiques ne se faisaient guère que

dans des externats, et les études universitaires se faisaient, pour beaucoup, dans des collèges. Aujourd'hui, la plupart des jeunes gens, enfermés dans des pensionnats jusqu'à l'âge où les passions sont le plus bouillantes, se voient alors jetés seuls, sans surveillance et sans appui, au milieu des séductions de tout genre que la vie moderne a accumulées dans les grandes villes.

L'épreuve est donc incomparablement plus périlleuse qu'elle ne l'a jamais été. Le fruit défendu s'offre avec des attraits bien plus puissants, et la fascination du serpent est beaucoup plus enivrante. Pour peu qu'il s'approche de l'arbre maudit, le jeune chrétien est saisi, tout à la fois, par les sens, par le cœur et par l'esprit. Il suffit que ce fruit soit défendu, pour qu'il lui semble avoir une saveur exquise ; et il s'entend dire, de tous côtés, qu'esclave du bien par son cœur et de la vérité par son intelligence, il ne sera complètement maître de lui-même que lorsqu'il se permettra toute satisfaction et se constituera l'arbitre suprême de ses croyances.

Oui, la tentation est terrible ; et c'est pour cela que, si elle est repoussée, la victoire sera plus glorieuse et plus féconde. Cette heure est donc vraiment, dans la vie du chrétien, l'heure décisive. C'est alors que, complètement maître de lui-même, il peut vraiment se donner à Jésus-Christ. C'est alors qu'il le reconnaît pour son Dieu, pour son Roi, pour son ami ; qu'il lui rend, en présence des hommes, ce témoignage auquel le Fils de Dieu a promis de répondre par un témoignage réciproque, rendu en présence de son Père des cieux.

Précisément parce que l'attaque est plus violente et que, pour la repousser, le généreux chrétien aura dû

faire un plus violent effort, il ne se bornera pas à une demi-victoire. L'élan plus vigoureux qu'il aura pris le portera plus loin dans la voie du bien. Il ne se contentera pas d'être le serviteur de Jésus-Christ, il voudra être son soldat et son apôtre. Heureux d'avoir échappé à l'esclavage, il voudra faire partager à d'autres âmes la liberté vraie dont il apprécie la gloire et la douceur, depuis qu'il l'a conquise à la pointe de l'épée. Cette première victoire ne l'a certainement rendu ni invincible ni invulnérable ; mais elle lui a donné des facilités incomparablement plus grandes pour soutenir avec avantages les combats à venir ; en accroissant considérablement ses forces, elle a diminué, dans une proportion égale, la force des tentations.

Si au contraire, dans cette épreuve décisive, l'attrait du mal l'emporte, qu'arrivera-t-il ? — Quelques-uns, entraînés par de plus violentes passions, plus coupables, parce qu'ils auront abusé de dons plus précieux, tomberont dans un abîme si profond, s'enfonceront dans des erreurs si ténébreuses, prendront, avec les ennemis de Jésus-Christ, des engagements si étroits, que rien ne pourra les faire rentrer dans la voie de la vérité et du bien.

Un plus grand nombre, tombés par inconsidération et par faiblesse, comme nos premiers parents, fascinés par l'erreur sans en arriver à haïr la vérité, se laisseront relever par la miséricorde divine, et promettront de nouveau fidélité à Jésus-Christ. Plusieurs, parmi eux, comme saint Pierre, rendus plus humbles et plus vigilants par l'expérience de leur infirmité, résolus de faire expier leur défaite à l'ennemi qui les a vaincus, feront servir leur chute à l'affermissement de leurs frères : *Tu aliquando conversus confirma fratres tuos.*

Mais il est rare, avouons-le, que le cœur, profondément blessé par les passions, recouvre son intégrité. Il est plus rare encore qu'une intelligence, dont le ressort a été brisé par les vacillations du doute, recouvre, dans toute son énergie, le sens de la vérité. La plupart des âmes qui tombent par faiblesse ne se relèvent que faiblement. Aussi un grand nombre d'entre elles ne se relèvent-elles que pour retomber. Elles ne se donnent jamais entièrement ni au bien ni au mal ; elles chancellent continuellement entre l'un et l'autre, boitant des deux jambes, suivant l'expression de l'Écriture, penchant tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant que les influences bonnes ou mauvaises agissent sur elles avec plus de force.

II

Cela étant, demandons-nous quelles espérances il nous est permis de concevoir pour l'avenir de la société. Elle ne peut être sauvée, avons-nous dit, que par la restauration du règne de Jésus-Christ. Et puisque nous ne pouvons attendre cette complète restauration de la génération actuelle, imbue de trop d'erreurs et dominée par trop d'influences mauvaises, à quelles conditions pouvons-nous l'espérer pour l'heure où les destinées sociales seront entre les mains de nos jeunes gens ?

Parmi eux, il en est un grand nombre qui sont déjà gagnés, corps et âme, à la cause du mal ; qui, élevés dans des principes antichrétiens, croient servir les intérêts de la société en jurant une haine mortelle à l'Église de Jésus-Christ, et qui mettent au service de

cette haine toute leur énergie, toute leur influence, toute leur générosité naturelle. Il sera d'autant plus facile à cette jeunesse antichrétienne d'entraîner la société de l'avenir que la société présente est déjà engagée dans cette voie ; pour perpétuer le règne du mensonge, ils n'auront qu'à maintenir ce qui existe et à continuer l'œuvre de leurs devanciers.

Sur qui donc pouvons-nous compter pour briser ce joug qui pèse, depuis tant d'années, sur les intelligences ; pour vaincre toutes ces haines, dissiper toutes ces erreurs, arrêter la société sur la pente où elle se précipite, et la faire rentrer dans les voies de la vérité et de la justice? Nous devons, sans doute, compter sur Dieu, seul capable de faire un pareil miracle. Mais Dieu, évidemment, ne fera pas ce miracle tout seul. Il ne transformera pas, du soir au matin, l'esprit et le cœur des hommes. La vérité ne reprendra son empire sur les intelligences qu'autant qu'elle sera proclamée ; la charité chrétienne ne se substituera à l'égoïsme qu'autant qu'elle pourra se montrer aux hommes incarnée, en quelque sorte, dans d'autres hommes. Nous pouvons espérer qu'un moment viendra où la société, à bout de voies, épuisée par les convulsions qui se succèdent sans relâche, dégoûtée des charlatans qui, depuis plus d'un siècle, s'offrent à l'affranchir pour l'asservir à leur ambition, se tournera vers son unique Sauveur, et lui redemandera les biens dont elle jouit aussi longtemps qu'elle fut soumise à son empire. Cette réaction vitale, attendue par un grand nombre d'éminents esprits, est parfaitement conforme aux voies de la Providence ; mais ce qui s'écarterait complètement de l'ordre providentiel, c'est qu'elle s'opérât sans instruments. Dieu seul en peut être l'auteur, mais c'est

aux hommes qu'il appartient de la hâter et de lui faire porter ses fruits.

Ces instruments de la Providence, ces sauveurs secondaires de la société, quels seront-ils parmi nos jeunes gens? — Nous répondrons sans hésiter : Ce seront ceux de ces jeunes gens qui se montrent, à ce moment décisif de leur existence, les vrais amis de Jésus-Christ. Et comme la dévotion au Cœur de Jésus a pour but de susciter à Jésus-Christ, dans tous les rangs de la société chrétienne, ces vrais amis, ces apôtres dévoués, nous ne pouvons mieux contribuer, par nos prières, au salut de la société et au triomphe de l'Église, qu'en demandant la diffusion de ce dévouement apostolique au sein de la génération qui, dans quelques années, aura les destinées de la société entre ses mains.

Nous ne saurions trop le redire : l'Apostolat du Cœur de Jésus n'est pas autre chose que la dévotion au sacré Cœur, comprise et pratiquée dans le sens d'une cordiale amitié du chrétien pour Jésus-Christ.

Combien il s'en faut que cette dévotion soit ainsi comprise et pratiquée par tout le monde! Être l'ami de Jésus-Christ : Quel est le chrétien qui n'y consente en paroles? — Mais combien ils sont peu nombreux ceux qui acceptent réellement ce titre, et en remplissent toute la signification! Ils ne le méritent certainement pas, ces jeunes gens que nous voyions, naguère, si empressés à user de leur liberté pour refuser à Jésus-Christ les hommages qu'ils lui ont rendus aussi longtemps qu'ils ne s'appartenaient pas à eux-mêmes; se partageant sans cesse entre lui et ses ennemis, lui marchandant leurs services, et toujours prêts à acheter au prix de sa grâce les jouissances qu'il leur inter-

dit. Assurément, ils ne voudraient pas pour eux-mêmes d'une amitié semblable ; et ce n'est pas ainsi qu'ils traitent ceux à qui, sur la terre, ils donnent le nom d'amis. Il n'y a évidemment que peu de chose à attendre d'eux pour le salut de la société. Ils pourront changer de voie, mais assurément leur faiblesse présente ne présage pas un avenir bien glorieux.

III

Au contraire, donnez-moi un jeune chrétien qui, au moment de choisir sa voie, comprenne tout ce qu'il y a de noble, de doux, de saint, dans cette amitié que le Cœur de son Dieu lui offre ; qui se donne à ce divin Ami, comme on sait se donner à cet âge, sans réserve et sans mesure, et qui se propose, comme but de son existence, l'accomplissement des devoirs que cette amitié lui impose. Quelle ne sera pas la force de ce jeune homme ! Quelle ne sera pas son influence pour le bien et sa puissance pour vaincre le mal !

Il sera fort, parce que l'amour est la vraie force du cœur, et qu'il n'y a pas au monde de force comparable à celle-là. Ce qui affaiblit le cœur, c'est la division ; il n'est rien dont ne soit capable un cœur dont toutes les énergies se concentrent dans un grand amour, alors même que cet amour prend sa source dans la faiblesse de la nature : et que ne pourra pas celui qui a livré son cœur à l'amour tout-puissant du Cœur de Jésus !

Il sera invincible dans la lutte, car la volonté libre n'est jamais vaincue que faute d'amour. Ce n'est jamais notre faiblesse naturelle qui nous fait succomber ; c'est

qu'il se trouve en nous un amour mauvais plus fort que l'amour de Jésus-Christ. L'enfant le plus faible ne consentira jamais à donner la mort à sa mère : son amour lui donnera la force de résister à toutes les sollicitations et à toutes les menaces. L'amitié véritable pour Jésus-Christ créera également, dans l'âme la plus infirme, la puissance de surmonter les attaques les plus violentes du mal et une sorte d'impuissance morale d'y succomber.

Avec le pouvoir de résister au mal, cette amitié donne la force de le vaincre. Le mal n'est qu'un amour perverti, comme le bien n'est qu'un amour légitime. La force du premier peut être bien grande, lorsque surtout, comme il advient chez les démons et leurs terrestres suppôts, cet amour mauvais arrive jusqu'à la haine du bien. Mais il est une force incomparablement plus grande que celle de la haine infernale : c'est celle de l'amour divin ; seul l'amour divin est tout-puissant, et tous les cœurs qui se livrent à lui sans réserve participent à sa toute-puissance. Voilà donc les hommes que la société attend pour l'arracher à la tyrannie de l'égoïsme et de la haine : il lui faut des cœurs que l'égoïsme n'ait pas entamés, dont le vice n'ait point flétri les énergies, qui aient conservé toute leur puissance d'aimer et qui la consacrent tout entière à servir d'instrument au Cœur de Jésus. Les cœurs blessés et guéris auront, s'ils le veulent, leur part et leur belle part à l'œuvre du salut ; mais la part la plus belle est celle des immaculés ; de ceux qui n'ont pas chancelé dans la voie : *immaculati in via ;* qui ont porté dès leur jeunesse le noble joug de l'amitié divine. (Thren. iii, 27.) Ceux-là forment autour de l'Agneau un bataillon d'élite, et une gloire plus grande leur est réservée dans le

triomphe, parce qu'ils auront plus largement contribué au gain de la bataille. (Apoc. XIV, 4.)

Ce sont eux, encore, qui font à JÉSUS-CHRIST les plus belles conquêtes. Dans l'ordre naturel, il n'y a rien de plus beau que la jeunesse, et, dans l'ordre surnaturel, il n'y a pas de vertu plus belle que la chasteté ; aussi, quand ces deux beautés s'allient ensemble, il résulte de leur alliance un charme divin qui fascine pour le bien, comme la beauté impudique fascine pour le mal : *Oh ! quam pulchra est casta generatio !*

Qui donc nous donnera d'accroître le nombre de ces favoris du divin Roi ; qui lui fournira, pour conquérir la jeunesse, ces puissants auxiliaires, ces cœurs à la fois chastes et aimants, dont la chasteté est protégée par l'amour, et dont l'amour est nourri par la chasteté ?

Il n'y a que le Cœur de JÉSUS qui puisse faire cette merveille. C'est son chef-d'œuvre, et c'est aussi l'objet suprême de son ambition. Oui, précisément parce qu'il est le plus aimant de tous les cœurs, il désire par-dessus tout avoir de vrais amis. Et ces amis, il est surtout jaloux de les trouver parmi ceux qui n'ont pu encore prostituer leurs cœurs à des affections coupables.

Si donc la dévotion à son divin Cœur a surtout pour but de lui procurer cette satisfaction dont il est si avide, c'est surtout parmi les jeunes gens que cette dévotion doit être propagée. La dévotion au Cœur de JÉSUS est faite spécialement pour eux ; et, pour la leur faire accepter, il suffit de la leur présenter comme aspirant à faire d'eux les amis du divin Sauveur. Parmi tous les autres exercices, plus ou moins utiles, il faut faire constamment ressortir, à leurs yeux, cet exercice principal qui contient toute l'essence de la dévotion : le dévouement cordial pour JÉSUS-CHRIST.

L'Apostolat de la Prière n'a pas d'autre but que de rappeler aux chrétiens ce devoir et de leur en faciliter la pratique. Il leur demande d'abord une marque bien facile de leur amitié pour Jésus-Christ : s'approprier ses intentions et ses désirs par une offrande quotidienne. Qui pourrait refuser au divin Ami une si légère marque de dévouement? Mais laissez peu à peu ce sentiment pénétrer dans le cœur, il ne pourra se borner à si peu de choses : des intentions et des désirs il passera aux actes, il éprouvera le besoin de travailler et de combattre pour les intérêts du divin Ami. Le simple membre de la Ligue du Cœur de Jésus en deviendra le Zélateur; il mettra son activité et son influence au service de son amitié pour Jésus-Christ. Il sera vraiment apôtre.

Voilà ce qui est arrivé parmi les jeunes gens, comme aux autres classes de la société. Dans les différentes professions, dans les Universités catholiques, dans les écoles même laïques, il s'est formé des groupes de vaillants chrétiens, résolus à se faire les auxiliaires et les défenseurs du Cœur de Jésus, et d'assurer leur propre persévérance en se dévouant à la sanctification des autres.

Puisse le nombre de ces braves s'accroître de plus en plus! L'intérêt de toutes les œuvres catholiques le demande, car c'est parmi ces vrais amis de Jésus-Christ qu'elles trouveront leurs plus ardents et les plus constants promoteurs. Le salut de la société l'exige. Le Cœur de Jésus le désire. En le demandant avec lui, nous sommes assurés d'être favorablement écoutés.

CHAPITRE XI

Les âmes saintes [1].

Voilà, à l'heure présente, le grand besoin de l'Église et du monde : des saints, de grands saints, des hommes puissants en œuvres et en paroles, semblables à ceux que Dieu suscita fréquemment, dans des périls moins redoutables que la crise actuelle. Eux seuls peuvent nous sauver; eux seuls peuvent écarter les dangers épouvantables qui nous menacent, dissiper les ténèbres qui nous enveloppent, opérer dans le corps social désorganisé ce renouvellement sans lequel il ne saurait échapper à une complète dissolution.

La sainteté ne manque pas dans l'Église : c'est un flambeau qui ne s'éteint jamais dans le temple de Dieu; mais il est nécessaire qu'il brille aujourd'hui d'un plus vif éclat pour dissiper les ombres funestes dans lesquelles la société est ensevelie. Il faut que cette chaleur vivifiante rayonne plus puissamment au dehors, afin de réchauffer les âmes trop engourdies pour s'approcher de son foyer. Le Sauveur est au milieu de nous; mais il est inconnu du plus grand nombre. Il faut qu'il vienne de nouveaux Jean-Baptiste, de nouveaux Élie, pour révéler sa présence, lui ouvrir

[1] *Messager*, t. XXIII, p. 73 ; t. V, p. 345.

la voie des âmes, et préparer la restauration de son règne.

Tel fut le rôle des hommes extraordinaires que DIEU n'a jamais manqué d'envoyer à son Église, chaque fois qu'elle a semblé sur le point de succomber aux attaques de ses ennemis. Ces libérateurs d'Israël n'avaient en partage ni l'influence que donne la richesse, ni l'autorité du rang, ni la puissance du glaive. Comme le jeune David, ils n'avaient pour armure qu'une fronde, et ils marchaient uniquement appuyés sur le nom du Seigneur. Ils ont pourtant renversé les géants, dissipé les armées ennemies et sauvé le peuple de DIEU.

I

Qui a soutenu l'Église durant la période des persécutions, alors que l'empire romain réunissait toutes ses forces pour l'écraser? Qui, sinon les saints martyrs?

Bientôt les Césars, en faisant monter avec eux le christianisme sur le trône, exposeront ses pasteurs et ses fidèles à la double séduction de l'hérésie et de la mollesse. On verra d'astucieux sophistes, des princes corrompus et des évêques courtisans, s'efforcer de corrompre la pureté de la doctrine par leur enseignement, comme ils violent par leur conduite la sainteté de la morale. Quelles âmes DIEU emploiera-t-il alors pour délivrer son Église de cette nouvelle persécution, plus dangereuse que celle du glaive? La mortification des saints solitaires et la science des saints docteurs. Les jeûnes et les macérations des premiers, les prédications et les écrits des seconds, soutenus également

par l'irrésistible ascendant d'une vie toute divine, confondront les sophismes des hérétiques, la licence des courtisans et l'orgueil des princes.

Cependant l'empire romain, corrompu jusqu'à la moelle, est condamné à mort, et ce sont les barbares qui doivent exécuter la sentence. Ils viennent, ils se précipitent comme un torrent sur l'empire romain, renversant tout sur leur passage, et ne laissant derrière eux que des ruines. Qui réunira ces débris épars, pour en former un édifice plus magnifique; qui rendra la fécondité à ce sol en friche, où ne croissent plus que les épines; qui fera sortir de ce chaos de la barbarie une création nouvelle? Encore les saints : les saints moines, les saints évêques, les saints papes. Pour le nier, il faudrait donner un démenti à l'histoire : c'est la sainteté qui a créé le monde moderne.

Mais voilà qu'à la fin du douzième siècle, le flambeau de la sainteté ne répand plus le même éclat, et de nouveau les ténèbres envahissent le monde. Une nouvelle invasion des hommes du Nord détruit les monuments de la civilisation chrétienne à peine naissante; les richesses données à l'Église pour accroître sa puissance deviennent de lourdes chaînes qui lui ôtent sa liberté; les pasteurs des âmes prennent les mœurs du siècle, en même temps que les puissances du siècle envahissent le sanctuaire. Le sel de la terre s'affadit, le clergé se laisse gagner par la triple contagion de l'ignorance, de la cupidité et du relâchement; d'affreuses hérésies naissent de cette corruption, comme les vers naissent de la pourriture du tombeau.

L'Église va donc périr!

Non : encore une fois les saints viendront la régénérer. François d'Assise d'un côté, de l'autre, Domini-

que, lèvent d'un commun accord l'étendard de la sainteté. A la corruption ils opposent la mortification évangélique; à la vénalité, la pauvreté la plus rigoureuse; la science et la prédication à la science et à l'hérésie. Autour d'eux viennent se ranger deux légions de saints devant lesquels l'armée infernale reculera épouvantée; et grâce à eux, le treizième siècle, qui avait commencé au sein d'une affreuse nuit, brillera de toutes les splendeurs de la civilisation chrétienne.

II

L'Église n'est pourtant pas arrivée au terme de ses luttes, et, dès le siècle suivant elle se voit en proie à l'une des plus cruelles épreuves auxquelles elle ait jamais été soumise. Ce n'est plus du dehors que lui viennent les attaques; c'est dans son sein que s'est produit le mal le plus mortel dont puisse être atteinte une société dont l'unité est la condition vitale, nous voulons dire la division et le schisme. Le royaume de DIEU est scindé en deux parts, et les fidèles, scandalisés par cette division, ne savent lequel des deux pontifes rivaux ils doivent reconnaître pour le représentant de JÉSUS-CHRIST.

Tandis que les docteurs disputent entre eux, tandis que les princes mettent en œuvre tout leur pouvoir et toute leur politique, pour remédier aux maux de l'Église, ou pour les exploiter au profit de leur ambition, voici que du fond de l'Espagne se lève un homme dont bientôt le nom retentit jusqu'aux derniers confins de la chrétienté. Vincent Ferrier parle, et tel est l'ac-

cent de sa voix que nul ne peut y méconnaître la parole de Jésus-Christ. Devant lui toutes les divisions s'effacent ; ceux qui obéissent à un autre Pape ne sont pas moins dociles à ses exhortations que les membres de son obédience ; la sainteté qui brille dans toute sa personne prélude à la reconstitution de l'unité, en attendant que cette œuvre puisse être consommée par l'influence de son zèle. Et en même temps, pour l'aider dans l'accomplissement de cette mission, Dieu suscite deux femmes qui, par l'éclat de leurs miracles et par la flamme de leur esprit apostolique, acquièrent une autorité égale à la sienne.

Au Nord, l'incomparable fille de saint François, la grande thaumaturge française, sainte Colette de Corbie ; au Midi, l'intrépide fille de saint Dominique, celle que Rome proclamera plus tard sa patronne, sainte Catherine de Sienne. Tandis qu'en Franche-Comté, Colette guérit les malades et ressuscite les morts, Vincent Ferrier reçoit de Dieu, en Espagne, l'ordre de venir se concerter avec elle, pour mettre un terme aux maux de la chrétienté. Il se met en marche, entraînant à sa suite les populations attirées par le bruit de ses œuvres et converties par l'efficacité de sa parole. Et l'Église, dont les puissances de la terre n'avaient pu soulager les cruelles angoisses, recoît de ces deux humbles religieux la garantie de sa prochaine délivrance.

Elle est délivrée, en effet, elle goûte de nouveau la joie de voir tous ses enfants rassemblés dans la douce unité de son sein maternel ; mais l'enfer va faire bientôt, pour briser cette unité, le plus violent effort que sa haine lui ait jamais inspiré. Luther en Allemagne, Calvin en France, Zwingle en Suisse, Henri VIII en Angleterre, rivalisent de fureur pour déchirer la tunique sans

couture du Christ ; ils arrachent à l'Église le tiers de son empire, et entraînent par millions les âmes dans le gouffre de l'hérésie. L'impulsion paraît irrésistible ; les élus eux-mêmes semblent sur le point de céder à la séduction ; les peuples qui ne sont pas en pleine révolte sont fortement ébranlés, et le danger devient si pressant que la frayeur arrache à un grand cardinal cette désolante parole :

« C'en est fait de la catholicité ! »

Oui, c'en était fait d'elle si DIEU n'eût pas été là, et avec lui les saints. Mais voici, en Espagne, Ignace de Loyola, François-Xavier, François de Borgia ; voici l'admirable réformatrice du Carmel, sainte Thérèse et son illustre associé, saint Jean de la Croix ; voici les héros de la pénitence et de la charité, saint Pierre d'Alcantara et saint Jean de Dieu ; voici, en Italie, saint Philippe de Néri, saint Camille de Lellis, saint Charles Borromée ; voici, en Allemagne et en France, le bienheureux Pierre Canisius et le bienheureux Pierre Lefèvre, et à leur suite, de nombreux imitateurs de leur sainteté, de magnanimes rivaux de leur zèle. Unissant ensemble leurs prières, leurs larmes, leurs sacrifices, leurs prédications et leurs travaux, ils arrêtent les progrès de l'hérésie, la contraignent de reculer, soustraient pour jamais à la séduction les âmes qui semblaient près de succomber, ramènent un grand nombre de celles qui s'étaient déjà laissé entraîner et opèrent dans la chrétienté la vraie réforme, dont le protestantisme n'avait été que l'infernale contrefaçon.

III

La crise présente n'est que le renouvellement, avec des caractères beaucoup plus graves, de la crise que nous venons de rappeler. Ce n'est plus aujourd'hui le tiers de l'Europe, c'est la chrétienté tout entière qui est envahie par la contagion ; ce ne sont plus quelques vérités partielles, c'est la racine même de la foi que l'hérésie moderne tend à détruire. La rébellion ne se contente plus d'attaquer l'autorité du Pape et de l'Église ; c'est Jésus-Christ, c'est Dieu son Père qu'elle prétend renverser de leur trône éternel. Le mal a gagné jusqu'aux organes les plus vitaux de la société, et menace de la réduire prochainement à un état de complète putréfaction. Nous aussi, nous aurions lieu de craindre pour l'avenir du christianisme, si Dieu n'était là encore, et s'il n'était pas en état de nous envoyer encore des saints.

Or, quelle gloire les serviteurs dévoués du sacré Cœur de Jésus ne lui procureraient-ils pas si tous se faisaient une juste idée de ses projets, et s'ils mettaient à son service tout ce qu'ils ont de facultés, pour devenir des saints ! Leur nombre est bien petit, comparé au nombre des autres hommes ; ils occupent, pour la plupart, des positions bien humbles, et leur influence s'exerce dans une sphère bien restreinte. Mais seraient-ils encore plus faibles et encore moins nombreux, ils acquerront une puissance immense dès qu'ils se livreront sans résistance et sans réserve à l'impulsion du Cœur de Jésus.

Qu'y a-t-il de plus faible que l'air?

Et pourtant cet air, si faible par lui-même, dès qu'il subit une impulsion violente, devient capable de déraciner les chênes les plus vigoureux, et de pousser vers le port les plus pesants navires. Et qu'est-ce que la force qui fait souffler les vents, comparée à la force du divin amour, que le Cœur de Jésus communique à tous ceux qui se soumettent à son influence? N'est-ce pas là la force des forces, celle qui fait mouvoir les mondes? Le Cœur de Jésus, centre de cette force, n'est-il pas le moteur suprême de la création, l'exécuteur souverain des desseins de la Providence, le dépositaire de la toute-puissance de Dieu? Mais, s'il en est ainsi, tous ceux qui s'uniront à lui et qui se livreront à lui sans réserve, tous ceux qui ne mettront aucun obstacle à l'accomplissement de ses desseins et qui coopèreront de toutes leurs forces à son action, ne peuvent manquer de participer à sa toute-puissance; et, quelle que soit leur obscurité, ils ne peuvent manquer d'exercer autour d'eux une influence irrésistible.

L'amour divin, dont le Cœur de Jésus est le foyer, est la plus ardente de toutes les flammes; tous ceux qui s'en laisseront embraser deviendront par là même capables d'en embraser les autres. On ne pourra s'approcher d'eux sans ressentir leur chaleur.

C'est en eux que se réalisera la parabole évangélique. Ils seront comme un ferment plein de vie au milieu de cette masse molle et inerte qu'on nomme le monde. Si le levain est énergique, il suffit d'une poignée pour faire fermenter plusieurs mesures de farine. Ainsi les âmes pleines de la charité du Cœur de Jésus produiront autour d'elles une fermentation qui se répandra de proche en proche, jusqu'à ce que la masse entière soit transformée.

Comment donc se fait-il que ces heureux effets ne soient pas encore produits partout où le Cœur de Jésus compte des adorateurs? Ah! il faut bien l'avouer, c'est que tous ceux qui font profession de l'honorer ne comprennent pas également ses désirs; c'est surtout qu'ils ne travaillent pas tous avec une générosité égale à devenir des saints.

Quelquefois on fait consister la dévotion au sacré Cœur dans quelques pratiques extérieures, qui n'en sont que l'écorce. Exposer des images de ce divin Cœur, les entourer de fleurs et de lumières, réciter des prières et chanter des cantiques en son honneur, ce sont là sans doute des pratiques excellentes; mais ces pratiques n'atteindraient pas leur but, si elles ne nous portaient à nous rendre plus semblables au Cœur de Jésus, à nous approprier ses sentiments, ses désirs, ses vertus, surtout son renoncement et sa charité. Se flatter de servir le Cœur de Jésus en se recherchant soi-même ce serait se faire une étrange illusion; ce serait aussi se mettre hors d'état de recevoir les heureuses influences de ce divin Cœur.

Une autre cause de notre faiblesse, c'est que peut-être nous ne songeons pas assez à consulter le Cœur de Jésus, pour savoir en quoi nous pouvons servir ses intérêts. On croit faire beaucoup que de se proposer les désirs de ce divin Cœur pour règle de sa conduite intérieure, et on ne songe pas que ces désirs devraient être également la règle de notre conduite extérieure. Sous le spécieux prétexte qu'il ne faut pas faire parade de sa piété, on la cache si bien dans le secret de son cœur, qu'elle ne paraît en aucune manière dans les rapports avec le prochain. On veut bien être pieux pour son propre compte, mais, dans les relations du monde, on ne



suit guère d'autres règles que les convenances du monde. Ce partage n'est vraiment pas raisonnable, et il ne peut qu'être nuisible. Les désirs du Cœur de Jésus sont tous également justes, également sages, également aimables, et nous avons les mêmes motifs de les prendre pour règle de notre conduite. Quand nous agissons d'après ces désirs, nous sommes assurés d'avoir Dieu pour coopérateur. Cela ne vaut-il pas bien mieux que de nous appuyer que sur notre sagesse si courte, et sur notre force si bornée?

Enfin notre faiblesse tient à notre isolement. L'homme ne peut rien quand il est seul; la société lui est nécessaire pour la conservation de sa vie physique et pour le développement de ses forces morales; elle n'est pas moins nécessaire pour la réalisation des saintes aspirations que l'Esprit de Jésus-Christ lui fait éprouver. Combien de fois il arrive que ces aspirations demeurent stériles parce qu'elles ne trouvent point d'écho! Combien il est dans le monde de ces âmes qui souffrent les angoisses d'un douloureux isolement au milieu même des populations les plus chrétiennes! C'est que le Cœur de Jésus leur fait éprouver le besoin de se dévouer à lui sans réserve et que, pour exercer avec constance et avec fruit ce dévouement, il faudrait qu'elles trouvassent autour d'elles des âmes animées des mêmes dispositions. Ces âmes existent, mais elles ont souvent de la peine à se reconnaître et à se rencontrer. Isolées, elles se consument en vains désirs; unies, elles seraient toutes-puissantes.

Nous venons d'indiquer, avec les causes de nos faiblesses, les conditions principales d'où dépend notre force. Ces conditions, nous pouvons les réduire à une seule : La sainteté par l'union au Cœur de Jésus. Voilà

ce que nous devons demander incessamment, non seulement pour nous-même, mais encore pour tous ceux qui servent avec nous ce divin Cœur.

Demandons pour eux et pour nous la grâce de nous dépouiller de nous-mêmes, de nous défaire de plus en plus de ce malheureux égoïsme qui nous accompagne quelquefois jusque dans les œuvres les plus saintes, et qui met entre le Cœur de Jésus et notre cœur un obstacle infranchissable.

Demandons aussi la grâce de n'agir plus que sous l'influence de ce divin Cœur; de ne plus nous laisser guider ni par nos préjugés ni par nos passions, ni par nos intérêts, ni même uniquement par notre raison, mais de consulter en toutes choses les désirs du Cœur de Jésus et d'en faire la règle unique de nos sentiments, de nos paroles, de toutes nos actions.

Demandons enfin, comme fruit des deux grâces précédentes, la grâce de nous unir intimement dans le Cœur de Jésus, avec tous ceux qui lui sont entièrement dévoués. Supplions ce bon Maître de réaliser en nous le vœu qu'il exprimait à Dieu son Père, la veille de sa mort, que nous soyons tous en lui, comme il est un avec son Père.

Conjurons-le de susciter dans toutes les contrées du monde et dans toutes les classes de la société, des âmes saintes résolues à sacrifier, quoi qu'il en coûte, tout ce qui pourrait les désunir, et à former entre elles une grande ligue dont la charité du Cœur de Jésus sera le lien et dont le but sera l'établissement de son règne.

Seigneur, donnez-nous des saints. Voyez votre moisson qui se dessèche, et que votre ennemi s'apprête à détruire; envoyez des ouvriers pour la recueillir. Votre héritage est envahi, la ville sainte est profanée,

votre Vicaire est captif, vos ministres persécutés, votre vérité obscurcie, vos lois foulées aux pieds. L'iniquité triomphe, la foi gémit, les faibles se scandalisent, vos serviteurs les plus fidèles sont tentés de se laisser aller au découragement. Qu'attendez-vous, Seigneur? Ne voyez-vous pas que si vous tardez encore, nous allons périr? Envoyez donc ceux que vous devez envoyer : que la terre ouvre ses entrailles et enfante des saints ; que les cieux répandent sur eux l'abondance de leur rosée.

Ce sont tous nos ennemis d'autrefois qui se liguent, pour nous livrer ensemble un suprême assaut ; réunissez donc, pour nous sauver, toutes les forces que vous avez mises, dans les siècles passés, à la disposition de votre Église. Il nous faut des apôtres, pour réveiller, par leur voix puissante, les populations endormies ; il nous faut des docteurs, pour réfuter les sophismes de l'incrédulité ; il nous faut des thaumaturges, pour ranimer le sens du surnaturel, que le matérialisme a éteint ; il nous faut des pénitents, pour expier les excès du sensualisme ; il nous faudra peut-être des martyrs pour émousser le tranchant du glaive qu'aiguisent les bourreaux dans les antres où ils conspirent contre la sainte cité.

Seigneur Jésus, ne refusez pas à votre épouse bien-aimée cet indispensable secours. Souvenez-vous des promesses que vous lui avez faites et du sang que vous avez versé pour elle. Levez-vous, Seigneur, étendez votre bras et sauvez-nous!

QUATRIÈME PARTIE

L'ARMÉE DU ROI DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER

Ses destinées [1].

Si le livre divinement inspiré de l'Apocalypse, dont l'Agneau de Dieu a brisé les sceaux pour les Anges du ciel, demeure encore en partie scellé pour les hommes, c'est pour les hommes cependant qu'il a été écrit. C'est à ses serviteurs de la terre que Jésus-Christ envoie son Apôtre, *pour leur faire connaître ce qui doit arriver bientôt.* C'est aux hommes, et non aux Anges, qu'il est dit : « Heureux celui qui lit et qui entend les paroles de cette prophétie. » Aussi, dans tous les temps, mais surtout aux époques de persécution et de grands bouleversements, les fidèles sont allés chercher dans l'étude de ce livre divin des lumières et des consolations. Dès les premiers siècles de l'Église, tandis que la persécution de Valérien faisait des milliers de victimes, Bossuet nous atteste, d'après un saint Père, que les chrétiens étaient heureux de trouver dans la prophétie de saint Jean, avec l'image des maux qu'ils souffraient, la promesse des biens éternels qui en devaient être le prix.

En effet, s'il n'est pas dans l'Écriture de livre plus mystérieux que l'Apocalypse, on peut dire, avec une

[1] *Messager,* t. XIII, p. 1.

égale vérité, qu'il n'en est pas de plus lumineux. Autant il est propre à confondre la subtilité, autant il put servir à consoler la piété. Ce qui est impénétrable dans cette prophétie, ce sont surtout les temps et les moments dont le Père céleste s'est réservé la disposition, et qu'il n'est pas donné aux Apôtres mêmes de connaître. Tout le génie des interprètes s'est vainement exercé jusqu'ici sur cette supputation des époques, et il est probable que l'événement seul révèlera la solution véritable de l'énigme. Mais ce qui brille, dans l'Apocalypse, du plus consolant éclat, ce sont les destinées finales de l'Église, et ce sont aussi les conditions de sa lutte séculaire contre ses immortels ennemis.

Étudié à ce point de vue, ce livre mystérieux offre aux chrétiens de tous les âges d'utiles renseignements; mais c'est surtout à une époque de crise comme celle que nous traversons en ce moment, c'est dans ces heures de ténèbres où tous les principes sont obscurcis, et où Dieu lui-même semble cacher sa présence, c'est alors que cette lecture est propre à éclairer l'esprit et à relever le cœur. Plus les événements qui s'accomplissent autour de nous sont douloureux, plus sont assurées les espérances que nous donne la prophétie de saint Jean.

En fait, l'existence terrestre de l'Église n'est autre chose qu'une succession de combats, qui doivent être couronnés par un dernier combat plus terrible que tous les autres. Cette lutte séculaire forme le sujet principal de l'Apocalypse, dont elle remplit les dix-neuf derniers chapitres.

I

Dès le début de cette partie prophétique du saint livre, nous voyons entrer en campagne le Verbe de Dieu. Il est monté sur un cheval blanc, tient un arc dans sa main et porte une couronne sur sa tête. C'est un vainqueur qui s'apprête à vaincre de nouveau. *Exivit vincens ut vinceret.* Mais la suite ne répond guère à ce début; car, voici venir d'autres guerriers, ennemis du Verbe divin, et montés aussi sur des chevaux, symboles de la puissance donnée successivement à chacun d'eux. Chacun d'eux, en effet, combat et triomphe à son tour. L'histoire de l'Église, dont les époques sont figurées par les sept sceaux que l'Agneau rompt l'un après l'autre, n'est qu'une succession de fléaux. Aux persécuteurs représentés par le cheval roux, succèdent les hérétiques, symbolysés par le cheval noir; ensuite vient l'empire mahométan, figuré par le cheval pâle, sur lequel est assise la mort. Puis, nous entendons les plaintes des martyrs auxquelles succèdent, après l'ouverture du sixième sceau, des fléaux plus terribles que les précédents. Alors seulement une scène plus douce vient nous consoler, avant que nous n'assistions à la dernière bataille, la plus sanglante de toutes et celle aussi dont la peinture est la plus détaillée.

Rien de plus effrayant, et rien de plus consolant à la fois que cette peinture; rien aussi de plus instructif. Comme l'Église est toujours la même, comme ses ennemis, sous des noms différents, poursuivent un même but et sont animés du même esprit; enfin,

comme DIEU, qui la protège, agit toujours à son égard d'après les mêmes lois, le dernier combat de l'Église est le type de tous les autres combats; et plus celui auquel nous assistons ressemble à ce type, plus aussi nous sommes autorisés à croire que l'issue en sera semblable à l'issue de cette dernière bataille, qui précèdera immédiatement son éternel triomphe.

Résumons brièvement le tableau de cette lutte.

Le chef principal, chef de l'armée qui combat contre JÉSUS-CHRIST et contre son Église, est, sans doute, cet affreux dragon qui, après avoir été précipité du haut du ciel et avoir entraîné dans sa chute la troisième partie des étoiles du firmament, emploie toute sa ruse et tout son pouvoir à séduire les hommes. Mais ce n'est pas par lui-même qu'il combat, au moins ouvertement, ici-bas, contre les serviteurs de DIEU. Il a investi de sa puissance et animé de sa méchanceté une horrible Bête, que le prophète voit s'élever du sein des eaux.

Cette Bête a sept têtes et dix cornes; chacune de ces cornes est couronnée d'un diadème, et chacune de ces têtes porte un nom blasphématoire. Sur son dos est assise une femme, dont le nom est Mystère. Elle est vêtue de pourpre et d'or, toute couverte de pierreries; elle tient dans sa main une coupe remplie d'une liqueur enivrante, qu'elle fait boire à tous les rois et à tous les peuples de la terre. Elle-même s'enivre du sang des saints et des martyrs de JÉSUS-CHRIST. La Bête, avec laquelle elle ne fait qu'un, acquiert un pouvoir de plus en plus irrésistible. Mise à mort en apparence, elle a repris une nouvelle vie et des forces plus grandes. Sa bouche fait entendre un langage plein d'orgueil, et ne cesse de proférer des blasphèmes contre DIEU, contre

son tabernacle et contre les habitants du ciel. Sa puissance est si grande, qu'elle va jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre.

Aussi les hommes se laissent-ils séduire, et se prosternent-ils en foule devant son image. La fascination est universelle : presque aucun homme n'y échappe. Les grands comme les petits, les riches comme les pauvres, les hommes libres comme les esclaves, consentent à porter sur leur front et dans leurs mains le caractère de la Bête, et, bientôt, il devient impossible de vendre ou d'acheter, de se livrer avec succès à aucune industrie, si on ne porte ce caractère infernal.

Cependant, le divin Agneau a encore quelques serviteurs assez fidèles pour résister aux séductions de la Bête, et assez courageux pour dédaigner ses menaces. Tandis que tous les autres se laissent fasciner par le mensonge, eux seuls rendent hautement témoignage à la vérité. Il est surtout deux témoins qui se distinguent entre tous les autres, et que Dieu revêt de la puissance d'opérer des miracles propres à éclairer ceux qu'ont fascinés les prestiges de la Bête. Mais, après qu'ils ont suffisamment confondu le mensonge par leur témoignage, Dieu leur accorde la gloire de le sceller par l'effusion de leur sang. La Bête leur livre un dernier combat où ils succombent. Elle combat également contre les autres serviteurs de Dieu, et elle est également victorieuse. Il lui est donné, dit saint Jean, de faire la guerre aux saints et de les vaincre, parce que l'heure est venue où doit se montrer la patience et la foi des saints. C'est en tombant sans faiblir qu'ils doivent maintenant glorifier Dieu et conquérir leur couronne. L'armée de l'Agneau est donc complètement défaite. Les cadavres des deux témoins gisent sans

sépulture dans les places de la grande cité. Et les peuples soumis à la Bête se repaissent de ce spectacle; ils se réjouissent et se félicitent mutuellement de leur triomphe sur la vérité et sur ses témoins.

Mais soudain la scène change. Le ciel s'ouvre, et Celui qui, durant tout le cours de cette longue lutte, ne s'est révélé à nous que sous la figure de l'Agneau, reparaît dans l'appareil majestueux et terrible sous lequel il s'était montré au début. Il s'avance de nouveau sur son cheval blanc, mais ses yeux sont maintenant aussi étincelants que la flamme, sa robe est toute teinte de sang, et, au lieu d'une seule couronne, il y en a autant sur sa tête qu'il a livré de combats. C'est que chacune de ces défaites apparentes a été une glorieuse victoire, qu'il vient consommer par la victoire définitive. A sa suite sont toutes les armées des cieux.

Tous ceux qui ont combattu pour lui, et qui, pour lui, ont été vaincus, viennent maintenant, vêtus de robes blanches, comme celles des triomphateurs, partager les gloires de son triomphe. De sa bouche sort un glaive à deux tranchants : c'est sa parole, qui lui suffit pour renverser et détruire ses ennemis, et sur son vêtement est écrit son nom : le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs.

Et voilà qu'un Ange, debout sur le soleil, appelle, d'une voix forte, tous les oiseaux qui volent dans les cieux, et il leur crie : « Venez, rassemblez-vous, pour le grand repas de Dieu, venez manger la chair des rois et la chair des généraux d'armée et la chair des forts, la chair des chevaux et des cavaliers, la chair des hommes libres et des esclaves, de tous ceux qui ont adoré la Bête et porté son caractère. »

Et la Bête est saisie, et avec elle le faux prophète

qui, par ses prodiges, avait séduit les hommes ; et ils sont ensemble jetés vivants dans l'étang de soufre et de flammes. Et les rois, avec leurs armées, après avoir vainement essayé de combattre contre le divin Guerrier, sont frappés par le glaive qui sort de sa bouche ; et leurs chairs sont données en pâture aux oiseaux du ciel.

Alors on entend dans le ciel les voix d'une grande multitude, voix plus fortes que le mugissement des vagues soulevées et que les éclats des grands tonnerres, disant : « *Alleluia !* Il a pris possession de son trône, le Seigneur notre DIEU tout-puissant. Réjouissons-nous et rendons-lui gloire ; car l'heure des noces de l'Agneau est venue, et bienheureux ceux qui sont conviés au festin ! »

II

Voilà l'histoire du dernier combat, de la dernière défaite et du dernier triomphe de l'Église ; et voilà aussi, dans une certaine mesure, l'histoire de toutes les grandes luttes que l'Église ne cesse de livrer depuis qu'elle est sur la terre. Chacune de ces luttes s'est terminée par une défaite, et chacune de ces défaites a été suivie d'un triomphe ; et les triomphes ont été d'autant plus glorieux, que les luttes avaient été plus rudes et les défaites plus complètes. La Bête infernale s'est prévalue successivement, contre les serviteurs de l'Agneau, de toutes ses cornes et de tous ses diadèmes ; elle a mis en œuvre toutes les puissances et toutes les grandeurs de la terre, chacune de ces cornes a fait à l'Église des blessures mortelles ; et pourtant, après

chacun de ces combats, l'Église s'est trouvée plus vivante que jamais, tandis que ses ennemis victorieux ont été renversés.

L'armée de l'Agneau a eu d'abord à lutter contre la violence personnifiée dans les empereurs romains ; et, comme l'Agneau lui-même, elle n'a opposé à la violence que sa faiblesse et sa douceur. Elle a donc été vaincue, si complètement vaincue, que Dioclétien a pu faire ériger partout des monuments pour célébrer la destruction du nom chrétien... A peine quelques années s'étaient-elles écoulées, que le christianisme montait, avec Constantin, sur le trône de Dioclétien, que la race des persécuteurs était détruite, et leur nom voué à l'exécration des siècles.

La Bête se relève pourtant, car si l'une de ses cornes a été brisée, elle-même n'est pas morte. Puisque la violence matérielle ne lui a pas réussi, elle saura, pour renverser plus sûrement l'Église, employer une force capable d'atteindre les âmes elles-mêmes : la force du sophisme et de la fausse science. Cette nouvelle corne porte également un diadème; car le sophisme parvient à remplacer la vraie foi sur le trône des Césars. Ainsi appuyée par le prestige de la majesté suprême, il étend sa fascination au monde entier; et un jour, suivant l'expression d'un saint Père, l'univers s'étonne de se trouver arien. Mais attendez un peu, et vous verrez les Césars hérétiques suivre dans la tombe les Césars persécuteurs; et la vérité, défendue par l'érudition et l'éloquence des saints Docteurs, sortira plus radieuse des nuages qui l'avaient un instant voilée.

L'espace nous manque pour indiquer en détail les autres luttes que l'Église a soutenues successivement contre la barbarie des peuples du Nord, contre le fana-

tisme musulman, contre le despotisme usurpateur des empereurs d'Allemagne, contre la rébellion protestante. Chacune de ces puissances a eu des rois pour soutiens, et s'est soulevée contre l'Église avec une force à laquelle rien ne paraissait pouvoir résister. C'étaient autant de têtes couronnées portant des noms de blasphèmes, à l'aide desquelles il a été donné à la Bête de faire la guerre aux saints et de les vaincre; mais à peine s'applaudissait-elle de son triomphe, que l'Agneau est intervenu, et qu'avec le seul souffle de sa bouche il a confondu l'erreur, délivré son Église, et fait resplendir sa doctrine d'un plus victorieux éclat.

Maintenant la Bête rassemble ses forces pour livrer à l'Église une attaque plus formidable encore que les précédentes. Tous les anciens ennemis du divin Agneau semblent revivre pour le combattre à la fois. Portons nos regards de la Russie au Japon, et du nord de l'Almagne jusqu'au midi de l'Amérique; que voyons-nous? La violence ouverte des Césars persécuteurs s'unit à la subtilité du sophisme; l'excès de la barbarie et les raffinements de la civilisation, l'incrédulité et le fanatisme, le schisme et l'hérésie se liguent ensemble; et à toutes ces puissances, déjà si terribles, se joint une puissance nouvelle qui centuple la force de toutes les autres : la presse, véritable reine des sociétés modernes, glaive formidable qui fait des blessures d'autant plus difficiles à guérir, qu'au lieu d'une pointe il en a des milliers; corne vraiment ceinte d'un diadème dont l'éclat fait pâlir celui de toutes les autres couronnes.

Qui ne voit que le tableau tracé par saint Jean s'applique à la crise présente bien mieux encore qu'à celles qui ont précédé? Dans la ligue ténébreuse dont le réseau embrasse les deux hémisphères, dont les soldats

sont liés par un criminel secret, et qui met au service de l'antichristianisme tous les progrès de la civilisation matérielle, qui ne reconnaît cette femme dont le nom est *Mystère,* dont les vêtements sont resplendissants de l'éclat de l'or et des pierreries, et qui enivre du breuvage savoureux de sa coupe les rois et les peuples? N'entendons-nous pas cette bouche qui profère des discours orgueilleux, qui rend des oracles au nom de la science, et qui poursuit de ses incessants blasphèmes Dieu, son Église et tous ses Saints? Ne voyons-nous pas s'accomplir sous nos yeux ces prestiges diaboliques qui fascinent ceux que l'incrédulité n'a pu séduire? Le temps ne vient-il pas où, pour vendre ou pour acheter, pour réussir dans l'industrie ou dans le négoce, on se croira obligé de porter le signe de la Bête sur son front et dans sa main? Et ne pouvons-nous pas craindre que le dernier trait de la prophétie ne s'accomplisse également, que, ne sachant pas s'appuyer sur Dieu, et ne trouvant pas hors de Dieu la force de lutter contre la Bête, les rois de la terre lui livrent leur puissance, et n'aient plus qu'un même dessein avec elle?

Pour se défendre contre une pareille coalition, que reste-t-il à l'Église? Un petit nombre de témoins fidèles qui ne se laissent ni ébranler par les scandales, ni éblouir par les séductions, ni effrayer par les menaces. C'est l'armée de l'Agneau. Mais, comme l'Agneau lui-même, cette armée sait souffrir le mal; elle ne sait pas le faire. Elle n'a que les armes de la vérité et de la justice pour lutter contre des ennemis qui usent de toutes les armes, à qui les lâches trahisons ne coûtent pas plus que la violence ouverte, et qui ne craignent pas plus de se couvrir du masque du mensonge que de montrer avec une cynique effronterie leurs traits véritables.

III

Que va-t-il arriver? Dieu seul le sait. Lui seul est le maître des événements, et seul il connaît l'heure à laquelle il lui plaira d'intervenir. S'il le veut, il peut, dès demain, faire triompher son Église; s'il le veut, il peut prolonger encore pendant des siècles la lutte présente, et poser à la fureur de ses ennemis une limite qu'elle ne pourra pas franchir. Il est le maître de donner raison à ceux qui, parmi nous, conçoivent de plus vives craintes, aussi bien qu'à ceux qui nourrissent de plus douces espérances, et, comme il ne nous a pas dit son secret, nous n'avons pas la présomption de le deviner.

Il faut l'avouer, l'aspect général de l'horizon est bien sombre; les sociétés secrètes conservent toute leur puissance; la presse est toujours, dans son ensemble, également hostile; et, si l'on ne considère pas seulement la France, mais le monde entier, on est obligé de convenir que les forces sociales sont, dans leur généralité, tournées contre l'Église. Dieu peut, s'il le veut, neutraliser ces forces hostiles et faire épanouir les germes de vie que la société recèle incontestablement dans son sein; mais il peut aussi attendre que les principes de mort aient produit leurs funestes résultats, pour donner aux germes de vie toute leur fécondité; et, s'il agissait ainsi, il ne ferait que suivre la marche qu'il a suivie jusqu'à ce jour dans la conduite des choses humaines et dans le gouvernement de son Église.

Dans cette incertitude, le devoir des serviteurs de

JÉSUS-CHRIST est évidemment de se préparer à tout événement. Nous persuader que DIEU doit un triomphe immédiat serait nous exposer à de cruelles déceptions. Non seulement ce triomphe ne nous est pas dû, mais aucune analogie ne nous autorise à nous le promettre, avant que la crise que nous traversons ait atteint son terme.

Il est donc possible que, dans la lutte si inégale qu'elle soutient avec tant de courage, l'armée du divin Agneau soit encore une fois destinée à triompher par sa défaite.

Elle fera des prodiges de valeur sur tous les champs de bataille où elle se mesurera avec les serviteurs de la Bête. A leurs sophismes, elle opposera victorieusement la vérité; à la fausse science, la science véritable; au masque de la philanthropie, la pureté du dévouement; aux prestiges diaboliques, les miracles divins; au délire brutal, la vraie bravoure. Mais il se peut que, lorsqu'elle aura rendu dans toute sa plénitude le témoignage que DIEU attend d'elle, il veuille mettre le comble à sa gloire, en la laissant succomber sous le nombre toujours croissant de ses ennemis. Il se peut que la divine justice permette à la société moderne d'aller à la mort, pour la punir de la folie qui la pousse à chercher la vie hors de JÉSUS-CHRIST, le Sauveur unique des hommes et des sociétés.

Donc, sans être prophète, et en jugeant simplement de l'avenir d'après les symptômes que révèle le présent et les analogies que nous offre le passé, on peut s'attendre à ce que, une fois encore, la Bête reçoive de DIEU le pouvoir de vaincre les serviteurs de l'Agneau; et, comme la lutte est plus universelle et plus radicale, il y a lieu de craindre que cette victoire ne soit plus

complète en apparence que toutes celles qui ont précédé.

Si cette prévision se réalisait, faudrait-il se décourager? L'accomplissement de cette première partie de la prophétie ne devrait-il pas, au contraire, être un gage assuré de sa finale réalisation? Si toutes les défaites précédentes ont été suivies par d'éclatants triomphes, ne devons-nous pas nous promettre, après une défaite plus complète, un triomphe plus glorieux? Est-ce après dix-huit cents ans que Jésus-Christ abandonnerait son Église, après l'avoir jusqu'à ce jour si miraculeusement protégée? Lui qui a renversé en détail chacun des ennemis qui l'assaillent en ce moment, se laisserait-il vaincre par eux lorsqu'ils sont réunis? N'est-il pas obligé, au contraire, d'intervenir avec d'autant plus d'éclat qu'ils l'insultent avec plus d'audace, et que leurs chants de triomphe sont plus blasphématoires?

Voilà ce que nous devrions nous dire, si nous voyions l'Église encore plus cruellement persécutée par ses ennemis et plus complètement abandonnée par ses défenseurs qu'elle l'est aujourd'hui. Plus sa cause nous paraîtra humainement désespérée, plus nous devrons avoir d'espérance; et plus, au contraire, le triomphe de la Bête antichrétienne nous paraîtra proche de sa consommation, plus nous devrons nous tenir assurés de sa ruine prochaine.

Mais, quoi qu'il en soit de l'époque et de la durée du triomphe, le triomphe lui-même est assuré, d'autant plus assuré, que la défaite semblerait plus imminente et plus complète. Que cette assurance nous anime à combattre vaillamment, et à consacrer au service de la cause de Jésus-Christ les armes que chacun de nous a en sa possession. Que les braves combattent avec leur

épée, les écrivains avec leur plume, les riches avec leur fortune, tous avec leur charité et leurs prières. Puisque la cause est la même, la récompense aussi sera la même; et chacun recevra cette récompense dans la mesure de son dévouement. Quelques-uns, peut-être, verront de leurs yeux le triomphe, et ceux-là seront heureux; mais bien plus heureux encore, ceux qui auront eu le bonheur de succomber dans la lutte et de sceller de leur sang leur témoignage; car c'est à eux que sera réservée la plus large part au triomphe, et la première place au festin des noces de l'Agneau!

CHAPITRE II

Sa situation [1].

Pour animer les serviteurs de Jésus-Christ de cette inébranlable confiance qui ne devrait jamais les abandonner, il n'est pas nécessaire qu'ils attendent, pour une époque plus ou moins prochaine, le triomphe terrestre de l'Église. Cette espérance est douce aux enfants dévoués de cette sainte Église, aujourd'hui si cruellement persécutée; et elle paraît à beaucoup de bons esprits appuyée sur des bases très solides; mais, si douce et si bien fondée qu'elle soit, elle ne nous est pas indispensable. Pour rendre notre courage indomptable et mettre notre fermeté à l'abri de toutes les défaillances, il suffit que nous nous fassions une idée juste de notre situation.

La faiblesse des hommes de bien vient surtout, en effet, de ce qu'ils ont la vue trop courte. Ils ne regardent pas au delà de cet étroit espace qu'occupe la terre. Et encore, sur ce globe si restreint, leurs yeux n'embrassent-ils qu'une courte durée, celle de la vie d'un homme, un siècle peut-être, c'est-à-dire une imperceptible goutte d'eau dans l'océan de l'éternité. Comment s'étonner qu'il leur arrive ce qui arrive à tous ceux qui ne voient qu'une petite partie d'un grand tout :

[1] *Messager*, t. XIII, p. 76.

qu'ils ne comprennent rien ni au tout qu'ils ne voient pas, ni à la partie qu'ils voient, et qui n'a sa raison d'être que dans le tout? De là, les lâches découragements; de là, trop souvent aussi, les doutes injurieux à la Providence; de là, toutes ces faiblesses et ces défaillances des hommes bien intentionnés, qui constituent la plus grande force des pervers.

A l'époque la plus sombre de l'histoire de l'ancien peuple, lorsque, captif à Babylone, il semblait avoir perdu toute espérance de voir Jérusalem et son temple se relever de leurs ruines, le prophète Baruch, envoyé de DIEU pour ranimer sa confiance, s'attache avant tout à dissiper la funeste illusion que nous venons de signaler. « O Israël, lui dit-il, qu'elle est grande l'habitation de Jéhova, et qu'il est immense son domaine! » Il n'habite pas seulement le temple de Jérusalem; et le patrimoine qu'il désire partager un jour avec ses serviteurs ne se borne pas aux confins de la terre promise; il s'étend bien au delà des étroites limites de ce terrestre globe. « Il est grand et n'a pas de limites. » Vous donc, qui êtes ses enfants, concevez aussi de grandes espérances et une confiance sans limites.

Nous croyons, de notre côté, pouvoir contribuer à consoler les âmes qu'attristerait outre mesure la vue de l'état présent du monde, en leur faisant trouver l'explication des obscures énigmes qu'il leur présente dans le simple exposé de leur situation.

I

Qu'est-ce que la terre et qu'est-ce que l'humanité? La position de la première dans le monde physique va

nous aider à nous former une idée juste des rapports de la seconde avec le monde spirituel; car Dieu, qui fait tout avec harmonie, a voulu qu'il y ait une étroite analogie entre le genre humain et le globe qu'il lui a assigné pour habitation, durant le temps de son épreuve.

La terre, nous dit l'astronomie, est un des plus petits satellites du soleil, qui n'est lui-même que l'une des myriades d'étoiles dont est parsemé le firmament. Il y a tout lieu de croire que, parmi ces astres innombrables dont le plus grand nombre, invisible à l'œil nu, ne peut être aperçu qu'à l'aide de puissants instruments, il en est de beaucoup plus grands que ce soleil, qui est quatorze cent mille fois plus grand que notre terre. L'étendue de la terre, par rapport à l'étendue totale de l'univers, est donc bien moindre, incomparablement que ne l'est l'étendue de la plus petite fourmilière relativement à celle de la terre elle-même. Voilà le théâtre sur lequel s'agitent les ambitions des puissants d'ici-bas; c'est pour s'arracher les uns aux autres quelques parcelles de cette fourmilière qu'ils travaillent, se tourmentent, dépensent tout leur génie, sacrifient leur repos et, trop souvent, leur éternité!

Cette seule considération suffirait pour nous faire prendre en grande pitié ceux que nous sommes quelquefois tentés d'admirer ou de craindre. Mettons-nous au point de vue de Dieu et de ses Anges : ce point de vue est le seul d'où nous puissions voir les choses dans leur vérité. Embrassons avec eux l'immense étendue de la création; voyons tous ces mondes qui roulent sur nos têtes, et qui accomplissent avec une parfaite fidélité les lois de leur Créateur; entendons ce concert des astres, qui ne cessent ni jour ni nuit de chanter la gloire

de Celui qui les a faits; voyons ces flots de lumière qui ruissellent de tous les soleils et remplissent l'océan de l'espace, et puis considérons, à l'une des extrémités les plus reculées de cet espace lumineux, un globe presque imperceptible dont les nuages et les tempêtes font à peine une tache au sein de l'universelle clarté.

Voilà la terre dans l'ordre physique, et voilà l'image de l'humanité dans l'ordre spirituel.

Il y a, en effet, un firmament spirituel, au sein duquel l'humanité est précisément ce qu'est la terre dans le firmament. Ce firmament spirituel est celui dont, suivant plusieurs interprètes, l'Écriture sainte nous parle, quand elle dit qu'au commencement DIEU créa le ciel et la terre. Ce sont les Anges, véritables astres du matin, qui commencèrent à louer le Seigneur au moment où il les créa (Job. XXXVIII, 7); et qui, suivant une opinion assez accréditée, sont chargés de mouvoir les astres visibles; ce sont les armées célestes dont Jéhovah aime à se dire le DIEU, DEUS *Sabaoth.*

Quel est le nombre de ces purs esprits? Nous pouvons encore moins le compter que celui des étoiles. L'Écriture, toutes les fois qu'elle en parle, se plaît à accumuler les termes qui expriment les quantités les plus fortes. « Des millions d'esprits s'empressaient à le servir, dit Daniel, et dix mille millions étaient debout devant lui. » (Dan. VII, 10.) Les saints Docteurs s'accordent à enseigner que, non seulement il y a parmi les Anges une multitude incalculable d'individus; mais qu'ils constituent aussi un nombre très grand d'espèces, différentes les unes des autres par leurs propriétés intellectuelles et morales, comme les espèces animales diffèrent par la variété des formes et des instincts. Dans cette doctrine, l'homme, composé

d'un esprit et d'un corps, serait en quelque sorte le centre et le lien d'une double hiérarchie corporelle et spirituelle, qui, d'un côté, descendrait jusqu'au néant, et, de l'autre, s'élèverait jusqu'à Dieu. En bas, la hiérarchie animale s'abaisse, par des degrés continus, de l'homme jusqu'au plus imparfait des infusoires. En haut, la hiérarchie spirituelle monte, par degrés également continus, depuis l'homme jusqu'au plus parfait des Séraphins. Les espèces animales sont innombrables; et la science, qui en connaît déjà des milliers, en découvre de nouvelles, à mesure que ses moyens d'observations se perfectionnent. Chaque jour elle voit s'ouvrir devant ses regards de nouveaux horizons dans ce monde des infiniments petits, dans lequel elle vient à peine de pénétrer. Mais tout nous porte à croire que le nombre des espèces spirituelles n'est pas moindre, et que Dieu n'a pas été moins prodigue d'être et de vie dans l'ordre où sa gloire se révèle avec plus d'éclat.

Par là nous pouvons comprendre ce qu'est l'humanité dans le monde spirituel : elle est le dernier et le plus petit des astres de ce firmament lumineux; elle est la plus imparfaite de toutes ces innombrables espèces intelligentes, qui, comme des astres radieux, réfléchissent avec une fidélité parfaite la clarté du divin soleil. Elle est, pour emprunter à l'Écriture une touchante parabole que les saints Docteurs interprètent dans ce sens, elle est la plus petite brebis de l'immense troupeau du bon Pasteur; et seule, elle erre encore loin du bercail, tandis que les quatre-vingt-dix-neuf autres y sont fixées pour l'éternité. Mais si, par ses égarements, elle peut se nuire à elle-même, que peut-elle contre le troupeau et contre le divin Pasteur?

Quand elle réunirait toutes ses forces pour faire la

guerre au Tout-Puissant, quel succès pourrait-elle se promettre ?

Dieu n'aurait pas même besoin d'étendre son bras; il suffirait qu'il chargeât de sa vengeance un seul Ange des hiérarchies les plus inférieures. Il n'en fallut pas davantage jadis pour anéantir en une nuit l'armée de Sennachérib. Que tous les hommes soient doués d'autant d'esprit qu'en avait Voltaire, et qu'ils fassent de cet esprit un aussi mauvais usage que cet impie fameux; qu'ils amassent, pendant une longue vie, tout ce qu'ils pourront accumuler d'erreurs, de blasphèmes, d'impiétés. Que seront tous ces nuages et toutes ces ténèbres, au sein de l'océan de vérité qu'habite la création spirituelle? Un point obscur, dans une immensité lumineuse; et ce point encore ne fera que passer. Au bout de quelques jours, les sophistes seront morts, la terre elle-même aura été purifiée par le feu des souillures qu'ils y auront accumulées, et la lumière aura dissipé toutes les ténèbres.

II

Mais si rapide soit-elle, l'existence de ces ténèbres demande elle-même une explication. Que la terre ne soit qu'un point obscur au sein d'une immensité lumineuse, encore cette obscurité doit-elle avoir son motif; et ce motif, il nous importe de le connaître, puisque le point obscur est en ce moment, et pour quelques années encore, notre habitation. Pourquoi Dieu a-t-il fait à humanité, au plus petit et au plus jeune membre de sa grande famille, une part si différente de celle qui

est échue aux pures intelligences dont elle est la sœur? Pourquoi à celles-ci une lumière sans nuages, et à nous des nuages à peine éclairés de quelques faibles lueurs? Pourquoi, dans le monde angélique, la paix sereine et l'inaltérable harmonie; dans le monde humain, au contraire, des guerres non interrompues, des orages succédant aux orages, un chaos d'erreurs et de vices à peine semé de quelques vertus? N'y a-t-il pas là, sinon une anomalie choquante, au moins une insoluble énigme?

Non, il n'y a pas d'anomalie; et l'énigme n'est plus insoluble, depuis que Dieu lui-même nous en a donné la solution.

L'inaltérable harmonie qui règne aujourd'hui dans le monde angélique n'y a pas toujours régné, de même que l'ordre admirable du firmament matériel a eu un commencement. La science conjecture que tous les éléments, mêlés d'abord ensemble, se sont divisés pour former les différents astres, et ont produit en se divisant une immense explosion; c'est alors que *la lumière a été faite,* et qu'elle est demeurée, en quelque sorte, attachée aux éléments éthérés; tandis que les éléments plus grossiers se sont réunis ensemble pour former les masses compactes et obscures.

Une division semblable s'est faite dans le monde spirituel.

Là, au début, brillait la lumière; mais elle n'était pas encore fixée. Chacun des esprits dont elle devait être l'éternel héritage était appelé à s'attacher à elle par un acte libre; mais il avait, en même temps, le pouvoir de la repousser et de se plonger dans les ténèbres. Un grand nombre préférèrent la révolte à la soumission, les ténèbres à la lumière; mais aussitôt, par une réac-

tion glorieuse, pour lutter contre cette armée de l'orgueil et des ténèbres dont Lucifer était le chef, il se forma, sous la conduite de saint Michel, une armée deux fois plus nombreuse d'esprits fidèles à la lumière, qui marchèrent au combat en poussant le cri de la soumission : *Quis ut* DEUS ? Un choc terrible eut lieu ; les ténèbres furent vaincues et refoulées dans l'abîme ; et, dès lors, la lumière régna dans le firmament spirituel, sans être jamais troublée par aucun nuage.

La lutte qui eut lieu alors dans le ciel est précisément celle qui s'agite, en ce moment, sur la terre. Créée plus tard, l'humanité accomplit plus tard ses destinées. Il faut la considérer au milieu des autres espèces d'intelligences comme un monde en voie de formation, au milieu de mondes déjà formés. Mais il y a entre les Anges et l'humanité plusieurs différences qui expliquent la différence de leurs destinées. Les Anges ont été créés tous ensemble, tandis que l'humanité ne se développe que par une longue série de générations. Les Anges n'ont besoin que d'un regard pour embrasser l'horizon entier de la vérité ; et un moment leur a suffi pour déployer toute l'énergie de leur volonté libre ; l'homme, au contraire, n'exerce sa volonté et son intelligence qu'au moyen d'une longue série d'actes successifs, dont l'un détruit souvent ce que le précédent avait établi. De là vient que, pour chaque homme, l'épreuve, au lieu de durer un seul instant, comme celle des Anges, se prolonge pendant plusieurs années. De là vient aussi que la lutte de l'humanité entière embrasse de longs siècles. Sa durée n'a donc rien qui puisse nous étonner, puisqu'elle est la conséquence de notre nature et du mode de propagation de notre race.

Mais la rigueur de l'épreuve étonne bien plus que sa

durée. Pourquoi ces ténèbres épaisses, qui enveloppent les intelligences? Pourquoi ces inclinations désordonnées, qui entraînent le cœur au mal? Pourquoi ces tentations de Satan, qui viennent accroître la force de nos mauvais penchants, déjà trop tyranniques? Pourquoi ces triomphes sans cesse renouvelés des ennemis de Dieu, ces défaites continuelles de ses défenseurs, cette perpétuelle victoire de l'erreur sur la vérité et du vice sur la vertu?

Pourquoi Dieu a-t-il permis tout cela? Pour glorifier ses serviteurs et pour se glorifier lui-même en eux. Il a voulu, nous dit l'Écriture, faire éclater sa force dans la faiblesse et faire surabonder la grâce là où le péché avait abondé.

L'humanité, qui est la dernière et la plus faible de toutes les espèces d'êtres intelligents, est celle aussi de laquelle Dieu avait, ce semble, sujet d'attendre moins de gloire. Douée de moins de ressources pour le bien, à cause de la faiblesse de ses facultés spirituelles, elle était, au contraire, beaucoup plus portée au mal, à cause de la grossièreté de ses instincts sensibles. Lucifer, vaincu au ciel, pouvait donc espérer de prendre sur ce nouveau champ de bataille une facile revanche. C'est ici que le mal va lutter contre le bien dans les conditions les plus favorables, à moins que Dieu ne le paralyse par une constante intervention de sa toute-puissance.

Eh bien! non; Dieu ne paralysera pas le mal; il lui laissera, au contraire, tous ses avantages. Il donnera à son ennemi toute liberté; il lui permettra d'user, pour tenter l'homme, de toute la supériorité de ses facultés spirituelles; l'homme, au contraire, restera jusqu'à la fin en proie à toutes ses inclinations terres-

tres. Et pourtant, cet homme si faible vaincra ces intelligences si puissantes. Satan sera défait une seconde fois, d'une manière incomparablement plus ignominieuse pour lui, que lorsqu'il fut précipité du ciel par saint Michel et ses Anges.

Voilà ce que Dieu veut; il veut, dans la difficulté même du combat, faire éclater à la fois sa propre puissance et le mérite de ses serviteurs. Il veut les couronner d'autant plus glorieusement qu'ils auront courageusement lutté. N'est-il pas vrai, en effet, que la grandeur du mérite est proportionnée à l'énergie de l'effort et à la gravité de l'obstacle? N'est-il pas vrai que la gloire du triomphe se mesure à l'opiniâtreté de la lutte? Et la gloire de Dieu, qui est la fin de toutes ses œuvres, ne croît-elle pas elle-même avec le mérite qu'acquièrent ses serviteurs, et avec les difficultés du témoignage qu'ils lui rendent?

S'il en est ainsi, ne nous étonnons pas que sur cette terre, dernier champ de bataille où Dieu lutte contre ses ennemis, il leur permette de déployer toutes leurs forces, afin de rendre leur défaite plus complète et plus définitive. Ne nous étonnons pas que, dans ce dernier choc entre la lumière et les ténèbres, les ténèbres s'accumulent et fassent un effort désespéré pour vaincre la lumière. Ne nous étonnons pas de l'inaction apparente de Dieu, de la force croissante des suppôts de Satan, des succès dont ils se glorifient déjà et de ceux qu'ils se promettent pour l'avenir. Il fallait tout cela pour que notre épreuve eût tout son mérite et notre triomphe toute sa gloire.

III

Mais voici pour nous le suprême motif de confiance, et le sujet d'une immense consolation. Inférieurs aux Anges en tout le reste, plus faibles, plus menacés, plus violemment combattus, nous sommes redevables à notre infériorité même et aux dangers que nous courons d'un privilège qui élève notre nature bien au-dessus de la leur. Le Verbe de Dieu est venu à notre secours; il a pris notre nature et, en échange, il nous fait présent de sa divinité. Comme un vaillant général qui s'avance vers le point où la lutte est plus acharnée, et où ses soldats sont plus exposés à succomber à la fureur de l'ennemi, il a fait pour nous ce qu'il n'avait pas fait pour les Anges. Il a combattu notre combat, il s'est mis à notre tête, a reçu tous les coups qui nous étaient destinés; et, chose merveilleuse! sans nous délivrer de nos faiblesses, il nous a donné ce qui est bien plus méritoire pour nous, la force de nous en délivrer nous-mêmes. Sans détruire les inclinations désordonnées qui servent de prise à Satan, il nous a offert sa grâce, qui nous sert à nous attacher à lui. Sans rien ôter aux difficultés et aux mérites de la lutte, il nous a assuré le triomphe.

Et maintenant il est au ciel, avec toute la partie de son armée qui a déjà traversé le champ de bataille, et qui goûte avec lui les fruits éternels de la victoire. Nous pouvons nous le représenter occupant dans l'espace, avec ses amis arrivés au terme de leur pèlerinage, ce point central et immobile, autour duquel tourne et gravite la création tout entière. C'est là qu'il nous attend; c'est de là qu'il nous regarde, applaudit à

chacun de nos efforts, et s'apprête à glorifier nos défaites apparentes, comme il se dispose à confondre les apparentes victoires de nos ennemis. Dans quelques jours, en effet, nous aurons comparu ensemble, nos ennemis et nous, en présence de Celui dont nous défendons les droits, et dont eux, les infortunés, ils se constituent les antagonistes. Alors les apparences du temps auront disparu, et il ne restera plus que la réalité éternelle, réalité terrible pour les champions de la révolte et des ténèbres, réalité infiniment douce et glorieuse pour les enfants de l'obéissance et de la lumière.

Maintenant nous avons vu la vraie réponse à la question que nous nous étions posée en commençant : Qu'est-ce que la terre et qu'est-ce que l'humanité?

La terre est l'extrémité d'un immense champ de bataille, où la lumière, victorieuse dans toute l'étendue des cieux, livre sa dernière lutte contre les ténèbres. L'humanité est le plus petit et le plus faible de tous les bataillons de la grande armée du Tout-Puissant; elle est aussi bien plus violemment attaquée par l'ennemi, à qui Dieu trouve bon de laisser tous ses avantages.

Mais le Fils de Dieu combat en personne avec ce bataillon si faible et le revêt de sa force. Il n'y aura donc de vaincus que les lâches qui, au lieu de se confier à leur divin chef, livreront leurs armes à l'ennemi. Quant à ceux qui sont fidèles, leur victoire est assurée, aussi assurée que la victoire de Dieu lui-même; et elle sera d'autant plus glorieuse qu'ils seront, en apparence, plus complètement vaincus. Ils n'ont qu'à lever les yeux, et ils verront, au-dessus de leur tête, leur divin général triomphant déjà avec leurs frères d'armes et tenant suspendue sur leur tête la couronne qu'il réserve à leurs combats.

CHAPITRE III

L'Église [1].

Pour combattre les puissances de l'enfer, liguées contre l'humanité, le Fils de DIEU fait homme a institué l'Église. L'Église est donc l'armée dont JÉSUS-CHRIST est le Chef, et, comme nous le disions tout à l'heure, dans cette armée, il n'y aura de vaincus que les lâches qui, au lieu de se confier à leur divin Général, livreront leurs armes à l'ennemi.

Sans doute, l'heure présente est, pour tous les enfants de l'Église, une heure de douloureuse angoisse, et ils ont besoin de toute l'énergie de leur foi, pour ne pas se laisser aller au découragement qui saisit les Apôtres au moment de la Passion du Sauveur. Blessés dans leurs droits les plus sacrés et leurs affections les plus chères, en proie à la malveillance de tous les pouvoirs humains et à l'hostilité moqueuse de l'opinion, vaincus, désarmés et abandonnés en apparence par le ciel même, ils ne voient poindre, dans les perspectives de l'avenir, aucune lueur propre à les consoler des tristesses du présent.

Faut-il cependant ne plus rien espérer pour l'Église sur la terre et se résigner au triomphe définitif de l'iniquité?

[1] *Messager*, t. XXI, p. 145.

Tel n'est certes pas le sentiment que nous inculque, en toute circonstance, le Vicaire de JÉSUS-CHRIST. Mieux placé que qui que ce soit pour voir dans toute leur gravité les dangers qui menacent l'Église ; frappé le premier par tous les coups que lui portent ses ennemis, dépouillé, captif, abandonné, menacé, il ne nous parle pourtant que d'espérance. Il veut que « cette espérance demeure gravée dans notre cœur, qu'elle y soit toujours vivante, et il nous autorise à y voir un gage de l'heureux changement que nous prépare l'avenir. »

Croyons à ces consolantes assurances du *voyant d'Israël;* croyons à la sûreté de ce regard, pour lequel les ténèbres de l'horizon terrestre peuvent s'illuminer des célestes clartés. Ne jugeons pas d'après les probabilités humaines les destinées essentiellement divines de l'Église. Il n'y a qu'une seule règle qui puisse nous mettre en état de porter un jugement probable sur l'avenir de cette Épouse du Verbe incarné : il faut rapprocher son existence de celle de son Époux. Or, si nous appliquons cette règle aux circonstances présentes, nous serons amenés à partager toutes les espérances du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, et nous trouverons, dans le délaissement de l'Église, une solide garantie de son triomphe.

I

Fondée pour continuer, jusqu'à la fin des siècles, la vie et la mission du Fils de DIEU, l'Église catholique reproduit en grand, dans son histoire, les phases de

l'existence mortelle de ce divin Sauveur. Comme lui, elle est née dans l'obscurité; comme lui, elle a été persécutée dès sa naissance, et s'est vue contrainte de fuir le glaive des bourreaux; comme lui, elle a, plus tard, échangé les obscurités de la vie cachée contre les œuvres éclatantes de la vie publique; elle a passé en faisant le bien, guérissant toutes les infirmités humaines, chassant les démons et prêchant l'Évangile du royaume de Dieu.

Que manque-t-il à cette similitude?

Il y manquerait le trait principal, si l'Église n'avait pas été appelée à reproduire, dans son existence collective, la partie la plus saillante de la vie mortelle de son divin Chef : les ignominies et les douleurs de la Passion. Cette Passion, qui, pour le Fils de Dieu lui-même, a été le chemin unique et l'indispensable condition de la gloire, ne pouvait être épargnée à l'Église, qui est sa fidèle Épouse et son corps mystique. Il fallait qu'elle souffrît tout ce que le Christ a souffert et qu'elle entrât ainsi en partage de sa gloire. Elle n'a pas, sans doute, attendu l'heure présente pour acquérir, avec ce divin modèle, ce trait de ressemblance. Comme la vie du Sauveur, toute son existence n'a été qu'un long chemin de croix et un martyre non interrompu. Mais, pour que la ressemblance fût parfaite, il fallait que, dans cette existence séculaire, comme dans la vie typique dont elle devait être la reproduction, il y eût une période spécialement affectée au sacrifice, une heure d'agonie et de complet délaissement. Tout ce que Jésus-Christ a souffert dans sa Passion, l'Église devra l'endurer à cette heure cruelle, mais souverainement glorieuse.

Il ne peut y avoir pour elle rien de plus désirable

que de participer, dans la plus large mesure, aux persécutions, aux ignominies, aux trahisons, aux tourments, dont son divin Époux a voulu être la victime; et, pour elle, comme pour Jésus-Christ, cette mesure des épreuves et des abaissements doit être celle des joies et des triomphes.

Si telle est la loi qui préside aux destinées de l'Église, nous n'avons qu'à bénir Dieu pour elle; car elle est appelée, en ce moment même, à boire jusqu'à la lie le calice de douleurs et d'opprobres dont Jésus-Christ fut abreuvé.

Voyez, en effet, combien la similitude est parfaite, et combien, sous quelque aspect qu'on l'envisage, la Passion de l'Église reproduit parfaitement celle du divin Sauveur!

Similitude du côté des *ennemis* : c'est par les siens que Jésus-Christ fut trahi; ses premiers bourreaux ne furent pas les soldats de Pilate, mais les scribes et les pharisiens, ces sophistes du judaïsme, que l'enflure de leur fausse science remplissait d'une haine implacable contre l'humilité de la loi nouvelle. C'est par eux que le divin Maître fut livré à Hérode, le roi demi-juif, et à Pilate, le magistrat idolâtre. Maintenant agrandissez la scène, et vous voyez apparaître les mêmes personnages, multipliés dans leur nombre, mais toujours semblables à eux-mêmes dans leurs sentiments, et jouant à l'égard de l'Église le rôle des antiques et farouches persécuteurs de l'Homme-Dieu.

Mais les ennemis les plus acharnés de Jésus aujourd'hui comme il y a dix-huit siècles, ce ne sont ni les idolâtres, ni les hérétiques : ce sont ceux qui ont tramé le complot et qui excitent encore les bourreaux; ce sont des hommes éclairés, dès leur naissance, des lumières

de la vraie foi, que l'orgueil de leur esprit et la perversité de leur cœur ont portés à préférer les ténèbres à ces lumières ; ce sont les sophistes, qui travaillent, avec un acharnement infernal, à soulever contre l'Église et ses enseignements les préjugés grossiers des masses et les susceptibilités jalouses des puissants.

Dans le drame de la Passion, il est un autre personnage plus odieux que Pilate et Hérode, plus méprisable que les scribes et les pharisiens : Judas, l'Apôtre prévaricateur, qui livre son Maître pour une somme d'argent. Retrouvons-nous aussi ce personnage hideux dans la Passion de l'Église ? Nous n'avons pas besoin de répondre ; et tous nos lecteurs ont déjà nommé ces hommes indignes, naguère apôtres et défenseurs de la vérité, qu'une passion non moins honteuse que l'avarice aveugle au point de leur faire abdiquer leur gloire et renier leur passé, pour se mettre au service des persécuteurs de l'Église.

II

La similitude à ce premier point de vue est donc parfaite ; elle ne l'est pas moins au point de vue des *moyens* que les ennemis de l'Église mettent en œuvre, pour satisfaire leurs honteuses aspirations. On porte toujours contre la vérité les mêmes accusations, et on se sert, pour opprimer la justice, des mêmes intrigues. Les pharisiens voulaient lapider JÉSUS-CHRIST parce que, n'étant qu'un homme, il se faisait DIEU. N'est-ce pas ce que nous avons entendu reprocher au Pape, lorsque l'Église a revendiqué pour lui ses privilèges divins ? Et tandis qu'on dénonce le Saint-Père aux

foules comme un blasphémateur, ne le traduit-on pas au tribunal de César comme un séditieux, qui trouble les États et rabaisse la majesté de l'autorité suprême? Les Juifs détestaient le joug de César; et cependant, plutôt que de se soumettre au Fils de Dieu, ils proclament qu'ils ne veulent avoir d'autre roi que César. N'est-ce pas ainsi que nous voyons les plus fiers démagogues de nos jours prendre, contre le pouvoir protecteur de l'Église, la défense des droits de l'État?

Ainsi, toutes les puissances de la terre se coalisent, en ce moment, contre l'Épouse de Jésus-Christ, comme elles se coalisaient, il y a dix-neuf siècles, contre son divin Époux : la puissance du glaive et la puissance des idées; l'hypocrite orgueil des scribes, l'hérésie obstinée des sadducéens, le scepticisme railleur des hérodiens; tout ce qui exerce sur la société quelque influence se tourne contre elle.

Et au moment où l'Église est en butte aux attaques furieuses de cette universelle coalition, elle se voit en proie, du côté des gouvernements, à une *désertion* également universelle. Nouveau trait de ressemblance entre l'Église catholique, à l'heure présente, et Jésus-Christ au moment de sa Passion.

On se rappelle l'issue des faibles tentatives qu'essayèrent les Apôtres pour défendre leur divin Maître : l'un d'entre eux tira son glaive; mais il fut bientôt contraint de le remettre dans le fourreau. La plupart de ceux qui avaient fait les plus chaleureuses protestations s'enfuirent glacés de frayeur. Les amis demeurés fidèles ne purent montrer leur dévouement que par leur douloureuse sympathie; et Dieu le Père, qui eût pu envoyer du ciel plus de douze légions d'Anges, sembla se mettre lui-même du côté des enne-

mis de son Fils, en leur donnant toute liberté pour assouvir leur haine. Eh bien ! n'assistons-nous pas, de nos jours, à un spectacle tout semblable? Et l'Église n'est-elle pas, aujourd'hui, en proie à une désertion dont nous chercherions vainement un exemple dans toute la suite de son histoire?

Depuis la trahison de l'Empire français, depuis les attentats du gouvernement italien, il n'est plus en Europe un seul gouvernement qui ose prendre la défense de l'Église et de son Chef. Ceux qui en auraient la velléité sont enchaînés par la crainte; ils se tiennent donc à l'écart; et, comme l'Apôtre renégat, ils finissent par sacrifier les droits de l'auguste victime. Il reste cependant des serviteurs fidèles; mais leurs bras sont paralysés, et leur dévouement ne peut plus se manifester que par la prière. Les valeureux croisés qui, jadis, ont essayé de résister par la force à la plus inique de toutes les violences ont bientôt entendu le Vicaire de JÉSUS-CHRIST leur dire, comme JÉSUS a dit à saint Pierre : *Remettez votre glaive dans le fourreau.*

La crise présente est donc vraiment pour l'Église ce que fut, pour le Verbe incarné, la nuit de la Passion : c'est l'heure de l'enfer, le triomphe de la puissance des ténèbres : *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum.* Vers quelque point de l'horizon que se portent nos regards, nous ne voyons poindre aucune espérance humaine. Tous les intérêts les plus vitaux de l'Église et des âmes sont à la merci de nos ennemis les plus acharnés. Si Rome passait au pouvoir du Grand-Turc, cet événement, redouté par nos pères comme le plus grand des malheurs, serait presque aujourd'hui pour nous un soulagement ; et la droiture du successeur de

Mahomet nous offrirait, pour le libre gouvernement de l'Église, des garanties plus solides que le gouvernement révolutionnaire dont l'oppression fait, aujourd'hui, gémir la sainte cité. Sous le nom du roi d'Italie, c'est la Franc-Maçonnerie, c'est-à-dire l'antichristianisme organisé, qui pressure l'Église du Christ.

Dieu qui, dans le cours des siècles, a multiplié les miracles pour sauver cette Église chérie, saura bien de nos jours encore lui susciter un sauveur.

Mais sans cette intervention du Ciel, que n'aurions-nous pas à craindre du côté des hommes? Qui peut empêcher les bourreaux tout-puissants de clouer leur victime à la croix, et de l'enfermer dans le tombeau? Ils ont pour cela assez de haine et de scélératesse; et, du moment qu'ils en ont aussi le pouvoir, qu'est-ce qui va les arrêter?

Oui vraiment, cette heure est pour l'Église l'heure de la Passion et de l'épreuve suprême; et jamais l'Épouse du Sauveur crucifié n'offrit aux yeux de Dieu le Père une aussi parfaite ressemblance avec le divin Modèle.

Donc — et c'est là, nous semble-t-il, une infaillible conclusion — puisque la sainte Église catholique tire toute sa force et toute sa vie de sa participation à la Croix du Sauveur, elle est d'autant plus voisine des joies de la résurrection qu'elle approche davantage du sommet du Calvaire.

Cependant, tout assurés que nous apparaissent son triomphe et la future défaite de ses ennemis, il n'y a qu'un miracle, nous en convenons, qui puisse, à l'heure où nous sommes, nous ramener à notre unique Sauveur. Mais, il est permis de l'espérer, Dieu le fera, ce miracle, pour la gloire de son Fils et de son Église.

Les rochers les plus durs se fendront, les morts sortiront de leurs tombeaux, et au deuil du Vendredi-Saint succèdera pour l'Église la joie de la Pâque.

III

Voilà la grande espérance que Pie IX nous mettait au cœur par son discours du 27 novembre 1871, et dont je veux, pour le bien des âmes, rappeler ici les passages les plus saillants.

« La vie de l'Église de Jésus-Christ, mes bien chers enfants, a toujours été ainsi un tourment, une passion continuelle par les persécutions et les attaques des impies : tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, dans un siècle plus, dans un autre moins peut-être ; mais toujours attaquée, toujours tourmentée. C'est comme cela : l'Église de Jésus-Christ est née et a crû au milieu des persécutions ; et, bien que toujours combattue, toujours persécutée, elle a cependant fait le tour de la terre, s'y est propagée, s'y est maintenue et s'y maintiendra jusqu'à la fin des siècles ; combattant toujours, acquérant toujours une nouvelle force par de nouveaux assauts, et remportant des victoires d'autant plus nombreuses et plus éclatantes que les luttes qu'elle a à soutenir sont plus multipliées et plus acharnées.

« Il ne peut en être autrement. C'est Jésus-Christ qui a établi son Église sur un fondement qui ne manquera jamais. Il l'a établie sur cette pierre ferme qui ne peut crouler ; et, parce que c'est ainsi qu'il l'a décrété, il veut et fait en sorte que les portes de l'enfer ne puissent jamais prévaloir.

« Néanmoins, l'enfer et le monde ont conjuré ensemble et ont cru pouvoir abattre l'Église dès son berceau, en tournant les persécutions contre son divin Fondateur lui-même. La méchanceté des hommes, excitée par les démons, éleva sur le Golgotha Jésus-Christ, cloué sur une croix : mais c'était précisément sur cette croix que Jésus-Christ établissait son Église, en achevant de compléter l'œuvre du salut du monde. Ce ne fut pas là une défaite : ce fut la première victoire. Ce fut là que le triomphe de la grâce commença son œuvre; et, lorsque Jésus-Christ était encore attaché à la croix, un soldat romain, qui se tenait au pied de cet arbre considéré comme infâme, reconnaissait et confessait sa divinité. La foule même des curieux accourus à ce grand spectacle ne put résister à l'évidence, et tous descendaient de la montagne *percutientes pectora sua,* et confessant à leur tour que le crucifié était vraiment le Fils de Dieu ! (Ici l'auditoire s'émut jusqu'aux larmes.)

« Dès lors les contradictions et les luttes n'ont plus donné aucune trêve à l'Église; mais chaque lutte a signalé un triomphe. Pendant les trois premiers siècles qui ont suivi la mort du Rédempteur, l'Église eut en face la barbarie des empereurs païens. Opprimée par des persécutions atroces, vexée de toutes manières par des despotes jaloux et féroces, elle triomphait par la constance de ses confesseurs, et par le sang de ses millions de martyrs; car ce sang qui coula partout, en inondant et arrosant surtout le sol de Rome, au lieu d'exténuer l'Église, lui donna une nouvelle force; et bien loin de détruire ses disciples, ne fit que les multiplier : c'est ce qui l'a fait appeler *semen christianorum;* nouveau germe de chrétiens! Qu'en résulta-t-il en effet? Il résulta que les tyrans finirent par dispa-

raître; les bourreaux eux-mêmes se lassèrent de tuer des innocents; mais l'Église, et l'Église toute seule, poursuivit son triomphe pour arriver à la paix.

« A la barbarie des premiers tyrans succédèrent les longues et opiniâtres luttes des hérésies, d'autant plus terribles qu'elles furent soutenues par la malice des empereurs dégénérés, qui prétendaient les imposer à l'Église. Ici encore l'Église triomphait par ses Docteurs, vrais modèles de science et de sainteté, qui, par leur zèle infatigable et leur constance invincible, répandirent partout la lumière de la saine doctrine et de la vraie civilisation. Les armes de l'hérésie furent émoussées et tombèrent pour toujours; tellement qu'à cette heure elles n'ont aucune valeur pour nuire.

« Aujourd'hui on ne fait plus la guerre seulement à une partie de l'Église, à un article de sa foi, à l'un de ses dogmes : c'est à l'Église universelle qu'on déclare la guerre. C'est contre l'incrédulité, l'athéisme, le matérialisme, que l'Église doit lutter. Aujourd'hui (il faut le répéter), l'Église n'a pas à combattre contre des hérésies qui n'existent plus, ou qui n'ont aucune importance : c'est contre cette indifférence, cette impiété qui voudrait déraciner la foi du cœur chrétien, qui ne cherche qu'à saper les fondements de l'Église de Jésus-Christ; et cette chère Rome, empourprée du sang de tant de martyrs, on voudrait de nouveau la jeter dans la fange des vieilles corruptions, en la faisant retourner aux temps des Néron, ou plutôt des Julien l'Apostat; et cette chère Rome, enfin, centre sacré de la vérité, on voudrait qu'elle devînt encore une fois le centre de toutes les erreurs.

« Mais ils n'y réussiront pas : Dieu combat pour son Église. Ils n'y réussiront pas, parce que l'Église de

Jésus-Christ, bâtie sur la *pierre,* ne sera jamais ébranlée, quelle que soit la violence de la tempête. Elle en a pour caution la parole de ce Dieu qui a dit : *Portæ inferi non prævalebunt.* Non, ils ne réussiront pas, et l'on verra, au contraire, que l'Église sortira victorieuse de cette lutte comme de toutes les autres.

« Réfléchissons, et recueillons en même temps le fruit de nos réflexions, qui doit être compris dans ces deux mots : *Agere et pati.* Agir contre tous ceux qui appellent le mal ce qui est le bien et le bien ce qui est le mal : c'est là le monstre qui, de nos jours, voudrait tout ramener au chaos; mais quant à nous, faisons tout ce qui dépend de nous pour repousser, avec l'aide de Dieu, le monstre qui est le *compendium* de tous les vices. Et si, pour le repousser, il est nécessaire d'agir, il faut pareillement nous disposer avec patience à éprouver les effets de ses vengeances empoisonnées : *Agere et pati.*

« Les blasphèmes, les insultes, les dérisions ne doivent pas nous ébranler; nous devons rester fermes et constants à notre place, au pied de la Croix. Marie, après avoir assisté au grand sacrifice, descendit de la montagne et retourna dans sa retraite, marchant d'un pied sûr au milieu des ténèbres épaisses de la nuit, semblables à celles qui couvrirent miraculeusement la terre. Et nous, parmi les ténèbres produites par les erreurs, les faux principes, l'esprit d'immoralité, nous devons poser le pied sur un terrain ferme, pour nous retirer dans le silence de nos cœurs. Il est à croire que Marie, seule, abandonnée, fut à la fin consolée par la vue de son bien-aimé. Nous aussi, nous n'avons pas d'autre défense que cette Croix. *(Le Saint-Père montrait sa croix pastorale.)* Ceux qui pourraient nous

aider sont ou accablés, ou ennemis, ou indifférents. C'est pourquoi tournons-nous vers Celui qui, par sa mort, a effacé de nos fronts notre condamnation. C'est lui qui consola sa très sainte Mère dans la douleur et l'abandon où elle se trouvait. Et pourquoi ne pourra-t-il pas consoler aussi son Vicaire, bien qu'indigne, et tous ces nombreux fidèles qui sont avec lui? Ah! oui, tous unis ensemble au pied de la Croix, prions-le avec Marie de nous consoler. »

CHAPITRE IV

De l'union entre tous les soldats [1].

S'il est sûr que l'Église renferme, en son sein, la véritable armée de Jésus-Christ, il est sûr aussi que de tous les intérêts de l'Église aucun ne nous paraît plus important et plus digne de nos prières que l'union des troupes à qui Dieu a confié la mission de défendre sa cause.

Nous savons combien cet intérêt est cher au Cœur de Jésus. Il a été l'objet de sa dernière prière, le vœu suprême de son amour. Au moment de quitter ses Apôtres, il a voulu résumer en un seul tous les enseignements qu'il leur avait donnés, tous les devoirs qu'il leur avait inculqués, toutes les grâces qu'il allait leur acheter par sa mort; et ce mot qui résume toutes les paroles du Verbe de Dieu, cet enseignement qui renferme toute sa doctrine, ce devoir qui contient toute la perfection de sa morale, cette grâce qui est le fruit le plus précieux de ses mérites, c'est l'union, ou plutôt l'unité de tous ses disciples : « Qu'ils soient un comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous; qu'eux aussi soient un en nous. »

Tel est le modèle proposé à tous les chrétiens, et en

[1] *Messager*, t. XI, p. 131; t. XXVIII, p. 597.

particulier à tous ceux qui sont appelés, comme les Apôtres, à exposer la doctrine de Jésus-Christ et à soutenir ses intérêts divins. Portés sans cesse à la séparation et à la lutte par la différence de nos vues, l'opposition de nos intérêts terrestres, la rivalité de nos amours-propres, l'antagonisme de nos préjugés, nous devons tendre sans cesse à nous rapprocher et à nous unir, sous l'impulsion de l'Esprit de Jésus-Christ, réellement présent dans les âmes de tous ses vrais disciples, et uniquement occupé à les consommer tous dans l'unité. (Jo. xvii, 23.) Exposons dans ce chapitre la nécessité de cette union et les moyens de l'opérer.

I

Cette union, désirable à toutes les époques, devient pour l'Église d'une nécessité indispensable dans une crise comme celle que nous traversons en ce moment. Pour le comprendre, il suffit de jeter un regard sur l'armée ennemie. C'est l'armée de Babylone, la cité de la confusion; le chef qui la commande, c'est Satan, l'adversaire, le suprême artisan de toutes les divisions et de toutes les luttes. Le drapeau qui lui sert d'enseigne, c'est le drapeau de l'orgueil, principe de toutes les haines et de toutes les rivalités. Et pourtant cette armée de la division a su réaliser une très étroite union; les enfants de la haine et de l'orgueil ont réussi à se discipliner et à s'accorder; les ouvriers de Babel semblent avoir retrouvé l'unité de langage qui leur fut ravie autrefois.

Nous savons que cette unité ne saurait être durable;

que toutes ces haines et ces orgueils ne peuvent s'accorder qu'en un seul point : la destruction du règne de l'amour ; et que les divisions ne pourront manquer de renaître plus furieuses et plus sanglantes, dès qu'on essaiera de reconstruire quelque chose sur les ruines amoncelées par de communs efforts. Mais il n'en est pas moins vrai que, dans l'attaque suprême qu'on prépare en ce moment contre l'Église, on procède avec un accord qui n'a jamais existé, au même degré, parmi les ennemis de DIEU. Il suffit d'entendre leurs paroles, de lire leurs écrits, il suffit surtout de voir leurs actes, pour se convaincre que partout ils obéissent à un même mot d'ordre. Tous n'ont pas la même tactique ; quelques-uns sont plus impétueux, et, entraînés plus loin par une ardeur qui paraît quelquefois irréfléchie, ils semblent se séparer du gros de l'armée ; d'autres mettent plus de gravité et de modération apparente dans leurs mouvements.

Par un suprême raffinement d'hostilité, ils substituent aux attaques violentes une indifférence dédaigneuse et qui cherche à paraître calme. Mais cette différence dans les allures, loin de nuire à l'unité du plan de bataille, ne fait qu'en assurer le succès. Dans toute armée, il y a des bataillons plus rapides et des troupes plus pesamment chargées. L'impétuosité téméraire des premiers sert la cause commune, aussi bien que la modération apparente des seconds. Tous poursuivent le même but, et ce but, c'est la destruction du règne de JÉSUS-CHRIST sur la terre.

Nous ne prétendons pas qu'ils aient tous la pleine connaissance du plan qu'ils exécutent en commun. Nous savons qu'il y a beaucoup de dupes, dont les meneurs exploitent les sottes illusions ; mais la bonne

foi relative de ces dupes est précisément ce qui les unit à de plus méchants qu'eux, et qui en fait de très puissants auxiliaires dans la lutte contre la vérité.

Or, est-il possible que nous voyions les ennemis de Jésus-Christ ainsi unis pour l'attaquer, et que nous, ses défenseurs et ses amis, nous, les membres d'un même corps, les enfants d'une même Église, nous ne sachions pas nous unir pour résister à leurs attaques?

Nous, dont l'unité est l'incommunicable privilège, nous nous priverions de la jouissance de ce trésor, et nous permettrions aux enfants de la division d'exploiter, à notre détriment, la force que l'union devrait nous donner?

Non, il n'en saurait être ainsi. Car, si, comme nous n'en pouvons douter, le Cœur de Jésus fait sans cesse pour ses serviteurs la prière qu'il faisait la veille de sa mort; s'il demande encore pour eux cette parfaite unité de pensées et de sentiments qui existent entre lui et son Père, un désir aussi ardent et une prière aussi constante ne sauraient être irréalisables.

Il ne tient qu'à nous, en effet, de réaliser ce vœu ; et nous avons tous, pour cela, un moyen, au moins, de coopérer très puissamment à procurer à notre sainte cause cet indispensable avantage : et ce moyen, le premier et le plus efficace de tous, c'est l'union de nos prières avec celle du divin Sauveur.

II

Nous osons le dire : les divisions cesseraient bientôt si tous ceux qui les entretiennent, tout en les déplo-

rant, priaient avec une ardeur toujours croissante pour les faire cesser. Jésus-Christ ne saurait manquer d'exaucer une prière si conforme à ses vœux. Il ferait luire à leurs yeux une lumière dont l'éclat dissiperait les malentendus. Il les porterait à attacher chaque jour plus d'importance aux points sur lesquels tous les catholiques s'accordent, et à n'adhérer qu'avec beaucoup plus de réserve à leurs propres idées. L'amour de l'union, croissant dans leurs cœurs, rendrait bien légers les sacrifices au prix desquels elle doit s'établir : et si on n'arrivait pas à s'accorder sur tous les points, ce qui est à peine possible sur cette terre, au moins on ne permettrait pas que de légères divergences empêchassent d'agir de concert, et d'opposer une phalange compacte aux attaques de l'ennemi.

Nous demanderons cette grâce pour tous les défenseurs de l'Église. Nous conjurerons le Cœur de Jésus de leur faire comprendre à tous combien leur union avec lui doit leur rendre facile l'union entre eux. Et comment, en effet, ceux qui se nourrissent d'un même pain, et dont le Cœur de Jésus est l'aliment commun, pourraient-ils avoir de la peine à demeurer unis ensemble? Après s'être assis l'un à côté de l'autre à cette divine table, devraient-ils avoir de la peine à se traiter en amis? Le lien qui les joint ensemble en un même corps n'est-il pas plus fort, plus étroit, plus vivant que celui de l'amitié, que celui même de la fraternité? Si nous croyons réellement à la vérité de ce sacrement, comment pouvons-nous l'empêcher d'être, par ses effets, ce qu'il est par son nom, une *communion* véritable?

III

N'avons-nous pas, d'ailleurs, le bonheur d'appartenir à une armée admirablement organisée? N'avons-nous pas un chef établi de Dieu, non seulement pour définir ce que nous devons croire, mais pour nous indiquer comment nous devons agir? Si ses définitions seules sont objet de foi, sa direction ne s'impose-t-elle pas à notre obéissance dans toutes les choses qui regardent les intérêts de l'Église et des âmes? Jésus-Christ ne lui a-t-il pas dit : « Paissez mes brebis et mes agneaux ; » et ces paroles n'indiquent-elles pas un pouvoir général de direction dans toutes les choses de l'ordre surnaturel? Celui-là pécherait certainement contre la foi catholique qui refuserait aux Évêques, et surtout au suprême Pasteur, toute autre autorité que celle de définir les dogmes, et qui prétendrait ne lui devoir obéissance que dans la croyance des articles de foi.

Mais, si nous lui reconnaissons cette autorité universelle, et si nous sommes disposés, comme de vrais enfants de Dieu, à obéir docilement à la direction de son Vicaire, quoi de plus facile alors que de demeurer unis dans toutes les choses importantes?

Le chef de l'armée sainte ne manquera pas aux devoirs de sa charge ; il nous dit très clairement de quelle manière nous devons soutenir les intérêts de Dieu, il nous indique les erreurs à combattre, les dangers à éviter, la mesure dans laquelle nous devons mêler la conciliation à la fermeté, les vérités qu'il peut être opportun de taire et celles qu'il est impor-

tant de proclamer. Si nous ne nous appuyons point sur notre sagesse, si nous ne nous croyons pas plus éclairés que celui à qui la sagesse divine a promis une perpétuelle assistance, si nous n'avons d'autre ambition que celle d'obéir à celui qui commande au nom de Dieu, il nous sera aussi facile de poursuivre avec une parfaite union notre but commun, que de connaître le chemin que nous devons suivre.

Nous ne pouvons donc trop faire d'efforts pour resserrer notre union avec nos frères, pour écarter tous les obstacles qui tendraient à l'ébranler, pour lutter contre les mille ruses que l'ennemi de Jésus-Christ et de l'Église met en œuvre, en vue de nous ravir un bien aussi précieux.

C'est que Satan comprend aussi bien que nous, mieux que nous peut-être, le prix de notre union et la force immense dont elle serait pour nous la garantie. Aussi que ne fait-il pas pour l'affaiblir? Il y emploie tout son art infernal, et souvent, hélas! il n'y réussit que trop bien. C'est surtout quand il veut ravir ce trésor aux serviteurs de Dieu qu'il se transforme en ange de lumière, met en avant les prétextes les plus spécieux, les intérêts en apparence les plus sacrés. Or, voici longtemps qu'il est à l'œuvre : c'est à l'origine même de l'Église, au moment où elle commençait à réunir les enfants de Dieu dispersés dans le monde, que l'infernal semeur de zizanie se mettait à introduire la division dans son sein.

Que voyons-nous, en effet? L'Église sort à peine du Cénacle, elle n'a pas encore franchi les mursde Jérusalem, et déjà ses entrailles sont déchirées par la lutte des deux esprits. L'union semble d'abord parfaite : il n'y a plus ni mien ni tien, la multitude des croyants ne

forme qu'un cœur et qu'une âme. (Act., IV, 32.) Vous êtes ravi de ce spectacle ; mais, si vous tournez la page du saint Livre, vous allez voir cette communauté de biens, qui était le ciment de l'union, devenir un motif de division. Les fidèles originaires de Grèce se plaindront de ce que les veuves des Hébreux sont préférées aux leurs. Jalousie de nationalité.

A peine cette première querelle a-t-elle été parfaitement apaisée par l'abnégation des Apôtres, un motif bien plus saint en apparence, le zèle de la loi, en fera naître une autre, qui ne tendra à rien moins qu'à rendre impossible la conversion du monde païen. Les chrétiens convertis du judaïsme prétendront assujettir les Gentils à toutes les observances du rite mosaïque. Et, pour faire cesser cette dissension doctrinale, il ne suffira pas que les Apôtres s'assemblent en concile ; les disputes continueront encore longtemps après qu'a été rendue la sentence qui devait les faire cesser.

Les Apôtres cependant se répandent dans l'univers, prêchant partout la loi de la charité ; mais leur union ne saurait empêcher que leurs disciples ne se divisent. Chacun d'eux mettra son maître au-dessus des autres. L'un dira : « Moi, j'appartiens à Céphas ; » l'autre : « Moi, je suis à Paul. » (1 Cor., I, 12.) Rivalités de personnes et d'écoles. C'est ainsi que l'esprit de division préludait, dans l'âge d'or de l'Église, aux efforts qu'il devait faire, durant tout le cours des siècles, pour l'empêcher d'accomplir sur la terre son œuvre d'union. Ce sont toujours les mêmes prétextes qu'il met en avant, avec plus ou moins de succès. Tantôt ce seront les rivalités nationales qui, successivement aigries et calmées, finiront par séparer en deux parts la robe sans couture du Christ. A d'autres épo-

ques, les dissensions doctrinales produiront des schismes partiels, et creuseront des abîmes entre ceux même qui demeurent attachés au centre de l'unité.

Enfin, combien de fois ceux qui sont unis par la profession d'une même doctrine ne se laisseront-ils pas diviser par des questions de personnes, par des luttes d'influence, par des intérêts de corporation? L'esprit du mal, trop efficacement aidé par des hommes de bien, saura faire naître des oppositions entre les œuvres que l'Esprit de Dieu, leur commun principe, a créées uniquement pour s'entr'aider : entre le clergé séculier et le clergé régulier, entre les diverses congrégations religieuses et les diverses associations de piété.

Parfois, on verra ces divisions se prolonger, alors même que les nécessités de la cause commune en exigeraient plus impérieusement la cessation. Tandis que les catholiques anglais, en butte à la cruelle persécution de la reine Élisabeth, étaient jetés ensemble dans les mêmes prisons, cette communauté de souffrances n'avait pas toujours la vertu de leur faire oublier leurs malheureuses dissensions. Les cachots, où étaient entassées les victimes de la tyrannie japonaise, ont été également le théâtre de dissentiments, plus douloureux pour les martyrs (leurs lettres en font foi), que les affreuses tortures infligées par leurs bourreaux. Et qui pourrait dire dans quelle mesure ces dissensions des promoteurs de l'unité catholique ont mis obstacle à la conversion de l'Orient?

IV

Il ne nous appartient pas d'examiner sur qui pèse la responsabilité de ces dommages, si graves, portés à

l'œuvre de Dieu par les divisions de ses serviteurs. Quelle que puisse être, à ce sujet, notre opinion, nous avons tous un commun devoir. Déplorer amèrement ces résultats, et unir nos efforts et nos prières pour en prévenir la reproduction. Jamais, en effet, la situation de l'Église ne rendit les divisions de ses fidèles enfants plus inopportunes et leur union plus nécessaire.

L'union de nos ennemis devrait suffire, à défaut d'autre motif, pour nous empêcher de nous diviser. Ne les voyez-vous pas, oubliant leurs dissentiments, pourtant bien profonds, faisant taire leurs opinions politiques, leurs préjugés nationaux, leurs intérêts individuels, pour n'écouter qu'une seule chose, leur haine contre l'Église; donnant pleinement pouvoir aux hommes qui leur sont le plus antipathiques, mais qui peuvent les aider à détruire l'Église; suivant partout un même mot d'ordre, et ajournant leurs querelles jusqu'au jour où cette œuvre de destruction sera accomplie? Et c'est en présence de cette ligue, si étroite et si formidable, que nous hésiterions à oublier ce qui peut nous désunir, pour nous serrer les uns contre les autres!

Non, il n'en saurait être ainsi; car les causes des divisions qui ont existé à d'autres époques n'existent plus aujourd'hui. Plus de dissensions doctrinales, puisque le dernier Concile a réglé définitivement les questions sur lesquelles les catholiques étaient partagés. Plus de luttes d'influence entre les différents ordres du clergé et les différentes classes de la société chrétienne; car, en dépouillant le clergé séculier de ses biens et en éclaircissant ses rangs, en réduisant les ordres religieux à une condition encore plus précaire, et en menaçant les fidèles de la privation de tout

secours religieux, s'ils ne viennent en aide à leurs prêtres, la Révolution a ôté tout prétexte à la rivalité, et a fait du secours mutuel une nécessité, autant qu'une obligation.

Qui ne voit, d'un autre côté, le rapprochement que l'Esprit de Dieu accomplit dans toutes les parties de l'Église? Comme les membres les plus éloignés du corps s'empressent de se rattacher au chef! Comme la persécution, qui avait pour but de consommer le schisme, a fait disparaître les causes qui semblaient le rendre inévitable! Combien de nuages menaçants, qui naguère obscurcissaient notre ciel, se sont dissipés! Combien de préjugés et d'illusions se sont évanouis! Tandis que quelques membres gangrenés ont été séparés du corps, combien d'autres, dont la séparation paraissait imminente, ont repris toute leur vigueur!

Nous pouvons donc espérer de voir le vœu du Cœur de Jésus pleinement réalisé, et l'Église retrouver, au sein de ses cruelles épreuves, la parfaite unité, qui est la garantie la plus assurée de son triomphe. C'est ce que nous devons demander avec une ferveur toujours croissante, comme l'Église le demande elle-même par la bouche de tous ses ministres, chaque fois qu'ils célèbrent le saint sacrifice, le lien principal de son unité. « Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit à vos Apôtres : Je vous laisse ma paix ; je vous donne ma paix ; ne regardez pas mes péchés, mais la foi de votre Église ; accomplissez en elle votre désir, et donnez-lui la paix et l'union. »

Cette prière, que chaque prêtre fait avant la communion, nous montre ce que nous devons demander nous-mêmes, chaque fois que nous assistons au divin sacri-

fice, chaque fois surtout que nous participons au mystère eucharistique. Elle nous rappelle le vœu du Cœur de Jésus et le devoir qui nous incombe spécialement à nous, qui faisons profession de partager les désirs de ce divin Cœur et d'exercer son apostolat. Ce n'est pas seulement par la prière que nous devons promouvoir l'union de tous les serviteurs de Dieu. Toute notre influence doit s'exercer dans ce sens. Notre apostolat doit être, par-dessus tout, l'*apostolat de l'union.*

Si d'autres mettent leur zèle à faire naître et à entretenir les dissentiments, il faut mettre le nôtre à les dissiper. Fermement attachés au centre de l'unité, qui est le seul lien possible de l'union, nous défendrons ses droits de manière à attirer et non à repousser ceux que certaines illusions éloigneraient encore. C'est ainsi que nous contribuerons, dans la mesure de notre pouvoir, à hâter la fin de nos épreuves et le complet avènement du règne de Jésus-Christ. Car le divin Maître l'a dit : c'est la parfaite union de ses serviteurs qui doit soumettre le monde à l'empire de sa foi; *Sint unum sicut et nos unum sumus, ut credat mundus quia tu me misisti.*

CHAPITRE V

Principes de l'union entre tous les soldats [1].

Nous avons vu quelle fut la dernière prière du Sauveur pour son Église, le dernier vœu de son amour, le dernier mot de son Cœur. Ce mot il le prononça à l'entrée du jardin de Gethsémani, entre la Cène où il nous donna son sang pour breuvage, et l'agonie où ce même sang coula de ses veines, sous la seule pression de sa charité ; à la fin de ce discours, qui est la page la plus divine du livre divin : *Mon Père,* dit-il, *que tous mes disciples soient un entre eux et avec moi, comme vous et moi nous sommes un.*

Jamais vœu plus irréalisable humainement ne fut exprimé par une bouche humaine. Tout dans notre nature s'oppose à notre parfaite union. Nos intelligences qui, s'accordant sur un petit nombre de vérités évidentes, ne peuvent sortir de cette étroite sphère sans être poussées les unes contre les autres par les vents contraires du doute et de l'opinion ; nos cœurs, que le sentiment de l'intérêt propre tient dans un état continuel d'hostilité, nos mœurs si disparates, notre éducation si différente, notre origine si diverse, nos traditions si opposées ; en un mot, toutes les conditions individuelles et sociales de notre vie terrestre entre-

[1] *Messager,* t. VII, p. 286 ; t. XLII, p. 642.

tiennent les antagonismes et empêchent la fusion complète des cœurs.

Et c'est en faveur de ces hommes qui, depuis quatre mille ans, avaient transformé leur habitation terrestre en un vaste champ de bataille, constamment abreuvé de leur sang, que Jésus-Christ demande à son Père l'unité la plus parfaite qui se puisse concevoir, une unité de pensées et de sentiments qui reproduise ici-bas l'unité ineffable du Fils et du Père dans une même vie, une même lumière et un même amour!

I

Un vœu semblable ne pouvait sortir que du Cœur d'un Dieu. Celui-là seul pouvait en concevoir la possibilité qui dispose de toute la puissance divine; celui-là seul pouvait en comprendre la nécessité qui, ayant fait le cœur de l'homme, en saisit les plus intimes besoins.

Car cette unité, à laquelle notre nature répugne et qu'elle repousse par toutes ses facultés, elle en sent pourtant le besoin, elle la désire et elle la poursuit sans cesse. Notre intelligence a besoin d'unité, car elle a besoin de vérité, et la vérité n'est que dans l'unité. Notre cœur a besoin d'unité, car il a besoin d'amour, et l'amour est le principe de l'unité; les familles, les peuples, les sociétés ont besoin d'unité, car elles ont besoin de force, de paix, de prospérité; et l'unité seule peut donner et conserver ces biens précieux.

Il connaissait donc bien notre nature et nos vrais besoins Celui qui a demandé pour nous cette unité si

désirable, et par cette seule prière il prouvait qu'il était le Dieu de notre cœur.

Mais voici où sa divinité se montre bien mieux encore : c'est que cette unité, si nécessaire et si impossible tout ensemble, il l'a rendue possible, il l'a créée, et il l'a mise à la disposition de tous ceux qui voudront en jouir. Il a fait cette grande œuvre, le jour où il a dit à saint Pierre : « Pais mes agneaux et mes brebis ; confirme tes frères ; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. »

Oui, Jésus-Christ en établissant son Église, et en lui donnant un Chef unique, a créé l'unité des intelligences et des cœurs dans toutes les choses essentielles ; il nous a mis d'accord sur toutes les grandes questions qui regardent notre destinée ; il a mis à l'abri du choc des intérêts contraires et des rivalités nos relations avec Dieu et avec nos semblables.

Sur toutes ces grandes questions, en effet, l'Église, personnifiée dans son Chef, instruit les hommes depuis dix-huit cents ans avec une autorité infaillible ; sa voix se fait entendre jusqu'aux extrémités du monde ; elle porte avec elle les garanties les plus manifestes de certitude ; elle est écoutée par tous ceux qui aiment la vérité, et, en la suivant, ils se trouvent parfaitement d'accord entre eux et avec leur Créateur. Ce que nous croyons et aimons aujourd'hui avec le Pape, c'est ce que croyaient et aimaient les premiers chrétiens avec saint Pierre, ce que croyaient et aimaient les Apôtres avec Jésus, ce que Jésus affirme et aime avec Dieu son Père.

Et c'est parce que nous avons cette certitude que nous ne mettons pas plus de bornes à notre obéissance

et à notre dévouement à l'égard du Vicaire de Jésus-Christ, que nous n'en mettons à l'égard de Jésus-Christ lui-même. Nous savons que Celui qui lui a confié son autorité ne permettra pas qu'il en abuse pour nous tromper. Nous avons entendu Jésus-Christ lui dire, et à tous les Apôtres avec lui : *Qui vous écoute m'écoute.* Nous devons donc embrasser son enseignement et celui de tous les Evêques qui lui demeurent unis, avec la même soumission que l'enseignement de Dieu même ; et, dans cette soumission, que nous partageons avec tous les chrétiens des âges passés et des âges à venir, nous trouvons la garantie inviolable de notre unité.

Le Souverain Pontife est donc pour l'humanité entière le *lien extérieur* de l'unité divine, de la seule unité vraiment désirable, de celle qui unit les esprits dans la possession de la vraie lumière, et les cœurs dans l'amour du vrai bien. Plus les hommes seront docilement soumis à l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ, plus ils jouiront de cette unité, condition suprême de tous leurs vrais progrès. Plus au contraire ils seront indociles à cette divine influence, plus ils seront livrés en proie aux divisions que l'erreur et l'égoïsme entraînent nécessairement après eux.

L'amour de la sainte unité des âmes et le dévouement à l'autorité qui en est le lien vivant sont d'autant plus énergiques, chez les chrétiens, que leurs cœurs sont plus semblables au Cœur de Jésus. Il n'est pas de signe plus infaillible du véritable esprit chrétien que celui-là.

Prétendre appartenir à Jésus-Christ sans partager le vœu suprême qu'il nous laissa comme le testament de son amour ; craindre les excès de l'unité, alors qu'on fait profession de croire en Celui qui a voulu pousser

notre unité au delà de toutes les limites; l'adorer comme le DIEU infiniment sage, et se persuader qu'il a besoin de notre assistance pour contenir dans de justes bornes celui qu'il a chargé de la réalisation de ce vœu, c'est se tromper soi-même ou vouloir tromper les autres.

II

Mais cette union parfaite, que le divin Maître désire et demande pour les chrétiens, comprend *trois degrés :* c'est d'abord l'union des âmes, en vue de leur propre sanctification ; c'est, en second lieu, l'union des Œuvres sur le terrain de la charité et du zèle ; c'est enfin l'union des catholiques, divisés aujourd'hui par leurs opinions, pour faire triompher sur le terrain social les droits incontestables de JÉSUS-CHRIST.

Or, le *lien intérieur* de cette triple union, c'est le Cœur de JÉSUS; et le moyen le plus efficace pour l'établir et la resserrer de plus en plus, parmi les chrétiens, est la propagation de la vraie dévotion à ce divin Cœur.

Nous trouvons d'abord, dans la dévotion au Cœur de JÉSUS bien comprise, la réalisation de la parfaite union des âmes, en vue de leur propre sanctification.

On n'a pas oublié cette vérité fondamentale que nous avons établie, en nous appuyant sur l'autorité du Concile de Trente. (Sess. VI.) Le Cœur de JÉSUS est vraiment notre sainteté, en ce que par son Esprit, réellement présent dans toutes les âmes en état de grâce, il ne cesse de les pousser et de les aider à faire saintement et divinement toutes leurs œuvres. Recevoir

avec docilité et suivre fidèlement cette impulsion du Cœur de Jésus, nous conformer toujours et en toutes choses à ses désirs, voilà la pratique parfaite de la dévotion à ce divin Cœur, et voilà aussi la sainteté.

De cette vérité, que nous devons supposer comprise, après l'avoir si fréquemment rappelée, ressort évidemment celle que nous cherchons à inculquer en ce moment. Le Cœur de Jésus qui, par cette continuelle action de son esprit sur les âmes, est pour chacune d'elles un principe de sanctification, est par là même pour toutes un principe d'union. Car il ne les pousse pas à se sanctifier isolément; il veut au contraire qu'elles y travaillent ensemble, qu'elles s'entr'aident pour atteindre ce but commun; et il leur départit ses grâces de telle manière que chacune d'elles en acquiert, pour elle-même, une part d'autant plus grande, qu'elle travaille plus activement à les communiquer aux autres. Il n'y a pas à ce sujet le moindre doute : de toutes les sources de mérite la plus féconde est la charité, cette vertu qui nous porte à sortir de nous-mêmes pour travailler, au moins par la prière, à la gloire de Dieu et au salut du prochain.

Toutes les fois donc que des âmes vraiment dévouées à Jésus-Christ sont rapprochées les unes des autres par les dispositions de la Providence, il est indubitable que le Cœur de Jésus les poussera à s'unir ensemble, pour travailler en commun à la réalisation de ses désirs. Il y a là, pour les âmes, un principe intérieur d'union plus puissant et plus sanctifiant que tous les liens extérieurs. Les associations les mieux organisées, les règles religieuses les plus parfaites n'auraient, pour unir les âmes, qu'une vertu bien précaire, si l'influence intime de l'Esprit de Jésus-Christ ne vivifiait leurs

prescriptions. Supposez au contraire des âmes parfaitement dociles à l'action de ce divin Esprit, sans la direction d'aucune règle et sans l'appui d'aucune organisation, elles auront les mêmes pensées, les mêmes désirs, les mêmes tendances, et formeront ensemble une parfaite société.

N'est-ce pas là le doux fruit qu'a produit la dévotion au Cœur de Jésus, partout où l'Apostolat de la Prière a pu en répandre le véritable esprit? Les chrétiens qui se pénètrent de cet esprit, et qui, prenant au sérieux la pratique fondamentale de cette Œuvre, s'accoutument à s'approprier les désirs et les intérêts de ce divin Cœur, ne se contentent bientôt plus de l'union qu'établit entre eux cette intention et cette prière communes; ils se rapprochent pour agir et travailler ensemble; ils forment des Conseils de Zélateurs et de Zélatrices: de l'unité des désirs naît l'unité d'action.

La vertu unifiante du Cœur de Jésus se borne-t-elle là? Non, assurément. De même qu'il appelle certaines âmes à lui donner leur *vie entière* et à s'unir à lui par tout leur être, c'est par tout leur être aussi, c'est par leur *vie entière* qu'il les pousse à s'unir ensemble.

Il réalise en elles le *Cor unum et anima una*, qui faisait le bonheur et la force de la primitive Église. Et ce n'est pas seulement dans les cloîtres qu'il établit entre les âmes ces liens si forts et si doux : les âmes mêmes qu'il appelle à servir sa cause et à promouvoir ses divins intérêts au milieu du monde, si elles se livrent à lui avec un complet dévouement, trouvent dans leur parfaite union avec lui le principe d'une parfaite union entre elles. Aussi, dans tous les pays où le Cœur de Jésus est connu et aimé, nous voyons se former

spontanément de ces pieuses unions qui, avec quelques différences de formes, sont animées du même esprit. L'idéal que nous avons exposé dans l'*Apostolat du Cœur de* JÉSUS[1] a été réalisé au sein du clergé séculier et parmi les simples fidèles, aussi bien que dans les communautés religieuses; et cette réalisation deviendra de plus en plus universelle, de plus en plus parfaite, à mesure que la vraie dévotion au Cœur de JÉSUS se répandra davantage.

C'est bien, en effet, au milieu du monde, dans cette mêlée confuse d'intérêts égoïstes et de passions malfaisantes, que l'âme vraiment dévouée sent plus vivement les angoisses de l'isolement moral et le besoin d'une sainte union. Combien de ces dévouements, capables des plus grandes choses, se replient douloureusement sur eux-mêmes, faute de trouver auprès d'eux cet « aide semblable à eux, » sans lequel ils se voient condamnés à la stérilité. C'est dans ces âmes d'élite que la vraie dévotion au Cœur de JÉSUS déploie toute sa vertu. Elle leur donne les unes à l'égard des autres une merveilleuse puissance d'attraction; et, à peine se trouvent-elles en contact, que, par une sorte d'instinct divin, elles se comprennent et se trouvent en parfaite communauté d'idées, de goûts et de tendances. La sympathie qu'elles éprouvent les unes pour

[1] Cet ouvrage, dans lequel nous avons exposé la pratique parfaite de la dévotion dont le livre de l'*Apostolat de la Prière* expose les fondements dogmatiques, est divisé en deux parties : le premier volume contient trente méditations sur l'*Union du chrétien avec le Cœur de* JÉSUS; le deuxième volume, trente considérations sur l'*Union des chrétiens dans le Cœur de* JÉSUS. — Prix de chaque volume : 2 fr. *franco,* au bureau du *Messager*.

les autres rend tout commun entre elles, biens et maux, joies et douleurs; et leurs forces sont centuplées par l'appui fraternel qu'elles sont assurées de trouver dans leurs défaillances.

C'est ainsi qu'à mesure qu'elle est mieux comprise et mieux pratiquée, la dévotion au Cœur de Jésus réalise l'union des âmes, en vue de leur propre sanctification.

Elle n'a pas une moindre vertu pour unir les Œuvres sur le terrain de la charité et du zèle.

III

On comprend ce que nous entendons, en ce moment, quand nous parlons des Œuvres : ce sont les institutions créées au sein de l'Église, pour atteindre diverses fins spéciales subordonnées à la fin suprême de l'Église elle-même, qui est la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Que la dévotion au Cœur de Jésus soit éminemment utile pour unir ensemble les chrétiens enrôlés dans ces différentes institutions, cela ressort évidemment des considérations qui viennent d'être exposées.

Mais ce n'est là que le premier degré de l'union que le Cœur de Jésus veut voir régner parmi ses serviteurs. Il ne lui suffit pas que les membres des diverses Œuvres poursuivent de concert la fin particulière en vue de laquelle ils sont unis; il faut encore qu'en poursuivant ces fins spéciales, toutes les Œuvres s'entr'aident, pour atteindre la fin qui leur est commune. Ainsi, dans une armée, *chaque bataillon* a une

position spéciale à défendre ou à conquérir ; mais tous doivent concourir *au but commun*, qui est la défaite de l'ennemi et le gain de la bataille.

Le Cœur de JÉSUS travaille donc constamment à maintenir un parfait accord entre les Œuvres ; mais ses efforts sont constamment combattus, dans le cœur des chrétiens chargés de ces Œuvres, par les secrètes inspirations de l'amour-propre. Il est bien rare, en effet, que le zèle même le plus sincère de la gloire divine étouffe complètement la recherche de sa propre gloire et de son propre intérêt. La plainte qu'arrachait au cœur si dévoué de saint Paul l'égoïsme de certains ouvriers apostoliques de la primitive Église a eu sa vérité dans tous les temps : « *Omnes quæ sua sunt quærunt, non quæ* JESU CHRISTI. En prétendant travailler pour JÉSUS-CHRIST, on se recherche soi-même. » (Phil., II, 21.)

C'est de là que naissent, entre les Œuvres, ces rivalités et ces luttes si nuisibles à la gloire de DIEU et à l'édification publique. Par excès de zèle pour la fin particulière de chacune d'elles, on ne craint pas de compromettre la fin suprême qui, seule, donne à ces fins subordonnées toute leur valeur.

Outre cet amour trop exclusif, qui est le principal obstacle à l'union des Œuvres, une autre grave difficulté peut résulter de leur excessive multiplication. Au point de vue du personnel comme au point de vue des ressources matérielles, le capital des Œuvres est limité ; et la part de chacune diminuera d'autant plus qu'il faudra partager avec un plus grand nombre. Cette considération n'autorise assurément aucune Œuvre à empêcher la création de celles qui seraient indispensables pour atteindre un but vraiment utile ;

mais elle doit détourner le vrai zèle d'envahir un terrain déjà occupé, et de faire double emploi.

Si, au lieu de confier à chaque Œuvre la réalisation de toutes les idées qui se rapportent à sa fin spéciale, on veut créer pour chaque idée une organisation nouvelle, ces organisations différentes, inévitablement composées des mêmes personnes, ne pourront manquer de s'enchevêtrer et de se froisser mutuellement. Le zèle de leurs promoteurs, accablé d'un trop lourd fardeau et divisé entre trop d'objets, ne tardera pas à se lasser; et ces Œuvres, multipliées outre mesure, seront bien loin de porter autant de fruit qu'en aurait porté une Œuvre unique.

Aussi, n'est-ce pas un vrai désir du bien qui porte à multiplier ainsi outre mesure les soi-disant bonnes Œuvres. Ici encore, on ne peut s'empêcher de reconnaître les secrètes recherches de l'amour-propre. Ne trouvant pas son compte dans l'utile mais humble concours que demanderaient les Œuvres déjà existantes, il préfère en créer qui soient à lui et dont tout l'honneur lui revienne; et il mettra dans cette création d'autant plus de complaisance et d'activité, qu'il lui sera plus facile de revêtir ses prétentions intéressées des apparences du zèle le plus pur.

Nous n'en saurions douter : cette démangeaison qui pousse à créer, sans raison suffisante, des Œuvres nouvelles, est un des artifices dont l'ennemi du bien se sert avec le plus d'avantage pour nuire aux Œuvres vraiment bonnes, nées de l'inspiration de l'Esprit de Dieu. Bien qu'opposées en apparence, cette tendance à trop multiplier les Œuvres et la tendance à trop se concentrer dans une seule naissent d'un même principe : de l'accouplement illégitime de l'amour-propre

avec le zèle de la gloire de DIEU ; et elles ont également pour résultat d'empêcher l'union qu'il serait si important d'établir entre les Œuvres.

C'est encore à la dévotion au Cœur de JÉSUS que nous nous adresserons pour écarter ce double obstacle, et pour cimenter entre les Œuvres l'union qui centuplera leur fécondité.

Nous l'avons compris : ces Œuvres, qui diffèrent les unes des autres par leurs fins particulières, ont toutes une fin commune, et elles ont toutes aussi un commun principe. Leur fin suprême est la gloire de DIEU ; et comme DIEU ne veut être glorifié que par JÉSUS-CHRIST, nous parlerons avec plus de précision en disant que la fin commune de toutes les bonnes Œuvres est l'établissement du règne de JÉSUS-CHRIST sur la terre.

Et le commun principe des Œuvres, quel est-il? C'est l'Esprit de DIEU. Mais comme l'Esprit de DIEU n'est répandu dans les âmes que par JÉSUS-CHRIST, et ne travaille qu'à accomplir en elles les desseins de son amour, il est parfaitement exact de dire que le principe commun de toutes les Œuvres est le Cœur de JÉSUS.

On ne saurait donc trouver un lien plus fort pour unir indissolublement les Œuvres que la dévotion à ce divin Cœur. Du moment qu'elle est bien comprise, cette dévotion ne permet plus de perdre de vue les deux points immuables par lesquels toutes les Œuvres s'unissent, et auxquels leurs fins particulières se subordonnent. A tous les vrais amis de ce divin Cœur, elle donne ses désirs pour règle de tous leurs travaux et l'établissement de son règne pour terme de leurs ambitions. Il n'y aura donc aucun désaccord possible entre eux. Ayant constamment en vue le même but, bien

qu'ils suivent pour l'atteindre des voies différentes, ils ne sauraient s'entrechoquer. Ils s'entr'aident, au contraire, et, à défaut d'un concours plus actif qu'ils ne pourront pas toujours se prêter, ils ne se refuseront pas du moins la plus cordiale sympathie. Ils se considèreront comme des soldats de la même armée, qui, sous des uniformes différents, défendent le même drapeau. Chacun d'eux restera fidèle au poste qui lui a été assigné; mais cette fidélité même les préservera de toute rivalité à l'égard de ceux qui occupent des postes différents. Leur dévouement pour la fin commune, loin de diminuer le zèle avec lequel ils poursuivent les fins particulières de leurs diverses Œuvres, ne fait, au contraire, que l'accroitre. Car ces Œuvres, tirant toute leur valeur de l'efficacité avec laquelle elles contribuent à l'établissement du règne de Dieu, on s'y attachera d'autant plus et on sera d'autant plus prodigue, en leur faveur, d'efforts et de sacrifices, qu'on désirera plus ardemment l'avènement de ce règne béni.

Envisagée sous un autre aspect, la dévotion au Cœur de Jésus, sérieusement pratiquée, écarte le second obstacle qui s'oppose à l'union des Œuvres, la tendance à les multiplier outre mesure. Ces illusions du faux zèle, dont nous signalions naguère les dangers, naissent de la malheureuse tendance à substituer les impulsions d'une activité toute naturelle aux inspirations de l'Église de Dieu. Il n'y a pas, contre ce danger, de préservatif plus efficace que la salutaire habitude dans laquelle nous avons reconnu une des principales pratiques de la dévotion au divin Cœur de Jésus, l'habitude de consulter en toutes choses les désirs de ce divin Cœur et de les prendre pour règle de ses propres désirs. Si cette habitude ne détruit pas

absolument la possibilité de l'illusion, on peut dire qu'elle en rend la persistance moralement impossible. Car la bonté du Cœur de Jésus ne lui permet pas de cacher longtemps ses désirs à une âme qui cherche sincèrement à les connaître. Ne serait-il pas en contradiction avec lui-même, si, ayant à notre égard un désir, il nous mettait, en nous le cachant, dans l'impuissance de le réaliser?

N'en doutons pas : si tous ceux qui se livrent au soin des Œuvres se défiaient davantage de leur naturelle activité et attendaient, pour agir, les signes, soit intérieurs, soit extérieurs, par lesquels la divine volonté se manifeste, au lieu des divisions si fâcheuses qui se produisent parfois entre ces Œuvres, on verrait constamment régner entre elles la plus édifiante et la plus consolante union.

IV

Il nous reste à parler du troisième degré, que l'union des chrétiens doit atteindre pour produire tous ses fruits et sauvegarder tous nos intérêts. A l'union des âmes en vue de leur sanctification individuelle, et à l'union des Œuvres sur le terrain du zèle et de la charité, il faut joindre, sur le terrain social, l'union des forces, neutralisées aujourd'hui par les divisions politiques. C'est sur ce terrain que se débattent et se décident les grands intérêts du règne de Dieu sur la terre; c'est donc là que l'union nous serait le plus nécessaire; et c'est là malheureusement que nous sommes plus divisés.

Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que ce sont les divisions des serviteurs de Dieu qui font la principale force de ses ennemis. Si l'impiété triomphe maintenant en France; si elle s'est emparée de tous les pouvoirs et de toutes les forces sociales; et si elle en use comme de béliers, pour renverser les derniers vestiges de l'ordre chrétien; elle est redevable de ces avantages à l'impuissance où nous avons été, jusqu'à ce jour, de nous unir dans un effort commun, pour défendre ce suprême intérêt.

Et ce n'est pas en France seulement que nous avons à déplorer ces funestes divisions : nous les retrouvons à des degrés divers en Belgique, en Espagne, en Suisse, en Italie; partout où la cause de Dieu, attaquée avec plus de fureur, devrait être défendue avec plus d'ensemble.

Aussi est-ce particulièrement sur ce terrain que le Souverain Pontife nous recommande l'union. Relisons les paroles qu'il adressait jadis aux pèlerins français, et dans leur personne, à tous les catholiques : « Dans ces moments d'une gravité incontestable, et en présence de tels dangers, un impérieux devoir vous incombe, très chers Fils, de veiller au salut de votre patrie, et de redoubler de zèle et d'activité pour la défense des intérêts religieux si menacés. Mais, pour que cette défense soit efficace, il faut, avant tout, l'union et l'accord fraternel de tous les bons catholiques. Il faut que les enfants fidèles de l'Église sachent imposer silence aux dissentiments des opinions humaines qui trop souvent les divisent. Il faut qu'ils apprennent à résister, avec fermeté et avec ensemble, au mal qui envahit la société tout entière.

« Il faut qu'ils n'oublient jamais que les discordes

entre frères affaiblissent les résistances les plus légitimes, et fortifient les ennemis de la vérité et de la justice [1]. »

En nous montrant dans l'union la voie du salut, le Vicaire de JÉSUS-CHRIST nous signale l'obstacle qui nous en ferme l'entrée : les dissentiments nés des opinions humaines. Voilà bien, en effet, ce qui nous divise et nous perd. Tandis que, dans la furieuse attaque qu'ils nous livrent, nos ennemis savent imposer silence à leurs dissentiments, bien plus profonds que les nôtres, nous ne savons pas, pour repousser cette attaque, qui met en péril nos intérêts les plus sacrés et nos principes les plus immuables, mettre de côté les prétentions personnelles et les opinions plus ou moins problématiques. D'un côté, ceux qui défendent en théorie les vrais principes ne mettent pas toujours leur conduite en parfait accord avec leurs convictions ; et, d'un autre côté, ceux dont ces torts individuels froissent l'amour-propre y trouvent un prétexte pour repousser les principes.

Où est le remède?

Le Pape vient de nous l'indiquer, et la conduite de nos ennemis nous en facilite l'adoption. Par l'impitoyable logique avec laquelle ils portent le combat sur le premier principe de l'ordre social, ils nous mettent dans la nécessité de nous réunir tous pour sa défense. Ils nous rendent par leur haine même un précieux service :

[1] Le Souverain Pontife Léon XIII, par ses dernières Encycliques, a magnifiquement confirmé l'enseignement de son prédécesseur, en montrant que, quand la religion est en danger, un enfant de l'Église doit faire taire tout autre intérêt, pour ne songer qu'à la défense de l'Église menacée. (*Note de l'éditeur.*)

ils dissipent tous les malentendus qui ont prolongé le règne de l'erreur ; et ils posent la question sociale comme elle doit être posée : ou DIEU ou le néant ; ou l'autorité divine ou l'anarchie ; ou la Croix ou la dynamite.

A la question ainsi posée, il n'y a qu'une réponse : celle que nous fournit la vraie dévotion au Cœur de JÉSUS. A ceux, en effet, qui s'étonneraient de nous voir étendre l'influence de cette dévotion jusqu'au terrain social et politique, nous répondrions que leur étonnement ne prouve qu'une chose : qu'ils n'ont pas compris le vrai sens de cette dévotion. N'y voir qu'un ensemble de pratiques pieuses, c'est n'en considérer que le petit côté. La dévotion au Cœur de JÉSUS bien comprise, c'est, comme l'indique l'étymologie même du mot, *devovere,* le dévouement à ce divin Sauveur.

Ne serait-ce pas entendre d'une étrange manière le dévouement envers un roi détrôné et poursuivi par la haine furieuse de ses ennemis, que de se borner à lui donner quelques marques de respect ? — JÉSUS-CHRIST est ce Roi ; et quel est le monarque dont les droits, les bienfaits, les mérites personnels soient comparables aux siens ! Or, après l'avoir dépouillé de la royauté sociale, on lui fait une guerre à mort. Quelle est l'obligation qu'impose le vrai dévouement à tous ceux qui le reconnaissent pour leur Roi ? N'est-ce pas de se liguer pour le défendre, d'oublier tous les intérêts d'ordre inférieur qui pourraient les diviser, pour sauvegarder à tout prix, avec les droits du divin Sauveur, le suprême intérêt de DIEU et de l'ordre social.

Combien l'accord des chrétiens deviendrait facile, si leur dévouement pour JÉSUS-CHRIST tenait dans leur cœur la place qui lui appartient ! Combien serait aisée

la formation, jusqu'à ce jour impossible, du vrai parti de l'ordre et de la véritable *union catholique!* Impossible, en effet, de composer le parti de l'ordre avec des hommes qui, en refusant de reconnaître les droits de Dieu et de Jésus-Christ, admettraient, au moins tacitement, le principe de la Révolution. Impossible de former une union catholique en y faisant entrer ceux dont le libéralisme repousse les principes essentiels du droit chrétien. Ce ne sont pas ces principes que le Souverain Pontife nous exhorte à abandonner pour nous unir. Ils sont, au contraire, au premier rang des intérêts religieux, dont il nous ordonne de prendre la défense, avec un redoublement de zèle et d'activité. « Nous vous déclarons, disait-il naguère aux pèlerins espagnols, que nous désirons par-dessus tout voir les catholiques d'Espagne écarter l'esprit de parti et mettre un terme aux dissensions, pour donner tous leurs soins à la défense des intérêts de la religion chrétienne et pour sauvegarder, *dans leur intégrité*, les principes fondamentaux de la société humaine. »

En effet, pour être les fondements du véritable ordre politique, ces principes, niés par le libéralisme, n'en appartiennent pas moins au dépôt de la vérité révélée; et nous leur devons la même adhésion qu'aux autres dogmes de notre foi. Si nous sommes vraiment chrétiens, nous ne chercherons pas à diviser Jésus-Christ et à séparer ses droits sur les sociétés, de ses droits sur les âmes; et si nous sommes vraiment dévoués à ce divin Sauveur, nous affirmerons avec plus de courage et nous défendrons avec plus de constance ceux de ces droits que nous voyons plus audacieusement niés. Mais pour rendre cette défense plus efficace, nous éviterons tout ce qui serait de nature à blesser

inutilement ceux que leurs intérêts ou leurs opinions tiendraient éloignés de nous ; et nous nous efforcerons, au contraire, de mettre tellement en saillie les droits incontestables de ce divin Roi, que nous attirions sous son drapeau tous les hommes qui ne veulent pas renier la foi de leur baptême.

Quand des chrétiens de tous les partis nous aurons formé le grand parti de DIEU et de JÉSUS-CHRIST, quand, abjurant l'athéisme révolutionnaire, nous serons d'accord pour rétablir la base divine des pouvoirs et des droits divins, il ne nous sera pas difficile de nous entendre sur les conditions les plus propres à faciliter et à garantir le rétablissement de l'ordre chrétien. En cherchant avant tout « le règne de DIEU et sa justice, » nous pouvons être assurés « que tout le reste nous sera donné par surcroît. »

C'est ainsi que du terrain purement religieux, l'union des chrétiens, cimentée par la véritable dévotion au Cœur de JÉSUS, étendra sa bienfaisante influence jusque sur le terrain politique et social ; et qu'après avoir assuré la sanctification des âmes et le succès des Œuvres de charité et de zèle, elle hâtera le salut de la société par la restauration de la royauté sociale du Cœur de l'Homme-DIEU.

CHAPITRE VI

La Prière et l'Action.

Les prêtres, les religieux, les orateurs, les écrivains, voilà ceux que nous avons appelés les auxiliaires du règne du Cœur de Jésus. Toutefois, en leur donnant ce titre, nous n'avons pas prétendu que l'honneur de travailler à l'établissement de ce règne fût tellement exclusif, que les autres fidèles ne pussent y prétendre. Loin de là : dans une armée, ce ne sont pas les chefs seulement qui doivent défendre leur Roi, mais tous les soldats. Devenus soldats du Christ par leur baptême et par leur confirmation, tous les chrétiens doivent soutenir les intérêts de leur divin Roi, tous doivent s'employer à l'établissement de son règne.

« Vous êtes, disait saint Pierre aux premiers chrétiens, vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple de conquête pour annoncer les vertus de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière[1]. » Ce n'est pas seulement à ses Apôtres et aux héritiers de leur mission que le Sauveur a dit : « Allez à travers le monde entier, prêchez l'Évangile à toute créature ; celui qui croira sera sauvé[2] ; » tous les enfants de l'Église ont été rendus

[1] Ep., ch. II.
[2] Marc., ch. XVI.

participants, dans une certaine mesure, de cette sublime mission, tous ont été appelés à travailler à la conquête des âmes; c'est la gloire et le bonheur de la famille sainte, et c'est aussi son grand devoir; car dans l'ordre de la grâce, comme dans l'ordre de la nature, comme dans l'ordre social, *le Seigneur a confié à chacun de nous, par un commandement formel, le soin de son prochain* [1]. Or, travailler au salut du prochain n'est-ce pas travailler à l'établissement du règne du Cœur de Jésus.

Mais comment pourrez-vous, chrétiens, remplir ce devoir, si pressant à la fois et si doux pour des cœurs fidèles? Dieu a mis deux moyens à votre disposition, deux armes dont le maniement doit vous être habituel : *la prière* et *l'action*.

I

Il faut prier, il faut incessamment prier; c'est le mot d'ordre de l'armée du grand Roi : *Oportet semper orare*. Nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur le monde pour nous exciter à la prière.

Il y a aujourd'hui sur la terre plus de 1,200 millions d'hommes; le plus grand nombre, un milliard, vit en dehors de l'Église catholique. Il ne reste donc que 200 millions de catholiques auxquels la sainte Église fournit tous les moyens de se sanctifier. Mais sur ce petit nombre, combien n'en profitent pas! Com-

[1] Eccl. ch. XVIII. (Voir le beau Mandement de Mgr de Marguerye sur l'*Apostolat de la Prière*.)

bien sont tièdes, endurcis, incroyants et même hostiles à l'Église! De plus, qui nous répond de la persévérance des âmes innocentes et repenties? Et si l'on se rappelle la guerre ouverte que l'on fait à l'Église et dont on ne saurait assez se plaindre; les ravages toujours croissants de l'incrédulité ; la séduction de l'innocence et de la vertu, et la violation criante de toutes les lois divines et humaines; l'indifférence de notre siècle, son orgueil sans mesure, les vices les plus abominables qui ne craignent plus de se montrer au grand jour; l'effroyable indifférentisme des hommes envers les marques de la bonté de Dieu, comme envers les rigueurs de sa justice; si l'on se rappelle, dis-je, tous ces sujets de tristesse, l'on ne peut s'empêcher, pour peu qu'on ait d'amour sincère, de se prosterner la face contre terre et d'implorer la miséricorde de Dieu, en le suppliant de hâter son règne, de sanctifier son nom sur la terre comme il est sanctifié, comme il est glorifié dans le royaume de la gloire.

Ce but magnifique et si digne de nos souhaits, nous l'obtiendrons en partie si nous savons prier. Bien des fois déjà nous avons traité ce sujet, et nous ne laissons passer aucune occasion d'en parler, parce que la prière est la première arme du chrétien. Nous nous contenterons ici de rappeler la scène touchante dont le Cénacle fut le théâtre, le jour de la Pentecôte, pour convaincre une fois de plus tous les chrétiens de l'efficacité de la prière faite avec les conditions requises [1].

Ce n'est pas au Cénacle, sans doute, que l'apostolat de la prière, en union avec le Cœur de Jésus, avait

[1] *Messager*, t. XIII, p. 207; t. XXXI, p. 482; t. XXXVIII, p. 647.

été exercé pour la première fois. Dès l'instant où ce divin Cœur commença à palpiter dans le sein de Marie, il commença à s'immoler et à prier pour le salut du monde, et, dès lors aussi, le Cœur de Marie s'unit à ses supplications et à son sacrifice. La présentation au Temple fut le premier acte solennel de cet apostolat; la vie cachée à Nazareth en fut la continuation; et le sacrifice du Calvaire, dans lequel Marie, saint Jean, et les saintes femmes s'unirent aux prières et aux agonies de la divine Victime, en fut la consommation.

Cependant, la fécondité de cet apostolat n'avait pas encore paru. La grâce était obtenue, mais elle ne se répandait encore que dans une faible mesure sur les âmes qu'elle devait régénérer; les mérites étaient pleinement acquis, mais l'application n'en était encore qu'ébauchée. Cette application des mérites du Sauveur, cette effusion de sa grâce, telle est la tâche de l'Église jusqu'à la fin des siècles, et la première condition pour l'accomplissement de cette tâche, c'est la prière.

De même que Jésus-Christ nous a acquis la grâce en priant et en s'immolant, de même l'Église obtiendra l'effusion de plus en plus abondante de cette grâce, en complétant, par ses prières et ses immolations, ce qui manque aux souffrances et aux prières du Sauveur. En effet, l'œuvre de Jésus-Christ serait incomplète, si elle n'était l'œuvre commune du corps dont il est le Chef; et il n'aura pleinement atteint le but de sa mission que lorsque tous les membres de ce corps travailleront avec lui, au moins par leurs prières, à conserver et à accroître la vie du corps entier.

Ce grand devoir, l'Église commence à le remplir au Cénacle, et les magnifiques résultats qu'elle obtient lui sont un garant des triomphes que l'apostolat de la

prière doit remporter dans toute la suite des siècles.

Il n'y a pas à en douter, en effet; c'est bien l'apostolat de la prière qu'exerça l'Église naissante pendant ces dix jours de retraite qui séparèrent l'Ascension de la Pentecôte. Réunie tout entière dans une seule maison, déjà parfaitement constituée, quoique bien peu nombreuse, composée des apôtres, des disciples, des saintes femmes, à quoi s'occupait-elle? A prier : *Erant perseverantes in oratione*. Les Pontifes n'enseignaient pas, les prêtres n'offraient pas le saint sacrifice, l'apostolat officiel de la parole et des sacrements était en quelque sorte suspendu, parce que chez les ministres de Jésus-Christ, comme chez le divin Sauveur lui-même, cet apostolat devait avoir pour précurseur un autre apostolat : la prière. Il fallait que les futurs canaux de la grâce se missent d'abord en communication avec la source de la grâce. Ainsi, apôtres et disciples, prêtres et simples fidèles, l'Église entière, en un mot, était unie dans l'exercice d'une même fonction : ils priaient.

Mais, pour qui priaient-ils donc? Non pas chacun pour soi, mais chacun pour tous; ils priaient pour l'Eglise entière, ils priaient pour le monde que l'Église devait régénérer; ils priaient pour attirer l'Esprit de Dieu sur la terre et pour hâter le complet avènement du règne de Jésus-Christ.

II

Les conditions que doivent avoir nos prières pour obtenir plein succès ressortent déjà clairement de la

vue seule du Cénacle; mais elles sont exprimées plus clairement encore par les paroles dont l'Écriture s'est servie pour nous rapporter cette scène : *Erant omnes perseverantes unanimiter in oratione, cum mulieribus et* MARIA, *Matre* JESU : ils étaient tous persévérants unanimement dans la prière, avec les femmes et MARIE, Mère de JÉSUS. La persévérance, l'unanimité, la médiation de MARIE, telles sont les garanties de succès pour nos prières.

1. LA PERSÉVÉRANCE. — Voilà dix jours que les Apôtres sont en prière avec les saintes femmes, et ils sont résolus d'y demeurer jusqu'à ce que vienne du ciel la vertu qui leur a été promise. Et pourtant ils ont reçu les enseignements du Sauveur, ils ont assisté à sa Passion douloureuse et contemplé les gloires de sa résurrection. A plusieurs reprises, il a soufflé sur eux et leur a donné le Saint-Esprit. Ce sont de pareils hommes qui ont encore besoin de dix jours de retraite et de continuelles prières, pour devenir les dignes instruments du miracle de la conversion du monde, que JÉSUS-CHRIST désire opérer par leur ministère.

Comment, après cela, nous étonner que, pour consommer l'œuvre commencée au Cénacle, DIEU attende que sa grâce lui soit, en quelque sorte, arrachée par des prières plus ferventes encore? Ce qui peut justement nous étonner, c'est qu'au bout de dix-huit siècles, cette œuvre soit encore si peu avancée, et qu'un si grand nombre de peuples soient encore assis à l'ombre de la mort.

A ce fait, hélas! si lamentable, il y a une explication : c'est que nous n'avons pas été assez fidèles au grand enseignement du Cénacle. Si les chrétiens des âges postérieurs eussent mieux imité l'exemple de

l'Église naissante; s'ils eussent mis en œuvre avec plus d'énergie et de persévérance le pouvoir qu'ils possèdent tous de faire descendre la grâce sur la terre, elle serait indubitablement descendue en plus grande abondance, les apôtres auraient été plus nombreux et plus zélés, leurs travaux auraient été plus fructueux, et l'avènement du règne de Dieu serait plus prochain qu'il ne paraît l'être encore. Cette considération est, sûrement, bien propre à stimuler notre zèle.

Réveillons donc en nous l'esprit primitif de la sainte Église de Jésus-Christ : tous, prêtres et fidèles, imitons mieux l'exemple de nos premiers représentants ; faisons monter vers le ciel des soupirs aussi ardents et des prières aussi persévérantes, et nous obtiendrons cette effusion plus abondante du divin Esprit qui renouvellera la face de la terre.

2. L'unanimité. — Jésus Christ avait promis que, si deux ou trois de ses disciples s'unissent pour demander quoi que ce soit en son nom, ils l'obtiendront du Père céleste. L'Église naissante ne tarde pas à faire l'expérience de la vérité de cette promesse; elle réunit tous ses membres, pour demander cette plénitude de grâce qui doit la mettre en état de convertir l'univers; Dieu ne résiste pas aux instances de toutes ces âmes, que le feu de la charité fond en une seule âme, et l'Esprit saint couronne, par l'abondance de ses dons, l'unanimité, qui est elle-même un de ses dons.

Permettons à ce divin Esprit de produire parmi nous cette même unanimité, et ne doutons pas qu'elle nous assure la même puissance. Ne nous contentons pas d'être groupés autour du même drapeau et de porter le même nom. Ce n'est là que l'unité extérieure, analogue à celle que l'Écriture nous représente, lorsqu'elle

nous montre les Apôtres et les saintes femmes rassemblés dans une même habitation. Mais, si nous y réfléchissons, nous verrons qu'entre tous les membres de cette sainte assemblée, il existait une union bien plus étroite encore, celle des âmes (*unanimiter*, *una anima*).

Il doit en être ainsi de nous. Il faut que nous oubliions tout ce qui nous divise, tout intérêt égoïste et personnel, pour concentrer toutes nos forces, toutes nos ambitions sur un seul objet, le triomphe de l'Église, le salut du monde, l'avènement du règne du Cœur de Jésus; c'est alors que nous serons forts et que nous obtiendrons tout de Dieu.

3. Médiation de Marie. — Les Apôtres et les saintes femmes avaient Marie avec eux : *cum* Maria, *Matre* Jesu ; Marie, dont les prières s'unissaient aux leurs, et qui leur servait de médiatrice auprès de l'unique Médiateur. Elle remplissait là sa grande fonction de *Mère de grâce :* comme elle avait donné Jésus au monde, elle travaillait à donner au monde l'Esprit de Jésus. Au Calvaire, elle avait coopéré au sacrifice qui nous avait mérité la grâce; au Cénacle, elle coopérait à l'effusion de la grâce, fruit du sacrifice du Calvaire. Après avoir été la Mère du Chef, elle devenait la Mère des membres.

Mais si l'union avec Marie a été pour les Apôtres et les saintes femmes un gage assuré de succès, n'avons-nous pas le droit de nous promettre un succès égal? Ne possédons-nous pas le même gage? La médiation de Marie ne s'étend-elle pas à tous les âges de l'Église? Ce qu'elle faisait au Cénacle, pour les Apôtres et les saintes femmes, elle le fait encore au ciel, pour les Pontifes et les fidèles qui militent aujourd'hui sur la terre. Les miracles de grâce produits par l'Archicon-

frérie du saint Cœur de MARIE, ceux que la Vierge puissante opère en faveur de ceux qui l'invoquent sous le titre de Notre-Dame du Sacré-Cœur, montrent suffisamment combien elle est encore disposée à user de son crédit sur le Cœur de JÉSUS, et combien JÉSUS se plaît à nous voir prendre sa sainte Mère pour Médiatrice auprès de son Cœur. Que cette pensée nous excite à exploiter, avec plus d'empressement et de confiance, cette douce et toute-puissante médiation, et à donner ainsi à nos prières cette troisième garantie d'efficacité.

La prière, voilà donc, dans nos épreuves présentes, comme dans toutes celles que l'Église a déjà traversées, notre principale ressource et le gage le plus infaillible de notre délivrance; voilà, par conséquent, notre premier devoir. Prière universelle, unanime, fervente, persévérante, cri du cœur semblable à celui que JÉSUS-CHRIST, à l'heure la plus ténébreuse de sa Passion, fit monter vers le trône de DIEU, son Père : *cum clamore valido;* clameur immense, partie à la fois de tous les points du globe où il y a un catholique, et demandant justice au ciel, contre les iniquités infernales dont la terre est le théâtre.

III

Mais là ne se bornent pas les obligations des soldats de JÉSUS-CHRIST; de plus, *il faut agir.*

Oui, pour repousser efficacement les attaques livrées à leur divin Sauveur et à l'Église leur mère, ils sont tenus de mettre en œuvre tous les moyens d'influence

qui sont en leur pouvoir. Puisque nos ennemis emploient, pour nous combattre, les armes les plus déloyales, il faut mettre en œuvre, pour nous défendre, toutes les armes légitimes.

Écoutons le chef de l'armée sainte, Pie IX, nous tracer à tous ce devoir sacré : « Remerciez DIEU qui, en même temps que l'esprit de prière, vous donne l'esprit des œuvres ; car la prière sans les œuvres n'est pas bonne et demeurera inefficace. Voilà la raison pour laquelle il y a tant de maux en Europe. Demander et ne pas agir, implorer des secours d'en haut et ne rien faire de ce qui plaît à DIEU est une contradiction : on ne peut pas en attendre l'effet désiré. Je vois qu'en plusieurs lieux et en grand nombre de royaumes, on met sa confiance seulement dans les prières, et l'on attend d'elles seules la fin des maux. On se demande partout, avec un sentiment d'inquiétude : Quand verrons-nous finir les jours de la tribulation? Quand? Je vais vous le dire : lorsqu'aux démonstrations de piété qui se font dans les églises répondront les œuvres accomplies au dehors [1].

« Continuez à combattre, car nous nous trouvons dans une situation qui, à en juger au point de vue humain, ne semble pas vouloir finir de si tôt. C'est ici que la vertu chrétienne doit se faire sentir et vous communiquer la force, la persévérance et le courage de ne jamais cesser de combattre. Il ne convient pas de se laisser abattre, si nous voulons remporter la victoire, et nous ne devons pas craindre les embûches de nos ennemis.

1 13 mars 1877.

« ... Ne cessez pas de combattre jusqu'au dernier soupir de votre vie. Nos années, que sont-elles comparées à l'éternité? Elles ne sont rien [1] !

« Prenons donc courage. Saint JOSEPH, animé de la foi la plus vive, s'en retourna de l'Égypte ; mais pourquoi? Parce qu'un ange lui apparut pendant la nuit, lorsqu'il dormait, et lui dit : *Lève-toi, prends l'enfant et sa Mère et va dans la terre d'Israël; ils sont morts, en effet, ceux qui cherchaient l'âme de l'enfant* [2]. Dans tous les temps, ceux qui ont travaillé à l'abolition du catholicisme et à la corruption de la société se sont perdus. Hélas! la corruption existera toujours; il y aura toujours des assauts lancés contre la foi ; mais ils ne seront pas toujours suscités et favorisés par ceux qui ont le pouvoir en mains. En tout cas, nous devons espérer que nous entendrons, nous aussi, la voix de l'Ange, et que cette voix nous annoncera le retour vers l'ordre, vers la paix, vers la tranquillité.

« Pour vous, chers enfants, tâchez vous-mêmes de briser ces idoles par quelque bon conseil, par quelque parole opportune; et de même que Moïse rompit les tables de la loi dans un mouvement de sainte indignation, pour faire comprendre toute l'horreur dont il était pénétré, au spectacle de l'attentat sacrilège commis contre la loi de DIEU par l'adoration que les Hébreux avaient rendue à une idole, et pour en montrer les funestes effets, ainsi devez-vous dire vous-mêmes aux prévaricateurs modernes : « Frères, ces adorations enfreignent la loi de DIEU et la rendent inutile. Aban-

[1] 25 avril 1874.
[2] Mat. II, 20.

donnez donc vos œuvres d'iniquité ; suivez-nous ; revenez à nous[1]. »

Ces passages de quelques allocutions pontificales traduisent avec une netteté parfaite aux catholiques la voie qu'ils doivent suivre, s'ils ne veulent pas trahir les droits de Dieu et les intérêts de leurs âmes. Ils ont à remplir deux devoirs, aussi essentiels l'un que l'autre, l'un envers Dieu, et l'autre envers leurs semblables. Il faut tout d'abord, se tourner vers Dieu pour obtenir son secours, puisque, sans le secours divin, nous ne pouvons rien. Mais une fois la grâce de Dieu obtenue par la prière, il faut bien nous garder de laisser dans son fourreau ce glaive tout-puissant ; il faut, au contraire, le dégaîner et nous en servir, avec une indomptable constance, pour défendre les droits de Dieu, sur tous les terrains où ils sont attaqués. La victoire dépend de l'accomplissement simultané de ces deux conditions, qui, chez un grand nombre de chrétiens, mais à tort, sembleraient s'exclure l'une l'autre. La plupart des chrétiens qui prient n'agissent pas assez ; et beaucoup de ceux qui agissent ne prient pas assez.

Il est vrai que prier c'est déjà agir, et ceux dont la prière est la spéciale fonction contribuent très efficacement à l'heureuse issue du combat, s'ils remplissent avec constance ce devoir, surtout lorsqu'à la prière ils joignent le sacrifice. Mais ceux que la Providence a mis en position d'agir directement sur leurs semblables se tromperaient grossièrement, s'ils croyaient pouvoir, par une prière inactive, réparer le dommage que leur paresse ou leur lâcheté ferait à la cause de Dieu.

[1] 6 janv. 1874.

Si tous les catholiques, groupés autour de leurs prêtres et de leurs Évêques, formaient une phalange compacte; si, pour la résistance et pour l'action, ils usaient de tous les moyens que la légalité met en leur pouvoir; si chaque paroisse, chaque ville, chaque diocèse avait son comité; si les membres de ces comités étaient aussi zélés à répandre les journaux et les publications de tout genre favorables à la Religion que leurs ennemis mettent d'activité à propager les publications calomnieuses et impies; si de généreuses offrandes mettaient ces comités en état de multiplier les réunions, de faire entendre plus souvent aux populations la voix de nos orateurs, bientôt s'élèverait, contre la tyrannie, un cri de réprobation assez fort pour ouvrir les oreilles qui se ferment encore, réveiller la masse des indifférents, contraindre les aveugles, plus ou moins volontaires, à envisager le péril qu'ils cherchent à dissimuler, et hâter cette réaction religieuse que, sans cela, nous risquons fort d'acheter au prix des plus terribles désastres.

Attaqués dans nos droits les plus sacrés, il faut prendre en main, pour les mettre à l'abri, toutes les armes légitimes. En ce moment, notre premier besoin est de nous régénérer, de nous réveiller, de nous défaire de notre mollesse, de notre égoïsme, de notre lâcheté; apprendre à agir, à combattre, à nous dévouer. Il faut que Jésus-Christ, attaqué avec une violence et un concert sans exemple, trouve, pour le défendre, dans tous les rangs de la société, de vaillants soldats, dont le dévouement surpasse l'acharnement de la haine; qu'oubliant toutes leurs discordes, mettant au second rang les intérêts politiques les plus respectables, ils forment, sur le terrain social et religieux, le

grand parti de Jésus-Christ. Pour recruter des adherents à ce parti, les femmes peuvent autant que les hommes.

Travaillons donc tous ensemble à dissiper les illusions.

L'heure est venue où il n'est plus permis à ceux qui ne veulent pas trahir la cause de la vérité, de fermer les yeux et de s'endormir. A la propagande de l'erreur il faut, plus que jamais, opposer la propagande de la vérité; à l'apostolat du mal, l'apostolat du bien. Puisque nos ennemis s'unissent pour perdre les âmes et pour corrompre les sociétés, il faut savoir nous unir pour donner la vie aux âmes et aux sociétés.

Levons-nous donc et serrons les rangs : à l'époque actuelle, plus qu'à toute autre époque, tout vrai chrétien doit être un chrétien militant.

L'Écriture sainte raconte qu'Holopherne, à la tête d'une puissante armée, avait envahi la Judée, dans le dessein de soumettre cette terre à son maître. Tout semblait perdu, et le règne du vrai Dieu allait faire place au règne des idoles. Holopherne assiège Béthulie, et déjà l'on parle de mettre bas les armes, lorsqu'une femme se présente. C'est Judith : « Pourquoi ce découragement, dit-elle, votre cause n'est-elle pas celle de Dieu. Ayez confiance; tournez-vous vers lui, implorez son assistance et vous verrez la puissance de son bras. » Elle même se met en prière avec tout le peuple; puis, joignant l'action à la prière, elle sort de Béthulie, se rend au camp ennemi et, à force d'adresse et de courage, parvient à donner la mort au chef des ennemis. Judith venait de sauver sa patrie et de venger l'honneur de son Dieu.

A l'exemple de cette courageuse femme, travaillons

de toutes nos forces à la défense du règne du Cœur de Jésus. Faisons trève à de stériles lamentations, mettons-nous à l'œuvre. Nous avons vis-à-vis du Cœur de Jésus un double devoir à remplir : compter sur son secours, et lui prêter notre concours. Compter sur son secours, comme si nous n'avions d'espoir qu'en lui ; et lui prêter notre concours, comme si nous ne pouvions rien attendre de nous-mêmes. Prier et agir : prier avec ensemble, avec persévérance, avec confiance ; agir avec courage et constance.

« Prenons courage dans le Seigneur et dans la puissance de sa vertu ; et, revêtus de l'armure de Dieu, de la cuirasse de la justice et du bouclier de la foi, combattons bravement et avec force contre la puissance des ténèbres et l'iniquité du siècle. Dieu est avec nous, et il ne nous abandonnera pas jusqu'à la consommation des siècles. Laissons la crainte à ceux dont il est écrit : « J'ai vu ceux qui font le mal, qui sèment les « douleurs et qui les moissonnent, détruits par le souffle « de Dieu et consumés par le vent de sa colère. » Mais ceux qui craignent Dieu, qui combattent pour la gloire de son nom et qui espèrent en sa miséricorde peuvent compter sur son secours ; et puisqu'ils sont assurés que leur cause est la sienne, ils ne sauraient douter qu'il ne combatte avec eux, et qu'avec son aide, ils ne finissent par remporter la victoire[1]. »

[1] Pie IX, 13 mars 1877.

CHAPITRE VII

Le Mot d'ordre [1].

A toute armée il faut un mot d'ordre, qui serve aux soldats de signe de reconnaissance et de ralliement. Et, lorsque arrive l'heure de la lutte décisive, le mot d'ordre devient parfois le cri de guerre. Après l'avoir dit à l'oreille de ses lieutenants, le général, au moment de la mêlée, le crie à l'armée entière; il est transmis de rang en rang; et, s'il exprime énergiquement les sentiments dont tous les cœurs doivent être animés, il en augmente la vivacité à mesure qu'il est répété avec plus d'enthousiasme. Il est telle de ces paroles célèbres qui a contribué au gain de la bataille, plus que les armes les plus puissantes.

Le chef de la grande armée de Dieu nous a donné, depuis longtemps, le mot d'ordre qui doit conduire les siens au combat et leur assurer la victoire. *Adveniat regnum tuum :* Que votre règne arrive! Cette courte parole, dite d'abord aux Apôtres, et transmise par eux à toutes les générations, résume très nettement le but de la mission du divin Maître, les désirs de son Cœur, les devoirs et les espérances de ses soldats. Aussi, depuis dix-neuf siècles, les vrais chrétiens

[1] *Messager,* t. XXV, p. 358.

n'ont-ils pas cessé de faire monter vers le ciel cette prière. Mais ce qui fut toujours, pour les fidèles, une stricte obligation est devenu, de nos jours, un besoin plus urgent.

Pour nous mettre en état de bien saisir la portée de ce mot d'ordre, étudions, d'abord, en elle-même et dans la pensée du divin Maître, la parole qui va nous servir de devise. Il nous sera facile de comprendre, ensuite, combien parfaitement elle répond aux nécessités de l'heure présente.

I

Qu'a prétendu le Sauveur, lorsqu'il nous a ordonné de demander, chaque jour, à notre Père des cieux l'avènement de son règne? Est-ce le bonheur céleste dont nous devons, par ces paroles, solliciter pour nous-mêmes la concession? Nous pourrions le croire, s'il nous était permis de nous en tenir à la traduction de l'Oraison dominicale, adoptée par un certain nombre de chrétiens. Lorsqu'ils récitent, dans la langue vulgaire, la prière du Seigneur, ils disent : Que votre règne nous arrive. Mais si utile que puisse être cette version, elle n'est pas pour cela plus acceptable. Si la pensée qu'elle exprime eût été celle du divin Maître, il ne nous aurait pas laissé le soin de corriger sa formule, en y ajoutant une expression qu'il a omise. Il aurait dit, et il nous aurait fait dire : *Adveniat nobis regnum tuum!* Ce n'est pas évidemment par oubli qu'il a omis ce mot : *nobis;* mais si c'est à dessein qu'il s'est dispensé de l'employer, de quel droit corrigerions-nous son œuvre et lui ferions-nous dire ce qu'il n'a pas dit?

Le respect dû à une formule aussi sainte devrait suffire pour nous détourner d'y introduire le moindre changement. Aussi, ne pouvons-nous approuver les personnes qui, poussées par une piété mal entendue, ajoutent, dans la traduction de la troisième demande du *Pater*, un mot qui est également absent des textes primitifs, et disent : Que votre sainte volonté soit faite! Mais ici, du moins, l'addition d'un mot n'entraîne aucune altération du sens. Quand, au contraire, on dit : Que votre règne nous arrive, au lieu de dire simplement : Que votre règne arrive, on demande tout autre chose que ce que le divin Maître nous ordonne de demander en cet endroit.

Tous les commentateurs s'accordent à faire ressortir l'ordre admirable de cette prière, qui renferme le plus parfait de tous les actes d'amour.

De même que la charité a deux objets, un objet premier, qui est Dieu, et un objet secondaire, nous et les autres hommes, ainsi l'Oraison dominicale se compose de deux parties. Dans la première, qui renferme les trois premières demandes, nous nous occupons des intérêts de Dieu; dans la seconde, formée des quatre autres demandes, nous recommandons à Dieu nos intérêts et ceux de nos frères. Cet ordre est bouleversé par l'addition du mot *nous* à la seconde demande. Cette addition, très innocente sans doute dans l'intention des chrétiens qui l'ont inconsciemment adoptée, n'en constitue pas moins un véritable empiètement de nos intérêts dans le domaine réservé aux intérêts de Dieu; elle transforme en un acte d'espérance ce qui, dans la pensée du divin Maître, devrait être un acte de pure charité.

Quel est donc le vrai sens de cette demande? La

réponse à cette question va nous être fournie par le commentaire le plus complet et le plus autorisé de l'Oraison dominicale, par le catéchisme du Concile de Trente.

Suivant son explication, la clause qui termine la troisième demande, *sicut in cœlo et in terra,* doit être rapportée également aux deux demandes précédentes : nous demandons à notre Père des cieux, non seulement que sa volonté soit faite, mais aussi que son nom soit sanctifié et que son règne arrive sur la terre comme au ciel.

Ce n'est donc pas de nous qu'il s'agit dans la seconde demande, c'est de Dieu; et ce n'est pas directement du règne de Dieu sur les élus pendant l'éternité, mais de son règne terrestre qu'il y est question. Sans doute, nous ne perdons pas de vue le royaume céleste, et nous ne prétendons pas renoncer à la part de gloire qui nous reviendra dans ce royaume; mais ce que nous demandons avant tout, c'est que, dès la vie présente, celui qui est, de droit, le souverain Seigneur de toutes choses, soit, de fait, loué, servi et aimé par les hommes; et que les habitants de ce grain de sable qu'on nomme la terre, cessant de lutter contre leur Créateur, lui rendent enfin la gloire que lui rend l'immensité des cieux.

Tel est le véritable objet de cette seconde demande : l'avènement du règne de Dieu sur la terre comme au ciel. Et comme Dieu le Père règne sur la création par Celui qu'il a constitué son héritier et auquel il a soumis toutes choses; comme, de son côté, Jésus-Christ ne veut régner aujourd'hui sur la terre que par son amour, demander l'avènement du règne de Dieu, c'est demander le triomphe du Cœur de Jésus, la parfaite

réalisation de ses desseins, l'assujettissement de tous les cœurs au joug suave de sa charité.

Oui, c'est cela que Jésus-Christ nous a ordonné de désirer et de demander sans cesse. *Sic orabitis : Pater noster qui es in cœlis, adveniat regnum tuum, sicut in cœlo et in terra.* Il ne s'agit pas ici d'un simple conseil, mais d'un devoir rigoureux. La loi de la prière, dont il n'est permis à personne de contester la force obligatoire, s'applique à ce suprême intérêt de Jésus-Christ plus encore qu'à nos propres intérêts, puisque, dans le modèle fournipar le divin Maître pour l'accomplissement de cette loi, cet intérêt général de son Cœur prend le pas sur les intérêts particuliers de ses disciples. Il n'est donc permis à aucun chrétien de demeurer indifférent à l'état misérable dans lequel se trouve l'humanité; de se résigner à voir Jésus-Christ méconnu par le plus grand nombre de ceux qu'il a rachetés, et outragé par le plus grand nombre de ceux qui le connaissent. Le triste spectacle que nous avons constamment sous les yeux devrait, à chaque instant, faire jaillir de notre cœur cette aspiration : Que votre règne arrive ! Que la rébellion soit enfin domptée ! Que l'amour cesse d'être haï et qu'il triomphe du cœur des hommes : *Adveniat regnum tuum !*

Cette aspiration résume toutes les demandes du *Pater*, comme le *Pater* résume tous les désirs du Cœur de Jésus. Il est évident que, si le règne de ce divin Sauveur était parfaitement établi sur la terre, le nom de Dieu serait sanctifié, sa volonté serait accomplie; toutes les âmes auraient leur nourriture; les besoins corporels des indigents seraient eux-mêmes soulagés; tous pardonneraient, et tous, par conséquent, obtiendraient leur pardon pour les légères offenses qu'entraî-

nerait encore l'humaine faiblesse; les tentations perdraient leur force; et, si le mal n'était pas complètement éliminé de la terre, il cesserait de faire peser sur elle son joug tyrannique. Donc, en demandant le plein avènement du règne de JÉSUS-CHRIST en nous et dans les autres, nous renfermerons, dans cette seule demande, tout ce qui doit être l'objet de nos désirs, tout ce qui fait l'objet des désirs du Cœur de JÉSUS, le résultat que le Verbe incarné a eu en vue dans les travaux de sa vie et les souffrances de sa Passion, le but qu'il a poursuivi quand il est descendu du ciel sur la terre.

Il n'est venu, en effet, ici-bas, que pour rendre la terre semblable au ciel, en soumettant cette partie inférieure de son empire à la loi qui régit les sphères supérieures, à la loi de la divine charité. Si donc l'amour véritable consiste à s'approprier les intérêts de Celui qu'on aime, et à partager ses désirs, le dévouement des chrétiens à JÉSUS-CHRIST se mesurera à l'ardeur avec laquelle ils prient et travaillent pour le plein avènement de son règne.

II

Mais on nous dira, peut-être, qu'interpréter ainsi la seconde demande de l'Oraison dominicale, c'est proposer aux prières de l'Église un but chimérique.

Il ne manque pas de chrétiens, nous le savons, qui, mesurant par l'infirmité humaine ce qu'il est permis d'attendre de la bonté divine, voudraient nous obliger à croire que le monde, s'il ne devient pas beaucoup plus mauvais, ne sera du moins jamais meilleur qu'il n'a

été jusqu'à ce jour. Ils font donc leur deuil du royaume terrestre de Jésus-Christ, et, si on jugeait de leurs sentiments par leur langage, on pourrait croire que ce deuil ne trouble guère leur repos. Ils se résignent, en apparence sans trop de peine, à voir le divin Sauveur méconnu et outragé par l'immense majorité des hommes. Qu'il soit mort pour tous, sans exception, et qu'il n'ait jamais encore été adoré que par le petit nombre, c'est, à leurs yeux, chose toute simple; et ils ne veulent pas souffrir qu'on exprime l'espoir de voir le divin amour se relever jamais de la défaite qu'il subit aujourd'hui. Ceux qui nourrissent ces espérances sont des utopistes et des rêveurs, aux yeux de ces sages pessimistes.

Nous ne voulons pas disputer, en ce moment, avec eux, mais nous leur dirons, en nous appuyant sur l'autorité de l'Église, si clairement manifestée par le catéchisme du Concile de Trente, que ce qu'ils ne veulent pas nous permettre d'espérer, ils sont obligés, strictement obligés, de le demander sans cesse. Libre à eux de croire, si cela leur plaît, que Jésus-Christ leur ordonne de demander l'impossible, et que Dieu refusera, jusqu'à la fin, d'exaucer les supplications que l'Église entière fait monter vers son trône depuis dix-neuf siècles.

Mais qu'ils soient strictement obligés de se joindre à ces supplications, c'est ce dont il ne leur est pas permis de douter. Oui, ils sont obligés, strictement obligés de prier pour que Jésus-Christ, à qui Dieu, son Père, a donné toutes les nations en héritage, cesse de voir sa royauté, de fait, bornée à quelques âmes; ils sont obligés, strictement obligés, de demander qu'il règne sur toutes les âmes, sur toutes les familles, sur

toutes les sociétés; car tout cela est renfermé dans cette parole : *Adveniat regnum tuum*. Nous ne savons trop avec quelle ferveur et quelle confiance cette prière peut être faite par ceux qui se persuadent qu'elle ne sera jamais exaucée. Mais, pour nous, en la faisant, nous avons l'intime conviction de ne pas être poussés par la vérité éternelle à la poursuite d'une chimère.

Ce que nous reconnaissons volontiers, c'est que, en proposant à nos désirs l'avènement du règne de DIEU sur la terre comme au ciel, JÉSUS-CHRIST a mis devant nos yeux un idéal.

Il n'a pas agi autrement, lorsqu'il nous a ordonné de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés, et lorsqu'il a demandé pour nous à DIEU, son Père, la même unité qui existe entre son Père et lui. En tout cela, le divin Maître nous a proposé une perfection idéale. L'Évangile tout entier est un idéal, mais ce n'est pas pour cela une chimère. Si l'idéal est irréalisable, il n'en est pas moins éminemment pratique, parce qu'il nous pousse à nous rapprocher de lui de plus en plus, par l'impuissance même où nous sommes de l'atteindre parfaitement. Non, ce n'est pas poursuivre une chimère que de demander l'avènement du règne de JÉSUS-CHRIST sur la terre comme au ciel, puisque, de fait, le règne béatifique de la charité de JÉSUS-CHRIST ne peut être établi, au ciel, dans les âmes, que dans la mesure dans laquelle le règne méritoire de cette divine charité y aura été établi sur la terre.

Non seulement la ressemblance entre l'un et l'autre n'est pas chimérique, mais leur corrélation est nécessaire. Il y aura toujours, nous le savons, entre l'empire terrestre du divin Roi et son règne céleste, la

différence qu'y met la convoitise, dont nous ne serons jamais entièrement délivrés. Mais cette différence peut décroître de plus en plus ; le nombre des ennemis de JÉSUS-CHRIST peut diminuer; le nombre et le dévouement de ses amis peuvent augmenter; son règne peut, par conséquent, s'étendre toujours; et il aurait, depuis longtemps, acquis un développement beaucoup plus considérable, si tous les chrétiens, comprenant mieux la pensée du divin Maître, eussent coopéré plus activement, par leurs prières et leur action, à l'avènement de ce règne bienheureux.

III

Eh bien! ce que nous n'avons pas fait, jusqu'à ce jour, avec toute l'activité désirable, il faut le faire aujourd'hui; car les circonstances présentes rendent incomparablement plus urgent le devoir qu'imposait déjà, aux chrétiens des autres âges, le commandement exprès du Sauveur. Il ne s'agit plus, en effet, seulement, pour les soldats de JÉSUS-CHRIST, d'étendre son règne et de soumettre à son joug les âmes et les nations esclaves de Satan, il s'agit d'empêcher que ce règne ne soit complètement détruit par la ligue satanique, qui en a déjà brisé tous les appuis humains.

Il faudrait être bien étranger à ce qui se passe dans le monde, depuis un siècle, pour ignorer qu'il s'est formé, au sein même de la chrétienté, une vaste conjuration qui a pour but unique de soustraire l'humanité à l'autorité du Roi JÉSUS. Rien ne manque à cette conjuration pour en assurer le succès. Tandis qu'elle séduit

les intelligences par la plus spécieuse de toutes les doctrines, le libéralisme, elle unit et fortifie les volontés par la plus savante, la plus générale et la plus compacte de toutes les organisations, la Franc-Maçonnerie.

Et voilà qu'à l'aide de cette organisation, la doctrine libérale a envahi la chrétienté tout entière. Maîtresse presque absolue de la presse, qui est la plus grande puissance dont l'humanité ait jamais disposé, elle est déjà parvenue à soustraire au joug de Jésus-Christ et de son Église toutes les sociétés civiles, sans exception; et, comme l'autorité civile a un souverain pouvoir sur les sociétés inférieures et, par suite, sur les individus eux-mêmes, la destruction de la royauté sociale de Jésus-Christ doit naturellement entraîner, tôt ou tard, le renversement de son autorité sur les familles et sur les âmes.

Aussi les ennemis du divin Roi se flattent-ils d'avoir déjà remporté sur lui un complet triomphe. L'Église, sa citadelle terrestre, est démantelée; toutes les institutions qui faisaient sa force sont détruites; l'éducation de ses enfants est déchristianisée; le recrutement de ses ministres est rendu impossible; il n'y a qu'un dernier assaut à livrer, et l'armée entière s'élance vers la brèche en répétant, contre l'Église, le cri des anciens bourreaux du Sauveur : « Nous ne voulons plus de Jésus-Christ pour Roi. *Nolumus hunc regnare super nos.* »

En présence de ce suprême danger, quel est le devoir qui s'impose aux serviteurs de Jésus-Christ?

Puisque sa royauté est plus violemment attaquée qu'elle ne le fut jamais, il faut qu'ils se portent avec un redoublement de courage à sa défense. Au cri de guerre de la révolte, il faut qu'ils opposent le cri de guerre

de la fidélité : *Adveniat regnum tuum!* Et puisque le seul règne que Jésus-Christ veuille établir sur la terre est celui de son amour, il faut que leur devise soit inscrite autour de l'image du Cœur de Jésus; qu'elle soit placée sur leur poitrine et ne les quitte jamais; qu'elle soit là, pour animer toutes les palpitations de leur cœur; qu'elle formule l'intention qui dirigera tous les mouvements; qu'elle surnaturalise et rende apostoliques toutes leurs œuvres, toutes leurs prières, toutes leurs souffrances. Il faut que, dans toutes les parties du monde chrétien, les vrais amis de Jésus-Christ puissent se reconnaître à ce signe, s'unir dans cette même aspiration, se soutenir les uns les autres dans la poursuite de ce même but. Il faut que de tous les cœurs partent sans cesse des soupirs enflammés; et que ces millions d'aspirations, montant ensemble vers le ciel, avec une force toujours croissante, détournent les fléaux de la justice divine, et attirent sur la terre l'abondance des divines miséricordes.

Ainsi, ce que l'Église demande depuis dix-neuf siècles, il faut l'obtenir, enfin, par un redoublement d'efforts et de confiance. C'est le devoir de tous les chrétiens; mais c'est la mission spéciale des Associés de l'Apostolat. Du moment qu'ils ont adopté le scapulaire du Cœur de Jésus, où est inscrit ce mot d'ordre, rien n'est plus facile que de renouveler cette union de leurs intentions avec celles de ce divin Cœur qui comprend tout l'esprit et toute la substance de l'Œuvre. La main portée sur cette image, un mouvement intérieur que l'habitude rendra, en quelque sorte, instinctif, suffiront pour répondre au *Mot d'ordre* adopté par notre sainte Ligue.

Adveniat regnum tuum! Cette prière deviendra à la fois notre aspiration et notre respiration : notre aspiration, puisque l'Esprit de JÉSUS-CHRIST présent en nous ne cesse de nous l'inspirer ; notre respiration, puisque nous ne cesserons de la produire sous l'influence de ce divin Esprit. Quoi de plus propre à stimuler notre zèle que ce souvenir, constamment rappelé à notre esprit de l'œuvre divine dont nous sommes les coopérateurs! Quoi de plus noble, que de travailler à l'avènement du règne de JÉSUS-CHRIST! Quoi de plus consolant, que la certitude d'y travailler efficacement par chacune de nos œuvres, par chaque soupir de notre cœur!

En effet, ces aspirations qui s'échappent sans cesse de notre poitrine n'auront pas seulement pour résultat de nous animer nous-mêmes au combat, ce seront encore des coups vigoureux portés à nos ennemis. Si la prière est un glaive; si, de toutes les prières, celle que le Sauveur nous a enseignée est la plus efficace, et si l'aspiration que nous adoptons pour notre devise concentre, en elle-même, toute cette divine efficacité, qui pourra résister aux coups redoublés de ce glaive, manié à la fois et tourné contre les ennemis de l'Église par autant de soldats que l'Apostolat de la Prière compte d'Associés?

CHAPITRE VIII

La suprême obligation [1].

Le présent est triste, et l'avenir prochain est plus triste encore. La Révolution antichrétienne a renversé toutes les digues qui contenaient dans de certaines limites l'impiété et le vice; rien ne peut plus arrêter l'invasion de ce double torrent et l'empêcher, ce semble, de tout renverser.

Déjà, le sol est couvert de ruines, et les édifices qui restent encore debout sont fortement ébranlés. Toutes les forces sociales sont entre les mains des ennemis de la société, et ils les emploient à réprimer les droits qu'elles devraient protéger, à favoriser les passions mauvaises qu'elles devraient combattre. Toutes les garanties que possédait l'Église se tournent contre elle en moyens d'oppression. Depuis que les pouvoirs sont devenus systématiquement hostiles, elle ne peut rien obtenir d'eux, ni par ses résistances, ni par ses concessions; ses résistances irritent leur haine, et ses concessions ne servent qu'à accroître leur audace. Aussi, chaque jour, se voit-elle enlever ses plus fermes appuis, ravir ses plus précieuses ressources. On l'a déjà dépouillée de ses biens; on a dispersé les Ordres religieux, qui

[1] *Messager,* t. XXXIX, p. 5.

formaient l'élite de son armée; on a entravé le recrutement de son sacerdoce. On lui arrache les générations nouvelles, en substituant un enseignement athée à l'éducation chrétienne.

N'est-ce pas la condamner à mort?

Oui vraiment, c'est bien la condamnation à mort de l'Église qui, prononcée par la Franc-Maçonnerie il y a un siècle, est en grande voie d'exécution dans les contrées catholiques de l'Europe, où la Franc-Maçonnerie est reine et maîtresse.

I

Mais que fait donc le divin Époux de l'Église? A-t-il oublié la promesse d'être avec elle et de l'assister jusqu'à la fin des siècles? Pourquoi prolonge-t-il indéfiniment son sommeil, tandis que les vagues en fureur secouent si violemment la barque de Pierre et menacent de l'engloutir? Qu'attend-il pour prononcer la parole qui fera taire les vents et calmer les flots?

Il attend deux choses : d'abord que nous le réveillions par des invocations plus suppliantes, par de plus ferventes prières. Il aime à se faire prier, parce que la prière, et surtout la prière au sein de l'épreuve, est un des témoignages les plus significatifs de notre fidélité, une des sources les plus abondantes de nos mérites. Il s'est réservé de fixer le moment opportun auquel il lui plaît de nous exaucer; et, jusqu'à ce moment, il veut que notre constance ne se lasse pas et que la ferveur de nos prières aille croissant; depuis la veille du matin jusqu'à la nuit, il veut qu'Israël espère dans le Seigneur. (Ps. CXXIX, 6.)

Cette première condition de salut est le devoir spécial des Associés de l'Apostolat de la Prière; et il leur a été assez fréquemment et assez fortement inculqué, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y insister davantage en ce moment.

Mais il est un autre genre de coopération dont nous ne comprenons peut-être pas assez la nécessité, et que le divin Sauveur a également le droit d'attendre de nous, avant de déployer en notre faveur la toute-puissance de son bras. Il veut bien nous prêter le secours qui nous est indispensable, mais il veut aussi que, de notre côté, nous soyons ses auxiliaires. Comme il a confondu ses intérêts avec les nôtres, il veut que nous unissions nos efforts aux siens. Désireux de partager avec nous la gloire qui accompagnera le triomphe de sa cause, il veut que nous en devenions les dignes défenseurs.

Lorsque l'armée de Madian et d'Amalec, aussi nombreuse que le sable des bords de la mer, envahit la Terre-Sainte, DIEU suscita Gédéon pour délivrer son peuple, et il lui promit son appui; mais, en lui assurant la victoire, il ne le dispensa pas du combat. Ce qu'il exigea, comme condition du succès, c'est que tous les défenseurs de sa cause méritassent, par leur bravoure, la faveur miraculeuse qu'il leur destinait. Gédéon commença donc par renvoyer dans leurs familles tous ceux que leurs engagements, leurs intérêts ou leur timidité rendaient impropres au combat.

Cette première épuration réduisit des deux tiers sa petite armée; vingt-deux mille soldats le quittèrent et dix mille seulement restèrent avec lui. C'était trop encore pour ce DIEU qui ne compte pas ses instruments, mais qui les veut dignes de lui. Pour discerner du

reste de l'armée l'élite à laquelle il voulait donner la victoire, il ordonna à Gédéon de conduire ses soldats à un cours d'eau et d'observer leur conduite. Le plus grand nombre d'entre eux, pour assouvir leur soif, plièrent les genoux et se rassasièrent à loisir. Il n'y eut que trois cents braves qui, pressés d'aller se mesurer avec l'ennemi, se contentèrent de prendre en passant un peu d'eau dans le creux de leurs mains et d'en humecter leurs lèvres. Ceux-là seuls furent choisis; et DIEU, content de leur générosité, n'exigea même pas qu'ils prissent le glaive pour leur donner une pleine victoire. Il leur commanda de saisir d'une main un flambeau et de l'autre une trompette. Ce double symbole des armes que devaient un jour employer les défenseurs de l'Église, suffit pour mettre en fuite l'armée infidèle. Si nombreuse et si puissante que fût cette armée, elle ne put résister aux trois cents braves de Gédéon, du moment qu'ils se furent rendus dignes d'avoir DIEU pour auxiliaire.

Le Tout-Puissant a le droit de nous imposer aujourd'hui encore cette condition, avant de nous accorder le secours que nous attendons de lui; et plus ce secours doit être miraculeux, plus la condition doit être rigoureusement remplie. Il ne veut pas nous donner la victoire sans combat, et, pour nous faire sortir victorieux de la lutte, il veut que les combattants soient dignes de la cause qu'ils défendent, et qu'ils s'attachent à mériter la victoire qu'ils sollicitent : *Dat dignis victoriam.* (2 Macch. xv, 21.)

Si donc nous n'avons pas encore rempli cette condition, nous n'avons pas le droit de nous étonner que le miracle n'ait pas encore été accompli.

Nous disons bien, le miracle; car il n'y a pas à en

douter : pour remédier aux maux de la société, pour arrêter le mouvement d'apostasie qui entraîne les masses, non pas seulement à l'hérésie, non pas seulement au paganisme, mais à un abîme plus profond encore, à la complète incrédulité; pour préserver la civilisation chrétienne de la destruction dont la menace cette barbarie nouvelle, cent fois pire que celle par laquelle fut détruit jadis le monde romain; pour rétablir les bases de l'ordre moral et social renversées dans la plupart des âmes; pour spiritualiser et relever vers le ciel les esprits et les cœurs que toutes les influences tendent à matérialiser et à coller à la terre, nous avons besoin d'une nouvelle effusion de l'esprit d'en haut, analogue à celle du Cénacle.

Voilà donc ce que nous devons demander et dont nous devons nous efforcer de nous rendre dignes.

Avons-nous rempli ce devoir? L'armée de Gédéon n'est-elle composée que de braves? Tous ceux qui défendent la bonne cause l'honorent-ils par leur conduite? Si elle a si peu de chances de succès, ne faut-il pas attribuer cette infériorité à la faiblesse de ses défenseurs, plutôt qu'à leur petit nombre? Si tous les soi-disant hommes de bien voulaient le bien avec autant d'énergie qu'en mettent leurs adversaires à faire le mal, les chances ne se tourneraient-elles pas immédiatement en leur faveur? Comment en sommes-nous arrivés au point où nous sommes, si ce n'est parce que la propagande de l'erreur s'est faite et se fait encore beaucoup plus activement que la propagande de la vérité? Ne parlons pas de ces faux conservateurs, uniquement jaloux de la conservation de leurs intérêts matériels, et qui, en principe, sont aussi révolutionnaires que ceux dont la logique les effraie. Mais, parmi

les chrétiens eux-mêmes, quelle inertie et quelle désolante indifférence! N'est-ce pas là-dessus que comptent nos oppresseurs, et n'est-ce pas sur notre lâcheté que s'appuient surtout leur audace?

Combien, hélas! se contentent de gémir et ne font rien! Non seulement ils ne descendent pas dans la rue pour repousser la force par la force, mais ils n'usent même pas de l'influence morale dont ils disposent; ils ne font aucun sacrifice pour aider la propagande de la vérité; ils n'usent pas de leurs droits civiques pour appuyer ses défenseurs; ils attendent timidement, renfermés dans leurs demeures, que la Révolution en ouvre violemment les portes et vienne les en chasser!

De bonne foi : ceux qui fuient ainsi la lutte méritent-ils que Dieu fasse un miracle pour leur donner la victoire? Renoncer à combattre un ennemi qu'on voit acquérir de nouvelles forces et se porter à de nouveaux excès à mesure qu'on lui cède davantage, n'est-ce pas se résigner à subir toutes ses violences, et sacrifier équivalemment les droits et les intérêts qu'il serait encore possible de sauvegarder? Il n'y a pas, en effet, aujourd'hui de distinction entre ces deux ordres de choses qui, en d'autres circonstances, peuvent être en désaccord : les droits de Dieu et les droits de l'homme, les principes et les intérêts, également menacés par la Révolution, ne peuvent être sauvegardés qu'autant que nous lutterons de toutes nos forces contre sa tyrannie. Ce n'est donc pas seulement le dévouement à la vérité et à la justice, c'est l'intérêt bien compris qui nous impose ce devoir; et ceux qui essaient de s'y soustraire n'ont pas même le triste mérite de se laisser conduire par l'égoïsme; car un égoïsme éclairé les pousserait dans la voie du dévouement et de l'honneur.

II

Ce premier obstacle n'est pas le seul que les chrétiens opposent à la bonté divine, désireuse de les sauver : un grand nombre d'entre eux se rendent aussi indignes du salut par les coupables concessions qu'ils font à l'esprit du mal que par la lâcheté qui les empêche de défendre la bonne cause.

S'il fut jamais une époque où la neutralité entre Dieu et Satan dût être reconnue impossible, c'est assurément la nôtre. D'un côté, Jésus-Christ nous crie plus fort que jamais : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ; » de l'autre, le monde qui, dans d'autres temps, favorisa l'indifférence, ne s'en contente plus. Il ne lui suffit pas qu'on renonce à combattre contre le mal ; il veut qu'on prenne parti pour lui et qu'on s'enrôle ouvertement sous son drapeau. Donc, pour le chrétien, il n'y a pas de milieu : ou l'apostasie, ou la franche profession de sa foi. Il faut être chrétien de toutes pièces, si on ne veut pas renoncer entièrement au service de Jésus-Christ.

Eh bien ! en dépit de cette nécessité évidente, combien il est encore de chrétiens qui allient, avec la conservation de leur foi et avec une certaine pratique de leurs devoirs, des actes et des habitudes ouvertement contraires à la loi de Dieu, et manifestement condamnées par l'autorité qui le représente sur la terre.

Indiquons seulement trois points principaux : le duel, la lecture des publications impies et les divertissements immoraux.

Personne n'ignore les condamnations sévères portées

par les souverains Pontifes contre le duel. Non contents de sanctionner la doctrine unanimement enseignée par les moralistes chrétiens, d'après laquelle le duel réunit la criminalité du suicide à celle de l'homicide, les Papes, fidèles gardiens de la loi divine, n'ont pas hésité, pour déraciner cette coutume barbare, à employer toute la rigueur des censures apostoliques.

Le Vicaire de Jésus-Christ, à qui tout pouvoir a été donné pour lier comme pour délier, ne peut pas charger les âmes coupables de liens plus terribles que ceux de l'excommunication. C'est de cette épouvantable censure qu'ont été frappés soit par les Pontifes précédents, soit de nouveau par Pie IX, dans la bulle *Apostolica sedis* (art. 3), tous ceux qui prennent une part active au duel, soit en combattant, soit en servant de témoins, soit en l'encourageant par leurs paroles ou, sur le lieu même, simplement en se rendant comme spectateurs du combat; ceux enfin qui l'autorisent et s'abstiennent d'user du pouvoir qu'ils auraient de l'empêcher.

En présence de ces actes solennels de l'autorité ecclésiastique, comment peut-il se faire que des chrétiens de profession, des défenseurs déclarés de la bonne cause, offrent et acceptent des duels? N'est-ce pas de toutes les contradictions la plus choquante, que de se faire en paroles le défenseur de l'Église, et de se mettre par ses actes en opposition ouverte avec l'autorité de l'Église? Si on admet sa mission divine, comme tout catholique doit l'admettre, comment peut-on tenir pour nul et non avenu l'exercice de cette mission? Agir de la sorte, n'est-ce pas donner raison aux adversaires qu'on combat, et retarder le triomphe de la cause qu'on prétend défendre?

Ceux-là ne sont guère moins inconséquents qui subventionnent l'armée ennemie, en souscrivant aux publications à l'aide desquelles elle bat en brèche tout ce qui mérite notre respect et notre amour.

Peut-on douter que la presse, et surtout la presse périodique, soit la plus meurtrière de toutes les armes dont l'impiété se sert pour combattre notre foi? N'est-il pas également incontestable que ces publications n'ont de pouvoir, pour corrompre les âmes de leurs lecteurs, qu'en raison des ressources qui leur sont fournies par les lecteurs eux-mêmes? Un mauvais journal, une revue impie sont des entreprises d'empoisonnement moral, auxquelles contribuent conjointement et solidairement le rédacteur et l'abonné. L'abonné fournit l'argent et le rédacteur distille le poison. L'un et l'autre contribuent au résultat et en portent la pleine responsabilité; absolument comme celui qui aurait fourni l'argent pour acheter de l'arsenic, sachant à quel usage ce poison allait être employé, serait responsable de tous les meurtres dont il aurait été l'instrument. Il y a seulement entre les deux crimes, entre le meurtre des âmes par la presse impie et le meurtre des corps par l'arsenic, toute la différence entre la dignité infinie d'une âme immortelle et la valeur d'un corps destiné à être bientôt réduit en poussière.

Mais, hélas! combien de chrétiens prêtent aux publications les plus dangereuses cette coopération dont ils ne mesurent pas la portée! On se croit en règle avec sa conscience, parce qu'on s'abstient de lire habituellement les publications, qui sont le plus ouvertement impies et le plus grossièrement immorales; et on ne songe pas que le poison le mieux assaisonné est aussi le plus dangereux, et que l'immoralité la plus meur-

trière n'est pas celle qui souille l'imagination, mais celle qui corrompt l'esprit.

On se croit suffisamment prémuni contre la séduction de l'erreur par la sincérité de sa foi; et on oublie que les tempéraments les plus robustes ne s'exposent pas impunément à certains miasmes contagieux, et que de toutes les contagions la plus irrésistible est celle de la parole humaine. Tout bon Français se croirait déshonoré si, en temps de guerre, on pouvait le convaincre d'être d'intelligence avec les ennemis de la France; et, dans un moment où la foi chrétienne est si violemment combattue, grand nombre de bons chrétiens n'ont pas honte de laisser pénétrer dans leurs demeures, et d'étaler sur les tables de leurs salons, des publications ouvertement hostiles à cette foi et destinées à lui ravir l'empire des intelligences!

Avons-nous le droit de nous étonner que l'ennemi ne soit pas encore vaincu, alors que nous lui prêtons ainsi notre concours pour nous vaincre?

Et ce n'est pas là, malheureusement, le seul genre de coopération que l'esprit du mal obtient de ceux mêmes qui font profession de le combattre. Par la presse impie et immorale, il agit principalement sur les intelligences et les imaginations. Cela ne lui suffit pas : il a, pour séduire les cœurs chrétiens et les retenir sous son joug, un instrument également puissant : les divertissements du monde.

Ce n'est pas ici le lieu de démontrer l'opposition qui existe entre certaines danses modernes et les préceptes les plus élémentaires de la modestie chrétienne. Qu'il nous suffise d'affirmer, comme un fait incontestable, qu'il y a une différence énorme entre ces danses et celles que tolère saint François de Sales, tout en disant

d'elles, comme des champignons, que les meilleures ne valent rien. Nous en sommes réduits à conseiller comme de bonnes œuvres ces danses d'autrefois, dont le doux évêque de Genève détournait si énergiquement sa Philotée; et ce serait, en effet, une œuvre très méritoire que de les substituer dans les salons chrétiens aux modes indécentes qui nous sont venues d'outre-Rhin.

Celles-ci ne peuvent être comparées qu'à des champignons vénéneux, qui détruisent la santé des âmes, alors même qu'elles ne leur donnent pas la mort. Saint François de Sales n'a jamais prévu assurément que des chrétiennes pourraient jamais oublier à ce point leur dignité, et subir ainsi les tyranniques exigences d'un monde redevenu entièrement païen. S'il eût été mis en demeure de donner son avis, non plus sur les divertissements si réservés d'autrefois, mais sur les parures et les danses qu'on se permet aujourd'hui, il eût été indubitablement aussi sévère que saint Alphonse de Liguori, le François de Sales du dix-huitième siècle, qui n'hésite pas à qualifier ces licences de péché mortel, tant à cause du mal qu'elles font par elles-mêmes, qu'à cause des péchés dont elles sont l'occasion.

Les prétextes ne manquent pas, nous le savons, pour se soumettre à la tyrannie de la mode. L'arme du ridicule, à l'aide de laquelle cette tyrannie fait exécuter ses arrêts, effraie bien des âmes qui résisteraient aux glaives et aux bûchers; et, pour lui échapper, on use, vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des interprètes de la loi divine, de toute sorte de subterfuges.

Mais toutes ces illusions s'évanouiraient bientôt, si l'on se posait une simple question. Supposez que

Jésus-Christ se rendît visiblement présent, dans un des salons chrétiens où l'on se permet ces parures et ces danses, oserait-on les continuer sous son regard? Se persuaderait-on qu'il pût reconnaître pour ses serviteurs ceux qui, après avoir fait de leur corps son tabernacle vivant dans la sainte communion, le livrent ensuite sans retenue aux caprices de ce monde qu'il a maudit? Non, évidemment, ceux qui partagent ainsi leur vie entre les pratiques de la piété et les divertissements les plus sensuels, n'appartiennent pas entièrement à Jésus-Christ. Ils essaient vainement d'allier le service du divin Maître avec l'esclavage de ce monde, qui a toujours été son ennemi et qui l'est devenu aujourd'hui plus que jamais. Or une pareille alliance, coupable dans tous les temps, revêtirait aujourd'hui le caractère d'une odieuse trahison.

On ne conçoit pas, en vérité, comment des chrétiens qui conservent encore quelque attachement à leur foi, des catholiques qui se font gloire de reconnaître l'Église pour leur mère, auraient encore le courage de se divertir avec le monde, alors que le monde fait à l'Église une guerre si acharnée. Quoi! c'est au moment où cette mère de leurs âmes est dans le deuil, et que, dépouillée de ses biens, chargée de chaînes et blessée au cœur, elle se débat contre les meurtriers qui ont juré sa mort, c'est ce moment que ses enfants choisiraient pour se livrer à la joie la plus intempérante et se parer des livrées de l'ennemi? Le moment n'est-il pas venu, au contraire, de rétablir entre les deux sociétés la séparation qui n'aurait jamais dû s'effacer?

Puisque le monde redevient complètement païen, que les serviteurs de Jésus-Christ redeviennent complètement chrétiens; plus d'alliance entre la lumière

et les ténèbres; plus de partage entre Jésus-Christ et Bélial. Dépouillons-nous de toutes les œuvres de ténèbres. Rappelons-nous les promesses de notre baptême et commençons enfin à les remplir dans leur intégrité.

Ce n'est pas seulement aux œuvres de Satan, c'est-à-dire aux actes ouvertement criminels, que nous avons renoncé, mais encore à ses pompes, c'est-à-dire à tout cet éclat qui éblouit les yeux et fascine le cœur. Or, si ce mot a un sens, il est évident qu'il désigne les divertissements et les parures dont nous venons de parler. Se résoudrait-on à donner un démenti aux graves autorités qui voient là des œuvres de Satan, des licences gravement criminelles ; on ne saurait disconvenir qu'elles portent au moins tous les caractères des pompes de Satan. N'est-ce pas assez pour soulever contre elles, dans tous les cœurs chrétiens, une insurmontable répulsion et pour les faire bannir de toutes les demeures dont Jésus-Christ est le Roi !

III

Combien l'heure de notre salut serait rapprochée, si nous retirions ce fruit de l'épreuve cruelle à laquelle nous sommes soumis ! C'est le divin Maître lui-même qui nous le dit : quand il soumet son Église à de semblables tribulations, le premier but qu'il se propose, c'est de la purifier. Son Précurseur nous le représente tenant en sa main un van pour purifier son aire. Il veut séparer le bon grain de la paille stérile ; et c'est pour cela qu'il déchaîne le souffle de la tempête ; il emploie à ce travail la haine même de Satan, et lui

permet de passer au crible ses serviteurs. Quand la purification est complète, quand le bon grain est entièrement séparé de la paille, l'épreuve cesse; Satan est privé du pouvoir qui lui avait été donné sur les serviteurs de Dieu; le calme succède à la tempête.

Dans cette lutte nécessaire contre Satan, contre le monde, contre nous-mêmes, rappelons les sages conseils que nous donnait, en ces derniers temps, notre Père commun : « Le monde n'est pas fait pour la paix, mais pour la guerre. *Militia est vita hominis super terram.*

« L'avenir sera donc, lui aussi, accompagné de tribulations bien que moins grandes, peut-être, que celle d'aujourd'hui, et voilà pourquoi nous devons nous tenir toujours prêts à la lutte. Du reste, rappelons-nous que Dieu excitait les peuples voisins à punir les Hébreux selon le nombre des péchés de ceux-ci. Ce peuple dur et déloyal, tel qu'on le voit encore dans ses descendants, faisait continuellement des promesses à Dieu et ne les maintenait jamais. De là les châtiments du Seigneur si fréquents. Soyons donc fidèles à Dieu, et Dieu nous délivrera. » (Aux élèves du collège de la Propagande, 31 mars 1875.)

« Quant à nous, demeurons toujours fermes, comme de vaillants soldats sur le champ de bataille, car telle est notre condition sur cette terre : *Militia est vita hominis super terram.* Nous sommes des soldats de Jésus-Christ, et nous devons combattre. Mais le plus grand combat doit être celui de défendre la foi. La foi, voilà ce que nous avons de plus nécessaire; et c'est précisément ce que nos ennemis voudraient nous ravir par la violence. Ce que je vous recommande surtout, ce sont les enfants; faites tous vos efforts pour les

éloigner de ces écoles barbares où leurs tendres cœurs seraient empoisonnés. Résistez, combattez, et qu'il ne soit jamais dit qu'un Romain devienne l'ennemi de Jésus-Christ, de son Evangile et de sa sainte religion. » (A la Société de Saint-Vincent de Paul, à Rome, 18 décembre 1873.)

« Oui, nous avons, nous aussi, le droit de le dire : quiconque habite sur cette terre et combat pour la gloire de Dieu ; quiconque fait du secours de Dieu le fondement de ses espérances : *Qui habitat in adjutorio Altissimi* (Ps. xc), celui-là a droit à sa protection ; il a le droit de fouler aux pieds l'aspic et le basilic : *In protectione* Dei *cœli commorabitur... super aspidem et basiliscum ambulabis* (Ibid., *passim*), c'est-à-dire il a le droit de fouler aux pieds les révolutionnaires, soit qu'ils viennent en cachette pour empoisonner par leur fourberie, soit qu'ils viennent tête levée et tout prêts à dévorer ce qu'il y a de plus sacré sur la terre et dans l'Église de Jésus-Christ. Oui, nous pouvons, nous aussi, écraser tous ces reptiles, car, c'est également à nous que le Seigneur adressait la parole, lorsqu'il disait, par la bouche de son prophète : *Super aspidem et basiliscum ambulabis.*

« Mais certains hommes, ennuyés de toujours combattre, demandent : « Et quand donc viendra cette paix ? »

« Je ne le sais pas, mais nous devons la désirer. Daniel lui-même, que Dieu appela *vir desideriorum* (Dan., x, 11, 17), s'il ne put pas voir la paix, put certainement la désirer et obtenir que fût devancé le moment où elle devait être rendue. Désirons donc, nous aussi, insistons, prions comme le prophète, et j'espère qu'il nous sera également accordé de voir abrégés les jours de notre attente.

« Pour le moment, édifions le monde par l'exemple de notre résignation et de notre patience, car cette paix viendra certainement.

« Mais, lorsque je parle de la paix, je n'entends pas parler d'une paix séparée de la croix, parce qu'il faut que tout le monde porte sa croix, d'une autre manière, toutefois, que ceux qui ont enlevé la croix du Colysée et qui l'ont profanée. Pour nous, enfants du Seigneur, et qui lui demeurons toujours fidèles, nous devons être prêts à accepter les afflictions qu'il nous faut souffrir, et qui sont inséparables de la vie de chaque fidèle disciple de la croix de Jésus-Christ. » (A la députation chargée de représenter les jeunes filles catholiques pauvres du Royaume-Uni, 9 avril 1874.)

CINQUIÈME PARTIE

QUALITÉS QUE DOIVENT AVOIR LES SOLDATS DE JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE PREMIER

L'esprit de foi [1].

Tel est le premier caractère de l'esprit dont le Cœur de Jésus anime les cœurs qui se livrent à lui sans réserve; tel est le premier trésor dont il les enrichit, le premier élément de la force dont il les revêt, et à l'aide de laquelle les plus faibles deviennent capables d'opérer les plus grands prodiges, l'esprit de foi.

Voulons-nous devenir les instruments de ce divin Cœur et nous mettre en état de coopérer à ce miracle des miracles, qui seul peut régénérer la société? Il faut, avant tout, que nous devenions des hommes de foi, il faut que nous ressuscitions en nous l'esprit de foi.

I

L'esprit de foi dit plus que la vertu de foi : c'est la perfection de cette vertu, son plein développement, l'épanouissement de sa divine énergie.

L'esprit de foi diffère de la vertu de foi comme la raison de l'homme diffère de celle de l'enfant, ou

[1] *Messager*, t. XLII, p. 5.

comme l'habileté d'un grand artiste diffère de la connaissance des lois essentielles de l'art.

Tout chrétien en état de grâce possède la vertu de foi; et il ne pourrait la perdre, que s'il refusait volontairement son adhésion à la parole divine. Mais, parmi ceux qui admettent sans hésiter ce que l'Église enseigne, un grand nombre laissent dormir cette foi au fond de leur intelligence; et, loin d'en faire la règle constante de leur conduite, ils se laissent habituellement guider par les apparences sensibles ou par les lumières de la sagesse humaine.

Ces hommes ont la foi, mais ils n'ont pas l'esprit de foi. La foi leur donne la puissance de connaître les vérités surnaturelles et d'apprécier à leur juste valeur les biens du ciel; l'esprit de foi leur donnerait, de plus, l'usage habituel de cette puissance, et ne leur permettrait pas de fixer leurs regards sur les biens passagers d'ici-bas.

Le chrétien qui a simplement la foi a besoin de faire un effort pour élever sa pensée à Dieu, et pour découvrir les réalités invisibles à travers les apparences visibles dont l'éclat l'éblouit. L'homme de foi, au contraire, voit Dieu partout; et les choses sensibles, loin de le lui cacher, le lui révèlent. Au lieu d'être pour lui, comme pour la plupart des hommes, un voile qui arrête sa vue, la création est un miroir dans lequel ses yeux découvrent, avec ravissement, les beautés du monde incréé, qu'il ne lui est pas encore permis de voir directement en elles-mêmes.

Il est bien des hommes dont nous avons connu l'existence avant d'être en rapport avec eux. Nous savions leur nom, nous avions même une certaine connaissance de leur caractère, de leurs sentiments, de

leurs actions; sur tous ces points, nous avions une certitude qui excluait toute possibilité de doute, mais si certaine qu'elle fût, cette connaissance était bien différente de celle que nous avons acquise lorsque nous nous sommes trouvés en relation avec ces mêmes hommes, lorsque nous les avons vus agir, lorsqu'ils nous ont eux-mêmes exprimé leurs sentiments, lorsque nous avons pu recevoir les marques de leur affection et entretenir avec eux le doux commerce de l'amitié.

C'est ce second genre de connaissance que l'esprit de foi nous donne, non plus à l'égard de l'un de nos semblables, mais à l'égard de notre Père du ciel. Ce n'est pas encore la vision intuitive, mais c'en est l'ébauche; ce n'est pas cette lumière de gloire qui nous permettra de voir Dieu face à face, et de le connaître comme il se connaît lui-même : c'est un sens divin, un instinct céleste, qui nous fait reconnaître Dieu, comme l'enfant reconnaîtrait sa mère, alors qu'aucun signe sensible ni aucune donnée rationnelle ne lui permettrait de la discerner avec certitude entre les autres femmes. Ne demandez pas à ce petit enfant, qui se presse avec tant d'amour sur le sein de sa mère, comment il sait que c'est bien là celle qui lui a donné le jour; il ne pourrait vous le dire, et il est incapable de s'en rendre compte à lui-même; mais il n'hésite pourtant pas : ce que sa raison ne peut discerner, son cœur le lui révèle; c'est une sorte d'instinct vital qui le porte vers le sein d'où sa vie a découlé.

Cet instinct n'est pas exclusivement propre à l'homme; nous le retrouvons même chez les êtres inférieurs. Dans le troupeau le plus nombreux, chaque agneau discerne, entre mille brebis, celle dont le sein l'a porté et dont il a le droit d'aller sucer les mamelles.

Entre mille bêlements tous semblables, il reconnaît le bêlement de sa mère, et il ne l'a pas plutôt entendu, qu'il s'empresse de répondre à son appel.

Nous étonnerons-nous que Celui « de qui dérive toute paternité au ciel et sur la terre » ait donné à ses enfants un instinct analogue pour le reconnaître avec certitude, un sens divin pour le voir et l'entendre, alors même que leur raison ne serait pas suffisamment développée pour leur démontrer philosophiquement son existence et leur manifester ses desseins? N'aurait-il pas manqué à sa sagesse, s'il eût refusé cet instinct à ceux qui en avaient le plus de besoin pour l'accomplissement de ses desseins?

Tous les chrétiens ne sont pas appelés à être philosophes; mais tous sont appelés, comme les vrais enfants de Dieu, à le connaître, à l'aimer et à mériter son céleste héritage. L'accomplissement de cette divine destinée lui eût été impossible si, pour suppléer à l'impuissance de leur raison, leur Père céleste ne leur eût pas donné un sens divin qui les mît en état de commencer avec lui, dès cette terre, les filiales relations qui doivent se produire et se consommer dans le ciel.

Aussi n'y a-t-il pas manqué. Saint Paul nous l'atteste (1 Cor. II, 14, seq.) : « Nous avons reçu par Jésus-Christ ce sens de Dieu à l'aide duquel nous connaissons les choses de Dieu. Celles même qui seraient impénétrables à notre raison, les mystères cachés dans les profondeurs de l'être divin, l'Esprit de Dieu nous les a révélés. Tandis que ces vérités supérieures demeurent inaccessibles à l'homme de la chair, à celui qui n'est éclairé que des vacillantes lumières de la sagesse humaine, nous les saisissons par ce sens divin que crée en nous l'Esprit de Jésus-Christ. »

II

Ce n'est pas à dire pourtant que l'esprit de foi soit un instinct aveugle et irrationnel. Bien loin de là. Il est supérieur aux forces de la raison, indépendant des divers degrés de son développement; mais il est en parfaite conformité avec ses lumières. Il est donc éminemment rationnel, tout en étant *supra-rationnel.*

L'enfant qui n'a connu sa mère que par instinct, tant que l'instinct a été son seul guide, trouvera plus tard, quand il sera en possession de sa raison, mille motifs rationnels pour se démontrer à lui-même que son instinct ne l'a point trompé. Ainsi en est-il des chrétiens éclairés par l'esprit de foi. A ceux dont la raison n'est pas suffisamment développée pour les conduire à Dieu, cet esprit de foi offre un supplément surnaturel au défaut de leurs lumières naturelles; mais que la vivacité de l'esprit de foi se rencontre, dans une âme, avec le plein épanouissement de la raison, ces deux lumières, loin de s'obscurcir l'une l'autre, s'éclaireront mutuellement. La foi de ce chrétien affermira les convictions de sa raison, et sa raison lui fournira chaque jour de nouveaux motifs de s'attacher à sa foi.

Nous reconnaîtrons même, en y réfléchissant, que le chrétien auquel la vivacité de sa foi rend Dieu présent partout et partout visible est, de tous les hommes, celui qui use le plus et le mieux de sa raison.

En quoi consiste l'exercice de la raison? N'est-ce pas à voir la réalité des choses, sans se laisser tromper par les apparences? Un homme est devant moi; il

me parle; j'entends le son de sa voix; je saisis dans ses yeux, sur son visage, dans ses gestes, l'expression des sentiments qu'il me manifeste par ses paroles. Il n'y a pourtant rien que de matériel dans ce qui frappe mes yeux et mes oreilles; un animal entend ces mêmes sons, voit ces mêmes gestes. Mais l'animal ne voit rien au delà. Ce qui me distingue de lui, c'est que sous ces signes, qui seuls frappent mes sens, je discerne une réalité invisible par elle-même. Je vois l'âme de celui qui me parle; je saisis les idées de son intelligence, les sentiments de son cœur, les résolutions de sa volonté. Le pouvoir de saisir ces réalités insensibles sous les apparences sensibles, c'est ce qui constitue ma raison et qui m'élève au-dessus de l'animal.

Nous sommes pourtant ici hors de la sphère des vérités nécessaires. Une raison qui ne voudrait se contenter que de la certitude mathématique pourrait se demander si, dans le commerce avec ses semblables, elle n'est pas le jouet d'une continuelle illusion. Elle pourrait se dire : « Quel droit ai-je de me croire en rapport avec un esprit, alors que je ne vois que de la matière? Qui me dit que le mouvement de ces lèvres et l'expression de ces yeux ne sont pas le résultat des lois du corps? Est-il bien prouvé que ces sons, qui frappent mon oreille, expriment les pensées et les sentiments d'une âme vivante; qu'il y ait là autre chose qu'un automate, exécutant tous ces mouvements par une impulsion purement mécanique? On ne saurait évidemment opposer à ces doutes aucune démonstration mathématique; et pourtant il n'est pas d'homme sensé qui songeât à les prendre au sérieux. Une raison qui se laisserait arrêter par ces scrupules serait souverainement déraisonnable. Celui-là serait universelle-

ment tenu pour fou qui, de crainte de céder à une illusion, ne verrait dans ses semblables que des corps sans âme, et, dans leur langage, que des sons inintelligents.

Cette folie est celle de tous les hommes que l'esprit de foi a complètement abandonnés. En perdant le sens de Dieu, ils sont devenus incapables de voir la réalité des choses, et ils n'en saisissent plus que les apparences.

Assurément, l'ordre si parfait de cet univers, les mouvements si harmonieux par lesquels les êtres qui le composent concourent à la production et à la conservation les uns des autres, tout ce qui frappe nos yeux, soit dans le firmament, soit sur la terre, ne révèle pas moins manifestement la présence et l'action d'une sagesse et d'une bonté infinies, que les gestes d'un homme et l'expression de ses yeux ne nous révèlent l'existence et les sentiments de son âme. Des deux côtés, l'invisible se montre par le visible; et le lien qui unit l'un à l'autre n'est ni moins étroit ni moins rationnel dans les manifestations de la puissance divine que dans celles de la pensée humaine.

Que fait donc l'homme dépouillé de l'esprit de foi? Il agit par rapport à Dieu comme l'animal agit par rapport à l'homme; et même l'avantage est ici du côté de l'animal : car le chien, auquel son maître fait un commandement, discerne dans sa parole autre chose qu'un son; il en saisit partiellement le sens; tandis que dans le témoignage si éloquent que la création rend à la sagesse et à la bonté de son Créateur, l'homme que la foi n'éclaire plus n'entend que des sons incohérents. Dans la touchante révélation, écrite sur toutes les pages de ce grand livre, il ne voit que la beauté

des caractères; mais il n'en comprend point le sens. Qu'est-ce que cela, sinon abdiquer le plus noble exercice de la raison?

L'esprit de foi, au contraire, fait constamment briller à nos yeux, à travers les ombres qui passent, la vérité qui seule demeure. Il n'y a de vérité substantielle et essentielle que Dieu. L'esprit de foi nous rend visible cette lumière dont toutes les autres clartés ne sont que de pâles reflets. Il nous met en communication constante avec Dieu. Derrière toutes les créatures bonnes ou mauvaises, il nous montre Celui par qui seul elles subsistent, et dont, bon gré mal gré, elles exécutent les desseins. Dieu est là, en effet, aussi intimement présent à la création tout entière que l'âme est présente dans le corps. Il ne se produit pas, dans ce grand corps de l'univers, un seul mouvement dont il ne soit le principe; les créatures mêmes, auxquelles il a donné avec la liberté le pouvoir de coopérer à ses desseins ou de les combattre, reçoivent de lui seul la force d'abuser de cette liberté; et, tandis que leur malice l'outrage, sa bonté s'en sert comme d'un instrument pour la sanctification de ses élus.

III

En exposant la nature de l'esprit de foi, nous avons suffisamment fait connaître sa vertu. Il a pour compagnes inséparables la paix et la force; et il les fait entrer avec lui dans tous les cœurs qui ont le bonheur de le posséder

La paix, d'abord : ce parfait repos de l'âme qui

éloigne toutes les anxiétés et dissipe toutes les craintes, cette imperturbable assurance dont jouissait le Cœur de Jésus au milieu même des tourments et du délaissement apparent de sa passion. Comment ne serait-elle pas également pour les amis de Jésus-Christ le résultat de l'esprit de foi dont il les anime? Ne peuvent-ils pas dire comme lui : « Je vois le Tout-Puissant toujours présent devant moi. Il est là constamment à ma droite, pour écarter de moi tout sujet de trouble et d'inquiétude. » (Ps. xv, 8.)

Et avec lui ils ajoutent : « Aussi mon cœur est-il constamment dans la joie; ma bouche ne peut proférer que des chants d'allégresse; et l'espérance ne m'abandonnera pas au moment même où mon corps sera couché dans le tombeau. »

Envisagés en eux-mêmes, tels que les voient les yeux de la chair, les événements dont nous sommes les témoins ont, sans doute, de quoi nous attrister et nous décourager; mais si, par la vertu de l'esprit de foi, nous les envisageons dans la pensée de Dieu et dans eurs résultats définitifs, nous ne serons pas plus troublés que ne l'était notre divin Maître, lorsqu'il voyait ses amis dispersés et ses ennemis exécutant librement contre lui leurs impies complots.

Avec une paix inaltérable, cette claire vue de la vérité des choses créera en nous une force invincible. Que n'osera pas celui qui se sent appuyé par le Tout-Puissant? Comment craindrait-il des ennemis qui tiennent de son divin auxiliaire tout le pouvoir qu'ils ont de le combattre? Comment s'épouvanterait-il de la grandeur des obstacles, qu'il sait n'avoir été placés sur son chemin qu'afin de lui procurer la gloire de les surmonter?

Le chrétien qu'anime l'esprit de foi est également à l'abri des deux écueils contre lesquels vient, trop souvent, échouer la bonne volonté des gens de bien : il se tient également éloigné d'une espérance présomptueuse et d'un lâche découragement. Assuré du secours de Dieu, il ne se laissera abattre par aucun revers; mais sachant, d'un autre côté, que Dieu demande notre concours, il n'attendra pas, les bras croisés, un miracle qui le dispense d'agir. Il fera bravement et constamment ce qui est en son pouvoir, et il comptera sur le Tout-Puissant pour suppléer à son impuissance.

C'est animé de cet esprit que le grand Pie IX disait aux officiers de l'armée pontificale : « Pendant leur voyage, les Hébreux avaient devant eux une colonne de feu pendant la nuit, et un nuage de fumée pendant le jour, et l'un et l'autre indiquaient la voie qu'ils devaient suivre. Pour nous, nous avons la foi vive qui éclaire comme une colonne de feu pour nous indiquer le chemin que doit battre un chrétien; mais nous voyons aussi une colonne de fumée, qu'ont soin d'indiquer les ministres de Dieu et les âmes droites, afin que personne ne s'en approche. Ce sont des ténèbres, c'est une obscurité profonde, et quiconque a le malheur d'y mettre le pied ne trouve plus la voie qui doit le conduire dans le droit sentier,

« Les Hébreux, après leur long pèlerinage, purent enfin s'asseoir sur l'autre rive de la mer Rouge, et chanter avec Moïse l'hymne d'action de grâces au Seigneur : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est; equum et ascensorem projecit in mare.* C'est ainsi que nous-mêmes, en nous maintenant constamment attachés à la foi, et nous éloignant des périls qui la menacent, nous aurons enfin le bonheur, avec le

secours de DIEU, de sortir du labyrinthe qui nous entoure, et de parvenir enfin à respirer un air purifié des miasmes pestilentiels de l'impiété ; d'entonner l'hymne d'action de grâces à DIEU, pour nous avoir délivrés de tant de maux, et nous avoir permis enfin de reposer en paix, non plus dans le désert, mais sur un territoire où nous aurons l'assurance de n'être plus molestés.

« Oh ! que DIEU nous la conserve encore pendant des siècles, c'est-à-dire pendant tout le temps qu'il lui plaira de faire durer cette vallée de misères et de larmes ; c'est là un trésor beaucoup plus précieux que des masses d'or, beaucoup plus grand que tout ce qu'il y a de plus grand sur cette terre.

« Quant à vous, bien chers fils, qui pouvez voir de plus près tant d'embûches cachées, tant d'appâts découverts, tant de fraudes, tant de menaces, tournez-vous vers JÉSUS-CHRIST, afin que non seulement il vous conserve la foi que vous avez, mais qu'il veuille bien l'accroître encore. Allez déposer à ses pieds la fervente demande de saint Pierre et des autres apôtres : *Adauge nobis fidem*. Que votre foi soit semblable à celle que JÉSUS-CHRIST loua dans le centurion et dans la Chananéenne, et vous serez certains alors de pouvoir soutenir avec fermeté la lutte contre les émissaires de Satan. »

Ce qui fait la faiblesse du plus grand nombre des chrétiens, c'est la contradiction qui existe entre la cause qu'ils défendent et la tactique qu'ils suivent.

Leur cause est essentiellement surnaturelle, et par conséquent elle ne peut être victorieusement défendue que par des moyens surnaturels.

Envisagée humainement, notre situation est déses-

pérée; mais n'était-elle pas désespérée dès l'origine? Qu'auraient fait les Apôtres, si, avant d'entreprendre de lutter contre les puissances de la terre, ils eussent supputé les chances humaines de succès? Ils se seraient découragés et auraient renoncé à l'entreprise. Quelle folie de suivre les inspirations de la sagesse humaine, pour faire une œuvre éminemment divine, une œuvre destinée précisément à confondre cette sagesse orgueilleuse!

Aussi, écoutez les Apôtres : « Pour vaincre le monde, nous avons une arme à laquelle rien ne saurait résister, c'est notre foi. » (1 Joan. v, 4.)

Cette arme est encore entre nos mains, et elle n'a rien perdu de sa vertu; mais nous, nous avons peut-être désappris l'art de la manier avec cette vigueur qui la rendit si victorieuse dans la main des Apôtres. Nous avons encore leur foi, mais elle a cessé d'être la règle habituelle de nos pensées, de nos sentiments, de notre conduite. Prêtres et fidèles, ministres de DIEU et enfants de DIEU, au lieu de n'agir que par des motifs divins, au lieu de nous appuyer avec une inébranlable confiance sur les promesses divines, au lieu de mettre toute notre ambition à réaliser, en union avec le Cœur de JÉSUS, les desseins de DIEU, nous laissons envahir notre esprit et notre cœur par des vues humaines, des craintes humaines, des calculs humains. Combien il en est, parmi nous, auquel saint Paul aurait le droit de dire : « Êtes-vous donc encore des hommes charnels, et ne rougissez-vous pas de vous conduire encore humainement? » (1 Cor. III, 3.)

Nous aurons écarté un des obstacles principaux qui s'opposent au triomphe de notre sainte cause, si nous obtenons, pour ceux qui sont appelés à la défen-

dre, le renouvellement de l'esprit de foi. Qu'ils deviennent tous des hommes de foi; et le monde, redevenu païen, ne tardera pas à être vaincu, comme il le fut par la foi des premiers disciples du Sauveur.

CHAPITRE II

L'Esprit de JÉSUS-CHRIST[1].

De tous les présents que sa bonté infinie peut faire aux hommes, celui auquel il attache le plus de prix, celui qui nous est le plus nécessaire, c'est incontestablement le don de son Esprit. Si la terre doit subir, par la destruction du paganisme moderne, une régénération analogue à celle qui suivit la défaite de l'ancienne idolâtrie, ce miracle s'accomplira par une effusion nouvelle de cet Esprit, qui, répandu sur les Apôtres le jour de la Pentecôte, les changea en des hommes nouveaux et les mit en état de renouveler l'humanité entière : *Emittes Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.*

Mais l'envoi de ce divin Esprit aux hôtes du Cénacle ne fut-il pas un acte de l'amour du Sauveur? Le Cœur de Jésus, voilà la source d'où ce fleuve de vie se répandit dans le Cœur des Apôtres; et s'il doit couler de nouveau sur notre terre desséchée, il ne saurait jaillir d'une autre source. C'est donc au Cœur de Jésus qu'il faut le demander; et, de toutes les prières que nous pouvons lui adresser, il n'en est pas de plus conforme à ses propres désirs.

[1] *Messager,* t. XLI, p. 673.

Mais, à vouloir entrer pleinement dans ses desseins, il ne faut pas nous contenter de solliciter l'effusion de son Esprit dans les âmes; il faut encore nous faire les canaux et les instruments de ce divin Esprit.

Suivant l'ordre établi par la Providence, la vie surnaturelle ne se répand dans les âmes qui en sont privées que par l'intermédiaire de celles qui la possèdent.

Aujourd'hui, comme aux premiers temps du christianisme, la parabole du ferment évangélique demeure la règle de la propagation du règne de Dieu. Pour que la fermentation surnaturelle se communique à la masse qu'elle doit régénérer, il faut qu'elle exerce d'abord toute sa vertu sur les âmes destinées à remplir l'office du levain; et ces âmes sont évidemment celles qui ont le bonheur d'être unies par la reconnaissence et l'amour au principe de la vie surnaturelle, le Cœur de Jésus. C'est en se remplissant de son Esprit que ces âmes se mettent en état de le répandre sur cette masse inerte et corrompue qu'il est seul capable de vivifier.

Nous ne saurions donc mieux répondre au but de notre Œuvre, ni travailler plus efficacement au salut de la société, comme à notre propre sanctification, qu'en prenant pour sujet ordinaire de nos prières la diffusion parmi les chrétiens du véritable Esprit du Cœur de Jésus, et en nous efforçant de connaître et de réaliser en nous tous les caractères de cet Esprit.

Le développement de ce sujet éminemment pratique nous mettra en état de dissiper des illusions capables d'empêcher la dévotion au Cœur de Jésus de produire, en nous et par nous, tous ses fruits.

Mais avant d'exposer les divers caractères de l'Esprit de Jésus-Christ, il importe de bien comprendre ce qu'il est en lui-même, comment il s'unit à nos âmes,

et quelle puissance il leur communique pour le répandre dans les cœurs qui n'ont pas encore le bonheur de le posséder.

Afin de rendre présentes à l'esprit de nos lecteurs ces précieuses notions, il suffira de résumer brièvement la doctrine que nous avons eu l'occasion d'exposer plus au long dans notre livre sur la divinisation du chrétien par le Cœur de Jésus.

I

En lui-même, l'Esprit de Jésus-Christ n'est pas autre chose que la troisième personne de la sainte Trinité : car c'est bien cet Esprit divin que Jésus-Christ promet d'envoyer à ses Apôtres pour tenir auprès d'eux sa place et les consoler de son absence. (Joan. xiv, 7.) Il est vrai que, dans ce même discours (xvi, 16), il attribue à son Père céleste la mission de ce Paraclet, de ce divin Consolateur, qui doit demeurer éternellement avec ses disciples.

Ces deux promesses, loin de se contredire, s'expliquent et se complètent l'une l'autre. Elles nous font comprendre que le Saint-Esprit, qui procède tout à la fois du Père et du Fils, est le commun trésor de l'un et de l'autre; il est tout à la fois, et à un même titre, l'Esprit du Père et l'Esprit du Fils. (Gal. iv, 6.) Il est leur amour substantiel, le lien qui les unit, la commune aspiration dans laquelle se consomme leur vie et leur félicité.

Et quand le Verbe de Dieu contracta avec notre nature, dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie,

cette indissoluble union qui de DIEU et de l'homme ne fit qu'une seule personne, il voulut partager, avec cette épouse bien-aimée, le trésor qui constituait toute sa richesse. L'Esprit de DIEU répandu sans mesure sur l'âme sainte du Sauveur (Is. XI, 2; Joan. III, 34) fut la dot par laquelle l'humanité, indigente par elle-même, fut rendue digne de cette ineffable union. Le divin Esprit appartint donc dès lors à l'Homme-DIEU, comme il avait appartenu au Verbe dès le commencement de l'éternité; et, dès lors, il ne put être répandu su raucune créature que par la grâce de JÉSUS-CHRIST. Le Cœur de JÉSUS devint le réservoir exclusif de la vie divine dont l'Esprit divin est le principe; et c'est de là que cette vie commença à se répandre, soit dans les esprits bienheureux, qui en possèdent la plénitude, soit dans les âmes des hommes, en qui elle reçoit, durant la vie terrestre, de continuels accroissements.

Nous avons dit ce qu'est en lui-même l'Esprit de JÉSUS-CHRIST : c'est le Saint-Esprit, en tant qu'il anime l'âme sainte du Sauveur, l'embrase des flammes du divin amour, la revêt d'une force divine, et la rend capable d'accomplir des œuvres vraiment divines. C'est cet Esprit qui conduisit l'Homme-DIEU dans le désert (Mat. IV, 1), c'est par lui que le Sauveur chassait les démons et faisait des miracles. (Mat. XII, 28.) C'est en lui qu'il conférait, non plus seulement comme Jean-Baptiste le baptême de la Pénitence, mais la vraie régénération des âmes, la parfaite rémission des péchés. (Joan. I, 33; III, S.)

En effet, cet Esprit divin, dont l'âme sainte du Sauveur a reçu la plénitude, elle n'en a point gardé la possession exclusive. La vie dont il est pour elle le principe, elle la communique à toutes les âmes qui lui

sont unies par le baptême, par la foi et par l'amour. « Nous avons tous reçu de sa plénitude, grâce pour grâce, » dit saint Jean; c'est dire que toutes les grâces qui ont été données sans mesure à l'Homme-Dieu sont communiquées aux chrétiens dans la mesure de leur union avec lui.

Saint Paul nous représente sous une image sensible cette union si intime, lorsqu'il nous dit que Jésus-Christ est notre chef et que nous sommes ses membres. Gardons-nous de voir là une simple figure de langage : reconnaissons-y, au contraire, une vérité aussi certaine qu'elle est glorieuse à notre nature. Car, comme dans l'homme, l'âme, qui a son siège principal dans la tête répand son influence vivifiante dans tous les membres unis avec la tête, ainsi dans l'Église, corps mystique du Sauveur, l'Esprit de Dieu, qui est l'âme de ce grand corps, exerce en Jésus-Christ la plénitude de sa vertu et l'étend aux autres âmes suivant le degré de leur union avec Jésus.

C'est donc un article de notre foi que l'Esprit de Dieu est véritablement donné dans le baptême à l'âme du chrétien, et qu'il y demeure réellement présent, aussi longtemps qu'il n'en est point chassé par le péché.

Ce dogme de la présence réelle de l'Esprit de Dieu dans l'âme en état de grâce est si clairement énoncé dans les saintes Écritures, que saint Thomas n'hésite pas à qualifier d'erreur contre la foi l'opinion de ceux qui prétendraient que ce divin Esprit est en nous par ses dons seulement, et non par sa propre personne. Il est en nous, comme il est dans l'âme de Jésus-Christ, quoique dans un degré bien différent : nous inspirant les mêmes sentiments, nous animant du même amour,

nous poussant à faire les mêmes œuvres ; et c'est par lui que toutes nos actions surnaturelles sont vraiment divines, et strictement dignes du bonheur divin qui doit en être la récompense.

II

Les notions qui précèdent nous aideront à déterminer le sens de certaines expressions qui reviennent souvent sous la plume des auteurs ascétiques et que tous nous avons fréquemment répétées : le bon esprit, l'esprit chrétien, l'esprit de foi et autres locutions analogues.

A quoi se rapportent directement ces expressions ? Elles se rapportent aux dispositions que l'Esprit-Saint met dans les âmes, où il est présent par la grâce sanctifiante. Nous venons de comprendre qu'il ne demeure pas oisif dans l'âme du chrétien ; il travaille sans cesse à former en elle la ressemblance de JÉSUS-CHRIST ; à lui faire ressentir, vouloir, aimer, tout ce que veut, aime et sent le Cœur de JÉSUS. Il crée donc dans l'âme soumise à son influence des instincts divins, des facultés divines, qui la mettent en état de saisir et d'aimer les choses qui sont au-dessus des sens. C'est cet ensemble de facultés et d'aspirations célestes, cette partie supérieure de l'âme que nous nommons l'esprit chrétien ; c'est ce que saint Paul nomme simplement « l'esprit, » dans les passages si nombreux de ses épîtres, où il nous montre l'esprit luttant en nous contre la chair, et constituant en nous un homme nouveau constamment en guerre avec le vieil homme. Seule, en

effet, la vertu de ces instincts célestes peut complètement dominer la violence des inclinations brutales dont nul homme n'est exempt.

Plus l'âme est docile à l'action intérieure de l'Esprit de Jésus-Christ, plus cet esprit chrétien se développe en elle. Si, au contraire, elle se laisse conduire de préférence par les instincts de la chair ou par les simples lumières de la sagesse humaine, l'influence de l'Esprit de Jésus-Christ ira en diminuant en elle de plus en plus; et, avant même que ce divin Esprit ait été chassé de cette âme par le péché, on pourra dire qu'elle va perdant l'esprit chrétien.

Il faut faire un grand effort pour obtenir du divin Cœur de Jésus qu'il répande avec une abondance proportionnée à nos besoins, sur nous d'abord et sur tous les chrétiens, cet Esprit qui, renouvelant leurs âmes, les mettra en état de régénérer le monde.

Ne nous y trompons pas : il n'y a pas d'autre remède efficace au mal qui tue la société.

Ce qui nous perd, ce n'est pas tel ou tel désordre particulier, l'ambition de tel homme, l'influence pernicieuse de tel écrivain, l'imperfection de tel régime politique : ce ne sont là que des causes secondaires, dont l'influence n'atteindrait que la surface du corps social, si ce corps n'était rongé dans ses entrailles par un mal mortel auquel ces désordres extérieurs empruntent leur gravité; ce mal est le dépérissement de l'esprit chrétien, qui, pour la société moderne, entraîne la destruction de tout sentiment religieux et moral.

Rien n'est, en effet, plus manifeste : en dehors du christianisme, il n'y a pas pour la société moderne de religion possible; et cette société ne pourrait, par conséquent, achever d'étouffer en elle l'esprit chrétien sans

descendre, dans l'échelle de la dégradation morale, bien au-dessous des sociétés païennes. Or, que l'esprit chrétien aille en dépérissant parmi nous, comment en douter? Dans un grand nombre d'âmes il n'est pas détruit seulement, mais il est remplacé par la haine de cet esprit et par un zèle infernal, qui cherche tous les moyens de l'anéantir dans le monde.

Mais il est un symptôme qui nous effraie incomparablement plus que la haine de cet esprit dans les âmes qui l'ont perdu : c'est son affaiblissement dans les âmes qui le possèdent encore. Si quelque chose pouvait nous faire craindre pour l'issue de la grande bataille que les ennemis de Jésus-Christ livrent à ses serviteurs, ce n'est pas tant la violence de l'attaque que la faiblesse de la défense. Quelle lâcheté dans un grand nombre de ces prétendus chrétiens ! Quelle disposition déplorable à transiger sur les prérogatives du divin Roi ! Quelles préoccupations pour conserver de misérables avantages temporels, au prix des intérêts éternels des âmes ! Combien de ces chrétiens, qui, pour rien au monde ne voudraient renoncer à leur baptême, voient d'un œil indifférent les ennemis de l'Église la priver de ses plus valeureux défenseurs, fouler aux pieds ses droits, charger d'entraves son sacerdoce, lui arracher les âmes de ses enfants ! Est-ce que les persécuteurs oseraient se porter à ces excès contre Jésus-Christ, si ceux qui adorent encore ce divin Sauveur étaient remplis de son esprit ?

Malheureusement, pour un grand nombre, la religion chrétienne est devenue affaire de pure forme. On fréquente encore les temples, on prend part à certaines cérémonies, on accomplit certaines pratiques; mais sous ces dehors chrétiens on cache un esprit tout païen.

La religion chrétienne ainsi pratiquée n'est plus qu'un cadavre, qui conserve les formes de la vie ; mais l'âme l'a abandonné. N'est-ce pas ainsi que s'est perdue l'Église d'Orient? Elle garde encore tous ses rites et les accomplit avec une rigoureuse fidélité. Elle se livre à des jeûnes rigoureux ; elle prononce dans sa liturgie les prières que composèrent les grands Docteurs des premiers siècles ; mais les vertus des saints, leur doctrine, leur zèle, tout cela a disparu avec l'esprit chrétien.

Et comment ne pas reconnaître qu'au sein même de l'Église d'Occident, plus d'une contrée est menacée de la même mort, et déjà en proie à une dissolution toute semblable?

Nous ne saurions donc faire auprès du Cœur de JÉSUS de trop vives instances pour qu'il applique à ce mal le seul remède capable de le guérir ; n'est-ce pas ce que le divin Sauveur promettait à sainte Gertrude, par la bouche de saint Jean, lorsqu'il disait qu'il réservait la manifestation de l'amour de son divin Cœur pour l'heure où la société semblerait déjà saisie par le froid de la mort? Comment ne pas reconnaître ce froid mortel dans l'égoïsme et l'indifférence qui envahissent les âmes? L'heure est donc venue, divin Sauveur, d'accomplir vos promesses : l'heure est venue de faire puissamment rayonner sur une société que la vie abandonne, la chaleur de votre divin Cœur. Ranimez d'abord ceux qui conservent encore cette vie, mais en qui elle va s'affaiblissant ! Répandez abondamment votre Esprit sur toutes les classes de la société chrétienne : sur le clergé, afin qu'il hérite du courage et du zèle des Apôtres, comme il a hérité de leur pouvoir et de leur mission ; sur les simples chrétiens, qui, au-

jourd'hui, comme à l'heure de la première Pentecôte, sont appelés, eux aussi, à recevoir leur part du don divin et à en aider la propagation.

Et par les apôtres, par les chrétiens fervents, que cet Esprit de vie se propage au sein de ces masses qui semblent en proie à une irrémédiable corruption. O JÉSUS, unique Sauveur des nations comme des âmes! souvenez-vous de vos miséricordes plus que de nos infidélités; ne donnez pas un démenti à vos promesses; envoyez cet Esprit, et il fera une création nouvelle; et la face de notre terre sera renouvelée.

CHAPITRE III

L'esprit catholique [1].

Qu'entendons-nous par esprit catholique? C'est la disposition, à la fois très exclusive et très large, dont le Cœur de Jésus est animé à l'égard des intérêts de son Église : disposition si exclusive, que tous les intérêts étrangers à ceux de son Église lui sont absolument indifférents; mais si large, en même temps, qu'il rapporte à ce suprême intérêt tous les intérêts légitimes, et qu'il leur donne par cette subordination toute l'importance dont ils sont susceptibles.

Puisque, en cela comme en tout le reste, les dispositions du Cœur de Jésus sont le modèle des nôtres, il importe de bien saisir cette attitude qu'il prend à l'égard des divers intérêts qui se disputent notre estime et notre dévouement.

I

Dieu n'a, à proprement parler, qu'une seule œuvre, un seul but, un seul intérêt : la communication de sa divinité aux créatures raisonnables, par leur union avec le Verbe incarné.

[1] *Messager,* t. XLIV, p. 386.

Glorifier son Fils unique et se glorifier par lui, en le faisant le chef d'un grand corps dont les membres participent à sa vie divine, et reproduisent, sous des formes infiniment variées, la perfection dont il leur offre le modèle; rattacher au Créateur la création tout entière, le monde des corps et le monde des esprits, par leur union avec cet Homme-Dieu, qui est à la fois corps et esprit, créateur et créature; récapituler, suivant l'expression de saint Paul, toutes choses en Jésus-Christ : *instaurare* (*recapitulare*, d'après le texte grec) *omnia in Christo* (Eph. I, 10), voilà le dessein que Dieu a conçu dans l'éternité, et dont il poursuit l'exécution dans toute la suite des temps; voilà l'œuvre éminemment divine, au succès de laquelle il subordonne toutes les créations de sa puissance, toutes les dispositions de sa sagesse, toutes les effusions de son amour.

Ce dessein, en vue duquel le Verbe incarné a accompli tous ses travaux et répandu tout son sang, c'est dans l'Église et par l'Église qu'il travaille constamment à le réaliser.

L'Église est donc l'objet constant de l'Homme-Dieu, le terme de toutes ses aspirations, le but de tous ses efforts. Tout son amour se partage entre elle et Dieu son Père; ou, pour mieux dire, il la confond avec Dieu son Père dans un même amour, puisqu'il ne cherche la gloire de son Père que dans la sanctification de son Église.

Est-ce à dire, pourtant, que le zèle du Cœur de Jésus, absorbé par les intérêts généraux de son Église, soit indifférent aux intérêts individuels des âmes et à ceux des sociétés particulières, qui composent la grande société chrétienne?

Non assurément ; l'Église n'est pas pour Jésus-Christ une généralité abstraite, qu'il n'aime que dans son idée : c'est un corps vivant, dont son amour embrasse tous les membres, et dont son Esprit travaille sans cesse à accroître la perfection et le bien-être, par le bien-être et le progrès de chacun des membres.

Il n'est donc pas, dans cette grande société catholique, de société particulière ; il n'est pas de diocèse ni de paroisse, il n'est pas de communauté religieuse ni de congrégation ; il n'est pas de famille ; il n'est pas d'âme, dont le Cœur de Jésus n'embrasse, avec une ardeur infinie, les vrais intérêts dans le zèle qui l'anime pour les intérêts de son Église.

Pour mieux nous rendre compte des dispositions du Cœur de Jésus à l'égard de ce chef-d'œuvre de son amour, il est bon d'étudier avec attention l'admirable organisme dont il l'a doué.

A la différence des mécanismes inventés par l'art humain, et dont les éléments, inertes par eux-mêmes, n'ont d'autre mouvement que celui qui leur est imprimé du dehors, l'Église, nous l'avons dit, est un corps vivant, composé d'organes animés comme lui d'une vie divine, doués d'aptitudes diverses, et chargés de concourir, par l'accomplissement de leurs fonctions spéciales, au bien-être de tout le corps. De même qu'en nous, l'âme, qui est le principe vital, donne la vie et le mouvement d'abord à la tête, et le transmet de la tête à tous les membres par les divers organes ; ainsi l'Esprit de Dieu meut et dirige l'Église entière par le Vicaire de Jésus-Christ, qui en est le chef, et il en gouverne chaque partie par les évêques et les pasteurs secondaires, placés à la tête des diocèses et des paroisses.

Rien de plus admirable que cette hiérarchie de sociétés subordonnées les unes aux autres, dont le parfait ajustement compose la grande société catholique. Incomparablement supérieure à toutes les créations humaines, elle allie, à un plus haut degré que toutes les autres œuvres de Dieu, les deux éléments constitutifs de la beauté : l'unité et la variété. De même que les autorités par lesquelles ces sociétés particulières sont gouvernées émanent toutes de l'autorité suprême du Vicaire de Jésus-Christ, ainsi toutes les fins spéciales qu'elles poursuivent sont subordonnées à la fin commune de l'Église; et c'est de la fidélité avec laquelle cette double subordination sera observée que résultera, non seulement la perfection et l'accroissement de l'Église entière, mais encore le bien-être et le progrès réel de chaque diocèse et de chaque paroisse.

II

La fécondité de l'Épouse de Jésus-Christ ne s'est pas bornée à ce premier ordre de créations. En dehors du domaine qu'elle a déjà conquis et au gouvernement duquel elle pourvoit par les évêques et les pasteurs du second rang, il y a des nations nombreuses, qui lui ont été également données en héritage et qui, pourtant, ne reconnaissent pas encore sa maternelle autorité.

Au sein même du troupeau fidèle, en dehors des besoins communs, auquel pourvoit le ministère ordinaire, le divin Esprit fait éprouver à certaines âmes des aspirations plus élevées. Il les pousse à quitter le monde, à s'isoler des âmes qui marchent dans la voie commune,

et à s'unir ensemble pour s'entr'aider à atteindre la perfection.

De là deux nouveaux ordres de sociétés particulières, formées, dès l'origine, au sein de la grande société chrétienne, et dont la merveilleuse variété donne un nouvel éclat à sa divine unité : ce sont les sociétés purement religieuses et les sociétés apostoliques. Les premières ont pour but immédiat la sanctification de leurs membres; les secondes proposent tout ensemble à leurs membres leur propre perfection et le salut du prochain. Les premières, du reste, ne renoncent pas plus que les secondes à l'exercice du grand devoir de la charité. Toutes, au contraire, travaillent très efficacement au bien général de l'Église, par leurs prières et leurs généreux sacrifices; et la plupart d'entre elles se dévouent, avec une infatigable abnégation, au soulagement de toutes les misères de l'humanité. Comme le divin Maître, dont elles reproduisent la vie et la perfection sous ses divers aspects, « elles passent en faisant le bien, et en donnant leurs soins à toutes les infirmités et à toutes les souffrances. » (Act. x, 38.)

Aussi l'Église a-t-elle confirmé, du sceau de son infaillible approbation, la création de ces deux genres de société. Elle en a sanctionné les règles; et, pour marquer la haute mission qu'elles remplissent auprès d'elle, elle a voulu que, dans le temple du Vatican, les statues de leurs fondateurs entourassent le tombeau du Prince des Apôtres.

Cette conduite de l'Église, à l'égard des diverses sociétés qu'elle a formées dans son sein, nous est un indice manifeste des sentiments du Cœur de Jésus. Il aime toutes ces sociétés; et comment ne les aimerait-il pas, alors qu'elles sont les créations de son amour? Le

zèle dont il est animé pour les intérêts de chacune d'entre elles est sans bornes; mais ce zèle ne saurait être exclusif, parce qu'il est parfaitement ordonné. Ces sociétés n'existant que par l'Église et pour l'Église, Jésus-Christ embrasse leurs intérêts dans le zèle dont il brûle pour les intérêts de l'Église, et dans la prière qu'il fait sans cesse monter pour elle au trône de Dieu. Il prie pour le succès du ministère ordinaire, et il n'intercède pas avec moins d'ardeur pour obtenir au ministère extraordinaire sa pleine efficacité. Il prie pour les paroisses, et il prie aussi pour les communautés religieuses; et toutes ces intentions différentes s'unissent avec une parfaite harmonie dans la grande intention du Cœur de Jésus, qui est la sanctification et le triomphe de l'Église.

Si nous sommes animés du véritable esprit du Cœur de Jésus, notre zèle ne sera pas plus exclusif que le sien. Pour nous comme pour lui, les intérêts de l'Église seront la fin à laquelle nous rapporterons les intérêts des sociétés particulières auxquelles nous appartenons, et la règle suivant laquelle nous les apprécierons. Nous ne pouvons pas, sans doute, poursuivre avec une activité égale le soin de tous ces immenses intérêts. N'ayant qu'une mesure très limitée de forces, nous devrons l'appliquer à la tâche spéciale qui nous est assignée. Sous ce rapport, la mission particulière des sociétés dont nous faisons partie mérite nos préférences; mais ces préférences ne doivent jamais aller jusqu'à l'exclusion. Notre zèle n'est vraiment surnaturel qu'autant que, dans les œuvres auxquelles il se consacre, il cherche avant tout la gloire de Dieu. Du moment que nous excluerions de notre bienveillance ceux qui servent comme nous la cause de Dieu, nous prouverions que le

triomphe de cette sainte cause n'est pas l'objet véritable de notre ambition, et que notre esprit n'est pas celui du Cœur de Jésus.

Rien de plus large, au contraire, et rien de plus actif, en même temps, que le zèle dont cet esprit anime le vrai chrétien. Réalisant dans un sens bien plus élevé la belle parole du poète païen : « Je suis homme, et rien de ce qui touche l'humanité ne m'est étranger, »

Homo sum et humani nihil a me alienum puto,

il dit par toute sa conduite : Je suis chrétien, et rien de ce qui intéresse le Cœur de Jésus ne saurait m'être indifférent.

Il déploiera donc tout ce qu'il a de force et d'industrie dans la gestion des intérêts spéciaux dont la Providence l'a chargé. Dans la paroisse, il sera le promoteur le plus dévoué des œuvres paroissiales; mais l'activité qu'il leur consacrera ne l'empêchera pas de se dévouer, avec plus d'ardeur encore, aux œuvres d'un intérêt plus général, aux grandes Œuvres catholiques.

S'il appartient à une Société religieuse, nul ne sera plus fidèle que lui à en pratiquer les règles, à en garder l'esprit, à en glorifier les saints, à en remplir les ministères ; mais la préférence filiale qu'il donnera à la famille dont la vocation divine l'a fait l'enfant, n'ôtera rien au respect et à la charité dont il sera animé à l'égard des autres familles; et on le trouvera toujours disposé à reconnaître leurs mérites, à honorer leurs grands hommes, à applaudir à leurs succès. S'il éprouve plus d'attraits pour la vie active, il ne fermera point pour cela les yeux sur l'excellence et les avantages de la vie contemplative. Sachant que chacun a reçu

un don spécial (1 Cor. VII, 7), l'estime qu'il a pour le sien ne le portera jamais à mépriser ceux qui ont été accordés à ses frères. Le vrai serviteur du Cœur de JÉSUS ne trouve pas plus de difficultés que JÉSUS-CHRIST lui-même à réunir dans un même sentiment d'estime et de religieuse sympathie tous les ministères, toutes les sociétés, toutes les œuvres que l'Église approuve, et qui ont pour but la gloire de DIEU.

Plus que jamais, à l'heure présente, les chrétiens doivent s'animer de cet esprit et prier pour en obtenir la diffusion. En présence de la ligue formidable de nos ennemis, nous devons, plus que jamais, éprouver le besoin de resserrer notre unité, et de lutter contre toutes les influences qui tendraient à nous affaiblir en nous désunissant.

Il importe, du reste, de le bien comprendre : en cédant aux inspirations de l'esprit particulier, nous ne sacrifierions pas seulement les intérêts généraux de la cause catholique, nous ne compromettrions pas moins, par cette conduite, les intérêts des œuvres auxquelles nous accorderions une préférence trop exclusive. Car, comment espérer que nous gérerons avec plus de fruit ces intérêts, si nous nous mettons en désaccord avec le divin auxiliaire dont l'appui fait toute notre force? Réussirions-nous, d'ailleurs, à faire prévaloir sur le bien général nos prétentions exclusives, qu'y aurions-nous gagné? Que peut valoir, aux yeux d'un chrétien, un succès obtenu aux dépens des intérêts de DIEU? Comment ne pas voir qu'en combattant une œuvre dont il est l'auteur, c'est contre lui-même qu'on combat ?

En nous préservant d'une aussi grossière illusion, en agrandissant notre cœur, et en nous promettant

d'embrasser dans nos sympathies toutes les œuvres chères au Cœur du divin Maître, l'esprit catholique nous animera d'un bien plus grand courage dans la poursuite de nos propres œuvres. Sous sa puissante influence, nous combattrons chacun à notre poste avec une constance inébranlable, et nous nous soutiendrons les uns les autres, avec un fraternel dévouement, dans la lutte contre nos communs ennemis. D'autant plus unis à notre divin Chef que nous serons plus intimement unis ensemble, nous mériterons, par l'unanimité avec laquelle nous défendrons nos communs intérêts, qu'il hâte le jour tant désiré de leur triomphe.

CHAPITRE IV

L'esprit militant.

Ce n'est pas sans combat que le règne du Cœur de Jésus-Christ s'établira sur la terre. S'attendre à un triomphe pacifique, serait se bercer d'une illusion, dont le désenchantement créerait peut-être le découragement.

Sans doute l'épreuve est pénible; mais autant elle est propre à nous attrister quand nous la considérons en elle-même, autant nous éprouvons de consolation lorsque, l'envisageant au point de vue de Dieu, nous la voyons destinée à procurer de nouvelles gloires à l'Église, et à nous-mêmes les avantages les plus précieux.

Qu'il en soit ainsi réellement, c'est ce que notre foi nous révèlerait avec certitude, alors même que notre raison ne le comprendrait pas.

Comment douter que Jésus-Christ aime, aujourd'hui, son Église autant qu'il l'aimait lorsqu'il soumettait les sociétés temporelles à son empire spirituel? Aujourd'hui comme alors, il n'arrive rien dans le monde que Dieu n'ait ordonné ou permis, et il ne peut rien ordonner ni rien permettre qu'en vue de la glorification de cette sainte Église et de la sanctification de ses enfants. Du moment que, pour atteindre cette double fin, Dieu a envoyé sur la terre son Fils unique, il est impossible

qu'il n'y subordonne pas toutes ses autres œuvres et qu'il ne contraigne pas toutes les créatures, par leurs résistances mêmes, à sa réalisation. Il suffit donc d'appliquer aux événements actuels cette donnée évidente de notre foi et de notre raison, pour voir l'ordre naître du désordre et nos défaites se changer en gages de victoire.

Or, rien n'est plus facile. Pour nous expliquer les luttes auxquelles Jésus-Christ livre son Église, et le fruit qu'il veut nous en faire retirer, il n'y a qu'à nous rappeler le nom qui distingue l'Église de la terre de l'Église du ciel : tandis que celle-ci s'appelle l'Église triomphante, la première a pour nom propre l'Église militante. Toute l'histoire de l'Église est la réalisation de ce nom; et jamais il ne fut mieux mérité qu'aujourd'hui. Il importe donc de le bien comprendre.

I

L'Église est militante; qu'est-ce à dire? C'est-à-dire :

1° Que la lutte est sa destinée, comme elle a été la destinée de son divin Fondateur. Dieu qui, par rapport aux bons anges, a glorifié sa bonté en prévenant le mal; qui, chez les démons, a glorifié sa justice en châtiant le mal, a voulu acquérir dans l'humanité un autre genre de gloire : donner libre carrière au mal, lutter corps à corps en quelque sorte avec lui, le réparer en devenant sa victime, et le vaincre en se laissant vaincre par lui. Voilà tout le dessein de l'Incarnation, et voilà aussi toute la destinée de l'Église.

Les deux existences du Verbe incarné sont, à ce

point de vue, parfaitement semblables. Dans son corps mystique, comme dans sa propre personne, il se dépouille des avantages que lui donne sa toute-puissance; car quelle gloire y aurait-il à vaincre ses ennemis, s'il prenait en main cette arme dont le premier coup les écraserait?

Il ne se revêt donc que de faiblesse; et il permet, au contraire, à ses ennemis de se prévaloir de toutes les forces humaines. Voyez JÉSUS au Prétoire et le Pape au Vatican; jetez les yeux d'un autre côté sur les ennemis de ce divin Sauveur et de son Église : c'est toujours le même contraste; la divine faiblesse aux prises avec toutes les puissances de l'orgueil humain. La lutte se poursuit dans les mêmes conditions, et l'Église militante, toujours fidèle à son divin Époux, continue de partager sa destinée.

2° Elle continue, par conséquent, à partager sa gloire; car son titre de militante, ne lui impose pas seulement un devoir, il lui confère un honneur insigne, puisqu'il entoure son front de l'auréole qui récompense les travaux et les luttes du Verbe incarné. Nous l'avons dit : c'est dans la lutte de ce divin Sauveur contre le mal que DIEU trouve le genre de gloire qu'il a dessein de recueillir sur la terre; et cette gloire n'a certainement pas moins de prix, à ses yeux, que celle qu'il récolte dans les deux autres parties de son domaine, au ciel et dans l'enfer. Si même il est permis d'établir des degrés différents dans la manifestation des attributs divins, nous pouvons donner la supériorité à celle qui résulte de la lutte contre le mal. Évidemment, DIEU doit estimer cette gloire d'autant plus qu'il a fait plus d'efforts et de sacrifices pour la conquérir.

Or, nous savons ce qu'il a fait et sacrifié. Il a donné

son Fils unique; et il ne s'est pas contenté de le donner, il l'a livré à la mort, afin que, par cette mort corporelle reçue du péché, il pût détruire le péché lui-même, qui est la mort de nos âmes. Comment douter que la gloire de ce triomphe ne soit du plus grand prix aux yeux de DIEU! L'aurait-il acheté si cher, s'il l'eût moins estimée? Aussi JÉSUS-CHRIST se croit-il très honoré de pouvoir procurer à son Père cette gloire. Il préfère à tous les autres titres celui de Sauveur, acquis au prix de son sang. Il se plaît à conserver, dans son corps glorieux, les cicatrices des blessures qu'il a reçues dans le combat. Elles seront sa plus belle parure durant l'éternité. C'est « parce que l'Agneau a été immolé qu'il a mérité de recevoir la gloire, l'honneur et la bénédiction durant les siècles des siècles. »

Par là, nous pouvons comprendre tout ce qu'il y a de magnifique dans le nom de militante, que porte l'Église de la terre. Ce nom signifie que JÉSUS-CHRIST a voulu faire part à son Épouse de son plus cher trésor. C'est parce qu'il ne trouvait pas au ciel la possibilité de combattre, qu'il est descendu sur le champ de bataille de notre humanité; et il y appelle après lui son Église, afin qu'en cueillant ici-bas les mêmes lauriers, elle puisse jouir au ciel des mêmes honneurs. Comme la gloire de JÉSUS-CHRIST, celle de l'Église doit être proportionnée à la profondeur de ses ignominies et à la durée de ses luttes. Elle aussi portera, pendant l'éternité, les cicatrices de ses blessures; et, comme les persécuteurs d'autrefois, les Hérodes et les pharisiens de nos jours, en croyant lui forger des chaînes, tressent des couronnes dont sera éternellement paré le front de l'Épouse de JÉSUS-CHRIST.

3° La lutte est donc un vrai profit pour l'Église militante : avec les gloires de l'éternité dont elle est le gage, combien d'avantages elle procure, dès l'heure présente à l'Épouse de Jésus-Christ ! De combien de dangers elle la délivre ! Comme la croix est le sceau de la sainteté et le grand instrument du progrès des âmes, le bien-être est une source féconde de tentations et une occasion presque inévitable de décadence. Le repos amollit ; les honneurs enflent ; les richesses captivent ; le pouvoir éblouit. L'eau qui cesse d'être pressée perd sa force d'ascension, et se répand inutilement sur le sol ; au contraire, cette force s'accroît à mesure que la pression augmente. Les cœurs se retrempent en présence du danger ; les dévouements cachés se montrent au grand jour et se liguent ensemble ; la foi assoupie retrouve toute sa vivacité ; beaucoup de chrétiens lâches ou tièdes, qui étaient sur le point de céder aux séductions de l'ennemi, révoltés par la violence de ses attaques, courent défendre le drapeau qu'ils allaient trahir. Délivrée, par le fer de la persécution, des excroissances parasites qui en épuisaient la sève, la vigne céleste a recouvré toute sa vigueur et sa fécondité. Un seul chrétien qui se laisse courageusement enchaîner ou tuer pour la cause de Jésus-Christ fait plus, pour la régénération et l'accroissement de l'Église, que ne ferait pour elle le plus grand prince en la comblant de présents.

II

Si tout cela est vrai, et comment en douter ? nous n'avons évidemment pas lieu de nous plaindre de

ce que Dieu ne se hâte pas trop de mettre un terme aux luttes de l'Église. Faut-il en conclure que nous devons nous abstenir de demander la fin de ces cruelles épreuves? Non, nous pouvons et nous devons continuer à solliciter cette grâce. Mais dans l'intérêt de qui faut-il surtout la demander? Dans l'intérêt des ennemis de l'Église, et aussi de ses enfants infidèles : car, si la persécution est un bien pour l'Église, elle est un grand malheur pour ses persécuteurs. « Il est inévitable qu'il y ait des scandales, a dit le Sauveur; malheur à l'homme par qui le scandale est donné! » Malheur également à ceux qui, faute de fixer les yeux sur Jésus-Christ et de s'appuyer sur son bras, se laissent aveugler et renverser par le scandale! Si l'épreuve ranime ceux qui sont fidèles, elle fait tomber les autres.

Parmi les chrétiens qu'elle réveille, il en est qui saisissent leurs armes et courent au combat; d'autres s'enfuient et se laissent vaincre. Aussi, n'est-il point de persécution qui n'ait à la fois ses martyrs et ses apostats. En ce moment même, à côté des vrais catholiques, dont les épreuves de l'Église et les douleurs de son Chef raniment le dévouement, combien ne voyons-nous pas de lâches et de traîtres qui, reniant l'honneur de leur baptême, applaudissent à la force brutale et se liguent avec les bourreaux de leur mère!

C'est surtout dans l'intérêt de ces infortunés que l'Église demande la fin de ces épreuves. C'est aussi afin de recouvrer toute sa liberté d'action; afin de pouvoir continuer son œuvre d'évangélisation, que la persécution entrave; afin de sauver l'âme des pauvres enfants que les persécuteurs livrent à des maîtres impies, bourreaux plus méchants que ceux d'Hérode,

qui donnent à leurs victimes une mort cent fois plus cruelle que celle des saints Innocents.

Voilà des motifs bien suffisants pour unir nos prières à celles de l'Église et pour demander, avec elle, à Dieu qu'il convertisse ou qu'il confonde ses persécuteurs, qu'il éloigne les luttes et qu'il dispose nos jours dans la paix. Ce ne serait aimer ni l'Église, ni les âmes, ni Jésus, que de ne pas demander le triomphe complet de l'Église, la sanctification de toutes les âmes, le parfait avènement du règne de Jésus-Christ, sur la terre comme au ciel. Mais, tout en faisant cette prière, tout en espérant qu'elle sera exaucée, nous ne devons pas fixer à Dieu les temps ni les moments.

Le divin Chef de l'Église, dont l'existence mortelle a été un long martyre, n'a complètement échappé à la fureur de ses ennemis que quarante jours avant de monter au ciel. Lui seul peut dire dans quelle mesure et à quelle époque il lui plaira de faire partager ce parfait repos à son Épouse. C'est là un mystère de la Providence, dont les Apôtres eux-mêmes n'ont pu obtenir l'éclaircissement, et qui exercera la foi des chrétiens jusqu'à l'heure fixée par Dieu le Père.

Mais il n'en est pas ainsi de la question générale des destinées de l'Église militante. C'est là un problème tout résolu pour notre foi, et dont il ne nous reste plus qu'à faire passer la solution dans notre conduite; car il s'applique à chaque chrétien, aussi bien qu'à l'Église entière. Dans ce sens, nous pouvons dire que l'Église c'est nous, puisque nous sommes réellement ses membres. Il appartient donc à chacun de nous de réaliser dans sa mesure la pensée de Dieu sur son Église, et d'atteindre le but qu'il se propose en la livrant aux cruelles épreuves de l'heure présente.

Cette pensée, nous l'avons compris, se résume en un seul mot : l'Église est militante; et, par conséquent, la lutte est tout à la fois sa destinée, sa gloire et son intérêt ici-bas.

Il suit de là évidemment que la destinée, la gloire et le suprême intérêt de l'enfant de l'Église, du vrai catholique, est d'être militant comme sa mère.

Les épreuves amères que nous subissons auront porté pour nous un fruit infiniment doux, si elles nous pénètrent de cette conviction et nous inspirent la résolution de la mettre en pratique.

Ce serait en vérité bien mal comprendre les desseins de DIEU et notre propre intérêt, que de nous borner à gémir sur ce qu'il y a de criminel dans les persécutions que les ennemis de l'Église lui font endurer. Que dirait-on du soldat qui, dans la mêlée, s'occuperait uniquement de censurer les manœuvres de l'ennemi? Les crimes de nos persécuteurs sont leur affaire; et le jugement de ces crimes est l'affaire de DIEU. Notre affaire à nous est de combattre, et de faire sortir la gloire de l'Église des attaques qu'on lui livre; notre affaire, c'est d'exécuter, chacun à notre poste, le plan de notre divin Chef. Ce n'est pas par la méchanceté, c'est encore moins par la force de nos ennemis que ce plan peut échouer, en ce qui nous concerne; c'est uniquement par notre infidélité ou notre lâcheté. Soyons militants, et nous serons certainement triomphants. Pourvu que nous ne déposions pas les armes, la violence des attaques, loin de nous renverser, ne peut que nous assurer, comme à JÉSUS-CHRIST et à l'Église, un accroissement de gloire et de bonheur.

III

Pie IX nous rappelait cette vérité dans un magnifique langage, lorsque le 26 février 1872 il s'écriait : « Pour obtenir la gloire du ciel, il est hors de doute que nous devons l'acquérir en ce monde; et nous ne pourrons ceindre notre front de la couronne de la bienheureuse éternité, si nous n'avons vaillamment combattu sur cette terre : *Non coronabitur, nisi qui legitime certaverit.*

« Mais, grâce à Dieu, nous pouvons dire qu'aujourd'hui les moyens de combattre sont tellement multipliés, qu'il semble que Dieu veuille nous rendre plus facile la voie qui conduit au Paradis. Il n'y a pas de jour, il n'y a pas d'heure, et je dirais presque il n'y a pas un instant, où il ne faille combattre pour soutenir les droits de la vérité et de la justice! il n'y a pas un moment où les principaux ennemis de la famille humaine ne se montrent avec toute leur férocité, pour soutenir leurs faux droits et nous fouler aux pieds par la violence, la fraude et les supercheries. Ces principaux ennemis, vous les connaissez déjà : ce sont le démon, le monde et la chair. La chair, qui infecte le monde par ses vices et ses concupiscences, et se répand comme un poison tellement violent, que nous devons craindre que Dieu ne dise encore une fois : *Spiritus meus non permanebit in homine*, ou au moins, dirai-je, moi : *In multis hominibus, quia caro sunt.*

« A la chair s'unit le monde, qui n'est pas satisfait de ce que nous voyons de nos propres yeux, de ce que font ceux qui ont le pouvoir d'agir, et dit à ceux qui

ont ce pouvoir qu'il faut aller encore plus loin ; que tout ce que l'on a fait jusqu'ici ne suffit pas ; qu'il faut avancer sur la voie de l'impiété, attaquer les choses les plus saintes : la foi, les principes héréditaires de la piété et de la religion ; et qu'il faut se servir de tous les moyens, soit en tournant les choses saintes en ridicule, soit en s'emparant de l'instruction de la jeunesse pour la corrompre. En un mot, le monde pousse à aller toujours en avant, comme si l'on n'avait pas déjà trop fait.

« Quant au démon, il semble qu'il excite plus que jamais la chair et le monde.

« Il me semble voir renouvelé de nos jours ce qui arriva, il y a bien des siècles, du vivant du solitaire de Hus, Job le patient. Un des points les plus difficiles de l'Écriture sainte, et qui oblige notre esprit à se prosterner humblement jusqu'à terre, c'est ce dialogue entre Dieu et le démon.

« Le démon parcourait le monde et se promenait alors sur toute la terre ; et lorsque Dieu lui demanda ce qu'il faisait et d'où il venait, il répondit ; *Circuivi terram et perambulavi eam,* et Dieu (quel dialogue incompréhensible !) et Dieu ajouta : « As-tu vu Job, cet « homme juste, et combien il est attaché à son devoir ; « quel respect il a pour Dieu, et avec quelle sollici- « tude il élève saintement sa famille ? »

« Le démon effronté répondit insolemment : « Mais, « est-ce par hasard que Job t'aimerait gratuitement ? « Ne l'as-tu pas comblé de biens, de terres, de bes- « tiaux ; ne lui as-tu pas donné une famille nom- « breuse ? Enlève-lui tout cela, et tu verras si Job ne « cessera pas de t'aimer. » Dieu donna alors toute liberté à cet ennemi des hommes, qui est aussi le sien,

de fondre sur cette âme bénie, et d'enlever à Job tout ce qu'il possédait. Un violent tourbillon renversa alors la maison de Job, et écrasa sous les ruines de l'édifice tous les enfants de cet homme juste; les voleurs enlevèrent tout le bétail, et tout fut perdu : de sorte que, de riche qu'il était, Job devint pauvre et misérable. Le dialogue recommença; mais comme Job, même au sein de la misère, restait toujours fidèle à Dieu, le démon se présenta de nouveau, et Dieu lui dit : « Tu « as tout ce que tu as voulu, et cependant Job est « encore juste ; Job me sert encore. » — « Peau pour peau, » ajouta le démon; et vous n'ignorez pas ce que Dieu lui permit encore. Vous savez comment Job, étendu par terre, couché sur un fumier et tout couvert de plaies, ne cessa de louer Dieu.

« Si je ne me trompe, mes enfants, le démon a aujourd'hui cette liberté de parcourir le monde et de frapper toutes les âmes. Il n'y a rien d'impossible que Dieu ait dit au démon : D'où viens-tu, et où vas-tu? *Perambulavi terram et circuivi eam*, répond le démon. Il n'y a rien d'impossible que Dieu lui ait dit : Mais as-tu vu tous ces bons cercles catholiques ; as-tu vu toutes ces âmes choisies et aimantes de la vertu, de la justice, de la foi, de la Religion sur toute la surface de la terre, en Italie, en Europe, et ailleurs? Et si tu les as vues, as-tu bien compris que, même gémissant sous le poids de l'oppression, du sarcasme et de la tyrannie, elles me craignent encore, m'aiment encore, fréquentent encore les églises, m'adressent encore des autels leurs supplications, et me prient de lever la main pour les secourir, afin qu'elles puissent enfin respirer l'air du repos et de la paix?

« Eh bien, si après toutes les misères qu'endura Job,

Dieu s'est ressouvenu de lui, et lui a tout restitué, et même beaucoup plus qu'il n'avait perdu; si Job recouvra de plus grands biens, s'il fut ensuite père d'une plus belle et plus nombreuse famille; s'il mourut tranquille et heureux, comblé de bénédictions; oh! fasse le Seigneur que tout cela se vérifie aussi pour nous; et, lorsque la justice divine sera apaisée, puissions-nous encore jouir de la paix et de la tranquillité; puisse le prêtre, l'homme de l'ordre, parcourir tranquillement les rues de la capitale du Catholicisme sans craindre les insultes, ni les menaces de la mort. Voilà ce que je désire. En tout cas, je vois que le Seigneur a voulu se comparer lui-même au vanneur, lorsqu'il a dit qu'il tient en main le van qui sépare la paille du grain ; et le jour viendra où les impies, ceux qui font de l'iniquité leur gloire, seront là mêlés parmi la paille, non pas pour être consumés par le feu, mais pour brûler pendant toute l'éternité. Ce jour viendra : et Dieu appellera ses âmes choisies; puissiez-vous tous vous trouver de ce nombre, et avoir une place dans ses greniers, c'est-à-dire être placés dans le Ciel pour le bénir pendant tous les siècles!

« Je désire le premier triomphe, mais je désire beaucoup plus encore le second, parce qu'il est plus sûr et plus beau; parce qu'il est éternel, et qu'il nous permettra de louer Dieu pour toujours. »

Cette nécessité d'être chrétiens *militants* est commune sans doute aux chrétiens de tous les âges, mais elle devient beaucoup plus urgente aux époques de persécution.

Ce mot doit alors plus que jamais devenir le mot de passe de l'armée catholique. Il devient alors tout à la fois plus lumineux et plus consolant. Il exprime le but

des épreuves et le moyen d'en hâter la cessation : la gloire que Dieu attend de nous et celle que nous devons acquérir pour nous-mêmes ; le devoir commun des prêtres, des religieux, des simples fidèles ; la grâce la plus précieuse que nous puissions demander pour les différents ordres de la société chrétienne.

IV

Ce sont les prêtres surtout qui doivent être militants. Un clergé bourgeois ne suffirait pas évidemment aux nécessités présentes de l'Église. C'est sans doute une chose respectable qu'un honnête bourgeois qui, possesseur incontesté de son champ et de sa demeure, cultive son héritage, se livre à ses affaires et s'asseoit tranquillement, le soir, au coin de son foyer ou à l'ombre de sa vigne. Ces mœurs paisibles pouvaient convenir aux ministres de l'Église, lorsque dans les princes elle ne voyait que des protecteurs bienveillants et dans les peuples que des sujets soumis. Mais aujourd'hui, qu'elle est entourée d'ennemis furieux et qu'elle est attaquée sans cesse sur tous les points, ce sont des soldats qu'il lui faut. Avec la houlette qui guide les brebis, les pasteurs doivent toujours avoir en main une arme pour repousser les animaux malfaisants. Il n'est pas une cité, il n'est presque pas une paroisse qui ne renferme des infidèles baptisés, plus éloignés de la foi que les sauvages auxquels Jésus-Christ n'a jamais été annoncé.

Il ne s'agit donc plus de cultiver l'héritage du divin Sauveur : il faut lui conquérir les âmes qui lui ont été

arrachées. Le triomphe de l'Église et le salut de la société ne sont possibles qu'autant que les membres de la tribu sacerdotale l'achèteront par leur dévouement, par leurs sacrifices, par leur esprit militant.

Mais ces conquêtes ne sauraient être l'œuvre exclusive du clergé : il faut que les simples fidèles prennent part à la lutte, et deviennent militants à leur tour. La cité de DIEU traverse l'une de ces crises terribles qui nécessitent le concours de tous les citoyens. Lorsque les ennemis donnent l'assaut à la citadelle, tout ce qui a un peu de patriotisme au cœur doit courir aux remparts.

Comment, d'ailleurs, sans le concours des laïques, le clergé pourra-t-il gagner les âmes qui le fuient? Comment convaincre ceux qui ne veulent pas l'écouter? Comment pénètrera-t-il au sein de ces masses auxquelles l'impiété a inspiré contre lui les préventions les plus haineuses? La gloire de ramener ces pauvres égarés est réservée, surtout, aux volontaires de l'armée sainte, aux hommes d'Œuvres, aux chrétiens qui appartiennent au monde par leurs fonctions et leurs travaux, tandis qu'ils rivalisent avec le sacerdoce par l'esprit apostolique. Oui, c'est aujourd'hui le plus doux espoir de l'Église. Saintes phalanges du zèle, bataillons de toutes armes, militaires au cœur sacerdotal, nobles jeunes gens qui se font les compagnons des pauvres ouvriers, magistrats, négociants, hommes d'étude qui se réunissent sous le drapeau de la charité, chrétiens militants en un mot : voilà ceux qui, unis au clergé et soumis à la direction des pasteurs de l'Église, sauveront la société de la catastrophe que l'impiété lui prépare.

Cependant, pour assurer le succès de cette œuvre

de salut, il y a encore une condition à remplir : à la milice qui parle et à la milice qui agit, il faut joindre la milice qui prie et qui s'immole; car c'est par la prière et le sacrifice, plus encore que par la parole et l'action, que JÉSUS-CHRIST a sauvé le monde.

Telle est la tâche du troisième ordre de la société chrétienne, de cet ordre mixte qui se compose à la fois de prêtres et de laïques, mais qui se distingue des uns et des autres par une consécration plus entière au service divin, nous voulons parler de l'Ordre religieux.

Pour remplir cette tâche qui leur est commune à tous, il faut évidemment que les religieux soient militants : quelle que soit d'ailleurs leur vocation, quel que soit leur habit, quelles que soient leurs règles et leurs fonctions, il est indispensable qu'ils se ressemblent par ce côté. Également dévoués à l'Église leur mère, il faut qu'ils s'oublient eux-mêmes pour songer uniquement à ses nécessités, à ses dangers, à ses éternels intérêts. Tous doivent considérer comme s'adressant à eux les paroles brûlantes par lesquelles sainte Thérèse indique, à ses filles, la défense de l'Église comme le but premier et le suprême devoir de leur vocation.

« Ayant appris les troubles de France et les ravages qu'y faisaient les hérétiques, j'en fus si vivement touchée que, comme si j'eusse pu quelque chose, je pleurais en la présence de DIEU et le priais de remédier à un si grand mal. Il me semblait que j'aurais donné mille vies, pour sauver une seule des âmes qui se perdent en ce grand royaume. Mais voyant que je n'étais qu'une femme, je crus, comme je le crois encore, que, puisqu'il a tant d'ennemis et si peu d'amis, je devais travailler de tout mon pouvoir à ce que ces

derniers fussent bons... Je sais que, pour les âmes qui sont déjà perdues, il n'y a plus de remède; mais je souhaiterais qu'au moins il ne s'en perdît pas davantage. O mes filles, aidez-moi à prier Notre-Seigneur de vouloir remédier à un aussi grand mal. C'est pour ce sujet que nous sommes ici assemblées; c'est l'objet de notre vocation, le juste sujet de nos larmes; c'est à quoi nous devons nous occuper; c'est où doivent tendre tous nos désirs; c'est ce que nous devons demander sans cesse à Dieu... Que si, dans l'étroite clôture où nous sommes, nous pouvons par nos prières contribuer en quelque chose à ce grand dessein, nous aurons combattu aussi pour Dieu, et je m'estimerai avoir bien employé les travaux que j'ai soufferts pour cette sainte maison. »

Oui certainement, elle a combattu et très utilement combattu pour Dieu et pour l'Église, cette femme magnanime; et, en héritières fidèles de son esprit et de ses vertus, ses filles combattent encore à son exemple. Mais elles ne sont pas seules dans ce combat; toutes les âmes religieuses qui aspirent à l'honneur d'être appelées Épouses de Jésus-Christ doivent s'appliquer la parole que le divin Sauveur adressa à sainte Thérèse : « Désormais, comme épouse dévouée, vous aurez soin de mes intérêts et de mon honneur. »

Puissent tous les prêtres, tous les religieux, tous les catholiques, s'animer de cet esprit militant; et, enrôlés dans notre sainte Ligue, sous le drapeau du Cœur de Jésus, combattre ensemble le bon combat!

CHAPITRE V

La pureté d'intention[1].

Pour combattre le bon combat, ce n'est pas tout d'avoir l'esprit militant, il faut encore apporter à cette lutte une grande pureté d'intention.

L'intention est l'âme des œuvres; c'est elle qui en détermine la nature et qui en fixe le prix.

S'il plaisait au Tout-Puissant de mettre une âme raisonnable dans un corps de brute, le composé ne serait plus un simple animal, mais un être raisonnable. Supposez, au contraire, qu'un corps humain soit animé par une âme purement animale, ce n'est pas un homme qui résultera de cette union monstrueuse, mais une brute. Vous ne pouvez refuser votre estime à l'homme qui, dans un corps difforme, possède une belle âme; à celui qui, au contraire, sous les plus beaux traits cache une âme vile, vous ne devez que votre mépris.

L'intention exerce sur les œuvres une influence toute semblable.

Nous faisons chaque jour une foule d'actions qui, considérées en elles-mêmes, sont purement animales : nous recherchons comme les animaux la satisfaction

[1] *Messager*, t. XLIII, p. 129.

de nos besoins corporels; nous prenons notre nourriture; nous fuyons les dangers qui nous menacent; et, pour accomplir ces fonctions, les animaux peuvent avoir des organes plus parfaits que les nôtres. Ce qui nous élève au-dessus d'eux, dans les actions même qu'ils font comme nous et mieux que nous, c'est que nous pouvons, en les faisant, nous proposer un but que les animaux ne peuvent ni désirer, ni connaître, un but raisonnable, bien plus, un but divin. Ceci mérite explication.

I

L'animal qui prend sa nourriture ne sait pas pourquoi il la prend. Il poursuit un but, mais un but qu'il ne connaît pas. C'est la nature ou, pour mieux dire, c'est la sagesse du Créateur qui le fait marcher, aveuglément et irrésistiblement, vers ce but connu d'elle seule.

L'homme, au contraire, voit le but, et il est libre de le poursuivre ou de s'en détourner. Il sait que la nourriture lui est nécessaire, pour la conservation de ses forces corporelles et pour l'acquisition de la perfection propre à sa nature. S'il prend les aliments en vue de cette fin, et s'il sait s'arrêter au moment où ils cesseraient de lui être utiles pour l'atteindre, cette intention, que la raison lui dicte, fait de cette fonction purement animale par elle-même une œuvre raisonnable.

Mais voilà le chrétien qui a entendu saint Paul lui dire : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose que ce soit,

faites tout pour la gloire de Dieu. » (1 Cor., x, 31.)

Comprenant qu'il n'est pas sur la terre pour acquérir seulement la perfection propre à sa nature, mais pour se rendre semblable à Dieu et mériter une félicité divine, il est résolu de diriger toutes ses actions vers l'accomplissement de cette glorieuse destinée. Quand donc il restaure par la nourriture ses forces affaiblies, il veut, avant tout, se rendre capable de faire l'œuvre de Dieu ; et par la vertu de cette intention surnaturelle, l'action qui, par elle-même, était purement animale devient, non seulement raisonnable, mais vraiment divine.

Telle est la vertu de l'intention : elle nous met en état de faire divinement tout ce que nous faisons, de donner une valeur vraiment infinie aux occupations les plus viles.

L'intention ne pourra pas, sans doute, rendre bonne une œuvre essentiellement mauvaise, puisqu'il est absurde que l'on se propose sincèrement de plaire à Dieu, en faisant ce que l'on sait être contraire à la loi de Dieu. Les calomniateurs de la morale chrétienne ont seuls pu attribuer à nos docteurs cette maxime immorale que « la fin sanctifie les moyens. » Cette maxime est, au contraire, non seulement professée, mais constamment mise en pratique par la secte antichrétienne, laquelle, pour réaliser ses prétendus progrès, ne recule pas devant les moyens les plus criminels.

Le chrétien, lui, a pour maxime qu'il ne faut jamais faire le mal, pour en retirer du bien : *Non sunt facienda mala ut eveniant bona ;* mais, entre les œuvres intrinsèquement mauvaises, parce qu'elles sont défendues par la loi divine, et les œuvres surnaturellement

bonnes, il voit une multitude d'actions indifférentes en elles-mêmes, qui attendent leur détermination, dans un sens ou dans l'autre, de l'intention dont elles seront animées. Aux yeux des hommes, ces actions ont des degrés de valeur bien différents. A ne voir que ce qui paraît au dehors, on ne saurait mettre sur la même ligne les profonds calculs de l'homme d'État qui gouverne un empire et les mouvements presque mécaniques du mercenaire employé au balayage des rues; mais aux yeux de Dieu, qui, seul, voit l'âme des œuvres, la valeur et le mérite de ces deux genres d'occupations se mesurent uniquement sur l'intention dont elles sont animées. Si le mercenaire, en accomplissant ses humbles fonctions, se propose de plaire à Dieu et d'imiter le divin ouvrier de Nazareth, il fait une œuvre divine et il mérite une divine félicité; tandis que l'homme d'État qui aurait exclusivement en vue des avantages temporels, ou peut-être la satisfaction d'une ambition coupable, ne mériterait que le mépris ou les châtiments du Souverain Juge, pour les œuvres éclatantes qui lui valent l'admiration et les louanges des hommes.

Et qu'on veuille bien le remarquer : cette vertu vraiment merveilleuse de l'intention ne se fonde pas uniquement sur les enseignements de la foi; elle résulte, avec une parfaite évidence, des données les plus certaines de la raison. Il suffit d'un moment de réflexion pour se convaincre que, lorsqu'on prend un moyen pour atteindre une fin, c'est la fin que l'on veut beaucoup plus que le moyen. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'on se détermine à embrasser le moyen le plus répugnant, pour atteindre une fin vivement désirée! Le malade le plus délicat subira l'opération la

plus douloureuse, pour recouvrer la santé. Ce n'est pas assurément l'opération qui est l'objet principal de ses désirs, puisque par elle-même, elle ne pourrait que soulever ses plus violentes répugnances; ce sont les joies de la santé qu'il envisage et qu'il recherche, à travers les douleurs au prix desquelles il espère les acheter; c'est la fin qu'il veut dans le moyen.

Il en est de même dans toutes nos autres déterminations : c'est toujours l'intention de la fin qui motive, détermine et spécifie la recherche du moyen. L'hypocrite qui, en se livrant aux pratiques de la piété, n'a d'autre intention que de surprendre l'estime des spectateurs, fera un acte moralement vicieux en accomplissant les actions les plus saintes. Voyez, au contraire, saint Ignace s'offrant à jouer une partie de billard pour gagner à Dieu l'âme d'un joueur, qui est demeuré insensible à ses exhortations : cette occupation, si frivole en elle-même, n'a-t-elle pas contracté, par l'influence de l'intention, tout le mérite des œuvres apostoliques?

II

Nous avons donc eu le droit de dire que l'intention détermine la nature morale des œuvres : mauvaise, elle rendra les œuvres mauvaises comme elle; moralement bonne, elle les rendra bonnes; surnaturelle et divine, elle les surnaturalisera et les divinisera.

Nous avons ajouté que l'intention fixe le degré de mérite des œuvres, et cette seconde vertu n'est ni moins certaine ni moins merveilleuse que la première.

Il ne faut pas croire, en effet, que toutes les actions surnaturelles aient le même degré de mérite. Il y a, au contraire, entre elles des différences infinies; et c'est à cela surtout qu'il faut attribuer les différences que nous offre le ciel, dans la gloire de ses bienheureux habitants. Cette gloire se mesure sur le mérite de leurs œuvres; et, si toutes les œuvres étaient d'un mérite égal, il n'y aurait entre eux d'autre inégalité que celle qui résulterait du nombre de ces œuvres et de la longueur de leur vie. Or nous savons qu'il n'en va pas de la sorte. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi vit dans le ciel saint Louis de Gonzague, ce jeune saint qui mourut à la fleur de son âge, briller au milieu des autres bienheureux comme un astre resplendissant au milieu des étoiles de moindre grandeur. « L'étoile, en effet, dit saint Paul, diffère en clarté de l'étoile. » *Stella differt a stella in claritate.* (Cor., xv, 41.)

Cette inégalité a plusieurs causes; l'une des principales est l'excellence plus ou moins grande de l'intention. Supposez deux chrétiens, accomplissant les mêmes bonnes œuvres avec la même perfection, donnant la même aumône, s'imposant la même mortification; s'ils animent ces œuvres d'intentions différentes, ils acquerront aussi des degrés de mérites différents; et cette différence pourra être aussi grande que celle qui distingue l'or pur du métal le plus vulgaire. C'est ce que saint Paul nous fait comprendre par la comparaison des divers matériaux qui peuvent être employés dans la construction d'un édifice. Tous, en effet, nous sommes sur la terre occupés à construire l'édifice de notre éternelle félicité. Ce sont nos œuvres qui doivent former les matériaux de cet édifice; et, entre toutes nos œuvres, celles-là seules pourront servir à cette fin qui

auront été appuyées sur le fondement posé par la main de Dieu, c'est-à-dire qui auront été surnaturalisées par la grâce de Jésus-Christ. Car, nous dit saint Paul, « il n'est au pouvoir de personne de construire un édifice durable sur un autre fondement que celui qui a été posé par le Tout-Puissant, lequel est le Christ Jésus. »

Mais, ajoute l'Apôtre « on peut sur ce fondement élever plus d'un genre de construction : on peut employer l'or, l'argent, les pierres précieuses, le bois ; on peut aussi y mêler le foin et la paille. » Ces matériaux de valeur si inégale indiquent les vertus dont les actes composent nos mérites. L'or est la charité, l'argent l'espérance, le bois les vertus morales. Le foin et la paille symbolisent les intentions plus ou moins désordonnées qui, sans détruire entièrement le mérite des actes, se mêlent aux intentions surnaturelles et en diminuent la perfection.

Puisque la nature morale de chaque œuvre est déterminée par l'intention dont elle est animée, il s'ensuit que toutes les œuvres faites par le motif de la charité sont des actes de charité, de même que les œuvres accomplies en vue de notre céleste félicité, qui est le motif de l'espérance, sont des actes d'espérance. Et comme la vertu de charité l'emporte en excellence et en mérite sur toutes les autres vertus, autant et plus que le prix de l'or l'emporte sur celui de l'argent et des autres métaux, on comprend que les mêmes œuvres, faites avec la même perfection extérieure, mais animées de ces intentions différentes, aient un mérite très différent.

Quelle est la mesure exacte de ce mérite? Dieu seul la connaît. Elle ne sera révélée aux yeux des hommes

qu'au dernier jour. Alors, nous dit saint Paul, toutes nos œuvres passeront au creuset de la divine justice. L'ardeur de ces flammes consumera le foin, la paille, tout ce que nous aurons mêlé à nos œuvres d'intentions égoïstes; et il n'y aura de récompense que pour celles qui, composées de pur métal, résisteront à l'action de ce feu.

Que suit-il de là? Qu'après le soin d'éviter le péché mortel, qui priverait ses œuvres de tout leur mérite, le chrétien ne doit pas avoir de plus grand souci que de leur assurer, par la pureté de ses intentions, la plénitude de leur mérite. Ce sont là deux intérêts dont l'urgence n'est pas la même, mais dont la valeur est également infinie : éviter l'infini malheur de l'enfer, ne se priver d'aucun degré de l'infini bonheur du ciel. En nous procurant ce second avantage, la pureté de l'intention nous assure la possession du premier; plus elle imprègne nos cœurs de la vertu vivifiante de la charité, plus elle éloigne les influences corruptrices de l'amour-propre, et plus aussi elle nous met à l'abri de la mortelle contagion du péché.

Nous devrions donc nous estimer très heureux si nous pouvions acquérir un moyen de donner et de conserver à nos intentions leur parfaite pureté et leur souverain degré d'excellence.

Cet avantage si précieux va nous être offert par la dévotion au Cœur de Jésus.

III

Bien des siècles avant que cette dévotion eût été révélée au monde sous sa *forme spéciale,* saint Paul en

avait formulé l'esprit, lorsqu'il avait écrit aux Philippiens : « Ressentez en vous-mêmes les sentiments de JÉSUS-CHRIST. » (Phil. II, 5.) Les sentiments dont parle ici l'apôtre ne sont pas, évidemment, ces émotions indélibérées qui préviennent en nous les libres déterminations de la volonté raisonnable. Le Cœur de JÉSUS est notre modèle, précisément parce qu'il ne connut jamais ce désordre. Les sentiments qu'il offre à notre imitation, et que nous devons reproduire en nous, si nous lui sommes vraiment dévoués, ce sont ses affections délibérées, ses désirs et ses répugnances, ses amours et ses haines, en un mot, ses intentions.

En effet, pour le DIEU-Homme comme pour nous, les intentions sont le grand ressort de la vie morale. Comme nous, il subordonne la recherche des moyens à la poursuite des fins auxquelles ces moyens doivent le conduire; ce sont ces intentions qui, arrêtées dès l'instant ou a été formée sa sainte âme, ont ensuite motivé toutes ses déterminations libres. Elles sont comme les racines d'où sont nées, comme autant de fleurs odorantes et de fruits savoureux, toutes les paroles et les actions du Sauveur. Par elles, ces actions, qui étaient déjà divines en raison du principe dont elles émanaient, sont de plus divines en vertu de leur objet. Ce sont ses intentions qui le dirigent en toutes choses ; ce sont elles qui constituent sa sainteté; et, si nous pouvions nous approprier ses intentions, nous deviendrions saints comme lui.

C'est alors aussi que nous pratiquerions, dans toute sa perfection, la dévotion à son Cœur sacré. Car nous ne l'avons pas oublié : l'objet principal de cette dévotion n'est pas le Cœur physique de l'Homme-DIEU, bien qu'il en soit l'objet matériel et spécial. Ce que le

divin Maître veut surtout nous faire honorer dans ce Cœur, ce sont les sentiments dont il est l'organe : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ; » et puisque ses intentions dominent tous les sentiments, puisque de tous les genres de culte, l'imitation est le meilleur et le plus agréable à DIEU, nous ne pouvons mieux pratiquer la dévotion au Cœur de JÉSUS qu'en nous appropriant les intentions de ce divin Cœur.

C'est pour cela que cette pratique a été choisie comme obligation unique imposée aux Associés de l'Apostolat de la Prière ; et on va comprendre combien il est facile d'en retirer les fruits les plus précieux.

On peut s'approprier les intentions du Cœur de JÉSUS de deux manières, toutes les deux très sanctifiantes, bien que leur efficacité soit inégale.

Nous pouvons d'abord embrasser dans une vue d'ensemble toutes ces divines intentions, et les offrir ensemble à DIEU, en protestant que nous les acceptons comme nôtres, et que nous n'entendons avoir d'autres fins de toutes nos œuvres que celles choisies et poursuivies par notre divin Maître.

Tel est, en effet, le devoir du serviteur. Par là même qu'il ne s'appartient pas et qu'il s'est donné à son Maître, il ne doit plus avoir d'autres intérêts que les siens ; et, sans connaître en détail ses désirs, il doit les embrasser d'avance et se montrer déterminé à en faire la règle de sa conduite. Adopter dans notre cœur les intentions du Cœur de JÉSUS, les réaliser par nos actions, leur immoler par nos sacrifices toutes les intentions différentes, tels sont les trois degrés du dévouement ; et puisque la dévotion au Cœur de JÉSUS est par excellence la dévotion du dévouement, l'Apostolat de la Prière ne pouvait mieux nous faire entrer dans l'esprit

de cette dévotion qu'en demandant à tous ses membres l'offrande quotidienne de toutes leurs prières, leurs œuvres, et leurs souffrances aux intentions du divin Cœur. Autant cette pratique est aisée, autant elle est efficace. Si l'on considère l'effort qu'elle demande et le temps qu'elle prend, on peut dire que ce n'est rien : mais si l'on envisage les fruits qu'elle peut produire et les mérites qu'elle peut nous valoir, on doit la mettre au premier rang parmi les exercices de piété.

Nous venons, en effet, de comprendre que l'intention revêt de son excellence toutes les œuvres qu'elle anime et leur communique son mérite. L'intention de la charité, qui est d'or, change en or les œuvres les plus viles par elles-mêmes sur lesquelles s'étend son influence.

Or, de l'aveu de tous les théologiens, pour que la vertu d'une intention s'exerce sur une œuvre, il n'est nullement nécessaire qu'elle soit actuellement conçue et formulée, au moment où l'œuvre s'accomplit. L'intention d'atteindre un but nous dirige dans toute notre marche, bien que nous nous occupions d'autres objets ; et son influence ne cesse que lorsque nous nous arrêtons volontairement, ou que nous nous dirigeons vers un autre but. Ainsi, dans l'ordre moral, l'intention que nous nous sommes librement proposée animera nos œuvres tant que nous ne les rétracterons pas, soit explicitement par une détermination expresse, soit implicitement, en prenant une détermination contraire. Il est certain qu'une intention surnaturelle énergiquement adoptée au commencement de la journée, si elle n'est pas rétractée de l'une ou de l'autre de ces deux manières, a assez de force pour imprégner de son mérite toutes les œuvres de la journée ; et puisque, de

toutes les intentions, les plus excellentes et les plus méritoires sont incontestablement celles du Cœur de Jésus, la pratique de l'Apostolat de la Prière, si elle est bien accomplie, suffit pour conférer une valeur inappréciable à toutes nos prières, à toutes nos œuvres, à toutes nos souffrances, pour diviniser notre vie entière.

Cependant, pour assurer à cette pratique toute son efficacité, il ne faut pas se contenter de cette adoption générale et implicite des intentions du divin Cœur, il faut les étudier dans le détail, et nous efforcer de les faire passer une à une dans notre cœur.

Ces intentions ne nous sont pas inconnues : nous savons vers quelles fins le divin Sauveur dirigeait toutes ses œuvres, et dirige encore ses prières et ses sacrifices; vers quels objets il tournait et tourne encore tous ses désirs, toutes ses ambitions.

C'est d'abord la gloire de son Père, l'accomplissesement de tous ses desseins, l'établissement de son règne sur la terre, en dépit des résistances que lui opposent la haine de Satan et la malice des hommes.

C'est, en second lieu, le salut de l'humanité, la destruction du péché et la conversion des pécheurs, la sanctification de nos âmes.

Ces deux fins n'en font qu'une pour le divin Sauveur : car c'est uniquement dans notre salut qu'il cherche la gloire de son Père; il les veut donc de la même volonté, les désire avec la même ardeur, les poursuit avec la même activité.

Au prix de ces deux grands objets tout le reste n'est rien pour le Cœur de Jésus. Richesses et grandeurs de la terre, chefs-d'œuvre du génie, inventions de la science, élévations et chutes d'empire, toutes ces choses, dont nous sommes si enclins à nous préoccuper

outre mesure, sont pour lui, en elles-mêmes, l'objet du plus profond mépris. Ce qu'il considère et estime en elles, c'est la fin en vue de laquelle la Providence de son Père a prévu et permis toutes ces choses dès l'éternité : la gloire de Dieu dans le salut des âmes.

Quand donc nous voudrons-nous établir dans l'ordre et marcher dans la vérité; voir les choses comme elles sont et les estimer à leur juste valeur, transportons-nous dans le Cœur de Jésus et efforçons-nous de nous rendre compte de ses sentiments. Ce ne sera pas chose difficile. Si nous le consultons avec sincérité, il ne manquera pas de nous éclairer sur le prix véritable des grandeurs qui nous éblouissent, et de nous communiquer son mépris pour les maux qui nous effraient.

Il y a là un sujet de méditations éminemment pratique et toujours à notre portée.

En nous élevant à la hauteur d'où ce divin Cœur envisage toutes choses, nous nous accoutumerons à conformer nos sentiments aux siens, et à repousser comme d'instinct tout sentiment humain qui tendrait à altérer la pureté de nos intentions. Nos œuvres ne perdront rien de leur mérite; et ce mérite, au contraire, ira s'accroissant de plus en plus. Plus nous nous approprierons les intentions du divin Modèle, plus nous lui deviendrons semblables.

En obéissant au précepte de saint Paul : « Ressentez en vous-même les sentiments de Jésus-Christ, » nous nous mettrons en état de dire avec le même apôtre : « Je vis; non ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

CHAPITRE VI

Le Désintéressement [1].

Si la diffusion du véritable Esprit du Cœur de Jésus pouvait avoir pour résultat de produire, dans le cœur de tous les chrétiens réputés pieux, un véritable désintéressement, elle aurait écarté un obstacle plus nuisible au triomphe de Dieu que toutes les attaques des impies.

L'infernal adversaire du divin Sauveur tire, sans doute, un grand avantage du concours que lui prêtent les hommes ouvertement enrôlés sous son drapeau; mais il exploite avec bien plus d'avantage encore les divisions qu'il sème dans les rangs de l'armée de Dieu; et la source de ces divisions est le sentiment si odieux, mais si naturel, dont saint Paul nous signale l'incompatibilité absolue avec la charité véritable, la jalousie: *Charitas non æmulatur;* la charité n'est point jalouse.

Non, la charité n'est point jalouse; mais la jalousie pénètre trop souvent dans le cœur des chrétiens chez lesquels la charité n'a pas atteint son plus haut degré de perfection.

I

Ne l'oublions pas : le baptême, en déposant dans notre cœur le germe céleste de la charité, n'y a point

[1] *Messager,* t. XLIV, p. 257.

détruit la plante vénéneuse de l'amour-propre, que la faute originelle avait fait naître avec nous. Lorsque nous sommes entrés en possession de la liberté, nous avons trouvé ces deux plantes croissant côte à côte dans la terre de notre âme, et nous avons été invités par la grâce divine à donner à la charité tout son essor, en détruisant les racines que l'amour-propre a jetées dans les profondeurs de notre nature. C'est en cela que consiste tout le travail et tout le mérite de la vie chrétienne : travail lent et pénible, qui demande des efforts constamment renouvelés; mérite d'autant plus grand que, pour nous défaire de notre amour-propre, il faut nous dépouiller en quelque sorte de nous-mêmes, nous renoncer, selon l'expression si forte et si vraie de l'Évangile : *Abneget semetipsum.*

Ne nous étonnons donc pas qu'un grand nombre de ceux qui travaillent sérieusement à l'œuvre de leur sanctification, reculent devant le parfait accomplissement de cette condition essentielle; qu'en satisfaisant, dans une certaine mesure, aux exigences de la charité divine, ils reculent devant l'immolation complète de l'amour-propre; et qu'entre ces deux principes essentiellement hostiles, ils cherchent à établir dans leur propre cœur une sorte de *modus vivendi,* une conciliation quelconque, analogue à celle que la révolution modérée voulait établir, à Rome, entre la papauté et le pouvoir usurpateur.

Mais là, comme à Rome, la conciliation est irréalisable, soit à cause de l'essentielle opposition des principes, soit par suite de l'impossibilité de leur assigner des territoires séparés. Si l'amour-propre consentait à limiter ses influences à certaines actions, à se rechercher uniquement dans les choses profanes; et si, de

son côté, la charité pouvait se borner à régler les rapports immédiats avec Dieu, il y aurait peut-être moyen d'éviter les conflits; mais ni l'un ni l'autre de ces pouvoirs rivaux ne consentent à cette limitation de son influence : la charité prétend diriger vers Dieu toutes les œuvres et toutes les tendances du chrétien; et l'amour-propre, que le chrétien laisse subsister dans son cœur, loin de renoncer à chercher sa satisfaction dans les choses même les plus spirituelles, y trouve, au contraire, sa pâture la plus exquise.

Que va donc faire le chrétien qui ne veut chasser complètement ni l'un ni l'autre de ces deux pouvoirs ennemis?

Il sera réduit à les accoupler ensemble, malgré leur essentielle opposition. Il passera sa vie à équilibrer les mouvements contraires, cédant tantôt à l'un, tantôt à l'autre; évitant de se livrer à l'amour-propre jusqu'au point de détruire la charité, mais ne lui refusant pas non plus sa part dans les œuvres que la charité revendique comme sa propriété exclusive.

C'est de l'alliance contre nature des deux principes d'action les plus opposés que naissent tous le travers de la fausse piété. De tous ces fruits empoisonnés, le plus mauvais, sans contredit, est la jalousie. Déjà très funeste quand il s'attache aux intérêts humains, ce vice le devient bien plus encore quand il fait sa pâture des éternels intérêts de Dieu et des âmes.

C'est là, en effet, que la jalousie déploie tout ce qu'il y a en elle d'infernale malice. « C'est par l'envie du démon, dit l'Écriture, que la mort est entrée dans le monde : *Invidia diaboli mors introivit in orbem terrarum.* » (Sap., II, 24.) C'est que cet esprit méchant, après s'être dépouillé par sa révolte du bonheur

qui lui était destiné, n'a pu se résigner à voir l'homme en jouir à sa place.

Bien qu'il ne gagne rien à avoir des compagnons de son supplice ; quoiqu'il en résulte, au contraire, pour lui une aggravation de tourments, il ne cesse de travailler à notre perte. Le plus cruel de tous les tourments pour lui serait de nous voir plus heureux que lui.

N'est-ce pas un sentiment tout semblable qui anime le chrétien jaloux ? Le mérite de ceux qui sont l'objet de son envie n'ôte assurément rien à son propre mérite ; et, comme il ne perd rien à son élévation, il ne peut rien gagner à leur abaissement. Quel motif raisonnable peut-il donc attribuer au chagrin qui le ronge, quand il entend raconter leurs succès et célébrer leurs louanges ?

Sa jalousie n'est assurément pas plus excusable que celle du démon ; elle est même bien plus déraisonnable. Car le démon est l'ennemi de Dieu, et il s'est fait, par sa libre prévarication, une horrible nécessité de la haine du souverain bien. Quand donc il voit les intérêts de Dieu, confondus avec ceux de notre salut, triompher dans les âmes, il ne peut pas s'empêcher d'en concevoir une tristesse égale à sa haine.

Mais le chrétien est l'ami de Dieu. Il fait profession d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et par conséquent de placer dans son estime les intérêts de Dieu au-dessus de tous les autres intérêts. Il devrait donc se réjouir de tout ce qui tend à glorifier Dieu et de tout ce qui peut contribuer au triomphe de sa cause. Heureux de pouvoir faire par lui-même quelque bien, il doit être plus heureux encore de voir faire par les autres le bien qu'il est incapable de faire par lui-

même. Il n'ignore pas que tout bien véritable est l'œuvre de Dieu, ouvrier principal dont l'homme n'est que l'instrument.

Comment donc le véritable ami de Dieu pourrait-il ne pas se réjouir des œuvres que son divin ami fait par d'autres instruments? Aurais-je le droit de me dire serviteur de Dieu, si je prétendais lui interdire de se glorifier par d'autres que par moi; si je voyais de mauvais œil les succès qu'il obtient, sans que j'y aie une part; et si, loin d'y coopérer, au moins par ma sympathie, je m'y opposais de toutes mes forces? En combattant ainsi les œuvres de Dieu, uniquement parce qu'elles ne sont pas mes œuvres, je ne montrerais pas seulement que je mêle les inspirations de mon amour-propre à celles de la charité, mais encore que je subordonne les droits de la charité aux inspirations de mon amour-propre.

Cette conduite serait d'autant plus déraisonnable qu'elle atteindrait infailliblement un résultat tout opposé à celui qu'elle poursuit. S'il y avait une véritable opposition entre nos propres intérêts et ceux des personnes que nous jalousons, on comprendrait, sans pouvoir l'approuver, que l'amour de nous-mêmes nous portât à voir avec peine ce qui leur est avantageux. Mais il n'en est pas ainsi; tout au contraire. Les chrétiens forment tous un même corps dont Jésus-Christ est le chef, et dont les membres sont unis par un lien bien plus étroit que celui qui unit les membres de notre corps.

De même donc qu'en nous tout le corps participe au bien-être et à la souffrance de chaque membre, ainsi, et d'une manière encore bien plus réelle, en vertu de la communion des saints, tout ce que gagne

chaque membre de l'Église est gagné par le corps entier. Par la sympathie avec laquelle nous approuvons et nous encourageons le bien fait par nos frères, nous pouvons gagner autant et plus de mérite que par le bien que nous faisons nous-mêmes. Si, au contraire, nous nous attristons de ce bien, si nous y mettons des entraves, ne serait-ce que, par une indifférence affectée, non seulement nous perdons le mérite qu'une généreuse sympathie nous aurait fait acquérir, mais encore nous ôtons à nos propres œuvres toute valeur aux yeux de Dieu, puisque nous lui montrons par là que nous recherchons, dans ses œuvres, notre propre gloire et non la sienne.

Même aux yeux des hommes, la jalousie nous fait perdre ce que nous prétendons gagner. Nous craignons de voir les autres plus estimés que nous, et nous nous imaginons que l'accroissement de leur influence entraîne la diminution de la nôtre ; et nous ne voyons pas que cette jalousie, évidente à tous les yeux, est tout ce qu'il y a au monde de plus propre à nous faire perdre, tout à la fois, l'estime des gens de bien et l'influence, dont l'estime est la base la plus nécessaire.

Règle générale et sans exception : les hommes les plus estimés sont ceux qui marchandent le moins leur estime à tout vrai mérite ; et les hommes les plus influents sont ceux qui jalousent le moins l'influence des autres serviteurs de Dieu.

Ce n'est donc pas la charité seulement, c'est encore l'amour de nous-mêmes, bien entendu, qui doit nous faire abhorrer la jalousie. En produisant en nous ce hideux sentiment, notre amour-propre nous fait plus de mal que ne pourrait nous en faire la haine de nous-mêmes.

Mais qui dira le dommage que font à la cause de Dieu les jalousies et les rivalités de ceux qui font profession de la défendre! Déjà, au temps de la plus grande ferveur de la primitive Église, saint Paul se plaignait des entraves que d'autres prédicateurs de l'Évangile mettaient à son ministère : « Ils ne cherchent tous, disait-il, que leurs intérêts, et non les intérêts de Jésus-Christ. » (Phil. I.)

S'il y avait eu au sein de l'Église naissante un ascendant qui dût être accepté sans discussion, c'était bien sans doute celui de l'apôtre de l'amour, de celui qui, par sa conduite comme par ses paroles, ne prêchait autre chose que cette charité dont il avait puisé dans le Cœur même de Jésus les divines ardeurs.

Eh bien, saint Jean, dans sa troisième épître, se plaint d'être exclu de l'une des églises qu'il avait fondées, par la jalousie de celui-là même qui y occupait la première place. Que si plus tard l'Église d'Orient tout entière s'est séparée de l'unité catholique, n'est-ce pas à la jalousie de ses prélats qu'il faut l'attribuer, plus encore qu'à l'amour des nouveautés doctrinales? Quelle triste histoire on écrirait, si l'on pouvait raconter les ravages que n'a cessé de faire, au sein du troupeau de Jésus-Christ, ce monstre de la jalousie : les luttes qu'il a provoquées, les scandales qu'il a occasionnés, les forces vives qu'il a neutralisées dans de stériles oppositions, tandis qu'elles auraient pu s'employer si utilement dans l'intérêt commun.

III

Du reste, chacun de nous n'a qu'à regarder autour de lui et à recueillir ses souvenirs, pour juger les résultats d'ensemble de la jalousie par son influence de détail.

Quoi de plus nuisible aux bonnes œuvres que le zèle exclusif avec lequel elles sont aidées par certaines personnes réputées dévotes? Étrange dévotion, en vérité, que celle qui croit ne pouvoir mieux servir une bonne œuvre qu'en combattant toutes les autres! Est-ce bien DIEU qu'on aime quand, pour relever l'un de ses serviteurs, on se permet de rabaisser ceux qui le servent avec une égale sincérité? N'est-ce pas plutôt faire l'œuvre de Satan et sa plus mauvaise œuvre, que de travailler de toutes ses forces à créer et à fomenter des divisions, entre ceux que l'intérêt d'une commune cause devrait tenir le plus étroitement unis? N'est-ce pas rendre à ceux dont on croit servir les intérêts le pire de tous les services, que de s'attacher moins à former ce qu'il y a de surnaturel dans leur zèle, qu'à stimuler et à exploiter ce qu'il s'y mêle de sentiments humains?

Chaque jour, hélas! on voit se produire ces divisions que l'esprit de parti avait fait naître dans l'église de Corinthe, et qui formaient, entre les membres de cette église, autant de coteries qu'il y avait eu de Pères dans la foi! Les uns disaient : « Moi j'appartiens à Paul ; » d'autres : « Moi je suis du parti de Céphas ou d'Apollo. » Eh quoi! leur disait saint Paul, n'appartenez-vous pas tous à JÉSUS-CHRIST, et préten-

dez-vous diviser ce divin chef, dont vous êtes les membres? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous; est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés? »

En vérité, c'est rabaisser par trop notre dignité de chrétiens, c'est par trop rétrécir l'horizon de notre charité et de notre zèle, que de nous inféoder exclusivement à une œuvre ou à un homme. Notre zèle, s'il est sincère, est le zèle même du Cœur de Jésus : il a le même principe, le même motif, et, par conséquent, il doit embrasser la même sphère. Si c'est pour nous une nécessité de borner notre action, il ne nous est pas permis de mettre des bornes à notre sympathie. Les œuvres des autres y ont autant de droit que nos propres œuvres, puisque ce sont également les œuvres de Jésus-Christ. « Tout est à vous, nous dit saint Paul, et vous êtes à Jésus-Christ comme Jésus-Christ est à Dieu son Père. *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem* Dei. » (Cor. III, 13.)

Tel est, en effet, le moyen le plus efficace pour se mettre à l'abri de ce dangereux fléau de la jalousie : se pénétrer des sentiments de Jésus-Christ, s'accoutumer à confondre nos intérêts avec les siens, pratiquer en esprit et en vérité la dévotion à son divin Cœur. Ainsi entendue, cette dévotion est la mort de l'égoïsme. Celui qui est animé de cet esprit pourra encore éprouver les tentations de la jalousie, ressentir, à la vue de l'estime conquise par les autres, les piqûres de ce scorpion venimeux; mais, loin de conserver le venin et d'envenimer la piqûre par un volontaire acquiescement, il secouera avec énergie la bête malfaisante, il la foulera aux pieds; et, loin de se laisser vaincre par la tentation, il remportera sur elle une glorieuse victoire.

Car, comment céder volontairement aux inspirations

de la jalousie, quand on vit dans l'intimité du Cœur de Jésus et qu'on fait de ses sentiments le sujet constant de son étude? Envoyé au monde pour être l'unique Sauveur, il a dû, sans doute, par amour pour nous, exiger que nous marchions sur ses traces; c'est sa charité qui l'a porté à nous dire : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Mais, dans la manière de le suivre, il nous a laissé une grande liberté, que ses apôtres doivent prendre garde de restreindre. Un jour, ses disciples vinrent se plaindre à lui qu'un homme n'appartenant pas à leur compagnie se permettait de chasser les esprits immondes, par l'invocation de son nom : « Laissez-le faire, répondit le Sauveur; car tout homme qui n'est pas contre vous est avec vous. »

C'est surtout dans ses relations avec Jean-Baptiste que Jésus donne à ses serviteurs l'exemple du plus parfait désintéressement qui doit caractériser leurs rapports mutuels. Lorsqu'il commença sa vie publique, le Précurseur remplissait la Judée de l'éclat de ses vertus. De toutes parts on accourait sur les bords du Jourdain, pour entendre ses prédications et recevoir son baptême. Il n'avait pourtant pas d'autre mission que de préparer les voies au Sauveur; et, comme les rayons de l'aurore disparaissaient devant les feux du soleil, il devait, après la première apparition du Messie, lui faire hommage de tout le crédit qu'il avait acquis sur les foules.

Loin de se montrer empressé à recevoir cet hommage, Jésus se mêle à la multitude des pécheurs qui viennent recevoir le baptême de Jean; et, lorsque celui-ci le reconnaissant se défend de le baptiser : « Laissez-moi faire, lui dit Jésus, c'est ainsi qu'il convient que nous accomplissions toute justice. » Revendiquer la dignité qui nous appartient, c'est la justice ordinaire, la jus-

tice selon les hommes ; mais s'humilier d'autant plus qu'on se serait plus élevé, voilà la justice accomplie, la justice selon le Cœur de Jésus.

Jésus alors commence à baptiser de son côté et les foules se portent vers lui. Cet empressement est vu de mauvais œil par les disciples de Jean, auxquels il semble que la gloire naissante de Jésus est un préjudice porté à l'autorité de leur maître. Ils viennent donc le trouver et lui disent : « Maître, voici que celui qui était avec vous sur l'autre rive du Jourdain, et auquel vous avez rendu témoignage, baptise lui aussi, et tout le monde court après lui. » Jean leur répond : « L'homme ne peut avoir que ce qui lui a été donné du ciel. Vous m'en êtes témoins ; je n'ai cessé de vous dire : Ce n'est pas moi qui suis le Christ, je ne suis que son précurseur. C'est à l'Époux qu'appartient l'Épouse ; et, quand la voix de l'Époux se fait entendre, l'ami de l'Époux l'écoute en tressaillant de joie. Cette joie est la mienne aujourd'hui. Oui, qu'il croisse et que je sois abaissé, c'est justice. » (Jo. III, 26, 30.)

IV

Ces admirables paroles, tous les chrétiens devraient les méditer, elles devraient surtout servir de règle de conduite à ceux qui ont reçu du ciel une mission auprès des âmes. Ces âmes, comprenons-le bien, ne nous appartiennent pas ; elles sont les épouses de Jésus-Christ ; et notre mission, notre devoir, notre gloire consistent à les conduire à leur divin Époux, à les disposer à l'alliance qu'il a dessein de former avec elles. Nous ne

pouvons donc avoir sur elles d'autre autorité que celle dont il nous investit; dépasser les limites de cette mission serait la dépouiller de son caractère divin et nous priver, par conséquent, de notre glorieuse prérogative. Nous devons donc mettre toute notre ambition à écouter la voix de l'Époux des âmes et à réaliser ses desseins; et, quand cette voix parle, quel que soit l'organe qu'elle emploie, nous devons l'écouter, non seulement avec soumission, mais avec joie. Serions-nous ses amis, si nous nous attristions de ce qui le réjouit et le glorifie?

Pour mieux ramener à JÉSUS les disciples qui lui témoignaient à lui-même trop d'attachement humain, Jean les envoie au Sauveur et les charge de l'interroger sur sa mission. JÉSUS ne peut refuser le témoignage qui lui est demandé; mais, après avoir énuméré les signes de sa mission divine, il se rejette sur les louanges de son précurseur. « Qu'êtes-vous allé voir dans le désert? dit-il aux foules. — Est-ce un roseau agité par le vent, une âme servile, qui, pour se relever, accepte tous les abaissements? Est-ce un esclave de la mollesse, un homme vêtu d'habits somptueux? Non; c'est dans le palais des rois et non au désert, qu'on trouve ces hommes dont tout le mérite est dans la richesse de leurs vêtements. Qu'êtes-vous donc allés voir? — Un prophète? Oui, je vous l'affirme, et plus qu'un prophète, car c'est de lui qu'il est écrit : J'enverrai mon ange, pour qu'il vous prépare la voie. En vérité, je vous le dis, entre tous les enfants des hommes, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste. » (Math. II, 2, 11.)

Touchant combat de modestie et d'estime mutuelle! Plus le Précurseur s'abaisse et s'efforce de relever son

maître, plus il est exalté par lui; et, assurément, pas plus Jean que Jésus lui-même ne perd rien dans l'estime de ses auditeurs, par l'estime qu'ils se témoignent l'un l'autre.

Que tous les disciples de Jésus-Christ méditent cette grande leçon; que, suivant la recommandation de saint Paul, ils cherchent leur gloire où Jésus-Christ a cherché la sienne : *Qui gloriatur in Domino glorietur,* et cet affreux démon de la jalousie sera éliminé du sein du christianisme. Demander aux serviteurs du Roi des rois de conformer leur ambition à la sienne n'est pas, ce semble, leur imposer un très grand sacrifice. Leur fournir l'unique et infaillible moyen de conquérir son estime et de gagner par surcroît l'estime de tous les gens de bien, c'est assurément travailler dans leur intérêt. C'est le service que rendra la dévotion au Cœur de Jésus à tous ceux qui en saisiront le véritable esprit, par l'horreur qu'elle leur inspirera pour la jalousie. Autant les âmes atteintes de cette contagion, les âmes pharisaïques au zèle étroit et exclusif, éprouvent généralement de répulsion pour le culte du plus large et du plus généreux de tous les cœurs, autant les cœurs qui ont appris à connaître et à aimer le Cœur de Jésus s'ouvrent facilement aux inspirations de sa générosité, et repoussent instinctivement les mesquines rivalités de l'amour-propre.

Nous ne pouvons donc mieux entrer dans les désirs de ce divin Cœur et dans les intérêts de la cause de Dieu, qu'en unissant nos supplications pour la diffusion, de plus en plus grande, de cet esprit de désintéressement. Nos forces seront centuplées lorsque, avec la jalousie, auront disparu les divisions qui en neutralisent la meilleure partie.

CHAPITRE VII

La Patience [1].

Le Cœur de JÉSUS est la charité incarnée. En lui se trouve parfaitement réalisé le suprême idéal de cette suprême vertu. Aussi ne pouvons-nous douter que lorsque saint Paul a voulu nous décrire, au chapitre treizième de sa seconde épître aux Corinthiens, les caractères distinctifs de la charité, il n'ait fixé ses regards sur le Cœur de JÉSUS. C'est le portrait de ce divin Cœur que nous trouvons là, tracé de main de maître.

Or, entre tous les traits de cette adorable image, celui que saint Paul fait ressortir avant tous les autres, c'est la patience. « La charité, nous dit-il, est avant tout patiente : *Charitas patiens est.* »

I

La patience, en effet, est le caractère propre de la charité de la terre. Tandis que la charité du ciel est une charité jouissante, celle de la terre est patiente. C'est la même vertu, embrassant avec la même énergie le même objet, qui est la bonté divine. Mais ce divin-

[1] *Messager*, t. XLIV, p. 6.

objet se présentant à elle sous deux aspects différents, elle se porte vers lui par deux différents mouvements. Quand il l'éprouve, elle l'aime sous le déguisement de sa sévérité. Quand il la récompense, elle l'aime dans la manifestation de sa générosité. La patience est la racine amère de la plante céleste dont l'éternelle félicité est le fruit infiniment savoureux.

La patience doit donc être, dans le cœur d'un vrai serviteur du Cœur de Jésus, la compagne inséparable du courage; car, si opposées qu'elles soient en apparence, ces deux vertus ne sont, en réalité, que les deux formes de l'amour et les deux manifestations de sa force. Le courage est l'amour luttant contre le mal qui s'oppose à l'accomplissement de la volonté de Dieu; la patience est l'amour acceptant et supportant le mal ordonné ou permis par cette volonté adorable. Or, pour supporter avec amour le mal voulu de Dieu, il ne faut pas moins de force que pour repousser le mal contraire à Dieu. Nous ne devons donc pas faire moins d'efforts pour acquérir la patience du Cœur de Jésus que pour nous animer de son courage, et, si nous voulons être ses fidèles imitateurs, nous ne saurions considérer avec trop d'attention les admirables exemples qu'il nous donne de la première de ces deux vertus.

Le Cœur de Jésus a, en effet, poussé au delà de toutes les limites sa patience, soit à l'égard de Dieu son Père, soit à l'égard des hommes, ses frères.

Il a pratiqué la patience à l'égard de Dieu son Père, en acceptant avec amour les limites si restreintes dans lesquelles a été renfermé l'exercice de son terrestre apostolat; et, par là, il a préservé ses serviteurs de l'une des illusions les plus propres à égarer leur zèle et à en paralyser la fécondité.

Le zèle est essentiellement actif, et son activité dégénère facilement en impatience. Plus il est ardent, plus il brûle d'agir; et plus il déploie d'énergie dans son action, plus il lui tarde d'en voir les résultats. Rien de plus naturel, lorsqu'on travaille, que le désir de recueillir les fruits de son travail. Rien de plus pénible, au contraire, que de semer un champ et de l'arroser longtemps de ses sueurs sans voir paraître aucun signe annonçant l'approche de la moisson.

Telle fut la destinée terrestre du divin Sauveur.

Venu sur la terre pour éclairer les hommes et rendre témoignage à la vérité, il était animé du désir le plus ardent d'accomplir cette mission de salut. La répulsion qu'il éprouvait pour les erreurs grossières dans lesquelles l'humanité était plongée était incomparablement plus violente que celle qui fait fuir les ténèbres de la nuit devant les rayons du soleil. Il pouvait donc s'attendre à voir les yeux des hommes s'ouvrir à sa clarté, dès le premier instant de son apparition. Puisqu'il est la lumière véritable, rien ne devait lui répugner plus que l'obscurité. Puisqu'il est le Verbe, rien n'était plus contraire à sa nature que le silence.

Et pourtant, c'est dans l'obscurité la plus profonde que la providence de son Père le retiendra, durant de longues années. C'est dans un état de complet mutisme que le Verbe incarné vient au monde; et, quand il a acquis l'usage de la parole, il continue encore à se taire. Il attendra pour se montrer que son Père le présente aux hommes, et il ne fera rien pour hâter ce moment. Il sait que sa vie mortelle doit être courte; et il voit les années succéder aux années, sans que ce monde qu'il est venu éclairer subisse l'influence de sa lumière. Le divin soleil est levé depuis plus de trente

ans sur l'horizon de la terre, et les ténèbres sont toujours aussi profondes !

Le moment fixé pour sa manifestation est enfin venu. La voix de DIEU le Père s'est fait entendre sur les rives du Jourdain ; elle a de nouveau retenti sur le Thabor. L'humanité entière a reçu l'ordre d'écouter le Verbe éternel, qui va s'exprimer dans notre langage. Mais combien est petit le nombre de ceux qui entendent cette invitation ! Combien plus petit encore le nombre de ceux qui s'y conforment ! Pendant trois ans, JÉSUS prêche dans les synagogues et dans les places publiques, dans les cités et dans les déserts. Il parcourt la Galilée, la Judée et la Samarie. Que sont ces provinces comparées à la terre entière? Mais, du moins, le divin ouvrier aura-t-il la consolation de recueillir, dans ce champ si étroit, le fruit de ses travaux et de ses sueurs? Après ces trois ans de marches incessantes, de prédications non interrompues, de bienfaits et de miracles, combien a-t-il réuni de disciples autour de lui ? Un bien petit nombre ; et, à l'heure de l'épreuve, presque tous ces amis si favorisés l'abandonneront.

Pour se résigner à une pareille destinée, n'a-t-il pas fallu que la patience de son zèle en égalât l'ardeur ?

Aussi voyons-nous ces deux caractères de sa charité briller d'un même éclat, dans toutes les relations du Sauveur avec les âmes auprès desquelles s'exerçait son apostolat. Plus il faisait d'efforts pour les sauver, moins il se laissait rebuter par leurs résistances.

II

Durant tout le cours de sa vie publique, il fut poursuivi par une bande d'hommes pervers, justement comparés par le Psalmiste à des chiens enragés, cherchant l'occasion de le mordre. (Ps. xxi, 17.) Les scribes enflés de leur science, les pharisiens hypocrites, les voluptueux sadducéens, ennemis en tout le reste, se réunissaient pour entraver la mission du Sauveur. A chaque instant ils lui tendaient des pièges, lui posaient des questions insidieuses, propageaient contre lui les plus infâmes calomnies. Le Sauveur, qui aurait pu les écraser d'une parole, les traite avec des ménagements infinis.

S'il s'indigne parfois contre eux, c'est quand il les voit abuser de leur autorité pour aggraver le joug de la loi divine, et pour écraser les âmes faibles sous le poids de fardeaux qu'ils ne veulent pas lever du bout du doigt. Quant aux injures dont ils l'accablent, il se contente de leur opposer la plus calme dénégation. « Non, je ne suis pas possédé du démon, leur dit-il ; et c'est bien injustement que vous cherchez à me déshonorer. » (Jo. viii, 49.) Il profite, pour leur adresser les enseignements les plus utiles, des questions qu'ils lui posent avec l'intention la plus perverse ; et, quand leur impitoyable sévérité à l'égard d'une pauvre pécheresse le met dans la nécessité de leur représenter leurs propres désordres, il se sert d'un miséricordieux stratagème, pour les amener à s'évader l'un après l'autre, plutôt que de les chasser par un affront public.

Il n'use pas d'une moindre patience à l'égard de la

masse de ses auditeurs. Quelque effort qu'il fasse pour abaisser jusqu'au niveau de leur intelligence la sublimité de ses divins enseignements, il ne réussit pas à les leur faire saisir. Il a beau émietter, en quelque sorte, le pain céleste de sa doctrine, ces âmes grossières le repoussent et ne sont avides que de bienfaits matériels. JÉSUS voit se réaliser, par rapport aux foules qui l'entourent, la prédiction d'Isaïe : « Leurs yeux sont aveuglés et leurs oreilles fermées ; ils entendent sans entendre et voient sans voir ; et ils mettent ainsi leur divin précepteur dans l'impuissance de les instruire. » (Is. VI, 10.) Mais il ne cessera point pour cela de travailler à leur instruction ; et il poussera la condescendance jusqu'à revêtir ses enseignements du voile transparent de la parabole, afin de rendre l'ignorance de ses auditeurs moins coupable, tout en stimulant leur désir de connaître la vérité.

Les Apôtres eux-mêmes, combien n'ont-ils pas exercé la patience du divin Maître ! A eux, il ne cache rien ; il leur explique ses paraboles, et profite de toutes les occasions pour leur inculquer son Esprit. Quels progrès n'auraient-ils pas dû faire, pendant trois ans, à l'école d'un tel Maître ! Et pourtant, jusqu'au dernier jour, leur intelligence demeure fermée. Pendant trois ans, il n'a cessé de leur prêcher l'humilité, par ses exemples plus encore que par ses paroles ; et, la veille de sa Passion, ils en sont encore à se disputer la première place. Après qu'il s'est donné à eux en nourriture, il prévoit le lâche abandon auquel ils vont le réduire, et il ne leur prodigue pas moins, dans son dernier discours, l'affection la plus tendre. A celui qui va le renier, il promet d'avance le pardon. Quant au traître Judas, depuis longtemps déjà JÉSUS a connu et

signalé sa perversité diabolique (Jo. vi, 71); et pourtant il le garde dans sa compagnie, l'entoure de la même bonté que les autres disciples, lui confie le soin de ses intérêts matériels, et il le traite encore en ami, au moment où le scélérat consomme sa trahison!

Que dirions-nous enfin de la patience que le Sauveur fait éclater dans sa Passion; de l'abandon avec lequel ce doux Agneau se livre au loup altéré de sang, du calme avec lequel il reçoit les plus sanglants outrages; de la constance avec laquelle il porte, jusqu'au sommet du Calvaire, l'accablant fardeau de sa croix; de la pleine possession de lui-même qu'il conserve durant sa longue agonie, s'occupant de nos intérêts plus que de ses propres douleurs, pensant à sa Mère, à ses disciples, au bon larron, à ses bourreaux eux-mêmes; n'exprimant à son Père son immense douleur que pour nous empêcher de croire qu'il y était insensible, et accompagnant cette plainte douloureuse du plus filial témoignage d'abandon et de confiance!

III

Nous venons de voir le divin Maître commenter d'avance, par sa vie entière, l'enseignement qu'il devait nous donner par son Apôtre : « La charité est patiente. » Reste à savoir comment nous mettrons en pratique cette leçon.

Comme Jésus-Christ lui-même, nous devons, avant tout, exercer notre patience par l'amoureuse acceptation des mystérieux desseins de la Providence divine.

Il importe d'autant plus, en ce moment, d'inculquer fortement aux chrétiens ce grand devoir, que l'accom-

plissement en est tout à la fois plus difficile et plus méritoire.

De tout temps, Dieu se plut à exercer la patience de ses serviteurs. Ayant l'éternité devant lui, il n'est pas pressé, comme nous le sommes, nous dont la vue est bornée par l'étroit horizon du temps. Or, en nous adoptant pour ses enfants, il prétend que nous conformions nos mœurs aux siennes. En nous assurant par la grâce l'héritage de l'éternité, qui est son domaine essentiel, il exige que nous nous défassions de l'impatience qui ne convient qu'aux fils du néant. Il se plaît donc à nous faire attendre; et il exige que nous ayons, dans l'infaillible vérité de ses promesses, assez de confiance pour ne pas nous laisser ébranler par les retards qu'il met à leur exécution. Il nous garantit son appui, mais il se réserve de nous le donner au moment opportun : *in tempore opportuno;* et cette opportunité c'est lui qui prétend en être le seul juge.

Aussi n'est-il pas de recommandation plus fréquemment inculquée aux serviteurs de Dieu, dans la sainte Écriture, que celle d'attendre le Seigneur et de ne pas se laisser rebuter par ses retards. « J'ai attendu le Seigneur, dit David, je l'ai attendu encore : *expectans, expectavi Dominum,* et il a fini par prêter l'oreille à mes supplications. » (Ps. XXXIX, 1.) Et qu'a été l'existence tout entière de l'ancien peuple, sinon une longue attente? Tous les patriarches, tous les prophètes, tous les justes de l'ancienne loi ont tenu sans cesse les yeux et les mains levés vers le ciel, pour appeler le Sauveur.

Ils tressaillaient de joie dans l'espoir de voir se lever sur la terre ce jour béni (Jo. VIII, 56); et comme cet espoir semblait toujours déçu ; comme la nuit, loin de se dissiper, semblait devenir de plus en plus épaisse,

ils redoublaient de supplications et de gémissements; ils conjuraient le Tout-Puissant de secouer son sommeil, d'entendre les blasphèmes de ses ennemis, d'étendre son bras et de venger sa cause. Mais la vivacité de leurs désirs n'altérait pas leur patience; et leur consolation, en mourant, était d'aller attendre, dans un autre séjour, ce salut qu'ils n'avaient pu voir de leurs yeux sur la terre : *Salutare tuum expectabo, Domine.* (Gen. XLIX, 18.)

La divine Providence suit à l'égard du peuple chrétien une ligne de conduite toute semblable. Le Sauveur est venu; mais le monde est loin d'avoir reçu encore dans sa plénitude le salut qu'il lui apporte. Le Fils de DIEU a été investi par DIEU son Père de la royauté universelle; et la terre, où il s'est incarné, lui a été donnée comme son premier apanage. Mais sa royauté terrestre n'est encore qu'une souveraineté de droit, repoussée de fait par la plus grande partie de cet empire. Ainsi vont les choses depuis dix-neuf siècles; et durant tout ce temps l'Église n'a cessé de crier, par la bouche de ses fidèles : Que votre règne arrive, que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel!

Loin d'approcher de sa réalisation, ce vœu, si nous en croyons les apparences, en est plus éloigné que jamais. Jamais le nom du divin Sauveur ne fut plus universellement blasphémé; jamais sa volonté ne fut plus impunément contredite; jamais ses ennemis n'eurent plus de motifs d'espérer le complet renversement de son règne terrestre.

Le moment est donc très propice pour exercer, dans toute sa perfection, cette patience dont les anciens justes nous ont donné l'exemple, et que le divin Maître lui-même a si admirablement pratiquée. Sachons, nous

aussi, attendre le jour du Seigneur; et faisons-nous de ses retards même un sujet de mérite. Appelons-le de tous nos vœux; disons avec une ferveur toujours croissante l'*Adveniat regnum tuum,* qui est la formule de notre Apostolat; redoublons d'instances, à mesure que DIEU semble tarder davantage. Crions plus fort, à mesure qu'il semble devenir plus sourd à nos prières; mais ne nous décourageons jamais; et gardons-nous de croire que, pour n'être pas immédiatement exaucées, nos prières sont inutiles. En refusant en apparence de les écouter, DIEU nous met dans la nécessité de les multiplier et d'accroître par là même nos mérites. Chacun de ces cris, chacun de ces soupirs, stériles en apparence, portera pour nous le plus doux de tous les fruits; à chacune de ces larmes, dont nous arrosons notre sillon, répondra une gerbe d'éternelle joie, et notre patience sera d'autant plus glorieusement récompensée, qu'elle aura été plus cruellement éprouvée.

En voyant le divin Époux de l'Église soumettre à cette rude épreuve cette Épouse bien-aimée, nous n'avons pas le droit de nous étonner qu'il lui associe, dans son apparent délaissement, ses amis les plus chers. Le partage de sa croix a toujours été le privilège des âmes les plus dévouées. N'ayant rien trouvé de meilleur pour lui, il ne saurait leur faire aucun présent plus précieux. Mais à cette heure où l'Église est plus spécialement appelée à reproduire les douleurs et l'universel délaissement de la Passion, les âmes plus intimement unies à ce divin Sauveur participent plus largement à cette vocation douloureuse. Comme le saint Patriarche iduméen, étendu sur son fumier et abandonné des siens, fut spécialement choisi pour être la figure du DIEU de Gethsémani et du Calvaire, ainsi, de

nos jours, les âmes les plus généreuses sont mises en demeure de boire à plus longs traits son amer calice. Revers de fortune, persécutions injustes, déchirements de cœur, abandon apparent de DIEU lui-même, tel est aujourd'hui plus que jamais le lot des amis de JÉSUS-CHRIST.

Mais qu'ils ne se plaignent pas : car ce lot est magnifique. En les assimilant plus parfaitement à la patience du divin Crucifié, il leur assure une part plus large à son triomphe.

Il n'est, du reste, pas un seul chrétien qui ne soit appelé à conquérir cette couronne que la patience peut seule nous assurer ; saint Paul s'adresse à tous quand il dit : « La patience vous est indispensable pour accomplir la volonté de DIEU et obtenir l'accomplissement de ses promesses. » (Héb., x, 3-5.) Nous trouvons chaque jour, en nous et autour de nous, mille occasions d'exercer cette vertu. Que de motifs n'avons-nous pas, en effet, d'être mécontents des autres et de nous-mêmes ! Quel est celui dont la vie est parfaitement conforme à ses désirs, et auquel les événements ne ménagent pas de continuelles déceptions ! Mais, c'est surtout quand la pauvreté et la maladie viennent nous assaillir, quand la vieillesse arrive avec son cortège de misères et d'infirmités, quand toutes les illusions s'évanouissent, et quand, en plongeant ses regards dans l'avenir, on n'y peut plus découvrir aucun rayon d'espoir propre à dissiper les tristesses du présent, c'est alors que la patience devient notre unique ressource.

La vraie charité du Cœur de JÉSUS peut seule alors garantir le cœur du chrétien contre les funestes inspirations du découragement. Alors aussi la vertu

des disciples fidèles de ce divin Cœur reçoit de leur patience toute sa perfection. (Jac., I, 4.) Tandis que les vertus humaines, privées des appuis auxquels elles étaient redevables de leur énergie, subissent une honteuse défaillance, la charité divine, se dépouillant dans cette suprême épreuve de tout alliage d'amour-propre, acquiert un incomparable éclat. Un païen a dit qu'il n'est pas, au monde, de spectacle plus digne des regards des dieux qu'un juste aux prises avec l'adversité et opposant à ses assauts une inébranlable constance.

Combien plus beau est le spectacle offert au ciel et à la terre par un vrai disciple du Cœur de Jésus conservant, au sein des plus cruelles épreuves, la plus douce sérénité et n'ayant que des bénédictions pour son Dieu, alors même qu'il voile sa bonté sous les apparences d'une impitoyable rigueur !

La patience, poussée jusqu'à l'héroïsme, est l'holocauste le plus précieux que le chrétien puisse offrir à son Dieu ; c'est le plus grand mérite qu'il puisse acquérir pour lui-même.

CHAPITRE VIII

La Douceur [1].

En nous présentant la bénignité, la douceur, comme le second caractère distinctif de la charité selon le Cœur de Jésus, saint Paul a mis entre nos mains la seconde pièce de l'armure qui doit rendre invincibles les serviteurs dévoués de ce divin Cœur. Si la patience est leur bouclier, la douceur est leur glaive. Par la patience, ils opposent aux traits de leurs ennemis une résistance insurmontable; par la douceur, ils acquièrent sur les âmes un ascendant irrésistible. Par la patience, les agneaux sont défendus contre la fureur des loups ; et par la douceur, ils transforment les loups furieux en innocents agneaux.

Tel a été le triomphe du Sauveur lui-même ; et telle est également la condition de nos succès. Avant de nous valoir le royaume du ciel, la douceur nous assurera l'empire de la terre : *Beati mites quoniam ipsi possidebunt terram.*

I

Un jour, celui en vue duquel Dieu a créé toutes choses, celui auquel a été promis l'empire universel et

[1] *Messager,* t. XLIV, p. 129.

que toutes les créatures ont reçu l'ordre d'adorer, le Roi immortel des siècles apparut, aux yeux de David, dans tout l'appareil de sa majesté et dans tout l'éclat de son triomphe. A cette vue, le royal psalmiste entonne le chant le plus sublime qu'aient jamais proféré les lèvres humaines : « Mon cœur déborde ; il ne peut retenir l'hymne de louange. Semblable à la plume emportée par les transports de l'écrivain, ma langue chante les gloires du divin Roi. Vous êtes beau par-dessus tous les enfants des hommes ; la grâce est répandue sur vos lèvres ; et, dès l'éternité, le Très-Haut vous a comblé de ses bénédictions. »

Après nous avoir ainsi dépeint, en quelques traits, la beauté et la gloire du Roi Jésus, David va révéler le principe de sa force et l'instrument de ses victoires. « Ceignez votre glaive, lui dit-il, ô puissant guerrier ! Saisissez vos flèches aiguës : elles feront tomber à vos pieds les peuples et perceront le cœur de vos ennemis. »

Quelles sont ces flèches et quel est ce glaive? Écoutons : « Armée de vérité, de douceur et de justice, votre droite vous conduira de prodige en prodige. Fort des charmes de votre beauté, vous marcherez, vous triompherez, vous régnerez. »

Cette prophétie nous révèle tout le plan de l'œuvre du Fils de Dieu.

Pour reconquérir son royaume terrestre, que la révolte originelle lui avait arraché, ce divin Roi avait deux sortes d'armes. Il pouvait s'armer de sa puissance, et rien ne lui était plus facile que de subjuguer avec son aide tous les peuples de la terre. Courbés par la crainte devant les grossières images des fausses divinités, prêts pour apaiser leur courroux imaginaire à répandre sur leurs autels le sang même de leurs en-

fants, combien les hommes eussent été encore plus empressés à adorer le vrai Dieu et à accomplir ses plus rigoureux préceptes, s'il leur fût apparu la foudre en main et entouré des bataillons de la milice céleste!

Ce facile triomphe n'a pas tenté l'ambition du divin conquérant. Par là il aurait obtenu l'obéissance des hommes; mais cette soumission, dérivée de la crainte, eût été par trop semblable à celle de l'animal docile à l'aiguillon. Elle lui eût livré les corps; et ce n'étaient pas les corps que le Fils de Dieu voulait conquérir, c'étaient les cœurs; et les cœurs ne cèdent qu'à l'amour.

Il a donc cherché des armes qui lui permissent d'emporter notre amour; des flèches assez aiguës pour pénétrer jusque dans le plus intime des cœurs; un glaive assez puissant pour arracher à l'homme, essentiellement égoïste, le libre hommage de son dévouement; et cette armure est celle avec laquelle il a commencé à Bethléem la campagne qu'il devait consommer au Calvaire, et poursuivre, jusqu'à la fin des siècles, dans le tabernacle eucharistique. Sur ce triple champ de bataille, dans la crèche, sur la croix, sur l'autel, nous le voyons dépouillé de tout ce qui pourrait exciter la crainte, mais revêtu de l'armure la plus propre à attirer notre cœur. Aussi, en présence de cette seconde manifestation de la majesté divine, si différente de celle du Sinaï, saint Paul s'est-il écrié : « Elle est apparue la bénignité et l'humanité (suivant le texte grec, la philanthropie) de Dieu notre Sauveur! » (Tit., iii, 4.)

Non, ce n'est pas son pouvoir sans bornes, sa rigoureuse justice, sa sainteté inviolable qui se révèlent ici. Tous ces attributs, le Dieu de la crèche et de

l'autel les possède, car ils sont inaliénables ; mais ils sont cachés et comme éclipsés par la manifestation de sa bonté et de sa douceur. Il laisse dormir dans son céleste arsenal toutes les autres armes ; et il descend, fort de son seul amour, dans ce champ clos où il va lutter corps à corps contre notre égoïsme.

II

Suivons-le, en effet, dans tout le cours de sa carrière mortelle; aux plus violentes attaques, il n'oppose que la douceur, et c'est à elle seule qu'il a recours pour vaincre toutes les résistances. Il semble avoir oublié qu'il est le Tout-Puissant ; et il ne souffre pas que ceux qui s'en souviennent le sollicitent d'user, pour assurer le succès de sa mission, du secours que la création serait disposée à lui prêter contre ses ennemis. Quand Jacques et Jean lui proposent de faire descendre le feu du ciel sur une ville qui refuse de lui ouvrir ses portes : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes, leur dit-il. » (Luc, IX, 55.) Ces disciples trop ardents se croyaient encore au temps de la loi de crainte, où le prophète appelait le feu du ciel à son aide, pour punir les contempteurs de sa mission. (4 Reg., I, 10.) Ils n'avaient pas encore compris que, pour remplir une mission plus haute, le Maître des prophètes venait les animer d'un esprit meilleur ; mais ils ne tarderont pas à le comprendre, et Jean, le fils du Tonnerre, se pénétrera si bien de cet esprit, qu'il ne saura plus rien prêcher que l'amour.

Il n'est pas, en effet, de leçon que le divin Maître se

soit plus attaché à nous inculquer par ses exemples comme par ses paroles. Quand il veut résumer en deux mots tous ses enseignements : « Apprenez de moi, nous dit-il, que je suis doux et humble de Cœur. » L'intelligence pratique de cette leçon ne nous dispense pas, sans doute, de croire les autres vérités et d'accomplir les autres préceptes ; mais elle disposera si bien nos cœurs et nos esprits que tous les autres enseignements y pénètreront sans peine, et que l'accomplissement des autres devoirs nous deviendra facile.

L'exemple de leur divin Maître apprendra aux Apôtres à chercher dans la douceur le secret principal de l'efficacité de leur ministère. C'est par là qu'ils le verront gagner une pauvre âme, que la rigueur des pharisiens n'aurait réussi qu'à perdre. Ces hypocrites zélateurs d'une justice purement extérieure amènent au Sauveur une pécheresse, que la loi de Moïse condamnait à être lapidée ; ils voulaient se donner le méchant plaisir de le voir, une fois au moins, aussi sévère qu'eux-mêmes. Que fait le bon Maître? Nous le disions naguère : usant envers ces méchants eux-mêmes de ménagements dont ils étaient indignes, il les contraint, en leur rappelant secrètement leurs propres iniquités, à se désister de leur accusation et à s'évader l'un après l'autre. Puis se tournant vers la pauvre pécheresse : « Où sont ceux qui vous accusaient, lui demande-t-il? Quelqu'un d'entre eux vous a-t-il condamnée? — Non, Seigneur, aucun, répond-elle. — Eh bien ! moi non plus, je ne vous condamnerai pas : allez et ne péchez plus. »

Nous voyons ici, dans tout son relief, le contraste entre le véritable esprit du Cœur de Jésus et ce détes-

table esprit pharisaïque qui ne cesse de lui faire la guerre, au sein même du christianisme. Qu'eût obtenu par sa rigueur ce zèle de la loi dont se targuaient les pharisiens? Il eût jeté dans le désespoir la pauvre pécheresse; et, en punissant son crime, il l'eût en quelque sorte éternisé en la précipitant elle-même dans l'enfer.

Jésus, au contraire, par sa douceur, fait naître dans le cœur de la pécheresse un sentiment de reconnaissance et d'amoureux repentir, qui la sauve en détruisant son péché.

Combien d'autres traits de l'Évangile faudrait-il citer, si nous voulions rappeler les triomphes dont Jésus-Christ a été redevable à son incomparable douceur? N'est-ce pas à l'aide de cet appât qu'il attira à lui la Samaritaine, et qu'il l'amena à l'humble confession de sa vie désordonnée? N'est-ce point par la condescendance ineffable avec laquelle il accueillit le repentir de Madeleine, qu'il s'attacha inviolablement cette âme égarée et l'éleva en un moment à la sainteté la plus haute? Et n'est-ce point encore par la force de sa douceur qu'il attire à lui toutes les âmes droites, en dépit des obstacles qui tendraient à les éloigner de lui?

Il est, dans son sacrement, bien plus caché encore et bien plus impuissant qu'il ne l'était aux jours de sa vie mortelle. Également faible dans son Église, il est, de plus, persécuté en elle, avec acharnement par toutes les puissances de la terre; et pourtant les plus nobles âmes continuent à lui adresser leurs hommages. Chaque jour on voit des intelligences distinguées, retenues loin de lui par leurs préjugés, par leurs intérêts, par toutes les affections humaines, briser tous ces liens,

surmonter tous les obstacles, se livrer à lui sans réserve et s'enrôler à son service.

C'est que, dans l'apparente inertie de sa puissance, le divin guerrier continue avec une énergie infatigable sa lutte d'amour. Au sein des ténèbres, où plus que jamais il voile sa grandeur, il fait plus que jamais éclater sa bonté. De là, il lance avec plus de force que jamais ces flèches aiguës qui pénètrent dans le plus intime des cœurs; et le glaive de sa douceur subjugue d'autant plus glorieusement les âmes droites, que les cœurs pervers semblent se rire plus impunément du glaive de sa justice.

III

Cette arme toute-puissante, notre divin Chef la présente à tous les fidèles serviteurs de son Cœur sacré. Nous serons forts comme lui, si nous apprenons la grande leçon qu'il désire par-dessus tout nous enseigner : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de Cœur. »

Mais n'oublions pas ce que plus d'une fois déjà nous avons eu l'occasion de remarquer. La douceur selon le Cœur de Jésus n'a rien de commun avec cette mollesse qui résulte du tempérament sans énergie, et qui ne se préserve des exagérations de la vivacité et de la force que par l'exagération également blâmable de la faiblesse et de l'indolence. Ce n'est pas à cette douceur fade et inerte qu'a été promis l'empire de la terre; mais à celle qui fut montrée à Samson sous la figure d'un rayon de miel construit dans la bouche d'un lion, à la douceur née de la force et soutenue par l'abnégation : *De forti egressa est dulcedo.*

La première de ces deux espèces de douceurs est une ébauche de la nature; la seconde est le chef-d'œuvre de la grâce; la première est une disposition innée et par conséquent sans mérite : la seconde est une vertu acquise et éminemment méritoire; comme toutes les qualités naturelles, la première est accompagnée de son défaut, qui est la faiblesse; la seconde, au contraire, s'allie harmonieusement avec la qualité opposée, qui est la force; la première naît de l'impuissance de lutter contre les résistances extérieures; la seconde ne peut être que le fruit d'une longue lutte contre la violence des mouvements intérieurs.

La douceur selon le Cœur de Jésus, c'est celle d'un saint François de Sales, qu'on aurait cru né avec le caractère le plus paisible, tandis que sa nature ardente avait dû conquérir par de violents efforts cette sérénité qui régnait sur son front. Ce n'est pas que les tempéraments plus froids et les caractères plus faibles ne puissent eux aussi acquérir la vraie douceur, et transformer en une vertu surnaturelle cette disposition plus calme, qu'ils tiennent de la nature; mais, pour acquérir ce mérite, ils auront besoin d'une grâce également puissante et d'efforts également énergiques. Si les tempéraments plus ardents sont plus enclins à la violence, ces natures plus faibles sont plus portées à la tristesse et au découragement. Celles-ci se laissent abattre par les résistances contre lesquelles les premiers s'emportent.

Or, l'abattement et la mauvaise humeur ne sont guère moins contraire à la douceur que l'emportement et la violence; et, pour surmonter la première de ces inclinations, il ne faut pas faire de moindres efforts que pour vaincre la seconde. Tous les tempéraments sont également éloignés par leur nature de la véritable

douceur; pour y arriver, les uns ont à retrancher autant que les autres ont à acquérir. Aux uns et aux autres, le Cœur de Jésus offre tout à la fois l'idéal qu'ils doivent réaliser par leurs efforts, et la grâce qui, seule, peut rendre leurs efforts fructueux.

Mais quelle n'est pas la puissance d'un cœur qui, avec l'appui de cette divine grâce et au prix de généreux efforts, s'est rendu maître de ce trésor précieux!

Il est sans doute bien d'autres prestiges capables de captiver les cœurs des hommes; la beauté, la richesse, l'art, l'éloquence, ont leur fascination; certains caractères dominateurs ont sur tout ce qui les entoure un ascendant auquel rien ne résiste. Mais il n'est pas de prestige plus irrésistible, il n'est pas de fascination plus légitime à la fois, plus universelle et plus durable que celle de la véritable douceur.

Toujours agités par le souffle des passions, toujours inquiets, même aux heures où tout leur sourit, le plus souvent tourmentés par le remords, le ressentiment, la crainte, les hommes s'arrêtent devant le fidèle imitateur de la douceur de Jésus-Christ comme devant une vision d'un monde meilleur. Cette constante sérénité, cette indépendance des basses convoitises, cette paix qui a pu se faire, dans les hauteurs de l'âme, un refuge auquel n'arrivent point les émotions de la sensibilité, ce dévouement qu'aucun égoïsme ne rebute, cette bonté qu'aucune ingratitude ne décourage, tout cela évidemment est plus qu'humain; et les esprits les plus pervers, s'ils ont le bonheur de voir de près un pareil spectacle, sont contraints d'y reconnaître une influence divine, et de s'écrier avec le poète : Deus, *ecce* Deus! Oui, vraiment Dieu est là. Dieu avec son cœur type achevé de la parfaite douceur : *Discite a me qui mitis sum!*

CHAPITRE IX

La Force et la Douceur[1].

Vous vous souvenez, chers lecteurs, de l'énigme que Samson proposa aux Philistins, et que ceux-ci ne purent résoudre. En se rendant à Thamnata, pour y célébrer ses noces, Samson rencontre un lion qu'il met en pièces, comme si c'eut été un jeune chevreau. Quelques jours après il repasse par le même lieu, et voilà que, dans la gueule du lion qu'il avait tué, il trouve un essaim d'abeilles qui y avaient construit leur rayon. Il prend ce miel, s'en nourrit et, arrivé à Thamnata, il propose cette énigme : Celui qui dévore a donné un aliment, et la douceur est sortie du fort.

Sous cette énigme de mots, que les Philistins furent incapables de deviner, se cachait une énigme plus réelle et plus profonde, que Samson lui-même ne soupçonnait sans doute pas. Rien ne nous empêche, en effet, de voir dans ce lion que Samson met en pièces, et qui fournit après sa mort un aliment savoureux, l'image du lion de la tribu de Juda qui, mis à mort par les juifs, donne aux juifs eux-mêmes et au monde entier la plus suave nourriture. Voilà le fort par excellence duquel il n'émane que douceur. L'énigme de Samson

[1] *Messager*, t. III, p. 265.

n'est donc pas un simple jeu de mots, c'est le résumé de l'Évangile et la formule abrégée de ce règne du Cœur de Jésus, dont nous avons entrepris l'étude. N'est-ce pas dans ce divin Cœur que la force et la douceur, deux vertus bien difficiles à allier, se sont élevées à leur plus haute perfection et se sont confondues ensemble? N'est-ce point par ce mélange que le Cœur de Jésus a attiré irrésistiblement les cœurs doux aussi bien que les cœurs forts, et qu'il a pu compléter les uns et les autres en leur donnant ce qui leur manquait, aux doux la force et aux forts la douceur?

Oui, c'est là le secret du triomphe partiel que le Cœur de Jésus a déjà remporté dans le monde, et du triomphe bien plus complet qui lui est réservé dans l'avenir. Nous avons déjà expliqué ce triomphe en disant : Jésus a vaincu et transformé le monde par son amour; mais, pour rendre cette explication complète, il faut ajouter : l'amour de Jésus a vaincu et transformé le monde par sa douceur pleine de force et par sa force pleine de douceur. Quand nous aurons bien compris ce secret, nous saurons ce que nous avons à faire pour nous vaincre et nous transformer nous-mêmes, pour vaincre et transformer les âmes qui attendent de nous leur salut.

I

Toutes les vertus sont sœurs, et pourtant il en est quelques-unes qui semblent s'exclure l'une l'autre. La prudence s'allie difficilement à la hardiesse, l'économie ne s'accorde guère avec la libéralité, la docilité se trouve rarement unie avec la liberté d'esprit et l'habitude de penser par soi-même; mais l'opposition qui

existe entre ces différentes vertus est peut-être moins insurmontable encore que celle qui sépare la force de la douceur. L'union de ces deux qualités ne saurait être l'œuvre de la nature, puisqu'elles supposent, dans la complexion naturelle de ceux qui les possèdent, la prédominence d'éléments opposés. La douceur est le partage des naturels tranquilles, qui n'aiment pas la lutte, et à qui il en coûte bien moins de supporter une injure que d'en exiger la réparation.

Le force, au contraire, est le privilège des tempéraments plus énergiques, que le repos fatigue, et auxquels le combat lui-même offre des jouissances presque aussi vives que celles du triomphe. Ainsi les premiers sont naturellement doux, précisément parce qu'ils manquent de force, et les seconds sont naturellement forts parce qu'ils manquent de douceur. Ce qui rend aux premiers la patience facile, c'est ce qui leur rend la lutte pénible; et ce qui fait aimer le combat aux seconds, c'est ce qui les met dans une sorte d'impuissance de supporter la résistance. Pour unir ensemble ces deux qualités si radicalement séparées par la nature, il ne faut rien moins qu'une longue lutte contre soi-même. Disons mieux, il faut l'appui du Cœur de Jésus et la céleste influence de sa grâce.

Cherchez, en effet, parmi tous les grands caractères dont l'histoire nous a conservé le portrait, s'il en est beaucoup qui aient réalisé cette merveilleuse alliance. Les uns se font aimer par leur douceur; mais cette douceur a été le plus souvent accompagnée de faiblesse; les autres se font craindre par leur énergie, mais cette énergie a été portée jusqu'à la dureté. David est un roi belliqueux; mais quelque sainte que soit sa vie, dans son ensemble, elle est souillée par le meurtre

d'Urie. Salomon est un roi doux et pacifique, et lui aussi s'élève d'abord à une haute sainteté; mais plus tard sa douceur le porte à de honteuses complaisances, et il va jusqu'à sacrifier l'honneur de son Dieu à un amour coupable.

Où trouverons-nous le cœur fort d'où il ne sortira que douceur, et le cœur doux qui ne se laissera jamais aller à aucune faiblesse? Nous le trouverons dans la poitrine de l'héritier de David et de Salomon, dans celui qui réunit en lui tous les extrêmes, la puissance et la faiblesse, la sublimité et la simplicité, une grandeur que les rois eux-mêmes adorent, et une humilité qui se plaît au milieu des pauvres et des enfants; dans celui qui a vécu inconnu, et qui après sa mort a vaincu le monde. Cette alliance de toutes les oppositions est bien sûrement un des grands signes de la divinité de Jésus-Christ; mais nulle part ce signe ne se révèle avec un plus touchant éclat que dans ce mélange de force et de douceur qui compose le caractère et la physionomie morale de Jésus.

Où trouver un cœur plus fort que le sien? Parti de la condition la plus obscure, il entreprend une œuvre que les plus grands conquérants et les plus puissants monarques n'ont pas même rêvée, la régénération de l'humanité entière; et voyez avec quel calme, avec quelle pleine possession de lui-même il procède à l'accomplissement de cette œuvre. Il sait qu'il n'a que peu d'années à vivre; il annonce sa mort prochaine, et pourtant il ne se presse pas; aucun effort violent, aucune inquiétude, aucune démarche pour se concilier la faveur des puissants; il est deux choses qu'il envisage avec une égale certitude et une égale sérénité : sa prochaine défaite et son triomphe définitif.

Cependant les obstacles s'accumulent devant lui, la jalousie des pharisiens devient chaque jour plus furieuse; Hérode cherche à le perdre, ses concitoyens eux-mêmes veulent le mettre à mort; des embûches lui sont tendues de tous côtés et des ordres sont donnés pour le saisir; quand le voit-on s'émouvoir et se troubler? Il s'éloignera tant que son heure ne sera pas encore venue; mais dès que l'amitié le rappellera, toutes les menaces ne l'empêcheront pas de revenir se jeter au milieu du danger.

Voyez-le entre les mains de ses ennemis : avec quelle autorité il parle aux gardes dans le jardin des Olives, aux prêtres qui l'interrogent sur sa doctrine, à Pilate qui l'interpelle sur sa royauté! Les fouets des bourreaux lui arrachent-ils un soupir? Les épines qui percent son front ne sont-elles pas acceptées avec autant de calme que si c'était le plus glorieux diadème? Quand il se traîne, accablé sous le poids de sa Croix, ne s'oublie-t-il pas lui-même pour songer aux malheurs qui attendent les filles de Jérusalem? Et quand il est cloué à ce bois infâme et suspendu pendant trois heures sur quatre plaies, ne domine-t-il pas complètement sa douleur pour s'occuper de ceux qui l'entourent, et consommer l'œuvre qu'il doit accomplir dans le monde?

Nous voulions peindre sa force et nous n'avons pu le faire sans donner en même temps les preuves de son incomparable douceur; car c'est par cette douceur même, en face des obstacles et des contrariétés de tout genre que sa force s'est surtout révélée. Il a été doux envers ceux qu'il avait choisis pour coopérateurs de son œuvre, et qui, jusqu'à la veille de sa mort, se sont montrés rebelles à ses soins paternels. Il est doux envers celui de ses Apôtres qui le livre à ses ennemis, et

il l'est encore envers celui qui le renie honteusement ; il est doux envers le valet qui le soufflette, envers la soldatesque qui l'outrage toute la nuit ; envers Pilate, qui le condamne après avoir confessé son innocence, envers les bourreaux qui le crucifient, envers le larron qui commence par le blasphémer et qui ensuite a recours à sa miséricorde.

Quand donc la terre a-t-elle vu, dans le cours des siècles, une douceur semblable? Quel est le cœur si faible qui a jamais enduré les outrages, subi les persécutions, accepté les trahisons et les calomnies avec une plus infatigable patience que ce Cœur si fort? Quel est l'agneau qui s'est laissé jamais conduire à la boucherie aussi docilement que ce lion?

II

Ne nous étonnons donc pas de l'irrésistible puissance du Cœur de Jésus. Dans sa force et dans sa douceur, ce divin Cœur possède deux aimants, qui attireront à lui tous les cœurs susceptibles de s'élever, tous ceux en qui l'orgueil et la brutale volupté n'auront pas étouffé toutes les nobles tendances. Car ce sont là les deux côtés par lesquels les cœurs généreux sont le plus accessibles : les uns, naturellement doux, se complaisent davantage dans la douceur, mais se laissent plus facilement dominer par la force ; les autres, naturellement forts, sont plus enclins à estimer la force, mais souvent aussi sont plus sensibles aux attraits de la douceur. Aux uns et aux autres le Cœur de Jésus présente des charmes irrésistibles. Si vous ne voulez pas vous soumettre à son empire, vous n'avez que deux

moyens : fuyez-le et devenez-lui complètement étranger; ou bien détruisez en vous tout ce qui vous porte à aimer ce qui est aimable et à admirer ce qui est grand. Mais tant que vous porterez en vous quelque étincelle de véritable amour, vous ne sauriez fixer vos regards sur ce divin Cœur sans vous sentir porté à l'aimer. Qui que vous soyez, vous subirez cette influence.

Vous êtes peut-être un fier guerrier que l'airain des combats réjouit, et que le danger fait sourire?

Quelle que soit votre hardiesse, approchez : voici un Cœur plus intrépide que le vôtre; voici un guerrier qui a vaincu dans un combat plus rude que tous ceux auxquels vous avez pris part. Ne rougissez donc pas d'honorer ce Cœur : c'est le Cœur du grand capitaine des vrais héros; la dévotion au sacré Cœur est la dévotion des braves.

Venez aussi, vous, vierges timides, jeunes enfants dont le cœur s'émeut à la moindre souffrance, et dont les vertus, semblables à de tendres fleurs, redoutent le vent de la tempête et les rayons d'un soleil trop ardent; venez confier au Cœur de Jésus vos faiblesses, vos craintes et vos douleurs; il vous comprendra, soyez-en sûrs; car si votre cœur est sensible, ce divin Cœur est plus sensible encore. Ne l'avez-vous pas vu pleurer sur un ami qu'il venait de perdre, et qu'il allait ressusciter? La douleur d'une mère ne le faisait-elle pas frémir, et les moindres souffrances n'excitaient-elles pas sa compassion? Aimez-le donc vous aussi et consacrez-vous à son service. Si la dévotion au sacré Cœur est la dévotion des forts, elle est aussi la dévotion des faibles; et si aux premiers elle découvre des trésors d'intrépidité et d'énergie, aux seconds elle révèle tout un océan de bonté et de douceur.

Disons mieux : c'est aux forts que la dévotion au sacré Cœur présente surtout sa douceur, comme c'est aux doux qu'elle offre surtout sa force ; et par là elle vient en aide à l'indigence et à la faiblesse des uns et des autres. Nous disons à la faiblesse, et nous maintenons la justesse de cette expression, aussi bien par rapport à la force exempte de douceur que par rapport à la douceur exempte de force. Oui, l'énergie naturelle qui ne sait pas dominer ses emportements devient une faiblesse véritable, et ne mérite pas plus d'estime que la douceur naturelle qui ne sait pas vaincre les résistances du dehors. L'une et l'autre cèdent devant l'obstacle, et se laissent dominer par les difficultés. Que l'obstacle soit intérieur ou extérieur, peu importe, c'est toujours l'obstacle, et la force véritable consiste, non pas à reculer devant lui, mais à le surmonter.

En réalité, l'ennemi sous les efforts duquel succombe le cœur faible, ce n'est pas tant le mal du dehors que la crainte du dedans ; c'est la passion qui le domine, bien plus que l'objet qui excite cette passion. Mais n'est-ce pas là ce qui arrive au cœur emporté? Au lieu d'être dominé par la crainte, il est dominé par la colère ; voilà la différence ; mais des deux côtés, il y a triomphe de la passion sur la raison ; des deux côtés, il y a de la part de la volonté raisonnable une défaite honteuse, née de la lâcheté qui a reculé devant la lutte.

Qui délivrera les forts de cette faiblesse qui leur est naturelle, et qui donnera aux faibles la force que la nature leur a refusée? Ce sera Celui qui rassemble en lui-même toutes les oppositions, et qui, étant par nature souverainement fort, s'est volontairement revêtu de l'apparente faiblesse de la douceur.

Vous qui craindriez de paraître faibles, si vous cédiez

aux légitimes résistances qui vous arrêtent, ou si vous pardonniez les outrages qui vous sont injustement infligés, voyez le fort des forts se soumettre à toutes les autorités, et n'opposer que la patience à toutes les injustices. Voyez cette indulgence et cette douceur captivant toutes les admirations du ciel, et triomphant de toutes les forces de la terre. Craindrez-vous de vous déshonorer en l'imitant? Ah! l'illusion n'est plus possible. La douceur du Cœur de Jésus a convaincu de lâcheté tous les emportements, et marqué toute dureté du stigmate ignominieux de la faiblesse. Aussi voyez tous les véritables forts s'élancer à sa suite, et pousser à son exemple la douceur jusqu'à l'héroïsme.

Voyez François de Sales, que la nature a fait bouillant, devenir si débonnaire et si doux, qu'on eût dit son cœur pétri de miel et ses veines remplies de lait.

Voyez Ignace de Loyola trompant les médecins eux-mêmes, qui, jugeant de son tempérament naturel par le caractère que lui avait fait sa vertu, mettent sa vie en danger en traitant comme flegmatique le plus bilieux de tous les hommes. C'est vraiment un tempérament nouveau que l'amour du Cœur de Jésus a créé dans l'humanité; en s'unissant ensemble, ces deux qualités jusque-là désunies se sont transformées mutuellement.

La force des héros chrétiens n'a plus rien de commun avec la force des héros du paganisme; elle est plus véritablement forte, puisqu'elle triomphe bien mieux de tous les obstacles, des obstacles du dedans comme de ceux du dehors; mais en se déployant plus complètement, elle perd tout ce qui la rendait repoussante, pour devenir bonne et aimable. Plus de rudesse, plus de fierté hautaine, plus de dédain orgueilleux.

Les héros chrétiens sont encore des lions, et, quand l'honneur de Dieu l'exige, leur voix saura effrayer la terre, et les coups qu'ils frappent renverseront tous les obstacles; mais hors de là, il n'y a pas d'agneaux plus innocents et de brebis plus dociles; un petit enfant les conduit à son gré.

Et, tandis que sous l'influence du Cœur de Jésus les lions deviennent des agneaux, les agneaux, de leur côté, deviennent des lions; la douceur se revêt de force, comme la force se revêt de douceur. La majesté romaine siégeant sur ses tribunaux, entourée de licteurs et appuyée par l'appareil des plus redoutables supplices, est étonnée de se voir vaincue par de jeunes vierges de treize ans. Agnès défie les glaives et les bûchers, et ses réponses confondent les tyrans qui l'interrogent.

Que de fois cette scène s'est renouvelée dans le cours des siècles chrétiens! Or, que nous offrent de semblable les annales des sociétés humaines? Où trouver la femme forte en dehors de la société que vivifie l'influence du Cœur de Jésus? Où trouver les Thérèse, les Catherine de Sienne, les Élisabeth de Hongrie, ces héroïnes qui, sans rien perdre de la douce modestie et de la délicate pudeur de leur sexe, ont surpassé la virilité de cœur et la fermeté d'esprit des politiques et des guerriers? Comment tant de force a-t-elle pu s'allier à tant de faiblesse? Si vous voulez apprendre ce secret, jetez les yeux sur le Cœur de Jésus. C'est là que ces faibles femmes ont puisé leur héroïsme. Le Cœur de Jésus les a rendues fortes en leur apprenant à aimer. Car tout amour est une force, et il craint d'autant moins les résistances qu'il est plus ardent et plus passionné.

Qui n'a admiré dans l'oiseau le plus timide le cou-

rage de l'amour maternel? Mais tout amour que la nature seule a formé a ses limites, ses défaillances, et le plus passionné ne triomphe de quelques obstacles que pour succomber par ses propres excès. Seul, l'amour que le Cœur de Jésus inspire s'élève au-dessus de toute puissance créée; seul il défie également les faiblesses intimes du tempérament et les violences de la persécution extérieure. Qu'il s'empare du cœur d'un apôtre comme Paul ou d'une femme comme Thérèse, il s'écrie avec une confiance égale : « Qui me séparera de celui que j'aime! Ce ne sera ni la vie, ni la mort, ni les choses présentes, ni les choses à venir! » Il n'est pas de créature que mon amour ne soit certain de vaincre; car cet amour sorti du Cœur de Jésus a sa source en Dieu même.

Pourquoi n'aurions-nous pas la même assurance, et ne porterions-nous pas aux obstacles, qui nous ont arrêtés jusqu'à ce jour, le même défi? Ces résistances sont intérieures ou extérieures; c'est un tempérament trop violent qui nous emporte, ou un tempérament trop faible qui succombe sous le poids des difficultés; c'est la force qui nous manque, ou la douceur que nous ne pouvons acquérir. Nous venons de reconnaître la source commune de ces deux vertus. Pourquoi n'irions-nous pas puiser à cette source? Si nous sommes forts, pourquoi n'élèverions-nous pas, avec l'appui du Cœur de Jésus, notre force naturelle jusqu'à cette hauteur surnaturelle où elle se confondra avec la perfection de la douceur? Si nous sommes faibles, pourquoi n'userions-nous pas du pouvoir qui est donné aux faibles de devenir forts en aimant fortement? Qui que nous soyons, nous sommes les membres de Jésus-Christ, et le Cœur de Jésus-Christ est par conséquent notre cœur; en pre-

nant toutes nos faiblesses, ce divin Cœur nous offre sa force.

Demeurons-lui donc unis, n'agissons plus que sous son influence, et nous serons tout à la fois doux et orts comme lui.

CHAPITRE X

Le Courage[1].

Ce n'est pas un des signes les moins éclatants de la divinité du Sauveur que l'harmonie avec laquelle il a uni dans son Cœur les qualités les plus opposées, celles qui chez les autres hommes sont d'autant plus difficiles à concilier qu'elles s'élèvent à un plus haut degré de perfection. Plus un guerrier se distingue par l'impétuosité de son courage, moins on a le droit de le prendre pour un modèle de douceur. En Jésus-Christ seul les vertus les plus contraires ont été portées à la plus haute perfection, et, arrivées à ce sommet, elles s'unissent et se confondent ensemble. Dans le portrait que l'Évangile nous trace de son divin Cœur, nous voyons briller avec un même éclat la douceur et la force, la plus patiente longanimité et le plus ferme courage.

Le Cœur de Jésus est le cœur de l'Agneau de Dieu ; mais c'est aussi le cœur du Lion de Juda. Et la douceur de l'Agneau, loin d'altérer en lui le courage du lion, en fait mieux ressortir l'énergie. C'est parce qu'il s'exerce sans effort que ce courage est exempt de toute violence. Il n'a pas besoin de lutter contre la crainte des maux temporels, parce que cette crainte lui est inconnue.

[1] *Messager*, t. XXXIX, p. 45. — T. XLII, p. 643.

Il n'y a qu'un seul mal devant lequel le Sauveur ait un moment comme reculé : c'est la responsabilité de nos crimes dont, au jardin des Olives, l'inexorable justice de son Père lui fit sentir le poids accablant. Au moment où il se vit obligé de boire jusqu'à la lie et de s'incorporer en quelque sorte le calice de nos iniquités ; où, « lui qui ne connaissait pas le péché, fut fait péché pour l'amour de nous » (2 Cor., v, 21), il fut saisi de frayeur, et il demanda grâce à Dieu son Père ; mais quant aux tourments temporels et à tous les maux que les hommes sont en état d'infliger, loin de les craindre, il marcha au devant d'eux, il les désira ardemment, et il ne témoigna que de l'amour aux bourreaux qui les lui infligeaient.

I

Nous voyions naguère ce divin Cœur, dès le premier moment de sa carrière mortelle, embrassant, avec une parfaite résolution et une pleine liberté, les tourments par lesquels cette carrière devait se terminer.

Il n'en ignorait pas les rigueurs ; aucune des douloureuses circonstances par lesquelles ils devaient être aggravés ne lui échappait ; et, loin d'en détourner ses regards, il les avait constamment sous les yeux ; c'était la partie principale de l'œuvre qui, suivant le prophète, lui fut constamment présente : *Opus ejus coram illo.* (Is., LXII, 2.)

Il ne manque pas d'hommes qui font les braves tant qu'ils sont loin du champ de bataille, mais dont la vaillance s'évanouit quand le péril approche : tel n'est

pas le courage du Cœur de Jésus : la proximité du danger ne lui ôte rien de sa calme intrépidité.

On lui dit que le cruel Hérode, qui avait fait décapiter Jean-Baptiste, lui prépare un sort semblable, et on lui conseille de se mettre à l'abri de sa fureur. Écoutez sa réponse et jugez si elle traduit la moindre crainte :

« Dites à ce renard : Voici que je chasse les démons et je guéris les malades aujourd'hui et encore demain. Je ne m'arrêterai que le troisième jour, » c'est-à-dire à l'heure que j'aurai moi-même marquée. (Luc, XIII, 3.)

Au moment où ses apôtres favoris viennent d'être témoins des gloires de sa transfiguration, il se plaît à leur annoncer les ignominies et les tortures de sa Passion. Il renouvelle cette même annonce à plusieurs reprises, et y met autant d'insistance qu'en mettent les autres hommes à éloigner de leur pensée les maux qui les menacent.

Plus tard, Jésus a connaissance du complot ourdi par les princes des prêtres pour le faire mourir ; et comme son heure n'est pas encore venue, il se retire au delà du Jourdain ; mais Lazare tombe malade et meurt. Marthe et Marie l'appellent, et il ne peut résister à leur invitation. « Maître, lui disent ses disciples, les juifs s'apprêtent à vous lapider ; et vous retournez vous exposer à leur haine ! » Jésus leur répond : « N'y a-t-il pas douze heures dans le jour ? » Remplir ces douze heures de sa journée, telle est sa préoccupation unique. Il sait que la nuit de la mort ne viendra qu'au moment fixé par son Père.

Elle approche enfin, cette heure douloureuse, l'heure de la puissance des ténèbres, la nuit de l'agonie sanglante, de la double trahison de Judas et de Pierre, de la fuite des disciples et du triomphe des ennemis du

Sauveur. C'est le moment qu'il choisit pour inviter au festin de son amour ceux même qui bientôt vont l'abandonner, pour les nourrir de sa chair et pour épancher sa tendresse dans ce discours après la Cène, qui est comme le testament de son Cœur. A-t-il donc perdu de vue le sort qui l'attend? Il l'a si peu perdu de vue, qu'il se fait de ce discours même un acheminement à sa Passion. Au lieu de demeurer dans le cénacle où le traître n'aurait pas osé venir le prendre, il dit aux disciples : « Afin que vous sachiez que j'aime mon Père, et que tout ce que mon Père me commande, je le fais, levez-vous, et allons. » C'est à la mort qu'il va et à une agonie plus douloureuse que la mort. Voyez pourtant comme son visage est serein et sa démarche assurée !

Bientôt, Judas approche avec sa troupe armée. Loin de reculer, JÉSUS va au-devant du traître : « Qui cherchez-vous? » demande-t-il aux soldats. — « JÉSUS de Nazareth, » répondent-ils. — « Me voici, » dit JÉSUS; et il prononce ces mots avec une telle fermeté que, trois fois, les soldats épouvantés tombent à la renverse. Quand a-t-on vu de la sorte la victime faire peur à ses bourreaux, au moment même où elle se remet entre leurs mains ?

Les tribunaux devant lesquels le Sauveur est successivement conduit sont autant de théâtres où se déploie l'intrépidité de son Cœur. Ceux qui seront appelés, dans toute la suite des siècles, à lui rendre témoignage n'auront qu'à jeter les yeux sur lui pour savoir comment la vérité doit être confessée. C'est d'abord le prince des prêtres qui le somme de dire s'il est le Fils de DIEU. JÉSUS n'ignore pas le but de cette interrogation; et dans la haine, qui seule l'a dictée, il trouve un motif

suffisant pour refuser d'y répondre. Il n'hésite pas pourtant, et à sa réponse il ajoute une déclaration qui va porter à son comble l'hostilité de ses juges : « Vous l'avez dit ; et, de plus, je vous le déclare, vous verrez un jour le Fils de l'Homme assis à la droite de la majesté de DIEU et venant dans les nuées du ciel. » Le témoignage était décisif, et, comme le divin accusé l'avait prévu, les juges prononcèrent immédiatement la sentence de mort.

Cependant, pour être exécutée, cette sentence devait être ratifiée par le gouverneur romain ; et pour en obtenir la confirmation il fallait chercher un nouveau grief. Le titre de Fils de DIEU n'avait pas de quoi inquiéter Pilate ; mais, quand on lui dénonce le Sauveur comme s'arrogeant une royauté indépendante de celle de César, il ne peut négliger une prétention qu'il a fallu réprimer violemment chez les faux messies. Il interroge donc JÉSUS : « Êtes-vous roi ? » lui demande-t-il. Et JÉSUS répond : « Vous l'avez dit ; oui, je suis roi. Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité ; et tous ceux qui appartiennent à la vérité écoutent ma voix. »

En définissant par cette réponse la nature spirituelle de sa royauté, JÉSUS ôtait au dépositaire du pouvoir temporel tout juste motif de le condamner. Mais il n'ignorait pas que cette souveraineté, qui captive les âmes et s'impose aux souverains eux-mêmes, est pour l'orgueil humain le plus insupportable de tous les jougs ; et qu'en l'affirmant, il fournissait aux princes terrestres le prétexte qui devait motiver toutes leurs persécutions, il offrait, dès ce moment, à la haine de ses ennemis le moyen sûr et facile de contraindre la faiblesse du juge à porter contre lui une sentence de

mort. Il leur suffira de lui dire : « Vous ne pouvez rendre la liberté à un homme qui affiche des prétentions pareilles, sans vous déclarer l'ennemi de César. » César, en effet, ne reconnaissait au-dessus de lui aucun pouvoir, et c'était un crime de lèse-majesté au premier chef que de lui disputer l'empire des âmes.

Jésus sait tout cela. Il voit se dresser devant ses yeux, avec sa propre croix, toutes celles auxquelles seront attachés jusqu'à la fin des siècles les témoins de sa divine royauté. Loin de l'effrayer, ce spectacle anime son courage. Il embrasse sa croix, au sommet de laquelle va être inscrit son témoignage dans les trois langues maîtresses ; pendant trois heures, il reste sur cette croix, les mains étendues, pour confirmer cette généreuse confession ; et, en la scellant par sa mort, il nous montre ce que nous devons être prêts à faire et à souffrir pour la soutenir à notre tour.

II

C'est bien, en effet, pour conquérir des imitateurs de son courage qu'il a livré ce suprême combat. « Il a voulu, nous dit saint Paul, affranchir par sa mort ceux que la crainte de la mort tenait toute leur vie dans l'esclavage. » (Héb., II, 14.)

L'Apôtre nous indique par ces paroles la source où les vrais chrétiens ont, de tout temps, puisé leur indomptable courage, le boulevard derrière lequel s'est abritée leur inaliénable liberté. Nos craintes sont, avec nos désirs, les seuls liens capables de captiver notre âme. En nous empêchant de vouloir ce que le devoir nous

commande, elles nous soumettent à une servitude bien plus honteuse que celle qui enchaîne les membres. Le maître qui craint son valet est l'esclave de son valet; tandis que l'esclave dont l'âme est affranchie de toute crainte jouit, au sein même de la servitude, d'une vraie et glorieuse liberté.

Tel est l'inestimable privilège que Jésus-Christ nous a conquis par sa mort. En nous affranchissant de la crainte de la mort, il nous a délivrés de toutes les autres craintes. Car, la mort étant comme le résumé de tous les maux terrestres, celui qui a cessé de la craindre, ne craint plus rien; et seul, par conséquent, il est vraiment libre.

Et comment le vrai disciple de Jésus-Christ pourrait-il craindre la mort? Après que notre Dieu s'est librement exposé à ses coups pour nous conquérir la vie éternelle, pouvons-nous voir autre chose dans la mort soufferte en lui et pour lui que le plus assuré de tous les gages d'immortalité? La foi en sa mort doit donc chasser de notre cœur toute crainte. Si dans la partie inférieure de notre être, qui vit encore de la vie terrestre, les maux terrestres font naître de lâches frayeurs, les divines lumières de la foi et les célestes instincts de l'espérance et de la charité doivent maintenir, dans la partie supérieure de notre âme, un calme inaltérable. Tandis que la chair redoute la mort qui doit la détruire, l'esprit salue dans le tombeau le vestibule de la vie véritable. Et comme le vrai serviteur de Jésus-Christ vit par l'esprit beaucoup plus que par la chair, il acquiert, par son union toujours plus intime avec le Cœur de Jésus, un empire de plus en plus absolu sur les lâches frayeurs, comme sur les basses convoitises de la sensualité. Avec saint Paul il ne craint pas de

jeter le gant à toutes les créatures, et de défier la mort comme la vie, les puissances de la terre comme celles de l'enfer, de le séparer jamais de la charité de Jésus-Christ.

Cette intrépidité, qui fut de tout temps l'apanage des vrais chrétiens, devient pour eux, à certaines époques, un devoir de circonstance. Il n'est jamais permis au soldat d'être lâche; mais, au moment du combat, la bravoure n'est plus seulement pour lui une glorieuse obligation, c'est encore une indispensable nécessité; en lui garantissant les honneurs de la victoire, elle peut seule le préserver des dangers plus grands et des hontes de la défaite.

Ainsi en est-il du chrétien.

Comme l'Église militante dont il est membre, il est constamment en présence de l'ennemi, et il doit, par conséquent, être toujours sous les armes. Mais, à certaines époques, la lutte devient plus vive; pour éprouver la fidélité de ses soldats et leur fournir l'occasion de mériter de plus glorieuses couronnes, le divin Chef de l'armée des élus permet à ses ennemis de leur livrer des attaques plus violentes et de remporter sur eux des victoires temporaires. Parfois même il semble se tourner contre les siens. Il se dérobe entièrement à leur vue et paraît sourd à leurs supplications. Depuis l'aurore jusqu'au soir, ils lutteront contre des ennemis dont le nombre s'accroît sans cesse, tandis que leurs rangs s'éclaircissent de plus en plus, soit par la chute des vaillants, soit par la défection des lâches. C'est au sein de cette apparente défaillance que le courage des soldats de Jésus-Christ brille de tout son éclat et acquiert tout son mérite. Moins alors ils sentent son appui, plus ils le glorifient par leur confiance aveugle

dans sa parole, et plus ils sont assurés d'être glorifiés par lui à leur tour. Mais il faut le reconnaître : ce courage n'est si méritoire qu'en raison même de sa difficulté; et, pour se préserver, au sein de ces crises, de la contagion du découragement, les âmes n'auront pas besoin d'un moindre effort que s'il s'agissait d'endurer les plus cruels supplices.

Si notre cause n'avait d'autre appui que la sagesse et l'énergie humaines, cette situation aurait de quoi désespérer le courage le plus intrépide. Aussi ne devons-nous pas être surpris de voir les âmes généralement assaillies par la tentation du découragement.

Comment échapper à cette désolante influence quand, avec l'espérance du succès, on a perdu même la claire conception du devoir; quand on ne sait ni dans quel sens il faut agir, ni jusqu'à quelle limite il faut pousser la résistance; quand, en agissant, on peut craindre de n'être pas suivi, et quand en résistant on n'est nullement assuré d'être soutenu? Telle est spécialement la position présente des catholiques français; et, comme les ennemis de l'Église poursuivent partout le même plan de bataille, il n'est pas au monde de vrai catholique qui doive demeurer indifférent aux douleurs et aux périls de cette position.

Où donc chercherons-nous le salut? C'est au Cœur de Jésus que nous le demanderons, et c'est de lui que nous l'attendons avec la plus ferme confiance. Mais ne ne nous lassons pas de le redire : si grande que soit la bonté et la puissance de ce divin Cœur, si déterminé et si engagé qu'il soit à nous sauver, il ne veut pas et il ne peut pas nous sauver sans notre concours. Nous avons le droit de lui demander qu'il fasse, pour délivrer son Église et régénérer la société chrétienne, ce

qui est au-dessus de notre pouvoir, mais à la condition que nous y travaillerons de notre côté, dans la mesure de notre pouvoir. C'est par nous que l'œuvre du salut doit commencer, et notre coopération peut seule la conduire à terme.

Or, la première condition à réaliser pour devenir les dignes coopérateurs de Dieu, c'est de nous animer du courage qui convient à ceux qui ont le Tout-Puissant pour auxiliaire.

Il faut bien le reconnaître : même à un point de vue purement naturel, la faiblesse est le caractère général de notre génération. De même que les organisations physiques éprouvent une tendance croissante à l'anémie, les caractères subissent un affaiblissement de plus en plus marqué. A d'autres époques, les âmes durent se tenir en garde contre les entraînements irréfléchis, modérer d'excessives ardeurs. Il pouvait y avoir là, comme dans le frisson de la fièvre, un symptôme dangereux ; mais ce n'est pas là aujourd'hui le danger que les gens de bien ont le plus à craindre. Le mal dont ils souffrent pour la plupart, c'est plutôt l'atonie, l'abattement. Je ne sais quel souffle énervant a passé sur la société, paralysant l'énergie des volontés et ébranlant dans les intelligences elles-mêmes la solidité des principes. Toutes les têtes se penchent, suivant l'expression du prophète, et tous les cœurs sont atteints du marasme.

Comment s'étonner que des âmes ainsi prédisposées trouvent dans les avantages que leur faiblesse donne à l'ennemi un motif pour se décourager et s'affaiblir encore plus? La maladie dont nous souffrons va donc en s'aggravant sous l'influence de ses propres effets ; et elle ne peut tarder à nous enlever ce qui nous reste



de forces, si le divin Médecin des âmes et des nations ne se hâte de nous offrir un énergique antidote.

III

Mais l'antidote n'est-il pas déjà trouvé; et ne l'avons-nous pas entre les mains? N'y a-t-il pas dans l'immense et tout-puissant amour du Cœur de Jésus de quoi fortifier les volontés les plus débiles et rendre le courage aux cœurs les plus timides?

En traitant déjà ce même sujet précédemment, nous n'avons pas eu de peine à trouver dans les gages que ce divin amour nous a fournis, les motifs les plus certains de compter sur son appui dans nos luttes présentes. Pour trouver en nous-mêmes des assurances également encourageantes, il suffit de nous faire une juste idée de notre situation et de la comparer à celle de nos ennemis.

En vérité, si le découragement convient à quelqu'un, c'est bien à ceux qui guerroient contre le Tout-Puissant.

Plaçons-nous à leur point de vue, et supposons, pour un moment, que le but qu'ils poursuivent est digne des efforts et des sacrifices qu'ils font pour l'atteindre. Sont-ils assurés de l'atteindre; et ne sont-ils pas certains, au contraire, que leurs efforts aboutiront à un inévitable et un irrémédiable échec?

Quel est ce but? C'est la destruction du règne de Dieu sur la terre. Esclaves et soldats de celui qui essaya vainement d'enlever au Tout-Puissant l'empire du ciel, ils ont juré de le dédommager de cette pre-

mière défaite, en bannissant Jéhova et son Christ de la cité terrestre.

Voilà bien dix-neuf siècles qu'ils sont à l'œuvre. Car l'idée n'est pas neuve; et ceux qui travaillent aujourd'hui à la réaliser n'ont fait qu'emprunter à leurs devanciers, morts depuis longtemps, leurs vêtements et leurs armes. Nous pouvons les considérer tous comme formant une seule et même armée, qui, sous la conduite de son chef infernal, monte, depuis dix-neuf cents ans, à l'assaut de la citadelle que Dieu a bâtie de ses propres mains sur la montagne de Sion. Interrompu seulement, durant ces longs siècles, par quelques trêves passagères, cet assaut est repris de nos jours avec un redoublement de fureur; et les cris de triomphe que poussent les assaillants nous montrent qu'ils ne doutent pas d'avoir enfin remporté la victoire.

Mais regardons-y de plus près : que verrons-nous?

Aujourd'hui, comme dans les siècles passés, le premier exécuteur des vengeances divines, la mort plane sur cette armée, et elle ne cesse de frapper à droite et à gauche ces triomphateurs anticipés, qui se flattaient d'en finir demain avec le Christ. Combien déjà en avons-nous vus tomber de ces hommes qui semblaient avoir la destinée de l'Église entre leurs mains, et qui se promettaient de ne lui faire aucun quartier! Privés tout à coup de leur puissance apparente, en même temps que de la vie, plusieurs ont, par pure grâce, obtenu le temps nécessaire pour reconnaître leur folie et demander humblement pardon à Dieu et aux hommes. La perspective de les suivre bientôt dans la tombe est la seule assurance que possèdent les complices de leur impiété. Ils ne peuvent, à

ce sujet, se faire la moindre illusion : toutes leurs intrigues, toutes leurs agitations, tous leurs travaux, tous leurs sacrifices iront se briser contre la pierre du tombeau.

Et derrière cette pierre, qu'y a-t-il pour eux ?

Les plus présomptueux espèrent qu'il y a le néant, mais il s'en faut bien que tous puissent se donner cette affreuse assurance. Une voix qu'ils s'efforcent vainement d'étouffer leur crie, du fond de leur conscience, que la mort les traînera aux pieds de celui-là même dont ils s'efforcent de renverser le trône sur la terre, et que, pendant l'éternité, ils auront à subir les terribles châtiments réservés, par sa justice, à ceux qui auront méprisé les invitations de sa miséricorde.

La mort, et après la mort l'enfer; et pour échapper à la certitude de l'enfer, ne trouver de refuge que dans l'illusion du néant; vivre constamment en présence de cette affreuse perspective; ne pouvoir se promettre d'autre fruit de ses travaux, d'autres résultats de ses efforts, d'autre succès pour son habileté : n'y a-t-il pas là, en vérité, de quoi jeter une âme dans le plus profond découragement ?

Et n'est-ce pas là réellement la seule assurance que possèdent nos ennemis ? N'est-ce pas la seule qu'ils aient pu recevoir en héritage de leurs devanciers ? Comme ils partagent leur folle illusion, ne sont-ils pas certains de partager leur cruel désillusionnement ?

Mais admettons qu'ils soient plus heureux, et qu'ils obtiennent enfin le succès vainement espéré depuis tant de siècles. Supposons que nous soyons arrivés au jour où doit s'accomplir la prédiction qui annonce le triomphe momentané de l'homme du péché. Admettons que le royaume du Christ sera détruit en apparence

sur la terre, que son Église sera mise au tombeau, que ses témoins seront réduits au silence et que leurs cadavres joncheront les places publiques... Auront-ils, par hasard, échappé au Dieu du ciel, ceux qui auront réussi à détruire son empire terrestre? La mort ne les précipitera-t-elle pas à leur tour au pied de son trône? N'est-ce pas d'eux qu'il est écrit qu'ils seront jetés dans l'étang de feu et de soufre avec la Bête, dont ils auront préféré le culte ignominieux à celui du Dieu vivant? Et n'auront-ils pas à subir, dans la compagnie de leur infernal tyran, un châtiment dont l'épouvantable rigueur sera en rapport avec les gloires passagères de leur criminel triomphe?

Oui, vraiment, ceux-là ont lieu de se décourager dont le succès le plus invraisemblable ne peut servir qu'à consommer leur malheur. Travailler beaucoup, avec la crainte fondée de ne rien recueillir, c'est déjà un sujet suffisant d'inquiétude; mais travailler, avec le néant comme suprême objet d'espérance, et avec une infinité de chances pires que le néant, n'est-ce pas le sujet d'un irrémédiable désespoir?

Laissons donc à nos ennemis ce sentiment qui leur appartient, et auquel ils ne peuvent échapper qu'en s'étourdissant eux-mêmes. Qu'il aient et qu'ils gardent le monopole du découragement. Consentir à partager avec eux ce triste privilège serait, de notre part, une manifeste injustice envers Dieu, envers Jésus-Christ et envers l'Église.

IV

En effet, comme auxiliaires de Dieu, comme membres vivants de Jésus-Christ, comme enfants de l'Eglise, nous avons deux assurances également consolantes et également infaillibles : nous sommes assurés d'abord que tous nos efforts seront couronnés de succès ; en second lieu, que notre succès ne sera jamais plus complet que lorsque nos efforts auront abouti, en apparence, à un plus complet échec.

Nous sommes toujours assurés du succès : car nous faisons l'œuvre de Dieu ; et il n'est pas de pouvoir au monde qui puisse entraver le succès de l'œuvre du Tout-Puissant.

Dieu n'a qu'une seule œuvre, dont sa sagesse a conçu le dessein dès l'éternité, et dont sa providence poursuit l'exécution dans le cours des âges : cette œuvre est la glorification de son Fils Jésus-Christ, par la sanctification des créatures raisonnables. Tout ce qu'il fait par lui-même, tout ce qu'il ordonne à ses serviteurs, tout ce qu'il tolère de la part de ses ennemis est destiné, dans sa pensée, à promouvoir l'exécution de ce grand dessein ; il y emploie tous ses divins attributs ; il y fait servir toute la création ; et, par conséquent, aussi longtemps que nous travaillons nous-mêmes à cette œuvre et que nous marchons dans le sens de Dieu, nous avons pour auxiliaires son infinie sagesse et son infinie puissance ; nous sommes aussi assurés du succès qu'il l'est lui-même.

Nous ne sommes pas toujours certains d'atteindre le but immédiat de nos travaux, parce que ce genre de

succès n'est pas toujours dans les desseins de Dieu. Il veut, au contraire, ou du moins il permet souvent que ses serviteurs échouent dans des œuvres qu'ils ont entreprises par son ordre. Ainsi saint Bernard, après avoir prouvé par les plus éclatants miracles que la seconde croisade était voulue de Dieu, dut se résigner à voir cette grande entreprise échouer misérablement, par la faute de ceux dont le concours était nécessaire pour en assurer le succès. Mais, s'il nous est souvent impossible d'atteindre le but temporel de nos œuvres, rien ne peut jamais nous empêcher d'en atteindre le but éternel ; et c'est le principal.

Ce but est la gloire de Dieu et notre félicité.

Or, remarquons-le bien, il n'est pas une seule de nos œuvres faites en vue de Dieu, il n'est pas un effort de notre volonté, pas un soupir de notre cœur inspiré par sa grâce qui ne procure à Dieu un degré de gloire éternelle, et ne nous vaille à nous-mêmes un degré d'éternelle félicité. N'est-ce pas là un beau succès ? Et ne suffirait-il pas que cette assurance fût bien comprise, pour rendre notre cœur inaccessible au découragement ?

Qu'importe donc à l'ouvrier l'usage qu'on pourra faire de l'ouvrage auquel on l'applique, pourvu qu'il ait son salaire? Songera-t-il à se décourager en voyant briser cet ouvrage, si le travail qu'il lui a coûté est rémunéré par des monceaux d'or? Or, nous le savons : un degré de gloire éternelle est un bien incomparablement plus précieux que tous les trésors de la terre ; et, quand nous sommes assurés d'acquérir un pareil salaire par nos plus légers efforts et nos moindres sacrifices, nous pourrions nous laisser décourager par l'apparente stérilité des sacrifices et l'inutilité momentanée des efforts !

Ce découragement serait d'autant plus déraisonnable, qu'il naîtrait du motif le plus propre à nous encourager. Car, dans la pensée de DIEU, les échecs apparents auxquels il soumet ses serviteurs doivent être la source la plus abondante de leurs mérites et de leur éternelle gloire. Les amères angoisses causées à saint Bernard par les désastres de la seconde croisade ont contribué à la gloire dont il jouit au ciel, plus efficacement que les éclatants miracles par lesquels il accrédita sa prédication. Toutes les œuvres faites sous l'influence de la grâce divine sont méritoires; mais leur mérite est d'autant plus grand, qu'elles sont plus profondément empreintes du sceau de la croix; et, par conséquent, leur succès éternel est d'autant plus assuré et plus complet, qu'elles sont moins récompensées ici-bas par le succès temporel.

Nous devons tirer de là une conclusion bien propre à dilater notre cœur et à ranimer notre courage, au sein de la crise douloureuse que nous traversons. Si les principes que nous venons de rappeler sont vrais, — et comment les révoquer en doute? — les serviteurs de DIEU ne devraient jamais être assurés d'une confiance plus sereine que lorsque la cause qu'ils défendent est plus violemment attaquée et semble plus irrémédiablement défaite.

L'épreuve alors n'est plus individuelle seulement, elle devient sociale; et, en s'étendant des âmes à l'Église entière, elle ne fait que croître en mérite et en fécondité. L'existence de l'Église, qui, comme celle de son divin Époux, n'est qu'une passion non interrompue, devient ainsi plus semblable au martyre que le Sauveur endura sur la Croix, alors que persécuté par ses ennemis, trahi et renié par ses disciples, il se plaignait

d'être en apparence abandonné même de Dieu son Père.

La situation de l'Église aujourd'hui n'est-elle pas toute semblable? Dieu ne semble-t-il pas l'avoir également abandonnée et livrée sans défense au pouvoir de ses ennemis? Ne les voyons-nous pas tous réunis autour de sa Croix, tous, juifs et gentils, pharisiens et sadducéens, insultant à sa faiblesse et repaissant leurs yeux du spectacle de son agonie? A la vue de cette apparente défaite, allons-nous imiter le découragement des Apôtres, qui ignoraient encore la vertu de la Croix?

Si nous croyons à la fécondité infinie du sacrifice du Calvaire, si nous estimons le bonheur de Marie et des saintes Femmes qui reçurent sur leurs têtes le sang du Sauveur crucifié, ne devrons-nous pas nous estimer également heureux de prendre part aux amertumes de cette divine immolation reproduite par l'Église?

N'en doutons pas : en demeurant fidèles à l'Église, au milieu de l'universelle désertion, en restant debout au pied de sa Croix, en subissant patiemment le contre-coup des outrages dont on l'accable, en priant avec elle pour ses bourreaux et en nous immolant avec elle pour le salut du monde, alors même que nos prières sembleraient vaines et que nos sacrifices paraîtraient frappés de stérilité, nous gagnons en réalité incomparablement plus pour nous-mêmes, et nous contribuons plus efficacement à l'établissement du règne du sacré Cœur que nous ne ferions, à des époques plus prospères, par les travaux les plus féconds.

Relevons donc la tête, et ne laissons plus au découragement aucune entrée dans notre cœur. Ne donnons pas aux vils esclaves de Satan, aux adorateurs de la

Bête, la satisfaction de croire qu'ils font trembler les serviteurs de DIEU. Que notre confiance, au contraire, s'accroisse à mesure que l'épreuve s'aggrave. Attendons la victoire avec d'autant plus d'assurance, que la défaite semble plus irrémédiable. Que cette victoire vienne tôt ou tard, peu nous importe; que nous en contemplions les splendeurs du parterre d'ici-bas ou des hauteurs du paradis, c'est chose assez indifférente; l'important, c'est que nous en savourions les joies durant l'éternité; et cette assurance nul ne peut nous la ravir : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis*. N'y a-t-il pas dans cette magnifique perspective de quoi nous consoler des tristesses présentes, et pouvons-nous éprouver un autre sentiment que celui d'une profonde compassion pour les infortunés qui se condamnent à payer, par des tourments éternels, les éternelles délices que leur persécution nous fait acquérir?

Quelle ne sera pas notre force si, animés nous-mêmes de ces sentiments, nous savons les inculquer à tous les chrétiens! Combien nos prières auront plus de vertu pour obtenir le secours de DIEU, et combien nos efforts auront plus d'efficacité pour résister à ses ennemis et pour les vaincre! De toutes les conditions à remplir, pour abréger les jours de l'épreuve, celle-là est incontestablement la plus néccesaire et la plus infaillible, puisque, en assurant l'efficacité de nos prières, elle nous facilitera l'accomplissement de tous nos autres devoirs.

Nous ne saurions donc mettre trop d'insistance à solliciter du Cœur de JÉSUS cette grâce pour tous les défenseurs de sa cause, pour nos premiers pasteurs, pour le clergé, pour tous les chrétiens; car tous appartiennent à l'armée de JÉSUS-CHRIST, et chacun d'entre

eux est appelé à contribuer pour sa part au triomphe. Que dans cette grande armée tous combattent avec le courage qui convient aux auxiliaires du Tout-Puissant, et la victoire ne saurait se faire longtemps attendre.

Le moment est donc venu, pour les chrétiens, de s'appliquer et de mettre en pratique l'exhortation que saint Paul adressait à son disciple Thimothée (1 Tim. VI, 13) : « Combattez le bon combat de la foi, et rendez courageusement devant la multitude le témoignage qui qui vous est demandé. Prenez pour modèle le courageux témoignage que JÉSUS-CHRIST se rendit à lui-même devant Ponce-Pilate; et gardez inviolablement votre mandat jusqu'à l'avènement de ce souverain Seigneur. Il aura son jour, en effet, et il se montrera dans toute la splendeur de sa puissance, lui qui aujourd'hui paraît déchu. On le reconnaîtra alors pour ce qu'il est, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, celui qui seul possède l'immortalité, et à qui appartient l'honneur et l'empire éternel. *Amen.* »

CHAPITRE XI

La Générosité [1].

Chaque homme a sa physionomie morale, son caractère, par lequel il se distingue des autres hommes dans l'ordre moral, comme il se distingue d'eux dans l'ordre physique, par les traits de son visage; et la première de ces deux physionomies, aussi bien que la seconde, se fait remarquer par un trait plus saillant, dont on retrouve l'empreinte dans le langage, les actions, dans toute la manière d'être de la personne.

Semblable à nous en toutes choses, sauf le péché, l'Homme-Dieu a, lui aussi, sa physionomie morale ; et, dans cette physionomie, il y a un trait qui ressort plus que tous les autres : c'est la générosité.

La générosité, mais une générosité sans bornes, une générosité que nous aurions le droit de nommer excessive, si, dans cet ordre de choses, il pouvait y avoir un excès, tel est le caractère distinctif du Cœur de Jésus.

Tel, par conséquent, doit être aussi le caractère propre des vrais amis de ce divin Cœur.

Comme chrétiens, nous sommes déjà tenus de faire une guerre à mort à l'égoïsme, dont la charité chré-

[1] *Messager,* t. XLIII, p. 514.

tienne est l'antagoniste irréconciliable; mais, en nous mettant au service du Cœur de JÉSUS, nous avons contracté une obligation spéciale d'arracher de nos cœurs jusqu'aux dernières fibres de ce vice odieux, et de reproduire dans nos sentiments, dans notre langage, dans toute notre manière d'être et d'agir, la générosité de ce divin Cœur. C'est à ce signe seulement qu'on pourra nous reconnaître pous ses vrais disciples ; nous lui appartiendrons et il se donnera lui-même à nous, en retour, dans la mesure de notre générosité.

Nous ne saurions donc mieux faire que d'imiter les peintres qui veulent copier un chef-d'œuvre : ils l'étudient d'abord avec attention et en gravent dans leur esprit tous les traits, pour les reproduire ensuite sur la toile. Étudions, nous aussi, la générosité du Cœur de JÉSUS, pour la faire passer dans notre cœur, et de notre cœur dans notre conduite.

I

La générosité étant une vertu doit réaliser la définition que saint Augustin nous donne de la vertu : « Un amour bien ordonné ; *Virtus est ordo amoris.* » Par ce côté, la générosité ressemble à la justice, qui consiste aussi à aimer comme il faut, à vouloir le vrai bien. Mais il y a entre ces deux vertus cette différence essentielle, que la justice se borne à vouloir et à faire le bien qui est dû, tandis que la générosité veut et donne plus qu'elle ne doit. La justice a donc une mesure précise : elle s'attache à établir l'égalité entre ce qui est dû et ce qui est donné. Sa perfection consiste à ne rester ni en dessus ni en dessous de la dette con-

tractée. La générosité, au contraire, n'a pas de mesure; elle acquiert d'autant plus de perfection qu'elle s'éloigne davantage de cette égalité de stricte justice. Aussi fait-elle exception à la règle générale, qui veut que toutes les vertus se tiennent dans un juste milieu, également éloignées des extrêmes contraires : *In medio stat virtus*. La générosité, non plus que la charité, ne connaît pas ce milieu; son essence consiste dans l'excès; elle est d'autant plus elle-même qu'elle est plus excessive.

Que si nous voulons savoir jusqu'à quels excès elle est capable de se porter, ce n'est pas dans les cœurs des hommes, essentiellement égoïstes, qu'il faut l'étudier, c'est dans le Cœur de Jésus.

On peut dire que la générosité est la raison d'être de ce divin Cœur, puisqu'il n'existe qu'en vertu d'un miracle de la générosité infinie du Verbe de Dieu.

Après la chute de notre premier père, la divine justice n'était assurément pas tenue de le rétablir, lui et sa postérité, dans la dignité surnaturelle dont il s'était criminellement dépouillé. Cette dignité divine, qui nous avait été départie comme un don purement gratuit, nous était bien moins due encore après que nous l'avions librement repoussée. Si donc notre Créateur n'avait consulté que sa justice, il nous aurait laissés dans l'abjection à laquelle nous étions condamnés. Qu'est-ce qui l'a poussé à nous rendre le pouvoir de remonter à la hauteur d'où nous étions tombés, et de replacer sur notre front le diadème de grâce surnaturelle que nous avions arraché de nos propres mains? C'est uniquement son infinie générosité.

C'est elle aussi qui, à l'exclusion de la justice, a fixé les conditions de notre relèvement.

Dieu avait pour cela mille moyens ; il pouvait nous imposer bien des genres d'expiation. Nous n'aurions assurément pas eu le droit de nous plaindre, s'il nous eût laissé subir seuls la peine due à nos crimes, et remonter péniblement la pente le long de laquelle nous nous étions précipités.

Accomplie de la sorte, notre réparation aurait été aussi difficile à notre faiblesse qu'insuffisante à l'égard de la divine Majesté. Livrés à nous-mêmes, nous n'aurions pu faire que bien peu de chose ; et tout ce que nous aurions pu faire serait resté bien au-dessous de ce que nous devions.

C'est ici qu'a éclaté la générosité du Fils de Dieu. Nous voyant hors d'état d'offrir pour nos prévarications une réparation suffisante, il s'est chargé de les expier pour nous ; et, pour faciliter notre relèvement, il est descendu jusqu'au niveau de notre misère.

Et comme il ne pouvait pas, en restant purement Dieu, porter la responsabilité de nos iniquités, partager nos douleurs et nous associer à ses mérites, il s'est fait homme ; il a pris un cœur semblable au nôtre, et par ce cœur il a acquis la puissance qui manquait à sa divinité, la puissance de souffrir pour nous, d'offrir pour nous des expiations et d'acquérir pour nous des mérites d'un prix infini.

Tel est le dessein infiniment généreux en vertu duquel le Cœur de Jésus a été formé et uni à la personne du Fils de Dieu. N'avions-nous pas raison de dire que la générosité et une générosité infinie est la raison d'être de ce divin Cœur ?

Comment s'étonner, dès lors, que la générosité soit la règle et l'aliment de sa vie, comme elle en a été le principe ?

C'est d'après ses inspirations qu'entre toutes les manières d'expier nos péchés et d'opérer notre salut, l'Homme-Dieu a choisi la plus pénible pour lui et la plus avantageuse pour nous.

S'il eût voulu se borner au strict nécessaire, l'œuvre de notre rédemption ne lui eût imposé que de bien légers sacrifices. Chacun des actes, chacune des souffrances d'un Homme-Dieu ayant un prix infini, il eût pu, par un seul soupir de son Cœur, offrir à la justice de son Père une satisfaction surabondante pour tous les crimes du monde. Par une seule prière, il pouvait mériter et obtenir pour nous toutes les grâces du salut. Après avoir rempli ces conditions de notre réparation, rien ne l'empêchait de s'entourer, durant sa carrière terrestre, des divins honneurs et des célestes délices dus à son infinie dignité.

Pourquoi donc a-t-il préféré à une existence si douce cette vie de privation et de douleur qui, commencée dans les anéantissements de la crèche, s'est terminée par les ignominies de la Croix? C'est à sa générosité qu'il faut demander compte de cette préférence. C'est elle qui ne lui a pas permis de se borner à expier nos fautes; elle a voulu qu'il nous apprît, par son exemple, à les expier avec lui; qu'en souffrant avec nous, il nous offrît dans nos souffrances la plus efficace de toutes les consolations; et qu'en luttant le premier contre nos tentations, il nous encourageât à les combattre et nous enseignât à les vaincre. Tels sont les motifs qui ont déterminé le Cœur de Jésus, lorsqu'au premier moment de son existence, en pleine possession de sa liberté, et pleinement éclairé sur sa divine mission, il a dû opter entre les deux voies par lesquelles il pouvait en atteindre le but : la voie des délices et de

la gloire, et la voie des ignominies et des douleurs. La première convenait bien mieux à sa dignité, mais la seconde était plus conforme à nos intérêts; autant il s'épargnait par la première d'humiliations et de souffrances, autant il nous assurait par la seconde de consolations et de secours. Sa générosité n'a pas hésité un seul instant : et, détournant les yeux des joies qui lui étaient dues à tant de titres, il s'est élancé de toute la force de ses désirs vers l'ignominie de la Croix : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem.*

Voilà bien la générosité élevée à sa plus haute puissance; la voilà avec les excès qui la caractérisent, avec cette avidité insatiable de dons et de sacrifices qui ne dit jamais : C'est assez!

Alors qu'une expiation d'un moment aurait suffi, il se fera de sa vie entière un long martyre. Une seule goutte de son sang aurait pu laver les crimes de mille mondes : il le versera à flots, il le répandra tout entier, jusqu'à la dernière goutte. C'était déjà bien assez d'abaissement pour un Dieu de se faire homme : il s'anéantira jusqu'à prendre la forme d'un esclave. Que dis-je? il nous apparaîtra comme un lépreux, comme un ver de terre!

Est-ce assez de générosité?

Non, ce n'est pas encore assez. Cette donation entière de lui-même, cette complète immolation n'ont été accomplies qu'une fois, pour l'humanité entière. Or, ce n'est pas seulement l'humanité en général, c'est chaque homme en particulier qui est l'objet de son amour. Il faut donc qu'il trouve un moyen de renouveler pour chaque homme cette donation et ce sacrifice. L'Eucharistie procurera à son insatiable générosité cette incessante satisfaction.

II

C'est ici surtout que l'amour du Cœur de Jésus ne connaît aucune mesure et s'abandonne à tous les excès. S'il n'y avait dans le monde, jusqu'à la fin des siècles, qu'un seul autel, comme il n'y a eu qu'un seul Calvaire; si Marie n'avait sur la terre qu'un seul héritier du pouvoir accordé d'abord à elle seule de faire descendre du ciel le Fils de Dieu, Jésus nous aurait déjà, par une semblable institution, témoigné un immense amour, tout en sauvegardant en quelque manière sa dignité. Mais non : il a mieux aimé s'exposer à tous les abandons et à tous les outrages, en se rendant présent à tous les hommes, même les plus ingrats, et en se mettant à la merci de tous les prêtres, même les plus indignes. Pourquoi? Parce que sa générosité n'a pas de bornes, et que le penchant irrésistible d'une générosité sans bornes, c'est de se donner sans mesure.

Il se donne donc à tous, en tous temps, en tous lieux : à tous, sans distinction de conditions, d'âge, de sexe, de degrés de sainteté; au chrétien le plus imparfait, comme à celui dont la perfection est la plus consommée; au faible enfant qui entre dans la vie, comme au vieillard sur le bord de la tombe; au sauvage le plus grossier, comme au plus éclairé des savants. Il se donne en tous lieux : non seulement dans les splendides cathédrales, mais dans les plus pauvres chapelles; et, s'il le faut, jusque dans les étables, où il va trouver le pauvre mendiant gisant au milieu des animaux. Il se donne tous les jours de l'année, et à toutes les heures du jour; il se donne tout entier, avec

son corps, son sang, son âme, sa divinité; et, loin de se lasser de cette donation entière, renouvelée, depuis près de deux mille ans, tous les jours et à toutes les heures, il y puise la force de se donner encore demain, et les jours suivants, autant que durera le monde.

N'est-ce pas là le divin idéal de la générosité?

Cet idéal, comprenons-le bien, nous sommes tous appelés à le réaliser : car c'est par là surtout que le Cœur de Jésus s'offre à nous comme notre modèle; c'est à sa générosité surtout que se rapporte cette parole : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous agissiez comme j'ai agi. »

La règle qui a dirigé toute sa conduite et qui par conséquent doit diriger la nôtre, il l'a formulée dans une parole que les évangélistes avaient omise, et que saint Paul nous a heureusement conservée. Il la nomme « la parole du Seigneur Jésus : » *Verbum Domini* Jesu. (Act. xx, 35.) C'est, en effet, le mot qui résume toute son existence, la pensée qui a inspiré toutes ses œuvres, l'explication des excès de sa générosité. Et quelle est cette parole? — C'est « qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir : *Beatiùs est magis dare quam accipere.* »

Si nous sommes les vrais disciples du Cœur de Jésus, nous adopterons ce principe et nous en ferons l'application à tous nos rapports, soit avec lui, soit avec nos frères.

C'est, avant tout, dans nos relations avec le Cœur de Jésus lui-même que nous mettrons en pratique ce principe, qui l'a guidé dans toutes ses relations avec nous.

Nous ne saurions, par conséquent, nous borner à lui demander ses grâces, à lui tendre la main comme des

mendiants, à nous efforcer de le mettre dans nos intérêts. Ce genre d'hommages, sans doute, ne lui déplaît pas. Ne vivant que par lui, nous ne pouvons nous dispenser de lui demander notre pain de chaque jour; et, pour qu'il puisse goûter le bonheur de donner, il faut que nous soyons heureux de recevoir.

Mais là ne doivent pas se borner nos relations. Si l'indigence de notre nature nous condamne à jouer jusqu'à la fin, vis-à-vis de ce bienfaiteur généreux, le rôle de mendiants, sa gratuite bienveillance nous appelle à devenir ses vrais amis. Nous pouvons donc et nous devons, à notre tour, savourer dans nos rapports avec lui, le divin aliment de l'amitié, le bonheur qui consiste à donner plus qu'à recevoir. Oui, nous pouvons et nous devons aspirer à donner à notre DIEU, et à lui faire de tous les présents celui qu'il estime le plus : à lui donner des âmes, à être ses auxiliaires et ses coopérateurs. Nous pouvons et nous devons prendre les intérêts de notre divin ami, les défendre contre les attaques de nos communs adversaires, et travailler très efficacement à en avancer le triomphe.

Si nous sommes fortement pénétrés de cet esprit, il se manifestera dans toute notre conduite. Il nous fixera irrévocablement au service du divin Roi, et nous attachera à lui par le plus indissoluble de tous les liens, celui d'une véritable amitié.

Il n'y a, au contraire, que bien peu de choses à espérer de ces chrétiens qui sont animés de l'esprit opposé à l'esprit de générosité, de ceux que saint Paul appelle les fils de la soustraction : « *Subtractionis filii.* » (Heb. x, 39.) Combien il en est de ces chrétiens qui, attachés uniquement au service de JÉSUS-CHRIST par la

crainte de l'enfer, ne lui accordent que ce qu'il leur est impossible de lui soustraire sans trop s'exposer au péril de se damner ! Une de leurs principales préoccupations est de réduire le plus possible la part de leur temps et de leurs affections qu'ils se résignent à lui sacrifier. Ils semblent persuadés qu'ils ne sauraient renfermer dans des bornes trop étroites leur reconnaissance envers un Dieu qui leur a témoigné une générosité sans bornes.

La conduite des vrais amis du Cœur de Jésus est l'opposé de celle-là. Ce qu'ils cherchent en toutes choses, ce qu'ils désirent par-dessus tout, c'est de plaire à leur divin ami et de procurer sa plus grande gloire. Le considérant comme la meilleure partie d'eux-mêmes, comme le chef du corps dont ils sont les membres, ils ne séparent pas leurs intérêts des siens ; et jamais, en effet, ils ne travaillent plus utilement pour eux-mêmes que lorsqu'ils semblent s'oublier eux-mêmes, pour promouvoir ses divins intérêts. Tandis que les fils de la soustraction tendent à leur perte, *filii subtractionis in perditionem,* les imitateurs de la générosité du Cœur de Jésus amassent des trésors de gloire et de bonheur. Plus ils s'oublient eux-mêmes, plus ils obligent leur divin ami à s'occuper de leurs intérêts.

Déjà sous la loi ancienne, qui était pourtant la loi de la servitude, Dieu réservait ses plus précieuses faveurs pour les âmes dont la générosité anticipait, en quelque sorte, l'esprit de la loi nouvelle. C'est à ce signe qu'Éliézer, le serviteur d'Abraham, reconnut, par l'inspiration divine, celle qui devait être l'épouse d'Isaac, la mère des patriarches et l'aïeule du Messie. Il convint avec le Seigneur qu'il verrait une marque de cette glo-

rieuse vocation dans la générosité avec laquelle la jeune fille à laquelle il demanderait de l'eau, s'offrirait, après avoir étanché sa soif, à abreuver les animaux qu'il conduisait avec lui.

C'est ainsi que Dieu attache parfois les grâces les plus précieuses aux plus légers témoignages de notre dévouement. Ce n'est pas la valeur de nos dons qu'il apprécie, c'est la disposition avec laquelle ils lui sont offerts. Infiniment riche et infiniment généreux par nature, il lui en coûte moins de donner que de refuser; mais il ne peut donner qu'à des cœurs disposés à recevoir ses dons, et la meilleure de toutes les dispositions est la générosité. Plus elle élargit les cœurs, plus elle les rend capables de recevoir les effusions de la libéralité divine. En nous montrant avares envers Dieu, nous le contraignons d'être avare envers nous. Ne craignons donc pas de lui donner; et, puisqu'il trouve plus de bonheur à donner qu'à recevoir, mettons-le en demeure de nous donner avec une largesse toujours croissante, en le contraignant de recevoir, dans une mesure de plus en plus large, les offrandes de notre générosité.

CHAPITRE XII

La Magnanimité [1].

La magnanimité est un des caractères les plus essentiels du véritable esprit de JÉSUS-CHRIST ; et c'est peut-être celui dont la nécessité est moins comprise par les chrétiens. Nul d'entre eux n'ignore que l'humilité est un devoir pour eux ; et s'il leur arrive de se laisser enfler le cœur par la vaine gloire, ils ne manquent pas de s'en accuser comme d'une faute ; mais en est-il beaucoup qui se reprochent et s'accusent de s'être laissé rétrécir le cœur par la pusillanimité, et d'oublier habituellement les grandes destinées que DIEU leur a faites ? Ce vice n'est pourtant pas moins répandu que l'orgueil, et il ne fait pas dans les âmes moins de ravages.

Nous dirons plus : c'est à la pusillanimité que l'orgueil est redevable de sa funeste influence sur les âmes ; et, pour se mettre à l'abri de ses atteintes, il suffirait qu'elles comprissent mieux leur vraie grandeur. Ce n'est donc que par une fâcheuse méprise qu'on confondrait la pusillanimité avec l'humilité chrétienne. Non seulement ces deux sentiments n'ont rien de commun, mais ils sont absolument opposés l'un à l'autre.

[1] *Messager*, t. XLII, p. 357.

Dans le cœur du chrétien, comme dans le Cœur de Jésus, la véritable humilité a pour compagne inséparable une divine magnanimité.

Pour s'en convaincre, il suffit de se faire une idée juste de l'humilité du Cœur de Jésus.

I

Cette humilité est sans bornes. Aucune créature n'a jamais eu de son néant une conviction aussi profonde, une intelligence aussi parfaite, un sentiment aussi vif que la sainte humanité du Sauveur. Seul entre tous les enfants des hommes, le Fils de Marie a eu la pleine possession de ses facultés au moment où la main créatrice de Dieu lui a donné l'existence. Éclairée dès lors de toute la splendeur des divines lumières, son intelligence a pu mesurer les deux abîmes dont, en cet indivisible instant, elle franchissait l'immensité : l'abîme du néant du fond duquel elle était tirée par un choix parfaitement gratuit du divin amour, et l'immensité de gloire à laquelle elle était élevée sans avoir rien fait, sans avoir pu même rien faire pour mériter cette exaltation. De là, dans le Cœur de Jésus, deux sentiments inséparables l'un de l'autre : le sentiment de ce qu'il était par lui-même, et le sentiment de ce qu'il est devenu par le bon plaisir du Père céleste.

Et ces deux sentiments ont dans le Cœur de Jésus la même force, comme les convictions d'où ils naissent ont, dans son intelligence, la même clarté. Ce divin Cœur éprouve une joie ineffable à comparer ensemble ces deux termes, infiniment éloignés l'un de l'autre, que

le divin amour a unis en lui. Il se complaît dans la vue de ce néant d'où il a été tiré pour être élevé à une dignité divine. Il aime à se voir, durant une éternité, confondu avec cette infinité de créatures possibles qui jamais ne recevront l'existence ; il aime à se dire qu'il était aussi incapable qu'elles de sortir par sa propre vertu de cet abîme ; il savoure avec délices ce néant qu'il porte dans son propre fonds, comme toute créature qui n'a pas en elle la raison de son être ; et comme il en a une intelligence incomparablement plus parfaite qu'aucune pure créature, son humilité est incomparablement plus profonde que celle du plus humble d'entre les saints.

Il a donc le droit de s'offrir à nous comme le grand Maître de l'humilité, et de nous dire : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

Mais, comprenons-le bien : la sincérité et l'énergie du Cœur de Jésus n'enlève rien de sa force au sentiment de sa divine dignité. Il apprécie, au contraire, d'autant mieux la hauteur infinie à laquelle il a été élevé par son union avec le Verbe de Dieu, qu'il mesure plus exactement l'infinie profondeur de l'abîme d'où il a été tiré. Il comprend toute la grandeur de ses divines prérogatives ; il sait qu'en l'unissant à la personne de son Verbe, Dieu le Père a étendu à son humanité sainte cette complaisance infinie avec laquelle, dès l'éternité, il embrasse son Fils unique ; qu'il l'a constitué son héritier universel (Heb. I, 3), lui a donné la pleine possession de tous ses trésors, et a commandé à tous les anges de l'adorer comme ils l'adorent lui-même. (Heb., I, 6.)

Jésus-Christ voit donc la création tout entière sous ses pieds. Il a conscience du pouvoir absolu que son

Père lui a donné sur elle et de la nécessité où il l'a mis de procurer sa gloire, d'obéir au moindre signe de sa volonté et de coopérer à l'exécution de ses desseins. Embrassant dans sa pensée tout le cours des siècles, il voit se dérouler toutes les scènes du grand drame dont son complet triomphe doit être le dénouement ; et les luttes, les révoltes, les victoires de ses ennemis lui paraissent ce qu'elles sont en réalité, des intrigues passagères destinées à relever l'intérêt du drame, à faire briller le mérite des acteurs et ressortir l'éclat du dénouement final. Et, après que tous les ennemis auront été contraints de se prosterner, le dernier jour, devant son trône, Jésus les voit, pendant l'éternité, glorifier sa sainteté et sa justice par le juste châtiment de leur rébellion, comme ses élus glorifieront sa bonté et sa magnificence par les récompenses décernées à leur fidélité.

Avec de pareilles perspectives devant les yeux, comment le divin Sauveur aurait-il pu se laisser captiver par les craintes et les désirs qui exercent un si funeste empire sur les cœurs des autres hommes ? Quel autre sentiment que celui d'un profond dédain pouvait-il éprouver, lorsque Satan lui montra tous les royaumes de la terre, et les lui offrit pour prix de l'hommage qu'il réclamait de lui ? Nous étonnerons-nous du fier silence qu'il oppose aux interrogations menaçantes de Pilate, et du calme inaltérable qui ne l'abandonne même pas sur la croix ? Quelle terreur peuvent inspirer tous les maux du temps à Celui qui se sent en possession de l'éternité ? Quel attrait peuvent avoir tous les plaisirs et toutes les richesses de la terre pour Celui en qui habite la plénitude de la divinité ?

II

Cette parfaite alliance entre l'humilité la plus profonde et une magnanimité toute divine, que nous venons d'admirer dans le Cœur de Jésus, devrait se reproduire dans le cœur de chaque chrétien.

Que nous ayons tous bien des motifs de nous humilier et de nous anéantir devant Dieu, il n'est pas nécessaire de le démontrer. Nous n'avons pas seulement été tirés du néant comme la sainte humanité du Sauveur; cette condition inhérente à toute créature n'est que la moindre de nos misères. Après avoir été arrachés à ce premier abîme, par un bienfait parfaitement gratuit du divin amour; nous nous sommes volontairement plongés dans un abîme incomparablement plus profond, celui du péché. Ce second néant, qui est notre œuvre et l'effet de notre libre choix, nous fournit le sujet d'une confusion bien plus vive que celui qui constitue l'apanage essentiel de notre nature; et, comme nous ne comprendrons jamais parfaitement la malice et la laideur du péché, nous ne mépriserons jamais assez en nous les auteurs d'une si criminelle dégradation.

Notre humilité ne saurait donc jamais être assez profonde; mais ce ne serait plus la véritable humilité chrétienne, si le mépris sans bornes qu'elle nous inspirera pour ce qui, en nous, vient de nous-mêmes, diminuait l'estime souveraine que nous devons avoir pour les dons infiniment précieux que la bonté divine nous a départis. Nous estimerons, au contraire, d'autant plus la dignité surhumaine dont nous avons été revêtus par la grâce, que nous comprendrons mieux

combien nous avions dégradé par le péché notre dignité naturelle. Descendus par notre propre choix bien au-dessous du néant, nous avons été élevés, par un second effort de la bonté divine, au-dessus de toute la création, nous avons été faits par JÉSUS-CHRIST participants de la nature divine. (2 Pet. I, 4.) Nous nous dispenserons de développer, de nouveau, les témoignages de l'Écriture et de la tradition par lesquels nous avons démontré la réalité de cette divinisation du chrétien par le Cœur de JÉSUS[1].

Qu'il nous suffise de dire que c'est là un dogme de foi aussi certain que la divinité même du Sauveur, dont il est le complément. Ce n'est pas, en effet, pour elle seule que la sainte humanité du Sauveur a reçu la plénitude de la divinité, par son union hypostatique avec la personne du Verbe ; c'est afin de diviniser l'humanité tout entière, en faisant part de sa plénitude à tous ceux qui consentent à recevoir la communication. (Jo. I, 16.) En prédestinant le Fils de MARIE à être son propre Fils (Rom. I, 4), DIEU le Père nous a prédestinés à devenir ses fils adoptifs par notre union avec ce Fils unique. (Eph. I, 5.)

Voilà ce que nous sommes devenus par notre régénération, nous qui, par notre propre naissance, n'étions que des fils de colère. (Eph. II, 3.)

Ce n'est pas de nom seulement, mais en vérité que nous sommes les fils de DIEU. (1 Jo. III, 1.) Nous sommes les membres du corps dont JÉSUS-CHRIST est le chef (1 Cor. XII, 27) ; la vie divine que notre Chef possède sans mesure et par son propre droit, nous la re-

[1] Voir le volume qui a pour titre : *Le Cœur de* JÉSUS *et la Divinisation du chrétien.*

cevons de lui, chacun dans notre mesure. Cette vie qui est la grâce, elle est la même dans les membres que dans le chef, la même dans les chrétiens qu'en Jésus-Christ, quoique dans une proportion bien différente. Elle fait luire à leurs yeux la même lumière, allume dans leurs cœurs les mêmes flammes, leur fait concevoir les mêmes pensées et les mêmes sentiments. Elle leur fait acquérir des droits certains à la possession du même bonheur, bonheur vraiment divin, puisqu'il consiste dans la possession de Dieu lui-même.

Nous ne saurions trop revenir sur ces grandes vérités, trop peu comprises par le plus grand nombre de chrétiens, et trop oubliées par ceux qui les connaissent. Si nous les croyions d'une foi plus ferme et si nous les avions constamment présentes, elles auraient une mervilleuse vertu pour élever notre cœur au-dessus des vaines craintes et des puériles ambitions de la terre, nous mettrions nos sentiments au niveau de notre dignité. Établis par notre divinisation dans un ordre supérieur à toute la création, nous regarderions tout bien créé comme indigne de notre estime, et nous éprouverions le même dédain que le Cœur de Jésus pour toutes les séductions par lesquelles le tentateur pourrait essayer de nous fasciner. Quel attrait peut avoir le clinquant du monde pour celui qui est propriétaire des trésors du ciel?

Nous partagerions également le calme inaltérable avec lequel le divin Sauveur envisageait les événements les plus malheureux. Comme lui, nous aurions l'infaillible assurance que ces événements ne peuvent que tourner à notre gloire. Saint Paul vient de nous dire : Jésus-Christ n'a pas été prédestiné tout seul. Chef du grand corps dont nous sommes les membres, c'est dans

dans tous ses membres aussi bien que dans toute sa personne qu'il doit être glorifié.

Le but de tous les desseins de la Providence, le terme infaillible de tous les événements qui s'accomplissent dans le monde est la formation, l'accroissement, la sanctification et la glorification de ce corps divin. Tout ce que DIEU fait par lui-même dans le gouvernement de l'univers, tout ce qu'il inspire à ses serviteurs, tout ce qu'il tolère chez ses ennemis doit irrésistiblement aboutir à ce résultat; et pourvu que nous entrions nous-mêmes dans la pensée de DIEU nous sommes aussi assurés que DIEU lui-même de voir la création tout entière coopérer à notre bonheur et à notre gloire. Comme JÉSUS-CHRIST nous trouverons des auxiliaires involontaires dans nos plus mortels ennemis.

III

D'où peuvent donc venir nos agitations et nos inquiétudes? De notre pusillanimité. Nous perdons de vue notre dignité et nos divines destinées. Nous savons, en spéculation, ce qu'est JÉSUS-CHRIST et ce qu'est un chrétien; mais nous laissons pénétrer dans notre cœur les sentiments les plus contraires à notre conviction.

Nous croyons que JÉSUS-CHRIST est le Fils de DIEU, éternel et tout-puissant comme son Père; et nous tremblons de voir ce DIEU tout-puissant vaincu par les vers de terre révoltés contre lui! Nous savons que nous sommes les frères adoptifs de ce divin Roi, les héritiers présomptifs de son éternel royaume; et nous partageons toutes les mesquines ambitions des fils du

néant, nous nous laissons séduire par leurs promesses et effrayer par leurs menaces ! C'est notre pusillanimité qui nous perd ; c'est elle qui est la cause de nos faiblesses et de nos dangers ; c'est elle aussi qui nous met hors d'état d'apporter au monde le salut qu'il ne peut attendre que des vrais chrétiens. Le grand mal des âmes d'aujourd'hui, c'est leur énervement ; c'est l'absence de tout idéal élevé dans les intelligences, de tout sentiment généreux dans les cœurs. A force de tout discuter, le rationalisme a détruit toutes les convictions ; et le développement des richesses matérielles, coïncidant avec cette décadence des forces morales, a livré les cœurs en proie aux entraînements d'un abject sensualisme. Jouir et s'enrichir, pour jouir davantage, voilà l'unique mobile auquel obéit notre société dégénérée.

Qui nous relèvera de notre abaissement ? Qui fera, de nouveau, circuler la vie morale dans ce grand corps dont le développement matériel ne peut, sans elle, qu'accélérer la dissolution ?

Qui rendra aux intelligences la foi, aux cœurs le dévouement, aux âmes l'énergie ? Cette miraculeuse restauration de notre société, devenue païenne, ne pourra s'accomplir qu'autant que, par la bouche des chrétiens, retentira à ses oreilles la grande voix qui réveilla de leur sommeil de mort les sociétés idolâtres. Au moment même où un grand écrivain de Rome disait : « Nous mourons d'une mort ignoble, » les apôtres de Jésus-Christ annonçaient à Rome et au monde entier la manifestation de la vie. « Ce que nous avons vu de nos yeux et touché de nos mains, disaient-ils, nous vous l'annonçons : oui, c'est une vie véritable qui, exilée de la terre était cachée dans le sein de Dieu, elle s'est ré-

vélée à nous; nous l'avons vue; nous l'avons entendue; et nous venons lui rendre témoignage auprès de vous, afin que vous aussi vous en partagiez avec nous les richesses et les joies, et que, tous ensemble, nous entrions en société avec le Père céleste et avec son Fils Jésus-Christ. » (1 Jo. i.)

Telle est la grande nouvelle qu'il faut de nouveau annoncer aux hommes de notre âge, par qui elle a été complètement oubliée. Il faut leur rendre l'intelligence et le sens du surnaturel qu'ils ont perdus. Le relèvement des âmes et de la société est à ce prix.

De même que notre corps ne peut être vivifié que par la communication supérieure de l'âme, ainsi les âmes ne peuvent échapper à la mort qu'en recevant la communication de la vie de Dieu. Nous ne serons donc capables de travailler au salut de la société que dans la mesure dans laquelle nous pourrons lui rendre cette vie divine. Mais comment la lui rendre, si nous n'en possédons nous-mêmes la plénitude? Comment lui en faire comprendre la nécessité et le prix, si nous ne l'apprécions pas nous-mêmes à sa juste valeur? Comment relever les âmes, si nous ne maintenons pas nos pensées et nos sentiments à la hauteur de notre divine vocation?

Cette magnanimité, qui est le principe de notre force, est donc également la condition de notre influence et l'instrument nécessaire de notre apostolat. Voilà pourquoi l'Église nous répète chaque jour, par la bouche de chacun de ses prêtres, cet avertissement que nous ne comprendrons jamais assez : *Sursum corda!* En haut les cœurs!

Enfants de Dieu, n'oubliez pas votre dignité divine! Luttez contre les attractions terrestres et contre le poids

de votre nature dégradée. Puisque vous possédez déjà en vraie propriété l'héritage divin dont les saints ont la jouissance, efforcez-vous d'en comprendre comme eux les dimensions infinies et d'en apprécier autant qu'eux l'infinie valeur. (Eph. III, 18.)

En haut les cœurs, puisque l'objet de vos affections et le terme de vos destinées est lui-même élevé au-dessus de toute grandeur créée! En haut les cœurs, afin que, vous élevant sans cesse, vous puissiez attirer après vous les âmes que tout aujourd'hui tend à rabaisser.

CHAPITRE XIII

La Confiance [1].

Voici un des éléments principaux de ce tempérament chrétien que nous devons rencontrer chez tous les serviteurs du Cœur de Jésus. Voici un des traits les plus saillants de la physionomie de ce divin Cœur. Appelés à être ses portraits vivants, selon la parole de saint Paul (Rom. viii, 29), nous ne saurions faire trop d'efforts pour reproduire en nous la filiale et inébranlable confiance avec laquelle il s'appuyait sur l'amour de Dieu son Père. Les saints nous ont donné, sous ce rapport, d'admirables exemples. Il n'y avait chez eux d'hésitation que lorsqu'il s'agissait de connaître la volonté de Dieu ; mais du moment qu'au moyen des signes indiqués par Dieu lui-même, cette divine volonté leur avait été manifestée, ils marchaient avec une assurance imperturbable. Les obstacles pour eux se changeaient en moyens, l'impossible leur devenait facile, et dans les échecs momentanés ils trouvaient des gages certains de succès définitifs.

C'est dans ce sentiment que l'illustre sainte Thérèse a trouvé la force de mener à fin les entreprises les plus difficiles : la réforme d'un grand Ordre religieux et la

[1] *Messager*, t. XLII, p. 513.

fondation d'un nombre considérable de communautés dénuées de toute ressource fixe.

Un jour qu'elle se disposait à entreprendre une fondation importante, n'ayant qu'un écu dans sa bourse, à ceux qui lui représentaient l'impossibilité de subvenir avec de si faibles ressources aux frais d'une pareille œuvre, elle répondit : « Il est vrai que Thérèse et un écu, c'est peu de chose ; mais Thérèse, un écu et DIEU, c'est beaucoup. »

Cette assurance du succès définitif que sainte Thérèse puisait dans la conviction que DIEU était avec elle, les serviteurs du Cœur de JÉSUS doivent la posséder toujours.

I

Le motif principal de la confiance qui doit animer les serviteurs du Cœur de JÉSUS nous est indiqué par saint Paul, quand il dit que toutes choses au ciel et sur la terre ont été créées en JÉSUS-CHRIST et pour JÉSUS-CHRIST. (Col. I, 16.) Le texte grec dont s'est servi l'Apôtre a, en effet, ce double sens : il ne signifie pas seulement, comme semblerait l'indiquer le texte latin, que DIEU le Père a pris, dans l'idée de son Verbe incarné, le type de la perfection dont il a partagé les divers degrés entre ses autres œuvres. Saint Paul veut, de plus, nous faire entendre que l'Homme-DIEU est la fin en vue de laquelle toutes choses ont été faites, et vers laquelle la divine Providence les dirige irrésistiblement, tout en respectant la liberté de celles qu'elle a douées de cette prérogative.

C'est ce que le même Apôtre exprime par une vive

image, lorsqu'il dit que toutes les créatures ont été mises sous les pieds de l'Homme-Dieu (Eph. i, 22), comme pour servir d'escabeau à son trône et pour relever la splendeur de son universelle royauté. Parmi ces créatures, il en est dont la perfection naturelle l'emporte sur celle de la nature humaine, avec laquelle le Verbe s'est uni. Celles-là, du moins, seront-elles exemptées de la loi qui soumet toutes choses à ce Verbe incarné? Non; à celles-là, au contraire, a été intimé l'ordre de l'adorer, de se prosterner devant lui et de se mettre à son service, au moment même où il fait son entrée dans l'univers. (Hébr. i, 6.)

Il n'y a donc pas d'exception : tous les êtres renfermés dans l'immense étendue de l'univers appartiennent à l'Homme-Dieu, et tous les événements qui remplissent l'immense série des siècles ont pour fin unique de le glorifier. La puissance divine qui, seule, produit et conserve tous ces êtres, ne pourrait, sans se détruire elle-même, les conserver un seul instant en vue d'une autre fin; la divine sagesse qui a prévu, dès l'éternité, et dirige dans le temps leurs moindres mouvements, ne pourrait, sans se démentir elle-même, permettre à un seul atome de se mouvoir dans le monde vers un autre but; Dieu ne pourrait, sans cesser d'être Dieu, séparer de lui, dans le gouvernement du monde, celui qui a dit : « Moi et mon Père, nous sommes un. » (Jo., x, 30.)

Que suit-il de là? Le voici. Aussi longtemps que nous demeurons unis à Jésus-Christ, que nous travaillons à son œuvre, que nous suivons docilement l'impulsion de son amour, nous sommes aussi assurés que Dieu lui-même du succès définitif de nos travaux. L'instrument ne peut rien par lui-même; mais quand il est

entre les mains d'un habile ouvrier, il peut tout ce que peut l'ouvrier; il devient capable de produire les mêmes chefs-d'œuvre, à la seule condition de subir, sans résistance, l'impulsion que la main de l'ouvrier lui donne.

Telle est l'assurance que Dieu donne à tous ceux qui consentent à se faire ses instruments, et à poursuivre avec lui la fin qu'il s'est proposée dès l'éternité. Aussi longtemps qu'ils travailleront avec lui, ils seront assurés de l'avoir pour collaborateur et pour auxiliaire, il mettra à leur disposition les attributs infinis avec lesquels il poursuit sa fin : il leur donnera sa sagesse infinie pour suppléer à leur ignorance, sa puissance infinie pour soutenir leur faiblesse; il ne saurait leur refuser son secours pour vaincre leurs communs ennemis, et pour surmonter les obstacles qui s'opposent au succès de leur œuvre commune; en suivant docilement son impulsion, ils ne peuvent manquer d'arriver au terme où il les pousse.

Or, cette condition unique et infaillible du succès de nos travaux, à savoir l'assurance de travailler pour Dieu et avec Dieu, nul n'a plus de facilité à la remplir que les serviteurs du Cœur de Jésus; et, parmi les serviteurs du Cœur de Jésus, ceux qui la remplissent plus parfaitement sont ceux qui exercent en union avec lui l'apostolat de la prière.

Par là, en effet, nous mettons à profit l'influence vitale que, d'après la définition du Concile de Trente, le Cœur de Jésus ne cesse de répandre sur tous les cœurs qui lui sont unis par la grâce. Rappelons ce beau texte, trop peu connu, qui fournit à la dévotion au Cœur de Jésus sa plus excellente pratique.

« Le Christ Jésus, comme chef du corps de l'Église



et comme chef de la vigne divine, répand à chaque instant, dans les âmes justifiées, une vertu qui devance, accompagne et suit toutes leurs bonnes œuvres. » (Conc. Trid. ses., V, v, 14.) Ce texte si remarquable nous fait comprendre que Jésus-Christ ne s'est pas contenté de travailler à l'œuvre de son Père, lorsqu'il était visiblement sur la terre. Il disait alors : « Mon Père travaille sans relâche; moi aussi je travaille sans relâche avec lui. » (Joan., v, 7.) Depuis qu'il est monté au ciel et qu'il s'est caché sur la terre dans les ténèbres du tabernacle eucharistique, son travail, pour être devenu invisible, n'en est pas moins actif ni moins incessant. Ce n'est plus par ses lèvres et par ses mains qu'il fait l'œuvre de son Père, c'est par son Cœur; il ne la fait plus sur les chemins et dans les places publiques, mais dans l'intérieur des âmes; il la fait en nous et il nous pousse à la faire avec lui. Car c'est bien en vue du but unique de sa mission qu'il répand, à chaque instant, dans toutes les âmes la vertu qui les pousse à agir, qui les assiste dans toutes leurs actions et qui les aide à en recueillir les fruits.

Que faut-il donc pour que tous les chrétiens deviennent les coopérateurs de Dieu, et possèdent cette infaillible assurance du succès définitif qui appartient à ceux dont le Tout-Puissant est l'auxiliaire?

Il faut qu'ils ne perdent pas de vue, comme le font malheureusement la plupart d'entre eux, cette action incessante du Cœur de Jésus sur leur cœur; qu'ils ne substituent pas les inspirations de leur amour-propre à celles de son divin Esprit; qu'au lieu de résister aux impulsions de sa grâce, ils les suivent avec une parfaite fidélité; qu'au lieu de compter sur leur sagesse si courte et sur leurs forces si infirmes, ils s'appuient

uniquement sur le secours de leur divin auxiliaire; en un mot, il faut qu'ils consentent à devenir les dociles instruments du tout-puissant Ouvrier qui daigne les employer sans cesse à l'accomplissement de son œuvre divine.

Ce soin de consulter en toutes choses les désirs du Cœur de Jésus, cette fidélité à suivre les inspirations de son Esprit et à nous appuyer uniquement sur le secours de sa grâce, voilà incontestablement la plus excellente entre toutes les pratiques de la dévotion à ce divin Cœur, et voilà celle dont l'Apostolat de la Prière fait l'objet principal du zèle de ses Associés. En les exhortant à s'approprier toutes les intentions du Cœur de Jésus, il ne leur permet pas d'oublier que, parmi ces intentions, il en est qui les regardent et dont la réalisation immédiate dépend de leur libre volonté. Nul d'entre eux ne peut se faire illusion à ce sujet : ils savent tous très bien qu'ils ne pourraient, sans contradiction, unir leurs prières à celles du Cœur de Jésus pour le salut des autres âmes, et refuser de réaliser les désirs qu'il éprouve pour la sanctification de leur âme.

Les chrétiens animés de l'esprit que l'Apostolat de la Prière tend à répandre embrassent dans toute leur étendue les désirs du Cœur de Jésus; ils en font la règle unique de leurs sentiments et de leur conduite. Ceux de ces désirs divins qui les regardent, ils s'efforcent de les réaliser par leur action; ceux qui regardent les âmes sur lesquelles ils n'ont aucune action, ils travaillent à leur réalisation par l'union de leurs prières avec celles du divin Cœur. L'œuvre de Dieu devient ainsi leur œuvre; ils l'embrassent dans toute son étendue et ne cessent d'y travailler; par la déter-

mination délibérée de leur volonté, ils ne poursuivent jamais d'autre but que le sien, et ne font pas un mouvement sans s'appuyer sur son tout-puissant secours.

C'est à ceux qui pratiquent ainsi la dévotion au Cœur de Jésus qu'appartient l'infaillible assurance du succès définitif de leurs efforts. Puisque c'est Jésus-Christ qui agit réellement en eux et par eux, ils sont aussi certains que Jésus-Christ lui-même d'arriver au terme de leur action. D'où naissait la confiance inébranlable dont ce divin Sauveur était animé au milieu de ses plus cruelles épreuves? De la certitude qu'il avait avec lui, pour lui et en lui sa toute-puissance divine; par notre union avec lui, nous devons partager sa confiance. Jésus-Christ, en effet, n'a pas changé; il est aujourd'hui ce qu'il était hier; il est en nous ce qu'il est en lui-même. Le divin Chef conserve évidemment toutes ses prérogatives, et, par là même, toute son irrésistible puissance, lorsque, pour remplir cette fonction de Chef, que Dieu lui a conférée à l'égard de l'Église, il donne l'impulsion à ses membres. La sanctification de ses membres, l'accroissement de son corps mystique, la purification et la glorification de son Église, voilà précisément l'œuvre divine que Dieu le Père a confiée à son Fils, et qu'ils ne cessent de poursuivre ensemble. Cette œuvre suppose notre concours et peut être, par conséquent, entravée par nos résistances; mais, si nous accordons à nos tout-puissants auxiliaires la coopération qu'ils nous demandent, nous devenons tout-puissants avec eux; et nous sommes aussi assurés du succès définitif de nos travaux que nous sommes certains de la toute-puissance et de l'existence même de Dieu.

II

Nous venons de comprendre que la confiance en Dieu est le fruit propre de la dévotion au Cœur de Jésus; nous pouvons ajouter que ce fruit si excellent par lui-même reçoit, des cruelles épreuves auxquelles la Providence nous soumet à l'heure présente, une saveur nouvelle qui le rend à la fois plus agréable à Dieu et plus méritoire pour nos âmes.

Il n'y a pas, en vérité, grand mérite à se confier dans le secours de Dieu, lorsque ce secours est présent et sensible. Quand le Très-Haut révèle sa présence par ces coups qui font trembler la terre, quand il étend son bras pour soutenir ses amis et frapper ses ennemis, c'est bien encore, sans doute, faire acte de vertu que de s'appuyer sur ce bras tout-puissant; mais cette vertu est celle de l'enfant qui se laisse porter par sa mère et se presse contre son sein à l'heure du danger. Dans de pareilles circonstances, le sentiment de notre intérêt suffirait à nous pousser vers Dieu, tandis que rien ne nous porterait à nous éloigner de Dieu. Il n'y aurait donc point, dans un pareil acte de confiance, la matière d'un choix et d'une préférence; il n'y aurait point, par conséquent, l'occasion d'un témoignage de vrai dévouement. Or c'est le dévouement que Dieu veut surtout récompenser dans ses serviteurs. Résolu à nous traiter en amis et à nous récompenser par la suprême marque d'amitié, qui est le don de lui-même, il veut que nous méritions cette récompense en l'aimant pour lui-même, et en lui donnant des témoignages indubitables de notre dévouement.

Et quand donc lui donnons-nous ces témoignages? C'est lorsqu'il cache sa puissance et semble nous abandonner; lorsqu'il paraît fermer les yeux à nos dangers et les oreilles à nos prières; lorsqu'il ne nous laisse pour consolation que des promesses qui ne se réalisent jamais, et des espérances que tout semble démentir; lorsque tous les efforts de ses amis n'aboutissent qu'à de honteux échecs, tandis que ses ennemis voient leurs complots impies couronnés par le succès; lorsque l'incrédulité, plus fière après chacune de ses victoires, se rit de la simplicité des croyants, et leur dit : « Où est votre Dieu? *Ubi est* Deus *tuus?* » Lorsque les foules dominées par les réalités sensibles courent se prosterner devant les idoles, et que le petit nombre des adorateurs du Dieu invisible va diminuant de jour en jour; demeurer ferme au milieu de cet entraînement général; conserver sa foi entière aux divines promesses, en dépit des démentis qu'elles semblent recevoir des événements; attendre le Seigneur, de l'aurore jusqu'à la nuit, et continuer à le voir des yeux de la foi à travers les ténèbres dont il s'enveloppe; dire avec Job abandonné de tous et étendu sur son fumier : « Quand il me tuerait, j'espérerais en lui; » voilà le témoignage de confiance, que Dieu attend de ses amis et auquel il réserve pour l'éternité ses plus magnifiques récompenses; car ce témoignage est aussi glorieux pour le Créateur qu'il est méritoire pour la créature. Et voilà pourquoi Dieu se plaît à en ménager les occasions aux âmes privilégiées qu'il veut élever, dans le ciel, à un plus haut degré de gloire.

Si Dieu, en effet, a toute l'éternité pour les récompenser, il n'a qu'un temps bien court pour leur faire mériter ces infinies récompenses. Aussi se plaît-il à accu-

muler les épreuves dans ce court espace de la vie. Plus il les aime, plus il semblera se faire leur ennemi ; plus il veut se donner à eux, plus il feindra de les abandonner, parce que la confiance avec laquelle ils s'attachent à lui, dans cet abandon apparent, est le plus grand de tous les mérites par lesquels ils puissent acquérir le droit de le posséder éternellement.

Assurément, si quelqu'un pouvait prétendre à être exempté de cet abandon apparent du Père céleste, c'est bien son Fils bien-aimé, qui ne fait qu'un avec lui ; et pourtant n'est-ce pas ce divin Sauveur qui, sur la croix, s'est écrié : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Modèle des prédestinés, il a voulu, en subissant cette cruelle épreuve, nous en faire comprendre tout à la fois la nécessité et le mérite. Aussi tous les saints l'ont-ils endurée à son exemple ; extérieurement ou intérieurement, tous ont éprouvé cet abandon apparent de Dieu ; et la confiance filiale qu'ils lui ont témoignée, alors qu'il leur cachait son paternel amour, constitue dans le ciel le plus beau fleuron de leur éternelle couronne.

Or, de même qu'il y a des âmes prédestinées auxquelles Dieu se plaît à fournir, par de plus cruelles épreuves, l'occasion de lui montrer une confiance plus méritoire, il y a aussi des époques privilégiées, durant lesquelles le divin Sauveur demande à ses serviteurs ce témoignage plus généreux, et les met à même d'acquérir ce mérite plus excellent. Ces époques répondent, dans l'existence de l'Église, aux heures ténébreuses de la Passion de son divin Époux ; à ces moments douloureux où, en butte à la haine de ses ennemis, trahi par ses amis, il semblait abandonné par Dieu lui-même.

Telle est l'heure à laquelle nous sommes arrivés. Nous plaindrons-nous que DIEU nous ait appelés à partager cette épreuve si douloureuse de l'Église notre mère? Si nous avions pu assister à l'une des scènes de la vie du Sauveur, et que nous eussions eu le choix entre le triomphe du jour des Rameaux et la Passion du Vendredi-Saint, pour laquelle de ces scènes aurions-nous dû opter? N'est-ce point pour celle où, par ses douleurs et sa mort, le Fils de DIEU nous a conquis l'éternel bonheur? N'ayons pas d'autres sentiments à l'égard de cette passion de l'Église, à laquelle nous sommes appelés à prendre part! Ah! sans doute, cette heure est douloureuse; elle nous met sous les yeux de criminelles trahisons et nous contraint d'entendre d'horribles blasphèmes. Le cœur saigne, en voyant les peuples qui doivent tout à l'Église, oublier tous ses bienfaits, prêter l'oreille aux stupides calomnies de ses accusateurs, et demander à grands cris la mort de celle que, naguère, ils acclamaient comme leur reine et comme leur mère!

Mais n'oublions jamais, toutefois, que si cette épreuve est, pour les lâches et les ingrats, une occasion de ruine, elle est pour les cœurs généreux l'occasion de conquérir les plus belles couronnes. C'est maintenant que JÉSUS-CHRIST, abandonné des mercenaires, pourra connaître ses vrais amis dans ceux qui demeureront debout, au pied de la croix où il lui plaît de clouer son Église. Demeurons-y aussi longtemps qu'il trouvera bon de prolonger l'épreuve de cette Épouse bien-aimée. Soyons assurés qu'il ne l'oublie pas, et ne craignons pas qu'il oublie ceux qui partagent son sacrifice. Loin de nous décourager, la durée et la gravité de l'épreuve doivent accroître notre espérance, parce que

nous avons le droit d'y voir la mesure de l'éclat des triomphes et de la douceur des consolations qui en doivent être la récompense.

Quand viendra ce triomphe? Dieu seul le sait. Les Saints nous ont donné, à ce sujet, des assurances consolantes qu'il ne faut pas mépriser, mais qui ne sont point le véritable appui de notre espérance. Elle trouve une base bien plus solide dans les promesses de Dieu, et dans la certitude que notre confiance en lui sera d'autant plus magnifiquement récompensée, qu'elle aura été plus douloureusement éprouvée.

CHAPITRE XIV

La Confiance [1] (*suite*).

La confiance, mais une confiance aussi ferme, aussi constante, aussi illimitée, aussi invincible que l'amour de Celui dont nous sommes les serviteurs et les soldats, telle devrait être la qualité dominante de tous ceux qui se sont mis au service du Cœur de JÉSUS et qui combattent sous sa bannière.

C'est, en effet, surtout à l'heure des grandes épreuves, que notre confiance doit se déployer avec plus d'énergie et se montrer avec plus d'éclat. A cette condition seulement, la parole du divin Maître pourra avoir sa complète réalisation : « Vous aurez des tribulations dans le monde ; vous serez peut-être écrasés : *in mundo pressuram habebitis ;* mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde : *sed confidite, ego vici mundum.* »

Par là JÉSUS-CHRIST nous a indiqué, tout à la fois, le signe et la condition du triomphe. Pour nous, comme pour lui, l'indice précurseur du triomphe, c'est l'épreuve, et l'épreuve qui va parfois jusqu'à l'écrasement : *pressuram ;* tel est le sens propre du texte original.

Et n'est-ce pas ainsi que JÉSUS-CHRIST lui-même a triomphé ? N'avait-il pas été écrasé, foulé comme le

[1] *Messager,* t. XXXVII, p. 641.

raisin sous le pressoir? N'est-ce pas en donnant ainsi au prince du monde tout pouvoir contre lui qu'il l'a complètement vaincu? Eh bien! cette destinée que son Père lui a faite, il veut la partager avec l'Église son épouse et avec ses enfants les plus dévoués. Plus il les aime, plus il veut qu'ils lui soient semblables : semblables d'abord dans la lutte, pour lui devenir semblables dans le triomphe. Il les avertit donc à l'avance, « afin que, lorsque l'heure sera venue, il se souviennent de ses prédictions » (Jo. xvi, 4), et ne s'étonnent pas de les voir se réaliser. Mais, en leur annonçant les combats qu'ils doivent livrer et les apparentes défaites qu'ils devront subir, il leur indique le moyen infaillible et indispensable de transformer les défaites en victoires : ayez confiance, *confidite*.

Et pourquoi?

Parce que l'ennemi que vous combattez est déjà vaincu. Moi, votre chef, j'ai déjà remporté sur lui une pleine victoire; et, comme je me suis engagé à vous assister, vous êtes assurés de vaincre à votre tour. pourvu que, par votre manque de confiance, vous ne rendiez pas mon assistance inutile.

I

Tel est en effet dans ce moment, le grand devoir des chrétiens; telle est l'obligation spéciale de ceux qui font une spéciale profession d'honorer le Cœur de Jésus. La connaissance plus intime de sa bonté et de sa puissance infinie doit remplir leurs âmes d'une confiance qui se répandra dans les âmes de leurs frères,

comme la chaleur d'un foyer réchauffe l'atmosphère environnante.

En propageant autour d'eux cette bienfaisante *contagion,* ils délivreront l'armée de Dieu du péril le plus sérieux dont elle soit menacée à l'heure présente. Car il faut le reconnaître, autant la confiance nous est nécessaire dans ces heures ténébreuses, autant elle est malaisée à conserver. Ce qui en fait le mérite en fait également la difficulté. Pour voir dans une défaite humainement inévitable une garantie certaine du triomphe, il faut qu'en nous-mêmes la foi triomphe des sens.

Or, toutes les âmes n'ont pas l'énergie nécessaire pour soutenir avec succès cette lutte intérieure, dont l'issue décide celle de la lutte extérieure : *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.* Notre infernal ennemi, qui mieux que nous en comprend l'importance, met tout en œuvre pour nous enlever cet avantage décisif ; et il fait encore plus d'efforts pour nous abattre au dedans, par le découragement, que pour nous renverser au dehors par la violence. Le découragement est, dans les moments d'épreuve, la grande tentation des chrétiens, comme la confiance est leur grand devoir.

Il importe donc de lutter de toutes nos forces, et dans nous-mêmes et dans les autres, contre cette funeste tendance. L'expression que nous venons d'employer est exacte ; c'est une vraie *contagion* de confiance qu'il faut créer par nos prières et par notre influence, au sein de l'armée de Dieu, pour lui assurer un prompt et complet triomphe.

N'est-ce pas une influence de ce genre qui, dans les luttes même de cette terre, décide le plus souvent de la victoire ?

Deux armées sont aux mains; et, après plusieurs engagements meurtriers, l'issue du combat est encore indécise. Tout-à-coup, un corps d'élite, tenu jusque-là en réserve, fait son entrée sur le champ de bataille. Son chef, aimé des soldats, plus brave que le plus brave d'entre eux, les a tous animés de son ardeur et fortifiés de sa confiance. Il leur a promis la victoire, et, marchant à leur tête, il les invite à courir avec lui au-devant de la palme qui, bientôt, couronnera leur front. Leur irrésistible élan se communique bientôt à l'armée entière, c'est comme une commotion électrique qui, se propageant de rang en rang, centuple les forces des braves et rend le courage aux plus timides. Les bataillons qui commençaient à plier reviennent à la charge; et l'armée ennemie, dominée par cet ascendant moral, bien plus puissant que celui de la force matérielle, se sent vaincue avant même d'avoir été délogée de ses positions.

Il ne tient qu'à nous de puiser dans la dévotion au Cœur de Jésus une confiance bien plus ferme, bien mieux motivée, bien plus invincible, par conséquent, que celle dont la bravoure et l'habileté des plus illustres héros anima le cœur de leurs soldats. Il suffit pour cela de nous rappeler les vérités les plus élémentaires de notre foi. Oui, pour « surabonder de joie, comme saint Paul, au milieu des tribulations, » pour nous rire des dangers et conserver au milieu des plus furieuses tempêtes la plus inaltérable sérénité, nous avons un moyen aussi facile qu'efficace : jeter un regard sur le Cœur de Jésus; nous rappeler sa bonté et sa puissance; songer à ce que Dieu a fait pour lui, et à ce qu'il a fait lui-même pour nous.

Que manque-t-il, en effet, à notre divin Maître, pour

que nous attendions de lui, avec la certitude la plus complète, le triomphe qu'il nous promet.

Est-ce le dévouement qui peut-être lui ferait défaut? Craindrions-nous, qu'absorbé au ciel par l'enivrement de son bonheur, il soit moins touché des dangers auxquels nous sommes exposés sur la terre? Mais ces dangers ne les partage-t-il pas avec nous? N'est-ce pas lui qu'on attaque dans la personne de ses serviteurs? N'est-ce pas à lui qu'on en veut? N'est-ce pas son œuvre qu'on veut détruire? Les ennemis de son Église ne sont-ils pas les siens; et, en cherchant à renverser cette Église, qu'il a rachetée au prix de son sang, n'ont-ils pas en vue de rendre inutiles tous ses travaux et toutes ses souffrances stériles?

C'est, en effet, pour fonder cette Église, pour en faire son corps mystique, pour lui communiquer sa vie divine, qu'il est descendu du ciel, qu'il s'est incarné, qu'il est mort. Et, après s'être uni si intimement à elle, après avoir tant fait et tant souffert pour elle, il l'abandonnerait à la fureur de ses ennemis? Non, ce n'est pas possible. Si nous sommes chrétiens, si nous croyons à l'incarnation et à la mort du Fils de Dieu, nous devons croire, avec la même certitude, qu'à l'heure présente, ce divin Sauveur ne sépare en aucune manière ses destinées de celles de l'Église; nous devons être assurés, par conséquent, que Dieu son Père prend aux destinées de cette sainte Église, à ses luttes, à ses humiliations, autant d'intérêt qu'il en portait jadis aux luttes et aux humiliations de son divin Chef.

Et comment Dieu le Père pourrait-il séparer dans son amour Jésus-Christ de l'Église, alors que, pour identifier plus complètement ses destinées avec les nôtres, Jésus-Christ, non content de son union spirituelle

et morale avec ses serviteurs, a voulu être physiquement et réellement présent au milieu d'eux? Afin que nos sens eux-mêmes pussent rendre témoignage contre le soupçon d'insensibilité que son éloignement eût pu faire naître dans notre esprit, il a voulu appliquer son Cœur contre notre cœur et nous en faire sensiblement ressentir les palpitations. Quel nouveau et puissant motif de confiance ne trouvons-nous pas dans cette présence réelle du Cœur de Jésus au milieu de nous!

Pour rendre les Hébreux invincibles, il suffisait que l'arche de Dieu fût apportée dans leur camp. Ils savaient que, devant elle, les eaux de la mer s'étaient retirées, et que les remparts des villes s'étaient écroulés d'eux-mêmes. Ils ne doutaient donc pas qu'en marchant à sa suite ils n'allassent à la victoire.

Si nous croyons que, dans le tabernacle, le Fils de Jéhova est présent, non plus en figure, mais en réalité; qu'il est là, combattant avec nous, partageant nos dangers, recevant les coups dirigés contre ses serviteurs, en butte autant et plus qu'eux aux outrages dont on les accable, comment douter qu'il n'identifie notre cause avec la sienne? Comment craindre que, lorsque l'heure sera venue de venger les outrages et de mettre un terme à l'épreuve, le Tout-Puissant hésite à étendre son bras, pour faire rentrer dans la poussière les ennemis de son divin Fils?

Mais non : c'est peut-être la puissance qui manquera au chef de l'armée sainte pour conduire ses soldats à la victoire? Les ennemis qui, en ce moment, lui livrent une si furieuse attaque, disposent peut-être, pour le vaincre, de quelque nouvelle arme, inconnue aux anciens persécuteurs; et l'humanité moderne est devenue si forte que le Tout-Puissant n'est plus en état de lutter

contre elle? — Une pareille crainte ne serait pas un crime seulement, ce serait une fôlie; et on ferait au chrétien le plus lâche une grave et gratuite injure si on l'en soupçonnait capable. Mais si nous comprenons l'absurdité de ce doute, comment pouvons-nous laisser effleurer notre âme par le plus léger sentiment de frayeur? Comment ne pas voir que, dans les pensées de DIEU, l'apparente victoire des ennemis de JÉSUS-CHRIST n'est qu'une feinte, destinée à rehausser le triomphe de notre divin Chef!

Telle est, en effet, l'assurance que la foi et la raison s'accordent à nous donner, et que ne possédèrent jamais les armées des plus illustres conquérants. Si supérieurs qu'ils fussent à leurs ennemis, ils n'en étaient pourtant pas les maîtres avant de les combattre. Ce n'est qu'après les avoir vaincus qu'ils les ont assujettis à leur puissance.

Notre divin Chef, au contraire, JÉSUS-CHRIST, outre l'infinie supériórité qu'il possède, comme DIEU, sur les vils mortels qui le combattent, est de plus leur Créateur et leur Maître souverain. Comme ils n'ont pu recevoir l'être que de lui, ils ne le conservent que sous son bon plaisir; et c'est de lui seul qu'ils tiennent la force dont ils abusent pour le combattre. On ne peut pas dire qu'ils ne font que sa volonté, puisqu'ils violent au contraire ses préceptes et luttent contre son amour; mais cette liberté dont ils font un si mauvais usage, c'est lui qui la leur a donnée; et il ne tiendrait qu'à lui de la leur enlever avec l'existence. S'il ne le fait pas encore, s'il *tolère* pendant un peu de temps leur insolente révolte, c'est parce qu'il se réserve d'en tirer parti pour le parfait accomplissement de sa grande œuvre.

Il est donc très vrai qu'ils font encore malgré eux sa volonté, tout en se révoltant contre lui. En renversant librement son premier dessein qui devait les rendre heureux, ils sont contraints de concourir, par leur perversité même, au succès de l'œuvre divine.

II

Et quelle est cette œuvre?

Dieu n'en a qu'une : la glorification de son Fils; l'achèvement et la perfection du corps mystique de ce divin Sauveur; le complet triomphe de son Église. Voilà l'éternel dessein dont le Tout-Puissant poursuit dans le cours des siècles la réalisation; l'intérêt suprême auquel il subordonne tout ce que sa providence ordonne ou permet, les maux comme les biens, les révoltes de ses ennemis comme les bonnes œuvres de ses serviteurs.

En appliquant aux circonstances présentes ce principe indubitable, nous pouvons faire, à ce sujet, un acte de foi aussi certain que celui par lequel nous affirmons l'existence de Dieu. Oui, nous pouvons affirmer avec une pleine certitude, que toute la puissance dont les ennemis de Dieu se prévalent en ce moment, les attaques qu'ils livrent à l'Église, les avantages qu'ils remportent sur elle, doivent aboutir infailliblement à rehausser la gloire de Jésus-Christ, la gloire de l'Église, et, par conséquent, la gloire de chacun des membres du corps mystique du divin Sauveur. C'est pour nous que nos ennemis travaillent; et, pourvu que nous sachions tirer parti du concours qu'ils nous prêtent malgré eux, la peine qu'ils se donnent nous procurera au-

tant d'avantages qu'elle attirera sur eux de malheurs.

La guerre acharnée que nous soutenons est semblable, en quelque manière, aux luttes simulées que se livrent parfois les armées de ce monde, pour s'exercer aux guerres sérieuses. Si les spectateurs de ces grandes manœuvres n'étaient pas dans le secret, ils croiraient voir deux armées ennemies cherchant à s'entre-détruire, tandis qu'en réalité ce sont deux corps soumis au même chef, qui exécutent, l'un en livrant l'attaque, l'autre en la repoussant, un plan concerté d'avance. Quelle que soit la violence de l'attaque, ceux auxquels dans le dessein du chef doit demeurer la victoire ne se laissent nullement émouvoir. Ils savent qu'à l'heure convenue les assaillants battront en retraite ; ils se résignent donc de bonne grâce à supporter, quand la consigne l'exige, un échec momentané ; et ils ne s'inquiètent que d'une seule chose : faire leur devoir et mériter les éloges du chef, par la fidélité avec laquelle ils auront exécuté son plan.

Nous avons là une image très exacte de notre situation et de nos devoirs.

Nos ennemis, il est vrai, si acharnés à notre perte, prennent leurs attaques très au sérieux. Ils croient n'exécuter que leur plan et celui de leur infernal inspirateur. En réalité, ils n'exécuteront, malgré eux, que le plan de notre divin Roi. Quand Dieu le Père a mis la création tout entière à la disposition de Jésus-Christ, *omnia dedit ei Pater in manus,* il n'a pas excepté l'enfer et ses terribles suppôts. Il a, au contraire, expressément ordonné que les puissances infernales, aussi bien que les puissances célestes, ploieraient le genou au nom de Jésus-Christ, et coopéreraient, malgré elles, à sa glorification.

Nous en sommes donc assurés : toutes les conditions du combat que nous soutenons dépendent du Cœur de Jésus. C'est lui qui mesure la violence des assauts que nous livrent ses ennemis sur la splendeur de la couronne qu'il nous destine, et qui proportionne à cette violence l'efficacité des secours.

Nous devrions, par conséquent, être aussi exempts de crainte que les soldats employés aux grandes manœuvres, et n'avoir comme eux qu'un souci : bien remplir notre rôle, exécuter les plans du divin Chef, et mériter sa récompense. Lorsque l'heure sera venue, il donnera le signal de la retraite, et la lutte cessera. Les assaillants, après s'être efforcés de renverser le plan divin, expieront la folle illusion de leur apparente victoire, par la trop réelle ignominie d'une éternelle défaite ; et les soldats fidèles, qu'une criminelle lâcheté n'aura pas portés à se livrer eux-mêmes à l'ennemi, seront dédommagés des passagères humiliations de leur apparente défaite, par les gloires et les joies de leur éternel triomphe.

Éternel ! — Méditons ce mot ; il suffira pour écarter les réclamations de notre impatience, et pour préserver la fermeté de notre confiance des ébranlements auxquels pourrait donner lieu la prolongation de l'épreuve. Toujours aveuglés par nos sens, ne voyant de l'existence de l'Église que la très courte période, qui s'accomplit ici-bas, nous nous étonnons que cette existence soit remplie tout entière par les défaites, et adoucie uniquement par l'attente d'un triomphe qui ne vient jamais.

En serait-il ainsi, nous n'aurions aucun sujet de nous décourager. Du moment que la terre est un champ de manœuvres, nous ne devons pas nous étonner que

les soldats de DIEU soient appelés à l'arroser de leur sueur, et que les attaques s'y succèdent sans interruption. Puisque à chaque combat, livré durant ce temps si court, doit répondre un triomphe aussi durable que l'éternité, nous sommes infiniment redevables aux ennemis qui, en ne perdant aucun moment pour nous attaquer, ne nous laissent perdre aucune occasion d'acquérir les éternelles couronnes.

Sachons donc voir les choses dans leur vérité, et nous ne serons pas tentés de nous plaindre de la durée des épreuves.

Que sont dix-neuf siècles comparés à l'éternité?

Mais est-ce bien là réellement la mesure des assauts livrés aux serviteurs de DIEU? Il est vrai que, durant ces dix-neuf siècles, l'Église a dû soutenir des luttes rarement interrompues par de courts intervalles de tranquillité. Mais, pour chaque membre de l'Église, ce n'est pas durant des siècles que s'est prolongé le combat. Renfermé, pour chacun d'eux, dans l'étroit espace d'une vie d'homme, il a été suivi d'un repos éternel.

Or, qu'est-ce que l'Église, sinon la réunion de tous les fidèles? Quand donc nous nous laissons abattre par la prolongation de ces luttes, nous sommes semblables à l'homme qui, voyant, dans un champ de manœuvres, des soldats se livrer depuis l'aurore jusqu'à la nuit à de pénibles exercices, se plaindrait de la dureté du chef qui ne donnerait à ses troupes aucun relâche. Ses plaintes cesseraient, s'il s'apercevait que les régiments se succèdent, et que chacun d'eux, après quelques heures de fatigue, va goûter les douceurs du repos. Mais que dirait-il, s'il avait l'assurance que chaque soldat peut acheter, par une heure de fatigue, un repos qui dure autant que sa vie?

Le Chef de l'armée sainte, JÉSUS-CHRIST, traite bien plus bénignement encore ses soldats, puisque la durée de l'exercice, comparée à celle du repos, est infiniment moindre qu'une heure comparée à des siècles.

Ainsi en sera-t-il de nous. L'épreuve nous semble longue, parce qu'elle remplit les étroites dimensions de notre existence présente ; mais, si nous savions lui appliquer la mesure vraie de toute durée, qui est l'éternité divine, nous ne serions pas plus tentés que saint Paul de perdre courage et, comme lui, nous bénirions DIEU de ce qu' « aux tribulations si courtes et si légères de la vie présente, il attache le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. » (2 Cor., IV, 17.)

III

Ces considérations sont assurément bien suffisantes pour soutenir notre confiance au mileu des plus cruelles épreuves. Quand le Cœur de JÉSUS ne nous offrirait en perspective d'autre triomphe que celui dont il savoure les immortelles délices, nous n'aurions pas lieu de nous croire trop mal partagés.

Cependant, nous pouvons attendre et demander pour l'Église quelque chose de plus. Avec son triomphe éternel, nous pouvons et nous devons désirer son triomphe temporel.

Mais quel triomphe ?

Sont-ce les richesses dont jadis elle fut dotée par les princes de la terre, les honneurs et les prérogatives dont ses ministres furent décorés ? Non, tel n'est pas

l'objet des ambitions de l'Église; si ces avantages terrestres peuvent l'aider à remplir sa céleste mission, ils peuvent aussi se changer en entraves. Elle ne les refusera donc pas, lorsque ses enfants lui en feront librement l'offrande; elle en usera comme dispensatrice des biens de Dieu; et, s'ils sont injustement attaqués, elle se fera un devoir de les défendre; mais quand ils auront été criminellement ravis, elle saura se résigner à en supporter la perte.

Hélas! la sainte Église a, aux époques de persécution, de bien plus réels sujets de regret : ce sont les âmes faibles qui se perdent; ce sont les entraves mises à l'exercice de sa mission; c'est l'impuissance où se trouvent ses ministres de propager la vérité; c'est la licence effrénée donnée au mensonge pour pervertir les peuples. Il n'est pas une seule de ces âmes, trompées par l'erreur et perverties par le scandale, que l'Église n'ait mission de conduire au ciel. Elle manquerait donc à son divin mandat, si elle se résignait passivement à leur perte, et à l'impuissance où elle est réduite de les sauver. C'est pour elle un devoir de désirer que son indépendance lui soit rendue, de demander à Dieu cette liberté par d'incessantes supplications, de la réclamer énergiquement auprès des pouvoirs de ce monde.

Tel est le triomphe temporel que l'Église ambitionne, et que tout vrai chrétien doit ambitionner pour elle.

Si nous comprenons ce qu'elle est pour nous, si nous l'aimons comme notre mère, nous devons désirer qu'elle soit également connue et aimée par tous ses enfants; que sa maternelle autorité cesse d'être combattue par les peuples dont elle est l'unique sauvegarde, et qu'elle arrive enfin au terme de ses travaux, en réunissant l'humanité entière dans l'étreinte de son maternel amour.

Ainsi compris, le triomphe temporel de l'Église est assurément, avec le triomphe de l'éternité, le plus digne objet des ambitions du chrétien.

Aussi, le divin Maître nous a-t-il ordonné d'unir ensemble ces deux triomphes dans nos désirs et nos supplications. Demander, en effet, que le nom de Dieu soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel, c'est demander, en d'autres termes, qu'avant de régner au ciel avec Jésus-Christ, l'Église le fasse régner sur la terre, en soumettant tous les hommes à l'autorité dont il l'a investie. Dieu, en effet, ne peut régner sur la terre, qu'autant que la terre obéit à l'autorité divine de l'Église. Jésus-Christ ne peut prendre pleinement possession de cette partie inférieure de son empire, sans que l'Église, son épouse, monte avec lui sur son trône.

Mais de ce que Jésus-Christ nous fait un devoir de demander ce double triomphe, n'est-il pas permis de conclure qu'il a dessein d'exaucer cette prière? Pouvons-nous croire qu'investi par Dieu son Père d'une autorité spéciale à l'égard de la terre (Ps. ii, 8), il ait renoncé à prendre jamais pleine possession de cet apanage; et que, content de triompher dans l'éternité, il se soit résigné à être toujours vaincu dans le temps? Si l'Église doit reproduire, dans son existence séculaire, les épreuves et les douleurs qui remplissent la vie mortelle du Sauveur, n'est-il pas juste que, comme lui, elle soit dédommagée, sur la terre même, des ignominies de sa passion avant d'aller prendre possession de ses gloires célestes.

Oui, sans doute, ce second triomphe peut être, comme le premier, l'objet de nos espérances; mais ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il doit être, avec le

premier, le but de nos désirs et de nos efforts. Que dis-je? C'est vers le triomphe temporel de l'Église que nos efforts doivent être surtout dirigés. Son triomphe éternel est infaillible. C'est l'affaire de DIEU; et l'immensité de son amour pour son divin Fils nous est une garantie suffisante des magnificences dont il se dispose à revêtir son Épouse bien-aimée. Mais, pour assurer le triomphe temporel de cette sainte Église, pour opérer sa complète délivrance, pour hâter l'heure si désirable où elle sera connue et aimée de tous ses enfants, il attend notre concours; et, en nous garantissant sa toute-puissante assistance, il veut que le succès de cette grande œuvre dépende de notre générosité.

Oh! si nous pouvions enfin comprendre la grandeur de cette mission confiée par le Cœur de JÉSUS à tous ses serviteurs! si nous pouvions nous faire une juste idée de notre puissance!... De quoi ne sommes-nous pas capables, quand nous l'avons pour auxiliaire? Et comment pourrait-il ne pas nous aider de tout son pouvoir, lorsque nous n'aurons d'autre ambition que de réaliser ses plus ardents désirs?

IV

Nous ne saurions en douter : si ces désirs du Cœur de JÉSUS n'ont pas été plus complètement réalisés jusqu'à ce jour, c'est que son amour n'a pas trouvé parmi les hommes le concours qui, d'après l'ordre de la Providence, lui est indispensable. Et pourquoi les chrétiens lui ont-ils refusé ce concours? — Chez quelques-uns, la raison de ce refus a été une infidélité positive;

chez beaucoup d'autres ç'a été le manque de confiance.

N'est-ce pas surtout par là que nous péchons tous, plus ou moins, nous qui faisons profession de nous approprier les intérêts et les désirs du Cœur de Jésus? Portons-nous dans nos prières, et portons-nous ensuite dans nos œuvres ce courage, cette fermeté, cette sainte audace qui convient aux coopérateurs de Dieu ? Si nous étions intimement pénétrés de la conviction que nous faisons son œuvre, qu'il travaille avec nous, que ses ennemis sont les nôtres, et que, pour les vaincre, dans la mesure dans laquelle cette victoire est avantageuse, son tout-puissant secours nous est assuré, que pourrions-nous craindre; devant quel obstacle pourrions-nous reculer; quel sacrifice n'accomplirions-nous pas joyeusement; quel insuccès apparent pourrait nous abattre?

Nos prières, alors, ne seraient plus ce qu'elles sont trop souvent : les prières des lèvres ; nous y mettrions tout notre cœur; au besoin, nous y mettrions notre sang. Après avoir triomphé en nous-mêmes de toutes les illusions des sens et de toutes les résistances de l'égoïsme, notre foi dans l'amour du Cœur de Jésus nous rendrait victorieux de toutes les oppositions du dehors : *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.*

Cette foi nous mettrait en état de dissiper les illusions des malheureuses dupes du sophisme, de ces infortunés qui ne combattent Jésus-Christ et son Église que parce qu'ils ne les connaissent pas. N'est-ce pas de beaucoup le plus grand nombre? Les plus ignorants et les plus faibles parmi nous, un enfant, une pauvre femme trouveraient dans cette union intime avec le Cœur de Jésus assez de lumière pour éclairer ces aveugles,

assez d'éloquence pour les persuader, assez d'autorité pour les entraîner. Nous acquerrions une vraie puissance d'attraction, à l'aide de laquelle nous grouperions ensemble les forces que divisent les intérêts et les opinions, et que la division paralyse. Nous relèverions toutes ces âmes abattues qui, en présence des périls effroyables dont la société est menacée, ne savent que gémir et récriminer. Nous sauverions la société de la ruine qui semble inévitable.

Oui, les serviteurs du Cœur de Jésus auront ce pouvoir du moment qu'ils se donneront à lui avec cette générosité sans bornes, et qu'ils s'appuieront sur lui avec cette confiance sans réserve, dont l'infinie bonté et l'infinie puissance de ce divin Cœur leur font un devoir. Mais, pour cela, il faut un miracle, le miracle de la Pentecôte. Que le Cœur de Jésus transforme les âmes qui lui sont sincèrement dévouées, comme les apôtres furent transformés au Cénacle. Il n'en faudrait pas davantage pour opérer, dans le monde entier, une transformation semblable à celle qui suivit la première diffusion de l'Évangile.

Reprenons la sainte habitude de répéter souvent de bouche, et plus souvent encore de cœur, cette aspiration qui résume tous les désirs du Cœur de Jésus : *Adveniat regnum tuum!* Que votre règne arrive! Puisse-t-elle résumer également tous les nôtres. Notre cœur sera parfaitement semblable au Cœur de Jésus, lorsque, comme lui, nous dirigerons toutes nos pensées, tous nos sentiments, toutes nos paroles, toutes nos œuvres vers le parfait établissement de son Règne en nous et autour de nous.

CHAPITRE XV

L'Amour de l'Eucharistie [1].

L'homme, ce petit monde qui nous offre en raccourci une image de l'univers, possède dans l'unité de son organisation deux centres de vie : la tête et le cœur ; la tête, qui domine le corps entier, qui en concentre en elle-même la majesté et la grâce, qui en fait mouvoir tous les membres et les gouverne tous comme une reine absolue ; le cœur, qui, enseveli, en quelque sorte, dans les profondeurs du corps, ne se manifeste que par ses effets, vivifie tous les membres, les nourrit, les réchauffe, en les arrosant, sans cesse, des flots de cette liqueur vitale dont il est l'inépuisable réservoir.

Ainsi dans le grand corps de la création, nous trouvons avec un principe de vie unique, qui est Jésus-Christ, deux centres d'où cette vie se répand sur la création entière. Au ciel Jésus-Christ triomphe dans sa gloire et domine tous les mondes, comme la tête domine tous les membres du corps. C'est de là qu'il commande à ses anges, qu'il modifie à son gré les lois de la nature, qu'il glorifie ses serviteurs et terrasse ses ennemis. C'est là que le lion de Juda triomphe, après les sanglantes luttes qu'il a livrées durant sa vie mortelle.

[1] *Messager,* t. IV, p. 181.

Mais il a un trône où il règne plutôt comme l'Agneau toujours vivant et toujours immolé : c'est le trône de son amour, l'autel eucharistique. Là, il est aussi caché et aussi invisible que le cœur est caché dans la poitrine ; mais, comme le cœur, il se révèle par les effets qu'il produit sur les membres de son Église. C'est de là, en effet, qu'il répand sur tous ces membres la liqueur vitale de sa grâce et qu'il renouvelle sans cesse leur chaleureuse vigueur.

L'autel eucharistique est donc le trône du Cœur de Jésus, ou, ce qui revient au même, c'est le trône où Jésus-Christ règne en tant qu'il est le cœur de l'Église, de même que le ciel est le trône où il règne en tant qu'il est le chef de ce corps divin.

C'est donc autour de l'autel que doivent se presser tous ceux qui veulent avoir une place dans ce règne, concourir à son plein établissement. Plus ils s'approcheront de l'autel, plus leur part sera large et leur place honorable. Pénétrons-nous de cette vérité aussi consolante qu'elle est salutaire. S'il nous a été utile, pour fixer notre intelligence, de ramener la religion entière au Cœur de Jésus comme à sa suprême unité, il ne sera pas moins utile, pour fixer notre imagination et notre cœur, de déterminer le point où nous pourrons trouver le Cœur de Jésus dans la plus complète manifestation de son amour.

I

Le point central de la dévotion au sacré Cœur, nous l'avons dit, c'est l'autel eucharistique ; et, pour le comprendre, il suffira de nous rappeler les trois éléments

du règne du Cœur de Jésus, et de les voir plus complètement développés dans sa vie sacramentelle que dans les autres états dans lesquels il lui a plu de se révéler à nous.

Le premier de ces éléments du règne du Cœur de Jésus, nous l'avons vu, c'est la vérité, la manifestation des grandeurs et des bontés de Dieu, des grandeurs et des misères de l'homme.

Jésus-Christ est pour nous vérité, d'abord par son existence même. En unissant en lui la nature divine et la nature humaine, il nous a montré, mieux que toutes les paroles n'eussent pu le faire, combien Dieu est grand et combien il est bon ; combien nous sommes misérables par nature et combien nous sommes élevés haut par la grâce.

Sa naissance à Bethléem, sa circoncision, les anéantissements de son enfance, les travaux obscurs de sa vie cachée ont ajouté un nouvel éclat à cette double manifestation des attributs de Dieu et de la condition de l'homme. Comment, en effet, un Dieu pourrait-il s'abaisser de la sorte pour notre amour, sans aucune diminution de sa gloire, s'il n'était à la fois bien grand et bien bon? Comment l'homme pourrait-il être ainsi guéri de son orgueil, s'il n'était tout ensemble bien malade et bien hautement estimé de son Dieu?

Les enseignements du divin Maître ont eu tous pour résultat de compléter notre instruction, et de nous faire pénétrer plus profondément dans la double science qu'il était venu nous enseigner. Quelles effrayantes peintures il nous a faites de la sainteté et de la justice de ce Juge sévère, qui ne laisse pas une parole oiseuse impunie, et qui condamne aux ténèbres éternelles le serviteur inutile! Mais aussi quels délicieux tableaux

ne nous a-t-il pas présentés de la bonté du Père céleste, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui ne refuse jamais le pardon au cœur repentant qui l'implore! Comme il nous fait bien comprendre notre misère, alors qu'il nous la représente sous l'image touchante du Prodigue; mais comme il nous révèle notre grandeur, quand il se peint lui-même sous les traits du bon Pasteur, qui s'expose à tous les dangers pour retrouver la brebis perdue!

Mais ce que la parole du Maître nous a déjà dit si éloquemment, la voix de son sang nous le dira plus éloquemment encore. C'est, lorsque nous le verrons au jardin des Olives, étendu comme un ver de terre sur le sol baigné de son sang; c'est, lorsque sur le Calvaire nous le verrons mourir pour expier nos crimes, que nous pourrons comprendre combien Dieu est terrible dans sa justice, et combien il est infini dans sa miséricorde; combien est profond l'abîme où nous étions tombés, et sublime la hauteur où la mort de l'Homme-Dieu nous élève.

La croix est donc une chaire, d'où notre Maître instruit bien mieux le monde par sa mort, qu'ils n'instruisait les foules qui entendirent son premier discours sur la montagne des Béatitudes.

Mais cette prédication de la croix serait-elle la dernière; et les disciples de Jésus-Christ, jusqu'à la fin des siècles, n'auront-ils qu'à méditer sur les enseignements que reçut, en leur nom, la génération heureuse qui vit naître et mourir le Sauveur? Non; Jésus-Christ, qui est le Maître de tous, veut aussi parler à tous. Aux générations du peuple ancien, il n'avait parlé que par ses prophètes; mais à toutes les générations du peuple nouveau, il parlera par lui-même, et aucune ne sera

privée de ses divins enseignements. Au moment où sa bouche se tait, son Cœur commence à parler. A la croix succède l'autel; et, du haut de l'autel, le divin Maître ne cesse de redire au monde toutes les grandes vérités qu'il a enseignées du haut de la croix. Pour les entendre, il suffit d'avoir des oreilles : les oreilles de la foi qui, seules, peuvent saisir les vibrations de la voix de Dieu.

Là il nous fait comprendre, par des miracles bien plus étonnants encore que la résurrection des morts, l'étendue infinie de sa puissance. Il se joue des lois de la matière et de l'espace; il change à son gré les substances; il renferme son corps sous le voile mystique et presque imperceptible d'un pain qui n'est plus; il se rend présent en plusieurs lieux à la fois, et, tout en se laissant toucher et manier, il demeure insaisissable et incorruptible.

Là il nous manifeste l'amour divin mieux encore que lorsqu'il descendait des cieux pour prendre un corps semblable au nôtre. S'il sacrifiait alors les splendeurs de sa nature divine pour devenir semblable à nous, ici il sacrifie jusqu'à sa forme humaine pour devenir un avec nous. Là il se faisait notre frère, ici il se fait notre aliment; là il unissait sa divinité à notre humanité comme l'époux s'unit à son épouse, ici il contracte avec nous une union qui surpasse tout ce que le langage humain peut exprimer : il confond sa vie avec notre vie et sa majesté avec notre misère, de telle sorte que lorsque nous quittons son autel, après avoir participé au sacrifice , ses Anges eux-mêmes sont contraints de se prosterner pour l'adorer en ce nouveau tabernacle.

C'est donc surtout ce sacrement d'amour qui révèle

dans toute leur étendue les abîmes que nous portons en nous : abîme de misère qui ne peut être comblé que par des miracles de grâce, abîme de grandeur qui renferme, à titre d'adoption, toutes les prérogatives que Jésus-Christ lui-même possède par le droit de sa filiation divine.

De même donc que nous pouvons mieux connaître Dieu et nous connaître nous-mêmes qu'en nous mettant à l'école du Cœur de Jésus, de même nous ne pouvons mieux profiter à cette école, qu'en nous plaçant, pour en étudier les leçons, en présence du saint autel. C'est là que les accents du divin Cœur se font entendre plus distinctement ; c'est là qu'il révèle plus complètement tous ses secrets.

C'est là qu'il remplit mieux pour nous la première fonction de son règne, celle par laquelle il est pour nous la vérité ; mais c'est là aussi qu'il est pour nous la voie, et qu'il nous donne un plus touchant modèle de toutes les vertus que nous devons pratiquer.

II

Le Cœur de Jésus a toujours été le siège de toutes les vertus, et il les a toutes possédées, dès son origine, dans toute leur perfection. Aucun caractère de héros ou de saint ne nous offre une semblable harmonie de toutes les perfections ; aucun traité de morale n'exprime en paroles ce que la vie de Jésus nous révèle par les faits.

Mais ces vertus, que le Cœur de Jésus posséda toujours, il ne peut les manifester avec un même éclat

dans toutes les circonstances de sa vie. Dans son enfance, il fit paraître surtout son humilité, plus tard son obéissance ; durant les trente premières années, il exerça surtout les vertus de la vie intérieure ; durant ses trois ans de sa vie publique, il donna à ses ministres l'exemple de toutes les vertus qui font l'apôtre ; enfin, durant sa passion, il nous révéla son courage, sa constance, son renoncement parfait, son dévouement pour la gloire de son Père et pour notre salut.

Mais voilà qu'après sa mort, lorsque tout sera consommé, lorsque sa vie nous aura offert, dans une série d'admirables tableaux, le parfait modèle de toutes les vertus qu'il propose à notre imitation, son amour lui suggérera un mystère qui résumera en lui-même tous les autres mystères, un dernier tableau qui condensera tous les traits et toutes les perfections répandues sur les tableaux précédents : c'est le sacrifice eucharistique.

Là, en effet, JÉSUS-CHRIST naît de nouveau comme il naissait à Bethléem ; il se laisse persécuter comme il fut persécuté par Hérode, trahir comme il fut trahi par Judas ; il s'anéantit comme à Nazareth ; il vit plus caché que dans l'atelier de son père : et pourtant il se montre à son peuple, il visite les malades, il console ses amis, il convertit ses ennemis, il meurt en quelque sorte de nouveau, il s'ensevelit dans le cœur des chrétiens et contracte, avec eux, une union toute semblable à celle qu'il contracta avec MARIE, en s'incarnant dans son sein.

Il exerce donc au saint autel toutes les vertus de la vie intérieure, et il y pratique dans toute leur perfection tous les devoirs de la vie active.

Vous êtes touché de l'humilité qui le montre, à Bethléem, sous les traits d'un enfant, lui qui est le DIEU

fort ; mais n'êtes-vous pas bien plus touché encore, quand vous le voyez sous les apparences d'un peu de pain ?

Vous êtes étonné de le voir obéir à saint JOSEPH ; mais son obéissance n'est-elle pas plus étonnante, quand elle s'exerce à l'égard de tous les prêtres, quels qu'ils soient ?

Sa tendre compassion à l'égard des malades vous émeut ; mais ne leur donne-t-il pas aujourd'hui une plus grande marque d'amour et de zèle, quand il va les trouver dans leur lit de douleur et qu'il se fait leur viatique et leur soutien pour le voyage de l'éternité ?

Quelle est la vertu que JÉSUS-CHRIST n'exerce pas dans ce sacrement avec autant de perfection que durant sa vie publique ? Est-ce la douceur ? Mais voyez comme il est débonnaire envers ceux qui n'entrent dans son sanctuaire que pour l'insulter ou le trahir. Est-ce le renoncement ? Mais dites-nous quelle vue d'intérêt propre a pu le préoccuper, en instituant un mystère où il devait trouver incomparablement plus d'indifférence et d'ingratitude que de dévouement et de reconnaissance ? Est-ce la constance ? Mais voilà bien près de deux mille ans qu'il supporte, sans se lasser, nos délaissements et nos froideurs.

O DIEU des vertus, ô Cœur adorable de JÉSUS, que de leçons vous donnez à notre foi dans ce sacrement, où l'homme animal ne sait rien voir que des ténèbres ! O Cœur infiniment saint, voilà bien votre chef-d'œuvre !

Désormais, je n'aurai plus besoin d'aller chercher dans les livres des méthodes et des secrets pour me sanctifier : je me placerai en présence de votre autel, et là vous me direz tout. Vous m'apprendrez comment je dois me renoncer moi-même, m'unir à DIEU et me

dévouer pour le prochain ; vous m'enseignerez tous mes devoirs ; vous me révélerez tous vos secrets.

Je pourrai bien encore me mettre à l'école des saints. Puisqu'ils ont été vos plus fidèles disciples, ils pourront m'aider à mieux comprendre votre doctrine. Je pourrai lire les livres que votre Église approuve, et où les maîtres éclairés de votre lumière ont consigné le résultat de leurs méditations et de leur expérience ; mais toujours je retournerai à vous comme au livre des livres, au maître des maîtres, au saint des saints. J'écouterai tous les autres comme vos interprètes, mais souvent je les prierai de se taire pour me permettre de vous écouter vous-même, car, lorsque vous vous immolez sur votre autel, votre Cœur me parle avec des accents qu'aucune voix humaine et angélique ne saurait égaler.

III

C'est là que ce divin Cœur est notre voie, c'est là aussi qu'il est notre vie.

Cet attribut lui appartenait essentiellement, il lui appartient toujours, il lui appartient à l'égard de tous les hommes ; nous en avons dit la raison : c'est que la grâce du Saint-Esprit, principe de la vie surnaturelle de nos âmes, ne nous est donnée qu'en vue des mérites de l'Homme-Dieu, et ne nous est communiquée qu'en vertu d'un acte libre de sa volonté. Il est donc vrai et rigoureusement vrai que l'amour de Jésus, et par conséquent le Cœur de Jésus, organe de son amour, est pour nous la source de la vie surnaturelle, et que le corps entier de l'Église reçoit de ce divin Cœur la vie

divine, comme nos membres reçoivent de notre cœur la vie naturelle.

Les pécheurs, il est vrai, ne sont pas capables de recevoir les douces influences de cette vie, et pourtant pour eux aussi le Cœur de Jésus est la vie, puisqu'il ne cesse de les solliciter par des grâces actuelles à sortir de leur état de mort. Pour cesser d'être pécheurs et pour devenir justes ; pour revenir de la mort à la vie, ils n'ont qu'une chose à faire, se rendre aux attraits du Cœur de Jésus.

Mais, s'il est vraiment la vie de tous les hommes, de ceux-là même qui sont le plus éloignés de lui, s'il l'est surtout des justes dans lesquels il ne cesse de répandre, comme la vigne dans les sarments, la sève vivifiante de la grâce ; il l'est éminemment dans l'Eucharistie, à l'égard de tous ceux qui participent à son sacrifice.

En dehors de ce sacrement, il répand la vie dans les âmes, comme une source répand la fécondité dans un champ où ses eaux sont conduites par divers canaux ; dans l'Eucharistie, au contraire, c'est la source qui se transporte elle-même dans le champ de notre âme ; nous y prenons possession de la vie, non par dérivation, mais en substance ; le Cœur de Jésus se donne à nous non par ses influences, mais par sa réalité même ; nous ne mangeons pas seulement le fruit de vie, mais nous transplantons dans notre jardin l'arbre de vie.

« Je suis venu, disait jadis le Sauveur, non seulement pour qu'ils aient la vie, mais pour qu'ils la possèdent avec une abondance toujours croissante. »

C'est surtout dans l'Eucharistie qu'il réalise pleinement ce but de sa venue sur la terre. Par le baptême, il nous avait déjà donné la vie surnaturelle, et dès lors

cette vie avait commencé à se développer en nous aux dépens de la vie animale, qui nous entraînait à l'éternelle mort. Mais les tendances de cette vie sensuelle étaient si violentes, ses instincts grossiers étaient si puissamment aidés par l'influence des choses sensibles, qu'il y avait tout à craindre pour la vie divine, qu'elle tend sans cesse à étouffer.

Que fera donc le Cœur si généreux, si aimant de Jésus, pour prévenir ce malheur et assurer à la vie divine la supériorité qu'elle a tant de peine à conquérir ? Il se transportera lui-même, lui qui est la source de la vie et qui en contient la plénitude, il se transportera sur ce champ de bataille de notre cœur, où la vie animale et la vie surnaturelle se livrent le mortel combat.

Combien ne va-t-il pas nous être facile, avec un pareil auxiliaire, de faire pencher la victoire du côté de la vie véritable et d'étouffer cette vie des sens qui n'est que la pire des morts ! Abreuvés et fortifiés à cette source divine, nous renouvellerons en nous le grand triomphe dont le tombeau de Jésus fut jadis témoin, et nous aurons le droit de chanter avec l'Église :

Mors et vita duello
Conflixere mirando,
Dux vitæ mortuus
Regnat vivus.

Mais si une seule communion peut produire en nous de si grands effets, que ne feront pas cent communions ! Dans quelle abondance ne devront-ils pas posséder la vie, ceux qui s'unissent, chaque semaine, chaque jour, à la source de la vie !

Oui, sûrement nous posséderons la vie avec une plénitude toujours croissante, à cette seule condition que

nous saurons profiter de la présence du Cœur de Jésus auprès de notre cœur. C'est surtout dans ces moments bénis que nous devons nous souvenir qu'il est pour nous la vérité, la voie et la vie; c'est alors que nous devons le prier de nous éclairer de sa lumière, de nous apprendre à imiter ses vertus, de nous animer de sa force, de son amour, de ses sentiments. C'est alors qu'il faut puiser à longs traits, aux sources du Sauveur, les eaux de la vie éternelle, qui nous rempliront de la joie véritable, de cette joie que le monde ne peut pas plus nous ravir qu'il ne peut nous la donner. *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*

CONCLUSION [1]

Nous arrivons donc à l'heure décisive, à la crise suprême qui doit fixer les destinées du monde. La grande conspiration qui, depuis un siècle et demi, travaille à détruire le règne de DIEU et de son Christ célèbre déjà son triomphe; et tout semble, en effet, lui en garantir la proximité. Elle embrasse dans son immense réseau l'humanité entière. Introduite par un coupable aveuglement dans les conseils des rois, dont elle sape les trônes, et dominant par ses intrigues les gouvernements qui ne lui sont pas docilement soumis, elle dispose de leurs trésors, de leurs armées, de leurs inépuisables ressources.

La presse reçoit ses inspirations; et, par ses innombrables organes, elle gouverne à son gré la vraie souveraine des peuples modernes, l'opinion publique. Elle a sous ses ordres toutes les sociétés secrètes, depuis la Franc-Maçonnerie bourgeoise jusqu'à l'Internationale ouvrière; et, si opposées qu'elles paraissent entre elles, elle sait les mettre d'accord pour l'accomplissement de son œuvre. Avec leur secours, elle est arrivée à bannir successivement DIEU et son Christ des lois, des insti-

[1] *Messager*, t. XL, p. 642. — T. XXXIV, p. 605.

tutions publiques, de la science, de l'éducation supérieure, de l'industrie. La voilà maintenant qui les chasse également de l'instruction primaire et, par conséquent, de l'esprit et du cœur des générations naissantes. Qu'elle y réussisse, et Jésus-Christ ne sera plus rien pour les peuples, qui lui doivent tout; et les nations qui formaient jadis la chrétienté montreront à la terre un spectacle qu'elle n'a pas encore vu, celui d'une société sans Dieu.

I

En présence de ce résultat humainement inévitable, il semble que si Jésus-Christ ne veut pas abdiquer sa royauté terrestre, il est mis en demeure de frapper un grand coup pour la restaurer.

Lequel de ces deux partis prendra-t-il? — Il est libre, parfaitement libre. Car, au fond, que lui importe la terre? Que peut ajouter ou ôter à sa gloire la soumission ou la révolte de cette planète minuscule, perdue comme un grain de sable au milieu des soleils qui peuplent le firmament? Qu'est-ce que l'humanité, sinon la dernière entre les innombrables espèces d'êtres intelligents, la plus voisine des animaux, au-dessous desquels elle se plaît à s'abaisser. Puisqu'elle s'obstine à repousser les dons du Fils de Dieu, pourquoi le Fils de Dieu ne la repousserait-il pas à son tour? Pourquoi ne l'abandonnerait-il pas aux instincts dépravés qui ne tarderaient pas à la détruire, et à faire de la terre un second enfer? Là, comme dans l'enfer, il serait vengé de l'outrage fait à sa royauté, par les châtiments que s'infligeraient à eux-mêmes les rebelles; et il serait

dédommagé, par la glorification de sa justice, de l'impuissance où ils l'auraient mis de glorifier en eux sa bonté.

Qu'est-ce donc qui l'empêche d'accorder à l'impiété, comme son plus terrible châtiment, ce triomphe qu'elle rêve, et que toutes les apparences humaines semblent lui garantir?

Ce qui l'empêche, c'est son amour; son amour qui ne saurait se laisser vaincre par la malice des hommes.

S'il eût voulu nous traiter suivant nos mérites, il ne nous eût pas fait tant d'avances. Quand il a librement préféré cette humanité si misérable à la nature angélique, incomparablement plus parfaite; quand il lui a fait l'insigne honneur de l'unir à sa divinité, de manière à ne faire avec elle qu'une même personne, il savait ce qu'il faisait; il prévoyait toutes nos révoltes; et, loin d'y trouver un motif pour nous abandonner, il y voyait un attrait de plus pour venir à nous, afin « de faire surabonder sa grâce dans l'abondance de notre iniquité. » (Rom, III, 20.)

Bien des siècles avant sa naissance, le spectacle qui attriste en ce moment nos yeux avait été révélé à David. Il avait vu « les nations frémissantes et les peuples formant de vains complots; les rois de la terre et tous les chefs des États rassemblés dans une immense ligue, pour renverser de leur trône DIEU et son Christ. » Il avait entendu leur cri de guerre : « Brisons les chaînes dont le Très-Haut nous charge par ses préceptes, et secouons le joug qu'il nous impose en nous donnant son Fils pour Roi. »

Comment ne pas reconnaître là tous les traits de la grande conspiration dont nous sommes les témoins?

A aucune autre époque, cette première partie de la prophétie n'a été réalisée aussi complètement qu'elle l'est de nos jours. Nous avons donc le droit de nous attendre à la réalisation également fidèle de la seconde partie. Qu'est-ce qui va suivre? Que va faire le Très-Haut, en présence de cette conjuration de tous les puissants de la terre? Va-t-il abdiquer, et se contenter de dédommager son Christ, par les gloires dont il le couronne au ciel, de la perte de sa royauté terrestre?

Écoutez ce qu'ajoute le prophète, immédiatement après avoir rapporté le cri de révolte des conjurés : « Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux, et le Seigneur se moquera d'eux. Il leur fera entendre le langage de sa colère et, dans sa fureur, il les confondra. »

Voilà le sort des révoltés : une confusion qui en fera pour le monde entier, comme pour DIEU lui-même, un objet de moquerie et de dérision.

Quant à Celui dont ils prétendent renverser le trône, écoutons-le parler lui-même, car le voici qui prend la parole : « Pour moi, j'ai été établi Roi par Lui sur Sion, sa montagne sainte; c'est de là que je promulgue sa loi. Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils; c'est moi qui, aujourd'hui, vous ai engendré. Demandez-moi, et je vous donnerai les nations en héritage, et votre apanage s'étendra jusqu'aux confins de la terre. Vous les gouvernerez avec une verge de fer, et vous les briserez comme un vase d'argile. »

Ce langage, avouons-le, ne ressemble guère à une abdication. Il nous prouve, au contraire, qu'à cette révolte universelle contre le divin Roi doit répondre une manifestation plus solennelle et un exercice plus irrésistible de sa royauté.

Cette royauté, en effet, ne doit pas avoir de fin. « Il

régnera éternellement, dit à Marie l'Ange qui annonçait sa naissance, il régnera éternellement, non seulement au ciel, mais sur la terre, dans la maison de Jacob, sur cette montagne de Sion qui domine toutes les hauteurs de cette terre. » (Is., II, 2; Luc, I, 32.)

En l'appelant à venir s'asseoir à sa droite, Dieu son Père lui a promis de contraindre ses ennemis à venir, l'un après l'autre, se courber devant lui et lui servir de marche-pied. (Ps. CIX, 1.) « Il faut donc qu'il règne, conclut saint Paul, *oportet illum regnare,* » jusqu'à ce que tous ses ennemis ayant été par la mort jetés sous ses pieds, la mort elle-même sera détruite, et marquera par sa destruction le règne bienheureux du ciel, qui doit succéder au règne militant de la terre. (1 Cor., XV, 25.)

C'est l'avènement de ce double règne, dont l'un sera l'œuvre de Dieu seul, tandis que l'autre doit être en partie notre œuvre, que Jésus-Christ nous a ordonné de demander chaque jour, en disant : « Que votre règne arrive... sur la terre comme au ciel. »

En mettant sur les lèvres et dans le cœur de l'Église son épouse et de tous ses serviteurs cette demande, le divin Roi nous en garantit l'accomplissement : car il se contredirait lui-même, s'il nous ordonnait de demander ce qu'il saurait ne devoir pas nous être accordé.

Espérons donc, même pour la terre, l'avènement de ce bienheureux Règne, et ne nous laissons pas décourager par les apparentes impossibilités qui s'opposent à son établissement. De toutes les œuvres divines cellelà est la plus surnaturelle, c'est-à-dire la plus impossible naturellement. Ces impossibilités entrent donc dans son essence, et en se multipliant elles multiplient les probabilités en sa faveur. L'humanité ne fut jamais

plus éloignée de Dieu et dans un état plus désespéré que lorsque le Verbe de Dieu vint à elle, pour poser dans son sein les fondements de son règne. Ne nous étonnons pas qu'il lui plaise d'achever son œuvre dans des conditions semblables à celles dans lesquelles il l'a commencée. Espérons contre l'espérance; et, au milieu de l'incrédulité et du désespoir universel, imitons la foi et la confiance des saints personnages auxquels l'Évangile décerne ce glorieux éloge « qu'ils attendaient le règne de Dieu, la consolation d'Israël. » (Marc, xv, 43; Luc, ii, 25.)

Hâtons, par l'ardeur de nos désirs et la ferveur de nos prières, cette heure bénie, et ne cessons de répéter la devise de notre Apostolat : *Adveniat regnum tuum!* « Que votre règne arrive! »

II

Mais tous nos devoirs à l'égard de sa divine Royauté ne sauraient se borner à des vœux stériles. Si nos désirs sont sincères, ils produiront leurs fruits. Ce règne de Jésus-Christ dont nous demandons à Dieu l'avènement, nous nous emploierons énergiquement à l'établir en nous-mêmes d'abord, et ensuite autour de nous; nous lui consacrerons tout ce que nous avons d'influence; nous y travaillerons par la parole, par l'exemple, par une action incessante.

Par la parole : à l'heure présente, la confession généreuse de la Royauté de l'Homme-Dieu est notre premier devoir. En présence de l'audacieuse négation de cette Royauté et de la conspiration universelle qui tend

à la détruire, le silence ne nous est pas permis. Mais il faut le reconnaître : autant le devoir est rigoureux, autant la tentation de le violer est séduisante. Les premiers chrétiens, sommés par les persécuteurs de renier la divinité de Jésus-Christ, n'avaient à redouter que des tourments corporels; aujourd'hui ceux qui persistent à maintenir les droits absolus du divin Sauveur, et à rappeler à la société moderne l'obligation de se soumettre à sa royauté, sont en butte à une persécution morale bien plus difficile à endurer. Ce sont eux qui sont qualifiés de *cléricaux*, et proclamés ennemis de la société moderne. Ils ont contre eux non seulement les ennemis déclarés du divin Sauveur, mais une foule d'honnêtes gens qui croient de bonne politique de dissimuler la vérité, pour ne pas l'exposer à l'hostilité de l'erreur. Ces faux sages oublient que leur politique est l'antipode de la vraie prudence évangélique. C'est en suivant une tactique tout opposée que les Apôtres ont rempli leur mission et fondé l'Église.

Jésus-Christ lui-même, à qui il était facile d'éviter la mort s'il eût voulu dissimuler sa Royauté, sur laquelle se fondaient ses accusateurs, n'a pas hésité, au contraire, à la confesser hautement. Vous êtes donc Roi? lui demande Pilate. — Vous le dites; oui, je suis Roi, » répond le Sauveur, sachant bien que cette réponse lui vaudrait une condamnation à mort. Et Pilate, en effet, lorsqu'il voulut écrire sur l'instrument du supplice la cause de cette condamnation, *causam ipsius,* n'en formula pas d'autre que la Royauté du divin Crucifié : « Jésus de Nazareth, Roi des Juifs. »

Ce courageux témoignage rendu par Jésus-Christ à sa Royauté, cette « bonne confession » comme l'appelle saint Paul (1 Tim., vi, 13), les serviteurs de Jésus-

Christ sont aujourd'hui appelés à la reproduire : et c'est par là qu'ils commenceront à préparer la restauration du Règne du divin Sauveur. Comment, en effet, les droits de Dieu pourraient-ils être reconnus par ceux qui les nient ou les ignorent, si ceux qui les connaissent n'osent pas les proclamer? Cette proclamation ne pourra pas immédiatement produire son fruit; mais ce n'est pas un motif pour nous en dispenser.

Dût-elle être à jamais stérile, par rapport à la société, elle n'en serait pas pour nous moins obligatoire, et par conséquent elle n'en serait que plus féconde; car elle nous vaudrait pour l'éternité la récompense due à l'accomplissement du devoir, récompense d'autant plus glorieuse que le devoir rempli a été plus douloureux. Mais, même ici-bas, la proclamation de la vérité n'est jamais stérile; car la vérité est la lumière de Dieu, et ce n'est jamais en vain qu'on la fait rayonner sur les intelligences.

Donc, pour tout chrétien capable de porter la parole ou de tenir une plume, c'est un devoir de confesser les droits méconnus de Jésus-Christ et de montrer à la société moderne, dans la négation de ces droits divins, la cause principale de ses incessantes agitations et de sa décadence morale.

III

A la parole il faut joindre l'action : car il n'est pas de chrétien qui ne puisse faire quelque chose, faire beaucoup, pour restaurer le Règne de Jésus-Christ.

Avant tout, c'est en nous-mêmes que nous devons établir ce règne. Ceci dépend de nous, uniquement de nous ; car la grâce divine, indispensable au succès de

cette entreprise, ne ne nous manque certainement pas. Faire régner complètement JÉSUS-CHRIST en nous, réaliser pleinement les désirs de son divin Cœur, nous mettre absolument à sa disposition, devenir les instruments parfaitement dociles de son amour, c'est l'œuvre de notre vie, c'est notre suprême devoir et notre suprême intérêt, c'est pour nous tout à la fois la sainteté consommée et le parfait bonheur. Comment donc se fait-il que chez un trop grand nombre de serviteurs de JÉSUS-CHRIST, le succès de cette œuvre soit encore si imparfait? Puisse-t-il devenir désormais l'objet unique et constant de nos préoccupations et de nos ambitions! C'est dans ce sens d'abord qu'il faut dire et redire sans cesse, de bouche ou de cœur, l'aspiration inscrite sur notre scapulaire du Sacré-Cœur : *Adveniat regnum tuum!* « Que votre règne arrive! »

Que si ce règne s'établit parfaitement en nous, nous acquerrons, par là-même, une grande puissance pour l'établir autour de nous. Du moment que nous serons les instruments dociles du divin amour, il ne manquera pas de se servir de nous pour l'accomplissement de sa grande œuvre, de son œuvre unique, de celle qu'il a conçue dans l'éternité et qu'il poursuit dans tout le cours des siècles, « l'instauration » de toutes choses en JÉSUS-CHRIST : *Instaurare omnia in* CHRISTO. Si faible que soit l'instrument, le tout-puissant ouvrier dont il subira doucement l'impulsion saura, par lui, réaliser de grandes choses. Nous aurons donc un pouvoir dont il nous est impossible de mesurer la portée, pour faire régner JÉSUS-CHRIST sur nos familles, dans les sociétés particulières auxquelles nous appartenons, et dans toute cette partie de la société sur laquelle s'étend notre influence.

Le point essentiel, c'est de nous dévouer entièrement à cette grande cause, de concentrer sur cet unique objet toutes nos pensées, de diriger vers ce but suprême toutes nos ambitions.

Adveniat regnum tuum : « Que votre règne arrive ! » C'est dans cette aspiration que se résument les désirs du Cœur de Jésus ; c'est en elle aussi que doivent se résumer tous les soupirs de notre cœur. Plus que jamais, cette aspiration doit devenir la devise, le mot d'ordre, le cri de guerre des Associés de l'Apostolat de la Prière. Il faut nous unir dans un immense effort pour obtenir que, comme nous avons vu la Révolution s'ouvrir par la déclaration des Droits de l'homme et la proclamation de la déchéance sociale de Jésus-Christ, nous voyions cette même Révolution se clore par la reconnaissance des droits de Dieu et des devoirs de l'humanité envers son Sauveur et son Roi.

Mais nous voudrions plus encore : pour préparer et assurer ce grand résultat, il faudrait que toutes les Œuvres catholiques formassent une fédération qui, en laissant à chacun son indépendance dans la poursuite de son but spécial, les réunirait toutes dans la poursuite de leur but commun.

A quoi, en effet, tendent toutes ces Œuvres, sinon à établir, par les moyens propres à chacune d'elles, le règne de Jésus-Christ dans les différentes sphères de la vie sociale? Les unes par la piété et le zèle, les autres par l'exercice de la charité, celles-ci au sein du clergé, celles-là au sein des classes ouvrières ou des classes dirigeantes, toutes s'efforcent de coopérer à la grande œuvre de la Providence et de réaliser les desseins de Jésus-Christ. Loin donc de s'écarter de leurs buts spéciaux en excitant le zèle de leurs membres

pour la complète restauration du règne de Jésus-Christ, elles ne feront que leur donner de nouvelles forces et un nouvel élan dans la poursuite de ces différentes fins.

L'*Adveniat regnum tuum,* qui est la devise spéciale de notre Œuvre, peut donc devenir la devise commune de toutes les Œuvres catholiques; et il n'en est pas une seule à laquelle cette devise ne convienne parfaitement. Aussi voyons-nous avec bonheur cette aspiration adoptée par plusieurs grandes Œuvres. Il y a plus : le besoin d'opposer à la négation révolutionnaire des droits de Jésus-Christ une énergique et universelle protestation a fait naître, dans ces derniers temps, des Œuvres spéciales. Sous des formes un peu différentes, c'est la même pensée; son éclosion simultanée sur divers points montre que telle est bien la tendance imprimée aux âmes par le souffle du divin Esprit.

Nous pouvons donc espérer que cette tendance ira se généralisant de plus en plus; et que bientôt il n'y aura plus une seule Œuvre, une seule communauté, un seul chrétien sincère qui ne se soient rangés sous le drapeau du Roi Jésus, et qui n'aient adopté pour devise la prière qu'il nous a lui-même mise sur les lèvres : *Adveniat regnum tuum!* Si nous pouvons arriver à cette unanimité de prières et d'efforts dans la poursuite de la grande œuvre de Dieu, avec son tout-puissant secours qui ne saurait nous manquer, et en dépit de tous les efforts des puissances infernales, nous obtiendrons le triomphe.

IV

Le triomphe, oui, nous devons l'attendre, quelle que soit la nature des événements qui se déroulent à nos yeux. Un seul motif pourrait nous obliger à nous défaire de nos espérances : ce serait l'illusion qui nous aurait portés à attendre de la divine Providence que, pour nous délivrer, elle s'écartât des lois qu'elle s'est imposée dans la direction des sociétés humaines.

Si nous avions supposé que Dieu se chargerait de faire triompher sa cause sans aucun concours de notre part; que, tout à coup, comme le jour succède à la nuit et le calme à la tempête, la société se trouverait transformée; que les impies abjureraient d'eux-mêmes leurs infidélités; que les hérétiques verraient les écailles tomber de leurs yeux et reviendraient spontanément à l'unité catholique; que les esclaves du péché acquerraient sans aucun effort les habitudes de la vertu; et qu'une force aussi irrésistible que celle à laquelle obéissent les êtres matériels pousserait, dans le bercail du Bon Pasteur, les brebis raisonnables et libres qui en sont éloignées; évidemment, de semblables espérances auraient été chimériques; et, si nous les avons conservées jusqu'à ce jour, nous ne saurions trop tôt nous en défaire. Le pouvoir d'intercession accordé à la Vierge immaculée est sans bornes; mais cette toute-puissance suppliante ne saurait s'affranchir, dans son exercice, des lois que la divine sagesse impose à la toute-puissance efficace de Dieu. Tout ce que celle-ci peut faire, Marie peut le demander et l'obtenir; mais

elle ne saurait obtenir, et elle ne voudrait pas demander, ce que Dieu s'interdit à lui-même.

Or, en nous créant libres, le Tout-Puissant s'est interdit de violenter notre liberté. Il fait de nous, comme des êtres matériels, tout ce qu'il veut; mais il ne veut pas de nous le genre d'obéissance qu'il leur impose. Incapables de se mouvoir eux-mêmes, ces êtres suivent aveuglément l'impression qu'ils reçoivent du dehors; les hommes, au contraire, ne se déterminent que d'après les lumières de leur intelligence, et c'est en eux-mêmes qu'ils trouvent les motifs qui les poussent à agir. Quand donc Dieu fait un miracle de l'ordre moral, il ne s'adresse à la volonté que par l'intermédiaire de l'intelligence; il invite, mais il ne contraint pas; il propose avec une force inusitée les motifs de s'éloigner du mal et d'embrasser le bien; il montre à Saul le persécuteur combien il est dur de regimber contre l'aiguillon; il lui fait envisager comme un crime cette persécution, qu'il s'imaginait exercer par zèle pour la justice; et, en dissipant ainsi les illusions qui l'égaraient, en lui manifestant la vérité qu'il méconnaissait, il obtient de sa volonté le libre assentiment sans lequel il n'y aurait pas de conversion véritable.

A l'égard des sociétés, la Providence ne saurait prendre une autre marche : car les sociétés ne sont que des agrégations d'âmes, qui, en s'unissant ensemble, conservent leur nature et par conséquent leur liberté. La conversion d'une société ne peut donc s'opérer que comme s'opère la conversion d'une âme. Le résultat à obtenir est le même en substance, mais il diffère considérablement dans ses proportions. Au lieu d'une seule âme, ce sont des milliers, des millions d'âmes qu'il s'agit de transformer; et ces âmes sont

dans les dispositions les plus différentes, soit quant à leur éloignement du bien, soit quant à la puissance de saisir la vérité; elles sont en proie aux illusions les plus variées, à des entraînements désordonnés de toute sorte. Elles sont, de plus, liées les unes aux autres, de telle manière qu'elles s'entraînent mutuellement, soit dans la voie du bien, soit dans la voie du mal; les enfants sont liés aux parents, les familles aux familles, les simples citoyens aux gouvernants, les classes laborieuses aux classes dirigeantes, les nations ignorantes aux peuples plus éclairés.

A moins donc que Dieu ne veuille aller contre toutes les lois qu'il a établies, il faudra que le miracle par lequel il ramènera les sociétés égarées se conforme à leur nature; qu'il prenne dans sa durée des proportions égales à leur étendue; qu'il n'agisse sur les millions de volontés que par la conviction imprimée dans les millions d'intelligences; et qu'au lieu de s'accomplir immédiatement et instantanément sur chaque âme, il se propage successivement d'âme à âme, de famille à famille, de classe à classe, de peuple à peuple.

Ce que la raison nous démontre comme une nécessité résultant de notre nature, l'histoire le confirme comme un fait certain et comme une loi immuable de la Providence.

Nous voyons, dans la sainte Écriture, que le peuple d'Israël a été plus d'une fois converti et relevé par la miséricorde de Jéhovah. Mais comment? Par de salutaires châtiments et par la sévère leçon de l'expérience; car c'est ainsi que s'instruisent les peuples.

Enflé par la prospérité ou amolli par le bien-être, Israël oubliait son Dieu et croyait pouvoir impuné-

ment s'écarter des sentiers de la justice. Le Seigneur alors appelait, pour le châtier, les peuples infidèles, qui servaient d'instrument à sa justice. Les Philistins remplirent longtemps ce rôle; vaincus par les fils de Juda, aussi longtemps que ceux-ci méritaient d'avoir l'appui de Dieu, ils redevenaient victorieux aussitôt que de nouvelles infidélités appelaient de nouveaux châtiments. Israël alors ouvrait les yeux; il reconnaissait humblement sa faute, appelait Jéhovah à son secours, et il ne tardait pas à être délivré du joug qui l'écrasait. Lorsque, plus tard, une prévarication plus générale et plus persévérante eût rendu nécessaire une cure plus radicale, ce furent les Assyriens qui reçurent mission de l'opérer; et soixante-dix ans de captivité à Babylone produisirent sur ce peuple, jusque-là incorrigible, une si profonde impression, qu'à partir de ce moment il n'éprouva plus le penchant si violent qui l'avait si souvent fait tomber dans l'idolâtrie.

La divine Providence n'a pas agi autrement à l'égard des peuples chrétiens. Elle a donné à ces peuples un pouvoir merveilleux que nous chercherions vainement chez les nations païennes : le pouvoir de se régénérer eux-mêmes, grâce au principe de vie que le christianisme a déposé dans leur sein. Pour ne parler que de la France, elle a retrouvé trois fois, à quatre siècles d'intervalle, toute la vigueur de la jeunesse : sous Charlemagne, sous saint Louis et sous Louis XIII.

Mais à ces trois époques, la régénération de notre pays fut une œuvre éminemment sociale. Dieu en fut manifestement le premier auteur; mais il eut les hommes pour instruments. Les peuples, fatigués par les guerres, mal gouvernés et mal défendus, appelaient de tous leurs vœux des sauveurs, et Dieu leur envoyait

des lieutenants de sa miséricorde, des héros et des saints. Mais ce n'est pas en une seule année que l'œuvre du salut peut être accomplie. Dans la vie des peuples, les années sont des jours.

V

Partons de ces données, et nous comprendrons que les événements dont nous sommes les témoins sont loin de donner un démenti à nos espérances. Les peuples, avons-nous dit, s'instruisent par l'expérience, et ils ne se désabusent guère de leurs erreurs que lorsqu'ils en savourent les fruits amers. Or, l'erreur qui, depuis un siècle, s'est emparée de la société chrétienne, est le plus subtil et le plus meurtrier des poisons qui ont été, depuis l'origine, inoculés à l'humanité. Il n'en est pas qui pénètre plus profondément dans les entrailles du corps social et qui en vicie plus irrémédiablement les organes vitaux. Pour la première fois, depuis que l'humanité existe, la société a osé afficher la prétention de se passer de Dieu, de vivre séparée du principe de la vie. S'il fut jamais un crime social digne de mort, c'est assurément celui-là ; et ce ne peut être que par le plus grand de tous les miracles que des peuples coupables de ce crime ne sont pas détruits comme l'ont été tant de nations bien moins criminelles.

Or, ce n'est pas seulement un peuple ou deux, ce ne sont pas les nations barbares et sauvages, qui se sont rendues coupables de ce crime de lèse-majesté divine : ce sont les peuples que Jésus-Christ a éclairés de sa

lumière, réchauffés sur le sein de son Église, affranchis de l'esclavage, élevés au-dessus de tous les autres peuples de la terre ; ce sont les peuples chrétiens qui, seuls, ont osé faire ce qu'aucune nation païenne n'osa jamais : mettre DIEU hors la loi et se constituer en dehors de lui.

Ne parlons pas des prévarications individuelles et sociales qui accompagnent nécessairement cette horrible apostasie. Elle suffirait certainement, à elle seule, pour faire tomber sur nous les flammes vengeresses qui détruisirent jadis Sodome et Gomorrhe ; pour déchaîner sur la terre les eaux qui la purifièrent lorsqu'elle était moins souillée.

Que si, par l'intercession de la Vierge immaculée, nous échappons à ces fléaux que nous ne cessons d'appeler sus nos têtes ; si la mort que nous nous donnons à nous-mêmes est suivie de la résurrection ; si, des ruines de l'édifice social que nous avons renversé par la base, DIEU consent à construire un édifice nouveau, plus solide et plus magnifique, ne sera-ce pas un miracle et le plus grand de tous les miracles ?

Eh bien ! ce grand prodige de la droite du Très-Haut, les événements présents nous autorisent à l'espérer ; et il suffit d'ouvrir les yeux pour en voir la préparation dans tout ce qui s'est fait en Europe, depuis la proclamation de la Conception immaculée de MARIE.

Pour régénérer la société, jadis chrétienne et aujourd'hui apostate, deux conditions sont indispensables : il faut que, dans son sein, les éléments de mort achèvent de se dissoudre, et que les éléments de vie se développent ; que les âmes soient désabusées de leur coupable erreur, et contraintes d'ouvrir les yeux à la vérité ; que les funestes résultats de l'athéisme social

disposent les peuples à suivre les sauveurs qui se préparent à les ramener vers DIEU.

Cette double préparation ne s'accomplit-elle pas sous nos yeux avec une activité merveilleuse? Ne voyons-nous pas, d'un côté, la mort, de l'autre, la vie, rivaliser d'ardeur dans la poursuite de leur œuvre, et s'entr'aider ainsi, par leur opposition même, dans la réalisation du dessein providentiel? Ne nous laissons pas tromper par les apparences. Ce qui, naguère, nous apparaissait comme la destruction, est, de fait, un acheminement nécessaire à la résurrection. Pour que la vie puisse s'épanouir complètement, il faut que tout ce qui appartient à la mort aille à la mort. La société ne pouvait être à tout jamais affranchie de l'antichristianisme maçonnique qu'après avoir savouré les horreurs de son règne et comparé son joug avec celui de JÉSUS-CHRIST : l'expérience seule pouvait lui faire assez comprendre la criminelle erreur de l'athéisme social, pour la ramener avec une force suffisante vers son DIEU.

C'est à quoi travaillent de toutes leurs forces les révolutionnaires conséquents ; et, par chacune des victoires qu'ils remportent sur l'Église, ils préparent son futur triomphe. Ne les voyez-vous pas faire tout ce qu'ils peuvent pour démontrer l'absurdité du principe révolutionnaire par les conclusions antisociales qu'ils en déduisent? On dirait qu'ils se sont partagé les rôles pour démolir, en vertu de ce principe, tous les appuis de l'ordre social : la magistrature, l'armée, la famille, la propriété, le respect de la loi, la sainteté de la morale, le patriotisme, l'honneur. Tous les liens qui unissent ensemble les hommes, ils s'acharnent à les briser ; tout ce qui distingue la société humaine d'une arène

de bêtes féroces, ils s'attachent à le détruire. Et ils font tout cela savamment, logiquement, en justifiant leurs actes par les principes que tous les ennemis de Jésus-Christ professent de concert avec eux. Pourraient-ils mieux s'y prendre pour désabuser de ces principes les peuples qui ne se sont pas résignés à périr?

Et pendant que ce travail de mort se poursuit avec une épouvantable activité, la vie ne reste pas oisive. Il faudrait être aveugle pour ne pas discerner, au milieu du chaos, les germes vitaux que l'Esprit de Dieu prépare, comme aux premiers jours du monde, par sa féconde incubation. Tous les esprits droits se dépouillent des illusions, auxquelles les meilleurs n'avaient pas échappé jusqu'à ce jour. On ne craint plus d'affirmer, dans leur intégrité, les principes sauveurs qu'une fausse prudence nous avait trop longtemps portés à dissimuler; les droits sociaux de Jésus-Christ sont hautement proclamés; et le nombre va toujours croissant des intelligences d'élite qui, au milieu des désastres de la Révolution, préparent la restauration de l'ordre chrétien.

Entre ces deux tendances contraires, les esprits indifférents se voient contraints de prendre un parti. La neutralité n'est plus possible, les positions intermédiaires ne sont plus tenables et l'illusion devient de plus en plus inexcusable. Il faut choisir entre la vie et la mort, entre l'ordre et le désordre, entre Dieu et le néant. Aussi, voyez comme, en religion, tous les esprits qui réfléchissent abandonnent les symboles inconséquents du protestantisme pour se jeter, soit dans la complète vérité du catholicisme, soit dans la complète incrédulité. Voyez comme, en fait de théories sociales, les hommes qui étaient à l'origine les plus éloignés

des idées chrétiennes en sont rapprochés, de plus en plus, par l'étude impartiale des faits ! Ce retour, il est vrai, n'est encore perceptible que dans les intelligences d'élite, dont le nombre est toujours peu considérable. Mais nous n'en avons pas moins le droit d'y voir un signe consolant. Quand la lumière vient chasser les ténèbres de la nuit, elle commence par dorer le sommet des montagnes, et n'en descend que par degrés dans les vallées profondes.

Ce serait donc bien à tort que nous renoncerions à nos espérances et que nous croirions voir, dans la défaite apparente que subit en ce moment la cause de Dieu, un motif de ne plus croire à son prochain triomphe. Ce n'est pas assurément des forces humaines que nous pouvons attendre ce revirement. Mais ne serait-ce pas une contradiction que d'appuyer exclusivement sur les forces humaines nos conjectures, pour l'avenir d'une œuvre essentiellement divine ? Établi en dépit de tous les pouvoirs de la terre, le Règne social de Jésus-Christ ne peut être restauré que par un prodige semblable. Mais en tenant compte de cette loi première, nous trouvons, dans les indices que nous offre l'état présent de la société, les pronostics les plus capables de confirmer nos espérances. Non, nous n'avons pas été trompés quand nous avons cru qu'en entrant, ici-bas, en pleine possession du privilège qui l'a rendue victorieuse du serpent infernal, la Vierge immaculée briserait la tête du monstre ; par les efforts qu'il tente pour mordre le talon victorieux qui l'écrase, Satan ne fait qu'accomplir la part de la prophétie qui le concerne.

Mais ne craignons pas ; alors même que la lutte deviendrait plus violente et que la défaite paraîtrait plus irrémédiable ; alors même que l'infernal dragon

entraînerait avec lui, dans l'abîme, un nombre plus considérable de victimes, nous devrions nous rappeler que les prophéties qui nous annoncent ces défaites momentanées nous prédisent le triomphe définitif de la femme qui a le soleil pour ceinture et le croissant de la lune sous les pieds. N'ayons donc qu'un souci : mériter la participation aux fruits et aux gloires de ce triomphe, par la fermeté de nos espérances et l'activité de notre coopération à l'œuvre de Dieu.

Nous ne saurions, en effet, l'oublier : pour triompher de ses ennemis, soit par leur conversion, soit par leur confusion, Dieu demande le concours de ses amis.

Pour que la divine miséricorde puisse remettre aux peuples leurs iniquités, il faut que les âmes d'élite offrent à la divine justice leurs expiations unies à celles du Sauveur. Le Cœur de Jésus ne veut pas mettre de mesure à l'abondance de ses grâces, mais il veut que nous en hâtions l'effusion par la ferveur de nos prières. La considération des lois de la Providence nous permettrait déjà de l'affirmer, et les révélations les plus autorisées nous le confirment : si nous n'avons pas obtenu plus tôt le triomphe promis, c'est que nous n'avons pas encore assez expié ni assez prié. Des victimes et des suppliants, des cœurs qui s'immolent et qui prient, en union avec le Cœur de Jésus toujours priant et toujours immolé, voilà les sauveurs que l'Église appelle et que la société réclame. Voilà les intercesseurs qui obtiendront aux soldats de Dieu le pouvoir de vaincre ses ennemis ; voilà les vrais Machabées, qui triompheront des armées liguées contre Jésus-Christ, et qui parviendront à établir sur la terre le Règne social du Cœur de notre souverain Roi, à qui est dû amour, honneur et gloire dans tous les siècles des siècles !

APPENDICE

Consécrations sociales et nationales au divin Cœur de JÉSUS

En 1870, au lendemain de nos premières et sanglantes défaites, le *Messager du Cœur de* JÉSUS conviait la France vaincue à se réfugier dans le sacré Cœur ; et, pour l'amener peu à peu à une *Consécration nationale,* il l'invitait tout d'abord à se consacrer à ce divin Cœur par *groupes sociaux :* Familles, Écoles, Paroisses, Diocèses, Armée, Magistrature, etc. [1].

A la suite et sous l'influence de nos appels pressants, le R. P. de Boylesve, S. J., écrivait à son tour dans le *Messager du Cœur de* JÉSUS (janvier 1871) :

« Que chaque Français prépare donc les voies à une *Consécration sociale* par des *consécrations partielles.* Que chacun se consacre lui-même, que chaque chef de famille consacre sa famille, chaque chef de communauté sa communauté, chaque curé sa paroisse, chaque évêque son diocèse. DIEU, touché de notre bon vouloir, viendra à notre secours et nous délivrera de nos ennemis. »

Cette idée de consécrations partielles par *groupes sociaux* était vraiment belle, vraiment féconde et, ajouterons-nous, très chère au P. Ramière, qui, sa vie du-

[1] Voir *Messager* du mois d'août 1891, p. 151-167.

rant, la propagea de son mieux. Aussi le *Messager du Cœur de* JÉSUS n'a-t-il jamais cessé de l'exploiter et de la promouvoir sous des formes diverses, non seulement en France, mais encore dans toutes les contrées de l'univers où fleurit l'*Apostolat de la Prière*. Les résultats en ont déjà été magnifiques; car toutes ces consécrations successives et sociales n'ont pas peu contribué à propager, en tout pays, le culte du sacré Cœur et à le rendre de plus en plus populaire dans tous les milieux.

Couronnons donc le beau livre du R. P. Ramière sur le *Règne social du Cœur de* JÉSUS par un chapitre additionnel sur les *Consécrations sociales* à ce divin Cœur.

I

CONSÉCRATION NATIONALE DE LA FRANCE AU CŒUR DE JÉSUS

Au mois de juin 1873, le R. P. Ramière écrivait dans le *Messager du Cœur de* JÉSUS :

« Nous croyons que nos Associés peuvent ajouter une nouvelle gloire à toutes celles qu'ils ont déjà procurées au Cœur de JÉSUS, et donner à la France une garantie nouvelle de la régénération qu'elle attend de ce divin Cœur. Il s'agirait de clore ce mois de grâce par une manifestation vraiment *nationale* en l'honneur du Cœur de JÉSUS. Jusqu'à ce jour, nous avons eu beaucoup de manifestations partielles, mais rien de collectif et de vraiment universel. Il est vrai que l'universalité absolue n'est pas facile à obtenir.

« Il y a deux siècles, la France avait un roi autorisé

à parler en son nom; et c'est à lui que Notre-Seigneur s'était adressé, par l'intermédiaire de la bienheureuse Marguerite-Marie, pour demander que la nation entière fût consacrée à son Cœur. Aujourd'hui, le pouvoir souverain est exercé par une Assemblée qui est malheureusement encore bien loin de n'avoir qu'un cœur et qu'une âme pour un pareil dessein.

« Faut-il pour cela renoncer à une démonstration vraiment nationale? Nous ne le pensons pas.

« Chaque curé, chaque supérieur, chaque aumônier peut faire cette consécration sociale pour sa paroisse et pour sa communauté. Nous invitons donc nos Zélateurs à soumettre humblement à nos pasteurs la pensée que nous venons d'exposer; et, afin d'en rendre l'exécution plus facile, nous allons leur présenter la formule de *consécration et d'amende honorable nationales,* qui pourraient être prononcées le jour où la fête solennelle du Cœur de Jésus est célébrée dans toutes nos églises et nos chapelles de France.

« Comme nous avons des Associés dans toutes les parties de la France, il suffira qu'ils prennent la chose à cœur pour donner à cette grande supplication le caractère d'universalité qui doit faire sa principale force. Si peu que le zèle les rende éloquents, ils ne sauraient avoir de peine à faire accepter, par des prêtres zélés, une idée dont la réalisation ne peut avoir que de précieux avantages. »

Voici donc la Consécration nationale et l'Amende honorable composées et proposées par le R. P. Ramière. Elles sont vraiment fort belles, et tous nos lecteurs en apprécieront la majestueuse simplicité.

CONSÉCRATION NATIONALE DE LA FRANCE AU CŒUR DE JÉSUS

Qu'on pourra faire en public et en particulier, après la communion générale de la fête du Sacré-Cœur.

Divin Sauveur, qui, pour consoler les douleurs de votre Église et pour guérir les maux de la société, avez daigné nous révéler avec plus d'éclat l'immense bonté de votre Cœur ; Chef glorieux de l'armée des élus qui avez fait de ce Cœur, symbole et organe de votre amour, notre signe de ralliement et le gage de notre victoire ; ô Christ, qui aimez la France, et qui l'avez choisie malgré ses crimes pour être le foyer d'où cette dévotion bénie a rayonné sur le monde, daignez recevoir les vœux de vos serviteurs désireux de répondre à votre invitation, et de mériter pour notre malheureuse patrie la réalisation de vos miséricordieuses promesses.

Nous venons donc nous consacrer entièrement à votre divin Cœur, lui faire hommage de nos corps et de nos âmes, de tout ce que nous sommes et de ce que nous possédons. Déjà, ô Jésus, nous vous appartenons tout entiers, puisque nous n'avons rien dont nous ne soyons redevables à votre amour. Mais nous voulons désormais vous appartenir à un titre nouveau ; nous soumettre plus absolument à votre empire ; tenir plus constamment les yeux fixés sur votre Cœur pour imiter ses vertus, prendre ses désirs pour règle de notre vie privée et de notre vie publique, et faire servir toute notre influence au triomphe de ses divins intérêts. Il ne tiendra pas à nous, ô Jésus, qu'à l'avenir vous ne *régniez* par votre amour sur nos *familles*, sur nos *cités*, sur la *nation entière*.

O Marie, douce Mère de Jésus et Reine de notre France ! vous qui seule connaissez parfaitement et honorez dignement le Cœur de votre Fils, aidez-nous à mettre en pratique, avec une générosité sans borne et une constance inébranlable, la consécration que nous lui faisons en ce moment. Offrez-nous vous-même à lui ; consacrez-lui cette France qui vous appartient depuis tant de siècles, et dont vous venez de reprendre possession par de si éclatants miracles ; et faites qu'elle redevienne, sous l'influence du Cœur de Jésus, le bras droit de l'Église et l'exécutrice des grandes œuvres du divin amour. Ainsi soit-il.

Cœurs de Jésus *et de* Marie, *sauvez l'Église et la France !*

AMENDE HONORABLE NATIONALE AU CŒUR DE JÉSUS

Qu'on pourra faire le jour de la fête du Sacré-Cœur, avant la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement.

Seigneur Jésus, qui avez tant aimé les hommes et qui en êtes si peu aimé, daignez accueillir avec bonté vos indignes serviteurs, qui viennent vous faire amende honorable pour les outrages dont votre divin Cœur est sans cesse abreuvé.

Nous sommes arrivés, ô Jésus, au terme de cette criminelle apostasie qui commençait lorsque vous avez daigné révéler au monde la dévotion à ce divin Cœur. Toutes les nations chrétiennes ont secoué le joug de votre bienfaisante royauté. Dans cette Europe qui vous doit tout, il n'est plus une seule cité où votre nom ne soit blasphémé, où votre foi ne soit combattue, où votre épouse la sainte Église ne soit outragée. Aux profana-

tions dont vous vous plaigniez amèrement, il y a deux siècles, se joignent partout, jusque dans votre cité sainte, des sacrilèges nouveaux, bien plus scandaleux et plus révoltants. Vos prêtres, vos religieux, vos chastes épouses sont violemment chassées des asiles où ils s'étaient réfugiés pour vous mieux servir. La capitale de votre empire terrestre est souillée par toute sorte de crimes; votre Vicaire est réduit en captivité.

Et ce sont des chrétiens, ô Jésus, qui se rendent coupables de ces horribles attentats; ce sont des catholiques; plusieurs, hélas! sont des Français. Oui, dans cette France comblée de vos faveurs, on s'acharne à détruire complètement *votre règne,* à vous bannir de l'éducation, à vous arracher les âmes qui vous sont les plus chères et dont le salut est plus exposé, celles des enfants et des mourants!

O Jésus! combien vous avez plus de sujet aujourd'hui qu'il y a deux siècles d'attendre de vos fidèles serviteurs des satisfactions proportionnées à de pareils attentats! Nous voici résolus à faire tout ce qui sera en notre pouvoir pour dédommager votre Cœur. Nous voulons réparer par un redoublement d'amour la recrudescence de la haine, les outrages dont on vous accable par des hommages plus empressés, les blasphèmes des impies par vos bénédictions et par vos louanges.

O Jésus! nous voudrions faire plus encore; et c'est de votre Cœur que nous attendons la grâce nécessaire pour réaliser ce désir : nous voudrions tous devenir vos apôtres, ramener à vos pieds les enfants ingrats qui se perdent en s'éloignant de vous; nous voudrions leur apprendre à vous connaître; car s'ils vous connaissaient, Bonté infinie, comment pourraient-ils vous

haïr? Nous voudrions surtout leur faire comprendre combien il est doux de vous aimer.

Mais pour que nous ayons ce pouvoir, ô bon Maître, donnez-nous de connaître nous-mêmes, et d'aimer tous les jours davantage votre divin Cœur, et de répondre, par une reconnaissance et une générosité toujours croissantes, aux bienfaits sans cesse renouvelés de son amour. Ainsi soit-il.

Tel était l'appel du R. P. Ramière en 1873[1].

Or, nos lecteurs n'ignorent pas quels ont été depuis ce jour les immenses travaux et aussi les merveilleux succès du R. P. Ramière et de l'*Apostolat de la Prière* pour promouvoir, en tout pays, la Consécration universelle de l'Église, des Paroisses, des Diocèses, des Missions étrangères, des Instituts religieux, des Familles, des Enfants, des Communes, etc. Nous ne pouvons ici reproduire les pages innombrables que les *Messagers du Cœur de* JÉSUS et *de* MARIE ont écrites sur ces question. Mais il est pourtant deux espèces de *Consécrations sociales* que nous tenons à signaler, avant de mettre fin à ce chapitre.

II

CONSÉCRATION DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Il y a quelques années, un de nos plus ardents Zélateurs voulut appliquer notre méthode de consécration sociale aux commerçants et aux industriels. Le succès

[1] On peut lire aussi dans le *Messager du Cœur de* JÉSUS (Décembre 1872, p. 417) l'admirable Formule que composa le R. P. Ramière pour la *Consécration de l'Afrique centrale* au Cœur de Jésus. Mgr Daniel Comboni, qui l'avait sollicitée, lui



a répondu à ses efforts, et, depuis cette époque, les Patrons chrétiens du commerce et de l'industrie accomplissent avec solennité, dans la basilique de Montmartre, leur Consécration annuelle au Cœur de Jésus. Voici, à ce sujet, quelques détails qui édifieront nos lecteurs.

« Les Patrons chrétiens du commerce et de l'industrie, écrit le *Bulletin de l'Union*, ont constitué à Paris une union syndicale qui porte le titre d'Union fraternelle. Chaque jour, cette belle Œuvre prend du développement. Elle n'est pas renfermée dans l'enceinte de la capitale. Elle compte des adhérents dans les villes les plus reculées de la province.

« Chaque année, une réunion solennelle est organisée à la basilique du Vœu national et présidée par le cardinal archevêque de Paris. Elle est précédée d'une *retraite fermée* de trois jours, dans la maison des Pères Jésuites, à Clamart. »

En l'année 1892, comme d'habitude, les retraitants s'étaient rendus à Montmartre, où de nombreux amis s'étaient joints à eux pour passer la nuit devant le Saint-Sacrement. Pendant cette belle nuit d'adoration, cent trois patrons formaient la garde d'honneur et préparaient ainsi le triomphe du lendemain.

Le lendemain, en effet (dimanche 26 juin), dans la basilique supérieure, les patrons chrétiens, accourus de tous les points de la France, emplissaient la grande nef, tandis que la foule avait envahi les bas-côtés. Son

écrivait en le remerciant : « Quelle magnifique formule ! Le Saint-Esprit vous l'a dictée. Je l'ai traduite en plusieurs langues de mon Vicariat, et je vous annonce notre Consécration solennelle pour le 14 septembre 1873. » (Cf. *Histoire abrégée de l'Apostolat de la Prière*, p. 16.)

Éminence le cardinal Richard est à son trône et la cérémonie commence. L'*Univers* l'a décrite en ces termes :

« Il s'est produit hier (26 juin), en la basilique du Vœu national, une de ces imposantes manifestations qui font jaillir l'espérance dans les cœurs les plus attristés au spectacle des malheurs actuels. Un millier au moins de commerçants et industriels, unis par une seule inspiration de piété et de foi, étaient venus, des extrémités du pays, s'agenouiller devant le sacré Cœur, afin de lui consacrer solennellement « leurs « *personnes*, leurs *familles*, leurs *employés*, leurs *ou-* « *vriers*, leurs *ateliers*. »

« La nef de l'église, malgré ses vastes proportions, avait peine à contenir leur foule recueillie : les bas-côtés étaient remplis de nombreux assistants, désireux de contempler cette grandiose cérémonie, et d'unir leurs vœux et leurs prières aux prières et aux vœux des patrons chrétiens.

« A neuf heures, la messe est commencée au maître-autel, que domine, environné de lumières et de fleurs, le Saint-Sacrement exposé à la vénération des fidèles. Dans le chœur, à gauche, Son Éminence le cardinal archevêque de Paris a pris place au trône qui lui avait été préparé : il veut donner à cette cérémonie un caractère plus grand encore et plus auguste, grâce à la présence du premier pasteur du diocèse.

« Durant le saint sacrifice, les prières, dont l'attitude grave et pieuse de tous les assistants montre la ferveur, ne s'interrompent que pour le chant solennel du *Credo* et du cantique au sacré Cœur de Jésus. A différentes reprises, la musique des enfants des Frères de Saint-Jean de Dieu et de la chorale Saint-Victor exécutent, avec une harmonie remarquable, les plus beaux mor-

ceaux de leur répertoire religieux. Ces accents, qui remplissent le vaisseau immense de la basilique, dont les voûtes sonores prolongent les échos, produisent une impression émouvante et solennelle.

« Le moment de la Communion venu, le nombre fut considérable des *hommes* qui s'approchèrent de la sainte Table, afin de recevoir en leur cœur le Pain des forts. »

La communion, distribuée par deux prêtres, dura en effet, plus d'une demi-heure.

Après la messe, le R. P. du Lac, S. J., montait en chaire, et son ardente allocution répondant à cette question : « Pourquoi l'industrie et le commerce viennent-ils se consacrer au Cœur de Jésus ? » préparait tous les cœurs à ce grand acte de foi, d'espérance et d'amour. « Tous les assistants, dit un témoin, étaient remués jusqu'à l'intime de leur âme. »

A la fin du discours, un mouvement se produit dans la foule ; les cierges s'allument entre les mains des fidèles. Douze des grands industriels, ayant à leur tête M. Harmel, se détachent, gravissent les degrés du sanctuaire et *récitent avec la foule,* qui unit sa puissante voix à la leur, l'acte de *Consécration du commerce et de l'industrie.*

Après la formule de consécration prononcée par l'assistance entière, le vénéré cardinal se lève tout ému, et il proclame le grand acte qui vient de s'accomplir « l'une des manifestations sociales et nationales les plus considérables, » dont il ait été le témoin.

« Laissez-moi vous féliciter, s'écrie l'éminent prélat, d'avoir voulu consacrer au divin Cœur vos personnes, vos familles, vos ouvriers ou vos employés.

« Laissez-moi vous féliciter surtout de votre affection

pour le Souverain Pontife. Vous avez dit : *Nous voulons que notre soumission absolue à votre divin Cœur soit témoignée, dans notre conduite, par la soumission absolue au Souverain Pontife Léon XIII, votre représentant sur la terre* [1]. Il y a quelques semaines, j'étais prosterné aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, lui demandant une bénédiction spéciale pour nos œuvres catholiques. Cette bénédiction, je suis heureux de vous la transmettre. »

Et sur la foule agenouillée passa, comme un rayon d'espérance, la bénédiction apostolique.

Une heure après, un banquet fraternel réunissait les pèlerins à l'abri de Saint-Joseph. M. Léon Harmel prononça une allocution pleine de foi, de cœur et de poésie chrétienne. Nons en détachons ce beau passage relatif à la Basilique de Montmartre et au sacré Cœur de Jésus :

« Un de ces derniers soirs, du haut de Clamart, où nous faisions la retraite, je considérais l'immense ville avec ses clochers, ses dômes, ses cheminées d'usines et son orgueilleuse tour Eiffel.

« Mon esprit suivait, à travers les rues, les grandes avenues et les places, la multitude des gens affairés, surmenés par la poussière ardente des intérêts, des plaisirs et des ambitions.

[1] Cette promesse répond parfaitement à l'un des vœux formulés par la *Consécration universelle* du 16 juin 1875. Cette belle formule de consécration, si bien adaptée aux besoins de l'époque présente, peut servir à toute espèce de consécration sociale. — On la trouve, dans les bureaux du *Messager du Cœur de* Jésus, imprimée sur une feuille de huit pages et unie à l'*Amende honorable et nationale de la France*. — Prix : 5 cent. ; cinquante exempl., 1 fr.; cent exempl., 1 fr. 50.



« Bientôt je vis monter au-dessus de la capitale un nuage de noires vapeur, d'où sortaient, me semblait-il, des bruits confus et discordants, comme des blasphèmes et des cris de désespoir.

« Le nuage montait lentement autour du Mont des Martyrs, et s'arrêtait au seuil de la Basilique, y laissant, comme la vague son écume, une frange de douleurs haineuses et de pitié compatissante.

« Tout à coup un dernier effet du soleil couchant passa sur la colline, et fit comme une trouée lumineuse dans le sombre nuage.

« Il me revint alors à la mémoire une des plus suaves conceptions de Fra Angelico. Jésus est assis, la couronne d'épines sur la tête, au milieu de ses bourreaux. Un bandeau couvre ses yeux adorables, mais il est transparent et permet d'admirer la douceur de son regard.

« Il me sembla voir alors aussi la reproduction de cette scène au-dessus de la basilique. Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu planter sur cette colline la tente de son amour, le tabernacle de son Cœur adorable, afin que, de tous les points de la capitale, chaque homme puisse jouir de la douceur de son regard, y puiser le repentir et obtenir le pardon.

« Soyons donc ses fils bien-aimés, j'oserai dire ses apôtres. Nous avons une mission spéciale, nous qui appartenons au monde du travail : c'est de ramener dans les ateliers ce Jésus, qui seul peut y établir la paix et l'amour.

« Nous voulons que les âmes de nos ouvriers ou de nos employés ne soient plus étouffées sous les plafonds de nos ateliers et de nos magasins, mais qu'elles s'élancent, sur les ailes de l'espérance, dans ce radieux infini

où elles trouveront le vrai renouvellement de leur force.

« Nous voulons que le doux regard de Jésus pénètre dans tous les foyers, afin d'y porter la joie de la famille, la consolation des épreuves et le repos des fatigues.

« Travaillons donc, chacun de notre côté, selon notre situation, mais tous en union de prières, d'efforts et de sacrifices. Nous préparerons dès lors le *Règne social du sacré Cœur*, qui sera le règne de la vraie liberté, de l'amour mutuel et par conséquent du bonheur ; nous réaliserons ainsi la devise de l'union fraternelle :

« *Tout par le sacré Cœur !* »

L'exemple donné par ces Patrons chrétiens du commerce et de l'industrie est vraiment très beau, très encourageant, et ce n'est certes pas sans motif que Son Éminence le cardinal Richard s'est écrié : « Cette consécration est l'une des manifestations sociales et nationales les plus considérables qui se soient accomplies dans la basilique du Sacré-Cœur. »

Or, ce grand et fortifiant exemple a éveillé dans l'âme d'un autre Zélateur de l'*Apostolat de la Prière* un second projet qui ne serait assurément ni moins édifiant ni moins salutaire : *La consécration de l'agriculture au Cœur de* Jésus. Voici donc la belle lettre que nous adresse ce zélé correspondant, Religieux de la Compagnie de Jésus.

III

CONSÉCRATION DE L'AGRICULTURE AU CŒUR DE JÉSUS.

« Mon Révérend Père,

« Comme le constatait récemment le *Messager*, le mouvement d'*hommage social* au divin Cœur de Jésus gagne de proche en proche. Pour qui veut jeter un regard sur ces vingt dernières années, c'est merveille d'apercevoir avec quel ensemble l'œuvre de la restauration lente et militante de l'ordre chrétien ne fait qu'un, pratiquement, avec la poursuite du *Règne social du sacré Cœur de* Jésus. En effet, par un instinct supérieur, les catholiques français semblent s'être donné le mot pour réaliser, sur le terrain social, cette vue magistrale de Mgr Pie, « que le christianisme ne saurait être identifié aussi absolument avec aucune autre dévotion comme avec celle du sacré Cœur [1]. »

« Dans ce progrès, la vüe du chemin parcouru ne saurait être qu'un stimulant à marcher toujours en avant. Le terme est si lointain!... *La consécration de la France* au Cœur de Jésus, consécration officielle et nationale, *écrite ès cœurs des Français* et prononcée authentiquement par les gouvernants, *voilà le terme*. Mais cela suppose tout un revirement, une vraie conversion de la patrie, une rénovation chrétienne dans les individus, les familles, les mœurs, les institutions : *Gallia pœnitens et devota*. L'hommage national sera pour clore

[1] *Lettre Synodale*, Décembre 1857.

et pour couronner la divine épopée de l'action catholique dans la France moderne.

« L'œuvre est immense ; donc à l'œuvre ! Or, ne serait-ce pas une tâche profitable que de travailler à provoquer, dans la France entière, une consécration solennelle de l'agriculture au sacré Cœur ?

« La *consécration des familles*, que vous avez provoquée, a donné les plus encourageants résultats. On peut en dire autant de la consécration des groupes sociaux, associations et syndicats. Le domaine du Christ a été, par là, reconnu et affirmé sur ces éléments primordiaux et constitutifs de la société. Serait-il moins significatif et moins efficace de rendre hommage au Cœur de Jésus pour ce gagne-pain universel des hommes et des nations, pour ce lien social fort entre tous, le *Travail?* Avoir consacré le moyen d'existence de la société, sa ressource et sa force principale de cohésion, ne serait-ce pas avoir avancé d'un grand pas vers la consécration sociale elle-même ?

« Trois sphères de l'activité laborieuse se partagent le monde du travail : agriculture, commerce et industrie. Pour la troisième fois déjà, les patrons catholiques ont renouvellé, à Montmartre, *la consécration du commerce et de l'industrie*. Mais un désir se mêle à la joie de cette belle manifestation : on se prend à regretter l'absence du travail à qui revient la prééminence incontestée : l'*agriculture*. Que les *agriculteurs* chrétiens prennent donc part à cet acte d'attestation publique, et il nous sera donné de voir ainsi le *Travail national* consacré dans sa plénitude au Cœur de Jésus.

« Par ailleurs, l'occasion se fait plus pressante à ce moment, où commence à se produire un effort réel pour relever l'agriculture de sa déchéance imméritée,



et pour revendiquer ses droits tant de fois lésés ou méconnus. Bien que les intérêts du pays soient intimement liés aux destinées de leur cause, avant d'arriver à pouvoir parler haut et ferme — comme le font aujourd'hui les *Farmers* ligués de l'Ouest Américain — nos cultivateurs français auront à engager des luttes de toute sorte. La protection du sacré Cœur ne sera pas de trop pour mener à bien pareille campagne. Allons donc trouver près de lui « tous les secours nécessaires, le soulagement dans nos travaux et les bénédictions du ciel *dans toutes nos entreprises.* » Quelle autre source, mieux que le Cœur de Jésus, fournira aux initiateurs et aux chefs des trésors inépuisables de vigueur et de dévouement, si nécessaires à qui veut montrer efficacement au peuple où sont ses vrais amis?

« La pensée de cette consécration semble d'autant moins chimérique, que nos populations rurales offrent en nombre des hommes capables, dès maintenant, d'en saisir la valeur et la portée. Je n'en veux ici pour garants que nos modestes, mais innombrables Œuvres fonctionnant dans les campagnes, que l'extension acquise par l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Champs, que le caractère franchement ou facilement chrétien de la plupart des syndicats et unions agricoles.

« Mais réunir à Montmartre une délégation autorisée peut offrir des difficultés? soit; et je ne prétends pas examiner cette question, encore que certains noms se présentent ici d'eux-mêmes sous la plume. A tout le moins — avancerai-je humblement — Messieurs les Curés des paroisses rurales, là où des institutions existent, ne pourraient-ils pas promouvoir et organiser une *consécration générale de l'agriculture,* faite, le jour du Sacré-Cœur, par exemple, dans toute la France?

« Voilà, mon Révérend Père, — conclut notre pieux correspondant — les quelques considérations que je me suis cru permis de vous exposer. Pardonnez-moi de l'avoir fait à la fois si longuement et si incomplètement. Qu'une fois de plus le *Messager* veuille bien se faire *semeur*, et je ne doute pas que la moisson ne lève à son heure sous le soleil du bon DIEU.

« R. de B., S. J. »

A vrai dire, ce projet nous paraît magnifique, et tous nos lecteurs partagent sans nul doute notre appréciation. Oui, que l'*agriculture* s'unisse au *commerce* et à l'*industrie* pour consacrer au Cœur de JÉSUS ses travaux, ses champs et ses récoltes ; le sacré Cœur les bénira. Mais ne l'oublions pas : *La Consécration officielle et nationale de la France,* voilà le terme final.

Tel est aussi le but du *Vœu national,* qu'au mois de décembre 1870 le R. P. Ramière et le *Messager du Cœur de* JÉSUS proposèrent, pour la première fois, à la France entière. Ce *Vœu,* qui devait aboutir à la splendide Basilique de Montmartre, à Paris, était dès lors précédé de cette invitation dans le *Messager :*

« La France ne recouvrera sa grandeur et sa prospérité qu'en redevennant très chrétienne ; elle ne reviendra très chrétienne que par une *Consécration officielle au sacré Cœur de* JÉSUS.

« Que chaque Français prépare donc les voies à une *Consécration sociale* par des consécrations partielles. »

Quand nous sera-t-il donné de voir l'insigne Basilique de Montmartre amener enfin la *Consécration officielle et nationale* de la France ? C'est le secret de DIEU. Mais déjà, grâce à l'impulsion de l'*Apostolat de la Prière* et de son Directeur supérieur (le R. P. Proaño, S. J.), la

République de l'Équateur, en 1873, a déjà réalisé cette Consécration sociale [1] ; l'Irlande a fait de même, et le Conseil supérieur de l'Apostolat de la Prière, en Colombie, travaille très efficacement à ce projet par la Consécration officielle et successive de *toutes les communes* de la République.

Ce sont là des espérances, ce sont aussi des leçons. Nous avons donné le signal, mais la France a été devancée. Puissent pourtant les beaux exemples de l'Équateur, de l'Irlande et de la Colombie éveiller un jour, dans toutes les nations catholiques et surtout dans l'âme de la France, l'efficace désir d'une *Consécration nationale et officielle* au divin Cœur de Jésus, sous les auspices du Cœur Immaculé de Marie !

[1] Voir *Messager du Cœur de* Jésus, t. LI, p. 60.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PREMIÈRE PARTIE

La Royauté de Jésus-Christ

DEUXIÈME PARTIE

Les ennemis du Règne social du Cœur de Jésus

TROISIÈME PARTIE

Les principaux auxiliaires du Règne social du Cœur de Jésus.

QUATRIÈME PARTIE

L'armée du Cœur de JÉSUS.

CINQUIÈME PARTIE

Qualités que doivent avoir les soldats du Sacré-Cœur.

APPENDICE

A. M. D. G.

Erratum. — A la page 287, au lieu de lire : *L'Armée du roi de* Jésus, lisez : *L'Armée du Cœur de* Jésus.

Toulouse. — Imprimerie A. Loubens, rue d'Aubuisson, 27.

